POLSKA AKADEMIA NAUK
KOMITET JĘZYKOZNAWCZY

PRACE JĘZYKOZNAWCZE

Komitet Redakcyjny:

WITOLD DOROSZEWSKI, ZENON KLEMENSIEWICZ,
JAN SAFAREWICZ, ZDZISŁAW STIEBER

9

WROCŁAW
ZAKŁAD IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

JERZY KURYŁOWICZ

L'APOPHONIE EN INDO-EUROPÉEN



WROCŁAW
ZAKŁAD IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

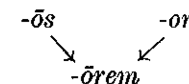
Redaktor naukowy numeru 9
TADEUSZ MILEWSKI

Zakład Imienia Ossolińskich — Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, Wrocław 1956 — Wydanie I. — Nakład 1500+183 egz. — Obj. ark. wyd. 31,90 — ark. druk. 27 — ark. form. A1 35,91 Papier dziel. żeberk. sat. kl. III, 90 g, 70×100 (16) z Fabr. Papieru w Kluczach. Oddano do składania 3. XI. 1955. Podpisano do druku 8. maja 1956. Druk ukończono w czerwcu 1956. Zam. 510/55
Krakowska Drukarnia Naukowa, Kraków, Czapskich 4.
Cena zł 41,50 M-7-15498

PROLÉGOMÈNES (REMARQUES SUR L'ÉVOLUTION DES MORPHÈMES) [1]

I

Ayant admis que la langue représente un système et non pas un agrégat d'éléments indépendants, on ne s'étonne pas que l'attention des linguistes se soit dirigée vers les rapports existant entre ces éléments. Dans le domaine de la phonologie le feu Trubetzkoy a établi différents genres d'*oppositions* de phonèmes. Le regretté Bröndal et M. Hjelmslev ont traité des structures possibles de systèmes morphologiques. Dans son ouvrage *Omkring sprogtheoriens grundlæggelse* M. Hjelmslev distingue trois rapports principaux (cf. le compte rendu de M. Martinet BSL XLII, f. 1, p. 25): interdépendance, détermination et constellation. Or il paraît que parmi ces notions c'est surtout celle de la détermination qui est féconde [2]. Il y a un rapport de détermination (de *fondement*, selon notre propre terminologie) entre A et B, si étant donnée la structure (forme) ou la fonction de A, celle de B en est déterminée d'avance *sans que vaille le contraire*. Ainsi le nom. sing. lat. *honōs* (forme de fondation) implique un acc. correspondant *honōrem* (forme fondée), de même le nom. sing. *auctor* (forme de fondation) entraîne l'acc. *auctōrem* (forme fondée). Car tous les nom. en *-ōs* et *-ōr* exigent des acc. en *-ōrem*; au contraire, l'acc. *-ōrem* nous laisse incertain de la forme du nom. correspondant. Voici une représentation graphique de ce rapport de fondement ou de détermination:



[1] Les termes *morphème*, *structure du m.*, *forme du m.*, ne visent que l'expression (l'aspect phonique) du morphème. Pour désigner le contenu on a eu recours au terme *fonction* (sémantique, syntaxique). Tout en continuant de nous servir, pour des raisons de commodité, de la terminologie traditionnelle, nous donnons raison à M. Bazell, qui définit le morphème par les deux plans de l'expression et du contenu (*On Some Definitions in Structural Linguistics*, 1948, p. 283).

[2] Tout comme dans le domaine phonologique c'est l'opposition *privative* dont l'importance dépasse de beaucoup toutes les autres espèces établies par Trubetzkoy.

Le rapport ci-dessus consiste donc en ceci que des distinctions faites dans certaines circonstances (ici: au nom.) sont abolies dans d'autres (ici: à l'acc.). C'est donc au fond le même principe qui est à la base de l'opposition phonologique privative qui, existant dans certains entourages, est supprimée dans d'autres. Ici et là la distinction sert de fondement au syncrétisme lequel, de ce fait, est un phénomène toujours fondé.

Vu la double nature du morphème (relevant du plan de l'expression ainsi que de celui du contenu) le fondement morphologique peut se réaliser de trois manières: a) fondement formel et fonctionnel; b) fondement formel; c) fondement fonctionnel.

a) Un rapport de fondement complet (de l'expression et du contenu) existe entre le mot-base et le dérivé. Le fondement formel y est révélé par le fait que la règle grammaticale détermine d'une façon non équivoque la forme du dérivé mais qu'*en général* cette dernière ne permet pas de prévoir d'une manière précise la forme du mot-base. Ainsi p. ex. les noms d'action grecs en *-ος*, bâtis sur des racines verbales, comportent le degré vocalique *o*, c.-à-d. changent un *e* radical en *o* (p. ex. *βρόμος* „grondement" de *βρέμω*). Mais, inversement, l'*o* du dérivé ne nous renseigne pas du tout sur le vocalisme du verbe-base puisqu'on a p. ex. *κόπος* „coup" de *κόπ(τω)*. De même, quand il s'agit du degré zéro dans les dérivés primaires comme les adjectifs verbaux en *-τός*, le dérivé ne nous permet pas de prévoir le degré plein ou réduit (zéro) de la racine verbale au présent (*ῥυτός* de *ῥέω* mais *λυτός* de *λύω*). Un cas fréquent est celui de suppression, dans les dérivés, de la multiplicité de thèmes apparaissant dans les mots-bases. Ainsi les adjectifs dénominatifs grecs en *-ικός*: *ἱππ-ικός*, *νυμφ-ικός*, *μαντ-ικός*, *ἀστ-ικός*, *βασιλ-ικός*, *παιδ-ικός*, etc., continuent chacun un thème-base différent: *ἵππ-ος*, *νύμφ-η*, *μάντ-ις*, *ἄστ-υ*, *βασιλ-εύς*, *παῖ(δ)-ς*. En français les noms d'agent en *-eur* ne fournissent aucune donnée (si l'on excepte la forme élargie *-iss-eur*) sur le thème, c.-à-d. sur la conjugaison, du verbe-base, les dérivés *chanteur*, *menteur*, *receveur*, *fondeur* étant bâtis chacun sur un verbe de flexion différente (*chant-er*, *ment-ir*, *recev-oir*, *fond-re*). La forme *fondeur* pourrait aussi supposer un mot-base *fond-er* (pour éviter l'homonymie la langue a eu recours à *fondateur*). Il est superflu de multiplier ces exemples. La loi du fondement des dérivés peut aussi être formulée de la façon suivante: dans le dérivé il n'y a rien qui ne soit pas contenu dans le mot-base et dans le procédé de la dérivation; mais l'inverse n'est pas vrai, le dérivé et la règle grammaticale ne permettant pas, en général, de déterminer le mot-base d'une manière complète.

Pour ce qui est du fondement *fonctionnel*, la signification du dérivé découle de celle du mot-base plus de la règle de la dérivation. Il n'est pas nécessaire de citer des exemples. Or de son côté le mot-base comporte

des distinctions sémantiques abolies dans le dérivé. Prenons une série comme *tigresse*, *ânesse*, v. fr. *aiglesse*, etc., désignant les femelles d'animaux. Les mots-bases correspondants (*tigre*, *âne*, *aigle*) comportent deux valeurs: ils désignent 1. les animaux en général, abstraction faite du sexe; 2. les mâles correspondants. Même chose p. ex. pour les diminutifs en *-et(te)* comme *cordonnet*, *livret*, *ailette*, *maisonnette*. Les mots-bases correspondants se rapportent 1. à des objets en général, abstraction faite de leur dimension; 2. à des objets grands. Si l'on qualifie la valeur du dérivé de *positive*, celle du mot-base sera soit neutre (1) soit négative (2). A part cela les différents sens (acceptions) du dérivé, p. ex. ses sens figurés, suivent la dispersion sémantique du mot-base: on peut attribuer au dérivé *ânesse* les sens correspondant soit à *âne* = animal, soit à *âne* = homme stupide, obstiné. Mais une fois que le dérivé acquiert un sens étranger au mot-base, il rompt les liens avec la série vivante et productive. Ainsi un *archet* (de violon) n'est plus un dérivé vivant de *arc* dont la zone sémantique ne prévoit pas l'acception adoptée par le dérivé (un emploi comme p. ex. **arc de contrebasse* n'existe point).

b) Un genre spécial de fondement existe souvent entre deux formes d'un paradigme flexionnel, cf. l'exemple *honōs*, *honor* → *honōrem*. A première vue on croit y retrouver un fondement fonctionnel *nominatif* (cas-base du paradigme) → *accusatif*, mais ce n'est là qu'une coïncidence fortuite. La règle c'est qu'à l'intérieur d'un paradigme (au sens large du mot, donc p. ex. dans toute la conjugaison d'un verbe) le fondement fonctionnel est indépendant du fondement formel (autrement que dans la dérivation). Ainsi le présent slave, qui au point de vue fonctionnel est la forme-base de toute la conjugaison, est bâti sur le thème imperfectif, lequel est en général déterminé par le thème perfectif (celui du futur et de l'aoriste). En lituanien l'accentuation du sing. est souvent déterminée par celle du pluriel, p. ex. plur. *vilkaĩ*, *šiñtai*, mais sing. *vil̃kas* comme *šiñtas*. En réalité le *paradigme* est un ensemble de formes dont le *thème* est une abstraction et cette considération, à elle seule, défend de mettre en parallèle rigoureuse le rapport de deux thèmes (mot-base et dérivé), ayant chacun son paradigme, avec le rapport de deux formes flexionnelles d'un seul et même thème.

c) Un rapport de fondement purement fonctionnel est représenté par la fonction primaire et les fonctions secondaires d'un mot ou d'un morphème. La zone d'emploi d'une fonction secondaire ne constitue qu'une partie seulement de la zone d'emploi de la fonction primaire. En linguistique structurale on parle de *valeur* (f. primaire) d'une part, de sens et d'emplois (f. secondaires) de l'autre. Le *sens* (l'emploi) égale *valeur* modifiée par les facteurs contextuels; le rapport quantitatif des zones respectives s'ensuit de là d'une façon évidente.

Le fondement fonctionnel sous a) et c) n'étant en réalité que le rapport du genre à l'espèce, on se demande si la même subordination ne se retrouve pas dans le fondement formel a) et b). On peut en effet interpréter les exemples *honōs*, *auctor* ou *vilkaĩ*, *šim̃tai* (en face de *-ōrem* ou *-as*, respectivement) de la même manière: le nom. s'étend sur la zone *-ōs* + *-or*, l'acc. étant borné au secteur *-ōr-*; de même au nom. plur. en *-ai* correspond la zone *barytonèse* + *oxytonèse* tandis que le nom. sing. est limité au secteur *barytonèse*.

Un autre genre de fondement est le suivant: les formes consistant d'un morphème constitutif (p. ex. racine) plus morphème accessoire (p. ex. suffixe) *variable* servent de fondement au membre constitutif isolé. C'est que ce dernier peut être considéré comme une réduction, c.-à-d. comme un cas spécial de la *forme développée*: un verbe personnel, en tant que proposition réduite, est subordonné à la proposition bipartite (n'importe quel sujet + verbe en question); un thème radical en tant que thème à suffixe zéro, est subordonné au thème muni de différents suffixes; etc. Au lieu d'être *paradigmatique*, comme dans les cas précédents, le fondement est ici *syntaxique*. Il ne s'agit pas de l'espèce subordonnée au genre, mais de l'élément (constitutif) subordonné au complexe. Dans les exemples cités le fondement, étant formel et fonctionnel, est parallèle au groupe a) du fondement paradigmatique. Au groupe b) correspondra p. ex. le rapport entre les formes casuelles d'un paradigme imparisyllabique comme v. ind. *devéna*, *devā́ya*, *devásya* : *deváḥ*, *devám*, *devā́t*, *devé*. L'accentuation des formes trisyllabiques détermine d'une façon non équivoque celle des formes dissyllabiques: il s'agit de la deuxième syllabe du thème qui y est accentuée, et non pas de la syllabe finale (accentuation columnale, non marginale). — En troisième lieu le pendant du groupe c) sera constitué par les exemples de fonctions *syntaxiques* primaire et secondaires d'une forme donnée. P. ex. un groupe consistant de *substantif* + *épithète*, employé comme complément ou apposition, fonctionne comme un simple substantif puisque c'est en tant que substantif qu'il entrera en relations externes avec le verbe personnel ou le substantif déterminé (par l'apposition). Le rapport *fonction primaire* : *fonction secondaire* ne sera plus celui du genre à l'espèce, mais celui d'un complexe à son membre constitutif.

II

Deux principes régissent le rapport des morphèmes fondés aux morphèmes-bases (de fondation).

Le principe de *proportionnalité* ou de *distances égales* est bien connu. Il exige que le rapport fonctionnel et formel p. ex. entre les mots-bases

et les dérivés reste, autant que possible, toujours le même — ce qui nous permet de représenter une règle de dérivation par une proportion. Ainsi *tigre* : *tigresse* = *âne* : *ânesse* etc.; la différence sémantique et phonique entre les deux membres d'un couple y est stable. Mais l'état de choses est loin d'être toujours d'une telle simplicité. Si l'on prend en considération les grandes séries productives, on s'aperçoit qu'il y a toujours un certain nombre de formes-modèles constituant le point de départ pour les créations nouvelles. En réalité une série de dérivation, quelque féconde qu'elle soit, a des limites prescrites d'avance; ils ne peuvent changer qu'en conséquence de déplacements phoniques ou sémantiques. Dans son travail consacré aux dérivés dénominatifs en -(*ι*)*της* M. G. Redard a réussi à démontrer l'existence, à l'intérieur de la série, de centres d'irradiation „analogique". Ainsi *ὅπλα* „armes": *ὁπλίτης* „soldat lourdement armé" forme le modèle pour *ἀσπίς* „bouclier": *ἀσπιδίτης* „soldat armé d'un bouclier", *θώρᾱξ* „cuirasse": *θωρᾱκίτης* „soldat armé d'une cuirasse". Ce qui est essentiel c'est la *subordination* sémantique de *ἀσπίς* et *θώραξ* à *ὅπλα*, ce dernier étant le concept général, les deux premiers, des notions spéciales. Les modèles ou les centres d'irradiation ce sont des mots-bases qui, par rapport aux autres mots-bases, représentent des notions générales. Mais il va sans dire qu'il n'y a pas de concept si spécial qu'il ne puisse, à son tour, servir de concept général pour constituer le modèle pour des concepts encore plus spéciaux.

Remarquons qu'à cause surtout du caractère fragmentaire de la documentation, la détermination de modèles ou centres d'irradiation n'est pas toujours facile. Les accidents sémantiques mis à part il faut compter avec la disparition d'un modèle. Si dans une série de dérivés vivants il existe le diminutif du mot *arbre*, on admettra, *pour peu qu'il n'y ait pas d'obstacles formels*, l'existence virtuelle des diminutifs de *chêne*, *hêtre*, *tilleul*, etc. Mais en pratique il doit y avoir des cas où un dérivé spécial est formé bien que la notion générale soit représentée non pas directement mais par un certain nombre d'autres dérivés spéciaux. Sur les exemples hérités *pomme* : *pommier*, *prune* : *prunier*, *poire* : *poirier*, etc., on a aussi formé *banane* : *bananier* sans qu'un substantif *fruitier*, au sens d'arbre fruitier, soit attesté. Le nouveau dérivé a été formé par *extrapolation*, le concept-maître „arbre fruitier" n'ayant qu'une existence *latente* dans la série en question.

A chaque sous-groupe de mots-bases la notion générale impose une unité sémantique de sorte que la différence entre les mots-bases d'un sous-groupe et leurs dérivés reste constante. Mais une unité sémantique de toute la série n'existe guère, il n'y a qu'une unité de valeur reliant les acceptions réalisées dans les sous-groupes.

Le même genre de proportionnalité se révèle aussi dans la forme (phonique). A l'intérieur d'une seule et même série le procédé de dérivation peut changer suivant la structure phonique du mot-base. Le procédé de dérivation consiste p. ex. dans l'adjonction d'un suffixe, mais pour une partie de dérivés la suffixation implique une modification du vocalisme radical. Les noms d'action grecs en *-ος* tirés de verbes conservent en général le vocalisme radical du verbe-base excepté *e*, qui passe à *o* (p. ex. *τύπος* < *τύπτω*, *βρόμος* < *βρέμω*). Les formes à implication (*e* > *o*) représentent un groupe formel à part, traité autrement que le reste de la série. Un exemple analogue est fourni par les itératifs slaves, qui ajoutent *-ajǫ* à la racine verbale. Les racines à voyelle brève en syllabe ouverte subissent un traitement spécial: l'adjonction de *-ajǫ* y entraîne l'allongement de cette voyelle. Dans un autre sous-groupe le degré long est bâti non pas sur le degré normal du présent mais sur le degré réduit apparaissant à l'infinitif. P. ex.[3] 1. (sous-groupe sans changement vocalique) *padǫ*: *padajǫ*, *strigǫ* : *strigajǫ*, *mьrknǫ* : *mьrcajǫ*; 2. (sous-groupe avec allongement du vocalisme du présent) *metǫ* : *mětajǫ*, *bodǫ* : *badajǫ*, *čьnǫ* : *činajǫ*, *dъmǫ* : *dymajǫ*; 3. (sous-groupe avec allongement du vocalisme de l'infinitif) *berǫ* : *birajǫ*, *derǫ* : *dirajǫ*, *perǫ* : *pirajǫ*.

Tout comme pour la fonction, nous obtenons donc aussi pour la forme des sous-groupes à structure proportionnelle.

Le principe de *polarisation* ou de *distances maximum* rend compte de la constitution formelle et sémantique d'une nouvelle série ou d'une série renouvelée.

En ce qui concerne la *forme phonique*, le principe nous explique pourquoi, *ceteris paribus*, un morphème à implication l'emporte sur le même morphème sans implication. Le slave avait hérité le type itératif *mětajǫ* à suffixe *-āi̯e/o-* + allongement de la voyelle fondamentale (*e*, *o*) en syllabe ouverte (cf. lat. *cēlāre*). Le sous-type lat. *dĭcare*, *-dŭcare* (< *dīcere*, *dūcere*) présentait, par contre, le degré vocalique zéro. En slave l'allongement *e* > *ě*, *o* > *a* accompagnant l'adjonction de *-ajǫ* a été étendu sur les voyelles réduites *ъ*, *ь* (en syllabe ouverte) au fur et à mesure qu'on bâtissait des itératifs sur des présents (ou des infinitifs) à vocalisme zéro (*metǫ* : *mětajǫ* = *mьrǫ* : *mirajǫ*). L'unification du procédé morphologique ne s'effectue pas dans l'autre direction (*metǫ* :**metajǫ* d'après *mьrǫ* : **mьrajǫ*) parce que le procédé simple est impliqué par le procédé composite. Le passage de *metǫ* à *mětajǫ* se laisse représenter d'une façon „catalytique" (selon la terminologie de M. Hjelmslev) comme *metǫ* > **metajǫ* > *mětajǫ* (c'est *-ajǫ* itératif qui déclenche *e* > *ě*, pas le contraire). Or le changement **metajǫ* > *mětajǫ* entraîne aussi **mьrajǫ* > *mirajǫ*. C'est que dans **mьrajǫ* le procédé de dérivation paraît pour ainsi dire inachevé par rapport à (**metajǫ* >) *mětajǫ*: en formant *mětajǫ* on passe par l'étape **metajǫ*, à laquelle **mьrajǫ* semble s'être arrêté; entraîné par **metajǫ* > *mětajǫ*, **mьrajǫ* devient *mirajǫ*. La distance entre le mot-base *mьrǫ* et le dérivé *mirajǫ* est plus grande que celle entre *mьrǫ* et **mьrajǫ*. Les deux distances sont commensurables, elles ont en commun le suffixe (*-ajǫ*). La distance plus grande (maximum), c.-à-d. le procédé composite lequel, à la suffixation, surajoute le changement vocalique interne, l'emporte sur la distance plus courte ou le procédé simple (impliqué par le procédé composite)[4].

La polarisation *sémantique* consiste en ceci que dans une chaîne sémantique dont le chaînon de départ est donné, c'est le chaînon du bout opposé qui est choisi comme la fonction primaire de la forme fondée (du dérivé etc.). Ainsi *personnel* → *impersonnel* (*non personnel*) aboutit à *personnel* → *abstrait*. Dans la chaîne *personnes* — *animaux* — *objets* (*inanimés*) *concrets* — *abstraits* chaque chaînon successif s'éloigne de plus en plus du concept de départ: les animaux bien qu'animés sont distincts des personnes, les objets sont inanimés quoique concrets comme les êtres animés (personnes + animaux). Voilà la raison pourquoi le neutre, c.-à-d. la forme impersonnelle de l'adjectif, aussitôt qu'il est substantivé, présente la fonction primaire d'un nom abstrait. Cette signification est polaire par rapport à la valeur personnelle qu'ont les formes substantivées masculine et féminine. Cf. allemand *das Gute*, *das Schöne* par opposition à *der Gute*, *die Schöne*. En français le manque d'une forme spéciale pour le neutre ne permet pas d'opposer p. ex. *le rouge* (personne) à *le rouge* (abstrait).

La zone intermédiaire (dans notre exemple animaux, objets inanimés concrets) est en général partagée entre les deux formes polarisées. C.-à-d. si l'adjectif substantivé désigne un objet inanimé concret, le genre n'en est pas donné à priori. Si le français avait une forme spéciale du neutre, (*le*) *rouge* au sens abstrait (= espagnol *lo rojo*) aurait le genre grammatical neutre, mais on ne pourrait pas prédire celui de (*le*) *rouge* au sens de „fard". La fonction *primaire* de l'adjectif substantivé est 1) personnelle pour le masculin et le féminin; 2) abstraite pour le neutre. Le terrain de l'expansion ultérieure de ces formes c'est le sens concret inanimé (pour ce qui est des animaux ils rangent suivant leur importance pour l'homme

[3] Dans les exemples qui suivent aucune distinction n'a été faite entre les formes itératives simples et celles qui ne se rencontrent qu'en composition (avec des préverbes).

[4] Pour ne pas compliquer l'exposé, nous avons ici adopté la vue traditionnelle de la provenance indo-européenne de l'itératif (balto-)slave **mētāi̯ō*. La modification apportée à cette opinion au § 38 (origine *dialectale* des types lat. *sēdō*, balto-slave **mētāi̯ō*) suppose un autre point de départ du degré long. Mais le phénomène élémentaire de l'extension de la quantité longue, en tant que composant morphologique accessoire, reste le même.

tantôt avec les personnes tantôt avec les objets concrets inanimés): c'est que les objets concrets inanimés partagent leur qualité concrète avec les personnes, mais leur caractère inanimé, avec les abstraits. Les formes personnelles s'étendent du fait de l'élargissement du sens *personnel* > *concret*, les formes abstraites, du fait de l'élargissement du sens *abstrait* > *inanimé*.

C'est normalement la forme fondée qui se polarise par rapport à la forme de fondation, mais le contraire arrive si c'est la forme fondée qui constitue le fond du contraste. Dans *pas un livret, mais un livre* la deuxième forme perd son sens neutre pour adopter le sens contraire de *livret* (*petit livre* : *grand livre*).

III

Le caractère multifonctionnel des morphèmes est une cause constante de leur différenciation formelle. L'occasion en est fournie par les facteurs suivants (A = forme de fondation, B = forme fondée):

1) Renouvellement de la forme ($B > B'$) en tant que conséquence *indirecte* d'un changement phonique. La forme ancienne (B) continue à occuper une partie de la zone d'emploi primitive (fonctions secondaires), ce qui amène un scindement entre B' et B. Il est clair que le changement phonique *seul* ne saurait différencier B en B' et B puisque B cesserait d'exister (= serait inadmissible au point de vue phonologique). C'est donc une transformation *morphologique* $B > B'$ qui déclenche la différenciation $B' : B$. Cette transformation est en général l'effet d'un changement de rapport entre la forme de fondation et les formes fondées $A_1 : B_1 = A_2 : B_2 = A_3 : B_3 \ldots$ La transformation phonique d'un ou de plusieurs A ou B *change le rapport à l'intérieur d'un ou de plusieurs couples*, et ce changement se propage, dans des circonstances favorables, à travers une partie de la série ou toute la série en entraînant la transformation „analogique" d'autres B. Supposons que A_1 ou B_1 soit atteint de changement phonique et que le nouveau rapport formel $A_1 : B_1$ s'impose au couple suivant ($A_2 : B_2$). On obtiendra alors $A_2 : B_2'$ à la place de $A_2 : B_2$, avec B_2 survivant dans des emplois secondaires.

2) Mais le rapport entre B' et B peut se constituer pour des raisons purement sémantiques si une forme B' supplante la forme B dans sa fonction primaire (ainsi p. ex. *habeo dictum* a remplacé *dixi* dans sa fonction primaire de parfait ou passé indéfini en le limitant à la fonction secondaire d'aoriste ou de passé défini). Si entre B' et B il existe une parenté morphologique (communauté de racine comme dans l'exemple cité), le fondement sera formel aussi bien que fonctionnel.

Tandis que le cas (1) repose en dernière ligne sur un changement phonique, c.-à-d. sur une coïncidence de phonèmes ou de leurs relations, le cas (2) est dû à une coïncidence sémantique (entre B' et B). Mais au fond il s'agit, ici et là, d'un *renouvellement* du morphème. La forme nouvelle de B étant B', ce renouvellement peut entraîner un scindement fonctionnel entre B' et B. Dans la suite de notre exposé nous nous bornons au cas-type (1). Car le mécanisme de la différenciation et de la polarisation est identique dans (1) et (2).

Supposons que dans la série $A_1 : B_1 = A_2 : B_2 = A_3 : B_3$, etc., A_1 est affecté au point de vue phonologique ($> A_1'$) et que le nouveau rapport formel $A_1' : B_1$ se propage dans au moins une partie de la série. On obtiendra alors:

$A_1' : B_1 = A_2 : x$ ($x = B_2'$ différent de l'ancienne forme B).

La forme nouvelle B_2' tend à évincer la forme ancienne B_2. Il y a alors plusieurs possibilités. La forme ancienne B_2 peut disparaître totalement. Ou bien elle subsiste, dans des cas isolés, à titre de *résidus lexicaux*, si par suite de déplacements sémantiques préalables certains emplois secondaires de B_2 n'étaient plus sentis comme étant fondés par A. Quelle transformation que puissent subir à l'avenir les diminutifs français du type *cordonnet, livret, en tant que diminutifs*, le mot *archet* n'en sera point touché puisqu'il a cessé de fonctionner comme un diminutif de *arc*.

En troisième lieu, et c'est le cas le plus important, les fonctions secondaires de B_2 peuvent être d'ordre catégoriel et non lexical (c.-à-d. individuel). Ceci arrive si les fonctions secondaires de B_2 se répètent chez au moins une partie d'autres B de la série. Au contraire, si la valeur p. ex. du suffixe de dérivation est modifiée par le contexte (surtout par la racine) d'une manière tellement particulière et individuelle qu'on ne saurait la retrouver en dehors de B_2, on se trouve en face d'un résidu lexical.

A l'intérieur du cas (1) c'est la troisième possibilité, celle d'un scindement *catégoriel* des formes fondées B, qui semble surtout mériter l'attention du linguiste. Puisque la fonction secondaire, dévolue à B_2, se retrouve dans d'autres B de la série, le scindement de l'ancien B_2 en B_2' et B_2 tendra à s'imposer aux B qui réunissent les deux fonctions dorénavant différenciées. Si B_3 n'a pas lui-même renouvelé sa forme, on bâtit, suivant le modèle B_2' (fonction primaire): B_2 (f. secondaire), sur B_3 (f. primaire) un B_3' (f. secondaire). L'ancienne série $A_1 : B_1$, $A_2 : B_2$, $A_3 : B_3$, etc., se décompose en deux séries distinctes ayant en commun les formes de fondation (A_1, A_2, A_3, …).

Les dérivés v. indiens à vṛddhi offrent un exemple frappant de différenciation. Ils sont tous, sans exception, soit oxytons soit accentués sur la syllabe initiale. P. 49—55 de *L'accentuation des langues indo-européennes* on a essayé de fournir une explication de cet état de choses. Tandis que dans les mots immotivés la mobilité primitive de la flexion (cas forts: barytonèse sur n'importe quelle syllabe non-finale, cas faibles:

oxytonèse) a été abolie en faveur de la barytonèse des cas forts, c'est au contraire l'oxytonèse qui l'a emporté chez les dérivés à titre de marque accessoire de dérivation [5]. Au moment de l'immobilisation accentuelle des paradigmes les dérivés à vṛddhi ont reçu, comme beaucoup d'autres séries productives de dérivés, l'oxytonèse comme une marque formelle caractéristique accompagnant la suffixation et l'allongement vocalique. Mais la nouvelle forme oxytone ne s'est imposée aux dérivés en question qu'en tant qu'ils étaient porteurs de la fonction *primaire* (v. plus loin). Chargés de fonctions secondaires ils retenaient la forme ancienne, c.-à-d. l'accentuation d'une syllabe non-finale (coïncidant avec l'accent du mot-base). Il s'est établi une opposition entre le type à fonction primaire et l'accentuation finale et le type à fonctions secondaires et accentuation variable (mais non-finale):

type à fonction primaire et accentuation finale xxxx́ xxxx́ xxxx́
,, ,, ,, secondaire et accentuation variable x́xxx xx́xx xxx́x

Si les dérivés non-oxytons n'avaient été que des résidus lexicaux, ils auraient conservé une barytonèse variable, en accord avec celle du mot-base. Mais tel n'était pas le cas. Les fonctions secondaires étaient d'un ordre catégoriel. Il y avait donc un rapport de fondement entre la série xxxx́ xxxx́ xxxx́ et la série x́xxx xx́xx xxx́x, et les principes de proportionnalité et de polarisation ont dû vite réduire le rapport entre les deux séries à xxxx́ : x́xxx (en changeant xx́xx et xxx́x en x́xxx). C'est que le contraste xxxx́ : x́xxx *impliquait* les deux autres; pour changer xxxx́ en x́xxx il faut passer par xxx́x et xx́xx (cf. plus haut le raisonnement à propos des itératifs slaves). Il en résulte une disparition complète de dérivés à accent interne et une opposition nette entre les deux séries de dérivés à vṛddhi: les dérivés oxytons et les dérivés à accentuation récessive (de la syllabe initiale).

Voilà pour la forme des dérivés à vṛddhi. Notre explication reste valable même si pour des raisons quelconques on admet que la vṛddhi se soit superposée à la suffixation à date relativement tardive. Mais une preuve définitive du fait que l'état historique, avec son opposition de deux séries, représente le résultat d'une polarisation, ne peut être fournie que par une analyse de leurs fonctions. Il se pose la question si l'on peut établir des différences sémantiques diamétralement opposées accompagnant le constraste *accentuation finale* : *accentuation récessive*. Or on a vu plus haut les difficultés qu'il faut envisager lorsqu'on entreprend la délimitation des fonctions de deux formes polarisées. La zone sémantique inter-

[5] L'immobilisation accentuelle des paradigmes elle-même est une conséquence immédiate d'un accident phonique, à savoir de la chute des voyelles réduites en syllabe médiane (*ibid.* p. 10—18).

médiaire étant envahie par les deux formes, on reçoit parfois l'impression de concurrence plutôt que d'exclusion mutuelle. Il devient alors nécessaire d'établir le *noyau* sémantique propre à chaque série (ici: oxytone et barytone), c.-à-d. faire abstraction de ce qui est commun et de se borner aux fonctions qui ne sont propres qu'à une seule série. Si, par opposition aux emplois communs aux deux séries, elles se trouvent être diamétralement opposées l'une à l'autre, on pourra compter avec une polarisation fonctionnelle parallèle à la polarisation formelle.

Les dérivés à vṛddhi à suffixe -*(y)a*- avaient une valeur adjective qui s'opposait à la valeur substantive des mots-bases. Or à l'intérieur de la valeur adjective c'est l'emploi personnel qui prime les autres. Les désinences v. ind. -*aḥ*, -*ā* (indo-eur. -*os*, -*ā*) de l'adjectif sont régies par le sens seul du substantif dans la mesure où il s'agit de substantifs personnels (personnes mâles ou femelles). Si le substantif déterminé est impersonnel, la rection dépend du sens et de la forme (racine ou suffixe) du substantif. Car d'une part le sens impersonnel seul ne préjuge pas le genre grammatical de l'épithète; de l'autre, la forme phonique à elle seule, même quand il s'agit de suffixes notoirement masculins (-*os*) ou féminins (-*ā*, -*ī*, etc.), ne décide non plus, tant que le sens impersonnel du substantif n'est pas donné (cf. grec *νυός* „belle-fille" mais *τοξότᾱ-(ς)* „archer"). En défaut d'un suffixe décisif il faut avoir recours à la *forme phonique* + *fonction sémantique* du thème, lesquelles régissent le genre grammatical *conjointement*. Cf. all. *der Kiefer* „mâchoire": *die Kiefer* „pin", français *le somme* „sommeil": *la somme*, etc.

Il y a donc une hiérarchie nette entre les différents emplois de l'adjectif-épithète. En tant qu'épithète de noms personnels, l'adjectif n'est régi que par le sens du substantif déterminé (masculin ou féminin). En tant qu'épithète de noms impersonnels, il dépend du sens et de la forme du substantif. La fonction primaire de l'adjectif, non déterminée par les facteurs formels, sera donc la fonction *personnelle*. La fonction *impersonnelle*, avec son conditionnement formel surajouté au conditionnement sémantique, devra être considérée comme une fonction secondaire.

Mais le caractère multifonctionnel de l'adjectif apparaît aussi dans sa syntaxe.

La fonction syntaxique primaire de l'adjectif est celle de l'épithète. Les fonctions secondaires sont représentées par d'autres emplois syntaxiques: l'emploi autonome comme support de détermination, l'emploi comme attribut (prédicat nominal), etc. C'est surtout la „substantivation syntaxique", c.-à-d. l'emploi comme support de détermination autonome, qui importe ici.

Une délimitation fonctionnelle des dérivés à vṛddhi oxytons et barytons, exécutée selon le principe méthodique mentionné plus haut (noyau

fonctionnel d'une forme = emploi qui n'est propre qu'à cette forme) fournit le résultat suivant:

dérivés oxytons (noyau sémantique): adjectifs à valeur personnelle du type *ārkṣá-*, patronymique de *ŕ̥kṣa-*;

dérivés barytons (noyau sémantique): substantifs à valeur (impersonnelle>) abstraite du type *sáubhaga-*, abstrait de *subhága-*.

Le domaine propre des dérivés *oxytons* ce sont les *adjectifs* patronymiques, donc se rapportant à des *personnes* et par conséquent de genre masculin ou féminin. Les barytons servent à former des *substantifs* neutres à valeur surtout *abstraite*. Les fonctions intermédiaires, donc adjectifs à valeur impersonnelle (aux trois genres) ou substantifs à valeur personnelle, se répartissent sur les deux formes, oxytone et barytone[6].

L'opposition entre l'oxytonèse et barytonèse polarisée, c.-à-d. récessive, se retrouve dans beaucoup de dérivés indo-européens primaires (déverbatifs) ou secondaires (dénominatifs). Elle est en général le résultat du scindement d'une série unitaire en une série oxytone à ancienne fonction primaire et une série barytone (à accentuation récessive) et à fonction polarisée. Soit les noms d'agent en *-ós* (type grec *τομός*) en face de noms barytons en *-os* (noms d'action > noms concrets); p. ex. v. ind. *vára-* „choix": *vará-* „prétendant", *éṣa-* „hâte": *eṣá-* „qui s'empresse", grec *αἶθος* „ardeur": *αἰθός* „ardent", *μῶκος* „moquerie": *μωκός* „moqueur". La polarisation entre la valeur adjective (*-ós*, *-óm*) et la valeur abstraite est la même que chez les dérivés à vr̥ddhi, à ceci près que les noms abstraits en *-o-* sont de genre masculin. Puisqu'il s'agit d'une forme radicale, la barytonèse récessive du type *αἶθος* ne se révèle que dans les couples parallèles *θνητός* (= **θανατός*): *θάνατος* (et non **θανάτος*), *κμητός* (=**καματός*): *κάματος*, etc.

Mentionnons aussi les noms d'agent en *-ter-* (*ibid.* p. 55—56 et 62—64), p. ex. v. ind. *kartŕ̥-* et *kártr̥-* (< *kr̥ṇóti*), *dātŕ̥-* et *dā́tr̥-* (< *dádāti*), etc. Les oxytons (*kartŕ̥-*, *dātŕ̥-*) ont la rection nominale et la valeur substantive. Les barytons (*kártr̥-*, *dā́tr̥-*) ont la rection verbale et la valeur adjective (sont donc des participes). La polarisation formelle se révèle dans un détail intéressant: les dérivés à préverbe sont oxytons ou accentués sur le préverbe, c.-à-d. par opposition aux oxytons les barytons font remon-

[6] Il faut distinguer cette répartition préhistorique de l'état historique attesté p. ex. dans le Rigveda. La concurrence des oxytons et des barytons dans la zone sémantique intermédiaire a pu engendrer des distinctions secondaires de style (forme ancienne ou poétique: forme nouvelle ou courante) entre les oxytons et les barytons, dont l'extension n'aurait pas ménagé les domaines réservés aux formes respectives. A côté de la barytonèse normale des abstraits neutres l'oxytonèse, qui semble plus récente, est attestée d'une manière non moins sûre (*ibid.* p. 51 et 53).

ter l'accent sur le morphème précédent (= le préverbe), la possibilité du choix étant donnée par la double accentuation du verbe-base (*ní-cetati* à côté de *ni-cétati*). P. ex. *nicetŕ̥-* „observateur" < *ni-cetati*, mais *nícetr̥-* = participe du même verbe.

Voici maintenant des exemples d'un genre particulier de polarisation formelle entraînée par un changement phonétique. Les formes fondées sont caractérisées par la neutralisation d'un contraste phonologique (prosodique). Elles sont donc ambivalentes mais le principe de polarisation leur fait adopter celle des deux valeurs phonologiques possibles qui les éloigne des formes-bases.

Prenons d'abord l'exemple du pluriel des thèmes neutres en *-o-* du slave commun. On y a affaire au fondement suivant:

sing. *pȋvo* *p|ol'e* *vīn|o* *sel|o*
plur. *pīv|a* *pol'|a* *vīn|a* *sel|a*

(les barytons à intonation douce ainsi que les oxytons ont uniformément un pluriel oxyton).

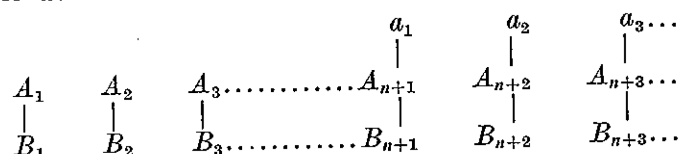
Vers la fin de l'époque slave commune l'accent final frappant un *-ъ* ou *-ь* final a reculé sur la syllabe pénultième en engendrant une intonation montante (appelée néorude) sur une tranche vocalique longue. D'où gén. plur. *pīv|ъ* > *pívъ*, *pol'|ь* > *p|ol'ь*, *vīn|ъ* > *vínъ*, *sel|ъ* > *s|elъ*. Les formes à vocalisme bref *p|ol'ь*, *s|elъ* offrent un syncrétisme des accentuations de la pénultième et de la finale (cette dernière n'étant pas admissible sur *-ъ*, *-ь*). Dans *p|ol'ь* elle est interprétée comme accentuation de la finale, laquelle s'accordant avec celle de *pol'|emъ*, *pol'|i*, *pol'ixъ* s'oppose à la barytonèse du singulier. Dans *s|elъ* c'est au contraire l'autre valeur qui l'a emporté parce qu'en tant qu'accentuation de la pénultième elle s'oppose à l'oxytonèse de *sel|o*. La valeur polarisée de l'accent de *s|elъ* devient caractéristique de tout le pluriel: *s|elъ*, *s|elomъ*, *s|ely*, *s|elěxъ* (*L'acc. d. l. indo-eur.* p. 266). La même opposition *finale* : (*more*) *pénultième* est généralisée dans le type *vīn|o* : *vína*, *vínъ*, *vínomъ*, *víny*, *vínĕxъ* (et aussi dans le type *trávy*, *trávъ*).

Autre exemple du même genre. Les noms d'agent grecs en *-τήρ* (type *ἀροτήρ*) ont un vocalisme suffixal long dans tout le paradigme tandis que le type en *-τωρ*, devenu de bonne heure improductif, conserve l'ancienne apophonie *-τωρ/τορ-*. Il faut supposer qu'à l'origine c'était aussi le cas pour le suffixe *-τηρ*, c.-à-d. qu'en face des verbes-bases les dérivés en *-ter-* ne comportaient le degré long qu'au nom. sing.

Mais à l'époque de l'abrègement des voyelles devant *r*, *l*, *n*, *m* plus consonne le datif plur. en -**τέρσι* est devenu ambivalent (*-τέρσι* ou -**τῆρσι* abrégé). Or comme *-τηρ-* représente *-τερ-* avec un allongement vocalique surajouté ou, autrement dit, puisque *-τηρ-* implique *-τερ-*, la

valeur polarisée -*τῆρσι l'a emporté en imposant le vocalisme long au reste du paradigme (-τῆρος, -τῆρι, et ainsi de suite).

Parfois les fonctions de $B_1B_2B_3...B_n$ qui se différencient sont représentées l'une par le rapport $B_1B_2B_3...B_n$ à $A_1A_2A_3...A_n$ (mots-bases), l'autre par le rapport de B à $a_1a_2a_3...$, ces derniers étant des mots-bases d'une partie de A.



Une partie de B est en rapport indirect (par l'intermédiaire de A) avec $a_1a_2a_3...$ Lors du passage $B_1B_2B_3...$ à $B'_1B'_2B'_3...$, la fonction primaire de B, celle de dérivé de A, échoit aux formes nouvelles B' (B'_{n+1}, B'_{n+2}, $B'_{n+3}...$). Les formes anciennes (polarisées par rapport à B'_{n+1}, B'_{n+2}, $B'_{n+3}...$) deviennent des dérivés directs de $a_1a_2a_3...$

Le rapport de la fonction primaire à la fonction secondaire correspond aux étendues des zones respectives: la zone de A est plus large que celle de a parce que certains A seulement (à partir de A_{n+1}) sont des dérivés de a.

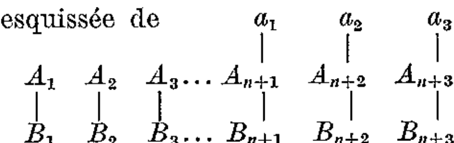
Supposons que $A_1A_2A_3... =$ verbes, $B_1B_2B_3... =$ substantifs déverbatifs (p. ex. noms d'agent), $a_1a_2a_3... =$ substantifs mots-bases d'une partie de verbes A (à savoir des verbes dénominatifs).

Exemple concret: $A_1A_2A_3... =$ verbes grecs, $B_1B_2B_3... =$ noms d'agent en -της, $a_1a_2a_3... =$ mots-bases des verbes dénominatifs.

La barytonèse originaire des dérivés $B_1B_2B_3...$ est démontrée 1) par les exemples de formes dérivées de verbes primaires, type *ἀρότης* „laboureur" < *ἀρόω*; 2) par les formes composées du type *συ-βώτης*. Or à l'époque du réarrangement accentuel grec la barytonèse de ces dérivés a été remplacée par l'oxytonèse, de sorte que la couche récente des dérivés, bâtis sur des verbes dénominatifs, est oxytone (*ἀριστητής* „celui qui déjeune" < *ἀριστάω*, *ἀεθλητής* „athlète" < *ἀεθλέω*, *λυτρωτής* „libérateur" < *λυτρόω*, et ainsi de suite). En même temps la forme ancienne, c.-à-d. barytone, a commencé de fonctionner comme un dérivé dénominatif (type *τοξότης*, *θωρήκτης*). Pour les dérivés déverbatifs l'ancienne barytonèse n'est attestée que par les résidus du type *ἀρότης* (*κλέπτης*, *δέκτης*), peut-être formes de composition (où la barytonèse est de règle).

Les formules générales ci-dessus représentent le schéma le plus complet de la différenciation et de la polarisation. En pratique elles sont illustrées surtout par des exemples d'une corrélation *prosodique* entre B' et B (différence de place de l'accent, de quantité, d'intonation). La majorité prépondérante de cas attestés par l'histoire de langues ne peuvent servir qu'à prouver une polarisation purement sémantique. C'est que la différence suffixale entre B' et B ($B'_1 : B_1$, $B'_2 : B_2$, $B'_3 : B_3...$) ne se laisse en général point réduire à des implications qui seules permettent une polarisation de B par rapport à B'.

En revanche, l'évolution ci-dessus esquissée de



nous explique deux phénomènes fréquents de la suffixation.

L'un c'est la coalescence („conglutination") de suffixes, p. ex. français *-erie* < *-(i)er* + *-ie*: *argent* — *argentier* — *argenterie*. A l'origine *argenterie* a deux fonctions: 1) fonction primaire = dérivé d'*argentier*; 2) fonction secondaire = dérivé indirect (par l'intermédiaire de *argentier*) de *argent*[7]. P. ex. *tuilerie* 1) lieu de travail du *tuilier*; 2) lieu où l'on fabrique des *tuiles*. Les deux fonctions se sont du reste développées d'une valeur primitive abstraite. Cf. *chevalerie* „état de chevalier" par rapport à *chevalier*; „ensemble de *chevaux*", c.-à-d. „cavalerie" par rapport à *cheval*.

Donc fonction primaire: *argenter-ie*, *tuiler-ie*, *chevaler-ie*.

„ secondaire: *argent-erie*, *tuil-erie*, *cheval-erie*.

Or les dérivés en *-ie* tirés de noms personnels ont été remplacés par des formations nouvelles p. ex. celle en *-age* (*baronnage*, v. français *barnage*, *eschevinage*, *esclavage*, *ommage*, *ostage* < *oste*, *pucelage*, *vasselage*, etc.), et d'autres. De cette façon c'est la fonction secondaire de *argenterie*, *tuilerie*, *chevalerie*, leur rapport jusqu'ici indirect aux mots-bases *argent*, *tuile*, *cheval*, qui a survécu à titre de fonction autonome des dérivés en *-erie*.

A côté de la coalescence de suffixes on observe le procédé inverse, celui du *retranchement* de la partie suffixale du mot-base devant le suffixe de dérivation. P. ex. grec *ἐχθρός* > *ἔχθος*, *πλατύς* > *πλάτος*, ou v. ind. *śukrá-*, comp. *śócīyas-*, superl. *śóciṣṭha-*, *svādú-*, comp. *svā́dīyas-*, superl. *svā́diṣṭha-*.

La formation grecque en *-ος*, le comparatif en *-īyas-* et le superlatif en *-iṣṭha-* du v. indien sont à l'origine des dérivés déverbatifs (B). Les adjectifs grecs en *-ρός*, *-ύς* et les adjectifs v. indiens en *-ráḥ*, *-úḥ* sont d'autres dérivés déverbatifs (a). Soit:

fonction primaire: *ἔχθ-ος*, *πλάτ-ος*

„ secondaire: *ἐχθ(ρ)-ος*, *πλατ(Ϝ)-ος*, les parenthèses renfermant le suffixe retranché des formes-bases

[7] Il s'agit ici du type en *-erie*, non pas de l'exemple individuel *argenterie*, qui a pu être créé à un moment où *-erie* fonctionnait déjà comme un suffixe unitaire.

fonction primaire: *śóc-īyas-*, *śóc-iṣṭha-*, *svā́d-īyas-*, *svā́d-iṣṭha-*
„ secondaire: *śuk(r)-īyas-* > *śóc-īyas-*, etc.

Si en grec les noms déverbatifs en *-ος* sont devenus dénominatifs, c'est que dans leur fonction primaire ils ont été concurrencés et remplacés par d'autres formations, et la même explication vaut pour les comparatifs et les superlatifs v. indiens. Le procédé de soustraction propre aux types *ἔχθος*, *śócīyas-* nous avertit qu'il s'agissait jadis de dérivés déradicaux.

En cas de fondement purement fonctionnel entre *A* et *a*, c.-à-d. si *a* = *A* à fonction secondaire, *B* développe aussi deux fonctions: 1) l'une primaire, celle qui est opposée à la fonction primaire de *A*, 2) l'autre secondaire, celle qui est opposée à la fonction secondaire de *A*.

Soit l'opposition *imperfectif* (*A*) : *perfectif* (*B*) de la conjugaison slave. La fonction primaire de l'imperfectif est de désigner une action qui se déroule soit au moment de parler soit à un moment passé. Mais *A* a aussi des fonctions secondaires: emploi comme présent général, emploi comme itératif (dans la mesure où il n'y a pas de forme itérative spéciale). *B* offre donc, à côté de sa fonction primaire (perfective) une fonction secondaire, sémelfactive, qui s'oppose à l'emploi itératif de *A*. Si *B* est renouvelé (*B* > *B'*), la forme nouvelle *B'* se charge de la valeur imperfective, l'emploi sémelfactif échoit à *B*. Ainsi p. ex. en russe l'ancien perfectif en *-nutь* (< *-noti*) a été dans beaucoup de cas évincé par une forme à préverbe (composée). Si le verbe en *-nutь* survit à côté de la forme nouvelle, c'est justement avec le sens sémelfactif, qui dès lors acquiert une valeur autonome. P. ex. russe *kusatь* „mordre" imperf.: *ukusitь* perf.: *kusnutь* sémelfactif; de même *lizatь* „lécher" imperf.: *polizatь* perf.: *liznutь* sémelfactif. Mais on a p. ex. *maxatь* „brandir" imperf.: *maxnutь* perf. ou *tolkatь* „choquer, heurter" imperf.: *tolknutь* perf. parce qu'il n'y a pas de forme perfective composée; la forme en *-nutь* a donc conservé l'ancienne valeur perfective.

Il va sans dire qu'une fois que la fonction secondaire de *B* revêt une forme autonome (*B*, en face de *B'* = forme de la fonction primaire), il ne s'agit plus de fonction secondaire mais bien d'une valeur à part.

Tous les exemples de différenciation traités jusqu'ici peuvent être ramenés à la formule générale:

la forme nouvelle (*B'*) hérite la valeur ancienne, la forme ancienne (*B*) acquiert une valeur nouvelle.

Il y a aussi des différenciations qui ne créent pas de valeurs nouvelles mais servent à propager des différences fonctionnelles existant dans la langue. Une forme *F* réunit deux emplois qui sont des valeurs distinguées par ailleurs. *F* subit alors, dans des circonstances favorables, un remaniement de sorte que *F'* (la forme nouvelle) devient à *F* (forme ancienne) ce que *B* est à *A*. Nous avons cité un exemple de ce genre dans Acta Linguistica, V, p. 30. L'ibéro-roman a hérité la différence entre le singulier et le pluriel à l'accusatif, p. ex. *terra*, *lupo*, *monte*: *terras*, *lupos*, *montes*. Au nominatif la différence entre les deux nombres s'effaçait dans un groupe important de thèmes de la 3e décl. (*-is* : *ēs*, p. ex. *panis* : *panēs*). Le rétablissement de cette différence s'appuie sur les cas dans lesquels elle s'est maintenue. Donc:

terras, *lupos* : *terra*, *lupo* = *panes* : x (x = *pane*).

Le français pour parer au même inconvénient s'est servi de la proportion:

murs (nom. sing.): *mur* (nom. plur.) = *pains* (nom. sing.): *pain* (nom. plur.). Pour plus de détails v. *ibid.* p. 30—31.

En indo-iranien la coïncidence de indo-eur. *ŏ* et *ă* a supprimé la différence entre le masc. et le fém. au nom. plur. des adjectifs en *-o-* (désinences indo-européennes *-ōs* et *-ās*, respectivement). La langue a rétabli cette distinction là où elle était essentielle (dans l'emploi personnel de l'adjectif „substantivé") en partant des formes correspondantes du nom. sing.:

-ā (fém. nom. sing.): *-ās* (fém. nom. plur.) = *-as* (masc. nom. sing.): *-āsas* (masc. nom. plur.). V. *Indoiranica*, Comptes rendus de la Société des Sciences et des Lettres de Wrocław, 1951, p. 6—10.

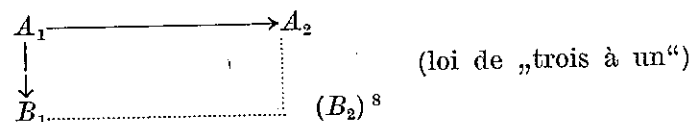
En hébreu la différence entre l'actif et le passif a disparu, par suite de syncopes vocaliques, à certaines formes de l'imperfectif du type *paḳḳada*. Si l'on y a à l'imperf. actif 2e p. sing. fém. *tfaḳdī*, 2e p. plur. *tfaḳdū*, 3e p. plur. *i̯faḳdū*, passif formes correspondantes *tfuḳdī*, *tfuḳdū*, *i̯fuḳdū*, les formes arabes (*tuḳattilī/na/*, *tuḳattilū/na/*, *i̯uḳattilū/na/* à l'actif, *tuḳattalī/na/*, *tuḳattalū/na/*, *i̯uḳattalū/na/* au passif) nous font conclure à l'identité primitive de l'actif et du passif en hébreu, résultat direct de l'expulsion des voyelles médianes *ĭ*, *ă* (*tfaḳdī*, *tfaḳdū*, *i̯faḳdū* aux deux voix). Mais la différence des deux voix se maintenait au perfectif, cf. arabe *ḳattala* : *ḳuttila*, hébreu 2e p. sing. fém. *piḳdā* (< **paḳdā*), 3e p. plur. *piḳdū* (< **paḳdū*) à l'actif en face des formes correspondantes *puḳdā*, *puḳdū* du passif. L'opposition *ă* : *ŭ* du perfectif a été étendue à l'imperfectif, d'où la proportion *paḳdā* : *puḳdā* = *tfaḳdī* : *tfuḳdī*, etc., laquelle rétablit une distinction importante supprimée par un accident phonétique.

IV

On se demande dans quelle mesure sont mis en jeu les principes de proportionnalité et de polarisation qui régissent le changement des formes (morphèmes), et que l'on pourrait regarder comme des loix internes du système linguistique. Il faut faire abstraction de certains cas qui tout

en paraissant de se soustraire à l'action de ces principes ne peuvent pas pour cela être considérés comme des exceptions. Un mot-base A_x qui à cause de son sens très général ne se laisse subordonner à aucun A de la série $A_1 : B_1$, $A_2 : B_2$, $A_3 : B_3 \ldots$, ne sera pas soumis aux règles de la proportionnalité formelle qui régissent les différents sous-groupes de la série. Mettons que A et B sont les formes de fondation et les formes fondées d'un paradigme. On observe que les paradigmes irréguliers ou „forts", c.-à-d. ceux qui échappent à l'action assimilatrice des modèles faibles, sont représentés par des mots à sens très général, p. ex. *faire*, *avoir*, *être*, *homme*, *grand*, *petit*, etc. De l'autre côté, leur irrégularité est habituellement d'un genre trop spécial pour pouvoir être imitée par les mots de sens subordonné. Un rapport formel comme *il est* : *ils sont* ou pol. *człowiek* „homme": plur. *ludzie* ne saurait se répéter dans aucun autre couple.

C'est que dans la proportion $A_1 : B_1 = A_2 : B_2$ il y a une double subordination. L'une de la forme fondée (B) à la forme-base (A). L'autre de la forme qui suit le modèle (A_2) par rapport à la forme-modèle (A_1). A_1 constitue le pivot de deux subordinations soit:



(loi de „trois à un")

La proportion que tend à déclencher ce modèle peut rester non réalisée, mais la *pression* du système linguistique exercée sur le point B_2 continue aussi longtemps que $A_1 : B_1$ et $A_1 : A_2$ conservent leurs rapports mutuels. A supposer que la langue ne réussit pas à introduire B_2 à la place d'une forme forte qui se maintient pour une raison quelconque, cette forme tombe au rang d'une variante combinatoire d'un B_2 virtuel. Car c'est justement la loi „trois à un" qui nous explique la position d'une variante combinatoire en phonologie. Lorsqu'on se demande laquelle des deux variantes d'un phonème est la variante principale (l'autre étant la variante combinatoire au sens étroit du terme), la réponse à cette question n'est correctement formulée que par la loi „trois à un".

On se sert souvent de l'expression mal déterminée *tendance(s)* pour expliquer différents phénomènes de l'évolution phonétique et morphologique d'une langue. Le terme en question semble suggérer l'existence de lois internes de développement qui, par suite d'obstacles de nature externe, ne se réalisent pas ou ne se réalisent que partiellement. Or on pourrait préciser le terme *tendance*, qui paraît nécessaire et utile, en la définissant comme la pression exercée par la variante principale sur la variante combinatoire.

[8] B_2 en tant que forme virtuelle (potentielle) est mis en parenthèse.

Une forme irréguliere, quoique menacée sans cesse par la forme potentielle B_2, peut subsister pendant des siècles jusqu'à un moment où les obstacles externes ayant cédé, B_2 s'installe à sa place en lui abandonnant tout au plus une partie secondaire de son ancienne zone sémantique (différenciation).

Les obstacles en question sont dus à des sous-systèmes, résultant de la différenciation de la société en groupes linguistiques (différences territoriales, de classe sociale, de métier, d'âge, etc.). Les lois d'imitation et de *réaction* qui régissent l'expansion des phénomènes sociaux en général, peuvent contrecarrer l'action des tendances linguistiques. Il suffit de mentionner la conservation d'une forme irrégulière (menacée par la loi „trois à un") pour des raisons de tradition littéraire (continuée par l'école etc.). Il est clair que l'effet de la loi interne de la langue parlée s'y trouve enrayé par le (sous-) système de la langue traditionnelle écrite.

Mais le facteur externe nous explique non seulement la résistance et la survivance d'une forme menacée par le système. Il est des cas où la forme ancienne l'emporte sur l'innovation jusqu'à imposer son modèle et à donner origine à des formes „hypercorrectes". L'usage „hypercorrect" du passé simple, tant au point de vue de la forme (*fuya* au lieu de *fuit*) que de celui du sens, y appartient aussi bien qu'en phonologie la prononciation „hypercorrecte" de l'aspirée *h*- au commencement du mot en anglais et dans beaucoup d'autres langues.

Nous ne pouvons pas entrer ici plus en détail dans cette matière, déjà touchée dans l'article précité de Acta Linguistica, V, p. 32—37. Le rapport mutuel des lois internes et des facteurs externes qui conditionnent le langage, justifie la délimitation théorique entre grammaire historique et histoire de la langue bien que les liens internes existant entre les deux branches de la linguistique diachronique ne sauraient guère être contestés.

NOTE LIMINAIRE: *LE SYSTÈME VERBAL DE L'INDO-EUROPÉEN*

Il y a des langues indo-européennes, et c'est le cas de toute la branche européenne, dans lesquelles l'apophonie radicale ne joue qu'à l'intérieur du verbe primaire et de la dérivation primaire (déverbative). Mais tel n'était certainement pas le cas de la langue-mère: on n'a qu'à se rappeler la vṛddhi de l'indo-iranien, procédé devenu productif dans la dérivation secondaire (dénominative).

La déclinaison ne comportait des alternances vocaliques radicales que dans les noms-racines. Dans toutes les autres classes de thèmes le vocalisme radical se trouvait à l'écart du jeu des alternances, qui n'engageaient alors que le suffixe flexionnel. Même si l'on se reporte à l'époque de la mobilité accentuelle générale de tous les thèmes (cf. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 6—31), l'immobilisation subséquente de l'accent a dû faire coïncider le vocalisme radical des thèmes-bases oxytons avec celui de leurs dérivés oxytons, et entraîner par conséquent un accord général entre le vocalisme radical du mot-base et celui du dérivé.

On verra plus loin que la vṛddhi s'explique justement par l'unique groupe de thèmes nominaux qui ait conservé une alternance radicale, celui des noms-racines. De l'autre côté, les thèmes à suffixe flexionnel variable (p. ex. *-on-* : *-en-* : *-n-*, *-n̥-*; de même les thèmes en *-er-*, *-i-*, *-u-*, etc.) sont une source de phénomènes apophoniques dans le domaine de la suffixation (p. ex. *-eu̯os* : *-u̯os*).

Le grand système de la conjugaison a été en indo-européen, et a continué à l'être dans les langues historiques, la base principale, presque unique, de la dérivation déradicale (primaire). La comparaison primaire de l'adjectif (*-/i/i̯os-*, *-is-t/h/o-*) est l'unique exception à la règle selon laquelle la dérivation primaire équivaut à la dérivation déverbative. Mais on sait que l'association du type v. ind. *śóćīyas-* avec le positif *śukrá-* est de date relativement tardive, les deux formes étant à l'origine des dérivés primaires tirés de verbes.

Bâti sur un verbe primaire, le dérivé nominal ou verbal devra nécessairement adopter un vocalisme défini puisqu'il ne peut pas simplement *répéter* (comme c'est le cas dans la dérivation secondaire) le vocalisme du mot-base. C'est qu'à l'intérieur de sa conjugaison un seul et même verbe présente tantôt le degré radical normal (formes fortes du présent

ou de l'aoriste radical, subjonctif, futur), tantôt le degré long (aoriste sigmatique), tantôt le degré *o* (formes fortes du parfait), tantôt enfin le degré zéro ou réduit (formes faibles de l'actif, le médiopassif, l'optatif, aoriste en *-é/ó-*). Or les mots motivés (dérivés) n'ayant en règle qu'un seul vocalisme radical, celui-ci est déterminé par le vocalisme normal de la racine verbale plus la règle de la dérivation comportant le maintien ou un changement de ce vocalisme.

Procédant à la description du système verbal indo-européen, base principale de l'apophonie, nous commençons par des observations sur le schéma général des aspects et des temps.

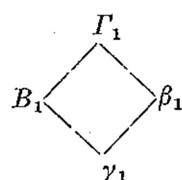
Le rapport entre *aspect* et *temps*, termes dont on se sert pour caractériser différentes variétés de systèmes verbaux (ainsi quand on parle du système temporel du français pour l'opposer au système d'aspects du sémitique ou au système mixte du grec ou des langues slaves) est autre qu'on ne croit couramment. Il s'agit de valeurs *hétérogènes*. *Aspect* est à *temps* à peu près ce qu'est p. ex. chez le nom le *nombre* (sing.: plur.) à l'*article* (défini). Le changement d'aspect est un changement de la valeur intrinsèque d'une forme verbale tandis que l'opposition *nunc* : *tunc* (p. ex. présent: imparfait) ne touche guère à cette valeur foncière mais s'y superpose tout comme le changement de *ἄνθρωπος* à *ὁ ἄνθρωπος* n'ajoute qu'une nuance étrangère au contenu sémantique proprement dit de *ἄνθρωπος*. L'hétérogénéité des morphèmes du pluriel (*-s*) et de la détermination (*le-s*) dans *le-s homme-s* est claire. C'est que l'article continue un ancien pronom démonstratif — la désinence du pluriel, un ancien suffixe de dérivation (probablement collectif). Les deux morphèmes relèvent de deux techniques de représentation différentes: le suffixe ou la désinence de pluriel *symbolise*, l'article défini *montre* (bien qu'il s'agisse d'une *δεῖξις* plutôt affaiblie, visant ce qui est individuel ou connu)[1]. De même qu'un substantif peut se passer d'article, tout ainsi le système verbal peut subsister sans une distinction formelle de temps (cf. le sémitique). De l'autre côté, l'aspect est une catégorie *constitutive* du verbe, laquelle existe partout. Son manque dans une langue comme le français n'est qu'apparent. *Toute* forme verbale y étant munie de marques de référence temporelle, l'aspect n'y peut apparaître sous une forme pure. La différence entre pol. *napisać* et *pisać* „écrire" est purement aspectale (perfectif : imperfectif). Si français *avoir écrit* s'oppose à *écrire* d'une façon toute autre (antérieur : simultané), c'est qu'en français *avoir écrit* s'appuie sur *j'ai écrit*, *j'avais écrit*, etc., c.-à-d. sur des formes munies de marques de référence temporelle (rapport au moment de parler ou à un moment passé), tandis que la forme-base de *napisać*, le perfectif *napisał*, ne connote au-

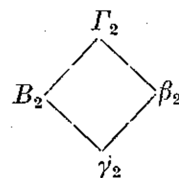
[1] Cf. K. Bühler *Sprachtheorie*, 1934, p. 81 et *passim*: Symbolfeld und Zeigfeld.

cune référence (il s'agit du moment de parler ou d'un moment passé, indifféremment); il peut donc être traduit, suivant les circonstances, par *j'ai écrit* ou *j'avais écrit*. Malgré cela il faut reconnaître dans *j'ai écrit* les deux éléments de la *perfectivité* et de la *référence négative* (= référence visant le moment de parler). L'imparfait *j'écrivais* est *imperfectif* et comporte une *référence positive* (= visant un moment du passé), le plus-que-parfait est *perfectif* avec référence *positive*.

Mais l'opposition *imperfectif* : *perfectif* n'épuise pas le système d'aspects. L'état résultant d'une action accomplie en est un troisième et le présent (temps) général un quatrième. Muni de marques de référence (négative ou positive) le système d'aspects fournit le système temporel que voici [2]:

I (référence au moment de parler) II (référence à un moment du passé)





L'anglais offre un système complet: Γ_1 *I write*, B_1 *I am writing*, β_1 *I have written*, γ_1 *I have been writing*; Γ_2 *I wrote*, B_2 *I was writing*, β_2 *I had written*, γ_2 *I had been writing*.

En hittite Γ_1 *epzi* „il prend", B_1 *appiskizzi* „il est en train de prendre", β_1 *epta* „il a pris, il prit", γ_1 *appan harzi* „il vient de prendre, il a pris"; Γ_2 *epta* „il prenait" ($=\beta_1$), B_2 *appiskit* „il était en train de prendre", β_2 *appan harta* „il avait pris". — Mais dans quelle mesure les dérivés itératifs en *-ške/o-* et le tour périphrastique avec *avoir* faisaient-ils corps de la conjugaison hittite normale? (G. Bechtel, *Hittite Verbs in -SK-*, 1936, p. 109).

En turc les cases Γ_1 et B_1 (Γ_2 et B_2) sont distinguées: Γ_1 *sewerim* „j'aime", B_1 *sewijorum* „j'aime en ce moment", Γ_2 *sewer idim* „j'aimais", B_2 *sewijor udum* „j'aimais (à un moment donné"), β_1 *sewmiš im* „j'ai aimé", β_2 *sewmiš (sewdi) idim*, *sewdim idi* „j'avais aimé".

[2] Le plan de l'*avenir* s'oppose au plan *présent* + *passé* pris ensemble comme plan de la *réalité*. La représentation du rapport *passé* : *présent* : *futur* par une ligne droite correspond à un concept physico-mathématique et non linguistique. Le futur relève du plan modal, différent du plan aspectal. C'est en s'opposant à l'indicatif (présent) que le mode de la supposition acquiert la fonction de futur. Mais souvent elle est remplie par l'indicatif lui-même.

Les symboles $\Gamma B \beta \gamma$ se rapportent aux fonctions et aux formes (*morphs*). $B = \Gamma$, $\gamma = \beta$ veut dire que dans la langue donnée les deux fonctions sont exprimées par une seule forme.

En hindoustani $B_1 = \Gamma_1$ ($B_2 = \Gamma_2$), mais β_1 et γ_1 sont représentés par des formes distinctes. Ainsi $\Gamma_1 = B_1$ *vah bōltā haĩ* „il parle", $\Gamma_2 = B_2$ *vah bōltā thā* „il parlait", β_1 *vah bōlā* „il a parlé", γ_1 *vah bōlā haĩ* „il vient de parler", β_2 *vah bōlā thā* „il avait parlé".

En français il n'y a qu'une seule forme pour Γ_1 = présent (ou temps) général et B_1 = présent actuel (duratif); β_1 = parfait indéfini [3], $\Gamma_2 = B_2$ = imparfait, β_2 = plus-que-parfait. Le français ne fait donc pas de différence grammaticale entre Γ_1 et B_1 (*j'écris*), Γ_2 et B_2 (*j'écrivais*), en réunissant en une seule forme les deux valeurs de angl. *I write* (*wrote*) et *I am* (*was*) *writing*. Le tour périphrastique *je suis en train d'écrire* ne fait pas encore partie de la conjugaison française orthodoxe. La même remarque vaut pour γ_1 et γ_2, qu'on ne peut rendre que par des périphrases: *je viens d'écrire*, *j'ai été en train d'écrire*; *je venais d'écrire*, *j'avais été en train d'écrire*.

En pol. les cases suivantes sont représentées: $\Gamma_1 = B_1$ *piszę*, $\beta_1 = \beta_2$ *napisałem*, $\Gamma_2 = B_2$ *pisałem*. La circonstance que les deux schémas (I et II) sont représentés en pol. et, de l'autre côté, le fait de la coïncidence de I et II dans β ($\beta_1 = \beta_2$) prête à la conjugaison pol. un caractère mixte: la forme $\beta_1 = \beta_2$ *napisałem* exprime la perfectivité et non pas l'antériorité comme *j'ai écrit* (par rapport au moment de parler) et *j'avais écrit* (par rapport à un moment passé).

En sémitique $\Gamma_1 = \Gamma_2 = B_1 = B_2$ arabe *jaktulu*, $\beta_1 = \beta_2$ arabe *katala* (en akkadien il y a encore une troisième forme, le permansif du type *kašid* + désinences de provenance pronominale, correspondant à γ). Il s'agit ici d'un système aspectal pur.

Mais ce qui importe pour nos buts, c'est la possibilité, fournie par nos schémas, d'éclaircir certaines questions d'ordre diachronique.

Plusieurs observations s'imposent à quiconque étudie l'histoire de différents systèmes verbaux d'une façon comparative.

1) S'il y a différence formelle entre B_1 et Γ_1 (cf. angl. *I am writing*: *I write*), la forme B_1 tend à empiéter sur la zone d'emploi de la forme Γ_1 (cf. angl. *he is always grumbling* etc., F. Mossé dans Mélanges Vendryes, 1925, p. 297). Cela peut amener une fusion sémantique entre Γ_1 et B_1. Dans ce cas c'est en général la forme B_1 qui l'emporte, tandis que la forme Γ_1, si elle n'est pas totalement évincée, se charge de *valeur modale* (habituellement: *subjonctif-futur*). La forme B_1 cumule désormais les fonctions des cases $\Gamma_1 : B_1$ (comme le présent français, pol., etc.); la forme Γ_1, avec sa fonction modale, se trouve dorénavant en dehors des schémas I—II. Voici des exemples:

[3] Dans la langue classique. Aujourd'hui la distinction entre *j'ai écrit* (passé composé) et *j'écrivis* (p. simple) ne relève que du style.

a) en persan *mīkunam* (originairement „je suis en train de faire") évince *kunam* qui en perdant son ancienne valeur (présent général) tombe au rang d'une forme modale [4].

b) En slave B_1 = *pripěkajǫ* (ancien itératif) évince Γ_1 = *pripekǫ*, désormais limité à la valeur modale (futur).

c) „Le gaélique d'Ecosse et le gallois recourent au présent pour le futur et expriment le présent par une périphrase" (Vendryes BSL XLVIII fasc. 2, 1952, p. XXIX).

En irlandais moderne „le présent simple exprime la généralité, l'*éventualité*, le procès en dehors de toute limitation temporelle mais non l'actualité (sauf lorsque le procès en question est d'ordre mental)". M.-L. Sjoestedt-Jonval, *Description d'un parler irlandais de Kerry*, 1938, p. 154.

d) La question de la provenance du subjonctif indo-européen en *-e/o-* se résout ainsi d'une façon relativement simple. On sait, grâce à M. Renou [5], que le type archaïque *kárat(i)* conservé dans le RV nous permet de reconstruire l'ancienne forme du subjonctif: en face d'un présent (indicatif) à affixe ou redoublé, le subjonctif est radical, thématique et présente le degré normal (*e*) du vocalisme radical. Ainsi p. ex. *kṛṇóti* : *kárat(i)*. Or puisque dans les langues historiques les présents à affixes tendent à remplacer les formations radicales, et que souvent les présents radicaux (thématiques ou athématiques) n'existent plus dès les premiers textes, il paraît probable que le type *kṛṇóti*, borné à l'origine à la case B_1, a évincé l'ancien présent Γ_1 = *kárt(i)* en le restreignant aux fonctions modales (subjonctif-futur). Les deux formes *kṛṇóti* et l'ancien présent radical thématisé *kart(i)* > *kárat(i)* auraient ainsi été des présents, mais de date différente, tout comme *mīkunam* (présent récent) et *kunam* (présent ancien), ou slave *pripěkajǫ* et *pripekǫ*, ou la forme périphrastique et la forme simple du gaélique d'Ecosse et du gallois [6].

Dans le schéma II c'est aussi B_2 qui menace Γ_2, mais le développement historique de $B_1 : \Gamma_1$ et de $B_2 : \Gamma_2$ n'est pas toujours parallèle. En

[4] Pour les détails v. l'article *Aspect et temps dans l'histoire du persan* (Rocznik Orientalistyczny XVI, 1953, p. 531—542). Mais la position du temps historique (de narration) n'y a pas été déterminée d'une façon correcte.

[5] *A propos du subjonctif védique* (BSL XXXIII, 1932, p. 5 ssq.).

[6] En accord avec les conclusions de M. Renou il faut aussi remarquer que la genèse des présents du type *bhávati* est étroitement liée à l'évolution sémantique du type *kár(a)t(i)* (valeur „mi-réelle, mi-modale"). V. § 5. — Le subjonctif, qui à l'origine se trouvait en dehors de l'opposition *présent* : *aoriste*, a perdu sa forme radicale le moment où il s'est différencié en un subjonctif du présent et un subjonctif de l'aoriste. Le rapport *ákar* : *kárat(i)* a entraîné *ákṛnot* (*kṛṇóti*) : *kṛṇávat(i)*. Dans le type thématique la voyelle longue de *bhávāti* est au point de vue historique un cumul de deux voyelles thématiques du présent (*kar-* : *kar-a-t* = *bhava-* : *bhava-a-t*).

particulier, le renouvellement de la case B_2 fait souvent la forme ancienne adopter la fonction de temps du récit.

2) Dans le cas d'une différence formelle entre β_1 et γ_1 (β_2 et γ_2), la forme $\gamma_1(\gamma_2)$ tend à remplacer la forme $\beta_1(\beta_2)$, c.-à-d. la forme qui exprime l'état (résultant d'une action accomplie) l'emporte sur le représentant de l'action perfective pure et simple. S'il y a coïncidence des formes β_1 et γ_1, c'est normalement la forme γ_1 qui est généralisée comme l'exposant des cases β_1 et γ_1, tandis que la forme β_1 disparaît ou bien reste à l'intérieur du système, limitée désormais à la fonction de temps historique ou de narration (si elle l'avait remplie dès avant la coïncidence sémantique de β_1 et γ_1); expulsée de β_1 elle peut aussi revêtir une fonction modale (mode irréel, conditionnel).

Exemples. En roman *habeo dictum* occupe la case γ_1, *dixi*, la case β_1. En français *habeo dictum* pénètre dans la case β_1, tandis que *dixi* ne se maintient que comme temps historique pour être ensuite évincé par *habeo dictum* dans la langue courante moderne. — En allemand septentrional la différence entre *ich habe geschrieben* et *ich schrieb* est à peu près la même que fait l'anglais entre *I have written* et *I wrote*: le premier est β_1, le dernier, Γ_2 et, en même temps, le temps historique [7]. Cet état de choses peut être considéré comme une étape intermédiaire entre l'état germanique ancien (forme composée = γ_1, forme simple = β_1 plus temps historique) et le terme final auquel est arrivé l'allemand méridional: forme composée = β_1 plus temps historique. — L'évincement de l'aoriste par la forme composée (participe en *-lъ* + *esmь*) en slave septentrional a vraisemblablement suivi un chemin analogue ($\gamma_1 \rightarrow \beta_1 \rightarrow$ temps historique). Le temps de narration (ou historique) représente la dernière étape de l'évolution. — Même chose en sémitique, où l'akkadien (c.-à-d. la branche orientale) garde la valeur γ_1 de la forme à suffixe (type *kašid-*) en employant la forme à préfixe (type *ikšud*) comme la forme perfective (β_1) et le temps de récit. En ougaritique la forme à suffixe (*ḳatal-*) a déjà envahi la case β_1 et partiellement le récit, de sorte que celui-ci est partagé entre *ḳatal-* et l'ancienne forme à préfixe *jaḳtul*. L'état de choses est encore plus avancé en hébreu où la forme à préfixe (continuant *jaḳtul*) ne subsiste plus que dans un entourage syntaxique déterminé (après *wa-* consécutif). En arabe classique enfin la victoire de la forme à suffixe est définitive, le type *jaḳtul* ne se rencontre qu'après négation et à l'emploi modal (irréel, conditionnel, etc.). — Citons enfin l'exemple très instructif du persan. Le type (*manā*) *krtam* représentait en v. perse la case γ_1 et partageait la case β_1 avec l'ancien aoriste. C'était l'imparfait qui servait de temps du

[7] Mais il faut ajouter que *schrieb* occupe aussi la case B_2 représentée en angl. par une forme spéciale (*I was writing*).

récit. A une époque plus récente il y a eu renouvellement de γ_1 par le tour nominal *kartak am*, tandis que (*man*) *kart* avait fini de conquérir la zone non seulement de β_1 mais aussi celle du temps historique. L'état actuel c'est la restriction de (*man*) *kart* = *kardam* à la seule fonction du temps historique, *kartak am* = *karda am* ayant avancé à la case β_1.

Quelle place faut-il attribuer au temps de narration ou historique? C'est une variante sémantique combinatoire de β_1 et de B_2. Le rapport du temps historique à β_1 égale à *défini* : *indéfini* (cf. français *j'écrivis* : *j'ai écrit*). Le rapport du temps historique à B_2 égale à *ponctuel* : *linéaire* (*j'écrivis* : *j'écrivais*). L'„opalescence" sémantique du temps historique consiste en ceci qu'il s'oppose tantôt (comme variante sémantique de β_1) à B_2, tantôt (comme variante sémantique de B_2) à β_1. Son caractère ponctuel ou son caractère défini résultent du contexte du récit (le dernier étant représenté par des dates, par certains adverbes de temps, ou par une action concomitante).

Il faut ajouter qu'une égalité formelle entre le temps historique et Γ_2 n'est pas rare (cf. p. ex. angl. *I wrote*). Elle est la conséquence du renouvellement de la case B_2 (*I was writing*)[8], la forme ancienne (*I wrote*) subsistant à la fois dans la fonction Γ_2 et dans la fonction de temps historique.

On voit par ce qui précède que B et γ sont pour ainsi dire les points d'attaque auxquels le système I—II est constamment menacé par les innovations qui dans des cas favorables tâchent de pénétrer jusqu'à l'intérieur du système aux cases Γ et β, respectivement. Ce sont B et β qui constituent l'axe principal (B est subordonné à Γ, et γ à β). Γ et B sont souvent représentés par une seule forme. A défaut d'une forme distincte la valeur γ peut être rendue soit par β soit par B. La forme commune B_1 aura la fonction primaire de présent actuel ou duratif, et la fonction secondaire de temps général; la forme β_1 désignera d'abord une action accomplie (fonction primaire), ensuite seulement l'état qui en résulte (fonction secondaire). Une coïncidence de Γ_1 et B_1, quel qu'en soit le résultat formel, est toujours en faveur de la fonction B_1 (qui sera la fonction primaire de la forme commune), et la même règle vaut pour γ_1 et β_1. Parfois le résultat de la coïncidence est une distribution des anciennes formes autonomes Γ_1 et B_1 (γ_1 et β_1) en variantes formelles, cf. le cas des anciens parfaits et aoristes en latin ou en celtique (*pu-pug-ī* < *pungo*, mais *iung-s-ī* de *iungo*, etc.).

[8] Les aoristes slaves du type *vedъ*, *vede*, *vede*, l'aoriste sigmatique de l'indo-européen proviennent, eux aussi, du renouvellement de la case B_2 (remplacement d'anciens imparfaits, en slave par la formation en *-ěax-*, *-aax-*, en indo-européen, par les thèmes à suffixes ou infixe, redoublés, etc.). C'est par la fonction de temps du récit que les types *vědъ*, **u̯ēdhs-* rejoignent la valeur d'aoriste.

Les innovations qui tendent à remplacer B et γ, respectivement, sont des formes dérivées, synthétiques ou analytiques (= tours périphrastiques) qui différencient B en B et Γ, ou β en β et γ. L'étape suivante c'est une fusion des deux fonctions, dont on a vu des exemples plus haut, après quoi le renouvellement de B ou γ peut recommencer.

Le cycle de l'évolution du système aspectal peut être illustré par les exemples que voici:

a) procédé synthétique

verbe-base	nom déverbatif	verbe dénominatif	verbe déverbatif	B_1 ou γ_1 du verbe base
v. ind. *rócate*	v. ind. *rocá-*	**roca-yáti* rattaché à *roca-*	v. ind. *roc-áyati* rattaché à *ró-cate*	présent en *-aya-* (cf. p. ex. slave *vozitъ*)

b) procédé analytique

verbe-base	nom déverbatif	verbe dénominatif	verbe déverbatif	B_1 ou γ_1 du verbe-base
to write	*writing*	*I am writing* parallèle à *I am happy* etc.	*I am writing* itératif[9] (dérivé de *to write*)	B_1
facio	*factus*	*factus est* parallèle à *bonus est* etc.	*factus est* valeur d'état (dérivé de *facio*)	γ_1 (devenu parfait)

En vue de cette évolution interne du système verbal, il devient difficile de déterminer avec précision les cases sémantiques propres aux formes verbales indo-européennes. Le terme indo-européen ne se rapporte pas à un moment, mais à toute une époque enfermée entre les archaïsmes linguistiques non-analysables et les dernières innovations communes de la période préhistorique. Il faut se contenter d'un classement élastique en renonçant à délimiter les cases d'une manière trop sévère.

1) Il semble hors de doute que la distinction entre Γ_1 et B_1 a été à maintes reprises renouvelée et abolie à l'époque préhistorique. Les différentes formations de présent, qui abondent, en font preuve. Il s'agissait chaque fois d'introduire une forme qui accentuât la durativité, l'action dans son développement (forme B_1), par opposition à la valeur pâle

[9] Cette valeur est attestée en v. anglais (*wæs writende*).

d'une forme commune aux deux cases Γ_1 et B_1[10]. On vient aussi de voir que le subjonctif en *-e/o-* est le produit d'une pénétration ultérieure de formes B_1 dans la case Γ_1.

Dans un article du BSL (XLII, 1942—1945, p. 14—15) M. Brunel a soutenu la thèse importante que *toutes* les formations du présent indo-européen (en *-sk̑e/o-*, redoublées, à nasale, etc.) ont à l'origine servi à souligner la durativité de l'action (B_1B_2). Il s'agirait donc de renouvellements successifs de la durativité, de date différente. On en conclura que la valeur des verbes en *-sk̑e/o-* en hittite, qui y occupent une position limitrophe entre formes dérivées (itératifs) et formes flexionnelles (duratifs), représente un archaïsme. L'itératif y est en train de passer au duratif, c.-à-d. au présent normal. Mais M. Brunel ne nous semble pas avoir raison quand il fait remonter les présents caractérisés à l'*aoriste* (*ibid.* p. 64). *En principe* il s'agit plutôt de formations *dénominatives devenues déverbatives* et ensuite mises en opposition avec les présents anciens.

Il n'est pas, par contre, certain que la différence entre les désinences *-mi, -si, -ti, -nti* et *-m, -s, -t, -nt* reflète une ancienne opposition $B_1 : \Gamma_1$ (un argument *pour*: la valeur indéterminée, mi-modale, de la forme dite *injonctif*).

Il sera donc prudent d'assigner au présent en *-ti* les cases Γ_1 et B_1, et à l'imparfait, les cases B_1B_2.

2) L'aoriste grec occupe la case β_1 et fait en outre office du temps historique; en v. indien l'aoriste = case β_1 seule, le temps de narration y étant l'imparfait indo-européen (B_2). C'est que le temps du récit, à moins qu'il ne soit représenté par une forme spéciale, est un terrain de concurrence de β_1 et B_2 (v. plus haut). En allemand septentrional B_2 = *ich schrieb*, en allemand méridional β_1 = *ich habe geschrieben* servent de temps de narration. En ce qui concerne l'indo-européen on peut y admettre une différence de style d'ordre dialectal ou littéraire[11]: on raconte en se plaçant soit au moment de parler (β_1) soit à un moment du passé (B_2).

Mais il y a lieu de se demander si le problème de la différence entre l'aoriste sigmatique et l'aoriste radical (thématique ou athématique), complètement abolie dans les langues historiques, n'est pas en rapport avec la question d'une forme de récit autonome disparue en indo-européen.

---

[10] C'est ainsi que nous interprétons le fait bien connu que le renouvellement de la case B_1 a lieu surtout là où le caractère duratif du présent est compromis par un adverbe (préverbe) qui concentre l'action sur un point (final ou initial). Cf. les imperfectifs slaves en *-ają* bâtis presque toujours sur des formes à préfixes.

[11] Le style du récit peut changer, à l'intérieur d'une même langue, suivant l'époque ou le genre littéraire. Ainsi p. ex. l'imparfait est beaucoup plus rare en a. français, surtout dans l'épopée, que dans la langue moderne.

Il y a existé un présent athématique en *-s-*, supplanté par d'autres formations du présent et ne survivant qu'en fonction de subjonctif (p. ex. subjonctif v. irl. *téis* < **steigh-s-ti*)[12], cf. la genèse parallèle du subjonctif en *-e/o-*. Ainsi G. Bechtel *o. c.*, p. 20: „In Hittite, the distribution of forms corresponding to *s*-presents and *s*-aorists is such as to suggest that these are ultimately one and the same, on old suffix which gave to the verb „a special semantic force (probably ingressive or inceptive)".

Dans le schéma II l'invasion d'un nouvel imparfait a bien pu restreindre l'ancien imparfait en *-s-* à la seule fonction de temps du récit. L'extension subséquente de l'aoriste radical (case β_1) aurait pu amener une répartition purement formelle entre les deux types. A partir de ce moment l'aoriste remplissait les deux fonctions β_1 et temps historique, sans que les variantes formelles (asigmatique : sigmatique) fussent en relation avec la fonction primaire (β_1) ou secondaire (temps historique), respectivement. Cf. l'exemple de la fusion du parfait et de l'aoriste en latin (*pu-pug-ī : iung-s-ī*).

La différence originaire entre l'aoriste sigmatique et l'aoriste radical thématique reste un problème, mais notre explication, qui ne tient compte que de la tendance générale au déplacement $(\gamma_1 \rightarrow)\beta_1 \rightarrow$temps historique, nous semble préférable à celle de P. Kretschmer[13], qui voyait dans le *s* aoristique la trace d'un ancien complément pronominal. Aucune différence de diathèse ne semble avoir anciennement existé entre l'aoriste en *-s-* et celui en *-e/o-*. Il faut aussi retenir l'existence d'un subjonctif en *-s-* athématique, qu'on vient de mentionner.

3) Le parfait indo-européen occupait la case γ_1. Cela est confirmé surtout par son emploi archaïque attesté en grec. L'existence d'un plus-que-parfait n'est pas à priori exclue bien que les formes pertinentes du védique et du grec soient des innovations.

Pour ce qui est de la diathèse et de la voix, le fait fondamental c'est l'opposition des désinences du parfait et du médiopassif, contenant les éléments *-ə̯a, -t(ə̯)a, -e*, aux désinences actives du système présent-aoriste

---

[12] Thurneysen *Altirisches Elementarbuch*, p. 364 sq.

Hirt (*Griech. Laut- u. F.-lehre*², 1912, p. 560) critique à juste titre l'identification du futur grec avec le futur indien (*-sya-* < *-si̯e/o-*), aussi bien que les tentatives de le rattacher au subjonctif aor. Il se prononce en faveur d'une hypothèse plus ancienne, qui y voit une formation de présent sigmatique. Schwyzer (*Griech. Gramm.*² I, p. 787) est du même avis: le futur est par son origine un présent athématique en *-s-*, élargi de *-e/o-* en grec, de *-i̯e/o-* en indo-iranien. L'ancienne flexion athématique se maintient à la 3ᵉ p. sing. du futur lituanien et du subjonctif (sigmatique) irlandais.

[13] Sitzungsberichte der Österreichischen Akademie der Wissenschaften vol. 225, 2 (*Objektive Konjugation im Indogermanischen*).

-m, *-s*, *-t* (le contraste *-r-* : *-nt-* de la 3e p. plur. est moins net). L'association du parfait et du médiopassif suppose une base de départ commune, un tour nominal du type *je suis rompu* (ou *rompu — moi*)[14], p. ex. grec *ἔρρωγα* (<*Ϝέ-Ϝρωγ-α*) („je suis rompu"). Qu'on compare l'ambiguïté du tour français *être* + *participe passé* fonctionnant comme le *passif* du présent, p. ex. *il est écrit* (action qui se développe), et en même temps comme expression de l'*état* résultant d'une action accomplie (γ_1), p. ex. *il est maigri*.

La forme de base s'est différenciée d'abord en une forme désignant le médiopassif inaccompli et l'état, et un médiopassif accompli (aoriste); en dernière ligne une forme spéciale du médiopassif inaccompli (système du présent) a été créé. Pour plus de détails v. le paragraphe consacré au parfait. Cf. à titre de parallèle le triple sens de lat. *scriptus est* = français *il est écrit* (état), lat. *scriptus est* = parfait passif, et français *il est écrit* = présent passif.

Il faut ici insister sur le fait important de la forme primitive de l'aoriste médiopassif laquelle est *toujours radicale*, que l'aoriste actif correspondant soit thématique ou même sigmatique[15]. L'introduction, au médiopassif, de la voyelle thématique *-e/o-* du type *ἔλιπε* (*aricat*) paraît secondaire, tout comme celle du *-s-* de l'aoriste actif sigmatique. A la lumière de ce fait l'hypothèse d'une parenté entre le parfait et l'aoriste médiopassif, deux formations radicales, devient encore plus plausible.

Pour ce qui est des modes on vient déjà d'indiquer la source probable des subjonctifs en *-e/o-* et *-s-* (anciens présents). La question des futurs grec et lituanien (type athématique: **dhē-s-t* > *dẽs*) s'y rattache. Le subjonctif indo-européen étant un *éventuel*, il fait aussi fonction de futur[16] et devient parfois un futur tout court (cf. lat. *ero*, *legēs*, grec *ἔδομαι*, etc.). Il est donc probable que la formation indo-iranienne en *-sya-*, qui l'emporte sur le subjonctif à une époque postérieure, est une formation plus jeune, expressive et de valeur désidérative, correspondant, en ce qui concerne son sens primitif, au tour européen *vouloir* + *infinitif* (roman, germanique, slave, etc.).

[14] Nous ne voulons pas ici trancher sur la question de l'*étymologie* des éléments *-ə̥a*, *-t(ə̥)a*, etc. Tout ce que nous affirmons c'est qu'ils *fonctionnent* comme *pronoms-sujets*. Au point de vue étymologique ils pourraient bien continuer p. ex. des adverbes locaux (ici, là....).

[15] V. le mémoire *Indoiranica* (Comptes rendus de la Société des Sciences et des Lettres de Wrocław, 1948), 1951, p. 2—3.

[16] Chez Homère, dans les textes archaïques de l'indo-iranien.

Conformément à notre schéma d'en haut, l'optatif est en règle une forme de β_1 „déclassée". Cela n'est pas évident pour l'optatif en *-i̯ē/ī-*, formation sans doute trop archaïque, sans rapport intime avec les formes attestées de l'aoriste. Un tel rapport s'impose, par contre, pour le subjonctif (= ancien optatif) italoceltique en *-ā-* (déradical dans le type lat. *attigat*, *venat*, v. irl. *cria-* de *crenaid*, etc.)[17], apparenté à l'aoriste baltoslave en *-ā-* (type lit. *lìko*, v. slave *bьra*).

[17] Thurneysen, *o. c.*, p. 356—7.

PREMIÈRE PARTIE

LES PROCÉDÉS ANCIENS

CHAPITRE I. L'APOPHONIE QUALITATIVE (*e*/*o*)

§ 1. L'origine de l'apophonie *e*/*o*

Le rapport chronologique de l'alternance *e*/*o* aux affaiblissements vocaliques attestés d'une manière sûre et caractéristique par les couples *ā*^{x} : *ə*, *ei* : *i*, *eu* : *u*, *er* : *r̥*, *el* : *l̥*, *en* : *n̥*, *em* : *m̥*, etc., a pendant longtemps constitué un objet de recherches infructueuses. Hirt [1] et Güntert [2], que nous suivions dans *Et. indo-eur.* p. 97—103 [3], ont tâché d'y appliquer le principe qui avait fait ses épreuves lorsqu'il s'agissait d'éclaircir l'opposition *ei* : *i* etc., à savoir la différence de la place de l'accent. A deux époques différentes le manque de l'accent aurait entraîné, la première fois, une réduction quantitative (allant jusqu'à zéro pour une voyelle brève, jusqu'à *ə* pour une longue), la seconde fois, une altération qualitative du vocalisme inaccentué (privé d'accent principal, portant un accent accessoire, etc.).

Cette hypothèse, qui ne contient rien d'improbable à priori en elle-même, correspond mal aux faits historiques. Si ces derniers nous font dans un certain degré saisir les conditions primitives de l'alternance *ei* : *i*, la source phonétique de l'apophonie *e* : *o*, réputée plus récente, devrait être encore plus transparente. Or ceci n'est point le cas. L'argument principal et unique plaidant un lien direct entre l'accent et le degré vocalique *o* c'est la répartition entre les dérivés en -*τήϱ* et les dérivés en -*τωϱ* en grec: *δοτήϱ* en face de *δώτωϱ*, etc. Il n'y a point d'exception, mais la circonstance qu'il s'agit de thèmes motivés, donc sujets à une normalisation („analogie"), est apte à diminuer la portée de l'argument. Notons que parmi les noms immotivés **pətḗr*, **mātḗr*, **i̯enətḗr* (ou **i̯n̥tḗr*) confirment la règle, mais que **bhrā́tēr* avec son vocalisme ancien *e* du suffixe (cf. v. indien *bhrā́tăram*, grec *φϱᾱ́τηϱ*) la semble contredire. La forme grecque *φϱᾱ́τωϱ*, loin d'être un argument en faveur de l'hypothèse en question, doit son vocalisme à la repartition -*τήϱ* : -*τωϱ* des noms d'agent.

[1] H. Hirt *Idg. Gramm.* II, 1921, p. 172.

[2] H. Güntert *Zur o-Abtönung in den indogermanischen Sprachen* (IF XXXVII, p. 1—87).

[3] Mais cf. *ibid.* p. 102 la remarque concernant la chronologie relative.

En indo-iranien la flexion des noms d'agent en -*tar*- ne prouve qu'une alternance suffixale *e*/*o* *à l'intérieur* du type oxyton aussi bien que baryton. Aucune différence de vocalisme suffixal entre les deux paradigmes. Or le grec ayant remanié la flexion des noms d'agent dans au moins deux points différents (élimination du degré zéro du suffixe et généralisation du degré long de -*τήϱ*), il ne semble pas permis de prêter à la flexion de *δοτήϱ* et *δώτωϱ* un poids tellement exagéré, au détriment du témoignage indo-iranien. Affirmer une relation entre le timbre *e* et l'accentuation oxytone du type en -*τήϱ* équivaut à chercher d'établir un lien entre le timbre *e* et le degré long de -*τῆϱος*, -*τῆϱι* (en face de -*τοϱος*, -*τοϱι*), chose que personne n'oserait défendre.

Tous les autres arguments servant à prouver l'interdépendance de l'accent et de la qualité vocalique sont caducs. La règle ne vaut ni pour les thèmes en -(*m*)*en*/(*m*)*on*-, p. ex. v. ind. *áśmān*- mais *vŕ̥ṣaṇ*-, ni pour ceux en -*es*/*os*-, cf. -*αἰδής* mais *αἰδώς*, homérique *ἠῶ* < *ἠόα* = véd. *uṣā́sam*, et un argument comme *φέϱω* : *φοϱός* est neutralisé par l'existence de *φόϱος* d'une part, de *πεπτός* (lat. *coctus*, lit. *kèptas* < **pektós*), de l'autre.

A vrai dire, ni la chronologie ni l'explication phonétique de l'alternance *e*/*o* ne correspondent plus aux exigences de la phonologie et de la linguistique structurale. Pour ce qui est de la chronologie il n'est pas permis de négliger l'évidence de paradigmes comme celui du parfait **u̯óide* : **u̯idmé* ou de **ketu̯óres* : **ketu̯r̥bhís*. L'explication naturelle et la plus simple sera d'y admettre la réduction de *oi* à *i*, de *or* à *r̥*. Si ces faits semblent suggérer l'antériorité du scindement *ei* : *oi* par rapport à *ei* : *i* et *oi* : *i*, cette supposition est confirmée par le degré de „grammaticalisation" à laquelle a été sujette l'alternance *e* : *o*, dégagée des conditions phonétiques primitives. Elle contraste, à cet égard, avec l'opposition *ei* : *i*, qui suit encore, dans une large mesure, bien qu'à titre de morphème complémentaire et non de nécessité phonétique, l'ancien mouvement de l'accent.

Mais la genèse phonétique de l'apophonie *e*/*o* proposée par Hirt et Güntert ne nous satisfait pas non plus. L'expérience nous enseigne que tandis que la réduction et l'expulsion de voyelles sont en général étroitement liées à l'accentuation [4], les changements de timbre sont conditionnés d'abord par l'entourage phonétique [5], l'accent n'y jouant qu'un rôle tout au plus secondaire. En s'appuyant sur le modèle de l'alternance *e*/*o*

[4] Le degré de la fermeture y joue parfois le rôle d'un facteur secondaire. — Le procès contraire, l'allongement vocalique, est généralement en rapport avec la syllabation et la structure syllabique (v. plus loin les remarques sur le degré long du balto-slave, du germanique, etc.).

[5] Cf. *La genèse de certaines alternances qualitatives en sémitique* (Biuletyn P. T. J. XIII, 1954, p. 109—116).

en polonais et en russe (p. ex. pol. *niebo* „ciel", *biorą* „ils prennent", *bierze* „il prend")[6], Baudouin de Courtenay voyait la possibilité d'une explication de l'apophonie indo-européenne *e/o* par l'action différenciatrice des phonèmes suivants[7]. L'idée foncière nous paraît juste bien qu'à notre avis le conditionnement de l'entourage en indo-européen soit tout à fait autre que dans les langues slaves.

Une formulation correcte du problème devrait envisager la possibilité du passage *e* > *o* dans certains voisinages phonétiques ou, autrement dit, puisqu'un phonème autonome *o* a de tout temps existé en indo-européen, la possibilité du syncrétisme de *e* et *o* en faveur de *o*[8] dans des conditions qu'il reste à préciser. Or les sonantes vocaliques *i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* représentent le résultat d'un affaiblissement de *ei*, *eu*, *er*, *el*, *en*, *em* aussi bien que de *oi*, *ou*, *or*, *ol*, *on*, *om*, et même de *i̯e*, *u̯e*, *re*, *le*, *ne*, *me* aussi bien que de *i̯o*, *u̯o*, *ro*, *lo*, *no*, *mo* (avec des restrictions dont il sera question plus loin). Notre conception de l'origine phonétique du degré *o*, exposée dans l'article *Réflexions sur l'apophonie qualitative en indo-européen* (Word VI, 1950, p. 205—16), dont nous ne retenons ici que l'idée foncière, est qu'*au moins* devant *r*, *l*, *n*, *m* il y a eu coïncidence des voyelles $_e$ et $_o$ provenant de l'affaiblissement de *e* et *o*, respectivement. Cette identification se serait donc effectuée à un moment où $_er$, $_el$, $_en$, $_em$ et $_or$, $_ol$, $_on$, $_om$ n'étaient pas encore devenus *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* (*r*, *l*, *n*, *m* syllabiques). L'existence, à une certaine époque, de voyelles affaiblies $_e$ et $_o$ et leur coïncidence devant *r*, *l*, *n*, *m*, voilà les éléments hypothétiques étant à la base de notre explication du degré *o*.

Les problèmes principaux, qui sont d'ordre structural, chose dont ne se doutaient ni Hirt ni Güntert ni nous-même (*Et. indo-eur.* p. 97—103), donnent heureusement peu d'accès à des hypothèses. Il en est de l'apophonie *e/o* comme de l'accentuation indo-européenne. Les phénomènes morphologiques débordent parfois tellement les limites de l'ancien accident phonétique dont ils sont la conséquence[9], qu'il devient difficile de pénétrer jusqu'aux modèles primitifs, qui parfois n'existent plus à l'époque historique[10].

[6] *o* (< *e* slave) devant consonne dentale dure, *e* dans les autres positions; en russe *o* < *e* devant consonne dure ou à la fin de mot mais uniquement sous l'accent (facteur *accessoire*).

[7] *Urindogermanische Alternanz e‖o* (IF IV, p. 53—7).

[8] *Implication* (de *e* dans *o*) sous la *dominance* d'un phonème voisin selon la terminologie de M. Hjelmslev (Studi Baltici VI, 1936/7, p. 29).

[9] Cf. p. ex. l'expulsion de la voyelle médiane affaiblie et l'accentuation immobile des paradigmes historiques qu'elle a entraînée (*L'acc. d. l. indo-eur.* p. 10—18).

[10] Cf. *o. c.*, p. 193 ssq.: Le point de départ de la genèse phonologique des intonations balto-slaves ne transparaît plus que dans lit. *dùkterį* : *móterį* etc. (v. ind.

L'hypothèse concernant la source phonétique de l'alternance *e/o* doit être aussi simple que possible. Elle sera aussi plus acceptable si l'on réussit à l'étayer par des parallèles tirés de l'histoire des langues. Aucune langue indo-européenne n'ayant conservé les voyelles réduites $_e$, $_o$ (en tant que voyelles *réduites*), leur existence et coïncidence (devant sonantes: *r*, *l*, *n*, *m*) restera toujours une hypothèse. C'est justement pour la rendre probable que nous faisons dépendre cette coïncidence d'un *r*, *l*, *n*, *m* suivant. Car la zone phonétique plus ou moins large de $_e$ = $_o$ n'a pu exercer aucune influence sur les transformations morphologiques subséquentes: c'est le fait seul de l'identification $_e$ = $_o$ dans certaines conditions, *tant soit spéciales*, qui importe. Mais la formule $_e$ (+ *r*, *l*, *n*, *m*) > $_o$(+ *r*, *l*, *n*, *m*) devient probable lorsqu'on la rapproche de parallèles historiques bien connus.

Le bulgare qui distingue les anciens *ь* et *ъ* (comparables à $_e$ et $_o$ en question) en faisant passer le premier à *e*, le deuxième, à *ă*, a uniformément *smărt* (< *sъmьrtь*) et *bărz* (< *bъrzъ*), *vălk* (< *vьlkъ*) et *dălg* (< *dъlgъ*), mais il paraît que cette identité provient de la fusion préalable de *ьr* = *ъr* et *ьl* = *ъl* en *r̥*, *l̥*, respectivement (Vaillant *Grammaire comparée des langues slaves* I, 1950, p. 173—4). En anglais les deux voyelles réduites [i] et [ə] (comparables à $_e$ et $_o$) se confondent devant (*r*), *l*, *n*, d'où (*ər*), *əl*, *ən* (H. C. Wyld *A History of Modern Colloquial English*[9], 1921, p. 260). En italien les voyelles inaccentuées d'une syllabe médiane confondent leurs timbres devant *r*, *l*, *n*, *m* en apparaissant comme *e* devant *r*, comme *o* devant *l*, comme *a* devant les nasales. Ainsi a-t-on *rendere* < *reddere*, *novero* < *numerus*, et *dattero* < *dactylus*; *pargolo* < *parvulus*, *Ercole* < *Hercules*, et *semola* < *simila*, *nespolo* < *mespilus*; *orfano* < *orphanus*, *balsamo* < *balsamus*, et *giovane* < *iuvenis*, *cofano* < *cophinus*; *Girolamo* < *Hieronymus*, *Bergamo* < *Bergomum* (Wiese *Altitalienisches Elementarbuch*, 1904, pp. 35, 43, 31). Les exemples se laisseraient sans doute multiplier puisque le phénomène en question, explicable par la nature sémi-vocalique des liquides et nasales, relève de la phonétique générale.

Au point de vue historique une objection s'impose. Si $_er$ et $_or$ ont coïncidé en $_or$, comment se fait-il que le balto-slave distingue *ir* et *ur* (et d'une façon analogue *il* et *ul*, *in* et *un*, *im* et *um*) comme continuation soit de *r̥* indo-européen soit des groupes indo-eur. $_er$ et $_or$? A remarquer que l'objection ne saurait être soutenue que si l'on ramène *ir* : *ur* directement à $_er$: $_or$ sans admettre une étape intermédiaire *r̥* (*l̥*, *n̥*, *m̥*). Or tout en reconnaissant l'ancienneté et l'importance du double traitement balto-slave nous y voyons un effet de la palatalisation (des consonnes yotaci-

duhitáram : *mātáram*, gr. *θυγατέρα* : *μητέρα*), et dans le recul serbo-croate *rûku*: *nȁ rūku*.

sées), laquelle ayant eu lieu dans ce groupe dialectal de l'indo-européen y a créé une opposition phonologique entre voyelles antérieures et postérieures (v. plus loin Chapitre V, § 26).

Ceci posé, on se demande comment et dans quelles circonstances le passage ${}_{e}r > {}_{o}r$ etc. s'est chargé de fonctions morphologiques. La réponse n'est pas difficile. Tout mot *fondé* qui contient le vocalisme radical ${}_{o}r (< {}_{e}r)$ s'opposant à *er* du mot de fondation, sera apprécié, conformément au principe de la polarisation, comme doué du vocalisme *o* puisque ${}_{o}r$, point de neutralisation de ${}_{e}r : {}_{o}r$, est ambigu quant à sa valeur phonologique. Si le mot fondé présente une alternance paradigmatique *er* : ${}_{o}r$ $(< {}_{e}r)$, la conséquence morphologique immédiate de cette appréciation de ${}_{o}r$ sera le remplacement de *er* des formes fortes par *or*. Le mécanisme de ce changement sera donc exactement le même que celui du remplacement du type slave *se*||*a* (plur. neutre de *se*||*o*) par *s*|*ela*: l'appréciation polaire de l'accentuation du gén. plur. s'impose à tout le paradigme du pluriel (v. ci-dessus p. 17). Dans le cas qui nous occupe ici la polarisation est responsable de la création du contraste *er* (mot-base ou de fondation): *or*/${}_{o}r$ (mot dérivé ou fondé). Or la sonante (*r*, *l*, *n*, *m*) étant commune aux deux membres, l'opposition *e* : *o* (${}_{o}$) peut se propager, indépendamment de l'entourage, comme morphème accessoire accompagnant l'affixation.

L'indo-européen a connu deux formations déverbatives caractérisées par le degré *o* de la racine: l'une le parfait, l'autre, les noms-racines déverbatifs. Toutes les autres formations contenant le degré radical *o* sont des *dérivés secondaires* bâtis, directement ou indirectement, sur les noms-racines. Le degré *o suffixal* (*-tor-*, *-mon-*, etc.) n'apparaît que dans les suffixes de dérivation qui étaient vivants à l'époque en question. Le vocalisme *o* y fut généralisé par opposition au vocalisme *e* des noms immotivés, dans lesquels *-ter-*, *-men-*, etc. n'étaient que des suffixes *flexionnels*. Dans les suffixes immotivés le ${}_{o}$ de *-m${}_{o}$n(ei)*, *-m${}_{o}$n(bhis)*, appuyé sur le vocalisme *-men(m̥)*, *-men(es)* des cas forts, ne représente qu'une nécessité phonétique (${}_{e} > {}_{o}$ devant sonante). Le suffixe *-m${}_{o}$n(ei)*, *-m${}_{o}$n(bhis)* des noms motivés, par contre, est apprécié comme recélant le vocalisme *o* par opposition au *e* des noms immotivés, ce qui entraîne sa géneralisation. L'introduction de *o* de *-m${}_{o}$nei* (dat. sing.), *-m${}_{o}$nbhis* (instr.), lequel est phonétique, dans les cas forts *-monm̥* (acc. sing.), *-mones* (nom. plur.), confère au vocalisme suffixal *o* le caractère d'un morphème de dérivation. Le mécanisme est comparable à la généralisation de l'oxytonèse laquelle, chez les dérivés, ne représente que le contrecoup de l'immobilisation de l'accent sur la syllabe radicale des noms immotivés[11]. — Le traitement du suffixe *-ter-* en composition (type ἀπάτωϱ) est en rapport étroit avec la

[11] Cf. *L'acc. d. l. indo-eur.*, p. 423.

distinction entre les immotivés et les motivés, ἀπάτωϱ, ὁμοπάτωϱ étant des dérivés (de πατήϱ, ὁμός πατήϱ).

Dans la suite de notre exposé nous allons soumettre ces différentes catégories, une à une, à un examen plus détaillé.

§ 2. Le parfait

Dans les langues historiques le parfait du type **(le)loike* (v. ind. *riréca*, grec λέλοιπε) rentre dans le système normal de la conjugaison, c.-à-d. représente une forme *flexionnelle*, non une forme *dérivée*. L'état de choses conservé en hittite, où la forme correspondant au parfait ne fournit qu'un type spécial de conjugaison, ne saurait réduire la valeur du témoignage solidaire de l'indo-iranien, du grec et des autres langues européennes puisque le hittite a innové d'une façon radicale en chargeant le tour analytique *es* ou *hark* + *participe* des fonctions de l'ancien parfait. On pourrait donc considérer les verbes de la seconde conjugaison hittite (type *saki* = *ša-ak-ki* „il sait") comme des résidus qui n'ont survécu que grâce au maintien de l'ancien sens du parfait (état résultant d'une action accomplie), tout comme lat. *ōdī*, *meminī* ou les prétérito-présents (perfecto-présents) du germanique.

Le motif qui nous fait regarder le parfait comme une forme jadis dérivée (par rapport au système présent-aoriste, plus ancien), découle de vues générales exposées dans la note liminaire. Le parfait historique continue sans doute un ancien tour nominal (bien que „synthétique") et, ajoutons tout de suite, un tour nominal refait, adapté au système flexionnel, déjà existant, du présent-aoriste.

L'aoriste médiopassif, du type conservé en indo-iranien et mêmè en grec[12], partage avec le parfait les désinences *-ə̥a*, *-t(ə̥)a*, *-e* du singulier[13]. A la 3e p. la désinence védique *-a* (< *e* ou *o* indo-eur.) dans *ā-d-a(-t)*, *a-duh-a(-t)*, *a-śay-a(t)* est sûrement plus ancienne que *-ta* puisque dès le RV elle constitue un archaïsme mal interprété (d'où l'adjonction de *-t*). Le manque de *-t* est confirmé par la désinence *-a* du médiopassif hittite et, dans l'indo-iranien même, par des formes de présent comme véd. *duhé*, *śáye*, *cité*, *bruve*, *huvé*, etc., avestique (récent) *mruye* = v. ind. *bruve* (*-ta* : *-a* = *-tai* : *-ai*).

A la 2e p. sing. v. ind. *-thās* représente un élargissement de la désinence *-tha* du parfait. A notre avis il s'agit d'une différenciation relativement tardive entre la désinence *-tha* de la 2e p. et la désinence *-ta* de la

[12] ἔφθιτο, ἔκτατο, ἔσσυτο, ἔχυτο, λύτο, ἀπέφατο, etc. (Schwyzer *Griech. Gramm.*^{2} I, p. 740).

[13] V. *Les désinences moyennes de l'indo-européen et du hittite* (BSL XXXIII, 1932, p. 1—4).

3[e] p., qui s'identifiaient après une sonore aspirée (loi de Bartholomae), ainsi 2[e] et 3[e] p. *g̥rbdha de la racine g̥rbh „saisir". La 2[e] p. a d'abord été élargie par *-as* selon la proportion *-at* : *-dha* (moyen) = *-as* (2[e] p.): *-dha+as* (2[e] p. moyen), d'où 2[e] p. **g̥rbdhās*, 3[e] p. **g̥rbdha*. L'emploi de la forme *-thās* à la 2[e] p. fut ensuite étendu aux autres positions (après les voyelles et après les consonnes autres que *bh*, *dh*, *gh*, *h* ‹ *ĝh*). Au point de vue chronologique le remplacement de *-tha* par *-thās* est donc postérieur à celui de *-a* (de la 3[e] p.) par *-ta*. La désinence avestique *-sa* (*-ha*, *-ša*) à la place de **-ϑā(h)* est nettement une innovation, tout comme grec *-σο*, les deux étant refaites sur la base du rapport *-t* (actif): *-to* (moyen) = *-s* (actif): *-so* (moyen). Ici encore le hittite confirme l'existence d'une désinence médiopassive *-ta*.

Enfin la désinence *-ə̥a*, postulée par le *-ha* de la 1[re] p. sing. du médiopassif hittite, se maintient en indo-iranien dans les cas suivants: 1) A l'optatif du médiopassif (type v. ind. *bhárey-a*, *dviṣīy-á*), cette étymologie étant sûrement préférable à l'explication traditionnelle (*a* ‹ *ə* après *y*). 2) Dans l'*ai* de l'indicatif médiopassif, type v. ind. *dviṣ-é*, *ca-kr-é*; la différence primitive entre la 1[re] et la 3[e] p. sing. *cakré* est évidemment parallèle à celle qui a existé entre les deux personnes au parfait actif (*cakā̆r-a*: indo-eur. *-ə̥a*, *-e*). Pour ce qui est de la désinence secondaire de *ádviṣi* (gāth. *mə̄nghi* ‹ *mąsi*), il s'agit d'un véritable *i* et non d'un *ə* comme l'atteste la contraction *a* + *i* (› *ai*) › *e* dans le type thématique *ábhare* (avestique *apərəse* = v. ind. *apr̥cche*). Cet *i* de la 1[re] p. sing. est à *i* de l'aoriste passif (*ákār-i*) dans le même rapport que *-a*, *-e* de la 1[re] p. sing. à *-a*, *-e* de la 3[e] p. sing. du parfait v. ind.[14].

L'identité foncière des désinences du parfait et de l'aoriste médiopassif une fois admise, la question à trancher suivante est celle de savoir laquelle des deux accentuations, l'oxytonèse uniforme de l'aoriste médiopassif ou l'accent mobile du parfait actif, continue l'état de choses primordial.

La conservation du vocalisme plein des désinences *-ə̥a*, *-t(ə̥)a*, *-e* (ou *-o*), par opposition à *-m*, *-s*, *-t* du présent-aoriste, parle en faveur de la supposition qu'il s'agit d'éléments à l'origine accentués, un déplacement morphologique de l'accent ayant eu lieu seulement après l'époque de l'affaiblissement et de la disparition du vocalisme final. Le déplacement de l'accent aux formes fortes du parfait représente, selon notre opinion, justement le plus ancien trait différenciateur entre le parfait et l'aoriste médiopassif. Car d'une part le redoublement n'est pas essentiel et propre

[14] Whitney-Zimmer p. 295: „diese dritte Person (de l'aoriste passif en *-i*) steht wahrscheinlich in derselben Beziehung zu einer ersten auf *i*, wie im Medium die reguläre dritte Sing. des Perfekts und die häufige vedische dritte Sing. des Präsens zu ihren entsprechenden ersten Personen...".

au parfait seul, de l'autre part le vocalisme *o* du parfait est dû (cf. ci-dessous) à son caractère fondé et à la mobilité de son accent (cette dernière fait défaut à l'aoriste médiopassif).

Selon quel modèle un paradigme oxyton unique a-t-il pu se scinder en deux paradigmes, l'un resté oxyton (aoriste médiopassif), l'autre devenu mobile? L'exemple était fourni par les couples déjà existants de présent radical (thématique): aoriste en *-é/ó-*. Un *lik-ə̥á*, *lik-t(ə̥)á*, *lik-é* (aoriste médiopassif) est à *léik-ə̥a*, *léik-t(ə̥)a*, *léik-e* exactement ce qu'est à l'actif l'aoriste du type *ἔλιπον*, *ἔλιπες*, *ἔλιπε* au (présent-)imparfait *ἔλειπον*, *ἔλειπες*, *ἔλειπε*[15].

La forme *léikə̥a* etc. est donc d'abord un présent (ou plutôt imperfectif) médiopassif et, en seconde ligne, un verbe d'état (résultat d'une action accomplie) tout comme le tour français *il est battu*. La création de formes médiopassives nouvelles, historiques, a précisé la valeur de *léik-ə̥a* en la restreignant à la fonction secondaire (état). Cf. allemand *er wird geschlagen*, passif duratif créé par opposition à *er ist geschlagen* (aujourd'hui résultatif)[16].

Le français et les autres langues romanes ont différencié la double valeur de *scriptus est* en formant *scriptus fuit*, c.-à-d. en créant une forme nouvelle pour l'action accomplie et limitant la forme ancienne à l'expression de l'état (et du médiopassif du présent). La différenciation indo-européenne s'est donc effectuée en sens inverse: forme ancienne pour l'action accomplie, forme nouvelle, pour l'action inaccomplie et l'état[17]. C'est qu'en indo-européen le point de départ était donné par l'accord de l'accentuation oxytone constante des types *likét* (action accomplie active) et *liké* (devenant le médiopassif de l'action accomplie).

Le dédoublement du présent médiopassif, résultant de son renouvellement formel, fait naître γ_1 exprimant un état acquis. Il en suit que γ_1, constitué d'abord dans le domaine du verbe transitif (*ῥήγνῦμι* : *ἔρρωγα*, *amor* : *amatus sum*), ne pénètre qu'en seconde ligne dans l'intransitif (cf. roman **ventus sum* par l'intermédiaire de déponents comme *mortuus sum*).

[15] Pour l'époque dont il est question ici il faut peut-être compter avec un caractère mixte (thématique-athématique et mobile) du paradigme thématique primitif. C'est à quoi fait penser la flexion védique de l'aoriste de *bhū*: sing. *bhuv-a-m*, *bhuv-a-ḥ*, *bhuv-a-t* mais duel et pluriel *bhūtam*, *bhūtām*; *bhūma*, *bhūta*, *bhuvan*. — Cela nous expliquerait pourquoi le parfait bâti sur des modèles immobiles à date historique (aoriste et présent en *-o/e-*) a gardé la mobilité accentuelle de son paradigme.

[16] Les deux valeurs ont été aussi différenciées en espagnol (*está batido* : *es batido*).

[17] Quand il n'a pas d'existence autonome, γ_1 (état) est suppléé soit par β_1, p. ex. lat. *caesus est* (fonction primaire β_1, fonction secondaire γ_1), soit par B_1, p. ex. français *il est battu* (fonction primaire B_1, fonction secondaire γ_1).

On pourrait raisonner de façon inverse en posant *léik-əa* comme la forme primitive pour en déduire *lik-əá* moyennant la proportion *léikom* : *likóm*. Mais notre supposition de l'antériorité de *lik-əá* par rapport à *léik-əa* se fonde sur la forme de la 3ᵉ p. *liké* qui coïncide avec le thème de l'aoriste actif (*liké-t*) et nous fait entrevoir un prétérit perfectif suivant:

transitif (-causatif)	*liké* „relictus"	+ *m* [18] „a me"	
		+ *s* [18] „a te"	
intransitif	*liké* „relictus"	+ *əa* [18] „ego"	
		+ *t(ə)a* [18] „tu"	

une construction en somme comparable à iranien (v. perse):

transitif (-causatif)	*krta* „factus"	+ *manā* „mihi"	
		+ *tavā* „tibi"	
intransitif	*krta* „factus"	+ *adam* „ego"	
		+ *t(u)vam* „tu"	

ou bien aux constructions à instrumental du sanscrit.

Quelle alternative qu'on choisisse, nos conclusions touchant le type *léik-əa* n'en sont pas atteintes.

Le présent d'état *léik-əa*, *léik-t(ə)a*, *léik-e* (1ʳᵉ p. plur. *lik-mé*, 1ʳᵉ p. duel *lik-ṷé*) ainsi constitué était, au point de vue sémantique, fondé sur le présent *léiko-əa* (*léikō*), *léikesi*, *léiketi* (et sur d'autres présents primaires) puisque le premier n'existait qu'en s'opposant aux présents de verbes d'action. Le rapport de fondement était celui-ci:

type *léiketi* etc. (présents primaires) = verbes d'action, verbes (primaires) d'état

„ *léike* = verbes d'état

Du fondement fonctionnel du parfait sur le présent correspondant il se dégage une conséquence importante: chaque changement phonétique sera utilisé, dans la mesure du possible, à polariser le parfait par rapport au présent (v. *Prolégomènes*, p. 6 ssq.). Or les racines contenant *r, l, n, m*, qu'elles soient lourdes (sonante suivie d'occlusive, de *s* ou de *ə*) ou légères (sonante finale), font passer les groupes ${}_{e}r$, ${}_{e}l$, ${}_{e}n$, ${}_{e}m$ des formes faibles (duel, pluriel) à ${}_{o}r$, ${}_{o}l$, ${}_{o}n$, ${}_{o}m$. Conformément à la formule de polarisation le vocalisme ${}_{o}$, représentant le syncrétisme de ${}_{e}$ et ${}_{o}$ devant sonante, sera interprété, par opposition au vocalisme fondamental *e* du présent, comme ayant la valeur *o* (affaibli), d'où aussi l'introduction de ce timbre dans les formes fortes (singulier).

18 Inutile de répéter que nous ne parlons pas ici de l'*étymologie* mais plutôt de la *fonction* syntaxique des éléments *-m*, *-s*, *-əa*, *-t(ə)a*.

On peut tout de suite demander pourquoi un *o* fondamental de la forme-base (présent) n'entraîne pas une interprétation polaire des ${}_{o}r$, ${}_{o}l$, ${}_{o}n$, ${}_{o}m$ des formes faibles du parfait en imposant aux formes fortes de celui-ci le vocalisme *e*. A quoi il faut répondre que c'est justement l'existence du vocalisme *fondamental* *o* qui rend possible l'apophonie qualitative. C'est qu'en partant du schéma

	vocalisme	
présent-base	*e* *o*	
	╲ ╱	
parfait formes faibles	${}_{o}$	(= *o* affaibli)
„ „ fortes	*e* *o*	
	(> *o*)	

on ne peut interpréter le rapport *e* : ${}_{o}$ comme une alternance *qualitative* sans admettre, en même temps, une identité qualitative entre *o* et ${}_{o}$. Car bien que le ${}_{o}$ des formes faibles, résultant d'un syncrétisme, soit neutre („archiphonème") et par suite ambivalent, c'est toujours le même ${}_{o}$ qui apparaît aux formes faibles du parfait quel que soit le vocalisme fondamental de la racine.

L'introduction du vocalisme *o* aux formes fortes du type *(*ṷe*)*ṷórtəa*, *(*ṷe*)*ṷórtt(ə)a*, *(*ṷe*)*ṷórte* devient un élément constitutif de cette formation. Puisqu'il s'agit désormais d'un *morphonème* *e* > *o* caractérisant une forme fondée par rapport à la forme-base, le degré *o*, libéré de l'entourage phonétique (sonante suivante) est généralisé dans toute la catégorie. C'est ce que nous enseignent les langues historiques, dans lesquelles l'ancien parfait oppose toujours le degré vocalique *o* au degré *e* du présent. A comparer:

1) En germanique les cinq premières classes du verbe fort (c.-à-d. primaire): got. *bait* < *beitan* „mordre" (indo-eur. **bheidonom*), *baug* < *biugan* „courber", *band* < *bindan* „lier", *nam* < *niman* „prendre", *gaf* < *giban* „donner".

2) En v. irlandais l'opposition *cingid* „il marche": *cechang-*, *for·ding* „il opprime": *·dedag-*, *ligid* „il lèche": *lelag-*, *nigid* „il lave": *nenag-*, *con·rig* „il lie": *:rerag-*, etc. (Thurneysen *o. c.*, p. 394).

3) En grec l'opposition, amplement attestée, du type πείθομαι : πέποιθα, μείρομαι : ἔμμορα, φθείρομαι : διέφθορα, τρέφομαι : τέτροφα, δέρκομαι : δέδορκα, πέρδομαι : πέπορδα, ἔλπομαι : ἔολπα, et aussi κλέπτω : κέκλοφα, ἔρδω : ἔοργα, στέργω : ἔστοργα, κτείνω : (ἀπ)έκτονα, χέζω : κέχοδα, etc.

4) En indo-iranien l'opposition entre la palatale et la vélaire dans les types v. indiens *ca-kār-a*, *ja-gām-a*, *ja-ghān-a*, et le vocalisme *ā* (des formes fortes) continuant un *o* indo-eur. (v. le chapitre sur les innovations de l'indo-iranien § 41).

5) En hittite le vocalisme *a* (< *o*) caractéristique de la deuxième conjugaison.

Le parfait est l'unique forme de l'ancien système de la conjugaison indo-européenne qui offre le vocalisme radical *o*. C'est qu'il est en même temps 1) une forme fondée; 2) un paradigme à accentuation mobile comportant un vocalisme affaibli (ensuite zéro) à côté du vocalisme plein. Ces deux traits ne se retrouvent simultanément dans aucun autre paradigme radical de la conjugaison indo-européenne. Le présent radical athématique est mobile mais, loin d'être fondé (sur d'autres paradigmes verbaux), sert lui-même de fondement au reste de la conjugaison. L'aoriste sigmatique (indicatif de l'actif) est une forme fondée mais la mobilité de l'accent et l'apophonie vocalique y font défaut totalement. Les formations thématiques (présent, imparfait, aoriste en *-é/ó-*, futur en *-si̯é/ó-*, les subjonctifs) ont une accentuation immobile et un vocalisme immuable, tandis que dans les formes du moyen athématique (présent, aoriste, parfait) la syllabe radicale, toujours affaiblie, se trouve à l'abri de toute alternance vocalique. La même remarque vaut pour l'optatif athématique.

Le vocalisme *o* des formes fortes du parfait alterne avec la voyelle ₒ des formes faibles jusqu'au moment où cette dernière disparaît. Suivant la structure de la racine verbale on obtient alors:

	formes fortes	formes faibles
pour les racines lourdes	type *u̯ort*	type *u̯r̥t*
r. légères en sonante	„ *kor*	„ *kr* (*kr̥*)
r. légères en consonne	„ *sod*	„ *sd* (*se-zd-*)

Pour les racines à sonante, lourdes ou légères, l'alternance *o* : *zéro* est bien attestée par le germanique (got. *bait* : *bitum*, *baug* : *bugum*, *band* : *bundum*), l'indo-iranien (v. indien *yuyója* : *yuyujmá*, *suṣā́va* : *suṣumá*, *cakā́ra* : *cakr̥má*, etc.), et même par des archaïsmes assez nombreux du grec: *οἶδα* : *ἴδμεν*, *ἔοικα* : *ἔικτον*, *γέγονε* : *ἐκγεγάτην*, *εἰλήλουθα* : *ἐλήλυθμεν*, *μέμονα* : *μέμαμεν*, *πέπονθα* : *πέπασθε*, *λέλογχα* : *λελάχᾱσι*, *πέποιθα* : *ἐπέπιθμεν*, *δείδω* : *δείδιμεν* (< *δέδϝοα*, *δέδϝιμεν*).

Le contraste *o* : *zéro* entre l'actif et le moyen est aussi attesté, ainsi *ἔμμορε* : *εἵμαρτο*, *διέφθορα* : *ἔφθαρμαι*, *τέτροφα* : *τέθραμμαι*, *ἔστροφα* : *ἔστραμμαι*, *ἔστολα* : *ἔσταλμαι*. Sans opposition: *δέδαρμαι*, *πέπαρμαι*, *ἔσπαρμαι*, *τέταλτο*, *τέταται*, *τέτραμμαι*, *πέφαται* (< *θείνω*), *κέχυται*, *πέπυσται*, *πέπλυμαι*, *ἔσσυμαι*.

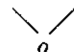
Quant aux racines légères en consonne, le vocalisme des formes faibles est, en grec, normal et non pas *o*. C.-à-d. le pendant morphologique des alternances *u̯ort* : *u̯r̥t*, *kor* : *kr̥*, propres aux racines à sonante, est le rapport *sod* : *sed* dans les racines légères en consonne. Cf. grec *δέδεγμαι*, *κέκλεμμαι* (en face de *κέκλοφα*), *πέπλεκται*, *λέλεκται*, *συνείλεγμαι* (en face

de *συνείλοχα*), *ἔστεμμαι*, qui s'appuient sur des formes à ancien vocalisme affaibli mais non redoublées, comme p. ex. les adjectifs verbaux en *-τός*, *-τέος* ou les noms d'action en *-σις*: (*ἀπο*)*δεκτέος*, *κλεπτός*, *πλεκτός*, *λεκτός* et *λεκτέος*, *στεπτός* (tardif). La preuve c'est que dans les racines à sonante on rencontre aussi le vocalisme *e* au parfait moyen pour peu qu'il apparaisse dans les dérivés nominaux. Ainsi *λέλειπται* (en face de *λέλοιπα*) cf. *λειπτέον*; *πέπεισται* (: *πέποιθα*) cf. *πειστέον* (mais *πιστός*); *πέπεμμαι* (: *πέπομφα*) cf. *πεμπτός*, *πεμπτέον*; *ἔστεργμαι* (: *ἔστοργα*) cf. *στερκτός*; *ἔρρηγμαι* (: *ἔρρωγα*) cf. *ῥηκτός*; cf. aussi *ἔελμαι* < *εἴλω* „presser, serrer", *ἔερτο* < *εἴρω* „nouer, entrelacer, attacher".

Tout comme dans les noms-racines (v. le paragraphe suivant), le degré normal fait ici fonction du degré zéro. Ce n'est point le degré *o* des formes fortes qui envahit les formes faibles du médio-passif, c'est la voyelle „vocalisée" de la *première* syllabe de formes comme *δεκτός* etc. qui pénètre dans la syllabe médiane de formes redoublées comme *δέδεγμαι*. Les formes faibles du parfait grec reflètent ainsi la répartition conservée dans les dérivés nominaux en *-té/ó-*, *-ti-*, etc.: vocalisme zéro pour les racines à sonante, vocalisme normal pour celles en consonne (occlusive ou *s*), p. ex. got. *numans* : *gibans*.

Il va sans dire que l'introduction, aux formes faibles du parfait, du degré normal est postérieure à la genèse des sonantes vocaliques et la „vocalisation" des voyelles affaiblies ₑ, ₒ en syllabe initiale entravée (type v. ind. *paktá-* = *πεπτός* = lat. *coctus*). Ces deux phénomènes changent du reste la position du degré *o* dans le système apophonique de la langue. Le passage morphologique *e* > *o* est d'abord un changement *qualitatif* (*u̯ert* : *u̯ort*, *ker* : *kor*, *sed* : *sod*). Mais dès l'apparition des formes *u̯r̥t*, *kr̥* le degré *o* est apprécié comme un procédé *additif*, consistant à insérer la voyelle *o* devant la sonante vocalique représentant désormais le degré zéro. Dès lors on peut mettre au même plan *u̯r̥t*, *kr̥* et *sed* continuant, tous les trois, l'ancien degré affaibli devant consonne (p. ex. devant les suffixes *-té/ó-*, *-ti-*, etc.), et considérer le degré *o* comme un procédé en principe *additif* (ceci pour les racines lourdes et les racines légères en sonante), mais *qualitatif* par exception (pour les racines légères en consonne)[19]. En effet, du moment que *r̥* est attesté, le passage *er* → *or* se laisse décomposer en *er* → *r̥* (soustraction de *e*) plus *r̥* → *or* (addition

[19] Le degré normal, au contraire, ne peut être conçu comme bâti sur le degré zéro pour la simple raison qu'il représente le vocalisme de fondation et non pas un vocalisme fondé comme le degré *o* (ou le degré zéro). Cf. le schéma degré normal: *e* — *ₒ*



o

de *o*). On verra dans la suite de notre exposé que cette formule nous permet de comprendre l'évolution du degré *o* en indo-iranien.

La formule rend aussi intelligible le fait de l'apparition du degré *o* à côté du degré zéro (*i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*) sans que le degré normal soit at- testé. A priori on s'attend à ce que les *ĭ̄*, *ŭ̄* du présent et des autres formes de la conjugaison reparaissent au parfait, ce qui est le cas normal surtout en grec. P. ex. *ῥίπτω* : *ἔρρῖφα*, *ἔρρῖμμαι*, *τρίβω* : *τέτριφα*, *τέτρῖμμαι*, *φρίττω* : *πέφρῖκα*. Mais le procédé additif (*o* + *ĭ̄*, *o* + *ŭ̄*, etc.) est aussi bien at- testé. Soit v.-h.-a. *lûchan* „fermer" (got. *ga-lukan* „fermer", *us-lukan* „ouvrir"): prét. *louh*, *sûfan* „boire": *souf*, *sûgan* „sucer": *souc*, v. angl. *brúcan* „jouir": *bréac*, de même *búgan* „courber", *hrútan* „résonner", *lúcan* „fermer", *lútan* „courber", *scúfan* „pousser"; v. angl. *murnan* „s'affliger": *mearn*, *spurnan* „repousser du pied": *spearn*. En v. irl. on a les parfaits *lelag-*, *nenag-*, *rerag-* (vocalisme *oi*) bâtis sur *ligid* „il lèche", *nigid* „il lave", *con·rig* „il lie" (partout ancien vocalisme *i*).

Il est presque inutile d'ajouter que cette forme d'apophonie (zéro: *o*) n'a pu devenir courante qu'après l'élimination du samprasāraṇa, laquelle a ôté au degré zéro l'ambiguïté de sa provenance (*u* ‹ *eu* ou *u̯e*, *r̥* ‹ *er* ou *re*, etc.).

§ 3. Les noms-racines déverbatifs

Les noms-racines athématiques, dérivés de verbes primaires, sont dans la plupart des langues indo-européennes historiques en train de disparaître. Là où ils se maintiennent, p. ex. en v. ind. ou dans les langues classiques, ils jouent surtout le rôle de noms d'agent au second membre de composés à valeur verbale. La formule traditionnelle: nom d'action au simple, nom d'action en composition, nous semble juste pour autant qu'elle vise un état préhistorique. L'état de choses historique est plus embrouillé. D'une part on rencontre des noms-racines simples à valeur de noms d'agent (personnes), de l'autre part les composés avec préverbe au premier membre offrent les deux valeurs, nom d'action aussi bien que nom d'agent.

Quant au vocalisme, le degré zéro semble bien la règle pour les racines à sonante (type v. ind. *ruc* pour les racines lourdes, *su-t* pour les racines légères). Pour ce qui est des racines légères en consonne, le vocalisme paraît hésiter entre le degré normal et le degré *o*, p. ex. grec (*ἐπι-*)*τεξ* mais *φλόξ* ‹ *φλέγω*.

Pour une reconstruction de l'état de choses ancien le point d'appui principal est fourni par le changement de rôle évident subi par les noms-racines au cours de leur histoire (ou plutôt préhistoire). Formation la plus archaïque de noms d'action déverbatifs, ils ne se conservent à l'époque historique comme catégorie grammaticale vivante qu'au second

membre de composé. A vrai dire, on pourrait considérer les maigres restes de noms d'action (simples) comme des variantes sémantiques de la valeur fondamentale de nom d'agent que présentent les composés. Une telle interprétation serait justifiée si l'on réussissait à démontrer que le degré vocalique au simple et en composition était toujours le même, c.-à-d. qu'une seule et même forme fonctionnait, suivant le contexte (composé ou simple) comme nom d'agent et nom d'action.

Les noms-racines en question sont par leur origine des dérivés déverbatifs à suffixe zéro. Il serait au contraire erroné de leur prêter le caractère de formes-bases de verbes primaires. Un verbe dénominatif (tiré d'un nom d'action ou d'un nom d'agent, déverbatif lui-même, v. *Note liminaire* p. 31) semble adopter toujours un élément formatif, le plus facilement reconnaissable et le plus important étant *-i̯e/o-*. Sur quelques cas plutôt douteux de verbes dénominatifs à suffixe zéro v. Whitney-Zimmer (p. 366—367).

Ces noms d'action comportaient, dans leur paradigme flexionnel, le degré normal aux formes fortes (avec allongement éventuel au nom. sing.), le degré réduit, aux formes faibles. Par rapport au verbe-base la situation était exactement la même que dans le cas du parfait. Dans les racines à sonante le passage de $_{e}$ à $_{o}$ a dû différencier le vocalisme du nom-racine d'avec celui du verbe-base, d'où un paradigme à vocalisme *o* (cas forts): $_{o}$ (cas faibles) pour tous les dérivés en question. Mais en composition, où les noms-racines faisaient fonction secondaire de noms d'agent, le degré normal fut maintenu, ce qui permit de distinguer nettement les noms d'agent à vocalisme normal (*e* : $_{e}$, ou *e* : $_{o}$ devant sonante) et les noms d'action à degré *o* (*o* : $_{o}$). Cf. la répartition analogue *-os-* : *-es-* (§ 4). A partir de ce moment il s'agissait bien de deux types différents de dérivés.

La transformation ultérieure de ces deux types est commandée par deux facteurs, l'un étant phonétique: la disparition ou la vocalisation de $_{e}$, $_{o}$, l'autre morphologique: la fusion du verbe avec le préverbe.

Après la disparition des voyelles faibles les dérivés radicaux revêtent la forme suivante:

noms d'action (simples)	cas forts	*u̯ort*	*kor*(*t*)	*sod* (*sōds* nom. sing.)
	„ faibles	*u̯r̥t*	*kr̥*(*t*)	*sed*
noms d'agent (composés)	„ forts	*u̯ert* (>*u̯r̥t*)	*kert* (>*kr̥t*)	*sed* (*sēds* nom. sing.)
	„ faibles	*u̯r̥t*	*kr̥t*	*sd*

Pour ce qui est des racines du type *sed* le vocalisme normal des cas faibles correspond, tout comme dans le paradigme du parfait grec (§ 2), au degré zéro des racines à sonante.

Le type **u̯orts* : **u̯r̥tés*, **louks* : **lukés* a généralisé le vocalisme zéro, tout d'abord dans les composés, représentant la catégorie vivante des noms-racines déverbatifs. C'est que tous les thèmes nominaux tendaient à abolir, dès une date préhistorique reculée, l'alternance vocalique de la racine [20]. Les noms-racines déverbatifs, en tant que thèmes à suffixe flexionnel *zéro*, ont été entraînés dans ce mouvement en accord avec la formule de la p. 8 (racine = membre constitutif du thème). Dans l'acc. sing. **lúkm̥* (v. ind. *rúcam*), succédant à **lóukm̥*, l'accent radical remplace pour ainsi dire l'accent sur le suffixe flexionnel zéro s'opposant à l'accent désinentiel du gén. sing. **lukés* (cf. v. ind. *ukṣáṇam* : *ukṣṇáḥ*).

En composition les racines lourdes généralisent le degré radical zéro, les racines légères en consonne, le degré *e*. Les noms-racines *simples* du type lourd suivent le modèle des composés (d'où degré radical zéro). Les noms simples à racine légère généralisent d'abord le vocalisme *o* (des cas forts) correspondant au vocalisme *e* des formes composées. Si la catégorie des noms-racines était resté vivante, celles-ci auraient sans doute fini par imposer le vocalisme *e* aux simples [21]. Mais les matériaux que le grec et l'indien mettent à notre disposition, reflètent encore la répartition postulée: degré zéro dans les noms-racines déverbatifs lourds (au simple et en composition), degré *o* dans les noms légers simples, degré *e* dans les noms légers composés.

Or entretemps les noms d'action simples, remplacés par d'autres formations comme le type *τομή*, les dérivés en *-ti-*, etc., tombent en désuétude. Ensuite l'„univerbation" d'adverbes (devenant préverbes) avec le verbe personnel crée une situation nouvelle qui permet aux noms d'action dépérissants de se raccorder au système de noms d'agent à titre de variante sémantique, voici de quelle façon. Jusqu'a l'époque de l'univerbation les noms-racines formaient avec les adverbes de véritables composés s'opposant aux *groupes-bases adverbe + verbe personnel*. Ils avaient la valeur de noms d'agent tout comme les composés à premier membre nominal. Mais, à partir de l'époque de la fusion, ils deviennent de simples dérivés bâtis sur les verbes personnels composés. P. ex. v. ind. *upa* + *pr̥c-* =*composé* en face de **úpa pr̥ṇákti*, mais *dérivé* de *úpapr̥ṇakti* (*upapr̥ṇákti*). Il s'établit ainsi un ordre nouveau dans la *répartition* de valeurs, agent et action. La valeur d'agent sera propre aux composés et aux dérivés (à préverbe), celle d'action, aux dérivés seulement (simples ou à préverbe). C'est dire qu'il y a une zone d'emploi restreinte à la valeur d'agent (savoir les composés) et une zone (savoir les dérivés) que se disputent les deux valeurs. Ce n'est pas une répartition entre membre non-marqué et membre marqué d'une opposition, mais plutôt entre variante principale et variante accessoire d'une seule valeur.

[20] L'apophonie radicale telle qu'on l'observe encore dans v. ind. *pánthāḥ* „chemin", gén. *patháḥ*, tendait à disparaître à partir de l'époque de l'immobilisation accentuelle des paradigmes. La rigidité du vocalisme radical a ensuite été étendue aux noms-racines. De leur côté ces derniers ont agi sur les suffixes productifs, p. ex. *τέκτ-ων*, *τέκτ-ονος* comme *χθών*, *χθονός* (mais v. ind. *kṣmáḥ*).

En dehors de *-ont-* (part. prés.) les suffixes lourds de forme *eRT* ont partout cédé la place à *R̥T*, p. ex. *-it-*, *-id-*, *-n̥d-*, justement parce que *eRT* a été complètement éliminé dans les noms-racines.

L'apophonie a été abolie d'abord au 2e membre de composé, ensuite seulement dans les suffixes productifs: l'expulsion d'une voyelle affaiblie médiane, courante dans les suffixes (*-nés* < *-ₒnés*, *-tréi* < *-tₒréi*, etc.), est exceptionnelle lorsqu'il s'agit de la syllabe radicale du second membre ou d'une forme redoublée. La raison en est évidente. Les formes en question sont dominées par la racine telle qu'elle apparaît en dehors de la composition ou du redoublement.

[21] On considère *ἐπίτεξ* comme un composé prépositionnel (< *ἐπὶ τεκί*), ce qui suppose un nom-racine **τέξ*.

Voici donc en fin de compte l'état auquel on s'attend pour les langues conservatrices comme l'indien ou le grec: noms-racines déverbatifs fonctionnant surtout comme noms d'agent en composition tandis que dans les formes simples et les formes à préverbes les deux sens, d'agent et d'action, existent côte à côte. C'est ainsi qu'après l'univerbation un v. ind. *prasū* „qui enfante, met au monde" bâti sur le verbe *pra* + *sū* fraye le chemin au sens d'agent de *sū-* „père, mère" (< verbe simple *sū*) et que, de l'autre côté, le rapport v. ind. *módati* : *múd-* „jouissance, joie" permet d'employer un *pramúd-* de *prámodate* (*pramódate*) au sens d'un nom d'action.

Le raccordement de valeurs jadis distinctes s'est effectué d'autant plus facilement que le sens d'action a pu être conçu comme procédant de la substantivation de la valeur adjective inhérente au nom d'agent.

Pour ce qui est des données du RV, les noms radicaux simples ont d'abord le sens attendu de noms d'action (noms abstraits) et les acceptions concrètes qui en dérivent. Ainsi *īḍ-* „adoration", *kṣudh-* „faim", *kṣubh-* „mouvement rapide", *gir-* „louange", *gr̥bh-* „action de saisir", *dāś-* „révérence, vénération", *dīv-* „jeu de dés", *dr̥ś-* „vue", *bhuj-* „jouissance, joie", *bhrāj-* „éclat", *mud-* „plaisir", *yudh-* „combat", *vid* „savoir", *vr̥dh-* „action de faire avancer, d'aider"; *iṣ-* „breuvage", *ud-* „eau, onde", *guh-* „cachette", *nadh-* „corde", *piś-* „parure", *bhū-* „monde, espace", *mih-* „brouillard, pluie", *ruh-* „pousse, scion", *vāc-* „voix", *viś-* „demeure, famille etc." ... (tous de genre féminin). Parmi les sens concrets il faut signaler l'emploi de noms d'action de genre féminin au sens de personnes de sexe masculin. P. ex. *dviṣ-* „haine, persécution", et „celui qui hait, ennemi", *nid-* „insulte" et „celui qui injurie", *bhid-* „fendeur, destructeur", *rip-* „tromperie" et „trompeur", *spr̥dh-* „combat" et „adversaire, ennemi", *sridh-* „qui trébuche (c.-à-d. pèche)", pour ne parler que d'exemples sûrs.

A côté de ce faisceau d'acceptions provenant du sens abstrait des noms d'action, il en existe d'autres s'affiliant à la valeur adjective de la formation. Sont employés comme épithètes de genre masculin ou féminin: *gír-* „élevé, sublime; célébrant" (*dyā́vo giraḥ, sūnávo giraḥ*), *túj-* „qui pousse en avant" (*tujā́ girā́, tujā́... gṛbhā́, tújaḥ... dhenávaḥ*), *drúh-* „nuisible, hostile" (*druhó rakṣásaḥ, pṛ́tanāḥ... drúhaḥ*), *yúj-* „lié" (*yujó vācáḥ*), *víp-* „inspiré" (*vipā́ girā́*), *vṛ́t-* „tourné l'un vers (contre) l'autre" (*ródasī... vṛ́tau*), *vṛ́dh-* „réconfortant" (*imám... vṛ́dhaṁ*), *stúbh-* „murmurant" (*sómaḥ ... stúp, stubhā́ ... svaréṇa, manīṣā́ḥ ... stúbhaḥ*).

C'est par la valeur adjective que sont motivés les noms d'agent (et en général de personnes) de *genre masculin* comme *trā́-* „protecteur", *dā́-*[22] „donneur", *bā́dh-* „qui pousse, promoteur", *bhúj-*[22] „qui jouit", *múr-* „destructeur, ennemi", *yúj-* „compagnon", *rā́j-* „roi", *sū́-* „père", *spaś-*[22] „espion"... La substantivation d'un adjectif féminin ou neutre est très rare: *sū́-* „mère", *rā́j-* „souveraine, maîtresse"; *sthā́-* „ce qui se tient immobile" par opposition à *jágat-* „ce qui se meut". Les substantifs désignant des êtres de sexe féminin pourraient aussi provenir d'un emploi figuré de noms abstraits (v. plus haut pour les personnes de sexe masculin).

Tandis que parmi les noms simples les adjectifs ne constituent qu'une petite minorité, ils contrebalancent les substantifs féminins dans les composés ou plutôt dérivés à préverbe (plus de 40% du total). Voici quelques exemples: *niṣṭhā́-* „dominant" (*niṣṭhā́ vṛṣabháḥ*), *abhiprī́-* „réjouissant" (*vā́tā abhipríyaḥ*), *vibhū́-* „éminent" (*vibhúvam índram, drapsám, rátham*, etc.); sens personnel (nom d'agent): *adhipā́-* et *samrā́j-* „souverain", *āmúr-* „destructeur, ennemi".

Les noms féminins présentent les mêmes nuances sémantiques que les simples: noms d'action, noms abstraits et concrets, personnes de sexe masculin au figuré. Ainsi *āhū́-* „action d'appeler, d'inviter", *vimúc-* „dételage > libération", *udṛ́c-* „suite, avenir", *saṁsṛ́j-* „mêlée", *paripád-* „piège", *vīrúdh-* „plante", *prayúj-* „qui attelle", *abhiyúj-* „qui attaque".

Un nom radical à préverbe peut réunir plusieurs sens, faisant office tantôt d'adjectif tantôt de substantif féminin abstrait ou concret. P. ex. *pariṣṭhā́-* „qui retient, arrête" (*áhim ... pariṣṭhā́m*) et f. „obstacle"; *saṁyát-* „continu" et „lieu convenu"; *vidyút-* „fulminant" et „foudre", etc.

Environ 430 véritables composés[23] (à premier membre autre qu'un préverbe) offrent la valeur adjective ou le sens d'agent masculin qui en

[22] *dā́ḥ ... śréṣṭhaḥ, bhujā́m yáviṣṭham, spáśa ádābdhāsaḥ.*

[23] En réalité il s'agit d'un chiffre beaucoup plus élevé puisqu'on a exclu par principe les composés comportant au premier membre *a-*, *su-*, *dus-*, *dvi-*, *tri-*, un thème monosyllabique en *-i-*, *-u-*, *-ṛ-*, *-án-* (pouvant être tous considérés, théoriquement, comme des bahuvrīhi accentués sur le deuxième membre), de même les composés à accentuation irrégulière, à plus de deux membres, et les composés en *-i-* (*seṭ*).

dérive. Exemples: *samanayā́-* „allant au lieu de réunion" (*samanayā́ḥ ... jātávedāḥ*), *mano-jū́-* „vite comme la pensée" (*rátha-* etc.), *satyavác-* „disant la vérité" (*dūtám ... satyavā́cam*); épithète de genre féminin p. ex. *samanagā́-* (*samanagā́ iva vrā́ḥ*), *punarbhū́-* „renouvelé, rajeuni" (*yuvatíḥ* etc.), *payovṛ́dh-* „abondant en lait" (*payovṛ́dhā mākī́*); le neutre, qui est rare, est employé comme adverbe (acc. sing.): *suyúj-* „bien attelé" (*suyúg vahanti*), *akṣipát-* „un peu", *prakalavíd-* „d'une façon minutieuse". — Substantivé (nom d'agent masculin): *purogā́-* „guide", *carmamnā́-* „tanneur", *takravī́-* „oiseau de proie". Les substantifs de genre féminin sont tout à fait exceptionnels: *nava-sū́-* „vache qui vient de vêler", *pūrva-sū́-* „qui enfante pour la première fois", trouvent leur explication dans le sens spécifique de *sū-*. Le composé *abhra-prúṣ-* est traduit par „dégouttement ou effusion d'un nuage"; si cette interprétation est correcte, il faut y voir un karmadhāraya, non pas un tatpuruṣa à rection verbale.

L'analyse succincte mais complète des matériaux védiques nous permet d'une part de soutenir la thèse traditionnelle de la répartition primitive entre les noms d'action et les noms d'agent, et d'affirmer, de l'autre côté, la coïncidence de ces deux catégories à partir de l'époque de la fusion du préverbe avec le verbe personnel. Quant au premier point, il trouve dans une certaine mesure appui dans la distribution d'emplois historiques. Les noms d'action féminins sont strictement exclus de la composition proprement dite, et constituent, à l'intérieur des formations à préverbe, une couche relativement récente de *dérivés*. Les noms d'agent ou plus correctement les adjectifs monopolisent la composition au sens étroit, représentent le fonds ancien des formes préverbiales, et tendent à empiéter sur le domaine des simples. Or les déplacements par rapport à la répartition primitive (noms d'action au simple, noms d'agent en composition au sens large) s'expliquent justement par l'univerbation. Il n'y a dans les langues historiques qu'une seule *valeur*, celle de l'adjectif, lequel peut subir une substantivation comme n'importe quel autre adjectif. Le substantif a le sens personnel ou abstrait suivant qu'on lui prête le genre masculin ou féminin.

Pour ce qui est du vocalisme, qui nous intéresse ici en première ligne, les types **u̯ṛt- *kṛ(t)-*, **so/ed-* sont les représentants réguliers de cette catégorie homogène, quel qu'en soit l'emploi particulier, adjectif, nom d'action ou nom d'agent. L'ancien vocalisme *o*, originairement propre au paradigme motivé et mobile des noms simples, s'est maintenu dans les simples à racine légère (en consonne). C'est surtout le grec qui en fournit des exemples palpables.

Les noms radicaux déverbatifs [24] y offrent le vocalisme radical zéro lorsqu'il s'agit de racines lourdes (à sonante interne + consonne): (*λίψ*) *λιβός*, *λίβα* f. „goutte, larme“ (*λείβω*), *νίφα* f. „neige“ (*νείφει*), *στίχες* f. „rangées“ (*στείχω*), *φύγαδε* (*φεύγω*). — En composition: *νῆις* „ignorant“ (*οἶδα*), *ἀναμίξ* „pêle mêle“ (*μείγνῡμι*), *σύζυξ* „conjoint“ (*ζεύγνῡμι*), *πρόσφυξ* „fugitif“ (*φεύγω*), *ὑπόδρα* adv. „en regardant en dessous“ (*δέρκομαι*).

Noms-racines légers ou à voyelle longue. En composition: *κατῶβλεψ* „espèce d'antilope“ (< *βλέπω*), *βοόκλεψ*, *τυρόκλεψ*, *ζᾱής* „qui souffle avec violence“ < **u̯ē*, *ἀμφιτρής* „percé des deux côtés“, *χερνής* „qui travaille de ses mains“. Le degré *o* de *ἀποῤῥώξ* „abrupt“, *διαῤῥώξ* „escarpe“ semble s'expliquer par la valeur médiopassive de ces formes, cf. *ἔρρωγα* „je suis rompu“ en face de *ῥήγνῡμι* „je romps“. Quant à *παραβλώψ* (*παραβλῶπες*) „qui regarde de travers“, son vocalisme aberrant (cf. *κατῶβλεψ*) est peut-être dû à un nom simple disparu *βλέπω*: **βλώψ* (comme *κλώψ*, *φώρ*) = *παραβλέπω*: *παραβλώψ*. Il s'agirait alors d'un dérivé d'un verbe composé et non d'un composé proprement dit. Enfin dans *ἀπτώς* „infaillible“ le timbre *o*, partagé par d'autres dérivés (*πτῶσις*, *πτῶμα*), n'est pas caractéristique.

Au simple les racines légères sont caractérisées par le degré *o* (bref ou allongé, ce dernier reposant sur une généralisation de la longue du nom. sing.):

κλῶψ m. „voleur“ (*κλέπτω*), *φώρ* m. „voleur“ (*φέρω*), *ῥώξ* f. „déchirure, fente“ (*ῥήγνῡμι*), acc. *κρόκα* „trame“ (*κρέκω*), *ὄπα*, *ὀπί*, *ὀπός* „voix“ (*εἰπεῖν*), *φλόξ* „flamme“ (*φλέγω*).

On peut regarder, avec Schwyzer (*Griech. Gramm.*², I, p. 425), le vocalisme *e* de *βοόκλεψ* [25] comme une innovation (par rapport à *κλώψ*). Mais l'opinion de M. Chantraine (*La formation des noms en grec ancien*, p. 5), suivant laquelle il s'agit d'un archaïsme, nous semble préférable.

Si *οἴκαδε* contient un acc. **u̯oikm̥*, il constitue un complément bienvenu du paradigme v. ind. *viś-* en permettant de poser un ancien nom d'action **u̯oik̑/u̯ik̑-* conforme à notre hypothèse ($\sqrt{}$ *u̯eik̑* „entrer“).

L'identification indo-iranienne *e* = *o* ne nous permet de vérifier nos conclusions que dans une mesure restreinte. Malgré cela le v. indien apporte, grâce à son archaïsme, maint argument en faveur de l'hypothèse développée ci-dessus.

Il est inutile d'insister ici sur le fait évident qu'en indien les noms-racines lourds, au simple aussi bien qu'en composition, présentent toujours le degré zéro. Une alternance du type *e* : *i* (< *ai* : *i*), *o* : *u* (< *au* : *u*), *ar* : *r̥* ne s'y rencontre guère (cf. Wackernagel-Debrunner p. 228). En face

[24] On s'est ici borné aux noms-racines existant à côté d'un verbe attesté en grec.

[25] De même *κατῶβλεψ* (v. plus haut) < *βλέπω*.

de centaines d'exemples qui suivent la règle, surprennent les formes *a-bhogghán-* (I, 64, 3) „qui frappe le mesquin“ (on attend **abhugghán-* < *a-bhuj/g-* + *han-*) et *arcá* (VI, 34, 4) considéré par Grassmann comme un instrumental athématique; or rien n'empêche de voir dans cette dernière forme un instrumental archaïque du type *yajñá* (pour *yajñéna*), tiré d'un nom thématique *arcá-* (type *τομός*).

Les noms-racines en sonante (*-i-*, *-u-*, *-r̥-*) sont toujours élargis de *-t-* et rejoignent par conséquent le groupe précédent.

Dans ceux en consonne l'ancienne apophonie *ē*, *ō* (du nom. sing.): *ĕ*, *ŏ* (des autres formes casuelles) a été abolie en faveur de la voyelle brève (*ĕ*, *ŏ* > *ă*). Le vocalisme long (*ē*, *ō* > *ā*) ne se maintient qu'à condition d'être généralisé.

Le vocalisme long est de rigueur dans les noms suivants: *-bhāj-*, *-vāc-*, *-vāh-*, *-sāc-* (*-ṣāc-*), *-sāp-* [26]. Il est vrai que le témoignage du texte porte d'abord sur les cas forts (*prathama-bhā́jam*, *madhyamavā́ṭ*, *rātiṣā́caḥ* nom. plur., et ainsi de suite), les cas faibles étant exceptionnels: on ne trouve que VIII, 4, 9 *śvātrabhā́jā* (instr. sing.), VII, 81, 4 *ratnabhā́jaḥ* gén. sing., et 4 fois le loc. sing. *vívāci* (accentuation anormale). L'unique paradigme à alternance conservée est *anaḍvā́h-* : *anaḍúh-* (loc. plur. *anaḍútsu*). Le remplacement de *ă* par *ā* (aux cas forts) s'est arrêté devant les cas faibles, dont le vocalisme hérité était *-u-* et non *-va-*.

Le vocalisme bref a été généralisé dans les racines *-ad-*, *-kṣad-*, *-cat-* (adverbe *pracátā*), *-tap-*, *-tyaj-*, *-naś-*, *-nah-*, *-pat-* (adverbe *aksipát*), *-pad-*, *-bhraj-*, *-yaj-*, *-yat-*, *-śnath-*, *-sad-*, *-spaś-*. Le vocalisme bref apparaît non seulement aux cas forts mais même au nom. sing., cf. I, 189, 6 *viṣpáṭ* et les exemples nombreux du nom. sing. *-sat* (*-ṣat*).

Cette répartition suggère que les formes vivantes sont caractérisées par le vocalisme *ă*, parallèle à *i*, *u*, *r̥* des racines lourdes, tandis que la conservation de *ā* doit être considérée comme archaïsme poétique, son extension occasionnelle aux cas faibles étant un hyperarchaïsme (licence poétique). La dominance des racines lourdes est révélée surtout par les nominatifs à vocalisme non-allongé *viṣpáṭ*, *-sat* (*-ṣat*).

Un flottement entre *-ā-* et *-ă-* est attesté dans une large mesure pour la racine *-sah-*. On a le degré long dans les composés à premier membre *abhimāti-*, *dyumna-*, *nr̥-*, *pra-*, *yajña-*, *viśvā-*, *śatrū-*, *satrā-* (cas faibles I, 91, 18 gén. sing. *abhimātiṣā́haḥ*, II, 21, 2 dat. sing. *satrāsā́he*). N'est attesté que le nom. sing. *-sāṭ* (*-ṣāṭ*) pour les composés à premier membre *abhī-*, *r̥ṣi-*, *janā-*, *turā-*, *nir-*, *purā-*, *prāśu-*, *bhūri-*, *rayi-*, *vane-*, *virā-*, *vr̥thā-*.

[26] On passe ici sous silence les formes dont le vocalisme long reflète celui du verbe-base: *-dā́ś-* (*dā́ṣṭi*, *dā́śati*), *-bā́dh-* (*bā́dhati*), *-bhrā́j-* (*bhrā́jate*), *-rā́j-* (*rā́jati*), *-śā́s-* (*śā́sti*), *-sā́dh-* (*sā́dhati*).

Formes à vocalisme bref (*-sah-*) dans *carṣaṇīsáh-*, *dhanvā-s.*, *prā-s.*, *rathā-s.*, *vibhvā-s.*, *ṣadā-s.*, p. ex. acc. sing. *carṣaṇīsáham*, instr. sing. *dhanvāsáhā*.

Il y a aussi des flottements dans une seule et même forme casuelle, p. ex. *r̥tīṣā́ham* (I, 64, 15) et *r̥tīṣáham* (3 fois), abl. sing. *r̥tīṣáhaḥ*; *pr̥tanāṣā́ham* (VI, 72, 5) et *pr̥tanāṣáham* (2. f.), gén. sing. *pr̥tanāṣáhaḥ* mais nom. sing. *pr̥tanāṣā́ṭ* (5 f.).

Dans le Pada toutes les formes en *-sah-* offrent le vocalisme bref, à l'exception du nom. sing. (*-ṣā́ṭ*).

La dispersion *ā* : *ă* dans les racines légères pourrait à première vue plaider une ancienne alternance *paradigmatique ā* aux cas forts: *ă* aux cas faibles répondant à un rapport plus ancien indo-eur. *o* : *e* (cf. *pā́dam*, *padáḥ*), cf. l'opinion de Saussure émise dans le *Mémoire* p. 218 sq.

Les noms d'agent du second membre de composé conservant le vocalisme normal *e*, il faut en voir la continuation *directe* dans le vocalisme v. ind. *ă* (beaucoup plus fréquent que *ā*). Aux cas faibles la voyelle réduite des racines légères subissait d'abord l'expulsion après le premier membre de composé (mais se maintenait au simple, v. ci-dessous § 11). Le vocalisme plein du second membre de composé est donc dû aux cas forts correspondants (*e* > v. ind. *ă*).

Dans les noms simples il y a bien, à en juger par le grec, un manque de parallélisme entre les racines lourdes, qui ont généralisé le degré zéro, et les racines légères, où l'on constate soit le degré *o* (*e*) dans tout le paradigme, soit la généralisation de la longue *ō* du nom. sing. Ce manque de parallélisme remonte en dernière ligne à la différence du degré zéro au second membre de composé, lequel garde son caractère syllabique dans les racines lourdes mais le perd dans les autres, et en même temps à la différence du degré vocalique entre les noms-racines composés et les simples correspondants.

Le développement indo-européen proprement dit s'arrête du reste avec la chute et la „vocalisation" des voyelles faibles (§ 11). La fusion du préverbe avec le verbe personnel et les conséquences morphologiques qu'elle entraîne pour la catégorie des noms-racines, quoique appartenant à la préhistoire, intéressent déjà les langues individuelles.

Les archaïsmes principaux de l'indien, fournissant des points de repère pour le développemt esquissé ci-dessus, sont les suivants:

1) sing. nom. *vr̥tra-hā́*, acc. *-hánam*, gén. *-ghnáḥ*, etc., représentant un type de composé datant d'avant l'époque de l'univerbation puisqu'il comporte l'expulsion de la voyelle radicale aux cas faibles et le vocalisme *e* (*-han-*, avest. *-ǰan-*); ajoutons-y le manque de l'élargissement *-t-*. Est parallèle à *vr̥tra-hán-* : *aryamā́*, *aryamáṇam*, *aryamṇáḥ* (composé, d'après de Saussure *Mémoire* 220, avec la racine *man* < **men*).

2) sing. nom. *anaḍ-vā́ṭ* acc. *-vā́ham*, gén. *-úhaḥ*, etc., alternance ind. *ā* : zéro, *ā* ne s'étant propagée qu'aux cas forts.

3) sing. nom. *pā́t*, acc. *pā́dam*, gén. *padáḥ* etc., avec apophonie régulière *o* : *e* (> ind. *ā* : *ă*) des noms simples, d'où d'une part πούς (dorien πῶς), ποδός, mais πεζός, τράπεζα, et surtout πέλλυτρον < πεδ-, lat. *pēs*, *pĕdis* de l'autre, avec généralisation d'un seul timbre. Au point de vue formel rien n'empêche de voir dans *pod*/*ped* un nom radical déverbatif (*ped* „marcher, tomber"); cf. v. irl. *traig* (même sens), qui semble d'origine verbale. De même l'alternance *o*/zéro de v. ind. *kṣā́ḥ* „terre", duel *kṣā́mā*, gén. sing. *jmáḥ*, *gmáḥ*, *kṣmáḥ*, etc., s'accorderait bien avec une étymologie déverbative (*kṣámate* „supporter > tolérer, favoriser"), quelle que soit la provenance du groupe initial *kṣ*[27], cf. lat. *tellus*, slave *tьlo* „fond" < *telə*(*tlā*). Cf. surtout hittite *kasza* „faim" (*kast-s*) en face du dérivé *kisduwant-* (*kest-u̯ant-*) „affamé", le rapport des vocalismes rappelant celui de **pod* à **ped-u̯ent-*.

Le but de ce paragraphe était de démontrer qu'avant les transformations ultérieures les noms-racines *déverbatifs* comportaient, *au simple*, le vocalisme radical *o* alternant avec zéro (racines lourdes) ou *e* (racines légères): types *u̯oik*/*u̯ik̑*, *pod*/*ped*. Les noms-racines dérivés de verbes constituant eux-mêmes la base directe ou indirecte de toute une série de dérivés secondaires (type τομός, verbes itératifs-causatifs etc.), ils acquièrent de ce fait une importance exceptionnelle pour l'analyse morphologique de l'indo-européen[28].

Vocalisme des noms - racines déverbatifs
(tableau synoptique)

	racines lourdes	racines légères
simples	*o*/zéro > zéro	*o*/*e* (> *o*)
composés	*e*/zéro > zéro	*e*/zéro(> *e*)

[27] V. pour la littérature Sturtevant *A Hittite Glossary*², 1936, *s. v. tĕkan* (*kṣ-* < *dhĝh-* < *tĝh-* ou *dhk̑-?*).

[28] Les noms-racines déverbatifs conservés dans les langues indo-européennes autres que l'indien et le grec n'apportent rien de nouveau. On hésitera, avec Wackernagel-Debrunner p. 229, à se fier, vu l'incertitude orthographique, à l'alternance avestique *vāč*/*vač* (gāth. *vāxš*, acc. *vāčim*, gén. *vačō*). Le paradigme *zyå* „hiver", gén. *zimō*, parallèle à celui de v. ind. *kṣam-*, est acceptable bien que *zimō* soit moins bien appuyé, tant par les manuscrits que par la phonétique persane, que la variante *zəmō*. — En latin les noms-racines déverbatifs sont assez nombreux, surtout en composition, mais ils conservent en règle générale le vocalisme du verbe. Ne sont probants que quelques exemples comme *redŭx* et *dŭx* (< *dūco*), *iudĕx* et *dĭcis causa* (< *dīco*), *coniŭges* (< *iungo*), *comes* (< *com-i-t-*), *vōx*, **vŏcis* (à cause de *vŏcare*) et *fur* < *fōr*. Vu le *ū* de *lūceo* on ne peut malheureusement pas considérer *lūx*, *lūcis* comme une survivance

C'est ici qu'il faut insérer, à titre d'appendice, l'explication de l'apophonie radicale dans *ĝenu*/*ĝonu* „genou", *deru*/*doru* „bois".

L'état de choses historique est bien connu. Aux formes fortes, donc au nom.-acc. sing., l'indo-iranien présente *jānu* (*zānu*) et *dāru*, le grec *γόνυ* (arm. *cunr*) et *δόρυ*, mais lat. *genu* s'accorde avec hittite *kenu* (tandis que le mot du bois y est *taru*). Les langues du Nord recourent à des formes secondaires, thématisées (= adjectifs substantivés), got. *triu*, *kniu* bâtis sur *dreu-*, *ĝneu-* (cf. gén. sing. v. ind. *dróḥ*, *jñóḥ*), balto-slave **deru̯om* et **druu̯om* (v. slave *drěvo* et *drъva*, lit. *dervà*) tirés de la forme forte *deru* et de la forme faible *dru(u̯)-*.

Le pluriel neutre était par son origine un ancien collectif, donc un ancien *dérivé* du singulier. Il s'ensuit de là qu'au point de vue formel le pluriel était fondé sur le singulier.

sing. nom.-acc. *ĝénu*, *déru* — plur. nom.-acc. *ĝénū* (*ĝenuə*), *dérū* (*déruə*)
gén. *ĝ$_o$néus*, *d$_o$réus* — gén. *ĝ$_o$nu̯ṓm*, *d$_o$ru̯ṓm*
instr. *ĝ$_o$nubhís*, *d$_o$rubhís*

Or le mécanisme de la polarisation une fois déclenché, l'$_o$ du pluriel est apprécié comme la réduction de *o* (par opposition au *e* du singulier), et le timbre *o* pénètre dans le nom.-acc. plur. Nous posons donc le paradigme indo-européen:

sing. nom.-acc. *ĝénu*, *déru* — plur. nom.-acc. *ĝónū* (*ĝónuə*), *dórū* (*dóruə*)
gén. *ĝneus*, *dreus*

La différence entre l'indo-iranien, l'arménien et le grec d'une part, le latin de l'autre, découle de la généralisation tantôt du vocalisme du pluriel, tantôt de celui du singulier. Le hittite s'accorde tantôt avec le grec (pour *taru* = *δόρυ*), tantôt avec le latin (pour le nom du genou).

Le rôle morphologique du degré *o* de **ĝonu* (en face de **ĝenu*) n'est pas différent de celui de (**kleu̯-*)*ōs* par rapport à (**k̂leu-*)*es-*, v. § 7. Ici comme là, le vocalisme *o* sert à caractériser le dérivé à sens collectif, devenu ensuite pluriel. Mais dans le premier cas c'est la racine, dans le dernier cas, le suffixe, qui subit l'apophonie.

Rappelons ici les noms de dizaines en **-k̂omt*/*k̂m̥t-*, dérivés de **dek̂m̥*. Ils se comportent, au point de vue du vocalisme, comme les pluriels neutres en *-ōn*/*n̥-*, p. ex. **(nōm-)ōn*, **(nōm-)n̥-bhis*.

parallèle à *οἶκα(δε)*. Pour ce qui est du vocalisme de *rēx*, *rēgis* (v. irl. *rí*, *ríg*), on se demande s'il ne faut pas y voir un nom d'agent dégagé de la composition à une époque très ancienne.

§ 4. Les suffixes flexionnels -(*t*)*or*-, -*ou̯*-, -*on*- (-*mon*-, -*u̯on*-), -*ont*-, -*os*- (-*i̯os*-, -*u̯os*-), etc.

Le principe d'explication dont on s'est servi dans les paragraphes précédents, garde sa force aussi quand on s'attache à rendre omptec du degré *o* de syllabes non-radicales.

Dans la suite de notre exposé nous entendrons par *suffixe flexionnel* la tranche prédésinentielle sujette à alternance. Ainsi dans grec *πατ-ήρ*, *-ρός*, *-έρα*, *-ράσι*, le suffixe flexionnel est *-ηρ*/*ρ*/*ερ*/*ρα-*. Lorsqu'il s'agit de noms dérivés (motivés), le suffixe flexionnel forme habituellement une partie du suffixe de dérivation. Dans *δώτωρ*, *-ορος* le suffixe flexionnel *-ωρ*/*ορ-* est compris dans le suffixe de dérivation *-τωρ*/*τορ-*. Dans des cas extrêmes les deux espèces de suffixes se recouvrent, p. ex. v. ind. *tákṣ-an-* < *tákṣati* ou *svād-ú-* < *svādate*, mais il y a là un cas spécial subordonné à la règle illustrée par *δώ-(τ-ωρ)*.

Dans les noms primaires (immotivés) le suffixe flexionnel se rapporte à la racine p. ex. *pət-ér-* [29]. Dans les noms dérivés (motivés) il a trait à l'ensemble *racine* + *suffixe de dérivation*, donc (*dō-t*)-*or-*. Il peut donc déterminer des morphèmes soit *simples* soit *complexes*. Il peut même déterminer des morphèmes composés comme (*somo-pət*)-*or-* (*ὁμοπάτωρ*) en servant à fléchir non plus le second membre mais le thème composé *somo* + *pət-*.

Il paraît par conséquent licite de parler d'une fonction primaire et de fonctions secondaires d'un suffixe flexionnel donné. La fonction primaire consiste à fléchir le morphème immédiatement précédent (*pət-er-*). La fonction secondaire est de servir de suffixe flexionnel à un ensemble de morphèmes (/*somo-pət*/-*or-*), dont le dernier n'est pas nécessairement autonome (/*dō-t*/-*or-*), ou même se trouve impliqué dans le suffixe flexionnel (*teks-on-* égale en quelque sorte à /*teks-zéro*/-*on-*). D'où le schéma:

fonction primaire (d'un suffixe flexionnel): forme fléchie d'un morphème autonome simple;
fonctions secondaires: forme fléchie d'un complexe de morphèmes autonomes, d'un complexe *morphème autonome* + *synsémantique*, ou *morphème autonome* + *zéro* (suffixe flexionnel = s. de dérivation).

Bref, pour nous servir des termes de M. Bazell [30], il y a dans le premier cas un accord entre la „jonction" (relevant du plan de l'expression) et la „cohésion" (plan du contenu), mais un désaccord entre les deux lorsqu'il s'agit de fonctions secondaires. Cet état de choses tire à consé-

[29] Il est ici question de la racine au sens synchronique et non étymologique.
[30] *Structural notes* (Dergi II, 1951, p. 3 ssq.).

quence. Il y aura tendance, pour peu que la forme phonique y prête une occasion, à différencier le suffixe à fonction secondaire par rapport à la forme qu'il revêt dans un mot simple immotivé. C'est ce qui est en effet le cas en indo-européen.

Soit le suffixe flexionnel *-er-*: sing. nom. *-ēr*, acc. *-er$_{o}$m*, gén. *-$_{o}$r̥es*, (< *$_{e}$r̥es*), plur. instr. *-$_{o}$r̥bhis* (< *-$_{e}$r̥bhis*), etc. (nous nous plaçons à l'époque précédant la chute des voyelles médianes). Dans les noms simples immotivés on constate une continuation phonétique régulière de cette flexion primitive: *-ēr*, *-erm̥*, *-res*, *-r̥bhis*. Dans les fonctions fondées (composition, dérivation) le $_{o}$ est par contre apprécié comme la réduction d'un *o* s'opposant au timbre *e* du suffixe flexionnel *-er-* (en fonction primaire). Le timbre suffixal *o* devenant ainsi une marque accessoire de la composition ou de la dérivation finit par s'étendre aux cas forts du paradigme: sing. nom. *-ōr*, acc. *-orm̥*, gén. *-$_{o}$r̥es* (> *-res*), plur. instr. *-$_{o}$r̥bhis* (> *-r̥bhis*)[31].

Le mécanisme est donc exactement le même que pour le parfait ou les noms-racines déverbatifs. Il y a partout un paradigme à alternance entre voyelle pleine et voyelle réduite, cette dernière devenant le point de neutralisation (syncrétisme) des timbres $_{e}$ et $_{o}$ devant les sonantes *r*, *l*, *n*, *m*. La possibilité d'une double appréciation de $_{o}$ (= *e* réduit ou *o* réduit) est exploitée lorsqu'on oppose une forme fondée à la forme de fondation. Mais il existe une différence d'ordre inférieur entre le cas de *-or-* et celui du parfait. Ce dernier contraste avec le présent radical en tant que forme dérivée ou flexionnelle (pour l'époque reculée dont il s'agit, il est difficile de trancher la question), tandis que pour rendre compte de *-or-* on ne mettra pas *dō-t-or-* etc. en opposition avec le verbe-base ($\sqrt{}$*dō*, *dádhāti*, *δίδωμι*), mais plutôt *-or-* de *dō-t-or-* avec *-er-* de *pət-er-*. Dans le cas du parfait c'est le suffixe de dérivation ou de flexion (désinences spéciales) qui joue le rôle de l'entourage ou de facteur conditionnant la forme de la racine. La dernière tend à recevoir un aspect phonique distinct de celui qu'elle présente dans la forme-base parce que l'entourage secondaire (ici: morphème de parfait) lui impose une fonction dérivée. Or c'est l'inverse pour *-or-* et les suffixes flexionnels semblables. C'est le thème nominal qui joue ici le rôle de l'entourage différenciateur et conditionne la forme du suffixe. L'entourage secondaire du suffixe est un

[31] Le loc. sing. en *-er(i)*, *-en(i)* est une exception s'expliquant par un mélange des flexions „ouverte" et „fermée" (cf. *Et. indo-eur.* p. 138). Le paradigme des thèmes en *-er-* et *-en-*, *-or-* et *-on-* est en général ouvert, mais le loc. sing., rarement le gén. sing., y est d'une structure hétérogène, -comparable à celle des cas correspondants des thèmes en *-u-*, *-i-*: gén. *-eu-s*, *-ei-s* (mais flexion ouverte *-u̯es*, *-i̯es*), loc. (rarement) *-eu̯-i*, *-ei̯-i* (> *-ēi*).

A l'intérieur du paradigme normal des types *d̂ōtor-*, *tek̂son-* le locatif en *-eri*, *-eni* est perçu comme une réalisation de la forme „catalytique" *-ri*, *-ni-*.

thème motivé par la composition ou par la dérivation (*somo-pət-or-*, *do-t-or-*).

Pour ce qui est de la composition, l'état postulé ici est dans une certaine mesure continué par le grec (thèmes en *-er-* et *-en-*) et l'arménien (thèmes en *-en-*). En grec les thèmes immotivés *πατήρ*, *μήτηρ*, *ἀνήρ*, *γαστήρ* sont employés en composition avec le vocalisme *o* : *ὁμοπάτωρ*, *ἀπάτωρ* *μητροπάτωρ*; *ὁμομήτωρ*, *ἀμήτωρ*; *εὐήνωρ*, *ἀγήνωρ*, *ἀγαπήνωρ*, *ἀνήνωρ*, *φθισήνωρ*[32]; *κοιλογάστωρ*, *χειρογάστωρ*, *ἀγάστωρ*. Le thème en *-φρήν* apparaît en composition sous la forme *-φρων* : *σώφρων*, *εὔφρων*, *ἄφρων*, *δαΐφρων*, *ἐχέφρων*, *κρατερόφρων*, *ὀλοόφρων*, *περίφρων*, *πολύφρων*.

L'arménien[33] oppose *mi-anjn* „moine" (proprement „personne solitaire"), plur. nom. *mi-anjunkʿ*, acc. *mi-anjuns*, ou *datark-anjn* „paresseux" („personne vide"), plur. *-anjunkʿ*, *-anjuns*, au simple *anjn*, plur. *anjinkʿ*, *anjins*. On a de même *skay-azn* „de l'espèce (*azn*) de géants", *diwç-azn* „de descendance divine", plur. *-azunkʿ*, *-azuns* en face du simple *azn*, plur. *azinkʿ*, *azins* — ou *mec-a-beṙn* „dont le fardeau (*beṙn*) est grand", plur. *-beṙunkʿ*, *-beṙuns* en face de *beṙn*, plur. *beṙinkʿ*, *beṙins*. Un type plus récent est représenté par *canr-a-beṙn* „dont le fardeau est lourd", plur. *canraberinkʿ*.

D'après Wackernagel (*Altind. Gramm.* I, p. 13; II, 1, p. 101) le ἅπαξ (*tvát-*)*pitāraḥ* „dont tu es le père" du TS 1, 5, 10, 2 correspondrait, avec son *ā*, à grec (*ἀ*)*πάτορες*. Mais le manque total d'une apophonie analogue dans les composés du RV nous fait considérer ce rapprochement comme douteux. Cf. les formes *dákṣa-pitarā*, *dákṣa-pitaraḥ*, *ádri-mātaram*, *ihéha-mātarā*, *gó-mātaraḥ*, *pŕ̥śni-mātaraḥ* (9 fois), *saptá-mātaram*, *sam-mātárā*, *sindhu-mātaram*, *sindhu-mātarā*, *sindhu-mātaraḥ*, *su-mātáraḥ*.

L'apophonie *-en* (simple): *-on* (composé) n'a laissé en indien qu'une trace indirecte: *-śīrṣāṇam*, *-śīrṣāṇaḥ* en face de *śíraḥ*, *śīrṣṇáḥ*, *su-dhán-vānaḥ* < *dhánuḥ*, *dhánvan-*, cf. grec. *ἀναίμων: αἷμα*.

Quant à la dérivation, la différence entre *-er-* de *pəter-* et *-or-* de *dōtor-*, ou celle entre *-en-* de *u̯r̥sen-* et *-on-* de *tek̂son-*, réduisible à la double valeur de $_{o}$r, $_{o}$n, est bien confirmée par l'état indien. Les thèmes en *-(t)ā* (sing. nom.), *-(t)aram* représentent les substantifs immotivés, surtout les noms de parenté (*pitā́*, *mātā́*, *bhrā́tā*, *duhitā́*, *jā́mātā* „beau-fils", *yātā*,

[32] Suivant M. Kuiper (*Νώροπι χαλκῷ*, Mededelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen Afd. Letterkunde Nieuwe Reeks, Deel 14, No 5, 1951), la plupart des bahuvrīhi en *-ήνωρ* deviennent inintelligibles si l'on les interprète par *ἀνήρ* (> *-ήνωρ*), mais s'éclairent en partant de *ἄναρ* „force vitale, magique, mana". Les composés v. ind. *sūnara-*, *viśvānara-* contiendraient le même mot. Si c'est juste, le rapport *-αρ* (< *r̥*) : *-ωρ* est exactement parallèle à *-α*(< *n̥*) : *-ων*, p. ex. *αἷμα*: *ἀναίμων*.

[33] Meillet *Altarmenisches Elementarbuch*, 1913, p. 55.

devā́, nánāndā „soeur du mari"; *nā*). Les noms en *-(t)ā*, *-(t)āram* relèvent de la catégorie productive de noms d'agent (déverbatifs). Le vocalisme *ā* des cas forts de *svásā*, s'accordant avec le *ŏ* des langues européennes, est un argument en faveur du caractère motivé de la forme, considérée du reste comme un ancien composé (v. Walde *Lat. Et. W. s. v.*). Dans ce cas *o* peut représenter le degré fléchi (*e* > *o*) du deuxième membre. La seule exception au point de vue indien est le nom. plur. *tā́raḥ* (RV VIII, 85, 2) „les étoiles", qui est pourtant démenti par le *e* des langues européennes (*ἀστήϱ, -έϱος*, lat. *stella*, got. *stairno*). Il ne s'agit pas du reste d'un *-er-* suffixal.

A noter que le vocalisme (*ă* < *e*, ou *ā* correspondant à eur. *ŏ*) n'est nullement lié à la place de l'accent: *pitáram* et *bhrā́taram*, *dātáram* et *dā́tāram*.

Une répartition analogue existe pour les thèmes en *-an-*: *aryamáṇ-* „compagnon" (peut-être composé), *puṣáṇ-*, *yóṣaṇ-* „femme", *ukṣáṇ-* „boeuf", *vṛ́ṣaṇ-* „taureau" (peut-être aussi l'accusatif isolé *uráṇam* = (*ϝ*)*αϱένα*, Wackernagel-Debrunner p. 321) sont traités comme des noms immotivés (nom. acc. *-anam* < *-enm̥*). Or si l'on fait abstraction d'hypothèses hasardées (p. ex. *u̯r̥sen-* < **u̯ers* „arroser"), aucun de ces mots ne se laisse dériver d'une forme-base connue par ailleurs. Ajoutons-y le composé sing. nom. *ṛbhu-kṣā́ḥ*, acc. *ṛbhu-kṣáṇam*, plur. nom. *ṛbhu-kṣáṇaḥ* „qui domine les ṛbhu", lequel, vu la racine verbale *kṣā* = grec *κτη*, est sûrement refait (sur *ukṣáṇ-*, *pūṣáṇ-*? Wackernagel-Debrunner p. 309).

Sont, de l'autre côté, motivés: *tákṣā*, *tákṣānam* < *tákṣati*; *rā́jā*, *rā́jānam* < *rā́jati*; *yúvā*, *yúvānam* mais comp. *yáv-ī-yas-*, superl. *yáv-iṣṭha-*. Dans certains cas la motivation nous échappe, soit qu'il s'agit d'un vocalisme *o* primitif soit que le mot-base a disparu: *śvā́*, *śvā́nam* (*κύων*), *mūrdhā́*, *mūrdhā́nam* „front, tête, sommet" (= v. angl. *molda* „tête"). Dans un exemple le suffixe nasal n'a été ajouté qu'en indien et apparaît par conséquent sous la forme vivante (productive) *-ān-* : *majjā́*, *majjā́nam* „moelle" en face d'indo-eur. **mozghos* = avest. *mazga-* et slave *mozgъ* „cerveau, moelle", v. norois *mergr* „moelle". La palatalisation du groupe *zg* en *jj* dénonce le caractère tardif de l'élargissement. Devant un ancien *-on-* indo-eur. (passant à *-ān-*) l'ancienne vélaire se serait conservée en indien (on s'attendrait à **madgā́nam*, cf. *madgú-* „oiseau plongeur" < *majjati*).

En revanche, tous les dérivés en *-man-*, *-van-* allongent la voyelle suffixale aux cas forts en garantissant un vocalisme *o*, qui est confirmé par le grec (*-μων*,*-ϝων*).

L'hypothèse d'après laquelle le vocalisme suffixal *o* fut utilisé, au moment de la genèse de l'apophonie *e* : *o*, comme une marque accessoire de thèmes motivés, se heurte à des difficultés sérieuses quand on tâche de la vérifier sur les données grecques. Elle a, de l'autre côté, l'avantage

heuristique de diriger notre attention sur certaines particularités de la flexion nominale grecque, peu explorées jusqu'ici.

L'indo-iranien, l'arménien et le germanique nous font poser un paradigme indo-eur. des thèmes en *-on-* qui contient au moins *une* forme casuelle à vocalisme suffixale *e*: le loc. sing. Une autre, théoriquement possible, serait un génitif en **-ens* (à côté de *-nes/nos* garanti surtout par l'indo-iranien). Le gén. en **-ens* est attesté directement par gāth. *xᵛəng* „du soleil", *dəng* „de la maison", et semble à la base de v. irl. *anm(a)e* „du nom" (< **n̥mens*), sans être exclu par got. *hanins* < **haniniz* ou **haninz*, cf. *gastins* < **gastinz*, etc. Quoi qu'il en soit, l'apophonie paradigmatique *o/e* a été complètement abolie en grec. Aussi sommes-nous d'avis que la répartition mécanique de *-τοϱ/τηϱ-* en fonction de la place de l'accent (*δώτοϱα*: *δοτῆϱα*, etc.), utilisée souvent pour expliquer le degré *o*, provient d'une innovation du grec. Il suffit de tenir compte des remaniements multiples qu'y ont subis ces thèmes (élimination du degré suffixal zéro dans *δώτωϱ*, *δοτήϱ*, du degré *e* dans le type *δώτωϱ*, généralisation du degré long dans le type *δοτήϱ*) pour se convaincre qu'il ne faut point y chercher un contraste indo-européen [34].

Il n'y a eu, quant au vocalisme, qu'un *seul paradigme en -tor/ter-*, la subdivision étant purement d'ordre accentuel (v. ind. *dā́tā* : *dātā́* < indo-eur. *dṓtōr* : *dōtṓr*). Cette catégorie unique, dont dérivent les deux types grecs *δώτωϱ* et *δοτήϱ* [35], contrastait dans la langue-mère avec les immotivés en *-ter-* (noms de parenté).

Pour comprendre le développement grec on posera un état initial: *δώτωϱ*, *δώτοϱος*, **δώτεϱι*, *δώτοϱα* et **δοτώϱ*, **δοτόϱος*, **δοτέϱι*, *δοτόϱα*, avec élimination du degré zéro aux cas faibles. Le remplacement de **δώτεϱι* par *δώτοϱι* dans le type baryton appartenant à la conjugaison (cf. l'état de choses en indien), et servant par conséquent de base au type oxyton, a entraîné par contre-coup la conservation du vocalisme *e* dans le loc. sing. du type oxyton et son extension au reste du paradigme. D'où deux paradigmes: *δώτωϱ*, *δώτοϱος*, *δώτοϱι*, *δώτοϱα* et *δοτήϱ*, **δοτέϱος*, **δοτέϱι*, **δοτέϱα*.

---

[34] Wackernagel-Debrunner p. 270: „der ursprünglichen Verteilung betont -e-, unbetont -o- widersprechen z. B. *atmā́nam*, *vṛ́ṣaṇam*, gr. *ἡγεμόνα*, *ἄϱσενα* und die barytonen Lokative auf *-an(i)*".

[35] Dès 1892 (KZ XXX, p. 371) M. Kretschmer a entrevu que l'association de l'alternance *e* : *o* et de l'accent en grec était secondaire : „Angesichts der zahlreichen Fälle, in welchen Akzent und Ablaut völlig unabhängig voneinander auftreten, ist nicht zu schliessen, dass der Vokal- und Tonwechsel sich bedingten, sondern zunächst nur, dass bei den *Nomina agentis* (wie bei den Neutra auf *-os*) die Ursachen, die dem Ablaut, und die, welche dem Akzentwechsel zugrunde liegen, einmal zusammengetroffen sind".

Le paradigme oxyton étant fondé, il participe dans la suite de son histoire au réarrangement quantitatif déclenché par l'abrègement des voyelles longues devant sonantes tautosyllabiques. Le *-ερ-* de la forme du dat. plur. **δοτέρσι* représentant un syncrétisme de *-er-* et *-ēr-*, les noms motivés adoptent la valeur *-ēr-*, laquelle *implique* *-ĕr-* (cf. *Prolégomènes* p. 10—11), d'où *δοτήρ, δοτῆρος* et finalement, après les premières contractions, qui restituent la possibilité de *-ēr-* tautosyllabique, *δοτῆρσι*.

L'étude sémantique confirme notre explication. Le type oxyton est resté en grec une catégorie vivante jusqu'en pleine époque historique. Il s'y est développé indépendamment des barytons, qui ont perdu leur valeur primitive conservée en v. indien. Ils ont beau être encore nombreux, ils ne fournissent presque pas de féminins en *-ī-* (cf. *-τειρα* et *-τρις* tirés des noms en *-τήρ*) et d'adjectifs en *-ii̯os*[36]. Le type en *-τήρ* fait au contraire, à ces formations secondaires, une place extrêmement large (*-τειρα, -τρίς, -τήριος*, etc., infiniment productifs). Ces remarques ne préjugent pas le manque d'une homogénéité sémantique du groupe résiduaire en *-τωρ*.

Selon Hirt (*Griech. Laut = u. F.-lehre*², 1912, p. 406) la différence entre les types flexionnels *βασιλ-ηϝ-* et *πατρ-ωϝ-* aurait été de la même nature. En ce cas il faudrait supposer une alternance primitive nom. sing. *-ōu̯-*, acc. sing. et nom. plur. *-ou-*, loc. sing. *-eu-*, cas faibles *-(u)u̯-*, cf. v. perse *dahyāuš, dahyāvam, dahyušu*. Pour ce qui est du manque de parallélisme au nom. sing. (*βασιλ-εύς* mais *πάτρ-ως*), il paraît que *-ως* est le remplaçant d'un ancien *-ους* (cf. *βοῦς*) s'accordant avec le *-ευς* de *βασιλεύς* (Schwyzer *Griech. Gramm.*² I, p. 480). Si c'est le cas, l'extension du vocalisme long *-ω-*, au moins aux cas forts, aurait eu lieu avant l'abrègement de la diphtongue longue au nom. sing. L'introduction ultérieure de *-ως* à la place de *-*ους* se serait effectuée suivant le modèle *-υ(ϝ)ος, -υ(ϝ)ι : -υς*. La répartition sémantique semble confirmer l'hypothèse de Hirt (qui ne se doutait pas de l'unité primordiale des types *δοτήρ* et *δώτωρ*): *πάτρως* n'est qu'un type morphologique résiduaire représenté à peine par quelques exemples, *βασιλεύς* est au contraire une formation vivante et productive.

Les thèmes en *-on-*, *-en-* offrent une image plus embrouillée. Il ne faut pas perdre de vue 1) que les types en *-ων-* (*-ην-*) sont plus récents que ceux en *-ον-* (*-εν-*); 2) que le vocalisme suffixal *e* peut dénoter un thème immotivé de l'indo-européen aussi bien qu'un thème motivé grec (à comparer les cas de *πατήρ* et *δοτήρ*).

[36] M. Benveniste a souligné la rareté de dérivés bâtis sur le type *-τωρ* en relevant à peine une douzaine de formes en *-τορ-ιος* (*-τορ-ία*) ou *-τορ-ίς* (*Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, 1948, p. 34).

A propos des thèmes en *-ων/-ονος* M. Chantraine dit: „La plupart des formes qu'on rencontre dans cette catégorie ne sont que des survivances de l'indo-européen… Mais à l'époque historique le procédé est tombé en désuétude". (*Formation* p. 160). — A côté de mots déjà mentionnés (*τέκτων, κύων*) le grec offre *ἄξων* „axe, essieu" avec un suffixe nasal relativement récent (cf. v. ind. *ákṣa-*, lat. et balto-slave **ak̑si-*, etc.), tandis que *κίων* „colonne" = arm. *siun* n'a pas d'étymologie sûre (*κῖς?* Schwyzer *o. c.*, p. 486). Il y a ensuite une demi-douzaine de mots, à sens concret, dont la provenance indo-eur. est fort douteuse (Chantraine *o. c.* p. 159). — Dans *πίων* (v. ind. *pīvā, pīvānam*) on a affaire au suffixe *-ϝων/-ϝονος*.

Mais le caractère jadis motivé des formes en *-ων/ονος* ressort clairement du fait qu'on a encore pu créer en grec quelques substantifs ou adjectifs nouveaux: *ἀρηγών* „auxiliaire, défenseur" < *ἀρήγω*, *εἰκών* „image" < *ἔοικα*, *σταγών* „goutte qui tombe" < *στάζω*, *τρυγών* „tourterelle" < *τρύζω*, etc. (*ibid.* p. 159—160).

Le type plus récent en *-ων/-ωνος*, avec la généralisation de la longue à tous les cas, s'est largement développé en grec, surtout sous les formes *-άων, -(ε)ών, -ίων*. Il ne remonte pas à l'indo-européen[37] mais s'explique par le scindement de la double valeur phonologique de *-ονσι* (dat. plur.) lors de l'abrègement des longues devant sonante tautosyllabique. La série productive a adopté le vocalisme long, autrement que les thèmes en *-ον-* restés à l'écart de la dérivation vivante. Cf. le développement parallèle des thèmes en *-τηρ-* < **-τερ-*.

La formation en *-ων/-ωνος* contient du reste une part considérable d'apport étranger (*ibid.* p. 162), qui ne saurait nous intéresser ici.

Les noms en *-ην/-ενος* sont désignés par M. Chantraine comme „les moins nombreux et les moins clairs". Cela s'accorde bien avec l'hypothèse de leur caractère immotivé en indo-européen (dans la mesure où il s'agit d'héritage indo-européen): *ἄρσην, -ενος*; *ἀρήν, ἀρνός, ἄρνα* < **ἀρένα* (cf. arménien *garn, garinkʻ*); *ἀδήν, -ένος* „glande", cf. lat. *inguen*. L'étymologie de *αυχήν* „cou" est douteuse, celle de lac. *εἰρήν* „jeune homme", douteuse. Peut-être *τέρην, τέρεινα, τέρεν* „lisse" est-il à rapprocher de *τέρυ* et *τείρω*.

Quant au suffixe *-ην/-ηνος*[38] „il semble s'être produit une collision entre un suffixe indo-européen et une finale méditerranéenne" (p. 167).

[37] Un suffixe secondaire *-əe/on-*, lequel ajouté aux thèmes en *-o-* (*-o + əon-, -o + ən-* > *-ōn-*) aurait fourni les types historiques lat. *Naso*, grec *στράβων, Μαραθών* et les formes avestiques en *-ān-* examinées par K. Hoffmann (Münchener Studien zur Sprachwissenschaft VI, 1955, p. 35—40), ne nous semble pas assez bien certifié pour qu'il soit nécessaire d'en tenir compte ici.

[38] Type *πευθήν, -ῆνος* (< *πεύθομαι*). Suivant Solmsen (*Btr. z. griech. Wf.* p. 116 ssq.) les noms propres en *-ην* du dialecte de Mégare se rattachent aux

Les dérivés en *-μων/-μονος* constituent, à date historique, un système de dérivation productif, tout comme en indien. Des deux accentuations l'oxytonèse, plus rare, continue l'état ancien, la barytonèse, propre aussi aux seconds membres de composés, s'est répandue à partir de l'époque de l'„univerbation". Les formes à préfixes, composés de provenance, réinterprétées comme dérivés bâtis sur les verbes correspondants, ont imposé leur barytonèse aux simples en évinçant, presque complètement, les oxytons hérités (même phénomène en indien cf. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 62; p. 101—102 pour les dérivés en *-ana-*). Le double genre de *ἡγεμών, ὁ κηδεμών* „tuteur", mais *ἡ θηλαμών* „nourrice" — voici des traces d'anciens adjectifs oxytons.

L'élimination du degré *e* du loc. sing. a conduit, par ricochet, à la constitution d'un petit groupe de dérivés à vocalisme suffixal *e*: *ἀυτμήν, -ένος* „souffle du vent", *λιμήν, -ένος* „port", *ποιμήν, -ένος* „pâtre"[39], *πυθμήν, -ένος* „fond", *ὑμήν, -ένος* „membrane". Il s'agit de *substantifs* qui, au cours de la préhistoire du grec, vinrent s'opposer à la valeur foncièrement adjective de *-μών, -μόνος*. Ces dérivés „doivent passer pour des survivances de l'indo-européen et qui restent, en grec, tout à fait isolés" (*Formation* p. 174). Aussi ne participent-ils plus à la généralisation de la longue propre aux suffixes *-τηρ-* et *-ων-*.

Autrement que les thèmes en *-ων/-ονος* ceux en *-μων/-μονος* conservent l'alternance quantitative *-ων : -ον* chargée de fonction sémantique au nom. sing. (masc. *-ων* : neutre *-ον*). Les mots à vocalisme suffixal long généralisé: *χειμών, -ῶνος* „mauvais temps", *λειμών, -ῶνος* „prairie", *θημών, -ῶνος* „tas", *κευθμών, -ῶνος* „cachette, caverne, fourré", *τελαμών, -ῶνος* „baudrier" — ne font exception qu'en apparence. Ils ne s'opposent pas aux verbes mais aux neutres en *-μα* (*χεῖμα, θῆμα, κεῦθμα*)[40]. Or une opposition *χεῖμα : χειμών* ne permet de dégager qu'un suffixe *-ών* lequel,

appellatifs en *-ην*, propres surtout à l'ionien-attique, ce qui jetterait une lumière intéressante sur la population primitive du N. E. du Péloponnèse.

[39] Lit. *piemuõ* ne suppose pas nécessairement l'existence d'un **poimṓn* puisqu'*aucun* thème en *-n-* n'a en lituanien conservé un nom. sing. en *-ẽ* (les thèmes en *-r-* opposent *-uo* à *-ė*, p. ex. *sesuõ : duktė̃*). Le vocalisme suffixal de *ποιμήν*, différent de celui de lit. *piemuõ*, est le résultat d'un développement propre aux thèmes en *-n-* productifs (lit. *piemuõ*: *ποιμήν* = *δώτωρ : δοτήρ*). Mais la conservation de la brève aux cas obliques est la preuve qu'autrement que *-τηρ, -ην* est devenu immotivé avant l'abrègement des diphtongues longues.

[40] Si *κεῦθμα* existe, ce qui est fort douteux. Suivant T. Bolelli „non si può essere d'accordo col Benveniste *Origines*, p. 122 quando dice che *κευθμών* equivale a *κεῦθμα*, mentre questa parola non esiste, essendo una *falsa lectio* in Teognide, 243 in cui è da leggere *κεύθεσι* (*Origine e sviluppo delle formazioni greche in MEN/MON*, Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, 1953, fasc. I—II, p. 4 du tirage à part). Un **λεῖμα* n'est pas attesté mais il y a chez Euripide *λεῖμαξ* f. = *λειμών*.

tout comme le suffixe originaire *-ών* (*-όνος*), a généralisé la longue. Il s'agit probablement d'adjectifs en *-μών* qui, par rapport aux substantifs en *-μα*, ont développé un sens collectif.

En vue de ce qui précède nous attendons aussi la généralisation du degré *o* dans les cas forts de l'adjectif verbal ou plutôt participe en *-nt-*. C'est ce qui est en effet le cas. Nulle part on ne trouve la preuve d'un vocalisme suffixal *e*. L'indo-iranien, qui conserve l'alternance paradigmatique *degré plein : degré zéro* (v. ind. sing. nom. *sán*, acc. *sántam*, gén. *satáḥ*), ne nous renseigne pas sur le timbre des cas forts. Partout ailleurs c'est soit le timbre *o* soit le degré zéro qui est généralisé: grec *ἐών, ἐόντος*, lat. *-sēns, -sentis* ‹ **-sn̥t-*, lit. (*ē*)*sąs*, slave *sy, sǫšta*. Donc **sont/sn̥t-* malgré le vocalisme *e* de la 3ᵉ p. plur. attesté par grec *εἰσί*; osque *senti*, v. irl. *it*, got. *sind* (mais lat. *sunt*, slave **sǫtъ*, hittite *asanzi*). Le nom de la dent, probablement un ancien participe (v. ind. *dán, dántam, datáḥ*; autre avis chez Benveniste BSL XXXII p. 78) a suivant la langue le degré radical *o* (grec *ὀδούς*, lit. *dantìs* cf. aussi le part. prés. slave *jady* ‹ **ēdont-*) ou zéro (lat. *dens*, v. irl. *dét* ‹ **dn̥t-*). Le germanique hésite entre *tanþ* (v. norr. *tǫnn*, plur. *teþr* ‹ **tanþiz*, v. angl. *tóþ*, plur. *téþ*, v.-h.-a. *zand*, plur. *zendi*), et *tunþ* dans got. *tunþus* — tout comme entre *sanþa-* (v. norois *saþr* „vrai", v. angl. *sóþ*) et got. *sunjis* (probablement de **sundja-*) „vrai" ‹ **sont/sn̥t-* „existant". — Le participe hittite *asanza* peut continuer, indifféremment, le vocalisme *o*, *zéro* (*n̥* › *an*), ou l'alternance *o/zéro*.

Il est pourtant probable qu'en général le vocalisme suffixal des cas forts du part. prés. se réglait sur celui de la désinence de la 3ᵉ p. plur. Par conséquent, en face de l'accord de tous les autres témoignages, l'ancienneté de la forme dorienne *ἔντες* paraît fort douteuse. Elle est probablement refaite sur la 3ᵉ p. plur. *ἐντί*, cf. *τιθεντ-* ‹ **τίθεντι* etc.

Dans les suffixes traités jusqu'ici, la voyelle suivie de sonante passait régulièrement à ₒ dans les formes casuelles faibles. L'extension de *o* aux cas forts était déjà un trait *morphologique*, destiné à caractériser un thème motivé. Or cette fonction du degré *o* une fois établie, il est devenu indépendant de l'entourage phonétique, c.-à-d. de l'élément consonantique suivant. Pourvu que la syllabe flexionnelle fût précédée d'une coupe morphologique, *motivée par la dérivation*, elle entraînait automatiquement, aux cas forts, le degré *o* du suffixe flexionnel. Il y a là une loi de structure morphologique dont l'envergure dépasse de beaucoup l'étroit point de départ du passage de ₑ › ₒ. En pratique elle s'applique surtout au groupe important des suffixes à sifflante: *-os-*, *-i̯os-*, *-u̯os-*.

Les thèmes en *-os-*, *-es-* comprennent des substantifs en *-ōs* du genre animé et en *-os* neutres d'un côté, les adjectifs en *-ēs/-es* de l'autre. Le vocalisme *o* du suffixe *-os/es-* n'a aucune source phonétique. Il est à *-or/r-*, *-on/n-* ce qu'est le vocalisme radical de **kor/*kr̥* à celui de **sod/*sed*

(§ 3). L'alternance primitive *os/es* du type *αἰδώς* reflète exactement celle de **pod/*ped*.

Si *R* désigne une sonante, *T* une occlusive (ou la sifflante), la proportion:

oR/R̥ radical: *oR/R̥* suffixal = *oT/eT* radical: *oT/eT* suffixal

symbolise l'équivalence morphologique de *R̥* et *eT* en tant que degrés zéro antéconsonantiques (§ 11) et, en même temps, la dominance des noms-racines exercée sur les suffixes productifs (d'abord sur les suffixes oxytons). V. la note de la p. 50. On en trouvera des exemples dans la morphologie non seulement nominale mais aussi verbale.

Le schéma apophonique plein *-os/es/s-* correspondant à *-or/er/r̥-* etc., a été réduit à *-os/es-* [41] justement sous l'influence des noms-racines légers en consonne, qui de bonne heure ont perdu le dégré zéro au sens propre (§ 11). Le degré zéro *s* ne subsiste qu'à titre de „déterminatif" (p. x. **k̂leu-s-*) et, hormis les archaïsmes flexionnels véd. *uṣáḥ* „de l'aurore" ⟨ **us-s-ós*, *bhiṣā́* à côté de *bhiyásā*, dans des dérivés isolés comme lat. *anxius* ou grec *ὀσφραίνω* (**od-s-*). Lat. *honestus*, grec *ἐπεσ-βόλος* représentent le vocalisme *-e(s)-* normal des cas moyens et faibles du mot-base, tandis que le timbre *o* de *angustus*, *onustus*, remontant aux cas forts, est nettement une innovation. D'une façon analogue lat. *magis* est un archaïsme en face de *maies-(tas)*.

Les „infinitifs" = datifs en *-sé* comme *jiṣé*, *stuṣé* sont d'un type plus archaïque que ceux en *-áse* (*r̥ñjáse*, *jīváse*, *bhiyáse*, *tujáse*).

Au simple la flexion en *-os/es-* est représentée par les neutres barytons et les oxytons du genre commun du type *αἰδώς*, *honos*, féminins ou masculins suivant la langue. Ce flottement de genre grammatical plaide la nature adjective de la formation en *-ōs*, laquelle s'opposait aux substantifs barytons du genre neutre, tout comme les noms oxytons en *-mōn* (de genre variable), aux substantifs neutres en *-mn̥*.

Mais en composition c'est l'ancien vocalisme suffixal *e* (*-ēs*, *-es*) qui fut maintenu, par opposition à l'*o* des noms simples. C'est exactement ce qu'on a vu se passer pour les noms-racines (§ 3): vocalisme radical *o* au simple, *e* en composition. Nous affirmons que les thèmes composés en *-ēs/-es*, s'opposant d'abord aux noms simples en *-os*, ont fini par concurrencer et évincer les adjectifs simples en *-ōs/-os*. Pour démontrer cette thèse il faut prouver deux choses: 1) que c'est la composition qui était le domaine propre des adjectifs en *-ēs/-es*; 2) qu'à une étape postérieure les adjectifs en *-ēs/-es* ont envahi le domaine des simples en *-ōs/-os*.

Pour ce qui est du premier point, les grammairiens grecs ont déjà observé que la catégorie en *-ης/-ες* comprend presque exclusivement des

[41] Les voyelles pleines du loc. *-esi* et du dat. *-esei* sont donc de date différente: la première correspond à *e* de *-eri*, *-eni*, la dernière à zéro de *-rei*, *-nei*.

adjectifs composés [42] bien que le type ait été productif durant toute l'histoire du grec ancien (Chantraine *Formation* p. 424). Les composés en question y offrent soit l'oxytonèse soit une barytonèse récessive (cf. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 169—170) s'accordant avec l'accentuation v. indienne propre aux bahuvrīhi. Car c'est l'usage exocentrique des thèmes neutres en *-os* qui est à la base des composés v. indiens et grecs. En grec les composés en *-ης/-ες* sont entrés en contact direct avec la racine verbale ce qui a eu des conséquences pour l'accentuation. En indien, malgré le maintien de l'accent caractéristique des bahuvrīhi, ces composés sont aussi imprégnés de valeur verbale (*L'acc.* p. 57).

Ils se sont verbalisés, au moins partiellement (en fonction secondaire), dès avant l'époque de la conglutination des préverbes avec le verbe personnel, en renouant un rapport direct avec le verbe-base, d'où la possibilité de composés à préverbe comme *vi-cetas-* „brillant ⟩ éclairé ⟩ sage" (de *vi* + *cit*), *ni-okas-* „prenant plaisir à qc." (avec loc. ⟨ *ni* + *uc*), *vi-manas-* „sage" (⟨ *vi* + *man* „distinguer"). Il est inévitable que dans maint cas l'interprétation n'hésite entre un composé à *préverbe* et à force verbale [43] et un bahuvrīhi à premier membre *adverbial*. Nous croyons néanmoins qu'il faut considérer les composés en *-as-* comme étant à cheval sur les deux catégories des composés à rection verbale et des bahuvrīhi. Ainsi se trouve en v. indien préfiguré le développement auquel a abouti le grec.

Cette mutation interne des composés est importante pour le problème de la pénétration du timbre *e* dans l'adjectif simple. On s'est convaincu à plusieurs reprises que l'univerbation a entraîné un renouvellement de formes simples par les seconds membres de composés (noms-racines cidessus § 3, noms en *-mōn* v. p. 66, v. ind. *-ana-* cf. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 101—104). Or c'est ce qui s'est aussi passé pour le suffixe *-ōs/-os* de l'adjectif simple. Son évincement par *-ēs/-es* est parallèle p. ex. au remplacement du suffixe oxyton *-μών* par la forme barytone *-μων* dégagée de la composition.

N'ont échappé à ce sort que les formes en *-ōs* substantivées *avant* l'époque en question, p. ex. **(a)usōs* „aurore" (homérique acc. *ἠόα*, lat. *aurōra*, v. ind. *uṣā́ḥ*). Tandis que le latin a développé le type *honōs* avec *ō* généralisé, le vocalisme *e* des cas faibles étant attesté dans le dérivé *honestus*,

[42] Les simples qui semblent primaires pourraient appartenir à une couche plus récente. En védique aussi le nombre de dérivés simples semble très restreint: *apás-* „efficace" (*ápas-* „oeuvre"), *yaśás-* „rayonnant", *tavás-* „fort", *sahás-* „victorieux". „Le reste peut se comprendre en partant de membres ultérieurs de bahuvrīhi rendus autonomes" (L. Renou *Gramm. de l. l. véd.* p. 153).

[43] Cf. encore *prátvakṣas-* = *pratvakṣāṇá-*, *práśravas-* qui semble se rattacher à *prá śr̥ṇve* (RV IV, 41, 2 etc.).

le grec n'a que *αἰδώς* „pudeur“ en face de -*αἰδής*, et **αἰώς* (=*αἰών*) avec le loc. sing., devenu adverbe, *αἰεί* < **αἰϝέσι*[44], cf. *αἰέν* à côté de *αἰών*.

Le comparatif en -*i̯os* est une forme toujours motivée, ce qui explique le timbre vocalique de ses cas forts: v. ind. sing. nom. -*yān*, acc. -*yāṁsam* avec nasalisation secondaire, grec *μείζ-ο(σ)α*. Les cas faibles continuent, au moins en indo-iranien, un ancien vocalisme *e* conforme à celui des thèmes en -*ŏs*, mais il y a des traces sûres d'une alternance plus ancienne -*i̯os*/*is*- (loc. sing. -*i̯esi*) révélée 1) par le superlatif en -*is-t(h)o*-; 2) par germ. -*iz-an*- (got. *sut-iz-a*, v.-h.-a. *suozz-ir-o* „suavior“) et slave -(*j*)*ь-š*- < -*is-i̯o*-; 3) par les adverbes comme lat. *magis* = osque et got. *mais*, got. *minn*, v.-h.-a. *min* < **minniz*, v.-sl. *dalečь*.

Il paraît que la forme suffixale -*is*-, remplacée par -*yas*- en indo-iranien, se soit conservée et ensuite généralisée dans les thèmes neutres en -*iṣ*-, dont l'*i* continue bien un *i* et non *ə* (cf. le type iranien *hadiš*-). Lors de l'immobilisation de l'accent paradigmatique le comparatif en -*i̯os*- a adopté l'accentuation radicale, peut-être par contraste à l'oxytonèse du positif (*L'acc. d. l. indo-eur.* p. 66). Mais les formes neutres investies de sens substantif (abstrait > concret), qui se rattachaient directement à la racine verbale, ont généralisé l'oxytonèse. L'introduction, en indo-iranien, de -*yas*- à la place de -*iṣ*- des cas faibles a conduit à la généralisation de -*iṣ*- dans les substantifs neutres. On a donc p. ex. *vyáthiṣ*- „branle > marche > chemin“ < *vyáthate*; *arcíṣ*- „rayon, flamme“ < *árcati*; *chadíṣ*- „couverture“ cf. *chādayati*; *rocíṣ*- „lumière, éclat“ < *rócate*; *vartíṣ*- „tour“ < *vártate*; *śocíṣ*- „lumière, flamme“ < *śócati*; *havíṣ*- „libation“ < *juhóti*.

Les barytons représentent probablement une couche récente, les oxytons, la couche ancienne de „comparatifs“ en -*i̯os*- substantivés. Le vocalisme radical, partout au degré normal (quelle que soit la place de l'accent), est régulier, cf. plus loin p. 102—105.

L'ancienne apophonie *o*/*zéro* est en revanche maintenue par les thèmes motivés en -*u̯os*/*us*- fournissant les participes du parfait: grec *εἰδώς*, v. ind. sing. nom. -*vān*, acc. -*vāṁsam* (avec nasalisation secondaire tout comme au comparatif), dat. -*úṣi*, etc.

Enfin le suffixe -*ōi̯* employé en grec pour former des noms de femmes et des noms abstraits (*πειθώ*) présente le vocalisme *o* conformément à notre règle.

Cette règle ne nous paraît pas comporter des exceptions. Le suffixe -*η-τ*- offre un élargissement -*η*- peut-être identique, quant à son origine, à l'élargissement -*η*- de la flexion verbale. Quant au suffixe -*εύς*,

[44] On a aussi *γέλως* „rire“, *ἔρως* „amour“, passés à la flexion en -*t*- en attique. Mais Homère connaît encore un accusatif *γέλω* < *γέλο(σ)α* et *ἱδρῶ* < < *ἱδρό(σ)α* „sueur“.

M. Debrunner défend l'hypothèse d'un emprunt à des parlers préhelléniques (Chantraine *o. c.* p. 124). On ne lui trouve pas de correspondants dans les autres langues indo-européennes.

Il ne reste qu'un suffixe, celui-là sûrement hérité: grec -(*ϝ*)*εντ*- et *-*ment*-. Mais le cas est ici différent de tous ceux qui précèdent et, loin de compromettre la règle, la confirme. On a affaire à un suffixe *secondaire*, c.-à-d. précédé non pas de la racine mais du thème du mot-base. Par rapport à un dérivé primaire comme (*dō-t*)-*or*-, un dérivé secondaire, représenté p. ex. par /(*eḱu̯-o*)-*u̯*/-*ent*-, est une structure compliquée à un degré supérieur. Si le *o* du suffixe flexionnel de (*dō-t*)-*or* s'explique par l'opposition à *e* de *pət-er*-, le degré *e* de -(*u̯*)*ent*- est dû au contraste de *R* (=racine) + *suffixe du thème* + (*u̯*)*ent* à *R* + *ont* (*ont* = suffixe productif *primaire*).

Les structures compliquées sont fondées sur les structures simples. Il y a tendance à opposer les formes fondées à celles de fondation. C'est ce qu'on a déjà pu constater pour la composition: à -*er*- de *πατήρ* correspond -*or*- de -*πάτωρ* et, inversement, à -*os*- de *γένος*, -*es*- de (*εὐ*)*γενής*.

§ 5. La voyelle thématique

La voyelle -*o*/*e*- était chargée en indo-européen de fonctions morphologiques importantes. Mais dans les langues historiques elle sert de plus en plus à caractériser un type flexionnel spécial, appelé thématique, le type productif par excellence de la déclinaison de même que de la conjugaison.

Déjà en indo-iranien ou en grec la voyelle -*o*/*e*- ne comporte plus aucune valeur dans le présent du type **léuketi* ou à l'aoriste du type **éluket*. Elle en a une, par contre, au subjonctif, bâti moyennant -*o*/*e*- sur la forme forte de l'indicatif. Il ressort de la note liminaire du présent chapitre (p. 28) que cette fonction de -*o*/*e*- est relativement récente et produite par l'opposition de présents thématiques déjà existants aux présents dérivés (à suffixe, infixe, redoublement).

C'est sans doute le contraste **léuket(i)* : **lukét*, attesté mieux en grec qu'en indo-iranien, qui doit servir de point de départ à une analyse visant la provenance et l'extension de la voyelle thématique du verbe. Or le rapport *ἔχω* : *ἔσχον* étant égal à *λείπω* : *ἔλιπον* et, de l'autre côté, rappelant **pélə* : **plē* („remplir“), il est tentant de considérer les formes **sĝhe*, **liké* comme parallèles à **plē*, c.-à-d. comme représentant la racine (ou plutôt „la base“ suivant Hirt) accentuée sur la seconde syllabe. L'élément vocalique final de **sĝhe*, **liké* aurait donc à l'origine fait partie de la racine, tout comme le *ĕ* de **plē* (= **plĕə̯*).

Cette explication n'a point de valeur autonome. Elle nous reporte à une époque trop lointaine pour qu'on puisse coordonner les rares ar-

chaïsmes qui semblent la confirmer, en un système cohérent éclaircissant à son tour les états historiques. Mais elle a le mérite d'opérer avec des formes chargées d'une fonction déterminée et de partir d'une opposition pertinente, formant l'axe du système verbal.

Le parallèle exact de **pelə* : **plē* n'est pas **séĝhe* : **sĝhe* mais **seĝh* : **sĝhe*, d'où aussi **leik* : **liké* (et non **léike* : **liké*). Au présent, c.-à-d. dans les formes accentuées sur la première syllabe de la „base", c'est la forme à vocalisme zéro de la deuxième qui est phonétique et qu'on attend à priori. L'apparition de la voyelle thématique au présent-imparfait, avec la distribution des timbres *o/e* identique à celle de l'aoriste, n'a donc pas été possible qu'après que cette voyelle se fut établie à l'aoriste thématique (= aoriste II en indien, aoriste fort en grec).

En partant de l'hypothèse que la voyelle thématique était d'abord limitée à l'aoriste, où elle apparaissait sous forme accentuée, on arrive à se poser les problèmes suivants: a) le conditionnement des timbres *e* : *o*); b) la pénétration de *o/e* dans le système du présent; c) la fonction nouvelle de *o/e*, qui devient un morphème du subjonctif.

a) L'opposition historique présent (**leuk-*): aoriste (**luké-*) s'est constituée grâce à l'affaiblissement et la chute des voyelles finales de la „base" accentuée, dans les formes du présent, sur la première syllabe. Soit:

présent-imparfait sing.	1re p.	*léuk$_e$m*	aoriste sing.	1re p.	*lukém*
	2e p.	*léuk$_e$s*		2e p.	*lukés*
	3e p.	*léuk$_e$t*		3e p.	*lukét*
plur.	1e p.	*luk$_e$mé*	plur.	1e p.	*lukéme*
	2e p.	*luk$_e$té*		2e p.	*lukéte*
	3e p.	*léuk$_e$nt* ou *luként* [45]		3e p.	*luként*

Le passage de $_e$ à $_o$ devant sonante change ce rapport en:

présent-imparfait	*léuk$_o$m* (> *léukm̥*)	d'où, à l'aoriste	*lukóm*
	léuk$_e$s (> *leuks*)		*lukés*
	léuk$_e$t (> *leukt*)		*lukét*
	luk$_o$mé (> *lukmé*)		*lukóme*
	luk$_e$té (> *lukté*)		*lukéte*
	léuk$_o$nt (> *léukn̥t*)		*lukónt* [46]

---

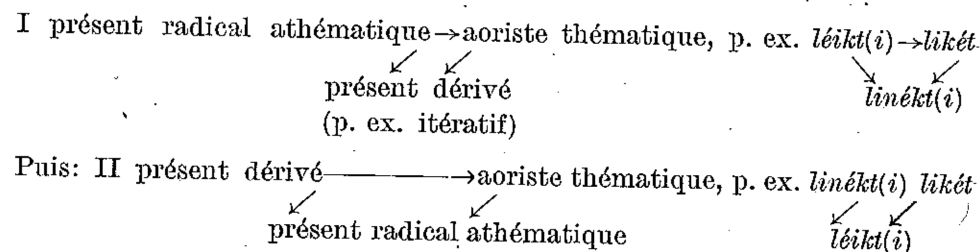
[45] La désinence -$_e$*nt* > -$_o$*nt* (à côté de *-ént*) se justifie par les présents redoublés et quelques verbes athématiques (v. ind. *śās-*, *dāś-*) de l'indo-iranien, *-ασι* du grec. — Cf. aussi le degré zéro de la désinence (*-r* < $_o$*r*).

[46] En ce qui concerne le *o* de la 1re p. duel *-o-u̯e*, il faut choisir entre le traitement phonétique ($_e$ > $_o$ devant *u̯* ?), et la dominance de la 1re p. plur. (*-o-me*). La dernière alternative nous paraît préférable.

On voit que rien qu'en appliquant la règle du changement $_e$ > $_o$ on obtient la répartition historique des timbres *e* : *o*. Tandis que dans les cas traités jusqu'ici (§§ 2—4) les conditions phonétiques du passage $_e$ > $_o$ ont été effacées par les conséquences morphologiques de ce passage, elles se montrent à nu dans l'aoriste thématique.

De l'autre côté, il y a là un nouvel indice chronologique pour dater l'apophonie *e* : *o* ou plutôt la coïncidence $_e$ = $_o$. Elle est antérieure à la disparition des voyelles finales. Comme elle l'est aussi par rapport à l'affaiblissement et la chute du vocalisme radical (§§ 2 et 3), on la placera au début des changements vocaliques que les procédés de la comparaison parviennent à établir.

b) et c) Les motifs sémantiques dont il a été question dans la *Note liminaire* (p. 31), amenaient un renouvellement continuel d'anciens présents, donc surtout de présents radicaux athématiques, remplacés en partie ou totalement par des formations dérivées. Le cas habituel était celui d'une formation caractérisée (à suffixe, infixe, redoublement) perdant son caractère de forme exclusivement *durative* et devenant présent *normal*, tandis que le présent radical athématique, s'il subsistait, se chargeait de fonctions secondaires. Le point essentiel c'est le renversement du rapport entre la forme de fondation et la forme fondée. On a d'abord (la flèche indiquant le fondement):



Le renouvellement en question conduit d'abord à une transformation du présent radical athématique, justement celle qui nous intéresse ici.

Conformément au principe (*Prolégomènes* p. 10—11) selon lequel un morphème à implication l'emporte sur le morphème simple, le présent radical athématique du schéma II subit la thématisation. C'est que le passage *présent dérivé → aoriste thématique* se décompose en *présent dérivé → racine → racine + e/o*. Le présent radical, qui est fondé, adoptera donc aussi *e/o* en polarisant la forme de la racine: par rapport à *liké/ó* il deviendra *léike/o* (au lieu de *leik/lik*).

Quant à la *fonction* de *léike/o-*, elle peut être d'une double espèce. L'une modale, celle du subjonctif: *léiket(i)* par opposition à *linékti* et à l'aoriste; pour les transformations ultérieures cf. p. 28 note 6. L'autre, de mode d'action. Le présent-imparfait s'oppose dans ce cas au système

présent dérivé : *aoriste* en fournissant p. ex. des verbes „déterminés". Il y a là tout un domaine sémantique à explorer, une fois que l'antériorité des présents dérivés par rapport à la formation radicale *thématique* est admise. Cf. slave *prinošǫ* : *prinesǫ* (futur, donc fonction modale), mais *nošǫ* : *nesǫ* (mode d'action „déterminé").

Le lecteur se rend compte de combien notre raisonnement s'inspire de parallèles slaves. Là aussi le remplacement des présents hérités par les anciens *itératifs*, puis *duratifs*, en *-ajǫ*/*-ati*, *-jǫ*/*-iti*, a entraîné un changement fonctionnel des premiers. Ils sont devenus soit des futurs, p. ex. *pripekǫ* 〈 *pripěkajǫ*, *prinesǫ* 〈 *prinošǫ*, soit des verbes déterminés, p. ex. *nesǫ* 〈 *nošǫ*. La catégorie modale du futur embrasse tous les verbes, la catégorie spéciale des verbes déterminés n'existe que pour un petit (bien qu'important) groupe sémantique de verbes de mouvement.

Nous concluons donc que la voyelle thématique *e*/*o* était à l'origine restreinte à l'aoriste thématique. Par suite du renouvellement des présents radicaux athématiques elle a pénétré dans le système présent-imparfait en se chargent 1) d'une valeur modale; 2) de valeurs sémantiques spéciales, que la recherche future devra établir en contrastant les présents radicaux *thématiques* avec les présents caractérisés. Les présents radicaux thématiques, dans la mesure où il ne s'agit pas de *thématisation mécanique*, sont donc en somme une forme prise par les présents athématiques étant en train d'être évincés par les formations caractérisées. Les présents radicaux athématiques conservés à date historique sont des résidus que les vagues successives de renouvellement n'ont pas atteints [47].

En tant que morphème nominal *e*/*o* sert à la formation d'adjectifs dénominatifs. En indien la couche ancienne, improductive, des dérivés soit oxytons soit caractérisés par la barytonèse récessive (Lindner *Altind. Nominalbild.* p. 121—122) a été recouverte par les dérivés plus jeunes à vṛddhi de la syllabe initiale. Pour les exemples grecs cf. Chantraine

[47] Dans l'article „La voyelle thématique *-e*/*o-* serait-elle un indice d'objet en indo-européen?" (Lingua III, 1953, p. 407—240) M. Knobloch attribue à *e*/*o* une origine pronominale (complément des verbes transitifs). Cette hypothèse nous paraît indémontrable et superflue. L'argument dont se sert M. Knobloch, ce serait le caractère transitif de la flexion thématique. P. 412 il dit „Les verbes-racines athématiques ... ont à peu d'exceptions la signification intransitive ou neutre". Or il suffit de donner un coup d'oeil aux verbes athématiques du RV pour se convaincre qu'à côté d'intransitifs, assez nombreux (*ániti*, *ásti*, *éti*, *kṣéti*, *tákti*, *sásti*, et ainsi de suite), les transitifs ne sont pas moins bien représentés (*átti*, *dégdhi*, *dógdhi*, *brávīmi*, *dvéṣṭi*, *réḍhi*, etc.). Une comparaison des fréquences n'est du reste qu'un argument des plus faibles lorsqu'il s'agit de l'analyse d'une forme morphologique.

o. c. p. 13. Dans les deux langues la valeur adjective de *e*/*o* apparaît nettement en composition. Ajoutée au second membre de composé, la voyelle thématique souligne, tout comme les suffixes *-i̯e*/*i̯o-*, *-ke*/*ko-*, *-i-*, le sens adjectif des bahuvrīhi.

D'où vient cette fonction de la voyelle thématique? On a vu au paragraphe précédent que les suffixes productifs primaires comportaient, aux cas forts, le vocalisme *o*. La voyelle pleine du type *loukó*/*é-* est à zéro du type *louk-* ce qu'est p. ex. le suffixe *-ōn*, *-on* à *-n̥* (nom.-acc. neutre). Au point de vue formel le rapport *louk-* ou *luk-* à *loukó*/*é-* ou *lukó*/*é-* est donc identique à *sédmn̥* „siège": *sedmón-* „qui est assis" (adjectif de provenance), cf. v. ind. acc. sing. *sadmā́nam*. A en juger par l'opposition *τόμος* : *τομός*, la voyelle *o*/*e* a été ajoutée (ou restaurée) avant l'immobilisation accentuelle des paradigmes.

C'est donc en partant de noms radicaux que s'est répandu le suffixe adjectif *-o*/*e-* pour jouer un rôle considérable dans la dérivation, surtout des bahuvrīhi et des noms à vṛddhi.

Vu cette origine du suffixe *-o*/*e-* on s'attend à une répartition de timbre parallèle à *-or-*/*-er-*, *-on-*/*-en-*, *-os-*/*-es-*, etc.: degré *o* aux cas forts, degré *e* au loc. sing., zéro dans tout le reste du paradigme. Les cas forts se conforment à ce schéma: *-os*, *-om*, plur. nom. *-ōs* 〈*-o* + *es*, acc. *-ons*, duel *-ōu*. Pour ce qui est des formes faibles, elles sont, suivant la langue, modifiées d'une façon ou d'autre ce qui, vu l'identité des cas faibles de *luk-* et *lukó*/*é-* (gén. *-es*, dat. *-ei*, instr. *-ē*, etc.), n'est point étonnant. La transformation normale des formes faibles du paradigme thématique s'appuie sur la relation des cas forts, donc *luk-s*, *luk-m̥* : *luk-o-s*, *luk-o-m*, etc. = dat. *luk-ei* : *luk-o-ei* (〉 *lukōi*), instr. *luk-ē* : *luk-o-ē* (〉 *lukō*), et de même loc. *luk-i* : *luk-o-i* (〉 *lukoi*). Quant au gén. sing. on a échappé à l'homonymie en recourant tantôt à la forme pronominale (*-esi̯o*, *-osi̯o*), tantôt à la désinence *-ī* (italo-celtique seulement, inconnue par ailleurs).

L'identité primitive des formes faibles des types *luk-* et *lukó*/*é-*, égale à celle des types **stāmn̥* et **stāmōn*, se maintient probablement en hittite. Vu les incertitudes de l'orthographe hittite relatives à la quantité, nous ne voulons pas trop insister sur ce point. Mais l'ancienne vocalisation du paradigme thématique se trouve encore attestée 1) par le vocatif en *-e* (cf. *-er*, *-en*, *-es*, vocatifs malheureusement invérifiables des thèmes en *-or-*, *-on-*, *-os-*); 2) par les adverbes en *-ei* (anciens locatifs), *-ē* (anciens instrumentaux), *-ēt* (anciens ablatifs) comme *ἀσπουδεί* „sans peine", lat. *valdē* etc.

Nous ne prétendons pas avoir passé en revue tous les cas de l'alternance *e* : *o* de la voyelle thématique. Il y en a certes des exemples dont une analyse morphologique, même très poussée, ne saurait rendre compte. C'est

ici qu'il faut ranger l'alternance *-es* : *-os* du gén. sing. ou le *o* de *-ois*, *-ous* (gén. sing. des thèmes en *-i-*, *-u-*). On pourrait avancer l'hypothèse que dans la fle- xion radicale la désinence *-es* passait phonétiquement à *-os* après certains ? finales de la racine. Or le timbre *o* étant admis après n'importe quelle consonne, c'est lui qui se serait ensuite généralisé dans la flexion radi- cale. Mais le latin, l'unique langue connaissant les deux formes alternan- tes de la désinence, ne fournit aucun indice de l'ancienne répartition.

Quant aux perturbations vocaliques attestées dans la flexion verbale, p. ex. *-me(s)* : *-mo(s)* à la 1[re] p. plur., *-u̯e* : *-u̯o* à la 1[re] p. duel, elles semblent provenir d'une source tout à fait différente. Ils s'expliquent probablement, sans qu'on entrevoie le détail, par l'influence de formes pronominales, ou peut-être par celle d'autres désinences.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas rattacher ces cas aux types dont le vocalisme *e/o* s'éclaircit pas les conditions phonétiques établies au § 1.

Les types fondamentaux sont, en ce qui concerne l'apophonie radicale: le parfait pour le verbe, les thèmes-racines déverbatifs pour le nom. Les autres formations à vocalisme radical *o* se rattachent, directement ou indirectement, aux noms-racines.

§ 6. Les types *τόμος* et *τομός*, gérondifs en *-i̯o-*, etc.

Les noms déverbatifs du type *louk-s*, gén. *l_{o}uk-és* (> *lukés*) servaient de base à des adjectifs dénominatifs en *-e/o-*(*-o/e-*) à accentuation mobile. L'immobilisation accentuelle du paradigme *lóuko/e-* : *l_{o}ukó/é-* a conduit au scindement en 1) un type vivant, les adjectifs oxytons en *-ó/é-* : *lukó/é-*; 2) un type résiduaire, les adjectifs qui ont été substantivés dès avant l'époque de l'immobilisation, p. ex. *lóuko/e-* (v. ind. *róka-*). Le fond du deuxième groupe est probablement constitué par des substantifs abstraits bien que dans les langues historiques les concrets prévaillent de beaucoup. C'est ainsi que M. Bolelli a pu soutenir la thèse de la valeur foncièrement concrète de la formation *τόμος* (*Rapporto fra intonazione e valore morfologico e semantico nei nomi d'agente e nei nomi d'azione in -ā ed in -ō in greco*. Studi Italiani di Filologia Classica N. S. XXIV fasc. 1—2, 1949, p. 91—116). L'essentiel c'est qu'il s'agit de substantifs.

Les adjectifs du type *lukó/é-* ne se sont pas longtemps maintenus comme catégorie productive. A leur place s'est substituée la formation à vocalisme radical *o* : *loukó/é-*. C'est qu'après la réduction ${}_{o}u > u$, ${}_{o}i > i$, etc., la base est devenue *louks* : *lukés* et l'adjectif dérivé a adopté le vocalisme radical *o* (= celui des cas forts de la forme-base) puisqu'il *impliquait* le degré zéro (*ou* = *o* + *u*). C'est donc l'adjectif au degré *o* de la racine qui apparaît à date historique comme le dérivé normal du nom-

racine déverbatif[43]. Il est vivant et utilisé à des emplois variés: 1) comme adjectif (genre commun ou neutre); 2) substantivé comme nom d'agent (et aussi nom d'instrument); surtout 3) au second membre de composés verbaux. Les fonctions 2) et 3) se réduisent à la première, qui est fondamentale (primaire). En composition *-loukós* est le successeur de *-lúks* de la même façon qu'un bahuvrīhi élargi de *-o/e-* l'est par rapport au type non élargi (p. ex. v. ind. *an-akṣáḥ* à côté de *an-ák* „sans oeil, aveugle").

C'est que dans les composés du type *-rocá-* le suffixe *-é/ó-* *souligne* seulement la valeur adjective du composé sans la créer puisqu'elle est d'avance donnée par la forme-base *-ruc-* (p. ex. *puro-yúdh-* et *puro-yodhá-* „qui combat en tête"). Au point de vue fonctionnel l'adjonction de *-é/ó-* correspond donc ici à l'élargissement des composés bahuvrīhi par les suffixes adjectifs *-e/o-*, *-(i)i̯e/o-*, etc.

Mais une différence importante par rapport aux bahuvrīhi c'est que l'adjonction de la voyelle thématique aux composés verbaux (à nom-racine) ne se fait pas de façon mécanique, mais entraîne le vocalisme radical *o* remontant à l'époque où les noms-racines déverbatifs connaissaient encore l'alternance paradigmatique *o*/zéro:

madhu-doghá- „faisant couler le lait": *ghṛta-dúh-* „faisant couler la crème";
abhi-drohá- „outrage, injure": *abhi-drúh-* „injurieux, offensif";
jarā-bodhá- „faisant attention à l'appel": *uṣar-búdh-* „veillant au point du jour";
puro-yodhá- „qui combat au premier rang" = *puró-yúdh-*.

---

[43] Les types v. ind. *rocá-*, *rucá-* sont à l'origine *dénominatifs*. Cela veut dire qu'ils n'ont pas été tirés de verbes mais des noms-racines respectifs. La preuve c'est que *-é/ó-* est un suffixe productif servant à bâtir des adjectifs sur des thèmes nominaux et non seulement sur des racines. Au contraire, l'emploi de *-é/ó-* auprès de *thèmes* verbaux (type v. ind. *-mṛṇá-* etc.) est en somme exceptionnel et très tardif.

Le *t* propre aux noms-racines légers en sonante (v. ind. *ci-t-*, *su-t-*, *kṛ-t-*...) se retrouve dans la formation *citá-*, *sutá-*, *kṛtá-* fournissant des adjectifs verbaux à valeur passive.

Lorsque le type **liké/ó-* (< **lik-*), **sutė/ó-* (< **su-t-*) est devenu déverbatif, il s'est dédoublé (scindé) en *suté/ó-*, *likté/ó-* à valeur passive, et **s(u)u̯é/ó-*, **liké/ó-* (renouvelé ensuite par **sou̯é/ó-*, **loiké/ó-*) à valeur active.

La proportion **luké/ó-* : **lóukos* = **bhṛté/ó-* : **bhórtos*, cf. *κοῖτος* „couche" < *κεῖμαι*, *νόστος* „retour" < *νέομαι*, *πλοῦτος* „richesse" < *πλέω*, *φόρτος* „charge" < *φέρω*, hitt. *sasta-* „couche" < *ses-* „dormir", fait penser à une différenciation sémantique correspondante entre les formations **bhóros* et **bhórtos* sans que les matériaux historiques suffisent à le prouver.

Le *t* du gérondif v. ind. en *-tya-* (*-kṛtya-*) et celui des noms d'action en *-ti-* plaident aussi l'ancienne provenance *dénominative* de ces formations.

Il paraît qu'une délimitation des types *-yodhá-* et *-yúdh-* (plus ancien), loin d'être une question de pure grammaire, exigerait un recours à des critères stylistiques. Il suffit de confronter les significations de *abhi-drohá-* et *abhi-drúh-* dont le premier, muni de voyelle thématique, est un substantif par opposition à *abhi-drúh-*, formation ancienne qui garde la valeur adjective, pour se convaincre qu'au point de vue *grammatical* les deux types sont équivalents en védique.

Il y a, de l'autre côté, des exemples rares, mais sûrs, de thématisation *mécanique* d'anciens composés nom-racine. Elle se reconnaît au vocalisme radical zéro:

ā-rujá- „brisant", *valaṁ-rujá-* „brisant les caves" en face de *śaphā-rúj-* „brisant les sabots";

kavi-vṛdhá- „favorisant (faisant croître) les kavi", *rayi-vṛ́dh-* „jouissant de biens", *namo-vṛdhá-* et *namo-vṛ́dh-*.

Il est peu probable qu'il s'agisse là de la conservation du type *lukó/é-*, précurseur de *loukó/é-*. C'est que les adjectifs simples du type *lukó/é-*, tirés de racines verbales, sont peu nombreux en védique. Encore sont-ils détachés de la racine verbale au point d'avoir un sens purement adjectif, ainsi *kṛśá-* „maigre", *turá-* „fort", *priyá-* „aimé", *śucá-* „clair". D'autres sont devenus des substantifs concrets: *maghá-* n. „don, richesse", *mṛkṣá-* m. „étrille", *yugá-* n. „joug", *viṣá-* n. „liquide, poison".

Les adjectifs du type *loukó/é-* n'intéressent la théorie des alternances qu'en tant que dérivés du verbe. Aussi longtemps que se maintenaient les noms-racines à apophonie *o* : zéro (*louks* : *lukés*), le type *loukós* s'y rattachait directement en copiant le vocalisme radical (fort) de la forme-base. Toujours y avait-il un rapport *oblique* de *loukós* au verbe-base de *louks*: *lukés*, c.-à-d. à *léuket(a)i* (fonction secondaire de **loukós*; v. *Prolégomènes* p. 18). Le lien entre *loukós* et *léuket(a)i* devient, à l'époque historique, d'autant plus étroit, que les noms-racines tombent peu à peu en désuétude. Le rapport entre les noms-racines et les adjectifs dérivés en *-ó/é-* n'a pas du reste disparu, mais s'est transformé en un embranchement important de l'apophonie héritée, la vṛddhi (§ 17).

La relation entre *lóukos*, *loukós* et *léuket(a)i* étant secondaire, *on ne saurait en tirer des conclusions* sur les circonstances phonétiques de la genèse du degré *o*. La délimitation des données directes et indirectes se référant à l'origine de l'alternance *e* : *o* est une tâche importante, à être constamment tenue présente à l'esprit. Si le type *loukós* présente l'apophonie *o*, c'est par rapport au verbe-base, auquel il n'est venu s'opposer qu'à une date relativement tardive.

Le suffixe adjectif *-ó/é-* impliquant le degré radical *o* semble dans un certain degré empiéter sur le suffixe thématique des bahuvrīhi et d'autres composés exocentriques. C'est du moins ainsi qu'on s'expliquera les cas

connus *ἀ-κόλουθος* „compagnon" < *κέλευθος* „chemin", *φυσί-ζοος* „produisant le blé" < *ζεά*, lat. *ex-torris* „sans patrie" < *terra* (le suffixe de composition *-i-* y évince dans une large mesure *-o-* et *-i̯o-*). Quant à l'indien, un ancien *o* est peut-être indiqué pour *pṛthu-jāghanā-* „à larges hanches" < *jaghána-*, *sahá-jānuṣa-* „avec la couvée" < *janúṣ-*, *-śārada-* < *śarád-* „an-(née)", cf. Wackernagel *Altind. Gramm.* II, 1, p. 100—101[49]. Les composés avec *-jāni-* < *jáni-* „femme" sont moins probants à cause de la palatale (on s'attendrait à *-*gāni-*, cf. *gnā́-*), mais une influence du simple n'est pas exclue. La conservation de ce procédé en indien est en tout cas liée aux exigences rythmiques ou métriques: évitation de trois ou quatre brèves successives.

Les dérivés *luk-i̯o/e-* et le type plus récent *louk-i̯e/o-* ont aussi desserré leurs liens avec les noms-bases respectifs pour entrer en relation directe avec le verbe-base et finir par joindre le système de la conjugaison.

Le vocalisme des gérondifs indo-iraniens en *-iya-* dépend de la structure de la racine. Les racines légères en consonnes montrent le degré plein ou long: *dábhya-* et *-dābhya-*.[50] Les racines lourdes ont le vocalisme plein ou zéro: *gúhya-* et *-gōhya-*. Il faut accoupler *dábhya-* avec *gúhya-* en interprétant le *a* de *dabh* comme le degré normal faisant office, dans les racines légères, du degré zéro (v. p. 49); *-dābhya-* et *-gohya-* forment de leur côté un couple caractérisé par l'ancien vocalisme *o* (d'où indo-iranien *ā* en syllabe ouverte). Les racines légères en sonante marchent tantôt avec les autres racines légères (p. ex. *várya-*), tantôt, adoptant *-t-*, avec les racines lourdes (*-stútya-*). Le *-t-* de *-stútya-* est du reste un argument en faveur de la provenance dénominative du gérondif (*guh-* : *gúh-ya-* = *stu-t-* : *stút-ya-*). La répartition du vocalisme *o*/zéro (*-dābhya-* : *dábhya-*, *-gohya-* : *gúhya-*) renvoie d'une façon non équivoque aux noms racines, thématiques ou athématiques respectivement.

L'ancienneté relative du type à degré zéro ressort surtout du fait que c'est lui qui a fourni, à date préhistorique, les neutres (= adjectifs substantivés) du type *-ádya-* (*havir-ádya-*), *-bhídya-* (*pūr-bhídya-*), *-kṛ́-t-ya-* (*vāja-kṛ́tya-*), etc. L'unique exception, dans le texte du RV, semble *-sāhya-* (*abhimāti-*, *nṛ-*, *pṛtanā-*) à côté de *-sáhya-* (*nṛ-ṣáhya-*), mais le Pada a partout *-sahya-*. Le type ne se rencontre qu'en composition.

Quant à la formation plus récente à vocalisme *o*, elle apparaît d'abord au simple. En composition c'est toujours le type à vocalisme zéro qui l'emporte. Ainsi pour les racines lourdes et la formation affiliée en *-t-*:

---

49 La forme de composition *-vāra-* (< *vára-*) comporte un allongement *ă* > *ā* tout comme *-vāsas-*.

50 Les gérondifs en *-taviya-* (< *-tu-*) et *-aníya-* (< *-ana-*) ne datent que de l'époque historique.

prati-ítya-, *(an-)ānukr̥tyá-*, *(an-)ādhr̥ṣyá-*, *(abudhyá-)*, *aśvabúdhya-*, *(a)pramr̥ṣyá-*, *(ayudhyá-)*, *(an-)apavr̥jyá-*, *praśásya-*, *upastútya-*. Dans une minorité de cas il s'agit de simples: *gúhya-*, *túјya-*, *dŕ̥śya-*, *yújya-*, *śrútya-*. Dans le type à degré *o* ce sont au contraire les formes simples qui prédominent: *árdhya-*, *cétya-*, *jóṣya-*, *dárśya-*, *póṣya-*, *márjya-*, *yódhya-*, *ráṁhya-*, *védya-*. En composition on ne rencontre que (*ágohya-*, *ájoṣya-*, *ánedya-*), *praśáṁsya-*.

Les formes à *a(n)-* privatif ne sont pas des composés au sens propre, les gérondifs étant susceptibles de négation comme n'importe quelle forme à valeur adjective. Si l'on tient à parler de composition, il faudra qualifier une forme comme *ágohya-* de composé nominal.

Le degré long des racines légères n'étant qu'un effet morphologique du rapport v. ind. *i* : *e*, *u* : *o*, *r̥* : *ar* (cf. § 41), il est chronologiquement postérieur à ce dernier et par conséquent peu représenté dans le RV. Simples: *vā́rya-*, *sā́cya-*, *(á)dābhya-*, avec accentuation anomale *grāhíya-*, *bhāv(i)yá-*. Avec préverbe: *anumā́dya-*, *(pra-, upa-) vā́cya-*, tandis que *upavākíya-* est, par son accent et sa vélaire, un dérivé de *upavāká-*. La majorité de ces gérondifs maintiennent la voyelle brève: *gádhya-*, *dábhya-* (mais *ádābhya-*), *návya-*, *pánya-*, *bhávya-* (mais *bhāv/i/yá-*), *avadyá-* (*vā́dya-* AV), *hávya-* „appellandus" et *suhavyá-* „appellandus; libandus". Avec préverbe *(a)vidasyá-*, *(pari-, upa-) sádya-* (*-sādya-* dans l'épopée), *vihávya-* „appellandus; libandus".

Le *-t-* de la formation à degré zéro, son manque total dans le type à ancien vocalisme *o*, nous fournissent un point de repère permettant de délimiter les origines respectives de *lukios* et *loukios*.

Le type *lukios* a été tiré de noms-racines. Avant l'univerbation il a été renouvelé, au simple, par le type *loukios* dérivé du nom d'action *lóukos*. Cf., à l'époque historique, les gérondifs en *-taviya-*, *-aníya-* bâtis sur les supins ou noms d'action en *-tu-*, *-ana-*. A partir de l'époque de la fusion du préverbe avec le verbe personnel *loukios* a été admis dans les formes à préverbes et, vice versa, *lukios* est devenu possible en dehors de la composition.

L'ancienne accentuation suffixale de l'adjectif (gérondif) *loukios* semble s'être conservée dans quelques neutres substantivés: *havyá-* n. „offrande liquide", *tveṣíya-* n. „mouvement violent", *bhojíya-* n. „jouissance", *veśíya-* „maison"; *sahasra-poṣiya-* n. = *sahasra-poṣá-*.

Or dans une concurrence des deux types *luk-i̯o/e-* et *louk-i̯o/e-* le dernier a l'avantage de comporter un vocalisme radical qui implique celui du premier (v. plus haut *Prolégomènes* p. 10—11). C'est surtout cette circonstance qui nous paraît expliquer son extension. D'ailleurs le problème de la répartition des deux types est hérissé de difficultés stylistiques. C'est que le v. indien a cessé d'être une langue vivante avant que

le guṇa ait réussi à s'imposer à toutes les racines et toutes les positions (simples, composés).

Les observations de Pāṇini n'envisagent que des cas individuels et ne sauraient être considérées comme des règles générales de la répartition de *ă* et *ā*. Cf. Renou *Grammaire sanscrite*, qui en tire une conclusion à notre avis justifiée: „La brévité du radical était sentie dans une certaine mesure comme anormale".

En iranien on constate la même coexistence des deux types. Degré zéro dans *išya-*, *bərəǰya-* et *paitiričya-*, degré plein (ancien *o*) dans *aoǰya-*, *karšya-*, *(hvarə)darəsya-*, *vaēpya-*, *rao(i)δya-*. Les racines légères ont toujours le vocalisme bref: *adaoya-* (cf. v. ind. *dábhya-*), *(fra)kairya-*, *varya-*, *frastairya-*, *zaoya-*. La longue n'apparaît que dans *hišmāirya-* „dont il faut se souvenir" (forme anormale, cf. le redoublement).

En somme le type *lóukios*, continué par le gérondif indo-iranien, n'est que la „troisième génération" du degré *o* primitif (*louk-* > *lóuko/e-* > *lóukio/e-*) et ne saurait être mis sur un pied d'égalité chronologique avec les formations précédentes.

Enfin les dérivés primaires en *-i-* à vocalisme radical *o* comme grec *στρόφις* ne le sont qu'en apparence. On peut alléguer une série d'arguments en faveur de leur origine secondaire (dénominative).

1) En indien le suffixe *-i-* sert à élargir les bahuvrīhi en remplaçant surtout un ancien *-a-*, p. ex. véd. *práti-ardhi-* „à qui appartient la moitié" < *árdha-* et les composés avec *-gandhi-* (*dhūmá-gandhi-* „qui sent la fumée" etc.) < *gandhá-*. Formes parallèles en avestique et dans les langues classiques, v. Wackernagel *Altind. Gramm.* II, 1, p. 105.

2) Dans les patronymiques en *-i-* (+ vr̥ddhi) ce suffixe remplace aussi un *-a-*, p. ex. *páurukutsi-* < *purukútsa-*, *plā́yogi-* < *playoga-*, *váidadaśvi-* < *vidadaśva-*, *sā́varṇi-* < *sávarṇa-*.

3) Il est aussi probable que l'accentuation récessive des adjectifs en *-i-*, aussi bien simples que redoublés, s'explique, en même temps que le suffixe, par la dérivation *secondaire*: *tū́rvi-* „supérieur", *dhúni-* „bruyant", *dhrúvi-* „ferme, immobile", *bhŕ̥mi-* „mobile", *vyáthi-* „chancelant", *śúci-* „brillant"; *(dur-)gŕ̥bhi-* „difficile à saisir"; formes redoublées *cákri-* „actif", *jágmi-* „se hâtant", *jághni-* „frappant", *jághri-* „faisant jaillir", *táturi-* „surmontant, victorieux", *tū́tuji-* „impétueux", *tā́tr̥pi-* „récréant, rafraîchissant", *dádhi-* „donnant", *dā́dhr̥ṣi-* „osant", *pápri-* „faisant passer, sauvant", *pápuri-* et *pápri-* „prodigue", *sásni-* „capturant; distribuant", *súṣvi-* „pressurant le soma", *sásri-* „coulant, courant", *vívici-* „s'emparant", *yū́yuvi-* „éloignant, chassant", *yúyudhi-* et *yū́yudhi-* „belliqueux", *vā́vahi-* „allant vite (en voiture)"; avec préverbe *nídhruvi-* „constant, fidèle".

Au point de vue descriptif (synchronique) il n'y a point de doute qu'il s'agit de dérivés secondaires. Mais l'accentuation récessive frappant le vocalisme zéro, le redoublement ou le préverbe, nous font supposer une différenciation accentuelle ancienne entre les dérivés déverbatifs oxytons et les dérivés dénominatifs à recul d'accent. Cette supposition est confirmée par l'accent des patronymiques à vṛddhi (toujours récessif) et la circonstance que la formation *jágmi-* est un successeur du type **jagmá-* (avec redoublement non-intensif), qui manque presque totalement: on n'en trouve que *dadhṛṣá-* „hardi" et *sasrá-* „coulant" (*vavrá-* „cave" étant un substantif) en face de *dádhṛṣi-* et *sásri-*. Il sera donc indiqué de considérer aussi *dhúni-*, *dhrúvi-*, *śúci-*, etc., comme des élargissements de *dhuná-* (cf. *dhunéti-* „à marche retentissante"), *dhruvá-*, *śucá-*, et ainsi de suite.

L'accentuation *oxytone* propre aux anciens dérivés *déverbatifs* est continuée par les simples du type *svarí-* „bruyant, mugissant", les composés comme *ātují-* „se ruant sur qc." ou *tuvigrí-* „dévorant beaucoup", enfin par des formes redoublées *ācakrí-* „faisant", *nijaghní-* „qui abat", *dadí-* „donnant", *papí-* „buvant", *babhrí-* „portant", *sāsahí-* et *viṣāsahí-* „domptant, victorieux", *vyānaśí-* „pénétrant" (< parfait *ānaś-*).

Les dérivés barytons ayant renoué la relation directe avec les verbes-bases, les deux types accentuels sont à date historique déverbatifs et peuvent se construire avec complément direct, p. ex. *kármāṇi cákriḥ* (IX, 88, 4) et *ásat ... sát ... ācakríḥ* (VI, 24, 5), ou *jághnir vṛtrám* (IX, 61, 20) et *sāsahír mṛ́dhaḥ* (II, 22, 3).

Il résulte de ce qui précède que l'accentuation de *στρόφις* „homme retors", *τρόπις* „quille d'un bateau", *τρόφις* „bien nourri", *τρόχις* „coureur" plaide une provenance secondaire, dénominative, de ces dérivés, plutôt qu'une origine verbale *directe*. Il s'agit là du suffixe *-i-* destiné à l'origine à souligner la valeur adjective du type *τομός*. Le suffixe secondaire *-i-* est resté vivant en grec auprès des simples aussi bien que des composés [51].

Nous arrivons à la conclusion que le type *στρόφις*, pas plus que *τόμος*, *τομός* ou *loukios* (gérondifs indo-iraniens), n'a pas appartenu à la couche primitive des dérivés à apophonie radicale *o*.

[51] Chantraine *o. c.* p. 113: „Le morphème *i* a servi de suffixe secondaire: *ἄκρις* „sommet" < *ἄκρος*; *λάτρις* „serviteur" < *λάτρον*; *δάμαλις* „génisse" < *δαμάλη*; *φῆμις* „renommée" < *φήμη*." Pour les composés v. *ibid.* p. 112: „*ἄναλκις* „lâche" cf. *ἀλκή*; *θέσπις* „inspiré par les dieux" < *θεός* plus racine *seq** de *ἐννέπω*; *νῆστις* „à jeun", cf. d'autre part *ὠμηστής*; *ἵππουρις* „garni d'une queue de cheval" cf. *οὐρά*; *ἄκοιτις* „épouse" cf. *κοίτη*". — L'auteur constate (p. 111) „qu'aucune valeur précise n'est attachée à l'élément *i* qui dès l'indo-européen a joué le rôle d'un élargissement (*πόλις*; *canis*, *iuvenis*, *mensis*, etc.)". Il nous semble que surtout les bahuvrīhi et les dérivés à vṛddhi parlent en faveur d'un suffixe *-i-* soulignant la valeur adjective.

§ 7. Le type τομή

Ce type, plus jeune que *τόμος*, garde assez bien le sens abstrait primitif. Il fournit des noms d'action surtout en grec et dans les langues du Nord. Il faut supposer que la formation a été productive aussi dans les autres langues européennes, sa rareté relative en italo-celtique étant attribuable à un dépérissement du procédé. Quant à l'indo-iranien on n'a qu'à regarder les index des dictionnaires respectifs pour se convaincre 1) que les noms d'action radicaux en *-ā-* y sont peu nombreux, cf. v. ind. *īśā́-* „dominance", *krīḍā́-* „jeu", *jarā́-* „vieillesse", *nindā́-* „blâme"; 2) qu'il n'y a rien qui corresponde exactement à *τομή*, aucune formation primaire en *-ā* avec distribution de la quantité radicale (*ă/ā*) en fonction de la structure de la syllabe. En v. indien (Whitney-Zimmer p. 403) les noms d'action en *-ā-* sont tirés, à l'époque postérieure, surtout de thèmes de présents caractérisés (*-s-ā-*, *-ay-ā-*, etc.).

Pour ce qui est des langues européennes, voici un choix de matériaux:

Grec. On s'est borné aux exemples dont le vocalisme *o* s'oppose à *e* d'un verbe survivant en grec: *ἀγορά* „assemblée" < *ἀγείρω*; *ἀλοιφή* „onguent" < *ἀλείφω*; *ἀμοιβή* „échange" < *ἀμείβω*; *ἀοιδή* „chant" < *ἀείδω*; *ἀρωγή* „secours" < *ἀρήγω*; *βροχή* „pluie, inondation" < *βρέχω*; *γονή* „naissance, postérité", cf. *ἐγενόμην*; *διαλογή* „énumération" < *διαλέγομαι*; *δορά* „peau écorchée" < *δείρω*; *δοχή* „récipient, réception" < *δέχομαι*; *κλοπή* „larcin" < *κλέπτω*; *λοιβή* „libation" < *λείβω*; *μολπή* „chant" < *μέλπομαι*; *μομφή* „reproche" < *μέμφομαι*; *μονή* „arrêt" < *μένω*; *νομή* „pâturage" < *νέμω*; *ὁλκή* „action de tirer" < *ἕλκω*; *ὀχή* „aliment" < *ἔχω*; *πλοκή* „action de tresser; tissu" < *πλέκω*; *πνοή* „souffle" < *πνέω*; *ποθή* „regret" cf. *θέσσασθαι*; *πομπή* „escorte" < *πέμπω*; *πορδή* „pet" < *πέρδομαι*; *ποτή* „vol" < *πέτομαι*; *ῥοή* „courant" < *ῥέω*; *ῥοπή* „inclinaison" < *ῥέπω*; *ῥωγή* „déchirure" < *ῥήγνῡμι*; *σκοπή* „action d'observer, observatoire" < *σκέπτομαι*; *σπονδή* „libation" < *σπένδομαι*; *σπορά* „ensemencement, semence" < *σπείρω*; *σπουδή* „hâte" < *σπεύδω*; *στοιβή* „bourre" < *στείβω*; *στολή* „équipement, habillement" < *στέλλω*; *στοργή* „tendresse" < *στέργω*; *στροφή* „évolution" < *στρέφω*; *τομή* „coupure" < *τέμνω*; *τροπή* „fait de tourner" < *τρέπω*; *τροφή* „nourriture" < *τρέφω*; *φθογγή* „voix" < *φθέγγομαι*; *φθορά* „perdition" < *φθείρω*; *φορά* „action de porter" < *φέρω*; *φορβή* „nourriture" < *φέρβω*; *χοή* „libation" < *χέω*; (Hésychius *ὀλπά* „espoir" < *ἔλπομαι*).

Germanique: gotique *laiba* „reste" = v.-h.-a. *leiba* < *-leiban*; *staiga* „rue" = v.-h.-a. *steiga* < *steigan*; *flahta* „*πλέγμα*" < germ. *flehtan*; *wraka* „persécution" < *wrikan*; v.-h.-a. *leisa* „trace, ornière" (de même v.-h.-a. *lêra*) cf. got. *leisan*; *reisa* „départ, expédition" < *rîsan*; *reiza* „ligne tracée" < *rîz(z)an*; *sleifa* „glissoire, traîneau" < *slîfan*; *darra* „touraille" cf. got. *-þairsan*; *stanga* „perche" < *stingan* (v. angl., v. norr.) „poindre"; *scara* „troupe" < *scëran*; *stala* „larcin" < *stëlan*; *trata* „pas, trace" < *trëtan*.

Lituanien (ici encore on n'a tenu compte que de l'opposition *o* : *e*): *bangà* „onde" < *beñgti* (*pabangà* „fin"); *bradà* „bourbe, vase" < *bre(n)dù*; *brandà* „maturité" < *bręsti*; *dagà* „chaleur estivale" < *dègti* (*ìšdagos* „dé-chet" etc.); *apdangà* „couverture" < *deñgti*; *dárga* „temps pluvieux" < *dérgti*; *drąsà* „audace, hardiesse" < *dręsù*; *pagálba* „aide" < *gélbėti*; *pagrandà* „chemin planchéié" < *grįsti* et *grę̃sti*; *grasà* „menace" < *gresiù*; *kamšà* „remplissage" < *kemšù*; *kankà* „tourment" < *kę̃sti*; *atkarpà* „tronçon" < *kerpù*; *kartà* „couche" < *kertù*; *lakà* „entrée (d'une ruche)" < *lekiù*; *landà* et *lánda* „trou" < *lendù*; *lankà* „prairie" < *leñkti* (*į́lanka* „baie"); *lasà* „mangeaille (pour les oiseaux)" < *lèsti*; *maldà* „prière" < *melsti*; *markà* „rouissage" < *meñkti*; *narà* dans *naromìs plaũkti* „nager à plongeons" < *nérti* (*ìšnara* „dépouille d'un serpent etc."); *rankà* „main" < *renkù*(?) (*parankà* „glanage"); *sagà* „boucle" < *sègti*; *pãsaka* „conte" < **sèkti*; *pasalà* „félonie" < *selė́ti*; *apsargà* „garde, escorte" < *sérgėti*; *skalà* „éclat (de bois)" < *skélti*; *pãskalba* et *paskálba* „bruit, racontars" < *skélbti*; *slankà* „homme lourd, lent, indolent, etc." < *slenkù*; *ãtspara* „résistance" < *spìrti*, lette *spert*; *atstangà* „résistance" < *sténgti*; *pašalpà* et *pãšalpa* „aide, appui" < *šelpti*; *ìštaka* „décharge (d'un étang etc.)" < *tekė́ti* (*núotaka* et *nuõtaka* „jeune fille nubile"); *talkà* „communauté de travail" < *teĩkti*; *talpà* „place (suffisante)" < *telpù*; *pavadà* et *pãvada* „deuxième femme" < *vèsti*; *atvangà* „repos" < *véngti*; *pavarą̀* „tirant (d'une bourse etc.)" < *vérti*; *pavažà* et *pãvaža* „barres (du traîneau)" < *vèžti*; *atžalà* „rejeton" < *žélti*; *pražangà* „transgression" < *žeñgti*; *apžargõms* „à califourchon" < *(ap)žeñgti*; *apžvalgà* „aperçu" < *žvelgti*.

Slave: -**dorga* „convulsion, spasme" < **dьrgajǫ*, **dьrgati* „palpiter"; *kosa* „tresse" < *česati*; *lǫka* „δόλος, πανουργία" < **lękti*; *mǫka* „farine" < *męknǫti* „devenir mou"; *nora* „tanière" < **nerti* „plonger"; *ǫza* „lien" < *vęzati*; -*pona* (p. ex. v. slave *opona* „καταπέτασμα") < *pęti*; -*pora* (p. ex. *podъpora* „appui") < **perti*; *stroka* „κέντρον, στίγμα" < *strъkati*; *tǫga* „συνοχή, περίστασις" < **tękti*, *tęgnǫti*; -*vora* (p. ex. *zavora* „verrou") < **verti*.

On ne saurait nier l'antiquité indo-européenne du type *τομή* ni son caractère déverbatif dans les langues historiques. Est-il aussi déverbatif par son origine? Nous penchons vers une réponse négative.

On sait depuis le travail célèbre de J. Schmidt (*Pluralbildungen der indogermanischen Neutra*) que le pluriel du neutre provient d'une transformation d'un abstrait (> collectif) du genre féminin. Or puisque ce dernier continue souvent à subsister comme une catégorie morphologique autonome, il faut compter avec une ancienne différenciation d'un type unique. L'abstrait (d'où collectif) dénominatif s'est transformé en pluriel neutre. Mais il s'opposait en fonction secondaire au verbe-base si le neutre était déverbatif. Soit verbe *stā* > neutre *stā́mn̥* > abstrait *stāmṓn*. En tant qu'opposé au neutre *stā́mn̥* l'abstrait (> collectif > pluriel) *stāmṓn* a subi un

remaniement: 1) il a adopté l'accentuation du singulier; 2) il est devenu un pluriel en empruntant au genre commun les cas obliques; 3) parfois la forme du nom.-acc. a aussi été refaite, p. ex. grec et lat. -*es-a* (*γένεα*, *genera*) pour -*ōs* (*αἰδώς*, *honōs*), d'après -*es-o/es* (*γένεος*, *generis*) etc.

En fonction secondaire le type conservait la forme ancienne en devenant le dérivé direct du verbe-base, c.-à-d. un abstrait déverbatif ou nom d'action. Cf. p. ex. les formes différenciées du védique:

	pluriel neutre	abstrait déverbatif (s'il existe)
thèmes en -*u*-	-*ū(ni)*	-*ū(ḥ)*
,, ,, -*es*-	-*āṁsi* < -*ās(i)*	-*āḥ*
,, ,, -*men*-	-*mā(ni)*	-*mā* [52]

Il n'en est pas autrement pour le type *τομή*. C'est un abstrait dénominatif de *τομός*, -*όν*, dont la forme s'est maintenue intacte grâce à la différenciation. En fonction d'abstrait dénominatif il est entré dans le paradigme de *τομόν* en fournissant le pluriel neutre (*ἁ*) *τομᾱ́* devenant, pour une raison ou une autre, (*τὰ*) *τομᾰ́*. Mais la forme ancienne subsiste en fonction d'abstrait déverbatif comme nom d'action de *τέμνω*.

La réponse sera donc: par son origine la formation *τομή* est un abstrait de l'adjectif *τομός*, -*όν*. Le lien avec le verbe est secondaire et s'explique par la loi de différenciation traitée *Prolégomènes* p. 18. Immédiatement avant la différenciation *τομή* cumule les fonctions d'abstrait nominal (> collectif) et d'abstrait verbal. La forme renouvelée fait office d'abstrait nominal (collectif), les formes anciennes continuent à servir d'abstraits déverbatifs. Du même coup la relation entre le pluriel neutre et les abstraits féminins se trouve élucidée dans certains détails formels qui infirmaient l'évidence des rapprochements de J. Schmidt.

Le passage *abstrait* (ou collectif) *dénominatif* > *abstrait* (ou nom d'action) *déverbatif* n'est certainement sans parallèle. Ainsi les collectifs latins en -*alia* (p. ex. les noms de fêtes *Floralia*, *Saturnalia*, *Lupercalia*) ont été en partie tirés de noms déverbatifs, p. ex. *sponsalia* („fête des) fiançailles" (*battualia* „exercice des armes (de gladiateurs)". Rattachés directement aux verbes *épouser* ou *battre* ces formes ont servi de modèle pour

[52] Selon M. Kretschmer KZ XXXI, 1892, p. 350, Hirt *Griech. L.- u. F.-lehre*², 1912, p. 391, etc., le rapport *τέκμαρ* : *τέκμωρ* est parallèle à *τέρμα* : *τέρμων*. Dans *σκῶρ*, *ὕδωρ*, *ἔλωρ* (< *ἑλεῖν*), *ἐέλδωρ* < (*ἐ*)*έλδομαι*, *πέλωρ* on a affaire à l'évincement de l'ancien singulier par le collectif correspondant. Un cas comme *τέκμαρ* : *τέκμωρ* suppose au contraire une différenciation sémantique entre les deux thèmes.

Le même rapport formel se retrouve dans **kety̯r̥* : **kety̯ōr* (v. ind. *catvā́ri*, lat. *quattuor*, got. *fidwor*, grec *τετρώκοντα* < *τετωρ-κοντα*).

les dérivés déverbatifs comme *accordailles* < *accorder*, *fiançailles* < *fiancer*, *relevailles* < *relever*, *crevaille* < *crever*, *trouvaille* < *trouver* (Meyer-Lübke *Hist. Gramm. d. franz. Sprache* II, p. 53—54).

§ 8. Les itératifs-causatifs *loukei̯e/o-*

Le problème de cette formation se pose au comparatiste sous deux aspects: 1) celui de son origine dénominative ou déverbative; 2) celui de sa valeur primitive. L'un est étroitement lié à l'autre.

La différence accentuelle entre les itératifs-causatifs en *-áya-* et les dénominatifs en *-ayá-* en v. indien constitue jusqu'ici l'objection principale au rapprochement direct de *loukei̯e/o-* et le nom verbal *loukó/é-*. Or le scindement accentuel de l'indien (*L'acc. d. l. indo-eur.* p. 113) a uniquement sanctionné une ambivalence fonctionnelle existant dans *loukei̯eti* depuis l'origine. Cette formation était *en première ligne* un dérivé de *loukó/é-* formé moyennant le suffixe infiniment productif *-i̯e/o-* ajouté au *thème* nominal. En seconde ligne et indirectement elle était sentie comme un dérivé du verbe-base de *loukó/é-*, donc de *léuket(a)i*. Dans le dernier cas ce n'était plus *-i̯e/o-* mais *-ei̯e/o-* qui faisait office du suffixe de dérivation. Donc: fonction primaire — dénominative, tous les thèmes nominaux étant des mots-bases potentiels de verbes dénominatifs; fonction secondaire — déverbative, puisque les verbes itératifs-causatifs ne peuvent être tirés que de verbes primaires, ceux qui eux-mêmes fournissent un nom verbal *loukó/é-*.

Le scindement accentuel *-ayá-* : *-áya-* de l'indien a mis *loukéi̯e/o-* (*rocáya-*) en rapport direct avec le verbe-base. Il y a eu dissociation des fonctions primaire (dénominative) et secondaire (déverbative), cf. *Prolégomènes* p. 18. Pour ce qui est du passage dénominatif > déverbatif cf. aussi *Note liminaire* p. 31: le renouvellement de la dérivation verbale s'effectue en règle par l'intermédiaire de noms déverbatifs.

Le rattachement direct au verbe-base aurait pu se produire encore d'une autre façon. Ainsi slave *nositi*, *voditi*, *voziti*, *laziti*, etc., ne peuvent être conçus que comme déverbatifs parce que **nosъ* (au sens de „portant" ou „action de porter") ou **vodъ* n'existent guère, et que le sens concret de *vozъ* ou *lazъ* ne sauraient justifier celui de *voziti*, *laziti*.

Le but que nous envisageons est de nous rendre compte du vocalisme des types *lukéi̯e/o-*, *loukéi̯e/o-* (v. ind. *rucáya-*, *rocáya-*) en relation avec la valeur itérative-causative. Les vocalismes de *lukéi̯e/o-*, *loukéi̯e/o-* reflètent fidèlement ceux des noms déverbatifs *lukó/é-*, *loukó/é-*, respectivement. Le degré *o* de *loukéi̯e/o-* est donc d'ordre *tertiaire* : *léuket(a)i* > *louk-/luk-* > *loukó/é-* > *loukéi̯e/o-*. Ainsi n'ajoute-il aucune nouvelle donnée au problème de la provenance phonétique de l'alternance *e* : *o*. Mais à date historique

les formations v. indiennes *rucáya-*, *rocáya-*, émancipées au point de vue accentuel, sont nettement déverbatives.

On a tâché d'établir une distinction sémantique entre les types *rucáya-*, *patáya-* d'une part, *rocáya-* et *pātaya-* de l'autre (BSL XLIV, 1947/8, p. 58) en attribuant aux premiers un sens itératif, aux derniers, un sens causatif, en suivant par conséquent l'opinion (sur *pataya-* : *pātaya-*) de Delbrück. Le défaut de ce rapprochement est d'avoir manqué un point essentiel: la différence *chronologique*. Le type *loukéi̯e/o-* est en train d'évincer la formation ancienne *lukéi̯e/o-*, cette évolution étant en rapport étroit avec le remplacement de *lukó/é-* par *loukó/é-* (§ 6). Le type *loukéi̯e/o-*, dont le vocalisme *implique* celui de *lukéi̯e/o-* (*ou* = *o* + *u*) semble l'avoir emporté dès l'époque indo-européenne, à en juger par l'accord de l'indo-iranien, grec, germanique, slave et même italo-celtique. En réalité *lukéi̯e/o-* n'est attesté à date historique que par le RV, pour disparaître à l'époque postérieure de l'indien en tant que catégorie morphologique autonome.

L'ancienne valeur itérative de *loukéi̯e/o-*, attendue à priori (*Note liminaire*, p. 31—32), est solidement établie en slave[53], moins bien en grec. Partout ailleurs elle a disparu. On a beau traduire l'opposition *pátati* : *patáyati* par *voler* : *voleter*, c'est là une différence d'ordre lexical et non catégoriale puisqu'elle est tout à fait isolée. Au point de vue descriptif l'accord des racines (*pat*) peut être considéré comme accidentel, cf. allemand *fliegen* mais *flattern*. La valeur causative semble en revanche attestée dans toutes les langues en question, cf. slave **tekti* (*tešti*) : *točiti*, grec *φέβομαι*: *φοβέω*, lat. *memini* : *moneo*, germanique (got.) *sit(j)an* : *satjan*, v. ind. *gácchati* : *gămáyati*, et ainsi de suite. Mais elle n'est productive que dans les langues qui n'ont pas développé la valeur itérative, donc en germanique et en indo-iranien.

En slave et en grec elle semble présenter un caractère plutôt sporadique. Un exemple comme **tekti* (*tešti*) : *točiti* est isolé en slave, deux autres exemples *ležati* : *ložiti* et *sěděti* : *saditi* offrent un constraste *complexe*, celui de verbe d'*état* intransitif à verbe d'*action* transitif. Ces oppositions sont du reste arbitraires. Au contraire, un rapprochement comme *donošǫ* (présent): *donesǫ* (futur) est pertinent, d'où aussi celui de *nošǫ* (présent indéterminé): *nesǫ* (présent déterminé). Le premier relève de la flexion, le second, de la dérivation. Les prétendus causatifs grec *σοέω* et *φοβέω* sont des *actifs*[54] appartenant à *σοέομαι*, *φοβέομαι*. Il faut plutôt opposer *σοέω* à *σεύω*, *σοέομαι* à *σεύομαι*, *φοβέω* à *φοβέομαι*, et *φοβέομαι* à *φέβομαι*. Ceci posé on constate qu'aussi bien en slave qu'en grec la

[53] Avec un renversement du rapport *verbe-base* (*nesti*) : *itératif* (*nositi*) en *indéterminé* (*nositi*) : *déterminé* (*nesti*).

[54] C'est que l'actif grec est causatif par rapport à l'ancienne valeur intransitive du médiopassif (*ἀπ-όλλυται* „il périt": *ἀπ-όλλῡσι* „il fait périr").

formation en *-eie/o-* est itérative tant pour les verbes intransitifs que pour les transitifs. Slave intransitifs *broditi* ‹ *bresti* (*brъsti*), *laziti* ‹ *lěsti*; transitifs *goniti* ‹ *gъnati*, *nositi* ‹ *nesti*, *vlačiti* ‹ *vlěšti*, *voditi* ‹ *vesti*, *voziti* ‹ *vesti*. Grec intransitifs *βρομέω* ‹ *βρέμω*, *τρομέω* ‹ *τρέμω*; transitifs *στροφέω* ‹ *στρέφω*, *τροπέω* ‹ *τρέπω*, *σκοπέω* ‹ *σκέπτομαι*, bien que dans maint cas la différence de mode d'action soit en train de disparaître (*σοέομαι* = *σεύομαι*, *σκοπέω* = *σκέπτομαι*) [55].

Les deux problèmes concrets à aborder ici sont 1) le remplacement, en indo-iranien et en germanique, de la valeur itérative par la valeur causative; 2) la fonction du type résiduaire *rucáya-* dans le RV.

Dès 1929, dans l'article *Le genre verbal en indo-iranien* (Rocznik Orientalistyczny VI, p. 199—209), nous avons relevé certains phénomènes accompagnant la disparition de la catégorie du mode d'action (p. ex. itératif). En général on a affaire à un renouvellement *formel* de la catégorie, c.-à-d. il ne s'agit que d'un évincement d'une *forme* ancienne par une forme nouvelle, la continuité sémantique de la catégorie n'ayant souffert en aucun moment. Cf. dans le cas qui nous intéresse le remplacement d'abord de *rucáya-* par *rócaya-* puis, en fonction d'itératif, celui de *rocáya-* par *róruc-* (intensif › itératif). Or, dans l'article mentionné, on a mis en évidence les fonctions dont s'étant chargées certaines formes anciennes sont aptes à survivre. Les exposants formels du mode d'action deviennent des morphèmes indiquant la diathèse (voix) ou se lexicalisent, p. ex. *pávate* „il brille“: *punā́ti* „il purifie, adorne, etc.“, de même *jávate* „il court“: *junā́ti* „il fait courir, stimule“, *rámate* „il reste, s'arrête“: *ramnā́ti* „il arrête, fixe“, *śóbhate* „il brille“: *śumbháti* „il fait briller“ (la différence affixale est partout accompagnée d'un changement de voix). Exemple de lexicalisation pol. *czuć* „sentir“: *czuwać* „veiller“ (ancien itératif de *čuti*). On a aussi, *l. c.*, dirigé l'attention sur le fait que les phénomènes du type *punā́ti*, *śumbháti* étaient étroitement liés au rétrécissement fonctionnel de l'ancien médiopassif (type *léuketai*) en indo-iranien.

1) L'expression de la valeur itérative ayant été renouvelée en indo-iranien (remplacement de la formation en *-aya-* par le présent à redoublement intensif) le type *rocáya-* ne s'y maintient que comme remplaçant de l'ancien actif, à savoir dans les cas où le médiopassif a conservé l'ancienne valeur intransitive. Le rapport primitif:

	léuketi „il fait briller“	*léuketai* „il brille“
itératif	*loukéi̯eti*	*loukéi̯etai*

[55] Il est du reste souvent difficile de décider si une forme comme *πορθέω*, *στοιχέω*, *τροφέω*, etc., représente un ancien itératif ou un dérivé dénominatif récent.

Il y a, de l'autre côté, des formes du type **loukei̯e/o-* isolées comme *δρομέω* (*ἔδραμον*), *ὀχέω* (‹ **u̯eĝh*).

se réduit à *léuketai* „il brille“: *loukéi̯eti* „il fait briller“, tandis que *loukéi̯etai* ne garde que les fonctions du moyen (sens refléchi affaibli etc.). En d'autres termes, l'ancien rapport *actif* : *médiopassif*, représenté encore bien en grec (*φέρει* : *φέρεται*, *ἀπόλλῡσι* : *ἀπόλλυται*), mais presque oublié en indo-iranien (où la valeur passive était dévolue à la forme en *-yá-*), a été attaqué aussi du côté de l'actif. L'association de *léuketi* (transitif-causatif) avec *léuketai* (intransitif-passif) ne s'y conserve pas. Sur un actif transitif on bâtit un passif en *-yá-*, ou bien on maintient le médiopassif avec sa valeur intransitive pour remplacer l'actif par une formation nouvelle (*punā́ti*, *śumbháti*, causatif en *-áya-*).

Le fonds des causatifs indo-iraniens consiste donc a) de formes comme *loukéi̯eti* (*rocáyati*) s'opposant à des médiopassifs (déponents) intransitifs *léuketai* (*rócate*); b) en deuxième ligne de formes comme *gāmáyati* s'opposant à des *actifs* intransitifs; c) en troisième ligne seulement de verbes doublement transitifs comme *kārayati* „faire faire“ (‹ *kr̥ṇóti*, *karóti*) s'opposant à des actifs transitifs. Le groupe c) n'existe encore ni en védique ni dans l'Avesta, il ne représente qu'un développement ultérieur de l'indien. M. Thieme (*Das Plusquamperfectum im Rigveda*) a été le premier à remarquer que dans le RV les vrais causatifs n'existent que pour les verbes intransitifs. Dans l'article précité du Rocznik Orient. on trouvera une liste complète des causatifs du RV et de l'Avesta qui s'opposent à des verbes-bases intransitifs. Les verbes de sensation sont une exception seulement apparente à cet égard (Thieme, *o. l.*, p. 21 sq.). Le causatif est bâti sur l'ancienne valeur médiopassive qui est „luire, briller“ et non „voir, considérer“, „résonner“ et non „entendre“, etc., p. ex. avest. *srāvaya-* „réciter“ = „faire résonner“, véd. *cetáya-* „enseigner“ = „faire luire, rendre évident“ (avec *datif* et non avec accusatif de la personne). V. *Un archaïsme de la conjugaison indo-iranienne* (Rocznik Orient. VIII, 1932, p. 94—101) [56].

Il va sans dire que la valeur causative n'a pu se développer sans que disparût le sens itératif primitif propre au suffixe *-áya-*. Si le védique conserve une série de couples du type *kṣóda-* : *kṣodáya-* dont les membres sont équivalents au point de vue de la diathèse, il ne faut pas y chercher

[56] Le degré vocalique indo-eur. *ŏ* est régulièrement continué par indo-ir. *ā* lorsque le type **bhorei̯e/o-* s'oppose à une formation intransitive (active ou déponente), c.-à-d. lorsque sa fonction est nettement causative. Il peut s'agir aussi du contraste *médiopassif* : *causatif* (*factum facere*, cf. p. ex. v. ind. *śrāváyati* „faire que qc. soit entendu, faire résonner“). De l'autre part, le maintien du dérivé en *-ei̯e/o-* à côté d'un verbe fondamental transitif est un archaïsme ou bien se justifie par une différence sémantique secondaire. A l'époque postvédique les anciennes formes itératives ne survivent qu'à condition d'avoir changé de valeur lexicale ou grammaticale (itératif › causatif).

des différences de mode d'action, mais plutôt une distinction d'ordre lexicale ou stylistique. Il y a là simplement survivance, à côté de la forme nouvelle en *-aya-*, de l'ancien actif à valeur transitive-causative. Le développement du verbe indo-iranien se laisse résumer de la manière que voici: des deux sens propres à la racine verbale, p. ex. „perdre (ruiner)“ et „périr“ la langue n'a retenu qu'un seul comme sens fondamental (valeur de la racine), le second étant rendu, suivant le cas, soit par la formation en *-ya-*, soit par le causatif en *-áya-*.

Passons aux exemples védiques de la coexistence de l'ancien actif transitif et du causatif. On voit que presque partout il y a conservation, au médiopassif, de l'ancien sens intransitif (-passif), que le causatif n'apparaît par conséquent que comme successeur de l'actif encore survivant. En face du médiopassif *kṣódate* „se mouvoir“ la valeur transitive-causative „ébranler“ est rendue par *kṣódati* (1 ex.) et *kṣodáyati* (1 ex.), indifféremment. Le médiopassif *códate* „se hâter“ (2 ex.) explique le causatif *codáyati* „mettre en mouvement; aiguiser“ coexistant avec *códati* (du même sens); mais on rencontre aussi un exemple (*codáyāse*) à sens intransitif (VI, 46, 13). Le verbe *cyávate* „remuer“ (intrans.) a à côté de lui le causatif *cyaváya-* „remuer“ (trans.) 16 fois sans compter l'aoriste redoublé, tandis que l'ancien actif, à sens transitif-causatif, n'est représenté qu'une seule fois (I, 165, 10). Si à côté d'une vingtaine d'exemples de *jánati* „engendrer, procréer“ il y a un nombre beaucoup plus élevé de formes de *janáyati* (même sens), c'est que le moyen a le sens „naître“, l'opposition *actif* „procréer“: *médiopassif* „naître“ s'étant bien conservée en dehors du système du présent (p. ex. *jajā́na* „il a procréé“: *jajñé* „il est né“), et au présent dans *jániṣva* (impératif), *ajanata* (3e p. plur. imparf.) „naître > être destiné à qc.“. La racine verbale *jar* est représentée par *járate* „vieillir, se décrépir“, l'actif (2 ex.) ayant la valeur causative „user etc.“; le causatif *jaraya-*, attesté par les formes du part. prés. (7 ex.), a le sens de l'actif. En face du médiopassif *námate* „s'incliner“, l'actif *námati* (6 ex.) et le causatif *namáyati* (2 ex.; outre l'aoriste III) ont la même valeur transitive. Le thème *púṣyati* n'est attesté qu'à l'actif qui réunit les deux sens de „fleurir, prospérer“ et „faire fleurir, prospérer“; le causatif *poṣáya-*, qui signifie „faire prospérer, nourrir“, s'oppose au sens intransitif. Même chose pour *mádati* (uniquement à l'actif) „se réjouir“ et „réjouir, enivrer, inspirer“, le causatif *mādaya-* se justifiant par le sens intransitif. Le causatif *marjáya-* „nettoyer, filtrer, etc.“ contraste avec la valeur passive de *mṛñjata* „ils ont été filtrés“. Le médiopassif *yátate* signifie „marcher en rangs serrés, défiler; se réunir ou s'accorder avec q.; rivaliser avec q., se quereller“. L'actif *yátati* et le causatif *yātáyati* ont tous les deux le sens fondamental de „réunir“, le causatif n'étant qu'un successeur de l'actif. On retrouve le même rapport dans le cas

yáccha- : *yāmáya-*. La racine *yu* „rester à l'écart de qc.“ (p. ex. *yúcchati* RV V, 54, 13) et „repousser, détourner“ (*yuyóti*) a un causatif *yā̆vayati* s'opposant à la valeur intransitive. Le cas de *ráṁhate* „courir, se hâter“ est plus complexe: 3 formes du médiopassif de *ráṁha-* ont la valeur intransitive, 2 formes de l'actif et 1 forme du thème *raṁháya-* sont causatives, mais la valeur intransitive se rencontre aussi dans *raṁhayante* et *araṁhayanta* (médiopassif du causatif). L'actif *réjati* et le causatif *rejáyati* „secouer“ s'opposent tous les deux au déponent *réjate* „trembler“. Pour *várdhate* „croître“, *várdhati* et *vardháyati* „faire croître“, Grassmann remarque que le sens intransitif est attesté aussi au médiopassif de *vardháyati*, mais on en relève des exemples uniquement à l'aoriste redoublé (*ávīvṛdhvam* I, 124, 23; *ávīvṛdhanta* IV, 32, 12); de l'autre côté, il y a des traces d'un actif intransitif *várdhat* (X, 61, 26) et *várdhāḥ* (X, 50, 5). L'actif *sā́dhati* partage le sens „aboutir, réussir“ avec le médiopassif *sā́dhate*, et concurrence *sādháyati* dans l'acception „faire réussir“. — Entre *dábhati* „nuire; abandonner“ et *dambháyati* „gâter, faire échouer“ il y a peut-être une différence de nuance sémantique qu'il reste à préciser. Mais aucune distinction ne se laisse constater entre *píparti* et *pārayati*, *mándati* et *mandáyati*, *śnáthiti* et *śnatháyati*.

Quelques exemples de l'Avesta: *daxš-* „enseigner“ à côté de *daxšaya-*, cf. v. ind. médiopassif *dákṣate* „valoir, être bon à qc.“; *dərənā-* „fendre“ à côté de *dāraya-*, cf. véd. *dar-* à valeur transitive et intransitive; *baxša-* „participer“ et „faire participer“: *baxšaya-* „faire participer“; *frāda-* (*frāδa-*) et *frāδaya-* „faire prospérer“ en face du médiopassif „croître, prospérer“; *varəda-* (*varəδa-*) et *varədaya-* (*varəδaya-*) „faire croître“, cf. médiopassif „croître“; *zaran-* et *zāraya-* „fâcher, irriter“, mais médiopassif de *zaran-*: „se fâcher, s'irriter“ [57].

L'indo-iranien peut même, en vue d'une nuance factitive spéciale, bâtir le causatif sur le passif en *-yá-*. Ainsi ind. *bhandáyati* „to cause to *be* bound or caught“, *rodháyati* „to cause to *be* besieged“.

Le germanique se comporte en gros comme l'indo-iranien. La formation en *-jan* à ancien vocalisme *o* est causative par rapport aux verbes intransitifs. Ces derniers peuvent aussi continuer les verbes déponents disparus en germanique. A côté d'un verbe primaire transitif la formation est d'occurrence plus rare et ne semble subsister qu'en vertu d'une *différence lexicale* qui l'a détachée du verbe-base. Aucune trace d'une fonction itérative, dévolue dès le germanique commun au type en *-ōi̯i/a-* (2e classe des verbes faibles). Exemples gotiques et allemands (v.-h.-a., m.-h.-a.):

---

[57] Il n'est pas indiqué de serrer de trop près les faits avestiques vu l'extension, survenue en moyen iranien, de *-aya-* à la place de *-a*.

got. *hneiwan* „s'incliner“, v.-h.-a. *nîgan*: got. *hnaiwjan* „rabaisser“, v.-h.-a. *neigen*; got. *bi-leiban* „rester“: *bi-laibjan* „laisser“; got. *ur-reisan* „se lever“: *ur-raisjan* „éveiller“; got. *ga-driusan* „tomber“: *ga-drausjan* „renverser“; got. *sliupan* „se glisser, se couler“: *af-slaupjan* „dépouiller“; got. *brinnan* „brûler“ (intrans.): *brannjan* „brûler“ (trans.); got. *ur-rinnan* „se lever (soleil)“: *ur-rannjan* (causatif); v.-h.-a. *sinnan* (< *sinþan*) „voyager, tendre à“: got. *sandjan* „envoyer“; got. *siggan* „s'abaisser, descendre“: *saggjan* „abaisser, faire descendre“; got. *ga-stiggan* „προσκόπτειν“: *ga-staggjan* (causatif); m.-h.-a. *zinden* „être embrasé“: got. *tandjan* „allumer“; got. *fra-wairþan* „périr“: *fra-wardjan* „perdre (ruiner)“; got. *ligan* „être couché“: *lagjan* „coucher“ (trans.); got. *ga-nisan* „guérir, se rétablir“: *ga-nasjan* „sauver, rétablir“, v.-h.-a. *nerien* „nourrir“; got. *sitan* „être assis“: *satjan* „asseoir“; m.-h.-a. *dringen* „pénétrer“: *drengen* „presser, serrer“; m.-h.-a. *werben* (< *hwerban*) „tourner“ (trans. et intrans.): *werben* (< *hwarbjan*) „tourner, rouler“ (trans.).

Got. *fra-atjan* „distribuer sous forme de nourriture“ (*fra-itan* „dévorer“) n'est pas un double transitif, pas plus que *dragkjan* „donner à boire à q.“ (*drigkan* „boire“), cf. *saei gadragkei ainana ... stikla kaldis watins* (M X, 42) avec datif-instr.

Manque de valeur causative mais différence d'ordre *lexical* chez les verbes transitifs. P. ex. got. *ga-beidan* „supporter“: *ga-baidjan* „forcer“; got. *bi-windan* „envelopper“: *bi-wandjan* „éviter“; got. *us-windan* „tresser“: *us-wandjan* „se soustraire“; v.-h.-a. (*w*)*rîzan* „déchirer“: *reiz*(*z*)*en* „exciter, irriter“; v.-h.-a. *biogan* „fléchir“: *bougen* „incliner“; v.-h.-a. *dwingan* „forcer“: *dwengen* „comprimer, serrer“.

Enfin, pour certains couples, aucune différence n'est constatable: grec δοκιμάζειν est rendu tantôt par *kiusan*, tantôt par *kausjan*; Luc VI, 38 μέτρον σεσαλευμένον est traduit *mitads gawigana*, mais un peu plus bas (Luc VI, 48) οὐκ ἴσχυσεν σαλεῦσαι αὐτήν est rendu par *ni mahta gawagjan ita*; grec διώκειν est en règle traduit par *wrikan*, mais c'est *bi aljana wrakjands aikklesjon* qui apparaît comme l'équivalent de κατὰ ζῆλον διώκων τὴν ἐκκλησίαν dans Phil. III, 6.

Il incombera aux recherches futures de décider si certains dérivés bâtis sur des verbes-bases transitifs ne s'opposent en réalité au médio-passif ou à la formation en *-nan*, laquelle tend à le remplacer. Le sens de *fra-atjan* p. ex. est nettement de „faire que qc. soit mangée“ et non „faire q. manger“. De même *dragkjan* peut se rattacher à *drugkans* au sens actif „celui qui a bu“[58]. Ces exemples rappelleraient donc, dans un certain degré, le type v. ind. *bandhάyati* „faire que q. soit lié“.

[58] Le participe *drugkans* au sens actif „celui qui a bu“ > „ivre“ est bien attesté dans la Bible.

2) Le prédecesseur de *loukei̯e/o-*, la formation itérative *lukei̯e/o-*, a aussi été utilisé à l'expression de la diathèse. C'est du moins ce que nous laisse supposer l'emploi de *lukei̯e/o-* au sens transitif-causatif: *citáya-* „enseigner“ (*cétati* „percevoir“), *ukṣáya-* „rendre fort“ par rapport à *úkṣa-* „devenir fort“, *vipáya-* „ébranler, etc.“ < *vépate* „trembler“, *sūdáya-* „rendre savoureux“, sont les précurseurs de *cetáya-*, *vakṣáya-*, *vepáya-*, *svadáya-*, tandis qu'entre *mahάya-* et *maṁhάya-* il existe une différence sémantique assez considérable. De l'autre côté, en face de la formation transitive-causative *loukei̯e/o-* le type ancien garde souvent une valeur intransitive: *rucáyate* (1 ex.), sens intransitif, considéré par Grassmann (à tort) comme dénominatif, (*vi-*)*dyutáyate* (1 ex.) „briller“, *chadáyati* (7 ex.) „paraître, sembler, plaire“, *śucáya*(*n*)*t-* (5 ex.) „luisant, brillant“, *riṣayádhyai* (infinitif, 1 ex.) „faire tort à soi-même“. Les formes nouvelles *rocáya-*, *dyotáya-*, *chandáya-*, *śocáya-*, *reṣáya-* ont toutes une valeur transitive-causative et sont en général employées avec des désinences actives; l'adjonction de désinences moyennes ne se fait que pour exprimer un sens réfléchi (p. ex. *chandáyate*), nullement intransitif-passif. Les formes *tujáya-* „pousser en avant“, *śubháyate* „briller d'un vif éclat“, *mṛḍáya-* „être favorable“, *turáya-* „pousser en avant“, *dhvasáya-* „dégager de la poussière“ sont intransitifs comme *tujá-*, *śúmbha-*, *mṛḍá-*, *turá-*, *dhvasá-*, respectivement.

La conclusion que nous imposent ces données c'est que le type *lukei̯e/o-*, avant d'être remplacé par *loukei̯e/o-*, était partiellement engagé dans des oppositions de diathèse. Des formes comme v. ind. *ukṣáya-*, *vipaya-*, *sūdaya-* avaient, lors de l'expansion du type itératif nouveau *loukei̯e/o-*, un sens causatif. D'autres qui ne l'avaient pas, comme *rucáya-*, *dyutáya-*, *chadáya-*, *śucáya-*, ont été refoulées et rétrécies au sens intransitif par la formation *loukei̯e/o-* au moment où celle-ci devenait causative.

Le fait que *loukei̯e/o-* est le successeur de *lukei̯e/o-* et que la coexistence en védique des deux types n'a qu'un caractère passager, est confirmé par la disparition de la formation *lukei̯e/o-* dans la période postvédique. De 18 représentants du type ne survivent que quatre exemples lexicalisés (*mahάya-*, *mṛḍáya-*, *spṛháya-*, *sūdáya-*).

Comment faut-il s'expliquer le mécanisme du passage *mode d'action* (*itératif*) > *diathèse* (*transitif-causatif*)? Un dérivé itératif s'opposant à un verbe transitif contraste d'abord avec la forme active (voix de fondation), en deuxième ligne avec la voix médiopassive du verbe-base. Aussitôt privée du sens itératif, la formation en *-ei̯e/o-*, évinçant l'actif, adopte, *par opposition au médiopassif*, une valeur causative (=celle de l'ancien actif). C'est ce qui nous explique pourquoi les formes-bases des verbes causatifs sont représentées d'abord par des verbes médiopassifs (v. plus haut les causatifs indo-iraniens).

Le remplacement de l'actif par l'ancien itératif (forme caractérisée) est conforme au principe de la p. 10—11 (implication).

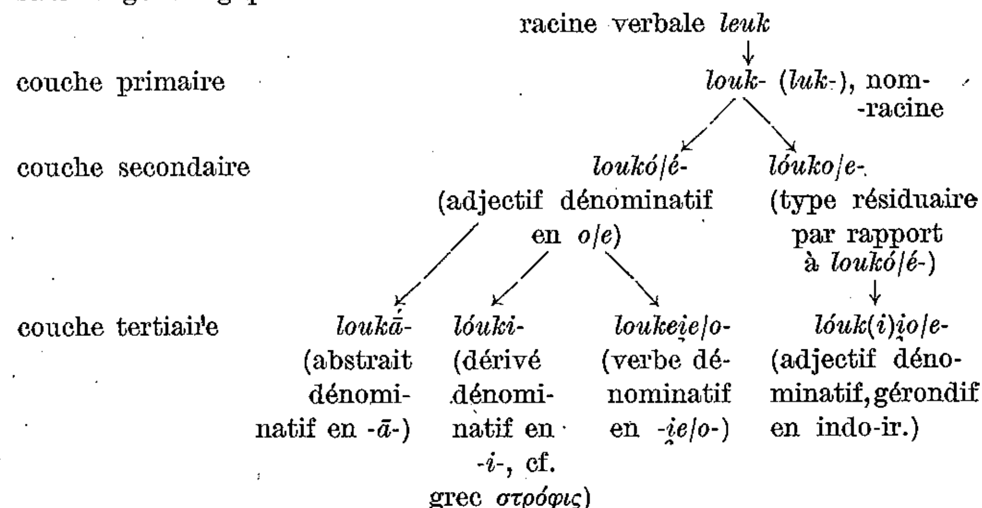
Somme toute on peut affirmer que le type *loukeie/o-* a à l'origine une valeur itérative. La provenance secondaire de la fonction causative semble évidente. Déverbatif à l'époque historique le type *loukeie/o-* est par son origine dénominatif, étant en dernière ligne bâti sur l'adjectif (déverbatif) *loukó/é-*. Le remplacement de *lukeie/o-* par *loukeie-* suit de près celui de *lukó/é-* par *loukó/é-*.

Pour ce qui est du problème de la provenance du degré *o*, le vocalisme de *loukeie/o-* est d'ordre tertiaire (*léuketai* > *louk-/luk-* > *loukó/é-* > *loukeie/o-*) et ne saurait être utilisé directement pour déterminer les conditions phonétiques de la genèse de l'apophonie *e/o*.

§ 9. Conclusions

Dans les paragraphes qui précèdent on a tâché de trouver une chronologie relative aux principales catégories à degré vocalique *o*. Deux formes se placent au début du développement préhistorique de l'apophonie qualitative: le parfait et les noms d'action déverbatifs. Grâce à la dérivation dénominative, le vocalisme de ces derniers a été introduit dans certaines formations suffixales lesquelles ayant renoué le lien direct avec les verbes-bases ont contribué à l'expansion du vocalisme *o* en tant que morphème accessoire accompagnant le procédé de l'affixation.

L'extension successive de l'apophonie *e/o* peut être représentée par un schéma généalogique. Soit



Le lien indirect entre le verbe et une formation morphologique dénominative dont le mot-base est lui-même déverbatif, se fait sentir et de-

vient direct chaque fois qu'il y a renouvellement formel du type en question. Le dérivé dénominatif, qui ne fait que copier le vocalisme du mot-base, devient *caractérisé* par son degré vocalique le moment où il s'oppose directement au verbe. Par rapport à *loukó/é-* le verbe dérivé *loukeie/o-* ne présente que le suffixe *-ie/o-* du verbe *dénominatif*. Mais la mise en contraste direct avec *léuket(a)i*, *lelóuke*, *éluket*, etc. (*e* : *o* : zéro) fait apparaître le *o* de *loukeie/o-* comme provenant d'un *choix* effectué parmi les vocalismes variables du verbe-base ou comme une modification de son vocalisme fondamental (*e*). Dès lors le vocalisme radical *o* devient un morphème complémentaire de l'adjonction du suffixe *déverbatif* *-ie/o-*. La même explication vaut pour tous les autres types morphologiques du schéma d'en haut.

Le siège primitif de l'apophonie *e/o* est représenté surtout [59] par les paradigmes du parfait et des noms-racines déverbatifs. Ces paradigmes sont 1) des formes fondées — le parfait s'appuyant sur le présent (radical), les noms-racines, sur les verbes correspondants; 2) des formes à accentuation mobile, donc à alternance *voyelle pleine* : *voyelle réduite*. Ces deux facteurs *pris ensemble* constituent la condition indispensable de la genèse de l'alternance morphologique *e* : *o*.

En ce qui concerne le timbre *o* dans les suffixes flexionnels de la déclinaison (*-or-*, *-on-*, etc.), notre théorie du caractère *fondé* du degré *o* a l'avantage de pouvoir rendre compte *à la fois* de la différence entre (πατ-)ήϱ et (δώτ-)ωϱ, et de celle entre (πατ-)ήϱ et (εὐπάτ-)ωϱ. *Aucun lien direct avec l'accentuation.* Le timbre *o*, phonétique dans les cas faibles de toutes ces formes, n'est généralisé que dans les formes fondées, par opposition aux formes de fondation, comme marque accessoire du procédé morphologique de la dérivation ou de la composition.

Là au contraire où la forme-base, étant à son tour fondée, a généralisé le vocalisme radical ou suffixal *o*, la forme fondée maintient et généralise le degré *e* en retournant ainsi au vocalisme originaire. P. ex. dans les noms-racines déverbatifs composés (verbe *leuk* > nom-racine *louk* > nom-racine composé *leuk*) ou dans les adjectifs en *-es-*, qui représentent des thèmes en *-os/es-* composés.

Le point de départ phonétique de l'alternance *e* : *o*, la coïncidence de $_e$ et $_o$ devant les sonantes *r*, *l*, *n*, *m*, peut être considéré comme le terme *a quo* de l'*émancipation du vocalisme réduit*. Car aussi longtemps que les voyelles atones ne diffèrent des voyelles toniques que par une réalisation qui laisse intact le nombre des termes du système vocalique, aussi longtemps que les termes des systèmes vocaliques accentué et inaccentué se

[59] Et non pas *uniquement*, à en juger par les cas comme *ĝenu*, *deru*: γόνυ, δόϱυ, si toutefois l'explication de la p. 58 est correcte.

correspondent un à un sans qu'il y ait syncrétisme ou implication du côté du vocalisme inaccentuée, on ne saurait parler d'un vocalisme réduit *autonome*. L'implication ${}_{e}r > {}_{o}r$ en face de l'opposition *er* : *or* garantit l'existence des *phonèmes* (toujours inaccentués)${}_{e,o}$ en face de *e*, *o* (accentués ou inaccentués, v. le paragraphe suivant).

L'apparition de l'apophonie e : o marque donc en même temps le commencement de l'évolution phonologique du vocalisme inaccentué, laquelle a abouti au degré zéro.

L'apophonie qualitative est antérieure à tous les changements phonologiques d'ordre quantitatif.

La détermination exacte des conditions phonétiques du passage ${}_{e} > {}_{o}$ se heurte à l'obstacle constitué par la généralisation *morphologique* de l'apophonie qualitative. La solution proposée plus haut (${}_{e}r$, ${}_{e}l$, ${}_{e}n$, ${}_{e}m > {}_{o}r$, ${}_{o}l$ ${}_{o}n$, ${}_{o}m$) trouve néanmoins un appui aussi bien dans la répartition des timbres *e* et *o* de la flexion verbale thématique (p. 72—73) que dans les considérations phonétiques générales (p. 39).

CHAPITRE II. L'APOPHONIE QUANTITATIVE *e/o* : zéro

§ 10. Remarques générales sur le degré zéro

L'alternance *e* : zéro est apparente surtout dans les catégories morphologiques où une syllabe radicale ou suffixale est privée de l'accent du fait de son mouvement *progressif*. Les paradigmes comme **éimi* : **imé*, **kr̥-néu-mi*: **kr̥-nu-mé*, **pətérm̥* (acc.) : **pətréi* (dat.), typiques à cet égard, prouvent une forte association entre l'alternance *e*/zéro et la place de l'accent. Il n'est guère surprenant qu'on ait d'abord attribué le degré zéro à la position *prétonique* de la syllabe respective. Mais P. Kretschmer a eu le mérite de faire remarquer (KZ XXXI, p. 325 ssq.) que les syllabes posttoniques n'échappaient pas non plus à la réduction. „L'ablaut Kretschmerien", c.-à-d. la réduction ou la chute du vocalisme *posttonique* apparaît surtout dans les suffixes flexionnels de la flexion „fermée" (v. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 24): *-is*, *-i*, *-im*; *-us*, *-u*, *-um*; *-r̥*, *-n̥* (neutres); *-is* (< *-i̯es/ios-*, p. ex. lat. *magis*, *minis-ter*, *satis*, got. *mins*, *wirs*, *þana-seiþs*). Parmi les désinences, si l'on fait abstraction du rapprochement incertain dat. *-ei*: loc. *-i*, on relèvera comme exemple sûr *-e/os*: *-s* dans *-ās*, *-e/ois*, *-e/ous*, *-ens* (p. ex. gāth. *xᵛə̄ng* „du soleil", *rāzəng* „du commandement", *haxməng* „de la société", avest. récent *barəsmən*, *ayąn*; v. irl. *anmae* „du nom"); *-e/ont*: *-n̥t* à la 3ᵉ p. plur.

La réduction progressive joue aussi un rôle dans les racines biformes: **ĝenə* : **ĝnē*. Dans **leuk* : **luké*, **seĝh* : **sĝhé* le caractère radical de *é* est hypothétique.

S'il n'est pas étonnant que ces cas de réduction posttonique aient de prime abord échappé à l'attention des linguistes [1], on se demande de l'autre côté pourquoi ils constituent, par rapport aux réductions prétoniques, un groupe relativement maigre. C'est que le jeu des alternances (puisque ce sont les alternances qui nous intéressent ici et non pas simplement les réductions) ne s'effectue que soit entre mot-base et dérivé, soit entre deux formes appartenant à un seul et même paradigme. Or dans la dérivation un dérivé primaire (déverbatif) peut présenter le degré radical zéro si c'est le suffixe qui porte l'accent; dans la flexion il y a des formes

[1] Etant donné que la plupart ne s'éclaircissent qu'à l'aide de l'hypothèse supplémentaire de la mobilité accentuelle des paradigmes nominaux.

fortes accentuées sur la racine ou sur le suffixe, et les formes faibles accentuées sur la désinence. De cette façon l'apophonie radicale est conditionnée par le déplacement progressif de l'accent, soit sur le suffixe soit sur la désinence; l'apophonie suffixale, par l'accent désinentiel.

L'alternance à degré zéro posttonique n'apparaît que dans les paradigmes à flexion „fermée“ [2], avec son opposition *accent radical* : *accent suffixal* (au lieu de *a. radical* : *a. désinentiel* ou *a. suffixal* : *a. désinentiel*), pour les exemples v. ci-dessus.

Les désinences flexionnelles ne sont pas, en règle générale, sujettes à des alternances *en fonction de l'accent*. Un cas comme gén. sing. *-es* : *-s* est ambigu: la voyelle est peut-être, par sa provenance, radicale ou suffixale. Les désinences sont des éléments qui, loin d'être eux-mêmes conditionnés, conditionnent l'accentuation et l'apophonie quantitative. Les suffixes de dérivation entraînent parfois des mouvements de l'accent et des changements du vocalisme radical (cf. les dérivés à accentuation suffixale en *-tó-*, *-tí-*, *-ú-*, etc.), mais tombent, de l'autre côté, sous le régime de désinences flexionnelles (*-térm̥*, *-tréi*).

Pour mettre au clair l'enchevêtrement de l'accent et de l'apophonie quantitative il faut d'abord délimiter d'une manière rigoureuse les termes *degré zéro* et *degré réduit* (*faible*, *affaibli*). On les distingue parfois en opposant p. ex. le *e* de **pektós* (**peq^{u}tós*) „cuit“, au *i* de **liktós* (**liq^{u}tós*) „abandonné“, ou au *r̥* de **mr̥t(u̯)ós* „mort“, et en se servant du terme *réduit* (*faible*, *affaibli*) pour désigner le vocalisme de la première forme tandis que le terme *degré zéro* est réservé aux cas comme **liktós*, **mr̥tós* (< **leik*, **mer*). Ainsi Hirt (*Idg. Gramm.* II, 1921, p. 78) parle d'un degré „intermédiaire“ (*Mittelstufe*) entre les degrés plein et zéro. Le $_e$ affaibli de **pektós* serait devenu une voyelle pleine dans toutes les langues historiques (*πεπτός*, *coctus*, *kèptas*). Il y a là un malentendu qui découle de la confusion de deux étapes de l'évolution phonétique. L'*e* de **pektós* (*πεπτός*, *coctus*, *kèptas*) est un *e* plein, l'*i* ou le *r̥* de **liktós*, **mr̥tós* est bien un degré zéro, c.-à-d. au point de vue des témoignages historiques il n'y a nulle part un degré faible. De l'autre côté, si l'on envisage un état préhistorique suffisamment reculé, il y a un degré faible dans *toutes* ces formes: **p$_e$któs*, **l$_e$iktós*, **m$_e$rtós* (>**m$_o$rtós*). L'idée de Hirt *o. c.*, qui transcrivait $_e$ par ь, $_o$ par ъ (signes graphiques des yers slaves), nous semble avoir été juste. Tout comme en slave, la „vocalisation“ de $_e$, $_o$, c.-à-d. des voyelles réduites ou faibles, fournit, suivant le cas, ou bien zéro ou bien les voyelles pleines *e*, *o*. Tout comme en grammaire slave on peut distinguer entre les $_e$, $_o$ „faibles“, qui tombent, et les $_e$, $_o$ „forts“, qui se vocalisent“ en voyelles pleines (brèves). Entre *réduit* (*faible*, *affaibli*) et *zéro*

[2] *Et. indo-eur.* p. 138—140; *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 24—25.

il y a une différence d'ordre *chronologique* non seulement pour **pektós*, mais aussi pour les types **liktós*, **mr̥tós*, sans que pour cela les „vocalisations“ de **p$_e$ktos*, **l$_e$iktós*, **m$_e$rtós* (**m$_o$rtós*) aient été nécessairement synchroniques.

L'indo-européen a été, jusqu'à un certain moment, une langue à accent *dynamique*, au sens phonologique du terme. Cela veut dire qu'il connaissait, outre les syllabes inaccentuées à vocalisme plein (= identique au vocalisme accentué) aussi des syllabes à vocalisme réduit $_e$, $_o$ (avec syncrétisme $_e$ > $_o$ devant sonante, v. § 1). L'indo-européen se comportait donc comme le français (avec son *e* muet = [ə]), l'allemand littéraire (avec son *e* = [ə]) ou l'anglais (avec ses deux voyelles réduites dont l'une vient de s'identifier à *ĭ*). Dans toutes ces langues la voyelle réduite ne saurait se rencontrer qu'en syllabe inaccentuée, mais les syllabes inaccentuées peuvent aussi offrir le vocalisme plein. Ce tableau est bien différent du système de Hirt avec sa réduction rigoureuse de toutes les voyelles inaccentuées.

Quand on regarde de près les langues germaniques comme le v. norrois ou le v. anglais, dans lesquelles la différenciation des vocalismes accentué et inaccentué a été poussée très loin [3], on constate que l'action de l'accent y semble dans une large mesure enrayée par la coupe morphologique. Plus prononcée cette dernière et moins visibles les effets de l'accent. C'est ainsi que dans les composés vivants, bien qu'ils ne comportent qu'un seul accent phonologique (sur le premier membre), le second membre garde le vocalisme radical propre au mot simple (p. ex. v. norr. *kuern-steinn* „meule“). Un suffixe de dérivation vivant conserve parfois la quantité et le timbre primitif de sa voyelle tandis que les suffixes improductifs et les désinences n'échappent guère à l'affaiblissement. D'où vient cette différence?

Les complexes (morphèmes) dissyllabiques et polysyllabiques à vocalisme différencié par l'accent conservent, une fois employés en position inaccentuée, la répartition vocalique de la position accentuée. Dans un composé comme *kuern-steinn* la diphtongue *ei* de *steinn* reste intacte *parce qu'au simple elle s'oppose au vocalisme toujours inaccentué des désinences* (*stein*)*-e*, *-a*(*r*), *-om*. Ce rapport ou plutôt cette *hiérarchie* de *ei* par rapport à *-e*, *-a*(*r*), *-om* se maintient au deuxième membre de composé. Bien que la hiérarchie accentuelle primitive y soit supprimée, les deux syllabes de (*kuern-*)*steine* etc. étant privées de l'accent phonologique, les différences vocaliques (quantitatives et qualitatives) entraînées par l'accent au simple sont continuées en composition. Parler d'un accent

[3] Syllabe inaccentuée: confusion des timbres *i* et *e*, *u* et *o*, respectivement; abrègement des longues; monophtongaison des diphtongues.

secondaire sur le *ei* de *kuernsteinn,* lequel aurait conservé le *ei* de *-steinn,* c'est méconnaître l'essence même du phénomène. Au point de vue phonologique cet „accent secondaire“ est un prosodème *non autonome* accompagnant le vocalisme plein de *-steinn, -e, -a(r), -om.* Quand il s'agit de langues comme l'indien ou le grec, qui ne font aucune distinction entre les systèmes vocaliques accentué et inaccentué, on serait mal avisé de postuler un accent secondaire sur la première syllabe de *vasu-dā́-* (*vásu-*) ou sur le *οι* de *ἡδύοινος* (*οἶνος*).

Bref un morphème du type ˈxx à vocalisme différencié (la syllabe x n'admettant qu'un système réduit de timbres vocaliques disponibles dans ˈx ou bien admettant une ou deux voyelles réduites qui ne sauraient apparaître dans ˈx), s'il est privé de l'accent, tend à conserver l'ancien rapport entre les deux syllabes, d'où le phénomène appelé „accent secondaire“, qui n'est propre qu'aux langues à accentuation dynamique.

La coupe morphologique précédant un suffixe de dérivation productif est moins incisive que celle d'un composé. Un suffixe de dérivation ne saurait apparaître à l'état isolé. Mais, de l'autre côté, c'est lui qui implique un certain type de flexion du dérivé, une série de désinences donnée. Ainsi le suffixe de v. norr. *konungdómr* „royaume“, *-dóme, -dóma(r), -ómom* implique un paradigme en *-a-* du type *dagr* (*dage* etc.). Par rapport à la syllabe désinencielle la syllabe suffixale *-dóm-* a un vocalisme plein et apparaît comme munie d'un „accent secondaire“. Est significative à cet égard la remarque de A. Heusler (*Altisländisches Elementarbuch* ², 1921, p. 17): „Ont un accent secondaire (accessoire) les syllabes suffixales suivies d'une syllabe finale, p. ex. *gáng-ànde* „allant“, *tíþ-ènde* „nouvelle“, *vák-nàþa* „je me suis éveillé“, *mióv-àre* „plus mince“. L'accent secondaire (accessoire) *peut* même apparaître en syllabe finale, c.-à-d. devant désinence zéro. C'est au moins ce que prouve le mètre v. norrois: *vérþ-ùng* „suite“, *ópt-àrr* „fréquemment“. — A noter que dans cette dernière série d'exemples, l'accent secondaire s'explique par les formes à désinences syllabiques comme *vérþ-ùngar, mjóv-àre,* etc. [4].

En v.h.allemand, plus conservateur que les langues germaniques du Nord, l'affaiblissement du vocalisme inaccentué n'est pas encore accompli

[4] Le comportement de complexes à vocalisme différencié, introduits en position atone, est important pour la théorie du mètre germanique. La structure du vers à allitération, telle qu'elle apparaît surtout dans *Béowulf*, repose sur deux principes: a) celui de l'équivalence –́ = ⏑́ x, dont l'origine a été étudiée dans *Problems of Germanic Quantity and Metre* (Biuletyn P. T. J. X, 1950, v. p. 34 ssq.), et *Latin and Germanic Metre* (English and Germanic Studies II, 1948/9, p. 34—38); b) sur les accents secondaires qui sans être phonologiques, puisqu'ils sont impliqués par le timbre vocalique plein, sont utilisés dans la versification comme des *ictus* au même titre que les „accents principaux“ et admettent, eux aussi, la décomposition –́ = ⏑́ x.

à l'époque de Notker (commencement du XI s.). Certaines voyelles suffixales ont même gardé leur quantité et leur timbre à l'époque m.h.allemande. P. ex. m.-h.-a. *-œ̂re, -lîch, -în.* Dans le vers ces syllabes sont susceptibles de porter l'ictus.

Nous sommes enclin à supposer, pour l'époque indo-européenne précédant la vocalisation de $_e$, $_o$, un état analogue à celui qu'on constate dans les langues ci-dessus mentionnées: en syllabe accentuée il n'y avait que des voyelles pleines, tandis qu'en position inaccentuée les deux systèmes, plein et réduit, étaient en principe admissibles. Le système plein a pu être transféré en position inaccentuée, grâce à la circonstance qu'il contrastait, à l'intérieur d'un seul et même morphème, avec le système réduit, cf. les seconds membres de composé en germanique. C'est du fait de coupes morphologiques nettes impliquées par la composition et les procédés vivants de la dérivation, que l'introduction du vocalisme plein en position inaccentuée est devenue possible. Le concept vague et superficiel de l'„analogie“ ne suffit pas à rendre compte du caractère spécifique du phénomène.

Un exemple important de l'interférence de facteurs accentuels et morphologiques, lorsqu'il s'agit du vocalisme affaibli, est fourni par des catégories entières de thèmes oxytons: en *-tór/tér-, -món/mén-, -ós/és-.* Ils comportent habituellement le vocalisme plein (normal), bien que la syllabe radicale soit prétonique, et diffèrent à cet égard des dérivés primaires en *-tó-, -tí-, -ú-,* dans lesquels le vocalisme réduit (> vocalisme zéro) est de règle. Or quand on remonte jusqu'à l'époque de la mobilité des paradigmes (v. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 15—18), on a affaire à deux types mobiles, l'un baryton, l'autre oxyton, p. ex. [5]:

	baryton	oxyton
sing. acc.	*bhért$_e$r$_e$m	*pətér$_e$m
,, dat.	*bh$_e$rt$_e$réi	*pət$_e$réi

La structure accentuelle -tér$_e$m, dont la première syllabe comporte un vocalisme plein et dont la syllabe finale offre soit un vocalisme plein soit un vocalisme réduit (nom. plur. *-es,* nom.-acc. duel *-ōu,* mais acc. sing. -$_e$m, acc. plur. -$_e$ns), est introduite en position inaccentuée, d'où sing.-acc. *bhérter$_e$m. La forme est donc traitée comme un composé, ce qui entraîne aussi dat. *bhert$_e$réi à la place de *bh rt$_e$réi. L'immobilisation subséquente du paradigme fournit un **bhertér-* avec vocalisme plein de la racine. Le raisonnement est analogue pour les thèmes en *-món/mén-.*

[5] Pour simplifier l'exposé on a ici passé sous silence le syncrétisme $_e$ > $_o$ devant sonante et la question du degré *o* en général.

On n'a qu'à consulter les listes de Lindner (*Altind. Nominalbildung*) pour se convaincre qu'à part *mṛḍitṛ́-* à côté de *marḍitṛ́-* (le RV ne connaît que la dernière forme) il n'y a pas eu en indien un seul thème en *-tṛ́-* à vocalisme zéro de la racine (sur environ 80 exemples différents). Il faut naturellement faire abstraction de *uṣṭṛ́-* „boeuf (taureau) de labour", qui par son origine n'a rien à faire avec les noms d'agent (< *usrá-*, *uṣṭrá-*), et de *dṛṁhitṛ́-* „celui qui fixe" et *ninditṛ́-* „blasphémateur", que l'infixe nasal (ou le redoublement) dénonce comme formations anormales.

De même en ce qui concerne les oxytons en *-mán-* on peut parler du degré plein comme du représentant normal de leur vocalisme radical. Voici les exceptions (sur un total de plus d'une trentaine d'exemples): *vidmán-* „attention, connaissance"; *bhujmán-* a. „fécond". Sont à écarter *ūṣmáṇ-* m. „chaleur, vapeur" et *sīmán-* m. „raie, sommet", dont l'étymologie est inconnue. Quant à *bhūmán-* m. „abondance", il partage le vocalisme *ū* avec *bhū́man-* n. „terre" (à expliquer par l'aoriste *bhū-* et le parfait *babhū́va*).

Enfin les adjectifs oxytons en *-ás-* comportent aussi le vocalisme plein de la racine — hormis *duvás-*, correspondant du baryton neutre *dúvas-* „adoration", et *mṛgayás-* „bête, gibier", qui est un dérivé *secondaire* (*mṛgá-*, *mṛgayáti*).

Le témoignage conjoint de l'avestique et du grec semble postuler une catégorie de noms d'agent en *-ter-* à vocalisme zéro de la racine. Voici ce qu'en dit M. Benveniste (*Noms d'agent et nom d'action en indo-européen*, 1948, p. 18): „Il y a en iranien comme en védique deux types morphologiques de noms en *-tar-*: le critère du ton, qui fait ici défaut, est remplacé par la différence du vocalisme radical, qui ouvre deux catégories: l'une *dātar-* qui répond au type baryton du védique et au type grec *δώτωρ*; l'autre, *bərətar-* qui répond au type oxyton du védique et au type gr. *δοτήρ*. Par des moyens morphologiques particuliers se réalise en indien et en iranien la même opposition fonctionnelle, *la forme la plus ancienne étant au fait celle de l'iranien*".

Ibid. p. 23: „A vrai dire ce groupe de formes — une douzaine — à vocalisme radical réduit n'avait pas encore été reconnue. Elles apparaissent sous l'aspect de nominatifs en *-ta* que Bartholomae et Reichelt avaient enregistrés comme „infinitifs". Ce sont en réalité, nous l'avons montré ailleurs (*Les infinitifs avestiques*, 1935, p. 35 sq.), des noms d'agent".

Pour ce qui est de la différence entre les formes suffixales *-τωρ* et *-τήρ*, nous renvoyons le lecteur aux remarques du § 4. Ici c'est le vocalisme *radical* de la formation qui nous intéresse. A notre avis le degré zéro du type *bərətar-*, *δοτήρ* résulte d'innovations indépendantes de l'avestique et du grec, lesquelles s'expliquent d'une façon naturelle par les systèmes linguistiques en question.

On sait que le développement iranien consiste à faire coïncider les vocalismes de l'infinitif en *-tan(ai)* et du part. passif en *-ta-*. Suivant le cas c'est tantôt le vocalisme plein de l'infinitif, tantôt le vocalisme zéro du participe, qui l'emporte. Cf. d'un côté pehlevi *kart(ak)* d'après *kartan*, de l'autre côté, *burtan* d'après *burt(ak)*. Le vocalisme radical des noms en *-tar-* semble avoir partagé le sort de celui de l'infinitif: *kartār*, *burtār*, *guftār* comme *kartan*, *burtan*, *guftan*. Il paraît donc indiqué de considérer les noms *bərətar-* (*ā-bərətar-*, *fra-bərətar-*), *mərətar-*, *āfrītar-*, *iritar-*, *niϑaχtar-* comme conformes aux infinitifs pehlevi *burtan* (*āβurtan*), *ošmurtan*, *āfrītan*, *rītan*, *niϑaχtan*, c.-à-d. comme du moyen iranien, ce qui est confirmé par le caractère des contextes respectifs (Avesta récent) [6].

Le degré zéro propre au type oxyton en grec est solidement établi. En voici quelques exemples (d'après Chantraine, *o. c.*): *βοτήρ* „pâtre" < *βόσκω*, *δοτήρ* „celui qui donne" < *δίδωμι*, *ποτήρ* „coupe", *ἀναστατήρ* „destructeur" < *ἀνίστημι*, *ἐπιστατήρ* „varangue" < *ἵστημι*, *δμητήρ* „qui dompte" < *δάμνημι*, *κλητήρ* „témoin d'une assignation" < *καλέω*, *κρατήρ* „cratère" < *κεράννυμι*, *ῥυτήρ* „archer" < *ἐρύω*, *ῥυτήρ* „celui qui garde" < *ῥύομαι*, *θυτήρ* „sacrificateur" < *θύω*, *λυτήρ* „libérateur" < *λύω*, *ἀναψυκτήρ* „qui rafraîchit" < *ἀναψύχω*, *κλυστήρ* „seringue" < *κλύζω*, *ἀρυστήρ* „cuiller" < *ἀρύω*, *μυκτήρ* „narine" < *μύσσω*, *τριπτήρ* „mortier" < *τρίβω*, *νιπτήρ* „vase pour laver les mains" < *νίπτω*.

Or cette vocalisation s'explique par le rapport entre la formation en *-τήρ* et son remplaçant historique, les dérivés en *-της*. Les derniers ont le monopole de la composition et s'emploient en outre au simple, tandis que le suffixe *-τήρ* ne fournit que des formes simples. Cf. Chantraine *o. c.*, p. 316: „De très bonne heure, dans ce dialecte (ionien-attique) le suffixe (*-της*) a servi à former des noms d'agent aussi bien dans les noms simples que dans les noms composés. Cette extension n'est pas propre à l'ionien-attique, elle s'observe dans tous les dialectes et dès l'épopée homérique".

La zone d'emploi de *-τήρ* (dérivés simples) n'étant qu'une partie seulement de celle de *-της* (simples et composés), *-τήρ* se trouve fondé sur *-της* et reçoit de lui le vocalisme radical, qui est zéro, p. ex. *παραιβάτης* „soldat qui monte à côté du cocher sur le char" < *βαίνω*, *προίκτης* „men-

[6] La forme *vītar-* „qui poursuit" est traduite par pehlevi *vītār* (Bartholomae *Altir. Wtb. s. v.*); *yŭxtar-* est rendu par *niyōxtār* (*ibid. s. yŭxta*), il peut s'agir d'orthographe défective. Enfin *aipi-kərətar-*, quel qu'en soit le sens, n'est pas bien attesté (leçon de J_2 contre Pt_4). Des deux formes gāthiques qui entrent en ligne de compte, l'une, *dušərəϑrī*, s'interprète mal, l'autre, *paityāstar-* „qui répète (un renseignement)", est à *paity-ā-dā-* ce que *raϑaēštar-*, *aiwištar-* sont à *raϑaē-štā-*, *aiwi-štā-*.

Pour les thèmes en *-man-* et *-ah-* dont le sens fait supposer une ancienne oxytonèse (masculin ou adjectif en *-man-*, adjectif en *-ah-*), l'Avesta ne connaît que le degré plein de la racine.

diant" < *ἱκνέομαι*, *περικτίται* „habitants d'alentour" < *κτίζω*, *ἐπιστάτης* „suppliant" < *ἵστημι*, *συμπότης* „celui qui boit en même temps, convive", *ἀγροβότης*.

M. Fraenkel a cru devoir attribuer l'oxytonèse de (certains) dérivés en *-της* à l'accentuation de leurs prédécesseurs en *-τήρ*. Tout en rejetant cette opinion (*L'acc. d. l. indo-eur.* p. 164) nous maintenons, au contraire, que les dérivés vivants en *-της* ont imposé leur vocalisme radical (zéro) à la formation en *-τήρ*, reléguée à un plan secondaire, stylistique (littéraire) ou spécialisé (noms d'instruments).

Les exemples peu nombreux de la formation en *-μών* (*-μῶνος*) présentent le degré plein postulé plus haut: *θημών*, *-ῶνος* „tas" < *τίθημι*, *κευθμών*,*-ῶνος* „cachette, caverne, fourré", *τελαμών*, *-ῶνος* „baudrier" < *τλάω*; type en *-ήν*, *-ῆνος* : *λειχήν* „lichen" < *λείχω*, *πευθήν* „espion" < *πεύθομαι*.

Est plus compliqué le vocalisme des adjectifs en *-ής*, *-ές*. Bien qu'il s'agisse à l'origine de bahuvrīhi (*L'acc. d.l. indo-eur.* p. 169—170), „on observe chez Homère et Hésiode un grand nombre de dérivés qu'il est difficile de mettre en rapport avec des substantifs sigmatiques, soit que ces substantifs aient disparu sans laisser de trace, soit que nous ayons affaire à des formations analogiques" (Chantraine *o. c.*, p. 426). En règle générale le grec a bien le vocalisme plein attendu, p. ex. *νημερτής* „qui ne trompe pas" < *ἁμαρτάνω* (documentation massive Chantraine *l. c.*). Si en face de *εὐειδής*, *ἀδευκής*, *εὐπηγής*, *εὐτρεφής*, *ἀτενής*, *ἀχηνής* on rencontre aussi *αἰδής* et *ἀπροιδής*, *ἐνδυκέως*, *ἀπαγής*, *εὐτραφής*, *ἰθυτανής*, *ἀχανής*, il paraît clair que le vocalisme zéro est en rapport avec le déplacement de la dérivation de ces composés: nom en *-ος* → composé en *-ης* devenant verbe-base → composé en *-ής* (*L'acc. l. c.*).

Dégagés de la composition, les adjectifs en *-ής* ont remplacé une formation plus ancienne en *-ώς*, comportant elle aussi le vocalisme plein de la racine et représentée uniquement par des débris (adjectifs substantivés) comme *αἰδώς*, **αἰώς* (§ 4).

D'après ce qui précède il est légitime de poser, pour les thèmes motivés indo-européens en *-(t)or/(t)er-*, *-(m)on/(m)en-*, *-os/es-*, le degré radical plein (normal), lequel prouve que le vocalisme ne dépendait pas du seul accent mais qu'intervenait aussi la structure morphologique du mot. Chargée de porter l'alternance vocalique, la syllabe suffixale en dégageait la syllabe radicale qui, sans être à l'abri du mouvement de l'accent (**bhérter*$_e$*m*; **bhert*$_e$*réi*), conservait toujours le vocalisme plein[7]. Là où à l'époque des paradigmes mobiles, la voyelle radicale se trouvait constamment en position prétonique, elle subissait l'affaiblissement (**pətér-*).

[7] Nous revenons ainsi sur notre explication du degré plein des thèmes oxytons en *-tór/tér-*, *-món/mén-*, *-ós/és-*, *-tú-*, avancée dans *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 61—65. Le vocalisme radical (plein) de ces formations est en dernière ligne dû à l'ancienne mobilité flexionnelle et s'explique par les particularités de l'accentuation antérieure à la chute de $_e$, $_o$. Il ne faut pas l'attribuer, comme on a cru devoir l'affirmer (*l. c.*), à une influence *tardive* des barytons sur les oxytons, influence *postérieure* au scindement accentuel des paradigmes mobiles.

En ce qui concerne l'opposition accentuelle *oxytons* : *barytons* à l'intérieur des thèmes en *-tór/tér-*, *-tú-*, on a fait remarquer (*l. c.*) que les dérivés au sens étroit du terme sont oxytons, tandis que les formes qui ont rejoint les système flexionnel du verbe-base, présentent la barytonèse. Cf. les participes en *-tr̥-* et le supin en *-tu-* du v. indien: leur barytonèse s'oppose à l'oxytonèse des dérivés proprement dits. La valeur de participe ou de supin, respectivement, représente une fonction *secondaire* du dérivé. Or étant donné que les dérivés sont accentués sur le suffixe, la fonction secondaire est exprimée, en vertu de la loi de polarisation, par la barytonèse (l'accentuation radicale).

Le point de vue adopté ici offre une *double* possibilité d'interpréter la barytonèse des dérivés déverbatifs du type **ĝen(ə)mn̥*, **k̂leu̯os*. Ils remplissent une fonction secondaire en tant que *substantifs* ou bien en tant que formes flexionnelles du verbe (infinitifs) — par opposition aux adjectifs oxytons chargés de fonction primaire (*o. c.*, p. 59).

Un exemple très archaïque qui confirme cette conclusion, est constitué par le participe parfait **u̯eidu̯ós-* (**u̯eidu̯ót-*) avec son vocalisme prétonique normal: grec *εἰδώς* = got. *weitwoþs* „témoin". On peut y ajouter les participes grec *ἀρηρώς*, *εἰκώς*, *λεληκώς*, *μεμηκώς*, *τεθηλώς*. Les féminins correspondants ont le degré radical zéro: *ἀραρυῖα*, *λελακυῖα*, *μεμακυῖα*, *τεθαλυῖα*.

Cf. enfin les thèmes en *-ω* comme *εἰδώ·φρόνεσιν*, *ὄψιν* (*οἶδα*), *πειθώ* „persuasion" < *πείθομαι*, *πευθώ* „nouvelle" < *πεύθομαι*, *φειδώ* „épargne" < *φείδομαι*.

Toute autre est la situation des paradigmes à flexion „fermée", dont les cas forts (acc. sing. et plur., nom.-acc. duel) ne continuent qu'une tranche flexionnelle monosyllabique: acc. sing. *-om*, *-im*, *-um*, *-īm*. L'accent y a jadis joué entre la racine et le suffixe, p. ex. sing. acc. **tónum* (§ 15), gén. *t*$_o$*neús* (v. ind. *tanúm*, *tanóḥ*), sans qu'il ait existé une différence primitive entre oxytons (accentués sur le suffixe) et barytons (accentués sur la racine) comme pour les thèmes à flexion „ouverte". Aucune influence comme celle du type **pətér-* sur le type **bhert*$_e$*r-* n'était donc possible. L'immobilisation de l'accent sur la syllabe suffixale généralisait en même temps le degré affaibli de la racine, p. ex. dans les dérivés primaires en *-ti-* ou en *-ú-*.

Cf. p. ex. les adjectifs verbaux en *-tó-*, les abstraits en *-ti-*, les adjectifs en *-ú-*, les formes comme *λελακυῖα* etc. qu'on vient de citer. Le dernier exemple surtout est instructif: le degré radical zéro est dû à la position, constamment prétonique, de la racine; le degré zéro du suffixe *-u̯os/u̯es-* s'explique par la généralisation de l'oxytonèse (**-usí*, **-usi̯ás*), laquelle

a ensuite cédé au principe de l'accentuation *columnale* (*-úsī*, *-úsi̯ās* comme *-úsos*, *-úsei* d'après *-u̯ṓs*, *-u̯ósm̥* ètc.), cf. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 6.

Le sens des réflexions précédentes se laisse résumer en quelques formules succinctes. Dès l'époque préhistorique le vocalisme atone affaibli est remplacé par le vocalisme plein 1) par suite de la „vocalisation" de $_{e,o}$ dans des conditions phonétiques qu'il faudra encore préciser; 2) par suite de réarrangements morphologiques, beaucoup plus anciens, notamment l'introduction de morphèmes différenciés (au point de vue du vocalisme) en position inaccentuée. L'existence de voyelles pleines atones a été de tout temps possible grâce surtout aux procès vivants de la composition.

§ 11. La forme de la racine et la vocalisation de $_{e}$, $_{o}$

Un classement des racines indo-européennes capable de rendre compte des effets variés de l'apophonie quantitative, correspondra nécessairement à celui des langues du type archaïque comme le grec ou l'indo-iranien. Des analyses plus poussées, p. ex. celle de racines trilitères en racines *bilitères* + *déterminatif* ne nous garantiraient pas la réalité[8] et, ce qui est plus important, le caractère synchronique des faits reconstruits. La tâche du classement se trouve facilitée du fait qu'il s'agit de *racines verbales*[9] puisque, conformément à la *Note liminaire* (p. 24), l'apophonie radicale relève d'abord et surtout de la morphologie du verbe et de la dérivation déverbative.

La racine verbale indo-européenne est caractérisée par son vocalisme fondamental (*e* ou *o*)[10], par le groupe consonantique final et par le groupe consonantique initial.

[8] A cause surtout du manque de données d'ordre sémantique et fonctionnel.

[9] L'opposition des différents thèmes du verbe permet d'en dégager la racine, dont la structure est commandée par des lois phonétiques déterminées. Quand on a, de l'autre côté, affaire à un nom comme **medhu*, la fonction et la structure phonétique semblent réclamer des solutions différentes (**médhu̯-* pour le sens, **medh-* pour la forme si l'on compare les racines verbales **sed*, **segh*, etc.).

[10] La cause pourquoi un *o* fondamental est parfois négligé dans les exposés de l'apophonie indo-européenne, est pour ainsi dire d'ordre numérique. Par suite de procédés morphologiques productifs accompagnés de l'apophonie *e* : *o* l'ancien *o* fondamental se trouve submergé par la masse de *o* secondaires, de sorte qu'on est souvent tenté d'expliquer un *o* isolé par la disparition du degré normal *e*. Notre explication de l'apophonie *e* : *o* (§ 1) présuppose l'existence primordiale d'un vocalisme *o* autonome.

Pour la provenance secondaire du timbre *a* v. Chapitre IV.

La question de *ī*, *ū* primitifs (= qui ne proviendraient pas d'une réduction) paraît, pour le moment, insoluble. De même celle de *ē*, *ō* qui ne remonteraient ni à une contraction (*e*, *o* + *ə̯*) ni à un allongement secondaire.

Le groupe final d'une racine à vocalisme plein consiste de *sonante* (*i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m*) + *consonne* (*occlusive ou s ou ə̯*). Les formes plus simples n'offrent qu'un seul élément consonantique final, sonante ou consonne.

Le groupe initial comporte trois éléments consonantiques au maximum: *s* + *occlusive* + *sonante*, les formes réduites étant *s* + *occlusive*, *s* + *sonante*, *occlusive* + *sonante* ou un élément consonantique simple (*s* ou occlusive ou sonante). Certaines combinaisons binaires de sonantes (*u̯i̯-*, *ur̥-*, *u̯l-*, *mi-*, *ml-*) sont aussi admises.

Mais les combinaisons binaires *occlusive* + *s* sont aussi attestées, tant en indo-iranien qu'en grec. Il y a ensuite la possibilité, au moins théorique, de groupes initiaux composés de *ə̯* + *sonante*, constituant le pendant des groupes finales *sonante* + *ə̯* des racines seṭ. Des indices nombreux, comme la différence de traitement de *ə* = indo-ir. *i* = eur. méridional *ă* = septentrional *ŏ*, la chute ou la vocalisation du *ə* médian, la genèse des sourdes aspirées en indo-ir., etc., portent en effet à croire qu'au moment de la vocalisation de $_{e}$, $_{o}$, attestée par toutes les langues, les éléments du type *ə̯* fonctionnaient encore comme consonnes.

De toutes les distinctions mentionnées ci-dessus celle entre les racines *lourdes* (en sonante + consonne) et les racines *légères* (en élément consonantique simple) est de beaucoup la plus importante[11]. Dans les racines lourdes c'est *uniquement* le groupe consonantique final qui prend part au jeu de l'apophonie quantitative. Au point de vue de l'apophonie les possibilités théoriques sont les mêmes pour les racines comme v. ind. *cit* „apercevoir", *sic* „verser", *nij* „laver", *idh* „(s)enflammer", et *tviṣ* „être excité", *kṣip* „jeter"; *kup* „être fâché", *nud* „repousser", *uṣ* „brûler", et *krudh* „être fâché", *kṣud* „broyer"; *kr̥t* „couper", *sr̥j* „lâcher", *nr̥t* „danser", et *r̥c* (*arc*) „rayonner; célébrer"; *jambh* (*jabh*) „chercher à happer; broyer", *radh* (*randh*) „assujettir", *ac* (*añc*) „courber", et *dhvas* (*dhvaṅs*) „(se) disperser".

La forme du degré zéro de ces racines ne dépend pas non plus de l'initiale vocalique ou consonantique du morphème suivant, ni du fait que la racine est précédée ou non d'un autre morphème (premier membre de composé, préverbe, redoublement, augment).

La bifurcation en racines (lourdes) seṭ et racines (lourdes) aniṭ, étant postérieure à la vocalisation de $_{e}$, $_{o}$, ne porte aucune atteinte à l'unité foncière du degré zéro des racines lourdes. Grâce à la vocalisation de la sonante qui suit la voyelle fondamentale, les éléments finals et initiaux de ces racines n'entrent jamais en contact direct.

[11] A ne pas confondre avec la différence entre *schwere* et *leichte Basen* de Hirt, ayant trait au vocalisme fondamental (long ou bref).

Des sous-divisions ne deviennent nécessaires que pour les racines *légères*. Devant un morphème vocalique, suffixal ou désinentiel, la racine légère à vocalisme affaibli est susceptible de perdre son caractère syllabique, p. ex. v. ind. *hánti* „il tue“: *ghnánti* „ils tuent“ (**ghen-* : **ghn-*). Il se pose donc la question quelles espèces de racines légères admettent cette forme du degré zéro. La réponse n'est pas en principe difficile encore qu'en pratique, pour des raisons diverses traitées plus loin, certains types de racines échappent à la règle générale. Une racine légère *peut* perdre son caractère syllabique si l'expulsion de la voyelle affaiblie produit un groupe initial prononçable, c.-à-d. ayant la forme *s* + *occlusive* + *sonante* ou une forme binaire correspondante (*s* + *occlusive*, *s* + *sonante*, *occlusive* + *sonante*) ou enfin la forme *occlusive* + *s*. C'est dire que devant un morphème vocalique le degré zéro de racines du type (*s*+)*occlusive* + *voyelle fondamentale* + *sonante*, *s* + *voyelle fondamentale* + *sonante*, *s* + *voyelle fondamentale* + *occlusive*, *occlusive* + *voyelle fondamentale* + *s* peut entraîner l'expulsion de la voyelle radicale.

Exemples (*E*, *T*, *R* sont les symboles du vocalisme fondamental, d'une occlusive, d'une sonante, respectivement). Degré zéro de *TER*: véd. *kránt-*, *krāṇá-*, participes de *kar* (*kr̥*) „faire“; *ghnánti* : *hánti*; avest. *drīta*, optatif moyen de *dar* (< *dhar*); grec ἔπλε(ο) de πέλομαι; βλῆναι : βέλος; τλῆναι : τελαμών; βλίττω : μέλι; véd. *jñóḥ*, grec γνύπετος et γνύξ, got. *kniu*: véd. *jā́nu*, grec γόνυ; véd. *dróḥ*, grec δρυ-τόμος, got. *triu* : véd. *dā́ru*, grec δόρυ; avest. *nmāna-*; grec σός < **tu̯os* : véd. *táva*; *sER*: μία (< **smī*) en face de εἷς; *sET*: (μετα)σπών : ἕπεσθαι; σχεῖν de ἔχω (**seĝh*); *TEs*: v. ind. *psā* „mâcher“ < *bhas*; grec ξέω : slave *češǫ*. — *ə̯R* p. ex. véd. *yánti*, *ránta* [12].

Mais sans qu'ils soient admis en dehors du grec, des groupes initiaux de deux consonnes ont aussi dû exister dans la langue-mère, cf. **k̂m̥tóm* „cent“ < **dk̂m̥tóm*; grec πτη- et ἐπτόμην; avestique *xsā-* „enseigner“; *tāta-* de **ptāta-*; *fšu-* < **pk̂u-*; v. ind. *turīya-* < **kturīya-* „le quatrième“ [13], tandis que grec τρυ- semble même supposer **ktru-*; grec βδέω < **pzdē-*. — Cf. aussi les groupes *ə̯* + *s* ou occlusive (+ sonante) de v. ind. *sánti*, *dá(n)t-* (gr. ὀδούς), *smáḥ*.

Un groupe à part est constitué par les racines légères en occlusive ou *s*, dont la voyelle fondamentale est précédée d'une sonante: *les racines à samprasāraṇa*, types (*s*)*TR* + voyelle f. + *T* ou *s*, *sR* + voyelle f. + *T* ou *s*, *R* + voyelle f. + *T* ou *s*. Le degré zéro de ces racines s'identifie à celui des racines lourdes puisque la sonante précédant le vocalisme radical se charge de fonction syllabique. Exemples v. indiens: *TR* + ... + *T* : *gr̥bh-*; *sR* + ... + *T* : *suptá-*; *R* + ... + *T* : *uktá-*, *uditá-*, *uśánti*, *uhyáte*, *uptá-*, *iṣṭá-* (< *yaj*); *TR* + ... + *s* : *śuṣāṇá-* (< *śvas-*); *R* + ... + *s* : *uccháti* (< *vas*). V. § 12.

[12] En vertu de ce qui a été dit plus haut sur la possibilité de certains groupes de *sonante* + *sonante* on a aussi μνῆμα < **men*, *vrāṇá-* participe de *var* (*vr̥*) „enfermer, contenir“.

[13] Hitt. *dui̯analli* (< **kturio-*) suivant Sommer IF LVI, 1949, p. 205—207.

Enfin la voyelle fondamentale d'une racine légère peut être en même temps suivie et précédée de sonantes. C'est l'initiale du morphème suivant qui décide laquelle des deux sonantes se vocalise, l'autre conservant sa fonction consonantique. On a p. ex. **du̯ₒr-* (p. ex. dans v. slave *dvьri*) et **dur-* (p. ex. dans lit. *dùres*, *dùrys*), ou bien **ketu̯ₒr-* (p. ex. dans avestique *čaϑru-*, grec τρυ- et (τέ)τρα-, gaulois *petru-*) en face de **ketur-* (p. ex. dans v. ind. *catur-*, *turīya-*). A l'origine les formes **du̯ₒr-*, **ketu̯ₒr-* (> **ketru-*) étaient antéconsonantiques, les formes **dur-*, **ketur-* antévocaliques. L'alternance est restée vivante dans le paradigme v. ind. *śvan/śun-* „chien“: *śvábhiḥ*, *śvábhyaḥ*, *śvábhyām*, *śvásu* mais *śúnā*, *śúne*, *śúnaḥ*, etc. Mais dans le domaine verbal il n'y a que des traces assez rares de ce traitement: *dhúni-* „bruissant“ < *dhvan*, *bhr̥má-* „égarement“ < *bhram*.

Dans la suite de notre exposé les catégories suivantes jouent un rôle important: racines *lourdes*, avec l'embranchement tardif de racines *seṭ*; racines à *samprasāraṇa* (structure *sTR*, *TR*, *sR*, *R* + voyelle f. + *T* ou *s*, jamais sonante); racines *légères en sonante* à initiale quelconque; racines *légères en consonne* (occlusive ou *s*) à initiale *sT*, *T*, *s*, *ə̯* (jamais sonante). Enfin les racines à *vocalisme long* suivi ou non d'occlusive, pour lesquelles il faut compter avec une contraction a^x + *ə̯* > $ā^x$, forment un sous-type des groupes I et III (ou IV) puisque *ə̯* se comporte à maint égard comme une sonante [14].

Les quatre classes principales de racines peuvent être symbolisées de la manière que voici:

1) racines lourdes: -*ERT*, où *E* = voyelle fondamentale, *R* = sonante, *T* = occlusive ou *s*, le trait d'union dénotant les éléments consonantiques initiaux qui n'exercent aucune influence sur la forme du degré zéro
2) racines à samprasāraṇa: -*RET*
3) racines légères en sonante: -*ER*
4) racines légères en consonne: -*ET*

[14] Il faut relever ici le rôle joué par les éléments *ə̯* à l'intérieur du système consonantique de l'indo-européen. Ils se comportent comme des consonnes par rapport aux sonantes. Cf. les groupes finals *-rə̯*, *-lə̯*, *-nə̯*, *-mə̯*, comparables à *-rt*, *-rd*, *-rdh*, etc., et les groupes initiaux *ə̯r-*, *ə̯l-*, *ə̯n-*, *ə̯m-* parallèles à *tr-*, *dr-*, *dhr-*, etc. En même temps l'existence de racines comme v. ind. *khād*, *śās*, grec ϝρηγ, c.-à-d. de groupes finals *-ə̯d*, *-ə̯s*, etc., nous fait conclure au caractère sonantique de *ə̯* (cf. *-rd*, *-rs*), lequel est encore confirmé par la vocalisation de ces éléments (*ə* = indo-ir. *i* et ainsi de suite). Somme toute il faut compter avec une classe de phonèmes intermédiaires, *en ce qui concerne leur fonction*, entre les consonnes proprement dites et les sonantes.

Ce schéma est encore vivant dans les langues historiques qui ont conservé l'alternance *e* : *zéro*. Ainsi les classes verbales du germanique, établies au XIX s. au point de vue purement descriptif, y correspondent assez bien. Classes I—III = racines lourdes (*-eiT*; *-euT*; *-erT*, *-elT*, *-enT*, *-emT*, mais aussi *-rr-*, *-ll-*, *-nn-*, *-mm-* provenant d'assimilations ou de géminations postérieures). Classe IV = racines légères en sonante. Classe V = racines légères en consonne. Les racines à samprasāraṇa hésitent entre les classes IV et V, p. ex. v.-h.-a. *rëhhan* „venger", part. passé *gi-rohhan*, mais got. *wrikan*, *wrikans*. Les racines correspondantes à vocalisme fondamental *o* ont été comprimées dans deux classes. Classe VI = toutes les racines légères (la finale de *waskan* „laver" provient d'un suffixe). Classe VII = toutes les racines lourdes (*-aiT*, *-auT*, *-arT*, *-alT*, *-anT*, *-amT*) et, en plus, les racines à vocalisme fondamental long (*ē*, *ō*).

Pour ce qui est du degré zéro dans la langue-mère, l'opposition principale existe entre le groupe 4), les racines légères en consonne, et tous les autres. Quel que soit l'entourage phonétique, les deux premiers groupes gardent toujours le caractère syllabique de la racine grâce à la vocalisation de la sonante, le troisième le garde devant consonne (devant voyelle uniquement si la structure est *-RER*, cf. v. ind. *bhr̥má-* ⟨ *bhram*), p. ex. v. ind. *vr̥t* ⟨ *vart*, *gr̥bh* ⟨ *grabh*, *kr̥* ⟨ *kar*.

Pour les racines légères en consonne l'entourage est au contraire décisif. Il est constitué a) par le caractère vocalique ou consonantique du morphème suivant; b) par la position médiane ou initiale de la racine à l'intérieur du mot.

Voici la règle générale: La voyelle faible ($_e$, $_o$) est expulsée *toujours* en syllabe médiane. En syllabe initiale elle est supprimée devant un morphème vocalique mais redevient pleine (*e*, *o*) devant un morphème consonantique.

Or l'alternance, en syllabe initiale, entre zéro et voyelle pleine (provenant de $_e$, $_o$) a cessé de fonctionner de bonne heure *à l'intérieur de paradigmes*. Ainsi p. ex. pour le thème iranien *pasu-* „bétail" avec une ancienne alternance **pk̂-* (devant voyelle): **peḱ* (devant consonne), donc sing. gén. **fšaoš*, dat. **fšave* mais plur. gén. *pasvąm*, acc. *pasvō*, etc. (toutes ces formes casuelles étant faibles). Or en réalité la forme *fšu-* n'apparaît plus qu'en composition ou dans les dérivés, ainsi *fšu-šan-*, *fšuyant-*, tandis que le gén. sing. attesté est *pasəuš*. C'est dire que le vocalisme plein (*e* ⟩ *a*) provenant de $_e$ entravé de consonne s'est imposé à tout le paradigme. — C'est ce qui s'est aussi passé pour le nom du pied. Le paradigme continué par l'indo-iranien est sing. nom. **pṓds*, acc. **pódm̥*, dat. **pedéi*, plur. gén. **pedṓm*, instr. **pedbhís*, loc. **pedsú*. Le *e* radical est phonétique devant consonne (cas moyens). Les formes à désinences vocaliques comme **pedéi*, **pedṓm* remplacent **bdéi*, **bdṓm*, etc., le degré zéro **bd-* de la racine ne subsistant qu'en composition (v. ind. *upa-bdá-*, grec *ἐπί-βδαι*).

L'évincement de zéro par *e* en syllabe non-entravée est un phénomène d'ordre morphologique ayant lieu à l'intérieur de paradigmes qui comportent des désinences non seulement vocaliques mais aussi consonantiques. Que le surplus de *e* par rapport à zéro (p. ex. de **bdéi*) l'ait emporté, n'est point surprenant. La généralisation de zéro était du reste exclue à priori (**pedbhis* ⟩ **pdbhis*!). Mais on se demande sous la pression (dominance) de quel facteur les paradigmes en question ont été uniformisés.

Pour s'en rendre compte il faut retenir le fait essentiel que la vocalisation de $_e$, $_o$ dans le type *TET* (en syllabe initiale et devant suffixe consonantique) a amené la coïncidence des degrés plein et zéro, p. ex. lit. *kepù* : *kèptas*. Or les racines lourdes et, en général, toutes les racines en dehors du type *TET*, les distinguent toujours d'une façon nette. Dans un paradigme du type lourd le vocalisme des cas faibles et moyens reste le même, donc dat. **lukéi*, plur. gén. **lukṓm*, instr. **lukbhís*, loc. **luksú*. Par suite du syncrétisme des degrés plein et zéro, les racines *TET* viennent être subordonnées aux racines lourdes *TERT* [15]. Ce sont donc ces dernières qui exercent une pression égalisatrice sur les paradigmes du type *TET*:

**lukbhís*: **lukéi* = **pedbhís*: **pedéi* (à la place d'un **bdéi* primitif).

Le paradigme verbal présente le même nivellement apophonique des formes faibles antévocaliques et antéconsonantiques en faveur de ces dernières. V. ind. *adánti* „ils mangent", part. prés. *adá(n)t-*, *sasánti* „ils dorment", part. prés. *sasá(n)t-* présentent le même vocalisme que les formes *atthá* „vous mangez" ou *sasthá* „vous dormez", cf. *dviṣánti*, *dviṣá(n)t-* : *dviṣṭhá*. Si la racine „être" n'est représentée que par *s-* à la 3ᵉ p. plur. et au participe (v. ind. *sánti*, *sá/n/t-*), c'est qu'il s'agit, quelle qu'en soit la cause, d'une particularité de *toutes* les formes faibles du paradigme (p. ex. duel 2ᵉ p. *sthā́ḥ*, plur. 1ʳᵉ p. *smáḥ*, 2ᵉ p. *sthá*). Les traces de l'ancienne répartition ne subsistent que dans *kṣan* „ils mangent" du RV en face de *(a)ghastām* (duel), *(a)ghasta* (pluriel) des Brāhmaṇa, pourvu que ces formes ne soient pas refaites, cf. plus loin *ápi gdha* (⟨ *ghs-ta*).

Dans les racines légères en consonne (type *TET*) le degré zéro antévocalique s'est maintenu là où il n'alternait pas avec le degré antéconsonantique, p. ex. à l'aoriste II (*σχεῖν*). Là où il y avait alternance, p. ex. gén. sing. **bdós*, instr. plur. **pedbhís*, la pression exercée par les

---

[15] Schéma *TERT* : *TR̥T*. Cf. *Prolégomènes* p. 8.
TET

racines lourdes (gén. sing. **lukós*, instr. plur. **lukbhís*) a amené un nivellement en faveur du degré plein.

La vocalisation de $_{e}$, $_{o}$ en *e*, *o* se trouve circonscrite d'une manière assez précise. Elle n'a lieu que pour les racines légères en consonne (type (*TET*). Elle est en outre sujette à deux conditions *solidaires*, donc agissant simultanément: position initiale *et* antéconsonantique de la racine en question. A l'intérieur des paradigmes à désinences tantôt vocaliques tantôt consonantiques le nivellement s'effectue, généralement, en faveur des formes vocalisées. Mais la voyelle *e* de **pedói*, **pedṓm*, par opposition à celle de **pedbhís* ou **pedsú*, appartient à la couche *morphologique*, donc plus récente, des formes à voyelle faible „vocalisée".

Cela veut dire que dans des conditions morphologiques définies la „vocalisation" s'est répandue en dehors des conditions phonétiques originaires en évinçant le degré zéro[16]. Ce dernier est beaucoup mieux conservé en syllabe interne. Le caractère vocalique ou consonantique de l'élément suivant n'y semble plus décisif[17], c'est que le groupe consonantique résultant de la chute de $_{e}$, $_{o}$ se répartit sur deux syllabes.

Syllabe radicale précédée de redoublement. V. ind. *bá-bhri-* : *bhárati*; 3e p. plur. *bá-ps-ati*, part. prés. *bá-ps-at-* : *bá-bhas-ti* (degré plein) „il mâche, consume"; 3e p. plur. *sá-śc-ati* : *sí-ṣak-ti* „il accompagne, suit"; *sī́dati* „il est assis" ⟨ **si-žd-a-ti* ; *pí-bd-a-māna-* ⟨ *pad*; type désidératif v. ind. *dípsa-*, *śíkṣa-* ⟨ **di-dbh-sa-* etc.; grec *ἵζω* ⟨ **si-zdo*; *ἴλλω* ⟨ **ϝι-ϝλω*; *μίμνω* ⟨ *μένω*; *νίσομαι* (**ni-ns-*) : *νέομαι*; *τίκτω* : *ἔτεκον*; *ἔπεφνον* : *φόνος*.

Syllabe radicale précédée de préfixe. V. ind. *á-ps-u-* „sans nourriture" ⟨ *bhas*; *sá-gdh-i-* „repas commun" ⟨ *-*ghsti-* ⟨ *ghas* „manger"; *agdha-* (dans *agdhā́d-*) „ce qui n'a pas été mangé" ⟨ *-*ghsta-*; *ápi gdha* (3e p. sing. moyen); *ā́-sk-ra-* „lié d'amitié" ⟨ *sac*; gāth. *āskəitim* (Y. 44, 17) est interprété par Bartholomae (*Altit. Wtb. s. v.*) comme un dérivé de *hak* (⟨ *sak*) „sequi" en *-i-ti-*, mais *k* au lieu de *č* et le mètre, qui exige une

[16] L'avis suivant de M. Martinet nous semble pleinement justifié: „We stand in need of a dynamic theory of the *IE* week grade, one that would take into consideration, more than has been done so far, the varying economies of the successive patterns of the prehistoric and historic forms of *IE* speech, and the analogical reinstatements or reinforcements of reduced vowels". (*Non-Apophonic O-Vocalism in Indo-European*, Word IX, 1953, p. 263, note 33). — On vient de voir (§ 10) qu'une syllabe inaccentuée ne comportait pas nécessairement un vocalisme affaibli. D'autre part il y a eu „vocalisation" phonétique de voyelles affaiblies dans des conditions précisées plus haut et, en dernière ligne, extension morphologique de *e* à la place de zéro.

[17] Au contraire, les racines légères en sonante ne semblent perdre leur caractère syllabique que devant voyelle: types v. ind. *ura-bhr-a-* „bélier", grec *δί-φρ-ος* „char"; syllabe suffixale p. ex. plur. gén. **pətrṓm*, **uksnṓm*, mais **pətr̥bhis*, **uksn̥bhis*. Le paragraphe suivant apporte une correction à cette opinion courante: les *r̥*, *n̥* de ces formes proviennent de *r*, *n asyllabiques*.

forme dissyllabique, nous font préférer *āskti-* (*ā-sk-ti-*) avec l'anaptyxe de *ə* et l'épenthèse de *i* devant *-ti-*; v. ind. *nīḍá-* „nid" ⟨ **ni-žd-a-* ⟨ *sad* (indo-eur. **sed*); avest. *asna-* ⟨ *a-zd-na-* en face de v. ind. *ā-sanna-* refait sur le simple; v. ind. (*a*)*niśitā-* ⟨ *śī* comme exemple du degré zéro des diphtongues longues en syllabe médiane.

Syllabe radicale précédée du premier membre de composé. V. ind. *dvīpá-* „île" ⟨ **du̯i-ə̥p-a*, cf. *ắp-* „eau"; v. ind. *ura-bhra-* „bélier" (*bhárati*); avest. *kamna-fšu-* „qui a peu de bestiaux" (cf. l'abstrait *kamna-fšva-*) ⟨ *pasu*; grec *ἄρι-στον* „déjeuner" (*-στ-* ⟨ *εδ* + *τ-*); *δίφρος*; *νεοχμός*.

Syllabe suffixale. V. ind. *pitré* : *pitáram*, *tákṣṇe* : *tákṣāṇam*, grec *πατρός* : *πατέρα*; *ποίμνη* : *ποιμήν*, *στρωμνή* : *στρῶμα*.

Ce n'est pas, répétons-le encore une fois, le degré plein *e*, *o*, mais bien le degré faible $_{e}$, $_{o}$,qui subit un affaiblissement ultérieur (jusqu'à zéro) en toute position médiane.

La fréquence relative du degré zéro médian, contrastant avec l'extension de la voyelle pleine en syllabe initiale, s'éclaircit du coup si l'on se rappelle d'une part l'association étroite des formes qui appartenant au même paradigme ne diffèrent que par la désinence (tantôt vocalique, tantôt consonantique), de l'autre, le lien plus lâche qui rattache le second membre de composé au simple correspondant.

La voyelle du *suffixe flexionnel* étant toujours médiane, elle ne se maintient pas dans les formes faibles du paradigme et les exceptions apparentes demandent une explication *morphologique*. Le suffixe *-es/os-* est régulièrement réduit à *-s-* dans *bhīṣā́* (ancien instr. ⟩ adverbe) de *bhiyás-* „peur", la forme plus récente *bhiyásā* étant du reste aussi attestée. La même réduction se retrouve dans *śīrṣán-* ⟨ *śíras-* „tête".

Mais dans certaines grandes catégories, y inclus les thèmes en *-es/os-*, la chute de $_{e}$, $_{o}$ médians a été suivie en indo-européen d'une réfection du vocalisme plein due à des raisons morphologiques transparentes.

L'archaïsme isolé ind(o-ir.) *vr̥tra-hán-*, gén. *vr̥tra-ghnáḥ* nous fait attendre, dans les composés à second membre radical, une flexion comme *ni-ṣád-* aux cas forts: **ni-žd-* aux cas faibles. Or les racines lourdes généralisent le degré zéro, p. ex. *ni-vid-* (dans toutes les formes casuelles). Pour les racines légères en consonne c'est au contraire le degré plein des cas forts qui s'impose à la totalité du paradigme, donc gén. *ni-ṣadaḥ*, instr. *ni-ṣadā*, et ainsi de suite. C'est que le second membre s'appuie sur l'alternance des noms-racines simples, lesquels ne connaissent que le vocalisme plein dans les formes casuelles faibles aussi bien que moyennes. Donc **u̯idéi*, **u̯idbhis* : **ni-u̯idei*, **niu̯idbhis* = **sedéi*, **sedbhis* : **ni-sedei*, **ni-sedbhis*.

Le modèle des noms-racines simples est sans doute aussi à la base de l'apophonie suffixale des types *γέν-ος* et *αἰδ-ώς*. Si le suffixe n'y ap-

paraît pas au degré zéro (sauf dans les archaïsmes isolés comme *bhīṣā́* ou *uṣā́ḥ* ⟨ **uṣ-ṣ-ā́ḥ*), c'est qu'il a été refait d'après les racines légères en consonne, dans lesquelles le timbre plein fait office non seulement du degré normal mais aussi du degré zéro, d'abord aux cas moyens, ensuite aussi aux cas faibles. — On attend à priori le même traitement pour les thèmes en *-et-* ou *-ot/et-*, dans la mesure où il s'agit d'un suffixe perçu comme tel par le sujet parlant, p. ex. v. ind. *sravát-* (gén. *sravátaḥ*) „fleuve" ⟨ *srávati*, tandis que le degré zéro ne se maintient qu'au „déterminatif" *-t-* propre aux noms-racines en *-i-*, *-u-*, *-r̥-* (*-it-*, *-stut-*, *-kr̥t-*).

Dans la suite on verra par d'autres exemples comment les alternances radicales sont imitées par un jeu vocalique analogue à l'intérieur de suffixes productifs. Cf. p. ex. l'alternance (*n*)*ā* : (*n*)*ī* de la 9ᵉ et la 3ᵉ classes verbales indiennes.

Le parfait, paradigme à désinences tantôt consonantiques tantôt vocaliques, fournit la preuve que la chute de $_e$, $_o$ médians n'est aucunement liée au caractère de l'élément suivant. Le parfait indien bâti sur les racines légères en consonne insère aux formes faibles un *i* entre le groupe consonantique radical et une désinence consonantique suivante, p. ex. *pa-pt-i-má* (*pet-* pour *pa-pt-* est une innovation v. § 24 n. 2). Il n'y aurait aucun besoin de la voyelle de liaison si la voyelle réduite de **pa-p$_e$t-ma* se vocalisait. L'expédient indien est donc une preuve de sa disparition. On attend un témoignage direct de la part de l'avestique qui ne connaît pas l'usage morphologique de *i*, si étendu en indien. Malheureusement on ne trouve que le seul *hazdyāt̰* „qu'il s'assoie". A part cela on n'a affaire qu'au degré faible antévocalique: *afratat̰kuš-* „qui ne coule pas en avant" (ind. **a-pra-ta-tk-uṣ-* ⟨ *tak/c*); *saškuštəma-* „qui s'entend le mieux à qc." (**śa-śk-uṣ-* ⟨ *śak/c*); *zazuštəma-* „le plus victorieux" (**sa-sh-uṣ-* ⟨ *sah*).

Au contraire, un témoignage solide plaidant la vocalisation de $_e$, $_o$ en syllabe initiale est fourni par les dérivés primaires à suffixe consonantique et au degré radical zéro. En face de *i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*, caractéristiques des trois premiers groupes de racines, celles en consonne présentent toujours le vocalisme fondamental (*e*, *o*). Ainsi les adjectifs verbaux en *-to-*, *-no-*, *-ro-*, etc., ou les noms d'action en *-ti-*, p. ex. ind. *rikt(h)á-* = lat. (*re*)*lictus* = lit. *lìktas*; ind. *-rikti-* = lat. (*re*)*licti*(*o*) = lit. *lìkti* (infinitif); mais ind. *pakt(h)á-* = grec πεπτός = lat. *coctus* = lit. *kèptas*; ind. *paktí-* = grec πέψις = lat. *coctio* = lit. *kèpti*; ind. *sattá-* = lat. *sessus*; ind. *spaṣṭá-* = lat. *-spectus*.

Pour ce qui est du parallèle tracé entre l'indo-eur. et le slave, on peut à notre avis le soutenir en le formulant ainsi: en syllabe médiane une voyelle faible tombe toujours; elle se conserve en syllabe initiale entravée[18]. C'est qu'à l'avis de M. Vaillant, que nous partageons, la vocalisation des yers forts s'explique par le caractère entravé de la syllabe: „Dans le cas d'une suite de deux yers, le second s'est amui et le premier *s'est trouvé en syllabe fermée*, et il est redevenu voyelle pleine. Il en est de même, dans la prononciation du français, avec l'*e* „muet": *le ch(e)min*, *je l(e) sais*. Ainsi v. sl. *sъbъra* „il rassembla", de trois syllabes, est passé à *sъb(ъ)ra*, *sъbra*, de deux syllabes". (*Gramm. comp. d. l. slaves* I, 1950, p. 128). — On pourrait ajouter que le rapport **pedbhís*: **pedós* (avec *e* plein restitué) trouve aussi son pendant en français, p. ex. *il becquète* avec *e* plein de la syllabe initiale d'après *becqueter*, *il becquetait*, etc., c.-à-d. d'après les formes à syllabe initiale *entravée*.

Il est prudent de ne pas pousser le parallèle en postulant p. ex. un **p$_e$k$_e$tós* précurseur de **p$_e$któs*, ce que fait Hirt. La reconstruction doit s'arrêter le moment où elle ne trouve plus aucun appui sûr dans les alternances morphologiques (paradigmes, dérivation) des langues attestées.

§ 12. La vocalisation des sonantes

Le degré zéro des types *-ERT*, *-RET*, *-ER*, à première vue transparent (*-R̥T*, *-R̥T*, *-R̥*) recèle des problèmes épineux, celui qui tire le plus à conséquence se trouvant préfiguré dans le compte rendu qu'a fait de Saussure du livre *Kritik der Sonantentheorie* de J. Schmidt[19]. La position de *R̥* réclame en outre des précisions phonologiques depuis que le regretté Trubetzkoy s'est prononcé sur la valeur fonctionnelle des sonantes vocaliques (*Anleitung zu phonologischen Beschreibungen*, 1935, p. 14—15 et 16; *Grundzüge der Phonologie*, p. 54 et 56).

Voici donc les deux aspects de la question, l'un historique, l'autre phonologique: 1) Y a-t-il eu, en indo-européen, coïncidence de $_e$*R* et *R*$_e$ ou $_o$*R* et *R*$_o$ pour toutes les sonantes, ou bien la vocalisation de $_e$, $_o$ a-t-elle été un phénomène assez tardif pour que les complexes respectifs aient abouti à des résultats différents, tantôt identiques, tantôt distincts, dans les langues individuelles? 2) Si (*i*, *u*), *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* existaient dès l'époque de

[18] Il n'est provisoirement pas question que de voyelles faibles entourées de consonnes (occlusives ou *s*). L'analogie existant entre la „vocalisation" des yers en slave et la „vocalisation" des voyelles affaiblies de l'indo-européen (des deux voyelles faibles consécutives c'est la médiane qui disparaît tandis que celle de la syllabe initiale redevient pleine) a depuis longtemps arrêté l'attention des linguistes. Cf. Hirt *Idg. Gramm.* II, 1921, p. 190. Borgstrøm NTS XV, 1949, p. 139.

[19] „Il y a un intérêt de premier ordre... à savoir si *perk-* et *prek-* s'affaiblissent identiquement en **pr̥k* ou au contraire différemment en *p$_e$rk-* et *pr$_e$k*". (Recueil p. 539).

la communauté linguistique, quelle était au juste leur position à l'intérieur du système phonologique de l'indo-européen?

1) Le passage $R_e > \mathring{R}$ ou, ce qui revient au même, la coïncidence ${}_eR = R_e$ ($> \mathring{R}$), connue sous le nom de samprasāraṇa, est assez bien attestée en indo-iranien pour $i̯_e$, $u̯_e$, moins bien pour r_e, l_e, de façon sporadique seulement pour n_e, m_e. Cf. v. ind. *yaj* „sacrifier": *-ij-*, *iṣṭá-*, *íṣṭi-*; *vyac* „contenir": *viviktáḥ*, *áviviktām*; *vyadh* „percer": *vídhyati*, *-vidh-*, *viddhá-*; *vac* „dire": *uktá-*, *ukthá-*, *-ukti-*; *vad* „parler": *udyáte*, *uditá-*; *vap* „semer": *upyáte*, *-upta-*, *-úpya*; *vaś* „vouloir": *uśánti*, *uśámāna-*, *uśāná-*, *uśánā*, *uśénya-*, *uśíj-*; *vah* „aller en char": *uhīta*, *uhyáte*, *úhāna-*, *ūḍhá-*; *svap* „dormir": *-sup-*; *gra(b)h* „saisir": *gr̥(b)hṇāti*, *agr̥bhran*, *gr̥bhītá-*, *-gr̥(b)hya*, *gr̥bháyant-*, *gŕ̥bh-*, *gr̥hú-*; *praś*: *pr̥ccháti*, *pr̥ṣṭá-*; *bhrajj* „griller": *bhr̥jjáti*; *vraśc* „trancher, couper": *vr̥ścáti*, *vr̥ścyáte*, *vr̥kṇá-*, *vr̥ktví*; etc., etc., cf. Wackernagel *Altind. Gramm.* I, p. 69—73.

Les racines légères dont la voyelle fondamentale est *entourée* de sonantes, n'offrent le samprasāraṇa que devant un morphème vocalique (v. le paragraphe précédent), p. ex. v. ind. *hváras-* „intrigue": *huraś-cít-* (v. perse *zura^h* „trahison"); *bhram* : *bhr̥má-*, *bhr̥mi-*.

Dans les cadres de ses matériaux l'iranien confirme les données indiennes [20], qui semblent bien prouver la coïncidence ${}_eR = R_e$ en indo-européen. On verra aussi plus loin que la manière dont se débarrassent du samprasāraṇa les langues indo-européennes, les méridionales (p. ex. lat. *fractus*) aussi bien que celles du Nord (p. ex. got. *brukans*), prouve l'existence préalable de $\mathring{R} < R_e$ dans *toutes* ces langues. Le samprasāraṇa y a du reste laissé pas mal de traces. Ainsi grec *ὕπνος*, slave *sъnъ*: lat. *somnus*, v. norr. *svefn*, lit. *sãpnas* (hittite *supparii̯a-* „dormir" suivant Ehelolf, OLZ XXXVI, 1933, 5); grec *ὕδωρ*, ombrien *utur*: arm. *get*, got. *wato*, v. slave *voda*; lat. *posco*, v.-h.-a. *forscôn*: lat. *precor*, *prex*, got. *fraíhnan*, v.-h.-a. *fragên*; arm. *arbanem*, lat. *sorbeo*: grec *ῥοφέω*, lit. *srebiù*; lat. *corpus*: v.-h.-a. *hrëf*; got. *baúrd*, v. s. *bord*: v.-h.-a. *brët*.

Devant sonante ($TRER > T\mathring{R}R$), seulement en position antévocalique: grec *θύρᾱ*, got. *daúr*, v.-h.-a. *turi*, lit. *dùrys* (mais slave *dvьri*) en face de grec *θαιρός* et lat. *fores*, v. slave *dvorъ*; v. ind. *śúnaḥ*, grec *κυνός*, lit. *šuñs* en face de v. ind. *śvábhiḥ*, *śvásu* et *śvā́nam* etc.; v.-h.-a. *tol*, *dol* en face de got. *dwals*.

La coïncidence ${}_eR = R_e$ date de l'époque de la communauté indo-européenne. Sur ce point il faut définitivement donner raison à Brugmann et Osthoff contre J. Schmidt. La distinction entre ${}_eR$ et R_e appartient à une période antérieure à la vocalisation des voyelles affaiblies.

[20] Il ne manque pas d'exemples dans lesquels le samprasāraṇa a été aboli: v. ind. *yastá-* (mais parf. *yeṣ-* < *ya* + *iṣ-*), *yattá-*, v. perse *hu-frašta-*, etc.

La transparence du tableau n'est troublée que par la rareté d'exemples de $n_e > n̥$, $m_e > m̥$ en indo-iranien. C'est qu'à cause du passage *n̥*, *m̥* > *a* le rapport hérité *y* : *i*, *v* : *u*, *r* : *r̥* y a cessé d'exister pour les nasales (*n* : *n̥*, *m* : *m̥*). L'état indo-iranien résulte d'une innovation. Cela découle de la concordance générale qui existe entre les langues indo-européennes dans au moins deux exemples:

**n̥* privatif, degré zéro de la négation *ne*, cf. indo-ir. *a(n)-*, arm. *an-*, grec *ἀ(ν-)*, lat. *in-*, osco-ombrien *an-*, v. irl. *an-*, *in-*, germ. *un-*;

**n̥s*, degré zéro du pronom personnel de la 1re p. plur., cf. indo-ir. *as-*, hittite *anz-*, à côté de *-nas* (enclitique) „nos, nobis", grec *ἀσ-* (dans *ἄμμε* etc.), v. irl. *ar* + *n-* < **n̥s-rom*, germ. *uns*.

Est moins assurée et moins répandue l'apophonie *ne/n̥* dans v. ind. *ṅas*, grec *νέομαι* „retourner" (*νόστος* „retour"): v. ind. *ásta-* „patrie"; v. ind. *abhrá-* et lat. *imber* < **n̥bh-ró-* < **nebh*; véd. *nakt-* et *aktú-* „nuit"; v. irl. *éssi* „rênes" < **n̥s-*, **nas-* „nez"; slave *znobiti* „geler" en face de *zębnǫti* „se geler". Un cas, qui semble sûr, de *me/o* > *m̥* dans avest. *azdya-* „bien nourri, gras" en face d'ind. *médyati* „devenir gras", *medya-* „gras, épais" < *mazd-*, v.-h.-a. *mast* „engraissement". D'autres exemples, moins certains, chez Wackernagel *Altind. Gramm.* I, p. 8—9.

Le samprasāraṇa *na* : *n̥*, *ma* : *m̥* a cessé d'être vivant en aryen à partir du passage de *n̥*, *m̥* à *a*. Le schéma apophonique *anT* *naT*

↘ ↙

n̥T (degré zéro commun)

existant jusque là dans le système de la langue, passait à *anT* *naT*

↘ ↙

aT

en déclenchant la proportion *ant* : *aT* (expulsion de *n* implosif) = *naT* (absence de *n* implosif): *ṅaT*. Aucun samprasāraṇa *vivant* du type *na*, *ma* : *a* ne subsiste donc en indo-iranien ni dans la flexion ni dans la dérivation. Cf. les racines verbales v. ind. *nad* „résonner", *nabh* „crever", *naś* „périr", *naś* „atteindre", *nas* „se réunir", *nah-* „lier, nouer", *śnath* „percer", *majj* „couler bas", *mad* „se réjouir" (*Roots* de Whitney s. v.). P. ex. *naṣṭá-* (< *naś* „périr"), *naddhá-* „lié, noué", *mattá-* et *maditá-*.

2) On connaît la formule de Trubetzkoy suivant laquelle l'appréciation monophonématique ou polyphonématique de *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* dépend de l'absence ou de l'existence de la voyelle réduite dans des voisinages autres que *r*, *l*, *n*, *m*. Cf. l'appréciation polyphonématique des sonantes vocaliques allemandes par opposition au *r* du tchèque (p. ex. dans *prst* „doigt", *krk* „nuque"), que le manque total de voyelles réduites dans cette langue oblige de considérer comme un phonème élémentaire.

Mais cette distinction n'épuise pas tous les aspects du problème. Car on se demande si le *r* de *prst*, *krk*, tout en se comportant comme une

voyelle (élément syllabique), est un phonème *distinct* de *r* consonne (p. ex. dans *rálo*) ou non. Dans le cas concret du tchèque il s'agit bien d'*un seul et même phonème à deux fonctions* conditionnées par le voisinage: le phonème *r* (consonne) fonctionne comme voyelle quand il n'est ni précédé ni suivi d'une voyelle. Une opposition entre *r*, *l* consonnes et *r*, *l* voyelles (*r̥*, *l̥*) ne surgit que si les derniers contrastent avec les premiers en position *antévocalique* ou *postvocalique*, p. ex. s.-cr. *gȑoce* „petite gorge" en face de *gròb* „tombe", ou anglais *battling* (ˈbætl̥iŋ suivant D. Jones *An English Pronouncing Dictionary*[8]) en face de *dumpling* (ˈdʌmpliŋ); encore des facteurs morphologiques viennent-ils souvent compliquer les choses, comme pour l'exemple anglais (coupe morphologique dans *battl-ing*).

Enfin un *r* ou *l* peut garder son caractère consonantique (asyllabique) bien qu'il ne soit ni précédé ni suivi de voyelle, p. ex. pol. *krtań* „larynx", *wiatr* „vent", *rtęć* „mercure", *jabłko* „pomme" — formes à valeur asyllabique de *r*,*l*.

Il y a en somme quatre possibilités théoriques, dont aucune ne peut être écartée à priori lorsqu'on aborde le problème des sonantes vocaliques en indo-européen: a) groupe voyelle réduite + consonne non-syllabique *r*, *l*, *n*, *m*; b) consonne non-syllabique; c) consonne syllabique; d) sonante vocalique phonologiquement distincte de la consonne correspondante. La première possibilité n'existe que pour l'époque reculée de l'existence de $_e$, $_o$ autonomes. Après la chute et la vocalisation des voyelles réduites leur survivance éventuelle devant sonante, et uniquement devant sonante, ne leur conférait guère une position de phonèmes indépendants. Les phénomènes plus récents du slave continuent à fournir des parallèles instructifs. Après la chute et la vocalisation des yers les groupes du type *ьr*, *ъr* antéconsonantiques sont devenus *r̥* (*ŕ̥*). Les groupes *rь*, *rъ*, dans la mesure où *ь*, *ъ* n'ont pas été vocalisés (ainsi en slave oriental) ont dans une large mesure aussi passé à *ŕ̥* (*ŕ̥*), p. ex. en slave méridional et en slovaque (en tchèque uniquement en position faible).

La distinction entre les positions médiane et initiale, établie au § 11, garde ici son importance. La chute de tous les $_e$, $_o$ médians ôte la valeur phonologique aux voyelles réduites qui aient pu se maintenir phonétiquement au contact d'une sonante suivante. Il n'y aura hésitation que sur la nature syllabique ou non-syllabique de *r*, *n* de **pətrbhis*, **uksnbhis*, etc. Nous avons touché, en passant, à cette question dans *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 13. Nous est avis que les éléments interconsonantiques *i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m* se trouvant en syllabe interne, *quelle que fût leur réalisation phonétique*, étaient d'abord des *phonèmes non-syllabiques*. C'est une conclusion que nous impose le *principe de l'accentuation columnale*, qui s'est établie en morphologie indo-européenne depuis la disparition des voyelles réduites internes. Les formes **pətérm̥*, **pətréi*, **pətrbhis* sont accentuées *toutes* sur la 2e syl-

labe du mot (en partant du commencement). Ensuite la „vocalisation" des voyelles faibles de la syllabe initiale $_e$*r* ($_o$*r*) > *r̥*, $_e$*l* ($_o$*l*) > *l̥*, etc., a amené e changement de *r*, *l*, *n*, *m* internes en *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*[21]. Donc

	syllabe initiale	syllabe médiane
I avant la „vocalisation"	$_o$*R*	$_o$*R*
II expulsion de $_e$, $_o$ internes.	$_o$*R*	*R*
III „ „ „ en syllabe initiale	*R̥*	*R̥*

O. c. p. 13 nous avons allégué un autre parallèle slave. Le polonais distingue entre les anciens *ьr*, *ъr* (*ŕ̥*, *r̥*) d'une part, et *r* non-syllabique de l'autre (p. ex. *kark* „nuque" mais *krwi* „du sang"). Le tchèque les fait coïncider en un *r* syllabique (*krk*, *krvi*). Cela rappelle la différence entre les stades II et III du schéma ci-contre.

Au point de vue de la structure phonologique les cas moyens comme **pətrbhis*, **uksnbhis* sont comparables aux cas *faibles* du participe **du̯isntós*, **du̯isntéi* (v. ind. *dviṣatáḥ*, *dviṣaté*). Mais tandis que le type **pətrbhis*, **uksnbhis* se conforme à la loi de l'accentuation columnale en passant à **pətŕ̥bhis*, **uksń̥bhis*, les cas faibles de **du̯is(o)nt-* restent oxytons en indien. C'est que le type baryton correspondant **bhéronts*, acc. **bhérontm̥*, gén. **bhérontos*, dat. **bhérontei*, d'origine thématique et conservé en iranien, n'a pas pu imposer l'accentuation columnale aux formes (**du̯isónts*, acc. **du̯isóntm̥*), gén. **du̯isn̥tós*, dat. **du̯isn̥téi*, dans lesquelles l'oxytonèse était liée à un degré vocalique différent. Un reste de l'ancienne opposition entre **bhérontos*, **bhérontei* et **du̯isn̥tós*, **du̯isn̥téi* subsiste en v. indien au féminin: *bhárantī* mais *dviṣatī́*.

Pour ce qui est des cas moyens, ils étaient dès la période indo-iranienne identiques pour les deux paradigmes. V. ind. *bháradbhiḥ*, *bháratsu* comme *dviṣádbhiḥ*, *dviṣátsu* (*L'acc.* p. 23). Le recul de l'accent aux cas faibles des formes oxytones est justement motivé par la concordance des vocalismes:

sing. nom.	*bháran*	*dviṣán*
acc.	*bhárantam*	*dviṣántam*
neutre	*bhárat*	*dviṣát*
plur. instr.	*bháradbhiḥ*	*dviṣádbhiḥ* < **dviṣadbhíḥ*
„ loc.	*bháratsu*	*dviṣátsu* **dviṣatsú*

Si par opposition aux participes en *-ant-* les thèmes dérivés en *-vant/mant-* retirent l'accent aussi aux cas faibles (gén. *paśumátaḥ*, dat.

[21] D'où le recul *morphologique* de l'accent (*-r̥bhís*, *-n̥bhís*, > *-ŕ̥bhis*, *-ń̥bhis*) qui conformait les cas moyens à l'accentuation columnale du reste du paradigme.

paśumáte, etc.), c'est parce que les deux types, baryton et oxyton, s'accordent complètement dans leurs vocalismes suffixaux:

sing. nom.	*-mān*	*-mā́n*
acc.	*-mantam*	*-mántam*
neutre	*-mat*	*-mát*
gén.	*-mataḥ*	*-mátaḥ*
dat.	*-mate*	*-máte*
plur. instr.	*-madbhiḥ*	*-mádbhiḥ*
loc.	*-matsu*	*-mátsu*

La même explication que pour les cas moyens des participes vaut aussi pour les cas moyens des dérivés oxytons en *-a(ñ)c-*, dont l'accentuation contraste avec celle des cas faibles en *-īc-*, *-ūc-*, cf. *o. c.* p. 20—21.

De la différence du traitement accentuel existant entre *dviṣatáḥ*, *pratīcáḥ* et *dviṣádbhiḥ*, *pratyágbhiḥ* il n'est point permis de tirer la conclusion de Wackernagel (*Altind. Gramm.* III, p. 16—17) portant sur la nature du n̥ des suffixes -(u̯)n̥t-, -n̥k-: il s'agirait à son avis d'une voyelle ultrabrève qui ne tolérait l'accent qu'en syllabe entravée. Mais ce sont au contraire les formes *dviṣatáḥ*, *dviṣaté* qui gardent l'ancienne place de l'accent, tandis que dans *dviṣádbhiḥ*, *dviṣátsu*, *pratyágbhiḥ*, *pratyákṣu* il est motivé par le principe de l'accentuation columnale.

En revenant au problème des sonantes indo-européennes nous constatons que les solutions a)—d) sont toutes les quatre valables, *chacune pour une position et un moment déterminés*.

a) *groupes* $_{e}R$ et R_{e} ($_{o}R$ et R_{o}), en syllabe interne aussi bien qu'initiale, *avant* la vocalisation des voyelles affaiblies;

b) *consonne asyllabique R* en syllabe médiane *après* la chute de $_{e}$, $_{o}$ internes mais *avant* la vocalisation en syllabe initiale;

c) *consonne syllabique R* en syllabe interne aussi bien qu'initiale *après* la vocalisation en syllabe initiale;

d) *voyelle R̥* après la chute de ə̯, mettant en opposition *TRE* et (*TR̥ə̯E*>) *TR̥E*, p. ex. v. ind. *krāṇá-* participe de **ker* et *kiráṇa-* „grain de poussière visible au soleil" < **kerə̯*.

L'étape d) c.-à-d. les phonèmes autonomes r̥, l̥, n̥, m̥, distincts des consonnes *r*, *l*, *n*, *m*, ne se sont du reste développés que tout au plus dans une partie du domaine indo-européen; v. le Chapitre IV, consacré aux éléments ə̯ (surtout §§ 19, 20, 24).

Pour l'époque de la communauté linguistique antérieure à la disparition de ə̯ il faut compter avec l'étape c), *soit avec des consonnes syllabiques R, comparables au r du tchèque et ne représentant, par conséquent, qu'une fonction secondaire, conditionnée par l'entourage, des consonnes r, l, n, m* [22].

Si malgré cette conclusion nous continuons à nous servir des symboles r̥, l̥, n̥, m̥ (au lieu d'écrire simplement **krtó-*, **mlĝtó-*, **tntó-*, **gmtó-*, etc.), c'est que d'une part ils sont devenus courants en grammaire comparée, et que, de l'autre, ils correspondent en partie à une réalité linguistique, notamment au développement postérieur dans les langues du Nord.

Mais il ne faut jamais perdre de vue le fait essentiel que sur ce point la notation traditionnelle de l'indo-européen est *phonétique* et non phonologique puisque pour rendre deux variantes, asyllabique et syllabique, d'un même phonème elle utilise des symboles différents (*r* et r̥, *l* et l̥, et ainsi de suite).

Les sonantes vocaliques, représentant une variante combinatoire des consonnes correspondantes, comportaient elles-mêmes des sous-variantes conditionnées par la nature de la consonne suivante. Ainsi n̥, m̥ sont continués en v. indien par *an*, *am* devant i̯, u̯; *m* (Wackernagel *Altind. Gramm.* I, p. 10—11), p. ex. optatif *han-yā́ma*, *gam-yā́t*, passif *hanyáte*; *manyáte* = *μαίνεται*, *-an-yáte* (dénominatif) = *-αινεται* < *-αν-i̯ε-ται*, *vŕ̥ṣaṇvant-*, *vavanvā́n-*, *jaghanvā́n-* (gén. *vavnúṣah*, *jaghnúṣaḥ*), etc. On trouve, de même, v. ind. *ir*, *ur* à la place de r̥, devant i̯, u̯ (*ibid.* p. 26), p. ex. *gurvóḥ*, gén.-loc. duel < *gurú-*.

Il suffit de poser indo-eur. **mn̥i̯étai* parallèle à **mn̥tó-* etc. et d'attribuer le scindement en fonction de l'élément suivant (*manyáte* : *matá-*, *μαίνεται* : *-ματός*) aux changements postérieurs. Mais il faut compter avec un parallélisme assez étendu des développements individuels.

Pour ne citer que l'exemple d'une catégorie importante, les adjectifs en *-ú-* précédé de sonante (*r*, *n*) comme **u̯r̥u̯-* „large", **gr̥u̯-* „lourd", **tn̥u̯-* „mince", **pl̥u̯-* „nombreux" (v. ind. *urú-*, *gurú-*, *tanú-*, *purú-*; grec *βαρύς*, *τανύ-*; got. *kaúrus*, slave *tьnъkъ*, etc.), ont généralisé une forme de racine qui n'était phonétique que devant u̯, p. ex. instr. sing. **urvā́* (remplacé par *urúṇā*), gén.-loc. duel *urvóḥ*, duel neutre *urvī́*. Dans tout le reste du paradigme on attend le degré zéro **u̯ru-*, **gru-*, **tnu-*, **plu-* comparable à **dru-*, *ĝnu-* (v. ind. gén. *dróḥ*). Mais ces formes ne survivent que tout au plus en composition: avest. *urv-āp-* < **u̯ru-(āp-)* [23] „dont les eaux sont larges", v. ind. (TS) *gru-muṣṭi-* „poignée". Le nivellement en faveur de

[22] Déjà Hirt (*Idg. Gramm.* II, 1921, p. 11) a tracé la ligne de démarcation entre *syllabique* et *vocalique*: „Man beachte übrigens den Unterschied zwischen Vokal und Silbenträger; *r*, *l* sind keine Vokale, wohl aber können sie silbisch sein and umgekehrt die Vokale *i*, *u* in Verbindungen *ei*, *eu* sind unsilbisch".

[23] La forme du simple est *varu-* > *vouru-*. A ajouter *frō-gā-* en face d'ind. *puro-gā-* et, pour le second membre, *spiti-ura-* (< *u̯ra-*) „ayant des agneaux blancs", grec *πολύῤῥην*.

la forme antésonantique (v. ind. *-aṇ-v-*, *-ur-v-*) s'est effectué sous la dominance des racines lourdes, qui présentaient un paradigme homogène, p. ex. *mṛdúḥ*, gén. *mṛdóḥ*, gén.-loc. duel *mṛdvóḥ*. Des deux formes *u̯r- et *u̯ṛ- c'est la dernière qui, grâce au vocalisme développé devant la sonante, l'a emporté dans les langues historiques (*Prolégomènes* p. 10—11) [24].

Le nom indo-européen de la soeur du mari repose sur la racine *ĝlou-. Le paradigme primitif était probablement le suivant:

nom. sing. *ĝlṓ(u)s
acc. ,, *ĝlóu̯m̥
gén. ,, *ĝl̥u̯és (*ĝl̥u̯ós)

Le latin a généralisé la longue du nominatif (*glōs*, pourvu que cette forme ne provienne pas d'une contraction de *glou̯ōs). En slave les cas faibles comme le gén. sing. *zъlve ont été adaptés au type féminin productif en *-y*, *-ъve* (*zъly, *zъlъve), d'où *zъlva*. En grec enfin, l'introduction de *α* aux cas forts transforme *γλώυς, *γλόϝα, *γαλϝός en *γαλώυς, *γαλόϝα, puis (avec généralisation de la longue du nominatif) en *γαλώς*, *γαλῶϝα*, *γαλῶϝος*.

Pour finir on ne saurait passer ici sous silence un fait qui paraît d'une importance capitale pour la chronologie relative du degré zéro et du degré *o*. L'expulsion de la voyelle médiane est nécessairement postérieure à l'introduction „analogique" du timbre *o* aux cas forts. En effet, si comme on a présumé au § 4, les formes suffixales *-ō(r)*, *-orm̥*, *-ō(n)*, *-onm̥*, etc., doivent leur vocalisme au passage $_e > _o$ devant sonante, l'alternance suffixale *e : o* a dû s'établir solidement dès avant la chute des $_e$, $_o$ internes, laquelle, à son tour, devance les phénomènes de „vocalisation" en syllabe initiale.

§ 13. Le degré zéro des complexes *TERi*, *TERu*

Voici le problème: dans quelles conditions et dans quelle mesure les complexes *TERi*, *TERu* [25] s'affaiblissent-ils en *TRī*, *TRū*? A côté de *TRi*, *TRu*, qu'on peut considérer comme la réduction normale de *TRei*, *TReu*, les formes à vocalisme long sont par trop nombreuses pour qu'il puisse s'agir de déviations sporadiques. L'hypothèse d'un élargissement par *ə* n'est pas démontrable. Du moment que *TRī*, *TRū* n'alternent pas avec des formes du type *TRĒi̯*, *TRĒu̯* ou *TREi̯ə*, *TREu̯ə*, cette hypothèse représente un déplacement infructeux du problème.

[24] Cf. l'évincement plus ancien de *pk̂(u)- par *pek̂(u̯)- dû, lui aussi, à la dominance des racines lourdes (§ 11).

[25] Tout comme au paragraphe précédent, *T* est le symbole d'une occlusive ou *s* (parfois de *u̯-*, les groupes *u̯i-*, *u̯r-*, *u̯l-* étant admissibles à l'initiale), *R* celui d'une sonante (*i̯*, *u̯*, *r*, etc.); *E* désigne la voyelle fondamentale.

Depuis longtemps on a posé une alternance phonétique entre les formes dissyllabiques en *-ŭ* en tant que degré plein et les formes monosyllabiques en *-ū* en tant que degré zéro correspondant, donc *terŭ* : *trū*. Cf. surtout Bechtel *Hauptpr.* 200, Schulze *Qu. ep.* 317 avec note 4, Solmsen *Stud. z. lat. Lautgesch.* 2, Hirt *Idg. Gramm.* II, 1921, p. 151 et 154. L'objection de Persson *Beitr. z. idg. Wf.* II, 1912, p. 751, ne paraît pas bien fondée.

Hirt approuvant les observations de Fröhde (BB IX, 22) et Bechtel au sujet de *TRū* (apparaissant à la place de *TRu* attendu) ajoute: „A notre avis il y a là bien un allongement secondaire entraîné par la perte d'une syllabe".

Au point de vue phonétique un parallèle impressionnant est bientôt trouvé. Si en grec et en italo-celtique le degré zéro correspondant à *TERă* (*ă* < *ə*) est *TRā*, il a pu se produire en indo-européen, donc à une époque plus reculée, une réduction de *TERi*, *TERu* à *TRī*, *TRū* [26].

Exemples: *teru̯- dans *τέρυς*, *-υος*, cf. *τέρυ· ἀσθενές, λεπτόν*, sanscrit *táru-ṇa-* „tendre, jeune (homme)", *τέρυες ἵπποι* „chevaux harassés", *τερύνης·τετριμμένος ὄνος (καὶ γέρων)*, *τερύσκετο· ἐτείρετο*. — Le degré *ῡ* est attesté dans *τρύω* „user par le frottement, consumer, épuiser": v. slave *tryti* „terere", *ἄτρῡτος*, *τρῦμα*, *τρύμη*, *τρῡμαλιά* „trou"; *τρύπη(μα)* „trou", *τρῡπᾶν* „percer, trouer"; *τρύχω* „user, consumer, épuiser, ruiner", *τρῦχος* „haillon", *τρῡχηρός* „usé, déchiré".

*teri̯- dans *τείρω* < *τέρι̯ω* „frotter"; *trī-* dans lat. *trīvī*, *trītus*, grec *τρίβω* „frotter, triturer, user par le frottement".

*bheri̯- dans lat. *ferio*; *bhrī-* dans v. ind. *bhrīṇáti*, avest. *pairi-brīn-*, sl. *briti*.

*u̯elu̯ dans lat. *volvo*, got. *-walwjan* etc., *ἔλυτρον* „enveloppe, étui", arm. *gelum*; degré *ū* au parfait *εἴλυμαι* (< *ϝε-ϝλῡ-μαι*) et dans *πέλλῡτρον* < *πεδ* + *ϝλῦτρον* „courroie enroulée autour du pied"; cf. lat. *volūtus* < *u̯lū-tos), avec le vocalisme radical de *volvo*.

*u̯eru̯ [1] „tirer", grec *ϝερύω* < *ϝέρυμι; parfait *εἴρῡμαι* < *ϝε-ϝρῦμαι*, *ῥῡτά* „rênes", *ῥῡτήρ* „tireur d'arc", *ῥῦμα* „corde d'un arc; portée d'un trait", *ῥῡμός* „timon".

*u̯eru̯ [2] dans grec *ἔρυσθαι* „protéger, sauver, garder, tenir ferme, retenir", imparfait *ἔρῡσο*, *ἔρῡτο*, parfait *εἴρῡμαι* < *ϝε-ϝρῡ-μαι*, *ῥῦμα* „abri, refuge", *ῥῡτήρ* „protecteur, gardien"; cf. véd. *várūtha-*, *varūtṛ́-*, croise-

[26] La différence *chronologique* entre les deux phénomènes est nette. *TRā* ne saurait dater que d'une époque postérieure à la disparition de *ə̥* antévocalique (v. Chap. IV, § 22). La vocalisation de $_e i̯$, $_o i̯$, $i̯_e$, i_o, etc. est, au contraire, antérieure à la dislocation des langues. La perte syllabique, dans les premier cas, c'est le passage de *R̥* à *R* (*TR̥ə* > *TR̥ă* > *TRā*); dans le deuxième cas elle consiste en la chute de *o* (*T$_o$Ru* > *TRū*).

ment de *varŭ-* et **vrū-* comme lat. *volūtus* ⟨ *volvo* + **u̯lūtos*, fém. *várŭtrī-*.

**bheru̯* „bouillir“, lat. *ferveo* : *defrūtum*, v. ind. *bhurvaṅ-*; thrace *βρῦτον*, *βρῦτος· ὁ κρίθινος οἶνος*; *φρύγω* „faire griller“.

(*ə*)*ari̯* dans grec *ἀριθμός* „nombre“, *νήριτος* „sans nombre“; (*ə*)*rī* dans v.-h.-a. *rîm* „rangée, nombre“, v. angl. *rím* „nombre“, gall. *rhif* „nombre“.

**geru̯* „lourd“: v. ind. *garva-*; lat. *brūtus* (forme dialectale) = lette *grūts*. **geri̯* „lourd“, cf. v. ind. *gárīyas-*, mais grec **g*$^{(u)}$*rī-* dans *βριθύς*, *βρίθω*.

**tenu̯-* „tendu, mince: v. irl. *tnúth* „zèle, jalousie“.

**k̑eru̯* „corne“ dans avest. *srū-*, v. norois *hrútr* „bélier“, cf. degré plein lat. *cervus*, germ. *heruta-* „cerf“ (v. norois *hjǫrtr*, v. angl. *heorot*, v.-h.-a. *hiruz*), *κορυγγεῖν·κερατίζειν* et *κορύπτειν*; degré zéro antévocalique dans gall. **caru̯os* (⟨ **k̑r̥u̯os*) „cerf“. Lat. *cervus* est à gall. **caru̯os* ce qu'est germ. *heruta-* à v. norois *hrútr* (pour le suffixe cf. *κόρυ-δος* „alouette huppée“).

**ghelu̯* „jaune“ dans lat. *helvus* : *lūtum* „couleur jaune“ (⟨ *hlū-*).

**deru̯* „arbre, bois“ dans slave *dervo*: grec *δρῦς*, *δρῦμός* „forêt“, lit. *drútas* „ferme, fort“ (pour le sens cf. v. ind. *dāruṇa-*).

grec *θόρυβος* „bruit confus, tumulte“: *θρῦλος* „murmure, bruit, rumeur“.

Cette liste, du reste incomplète [27], nous fait accepter l'hypothèse de la réduction indo-européenne de *TERi*, *TERu* en *TRī*, *TRū*. Il est plus difficile de se prononcer sur les conditions spéciales du changement. A-t-il eu lieu en syllabe ouverte seulement, cf. v. ind. *varūtŕ̥-* mais *várutrī-*, ou aussi en syllabe entravée, p. ex. grec (*πεδ*)*ϝλῦτρον*? Ce qui est plus important, c'est qu'une fois admise, la réduction *TERi*, *TERu* ⟩ *TRī*, *TRū* éclaire du coup toute une série de faits morphologiques auxquels leur provenance phonétique commune prête une unité naturelle. Cette apophonie nous dispense de recourir, chaque fois qu'on se trouve devant le vocalisme *ī*, *ū*, au degré zéro d'une racine set ou d'une diphtongue longue.

Mais il y a d'abord un phénomène purement *phonétique* qui apparaît comme une simple conséquence ou plutôt un corollaire du changement

[27] On y pourrait ajouter sl. **orvьnъ*: got. *rū-m-s* = lat. *corvus*: m. irl. *crú*; lit. *gérvė*: lat. *grūs* = sl. *dervo*: gr. *δρῦς*. Lat. *glī-s* „lérot“ en face de v. ind. *giri-* „souris“. Lat. *volūtāre*, *salūtem*, *palūdem* ⟨ *volvo*, *salvus*, v. ind. *palvalá-*, remplacent peut-être **u̯lū-*, **slū-*, etc. Deux catégories morphologiques attestent indirectement la vogue immense dont ont dû jouir les élargissements *i*, *u* à date préhistorique: le comparatif en *-i-i̯es/i̯os-* et les présents de la 8[e] classe indienne (*tanóti* ⟨ *tan* + *u*).

TERi, *TERu* ⟩ *TRī*, *TRū*: le degré zéro des diphtongues longues. Si *TĒi*, *TĒu* se réduisent à *Tī*, *Tū*, il suffit, pour l'expliquer, d'admettre que *ə* fonctionne ici comme une sonante *R*. La réduction de *TEəi*, *TEəu*, parallèle à celle de *TERi*, *TERu*, aboutit à *Təī*, *Təu* [28] ⟩ *Tī*, *Tū* (avec disparition de *ə* antévocalique). P. ex. *dhēi* „sucer etc.“ (= *dheəi*):*dhī*; *pōi* „boire“ (= *poəi*) : *pī*.

Formes des diphtongues longues:

degré	plein	antévocalique	*ēi̯*, *ēu̯* (*eəi̯*, *eəu̯*)
„	„	antéconsonantique	*ĕi*, *ĕu* (*eəi*, *eəu*)
„	zéro	antéconsonantique	*ī*, *ū*
„	„	antévocalique	*ii̯*, *uu̯*
„	„	en syllabe interne	*ĭ*, *ŭ* (plus haut § 11 p. 113)
„	„	de la forme II (*Təei*)	*ĭ*, *ŭ*

Exemple. Nom. sing. **paə$_2$u̯r̥* (hitt. *paḫḫur*) „feu“, **saə$_2$u̯el* „soleil“ (**ἡέλιος*, got. *sauil*); degré zéro antéconsonantique dans grec *πῦρ*, arm. *hur*, v. irl. *úr*, slave *pyrь*, gén. sing. v. ind. *sū́raḥ* = avest. *hūrō*; degré zéro antévocalique nom. sing. v. ind. *súvar*, avest. *xᵛar*, v.-h.-a. *fuir* ⟨ **puu̯er* (avest. *xᵛar*, *xᵛə̄ng* proviennent de **huvar*, **huvans*). Les formes **pu-n-*, **su-n-* dans got. *funins*, *sunno*, avec leur vocalisme bref, sont comparables à v. ind. *drúṇaḥ* etc. (formes II **pə$_2$u*, **sə$_2$u* de **paə$_2$u*, **saə$_2$u* comme **dru* de **deru*).

Passons aux conséquences *morphologiques* du changement *TERi*, *TERu* ⟩ *TRī*, *TRū*. A l'intérieur d'un paradigme nominal en *-i-*, *-u-* bâti sur une racine légère en sonante (*deru*, *genu*; adjectifs du type *tn̥u̯-* dont on a traité à la fin du paragraphe précédent), les cas moyens, accentués sur la désinence, devraient offrir le vocalisme *ī*, *ū*, p. ex. **drūbhís*, **ĝnūbhís*, **tnūbhís*. En outre, devant les suffixes *secondaires accentués*, à initiale consonantique, on s'attend aussi au vocalisme allongé (**drū-tó-*, **tnū-tó-*). Mais il y a eu le réarrangement dont on vient de parler (§§ 11 et 12): sous la pression des racines lourdes, p. ex. **ml̥du-bhís* (v. ind. *mr̥dúbhiḥ*), les *i*, *u* brefs ont été restaurés [29] sans que *-ūbhís*, *-ūsú*, etc., disparussent totalement (v. ci-dessous). En dérivation secondaire notamment, la voyelle longue a été maintenue en devenant un élément formatif accessoire par opposition au mot-base (*Prolégomènes* p. 10—11). De cette manière les dérivés secondaires **drū-tó-*, **tnū-tó-* se sont mis en contraste avec les thèmes-bases **drŭ-*, **tnŭ-* (instr. plur. **drŭbhís*, **tnŭbhís*).

D'où la règle morphologique suivante: *devant un suffixe secondaire accentué un -i, -u- final du thème subit un allongement.* Ayant pris racine

[28] Les aspirées sourdes de l'indo-iranien rendent probable l'existence de groupes initiaux *T* + *ə-* (v. Appendice § 47).

[29] V. ind. *mr̥dóḥ* : *mr̥dúbhiḥ* = *dróḥ* : *drúbhiḥ*, etc.

dans les thèmes monosyllabiques cette règle s'est ensuite étendue aux polysyllabes en *-i-*, *-u-*.

Laissant de côté les traces nombreuses mais sporadiques de l'allongement de *-i-*, *-u-* devant divers suffixes secondaires, signalons deux catégories importantes spéciales où il semble avoir joué un rôle considérable. Ce sont 1) le suffixe secondaire *-te/to-*; 2) le suffixe *-i̯e/i̯o-* des verbes dénominatifs.

1) L'allongement de *-i-*, *-u-* devant le suffixe adjectif *-to-* est attesté surtout en latin. Exemples *auris* : *aurītus*, *crinis* : *crinītus*, *pellis* : *pellītus*, *turris* : *turrītus*; *cinctus* : *cinctūtus*, *cornū* : *cornūtus*, *verū* : *verūtus*. Type grec *πολίτης*, cf. aussi *πρεσβύτης*, *'Αρχύτᾱς*. En latin *-ītus* déborde du reste la sphère primitive de son emploi en s'attachant à des thèmes différents, surtout consonantiques, comme *mellītus* ⟨ *mel*, *patrītus* ⟨ *pater*, mais aussi en *-o-* : *avītus* ⟨ *avos*.

Le lituanien, qui ne semble pas avoir conservé **-ūtos*, emploie *-ytas* d'une façon régulière dans *ausýtas* ⟨ *ausìs*, *akýtas* ⟨ *akìs*, *dantýtas* ⟨ *dantìs*.

Cf. Brugmann *K. vgl. Gramm.* p. 532 sur les adjectifs dénominatifs en *-ī-tos*, *-ū-tos*, indépendants des verbes dénominatifs en *-i̯e/o-*. L'allongement morphologique de *-ī-*, *-ū-* devant *-to-* a entraîné *-o-* ⟩ *-ō-* dans les mêmes conditions en grec et en lituanien: type grec *θυσανωτός* „garni de houppes" ⟨ *θύσανος*, lit. *ragúotas* „cornu" (slave *rogatъ*) ⟨ *rāgas*. A cause de la confusion $\bar{a} = \bar{o}$ le germanique et le slave ne sont pas utilisables.

2) L'allongement de *-i-*, *-u-* devant *-yá-* des verbes dénominatifs en indien est une règle qui ne devient tout à fait rigoureuse que dans la langue classique (Wackernagel *Altind. Gramm.* I, p. 45), tandis que les Veda admettent une certaine liberté à cet égard. On trouve p. ex. RV *gātu-yáti* à côté de *gātū-yáti*, AV *arātīyú-* en face du verbe-base *arāti-yáti*. Ce détail à lui seul est apte à nous faire mettre en doute le prétendu caractère phonétique du phénomène. Mais il s'agit sûrement d'un fait archaïque. Si l'on rencontre en grec *-ίω*, *-ύω* (Schwyzer *Griech. Gramm.* I, p. 727), il peut s'agir d'un abrègement secondaire, comme il y en a certainement, quelle qu'en soit la cause, dans les verbes en *-ᾰ́ω* (*α* ⟨ *ā*, longue étymologique). La longue de *μηνίσω*, *ἐμήνῑσα*, *ἀμήνῑτος*, *ἴθῡσα*, etc. (futur en *-σω*, aoriste en *-σα*, parfait en *-κα*, aoriste en *-θην*, adjectif verbal), plaide une ancienne longue du présent-imparfait puisque toutes les autres formes de la conjugaison sont relativement récentes. La même remarque vaut pour lat. *-īvī*, *-ītus*, *-ūtus* (*statūtus*).

On constate un certain parallélisme entre l'allongement *-ī-*, *-ū-* et les suffixes *-ē-*, *-ā-* de la flexion verbale. Dans le dernier cas la voyelle longue tire aussi son origine de complexes monosyllabiques de forme *TRē*, *TRā* (racine *TERə*). Ensuite, se chargeant de fonction morphologique, elle

s'ajoute aussi aux racines lourdes en constituant des thèmes d'aoriste: grec *λιπη-*, lit. *liko-*, *smirdė-*, slave *pьsa-*, *smьrdě-*, etc.

En v. indien l'allongement de *-i-*, *-u-* est attesté non seulement dans les verbes dénominatifs et leurs dérivés directs en *-yu-* et *-yā-*. Il est aussi propre au passif en *-yá-*, p. ex. *kṣī-yáte* ⟨ *kṣi* „détruire", *sū-yáte* ⟨ *su* „pressurer", ce qui nous semble prouver *la provenance dénominative de cette formation*. Le passif est par son origine un dénominatif en *-yá-* bâti sur les noms-racines déverbatifs (non élargis). Sa valeur intransitive-passive est motivée d'abord et surtout par les désinences médiopassives.

Comme à l'époque historique le médiopassif s'oppose directement à l'actif correspondant, l'allongement présuffixal qui lui est propre est réinterprété comme *un allongement de la racine verbale* devant le suffixe *-yá-*. D'où l'extension de l'allongement radical devant le *-yá-* de l'intensif (type *co-ṣkū-yáte*) et devant *-yā-* de l'optatif (types *śrū-yā́t* et *śu-śrū-yā́t*) [30].

Mais le seul fait de l'absence de l'allongement dans les optatifs des classes V et VIII (*cinuyā́ma*, *śr̥ṇuyā́ma*) suffit à ôter toute valeur à une explication phonétique du phénomène. L'extension de *-ī-*, *-ū-* s'est limitée à la *racine* verbale, en accord avec le modèle constitué par le passif (et en dernière ligne par les verbes dénominatifs en *-yá-*). Il n'y a non plus allongement ni dans les adverbes védiques en *-u-yā́* (*anuṣṭhu-yā́* „tout de suite", *āśu-yā́* „vite", *dhr̥ṣṇu-yā́* „courageusement", *mithu-yā́* „à rebours", *raghu-yā́* „vite", *sādhu-yā́* „de juste manière"), ni à l'instr. sing. et le gén.-loc. duel du pronom *amu-* (*amu-yá*, *amu-yóḥ*).

Nous croyons donc devoir renoncer à l'explication de cet allongement avancée, en faveur de l'hypothèse phonétique de Wackernagel, dans *Et. indo-eur.* p. 87.

La réduction de *TERi*, *TERu* étant primitivement liée à la position prétonique, il est naturel que l'allongement $i > \bar{\imath}$, $u > \bar{u}$ a lieu devant les suffixes secondaires toniques comme le suffixe adjectif *-tó-* et le suffixe *-i̯é/i̯ó-* des verbes dénominatifs. Dans *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 40 nous avons remarqué à propos du suffixe secondaire *-van-*: „Là où la voyelle du thème est allongée, le suffixe *-van-* garde l'accent". On serait maintenant enclin à formuler: dans les mots à suffixe secondaire accentué *-ván-* la voyelle du thème est allongée, p. ex. *amatī-ván-* „indigent", *arātī-ván-* „hostile", *śruṣṭī-ván-* „obéissant", d'où aussi *r̥ṇā-ván-* „endetté" (⟨ *r̥ṇá-*), *sumnā-ván-* „joyeux" (⟨ *sumná-*). Devant le suffixe *-vín-* l'allongement est attesté dans *ubhayā-vín-*, *dvayā-vín-*.

---

[30] Le suffixe *-yā-* de l'optatif étant, au point de vue de la forme, identique à celui du subjonctif des thèmes en *-ya-*.

Un *-i-*, *-u-* du thème n'est jamais allongé devant *-tva(na)-* (*jani-tvá-*, *vasu-tvá-*). L'allongement paraît donc avoir été limité aux syllabes non entravées, cf. plus haut l'opposition *varūtṛ́-* : *várutrī* (mais grec πέλλῦτρον), εἴρυσται à côté de εἰρῦμαι, *μλῖττω > βλίττω (et non **mlīti̯ō*) de μέλι.

3) Dans six racines verbales de l'indien il s'est développée une alternance curieuse *-i̯ū-* (antéconsonantique): *-īu̯-* (devant voyelle et *y*): *dīv* „jouer aux dés", *mīv* „pousser", *mīv* „être gros", *ṣṭhīv* „cracher", *sīv* „coudre", *srīv* „échouer" (Wackernagel *o. c.*, p. 91—92). P. ex. *sī́v-yati* „il coud": *syū-tá-* „cousu".

Deux explications ont été avancées, dont chacune recourait à l'élément *ə*. De Saussure posait *-eiu̯ə-* > *-i̯uə-* > *-i̯ū-* (*syūtá-*), P. Kretschmer (et aussi Schulze) *-ei̯əu-* > *īu̯* devant voyelle, *i̯ū* devant consonne (Wackernagel *ibid.*). Or l'introduction de l'élément *ə* est *superflue*. Il suffit de partir de **sei̯u*, sans mettre en cause un *ə* problématique précédant ou suivant la deuxième sonante, pour obtenir, conformément à la formule *TERu* > *TRū*, le degré zéro antéconsonantique régulier *dyū-*, *syū-*, etc. Le degré zéro antévocalique en résulte automatiquement suivant la proportion *dyu* (antéconsonantique): *div*[31] (antévocalique) = *dyū* (longue antéconsonantique): *dīv* (longue antévocalique).

4) On sera tenté d'attribuer la différence quantitative entre lit. *mìn-ĭ-te* et slave *mьn-ī-te* „vous pensez" à une alternance phonétique primitive **mnī-* (monosyllabique): **budĭ-*, **smirdĭ-* (dissyllabique). Le slave a généralisé la longue: *mьnitъ*, *bъditъ*, *smьrditъ*; le lituanien, la brève: *mìni*, *smìrdi* (pour balto-slave *min-* à la place de *mn-* v. § 24). Alternance primitive **meni* : **mnī*, **bheudhi* : **bhudhĭ*. Confrontées avec le balto-slave les formes v. ind. *mányate*, grec μαίνομαι, thématisées, ont une tournure plus récente. Grec *-i̯e-* est à lit. *-i-* ce qu'est grec *-se-* à lit. *-s-* au futur.

5) On vient de remarquer que les formes comme **tnūbhis* évincées, sous la dominance des racines lourdes, par **tnubhis* (v. ind. *tanúbhiḥ*, pour le vocalisme radical cf. la fin du § 12), se sont maintenues dans les langues historiques. La différenciation entre **tnu-* et **tnū-* s'est faite en accord avec la formule connue (*Prolégomènes* p. 13): **tnu-* retient la fonction primaire, **tnū-* se charge d'une fonction secondaire. Dans l'espèce: **tnu-* continue à désigner le genre commun (et masculin), à **tnū-* échoit la valeur féminine qui n'a pas eu jusque-là d'exposant formel.

Le paradigme féminin est complété en partant des cas moyens *-ūbhis*, *-ūsu*, etc., les noms-racines en *-ū-* comme indo-eur. **bhrū-* servant de modèle. Ainsi v. ind. *bhrūbhiḥ*, *bhrūṣú* : *bhrū́ḥ*, *bhrúvam*, *bhruvé*, *bhruváḥ* = *tanū́bhiḥ*, *tanū́ṣu* : *tanū́ḥ*, *tanúvam*, *tanúve*, *tanúvaḥ* (*uv* n'est à l'origine qu'un *ū* antévocalique).

[31] P. ex. *divé*, *diváḥ* mais *dyúbhiḥ*.

Au voc. sing. la conservation de la brève (*tánu*, *śváśru*) résulte de la proportion *tanáv-e*, *tanáv-aḥ* (dat. sing. et nom. plur.): *táno* = *tanú-e*, *tanú-aḥ* (dat. sing. et nom. plur.): *tánu*.

Nous avons à plusieurs reprises discuté la structure des types (*vṛkī́-*), *tanū́-* en partant tantôt d'un suffixe féminin *ə̯* (*ī*, *ū* < *ĭ*, *ŭ* + *ə̯*; ainsi *Les effets du ə en indo-iranien* p. 224; *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 27 note), tantôt de l'hypothèse qu'il s'agit d'une bifurcation des thèmes en *-ĭ-*, *-ŭ-* (*Et. indo-eur.* p. 154 et 206). L'explication qu'on vient de proposer combine les deux hypothèses antérieures. Il s'agit bien des thèmes en *-ĭ-*, *-ŭ-* refaits sur le modèle des noms-racines en *-ī-* (< *iə̯*), *-ū-* (< *uə̯*), avec lesquels ils partageaient les cas moyens et le genre grammatical.

Les thèmes polysyllabiques en -ī- et -ū- sont d'anciens adjectifs féminins correspondant aux masculins en -ĭ- et -ŭ-.

La création du féminin ind. en *-v-ī* fait disparaître les formes en *-ū-* sauf quelques résidus qui ont survécu grâce à une substantivation préalable: noms de femmes *agrū́-* „jeune fille, pucelle", *nṛtū́-* „danseuse", *vadhū́-* „(nouvelle) mariée", *śvaśrū́-* „belle-mère"; dans *kadrū́-* „vase (de couleur brune)" < *kádru-* „brun" et *tanū́-* „corps" < *tanú-* „rétréci, mince" („taille") la provenance adjective est encore transparente; elle nous est imposée par l'existence simultanée de *nabhanú-* masc. et *nabhanū́-* fém. „source". — Ce qui est plus probant, c'est qu'il subsiste en védique un nombre d'exemples assez considérable d'adjectifs féminins en *-ū-* s'opposant aux masculins en *-ŭ-*. Les formes en *-ū-* se rencontrent surtout pour les adjectifs dérivés en *-yú-* (< verbes dénominatifs), *-sú-* (< désidératifs), *-nú-* (*-iṣ-nú-*, *-it-nú-*), mais aussi pour *āyú-*, *tanú-*, *babhrú-*, *śundhyú-*, *vipanyú-*, *su-drú-*. Parmi les formes casuelles prédomine le nom.-acc. plur. en *-úvaḥ* (16 exemples différents de nom., 4 d'acc.). Viennent ensuite l'acc. sing. en *-úvam* (8 ex. diff.), l'instr. sing. en *-úvā* (3 ex. diff.), le gén. plur. en *-úvām* (2 ex. diff.), tandis que le nom. sing. (*-ū́ḥ*), le gén. sing. (*-úvaḥ*) et le loc. plur. (*-ū́ṣu*) ne sont représentés que par un seul exemple. On a p. ex. *śundhyū́ḥ* „reluisante" (*uṣā́ḥ*) en face de *śundhyúḥ* (*bṛhaspátiḥ*), *śundhyúvam* (*yóṣaṇām*) mais *śundhyúm máryam*, gén. plur. masc. *babhrūṇā́m* mais fém. *babhrū́ṇām* (*óṣadhīnām*).

Quant aux adjectifs féminins en *-ī-* (type *vṛkī́-*), ils sont devenus, dès avant l'époque littéraire, des substantifs féminins rattachés directement aux mots-bases masculins (*vṛ́ka-* : *vṛkī́-*). L'unique trace de l'ancienne opposition c'est peut-être le couple *svarī́-* „bruyant" (*índraḥ*): fém. acc. *svarī́yam* (*manīṣā́m*), gén. plur. *svarī́ṇām* (*gávām*).

Le suffixe *-ī-* des substantifs féminins du type v. ind. *vṛkī́-* est donc de provenance adjective[32]: il servait d'abord à former les féminins d'adjec-

[32] La fonction adjective de *-i-* ressort clairement de son emploi au deuxième membre de bahuvrīhi etc. (§ 6).

tifs en *-i-* lorsqu'ils étaient employés de manière autonome (quasi substantive). La différenciation entre le masculin en *-i-* et le féminin en *-ī-* n'a pas pénétré dans l'épithète, où les deux genres continuaient à se servir de la forme commune *-i-*. Ce changement de fonction des thèmes en *-ī-* du type *vr̥kī́-* n'est pas étonnant. *Pour tirer d'un substantif masculin personnel le féminin correspondant le moyen le plus simple était de substantiver la forme féminine de l'adjectif dérivé.* Il s'agit là d'un développement bien attesté dans l'histoire de beaucoup de langues. En face de *gallus*, *rēx* le lat. a *gallīna*, *rēgīna* (adjectifs substantivés en *-īnus*, *-īna*). En pol. on dit *stróż* „le concierge“: *stróżowa* „la concierge“ ou „la femme du concierge“, adjectif substantivé (*-ovъ*, *-ova*). En piémontais le féminin des noms en *-(t)or* est *-(t)oria*. (Meyer-Lübke *Gramm. d. rom. Sprachen* II, p. 416). En français H. Etienne (*Précellence du lang. franç.*) forme de *garçon* un féminin *garçonnière*, non sans être précédé, de quatre siècles, par Chrétien de Troyes: *li prison et les prisonieres* (*Charrette* 3596). Cf. Meyer-Lübke *Hist. Gr. d. franz. Sprache* II, 1921, p. 41. Il ne serait probablement pas difficile d'y ajouter d'autres exemples illustrant la même tendance.

L'existence indo-européenne des adjectifs secondaires en *-i-* est assurée (§ 6). Celle d'un type **u̯l̥ki-* „de loup“ est probable. L'établissement d'un rapport direct entre ind. *vŕ̥ka-* „loup“ et *vr̥kī́-* „louve“ a été d'autant plus facile qu'à l'époque historique les adjectifs dénominatifs en *-i-* tendaient à disparaître.

Le vocalisme des désinences *-īnā́m*, *-ūnā́m* (gén. plur.) des thèmes en *-i-*, *-u-*, identique à celui de *-īnām*, *-ūnam* des thèmes en *-ī́-*, *-ū́-*, est emprunté à ces derniers. Le remplacement de **vr̥kiyām*, **tanúvām* par *vr̥kī́nām*, *tanū́nām* (accentuation columnale) a entraîné celui de **agn(i)yā́m*, **ket(u)vā́m* par *agnīnā́m*, *ketūnā́m* (accentuation marginale). Cf. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 29 et note.

§ 14. Les racines biformes

La coexistence des formes pleines *-ERT* et *-RET*[33], surtout *-ERə* et *-RĒ*, ayant un caractère de doublets, est liée à des procès morphologiques devenus obsolètes à l'époque historique. Les traces en sont assez nombreuses, encore que parfois il faille se méfier des apparences. On peut p. ex. se poser la question si v.-h.-a. *fergôn* „demander“ et lit. *peršù* „je demande en mariage“ suffisent à démontrer l'existence d'une forme **perk̂* à côté d'un **prek̂* beaucoup mieux attesté (v. ind. *praś*, avest. *fras*,

[33] V(ollstufe)^I et V^II chez Hirt = „Schwebeablaut“ chez Wackernagel (*Altind. Gramm.* I, p. 100 sq.). Formes radicales I et II (*Et. indo-eur.* p. 122).

lat. *prex*, *procus*, got. *fraíhnan*, slave *prositi*). C'est que le samprasāraṇa (§ 12) amène la confusion des degrés zéro de *-ERT* et *-RET* en *-R̥T*, d'où l'ambivalence de **pr̥k̂* dans **pr̥k̂-sk̂ō* etc., expliquant la possibilité de déraillements postérieurs du type **tr̥s* : **ters* = **pr̥k* : **perk̂* (au lieu de **prek̂*). Tout récemment encore, dans sa *Gramm. comp. d. l. slaves* I, 1950, p. 302, M. Vaillant s'est prononcé pour une telle interprétation des doublets **deus/*du̯es*, **perk̂/*prek̂*, **seuk/*su̯ek*, etc., en balto-slave.

Mais bien que l'hypothèse d'un remaniement se justifie pour des cas particuliers, peut-être même pour la majorité de doublets attestés, certaines considérations morphologiques postulent catégoriquement une ancienne alternance *-ERT* : *-RET*. Hirt a fait remarquer, à propos du cas spécial *-ERə* : *-RĒ*, que la forme II (*RĒ*) était destinée à former l'aoriste radical et le parfait (médiopassif) par opposition au présent bâti sur *-ERə*. On sait en effet que les voyelles longues, surtout *ē* et *ā*, détachées de *TRē*, *TRā*, ont fait carrière comme marques de l'aoriste (du prétérit), surtout en grec et en balto-slave. Une conclusion s'impose sur laquelle on a insisté *Et. indo-eur.*, p. 122 ssq. Le rapport **pelə* : **plē* étant, au point de vue fonctionnel, comparable à **seĝh* : **sĝhe* (grec *ἔχω* : *ἔσχον*), puisque dans les deux cas il s'agit de la formation de l'aoriste, on peut les considérer aussi comme identiques dans leur structure. Ici comme là il y avait une opposition préhistorique de l'accent, **pél(e)ə̯* : **p(e)léə̯* = **séĝh(e)*: **s(e)ĝhé*, chargée de valeur grammaticale. La voyelle thématique de *σχε-* aurait jadis formé partie de la racine.

Dès avant la chute de *ə̯* l'élément *-é/ó-* a empiété sur le domaine de *-eə̯* en fournissant des aoristes de la forme II′ **pl̥ə̯é/ó-* (v. ind. *pura-* dans *a-pū-pura-*)[34] et en reléguant les formes à voyelle longue à un plan sémantique secondaire. Pour les racines lourdes autres que les racines seṭ c'est la forme II′, donc p. ex. **liké/ó-* (v. ind. *áricat*, grec *ἔλιπον*), jamais la forme II (*li̯ek*), qui semble avoir toujours représenté le thème d'aoriste. Peut-être l'aoriste véd. *ā́naṭ* ⟨ *é-ə̯nek̂-* ⟨ **ə̯enk̂* est-il un reste de l'ancienne opposition forme I = *ə̯enk̂* (présent): forme II = **ə̯nek̂* (aoriste)[35].

[34] Cf. *Et. indo-eur.* p. 123.

[35] Sans doute les *-ā-*, *-ē-* des prétérits balto-slaves, le *-η-* de l'aoriste passif grec, le *-ā-* de l'imparfait latin (*er-ā-*, *-bā-*) remontent-ils en dernière ligne aux voyelles longues de la forme II des racines seṭ. Entre les types *ἔβλην* (forme II) et *ἐδάμην* (suffixe *η*) s'insère la formation intermédiaire *ἐλίπην*. Comparé avec *βάλλω*, *ἔβαλον* l'aoriste *ἔβλην* offre le suffixe *η*, qui fait carrière en formant des aoristes intransitifs du type *ἐλίπην*. Sur le modèle des racines lourdes (**leik*) les racines seṭ l'adoptent aussi. Une forme comme *ἐδάμην*, régulière au point de vue phonétique, se justifie par la proportion **leik* : **lik-ē* = **demə̯* : **dm̥ə̯-ē* (= *δαμ-η*). Il ne faut pas confondre le *η* suffixal de *δαμ-η* avec le *η* faisant partie de la forme radicale II (*βλη*). Après la chute des *ə̯* intervocaliques la voyelle longue de la forme II, cessant d'être sentie comme

Une autre trace morphologique importante de l'opposition *-ERT* : *-RET* c'est le contraste entre les deux types des thèmes en *-i-*, *-u-*, type nom. *-is*: gén. *-e/ois* et nom. *-is*: gén. *-i̯e/os* (*-us* : *-e/ous*, *-us* : *-u̯e/os*). P. ex. v. ind. *agníḥ* : *agnéḥ* mais *áviḥ* : *ávyaḥ* et *śátruḥ* : *śátroḥ* en face de *krátuḥ* : *krátvaḥ*, cf. *Et. indo-eur.* p. 137—138. Ces deux types sont l'un à l'autre exactement ce qu'est **pelə* à **plē*.

Une opposition du type *-ERT* : *-RET* semble aussi à la base de la différence entre les *déterminatifs* et les *suffixes*. Le *t* de la racine **kert* „couper" est un déterminatif qui n'est jamais précédé de la voyelle fondamentale. Le suffixe, par contre, apparaissant sous la forme *et* était ajouté au degré zéro de la racine (*TR-ét-*). Si au cours de la flexion le suffixe se réduisait, c'était tout de même sa forme pleine qui était perçue comme fondamentale.

L'alternance *-ERT* : *-RET* ne peut nous intéresser qu'autant qu'elle est continuée en morphologie historique. Il faut surtout relever le sort des formes II (*TRē*, *TRā*, *TRō*) dans la conjugaison grecque (cf. § 23). Elles s'y sont rencontrées avec le degré zéro *TRā* < *TR̥ə* en influençant d'une manière profonde le schéma apophonique du grec (§ 23).

La forme II, résiduaire par rapport à II′, fournit le féminin de l'adjectif *substantivé* (ou *autonome*) et sert par conséquent aussi à bâtir des substantifs féminins sur les noms de mâles correspondants. L'exposant de la motion grammaticale *-ā-*, maintenu dans l'adjectif en *-o-*, a été de bonne heure remplacé par *-ī-* chez les substantifs.

La forme en *-ā-* fournit ensuite l'abstrait de l'*adjectif autonome*, d'où aussi l'abstrait et puis le collectif dérivé du substantif. P. ex. véd. *cakrā́* < *cakrá-*, grec *κέλευθα* < *κέλευθος*, *μῆρα* < *μηρός*, *ἄστρα* < *ἀστήρ*, lat. *loca* < *locus*.

La constitution du féminin (et du pluriel neutre) de l'*adjectif-épithète*, c.-à-d. la genèse du genre féminin *grammatical*, ne peut représenter que le stade *final* de l'évolution.

Pour ce qui est de la forme, le rapport *TR̥(ə̯)é/ó-* (forme nouvelle II′): *TRā́-* (forme ancienne II) s'impose aux racines lourdes (*TR̥Té/ó-* : *TR̥Tā́-*), puis aux racines légères aniṭ (*TRé/ó-* : *TRā́-*) et aux thèmes en *-é/ó-* en général.

La règle de l'identité formelle du féminin et du collectif (pluriel) neutre, établie par J. Schmidt, devient compréhensible. Contrastant avec le *masculin* en *-os* la forme en *-ā*, fournit le *féminin*; par opposition au *concret* neutre en *-om* elle adopte la valeur d'*abstrait*, puis de collectif (> pluriel).

Le caractère relativement tardif de tout ce développement est, lui aussi, transparent. Non seulement y a-t-il chute antévocalique d'une „laryngale" dans *TR̥(ə̯)é/ó-* (sans laquelle une opposition *-é/ó-* : *-ā́-* serait impossible), mais le hittite ne paraît en avoir profité que pour se créer un pluriel neutre, tandis qu'on n'y a découvert aucune trace du féminin. La plupart des comparatistes sont enclins à y voir un archaïsme. Sans nous engager sur cette question nous faisons remarquer que l'existence de *-a* au pluriel neutre (*kenua* „les genoux") permet aussi de penser à une *suppression secondaire* de la différence *masculin* : *féminin*. A l'avis de H. Pedersen (*Hittitisch u. die andern indoeur. Sprachen* p. 15 sq.) la présence de thèmes en *-ī-* en hittite serait une preuve de l'existence préhistorique du genre féminin dans cette langue.

partie intégrante de la racine, est appréciée comme un élément suffixal détachable.

Deux faits viennent étayer notre hypothèse. D'abord le développement sémantique parallèle de la différence *TRī* : *TRĭ*, *TRū* : *TRŭ* (v. § 13): ici encore la forme ancienne (*ū*) a été restreinte à la valeur féminine, la forme nouvelle (*ŭ*) continuant à désigner le genre commun et spécialement le masculin. Cf. *-τύς* (féminin): *-tŭs* (masc.) = *-ā́* (féminin) : *-os* (masculin) comme noms d'action.

L'autre argument c'est la double fonction du morphème *-ā-*. En dehors du sens féminin il possède une valeur abstraite, de nom d'action pour les racines verbales, de collectif pour les noms. Or c'est justement ce qu'on attend comme fonctions secondaires de l'adjectif. Le sens féminin s'éclaircit par les emplois secondaires *syntaxiques* (substantivation *syntaxique*), le sens abstrait relève de la substantivation *lexicale*[36]. Suivant le caractère verbal ou nominal de la racine, l'abstrait est réalisé par la notion de l'action ou du collectif. Ici de nouveau une analogie frappante avec *-ī-*, *-ū-* servant en même temps de féminin aux adjectifs en *-ĭ-*, *-ŭ-* et de collectif (pluriel) neutre.

Bref, les anciennes formes adjectives en *-ā-*, *-ī-*, *-ū-* (celles en *-ī-*, *-ū-* étant d'abord limitées aux cas moyens, § 13) reculent devant les formes nouvelles *-e/o-*, *-i-*, *-u-*. Les formes anciennes ne se sont conservées que dans les fonctions dérivées (secondaires) tant syntaxiques que lexicales: adjectif féminin, nom abstrait de caractère verbal ou nominal. La répartition des différents emplois est conforme au principe formulé dans *Prolégomènes* p. 13 (forme nouvelle — fonction primaire, forme ancienne — fonctions secondaires).

Dans les cadres du présent chapitre on se demande d'abord à propos de ces restes peu variés mais importants de l'apophonie *-ERT* : *-RET* (*-ERə* : *-RĒ*), quelles sont les réductions vocaliques qu'elle suppose et comment celles-ci se raccordent aux changements discutés jusqu'ici.

[36] Cf. espagnol *lo blanco*, substantivation lexicale de *blanco* „blanc". Pour les termes *substantivation syntaxique* et *lexicale* v. BSL XXXVII, 1936, p. 85 note.

Nous ne disposons d'aucun indice sûr pour dater la disparition des voyelles *posttoniques* **péleə̯ > *pelə̯, *ə̯ének̂ > *ə̯nk̂*. On se rappellera du reste que pour des raisons morphologiques essentielles (§ 10) une filière chronologique ne saurait être déduite que du sort (chute, vocalisation) des voyelles faibles *prétoniques*.

Or l'équivalence morphologique et le parallélisme phonétique des types **pelə̯ : *p*$_e$*léə, *ə̯enk̂ : *ə̯*$_e$*nék̂* et de **seĝh : *s*$_e$*ĝhé* nous obligent d'attribuer une seule date à la chute des voyelles affaiblies de **p*$_e$*léə̯, *ə̯*$_e$*nék̂* et de **s*$_e$*ĝhé*.

La forme II des racines biformes comme **pelə̯ : *pleə̯* n'a donc perdu la voyelle de la syllabe initiale qu'à l'époque où se sont déroulés les changements décrits au § 11.

Cette constatation nous permet de répondre à la question si les deux formes (I et II) d'une racine biforme ont eu indépendamment chacune son degré phonétique zéro, c.-à-d. si à côté du degré zéro de **pelə̯*, qui est connu (**pl̥ə̯* ou **pl̥̄*), il y en a eu un de **pleə̯* (**plē*).

Admettons qu'en face de **p*$_e$*léə̯* il existait des formes flexionnelles ou dérivées qui déplaçaient l'accent sur la syllabe suivante, p. ex. **p*$_e$*l*$_e$*ə̯-tó-*. Le résultat de la réduction s' identifiait alors nécessairement au degré zéro de **pelə̯*. Si de l'autre côté le complexe **p*$_e$*léə̯* était introduit en position atone en gardant le rapport $_e$: *e* de la position tonique (v. § 10), donc **p*$_e$*leə̯(-tó-)*, il aboutissait à **pleə̯(-tó-)*, dont le vocalisme ne se distinguait pas du degré plein de la forme II [37].

Mais il y a une troisième possibilité: la forme **pleə̯* (**plē*) est traitée comme une racine autonome et obtient un degré zéro *morphologique*, p. ex. sur le modèle *ē : ə* (> *ă*) = **plē : *plă*.

On est donc amené à n'admettre, pour les racines biformes, qu'un seul degré zéro *phonétique*: *-ERT* et *-RET* > *-R̥T*, *-ERə* et *-RĒ* > *-R̥ə̯* = *-R̥̄*. A côté de cela il y a deux procédés *morphologiques*, soit pour différencier les degrés zéro des formes I et II, soit pour différencier le degré zéro de II d'avec la forme pleine: le premier consiste à maintenir la forme II en position prétonique, cf. v. ind. *prā-tá-* à côté de *pūr-tá-, pūr-ṇá-*, l'autre, plus récent, recourt aux modèles hérités, pour créer un degré zéro à la forme II en tant que racine indépendante. P. ex. grec *τέ-θνη-κα : τέ-θνᾰμεν, τέ-τλη-κα : τέ-τλᾰμεν, τέ-τλᾰ-θι, τμήγω : ἔτμᾰγον*.

---

[37] C'est de la même façon que **s*$_e$*ĝhé-* introduit en position atone aboutit à **sĝhe-(tó-)*, cf. *(ἄ)σχετος, ἀνάσχεσις* (en face de *ἐκτός, ἕξις*), *ἄσπετος, ἄπλετος, αὐτάγρετος, παλινάγρετος*, avest. *azgata-, gmata-*. Ensuite, avec le remplacement du groupe par la forme antéconsonantique (cf. § 11), v. ind. *pacatá-* (au lieu de **pketó-*), d'où aussi les types *μενετός* (pour **mnetó-*), v. ind. *bharatá-* „colendus", *yajatá-* „venerandus", enfin *darśatá-* „visible" = *Δέρκετος*, etc.

§ 15. Degré zéro, degré *o* et l'accentuation

L'antériorité chronologique de l'apophonie qualitative par rapport à la vocalisation prétonique de $_e$, $_o$ et l'immobilisation accentuelle des paradigmes nous permet de préciser la sphère d'emploi primitive de l'alternance *o* : zéro. Il est probable que dans plus d'un cas le degré zéro a recouvert, sans en laisser de traces, un rapport plus ancien *o* : zéro.

Avant l'immobilisation accentuelle des paradigmes nominaux nombre de formations productives ont dû opposer, tout comme le parfait ou les noms-racines déverbatifs, le degré *o* des cas forts au degré zéro des cas faibles. Etant productives elles sont continuées, à date historique, par des thèmes oxytons à degré radical zéro. Il s'agit avant tout de thèmes en *-ó-, -tó-, -mó-, -(t)í-, -ú-*. Dans les barytons correspondants (pourvu qu'ils soient attestés) on prévoit le vocalisme radical *o*. Cette attente est justifiée pour les dérivés en *-o-, -to-, -mo-*, peut-être *-i-* (v. une autre possibilité d'explication du type *στρόφις* au § 6): **lukó-* et **lóuko-*, **bhr̥tó-* et **bhórto-*, etc.

Tandis que les thèmes à flexion dite „ouverte" (*-te/or-, -me/on-, -e/os-*....) ne connaissent l'alternance *o* : zéro qu'à l'intérieur de la tranche flexionnelle (suffixe flexionnel+désinence), v. §§ 10 et 4, dans les thèmes motivés à flexion „fermée" (*-o-, -i-, -u-*, etc.) l'apophonie joue entre la racine et le suffixe flexionnel en créant la possibilité d'une survivance de thèmes barytons à vocalisme radical *o*.

Il s'impose, à ce point de vue, le besoin d'une nouvelle analyse des formes *barytones* en *-o-, -i-, -u-*, etc., comportant le vocalisme radical *o* (alternant avec un *e* et non un *o* fondamental). Chaque forme barytone à vocalisme *o* est due soit à une différenciation (*zéro* prétonique : *o* tonique), qu'il incombera aux recherches futures de dégager, soit à des déraillements individuels, qui pour la plupart resteront obscurs sauf dans quelques cas transparents, comme p. ex. la généralisation du degré *o* dans le verbe-base avec son introduction subséquente dans tous les dérivés.

Toute trace de l'ancienne apophonie *o* : zéro a dû disparaître du moment où la forme dérivée, par suite de l'immobilisation du paradigme, ne comportait plus de vocalisme radical plein. C'est dire que beaucoup de formes historiques à accentuation suffixale et à vocalisme radical zéro, comme p. ex. l'adjectif verbal du type **u̯r̥ttós, *kr̥tós, *pektós, *settós*, ont probablement, sans qu'on soit en état de le prouver, été caractérisées par un vocalisme $_o$ *morphologique*.

Quand il y a un contraste de vocalisme radical (zéro et *o*) entre deux formations oxytones et de suffixe identique, c'est habituellement un cas de différence chronologique, l'une étant ancienne, l'autre, renouvelée.

Il y a p. ex. en grec un petit groupe, sûrement ancien, de substantifs en *-μός* à degré radical *o*: *ϑωμός* „tas" (< *ϑη-*), *ψωμός* „bouchée" (< *ψη-*), *ἀλοι(μ)μός* „crépissure" (< *ἀλειφ-*), *κορμός* „souche" (< *κερ-*), *στολμός* „action de s'équiper" (< *στελ*), auxquels on peut ajouter deux exemples à suffixe *-σμος* : *πλοχμός* „tresse" (< *πλεκ-*) et *ῥωχμός* „fente" (*ϝρηγ-*). Or en indien les dérivés en *-ma-* à degré *zéro* de la racine ont souvent un sens adjectif: *tigmá-* „tranchant, aigu" (< *téjate*), *dasmá-* „miraculeux" < √*daṁs*, *bhīmá-* „terrible" (< *bháyate*), *rukmá-* „brillant" (< *rócate*), *śagmá-* „fort" (< *śaknóti*), *sidhmá-* „allant tout droit" (< *sā́dhate*), *stīmá-* „lourd, paresseux" (< √*styā* „figer, coaguler"). On est tenté de considérer la formation grecque *στολμός* comme un résultat du remplacement de **stólos* par **stl̥mós* (à vocalisme zéro comme en indien). On sait que *-μός* a fait carrière comme suffixe d'abstraits verbaux (noms d'action), surtout sous la forme *-ισμός*, qu'il a par conséquent été un morphème de grande vitalité dans la langue grecque. Le degré *o* s'est propagé à partir de racines qui à cause de leur vocalisme (*o*, *a*, v. § 20, *ĭ*, *ŭ*) n'étaient pas sujettes à l'apophonie. Ainsi *πάλος* : *παλμός* = *στόλος* : x (x = *στολμός* au lieu de **σταλμός*). La substantivation d'anciens adjectifs en *-mos* supposée par le développement grec n'est pas sans parallèle en indien. Cf. les substantifs comme *idhmá-* „bois à brûler". Sous nos yeux encore une forme comme *rukmá-* devient dans la langue classique un vrai substantif en perdant les restes de son ancien emploi adjectif attesté en védique.

De même, pour ce qui est de la coexistence des types **lukós* et **loukós*, **lukéi̯eti* et **loukéi̯eti*, on s'en tiendra à l'explication proposée aux §§ 6 et 8: il ressort de considérations chronologiques que les types **loukós* et **loukéi̯eti*, qui concordent, au point de vue de l'accent, avec **lukós* et **lukéi̯eti*, sont leurs successeurs.

La répartition des degrés plein et zéro en fonction de l'accent constitue le fondement même de toute théorie de l'apophonie en indo-européen. C'est sur les voyelles atones et affaiblies que repose l'explication du degré *o* du § 1. De l'autre côté le renversement du contraste *degré plein* : *degré zéro* (> *degré zéro* : *degré plein*) est à la base de la genèse du degré long (v. le chapitre suivant).

L'alternance *degré plein* : *degré zéro* en fonction de l'accent est en même temps un trait essentiel de la morphologie indo-européenne:

Flexion a) verbale:

opposition entre les formes fortes et les formes faibles à l'intérieur du paradigme, types **éimi* „je vais": **imé*, suffixe d'optatif *-i̯ēm*: *-īmé*, **i̯unéugmi* „j'attelle": **i̯ungmé* et les autres types à infixe nasal, **ĝe-ĝhéu-mi* „je verse": **ĝe-ĝhu-mé* et d'autres types à redoublement; opposition entre l'indicatif et le subjonctif d'une part, l'optatif de l'autre: **ésmi* „je suis", **ésō* „je serai": **s-iēm* „que je sois", **k̂l̥néumi* „j'entends", **k̂l̥néu̯ō* „j'entendrai": **k̂l̥nui̯ḗm* „que j'entende", etc.; opposition entre le présent (radical) thématique et l'aoriste thématique: grec *λείπειν*, *λείπων* : *λιπεῖν*, *λιπών*; opposition entre l'actif et le moyen, cf. v. ind. *dvéṣmi* „je hais", *dvékṣi*, *dvéṣṭi* : *dviṣé*, *dvikṣé*, *dviṣṭé*; optatif *dviṣyā́m*, *dviṣyā́ḥ*, *dviṣyā́t* : *dviṣīyá*, *dviṣīthā́ḥ*, *dviṣītá*; *yunájmi*, *yunákṣi*, *yunákti* : *yuñjé*, *yuṅkṣé*, *yunkté*; *cakára* „j'ai fait", *cakártha*, *cakā́ra* : *cakré*, *cakr̥ṣé*, *cakré*, etc.

b) nominale:

opposition entre les cas forts et les cas faibles à l'intérieur du paradigme, types **pətérm̥* (acc.): **pətréi* (dat.), **uksénm̥* (acc.): **uksnéi* (dat.), etc.

Dérivation a) verbale:

le type *tudáti*: v. ind. *khudáti*, *cr̥táti*, *bhuráti*, *mr̥ḍáti*, etc.; les verbes en *-sk̂e/o-*: v. ind. *iccháti*, *ucchúti*, *r̥ccháti* (dans *gácchati*, *yácchati* il y a eu recul secondaire de l'accent, cf. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 112 sq.); les intransitifs en *-ie/i̯o-* (devenus passifs en indien, *ibid.* p. 114); les verbes à infixe nasal (pour ce qui est du vocalisme radical): v. ind. *yunájmi*, *śr̥ṇómi*, *riṇā́mi*, *gr̥(bh)ṇā́mi*, *badhnā́mi*, et ainsi de suite;

b) nominale:

degré zéro dans les adjectifs déverbatifs en *-ú-*, *-tá-*, *-ná-*, *-rá-*; degré plein dans les comparatifs et les superlatifs en *-(ī)yas-*, *-iṣṭha-*, dans les neutres en *-man-* et *-as-*, dans les supins en *-tu-*, qui comportent tous l'accentuation radicale.

L'influence de l'accentuation sur le degré vocalique semble avoir été estimée à sa juste valeur par de Saussure, mais exagérée par ses successeurs Streitberg (pour le degré long), Güntert et Hirt (pour le degré *o*). On voit trop souvent, dans les langues historiques, l'alternance de l'accent accompagner celle du vocalisme pour être enclin à négliger cet accord. Mais nous sommes loin de considérer l'accent comme un passe-partout applicable à tous les problèmes de l'apophonie.

Il faut, en particulier, se garder de croire à une *interdépendance* de l'accent et du degré vocalique. Si en effet le degré zéro suppose toujours l'ancienne absence de l'accent, le degré plein a été de tout temps indépendant de sa place (v. § 10).

Il s'impose néanmoins la tâche de rendre compte du *degré zéro accentué*, qui sans être fréquent est bien attesté tant dans les exemples isolés que dans des catégories morphologiques.

C'est surtout ici que la distinction entre les dérivés primaires et les dérivés secondaires devient importante, voire décisive. Les dérivés secondaires ne font que répéter le vocalisme du thème-base nominal: point d'apophonie, à moins qu'il ne s'agisse d'un archaïsme comme **pod/ped* prêtant occasion à un choix du vocalisme (*e* ou *o* dans l'espèce). Or le

choix du vocalisme est justement le trait caractéristique de la dérivation *primaire, déverbative.* A l'intérieur de la conjugaison la racine verbale apparaît au degré normal, zéro long ou *o*, suivant le thème, et c'est de toute cette conjugaison ensemble qu'est tiré le nom déverbatif. Il n'est par conséquent bâti que sur la racine *pure* à laquelle le suffixe primaire *impose tel ou tel vocalisme.*

Entre les deux espèces de dérivation, primaire ou déverbative, et secondaire ou dénominative, la transition est facile. Les noms-racines déverbatifs sont des thèmes nominaux à suffixe zéro. Ils peuvent donc être munis d'un suffixe secondaire comme n'importe quel autre thème nominal. Mais à cause du lien étroit unissant les noms-racines aux verbes-bases ces dérivés secondaires sont facilement réinterprétés comme dérivés primaires, c.-à-d. directs, des verbes (*Prolégomènes* p. 18). Voici quelques exemples.

Les adjectifs et noms d'agent en *-van-*, simples ou composés, sont par leur origine des dérivés *secondaires* bâtis sur des noms-racines simples ou composés:

ŕ̥k-van- „chantant, chanteur" < *r̥c-* „chant"; *drúh-van-* „astucieux, hostile" < *druh-* „astuce"; *dhī́-van* „pieux" < *dhī-* „recueillement, piété"; *yúdh-van-* „belliqueux" < *yudh-* „combat"; *śúbh-van-* „resplendissant, beau" < *śubh-* „éclat"; *stúbh-van-* „riche en chants" < *stubh-* „hymne, louange chantée"; *abhibhū́-van-* „supérieur" = *abhibhū́-*; *abhiyúg-van-* „assaillant" (adj.) = *abhiyúj-* (subst.); *pūrvajā́-van-* „né dans l'antiquité" = *purvajā́-*.

Il s'agit d'un élargissement secondaire *-van-* ajouté non pas à la racine verbale, mais *au thème du nom-racine.* La preuve c'est que *-van-* s'attache aussi à d'autres thèmes nominaux, en *-a-*, *-i-*, etc., comme *r̥ghā-ván-*, *r̥tā́-van-*, *dhitā́-van-*, *maghá-van-*; *amatī-ván-*, *arātī-ván-*, *śruṣṭī-ván-*; *samád-van-*.

Dérivé d'un thème nominal à suffixe zéro, le type *ŕ̥k-van-*, *abhibhū́-van-* a renoué le rapport direct avec le verbe-base en devenant un dérivé *primaire.* Mais son degré zéro accentué ne s'explique pas directement par le jeu de l'apophonie; il n'est qu'une *répétition du degré zéro propre aux noms-racines.* Par conséquent le problème se déplace: ce n'est plus l'association du degré zéro de *ŕ̥k-van-* avec l'accent dont il faut rendre compte, mais plutôt la généralisation du degré zéro dans les paradigmes des noms-racines (il en a été question au § 3).

Les remarques précédentes se rapportent aussi au type neutre *śatru-tū́rya-* „victoire emportée sur l'ennemi". Ici encore on a affaire à un élargissement (en *-ya-*) d'un thème nominal composé: *vāja-kŕ̥tya-* „fait d'armes", *áśva-búdhya-* „remarquable à cause des chevaux" (*adjectif*), *pati-vídya-* „fait de trouver un époux", *hotr̥-vū́rya-* „élection du prêtre". L'ori-

gine de la formation est transparente. Le genre est dû à la substantivation de la forme neutre d'un adjectif secondaire en *-ya-*.

Tout semblable est l'origine du degré zéro accentué de certaines formations en *-i-*. L'existence d'un suffixe secondaire *-i-* est assurée (§ 6). Ajouté à des noms radicaux *ou thématiques* il fournit des dérivés qui semblent primaires et le sont au point de vue *descriptif* mais pas du tout *génétique*:

bhr̥má- „erreur, méprise" (sens secondaire): *bhŕ̥mi-* „mobile, agile"; *śuc-* „lumière, rayon", *śucá-* „clair": *śúci-* „luisant, rayonnant"; *tviṣ-* „fougue, terreur; éclat": *tviṣi-* „éclat"; *-dhrut-* „décevant": *dhrúti-* „déception"; *-śrut-* „qui entend": *śrúti-* „fait d'entendre" (théoriquement sont aussi admissibles *dhrúti-*, *śrúti-* < *dhrutá-*, *śrutá-*).

En se rattachant directement au verbe *śr̥ṇóti* la forme *śrúti-* dégage un suffixe *-ti-* comportant le *degré zéro accentué* de la racine. Il en résulte, à côté de l'ancien type en *-ti-* oxyton, un type morphologique nouveau, de provenance postérieure, ne différant du premier que par la barytonèse: *cítti-* „intellect", *jíti-* „victoire, gain", *tŕ̥pti-* „rassasiement", etc. L'existence simultanée des deux types est exceptionnelle: *śaktí-* et *śákti-* „force". En revanche on recourt à la différence accentuelle pour distinguer les dérivés en *-ti-* bâtis sur des racines différentes: *iṣṭí-* „sacrifice" (*yájati*) mais *íṣṭi-* „impulsion" (de *iṣ* „mettre en mouvement"), *kṣití-* „ruine" (*kṣiṇā́ti*) mais *kṣíti-* „demeure" (de *kṣéti*, *kṣáyati*). Une forme comme *kṣití-* serait donc, au point de vue génétique, = *kṣit* + *i-* < *kṣit-* < *kṣiṇā́ti*, tandis que *kṣíti-* provient directement de *kṣáyati*.

Cette explication, suivant laquelle il s'agit de deux formations *de date différente* nous semble à présent préférable à l'hypothèse d'une ancienne différenciation, émise dans *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 65 [38]. Le type déverbatif est ancien, le type dénominatif (devenu dans la suite déverbatif), plus récent.

La provenance dénominative du type baryton est étayée par la valeur adjective conservée dans les exemples comme *dhŕ̥ṣṭi-* „courageux" ou *pū́ti-* „pourri", ou l'adjectif masculin substantivé *dhū́ti-* „qui ébranle". Voici d'autres barytons en *-i-* à degré radical zéro qui confirment la nature secondaire de *-i-*: *ghŕ̥ṇi-* „chaleur" = *ghr̥ṇá-*; *tū́rṇi-* „rapide" = *tūrṇá-*; *dhrúvi-* „fixe, immobile" = *dhruvá-*; *úsri-* „matin": *usrá-* „matinal". Cette fois il s'agit de dérivés dont le caractère dénominatif est assez bien perceptible. A l'exception de *tū́rṇa-* ils ne sont dans aucun rapport vivant avec un verbe-base. Le degré zéro accentué est de provenance secondaire.

[38] La barytonèse du grec (*ibid.* p. 168—169) et l'intonation douce des dérivés en *-ti-* slaves s'accorderaient *directement* avec le type *baryton kṣíti-*, (= *φθίσις*).

Un suffixe *-na-* secondaire apparaît dans les adjectifs à vṛddhi *stráiṇa-* „propre à la femme" et *cyautná-* „excitant" (neutre: „action énergique"), dérivés de *strī-* et *cyut-* (nom-racine), et dans quelques adjectifs provenant d'adverbes: *purā-ṇá-*, *viṣu-ṇa-*, *samā-ná-*. C'est peut-être par ce suffixe secondaire qu'il faut expliquer le degré zéro accentué de *śvítna-* „blanc", *śúṣ-ṇa-* „un démon (de sécheresse)", *tṛ́ṣṇā-* „soif", dérivés des noms-racines **śvit-*, **śuṣ-*, **tṛṣ-*.

On peut aussi se demander si le suffixe *-as-* n'a pas fonctionné en indo-iranien comme suffixe dénominatif (tout comme en grec) en formant des abstraits nominaux. P. ex. v. ind. *úras-* „poitrine" ⟨ *urú-* (cf. *tanū-* „taille" ⟨ „étroite/sse/"), *pī́vas-* „graisse" ⟨ *pī́van-*, comme *mṛ́dhas-* „dédain" ⟨ *mṛdhrá-* ou *jū́vas-* „vitesse" ⟨ *jū-* „rapide". Cf. grec *βάθος* „profondeur" ⟨ *βαθύς*, *αἶσχος* „laideur, honte" ⟨ *αἰσχρός*, etc.

Les dérivés qui ont été de tout temps primaires, peuvent introduire le degré zéro en position accentuée si le verbe-base a généralisé ce vocalisme. Ainsi l'adjectif verbal *vi-bhī́ṣaṇa-* „qui cause une peur à q." répète le vocalisme rigide de *bhīṣáyati* (verbe d'origine nominale ⟨ *bhiyas-*). De *jīv* „vivre" on a *jī́vana-*, de *sūd* „rendre doux" (forme de *svād* devenue indépendante): *sū́dana-*. Or on sait que c'est le degré plein qui est propre à la formation en *-ana-*. De *bhū*, dont le vocalisme zéro a envahi le parfait et l'aoriste (*babhū́va*, *ábhūt*) on a de même *bhúvana-*, *bhū́man-*, *bhū́mī-*, *bhū́yas-* et *bhū́yiṣṭha-* à côté de *bhávīyas-* et *-bhāviṣṭha-*. Cf. encore *sū́tave* (infinitif) en face du parfait *sasū́va*, présent *sū́te*, fut. *sūṣyati*; *syū́man-* et peut-être *sū́tra-* de *syū/sīv* „coudre", le degré plein *sev-* ne se rencontrant que dans les Brāhmaṇa: *séva(na)-* à côté d'un plus ancien *sī́vana-*.

A l'intérieur de la conjugaison du verbe même des réarrangements de l'accentuation ont fait tomber l'accent sur des syllabes à ancien degré zéro (*L'acc. d. l. indo-eur.* p. 112—118): *gácchati*, *yácchati*; présents de la classe IV: *íṣya-*, *kṣúdhya-*, *ŕ̥jya-*, et ainsi de suite. Transfert de l'accent sur le redoublement à vocalisme *i* dans la classe III (*jígāmi*, *jígharmi*), dans les présents thématiques correspondants (*tíṣṭhati*, *píbati*), au désidératif (*títṛtsa-*, *títṛpsa-*), et à l'aoriste redoublé (*dī́dhara-*, *nī́naśa-*; allongement secondaire de *i*). A côté de l'ancienne oxytonèse des participes médio-passifs en *-āná-* (*duhāná-*, *vidāná-*, *suvāná-*) est aussi attestée une barytonèse inexpliquée (*dúhāna-* et *dúghāna-*, *vídāna-*, *súvāna-*), v. Whitney (-Zimmer) p. 229. L'accentuation du degré zéro est en tout cas secondaire. Les gérondifs en *-ya-* comme *tújya-*, *dṛ́śya-*..., *cítya-*, *śrútya-*, etc., sont par leur origine des dérivés dénominatifs (§ 6).

Les noms-racines ont dû jouer en indo-européen un rôle beaucoup plus important que ne le laissent deviner les langues historiques. Au fur et à mesure qu'ils disparaissaient, leurs dérivés secondaires furent rattachés aux verbes-bases en donnant origine à des procédés primaires nouveaux. Ainsi, d'une façon schématique:

verbes primaires (présentant, dans leur conjugaison, l'apophonie *e-* zéro *-o-ē*) → noms-racines déverbatifs (vocalisme radical nivelé, zéro dans les racines lourdes)

↓

dérivés secondaires réinterprétés comme primaires (↖ verbes primaires)

Un aspect beaucoup plus récent de l'évolution c'est l'emploi des suffixes primaires auprès des verbes dénominatifs. Leurs dérivés maintenaient nécessairement le vocalisme rigide de leurs bases et propageaient ainsi, à l'intérieur de chaque catégorie de dérivés primaires, le procédé nouveau consistant en *affixation pure*, non accompagnée d'apophonie.

Mais on vient de voir que dès l'époque prélittéraire tel verbe primaire tend à abolir le jeu des alternances vocaliques à l'intérieur de sa conjugaison. Si le vocalisme généralisé est zéro, il apparaît aussi dans les dérivés primaires quelle qu'en soit l'accentuation. De même le degré zéro est de rigueur dans les dérivés jadis secondaires tirés de noms-racines à degré zéro généralisé.

Reste encore la question de savoir dans quelle mesure le degré zéro a été susceptible de porter l'accent. Quant à *ĭ*, *ŭ*, on n'oserait affirmer qu'ils n'ont pas existé, à titre de voyelles normales, avant la réduction *eu* ⟩ *ₑu* ⟩ *u*, *ei* ⟩ *ₑi* ⟩ *i*, etc., et qu'ils n'ont pas été capables, de tout temps, de porter l'accent. Pour ce qui est des sonantes *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*, elles le sont devenues, déjà à l'époque préhistorique, dans toutes les langues grâce surtout à leur vocalisation (*r̥*, *l̥* ⟩ *r̥* en indien, *n̥*, *m̥* ⟩ *a* en indo-iranien et en grec) ou leur transformation en *voyelle* + *r*, *l*, *n*, *m* ou *r*, *l* + *voyelle*. Il n'est en tout cas ni indiqué ni nécessaire de supposer une ancienne capacité de porter l'accent pour les sonantes nasales *n̥*, *m̥*. On ne saurait dire autant pour les liquides *r̥*, *l̥*, qui fonctionnent comme voyelles *accentuées* dans quelques mots tous faits datant de l'époque de la communauté, comme v. ind. *vṛ́ka-* = grec *λύκος* = got. *wulfs*, gén. *wulfis*, supposant **u̯ĺ̥kos*, ou v. ind. *mṛ́ta-* dans *amṛ́ta-* = v.-h.-a. *mord* remontant à **mŕ̥to-*.

CHAPITRE III. LE DEGRÉ LONG

§ 16. La genèse de l'alternance indo-européenne *e* : *ē*

Le rôle de l'allongement vocalique est plus grand dans les langues historiques qu'il n'a été en indo-européen. En indo-iranien, balto-slave, germanique et même en grec, de nouveaux rapports *quantitatifs* se sont développés (v. Troisième Partie), d'origine phonétique directe ou indirecte, mais d'importance morphologique souvent considérable. L'héritage en cette matière est au contraire plutôt mince. Il est assuré pour deux grandes catégories: 1) l'allongement suffixal ou radical au nom. sing., surtout des thèmes en *-r-*, *-n-*, *-s-* et des noms-racines; 2) l'allongement radical à l'actif de l'aoriste sigmatique. La provenance indo-européenne du degré long semble à première vue moins certaine dans deux autres cas: 3) le vocalisme long du type itératif lat. *cēlāre*, *sēdāre* = slave *sědajǫ* etc.; 4) la vr̥ddhi = allongement du vocalisme de la syllabe initiale accompagnant la suffixation secondaire.

Il y a là des strates de provenance bien différente. On est à même d'accrocher 2) et 4) à d'anciens faits apophoniques de l'indo-européen en leur assignant ainsi une place chronologique. Nous y retournerons aux paragraphes suivants.

Quant aux itératifs, ils constituent un problème à part, ne fût-ce que par le conditionnement spécifique du vocalisme long, qui n'apparaît qu'en *syllabe non-entravée*. Par là-même le degré long de cette catégorie rejoint toute une série de phénomènes analogues, qu'on retrouve dans les autres langues européennes et qui résultent en dernière ligne de l'abrègement secondaire du type *ĒRT* dans les différentes langues européennes. L'accord du latin et du balto-slave est donc l'effet d'un certain parallélisme de développement de ces langues. Ce qui était commun c'était la *productivité* de la formation dérivée en *-āi̯e/o-* tandis que le degré long est né *indépendamment* en latin et en balto-slave (plus loin § 38). Mais dans les deux langues il devient caractéristique des dérivés en *-āi̯e/o-* en créant le mirage d'une identité héréditaire. Or il suffit d'une analyse un peu approfondie pour rendre manifeste la différence essentielle entre les deux langues. En latin on ne trouve que le rapport *e* : *ē*; le balto-slave, sans l'ignorer, recourt aussi à *i*(*r*) : *ī*(*r*), *u* : *ū*, etc.

Tout autre est le problème des voyelles longues de *-ēr*, *-ōr*, *-ēn*, *-ōn*, *-ēs*, etc., du nom. sing. Le degré long y est installé depuis une antiquité tellement profonde qu'en cherchant à ces formes un prototype on risque de perdre le contrôle des faits. Nous croyons néanmoins pouvoir avancer, sous toutes réserves, un essai d'explication fondée sur les considérations suivantes, dont une d'ordre phonétique spécial, l'autre relevant de la sémantique générale.

1) Le fait qu'il n'y a pas en indo-européen de racines lourdes ou légères en sonante à vocalisme fondamental long (type *-ĒR/T/*), semble indiquer que les diphtongues longues, au sens large du terme (*ēr*, *ēl*, *ēn*, *ēm*, etc.) n'y étaient pas admises devant consonne. On pourrait certes objecter que les voyelles longues originaires étant des produits de contraction (*E* + *ə̯* = *Ē*), le terme *diphtongue* ne convient guère aux complexes *eə̯i*, *eə̯u*, *eə̯r*, *eə̯l*, etc. Mais nous ne savons pas si *toutes les longues originaires* proviennent de contractions. Ensuite, ce qui importe, c'est l'admissibilité de *-ĒT* + *T* par opposition à *-ĒRT*, cf. les racines ind. *śās*, grec (ϝ)*ρηγ*, etc., dont la structure n'empêche pas l'adjonction d'un suffixe consonantique (*śāstrám*, *śāstā́*, *ῥῆγμα*). Il y a donc un contraste net entre *-ĒRT antévocalique*, qui n'existe pas, et le type pas très courant mais enfin attesté *-ĒT antéconsonantique*.

Cet état de choses nous fait penser que devant *sonante* + *consonne* l'opposition quantitative *E* : *Ē* était en indo-européen primitif supprimée (en faveur de la brève). La distinction entre *eiT* et *ēiT*, *erT* et *ērT*, et ainsi de suite, semble du reste un fait relativement rare, beaucoup plus rare que l'existence d'une seule série de diphtongues, non différenciée au point de vue quantitatif (ainsi dans toutes les branches européennes hormis le grec). S'il est vrai que l'indo-iranien admet les groupes du type *-ĒRT*, il ne faut pas oublier que leur porte d'entrée dans la langue ont été les contractions (*a* + *aRT* > *āRT*), l'utilisation morphologique (vr̥ddhi, aoriste sigmatique)[1] étant nécessairement postérieure. C'est du reste ce qui s'est aussi passé en grec. Les longues *-ĒRT* provenant de contraction indo-européenne (p. ex. au contact des membres d'un composé) y ont été abrégées dès avant l'époque historique, mais les contractions proprement grecques les ont restituées (*τιμάοντος* > *τιμῶντος*).

2) L'indo-européen distinguait, au singulier du genre animé, entre le nominatif et le vocatif. Dans la majorité de langues une seule forme fait office du nominatif, qui relève du plan symbolique (= de la représentation) et du vocatif, forme de l'appel (du plan „locutoire"). Dans ce cas on peut parler de la fonction primaire, celle du nominatif, et de la fonction secondaire, vocative, de la forme commune. Un renouvellement de cette

[1] Autant qu'il s'agit de *-āiT*, *-āuT*, *-ārT*, *-ānT*.

forme peut donner occasion à une différenciation. Il s'avère alors que c'est la forme nouvelle à laquelle échoit la valeur de nominatif; la forme ancienne justifie sa survivance en se chargeant de la fonction de vocatif. On sait que l'indo-européen ne faisait au pluriel aucune distinction entre le nom. et le voc. Or en v. irlandais l'ancienne désinence du nom. plur. masc. a été remplacée, tout comme en grec ou en latin, par la forme pronominale correspondante en *-oi*. La langue en a profité pour différencier: nom. plur. *fir* (< **u̯iroi*), voc. plur. *firu* (< **u̯irōs*). Cf. Thurneysen *Handbuch d. Altirischen*, 1909, p. 175. Dans beaucoup de langues, comme le français, l'anglais, l'allemand, l'arabe classique, etc., le vocatif continue l'ancienne forme du nominatif caractérisée par le manque d'article, tandis que la forme vivante du nominatif est obligatoirement munie d'article (défini ou indéfini) [2].

En partant de ces prémisses on est tenté, sans espérer une preuve vraiment concluante, d'envisager la solution que voici. Les vocatifs en *-er*, *-or*, *-en*, *-on*, *-es*, etc., représentent les formes résiduaires d'anciens nominatifs (la même remarque vaut du reste pour les vocatifs en *-e*, *-ei* ou *-oi*, *-eu* ou *-ou*, qui diffèrent des nominatifs correspondants par le manque de *-s* et la conservation d'un degré vocalique plus ancien; mais nous ne visons pour le moment que l'allongement vocalique). Il faut donc supposer un état de langue préhistorique où aucune différence formelle n'existait entre les deux cas en question, cf. leur identité au pluriel.

Le remplacement, au nom. sing., de *-er* par *-ēr* etc., lequel a déclenché la différenciation, est d'ordre *morphologique*. C'est un renouvellement de forme, point du tout un passage phonétique.

La position du nom. sing. à l'intérieur des cas forts était définie par le fait qu'il ne comportait *aucune* caractéristique:

| acc. sing. *-erm̥*, nom. plur. *-eres*, nom.-acc. duel *-erō(u)* |
↓ nom. sing. **-er* ↓

[2] Il y a un fondement fonctionnel du vocatif sur le nominatif, qui se fait jour dans la manière dont apparaît ou disparaît une forme autonome du vocatif. Pour créer un vocatif on part du nominatif en le modifiant, p. ex. en y ajoutant une interjection. De l'autre côté on tire parti d'un renouvellement de la forme du nominatif, comme dans les exemples ci-contre. Mais il y a aussi la tendance inverse, celle du nominatif à empiéter sur le domaine du vocatif, laquelle conduit parfois à l'élimination complète de ce dernier.

Les deux tendances, de différenciation et d'identification formelles, existent partout où l'on a affaire à un fondement fonctionnel. En phonétique elles revêtent les formes de dissimilation et d'assimilation. P. ex. *consonne palatale + voyelle vélaire > consonne palatale + voyelle palatale* (ainsi en slave commun), mais plus tard *č, ž, š + ě > č, ž, š + a* (durcissement de la voyelle).

Cf. *Prolégomènes* p. 8. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 461 avec un exemple analogue tiré de la conjugaison française.

Supposons que *-ĕr* tautosyllabique (= antéconsonantique ou final) soit devenu inadmissible dans le système phonologique de la langue: automatiquement la finale **-ĕr* du nominatif devient *ambivalente* (= *-ĕr* ou **-ĕr* > *-ēr*). Or en vertu de la loi de polarisation le *-ĕr-* des autres cas forts imposera au nominatif la valeur *-ēr* (cf. l'exemple de la p. 17—18). La longue ne peut d'abord se réaliser que dans les thèmes en consonnes (occlusive ou *s*), p. ex. *-ĕr-*: **-ēr* = *-ĕs-* : *-ēs* (*-ĕt-* : *-ēt*, etc.). Les groupes du type *-ēr(T)* redevenus possibles, l'allongement réalisé dans les thèmes en consonne s'étend aux thèmes en sonante: *-ēr*, *-ōr*, *-ēn*, et ainsi de suite.

Le degré vocalique primitif du nom. sing. masc. des thèmes en *-nt-* (participes prés.; dérivés en *-u̯/ment-*) ne se laisse pas déterminer. Le participe indo-iranien continue **-ont-s*, en grec on a la répartition connue entre les participes thématiques en *-ōn* (φέρων) et les athématiques en **-ents*, **-ants*, **-onts* (τιθείς, ἱστάς, διδούς). Il en est autrement pour le suffixe *-u̯ent-* (*-ment-*): l'indien offre le degré long *-vān*, *-mān* (acc. *-vantam*, *-mantam*), tandis que le vocalisme grec continue probablement le degré normal (*-εις* < *-ϝεντς*, mais un **-u̯ēnts* se serait en tout cas abrégé). Ces différences ne sont pas expliquées (cf. Schwyzer *Griech. Gramm.*[2] I, p. 566—567). Mais elles s'accordent avec l'hypothèse d'après laquelle le degré long a continué de s'étendre au fur et à mesure des possibilités phonétiques et des exigences de la morphologie.

Le nom. sing. des noms-racines légers en consonne connaît aussi le degré long: **pōds*, acc. **pódm̥*. Malgré la désinence *-s* il y a eu fondement du nom. sing. sur tous les autres cas forts à cause du caractère *asyllabique* de sa désinence. Si l'allongement n'a pas pénétré dans les noms-racines à sonante, lourds ou légers, c'est simplement parce que le degré radical plein y a cessé d'exister (types **luk-s*, **kr̥-t-s*, cf. § 3).

L'explication du degré long du nominatif présentée ici trouve un pendant exact, quoique beaucoup plus récent, dans les degrés longs balto-slave et germanique (v. p. 288 formule *b* et § 40).

Mais reste encore ouverte une autre possibilité théorique, celle d'un mécanisme d'ordre *additif*, égal à la vr̥ddhi (v. ci-contre). Le vocalisme affaibli des racines légères en consonne, type *-ET*, est redevenu plein en syllabe entravée (§ 11). Il a ensuite pénétré en syllabe ouverte (**pedéi* d'après **pedbhís*), et même dans les syllabes (suffixales) médianes, type **(k̑leu̯)-es-bhis* (v. ind. *śrávobhiḥ*). Dans tous ces cas le nom. sing. primitif s'accorde, par son degré vocalique, non seulement avec les autres cas forts mais aussi avec les cas faibles:

	racine ou suffixe léger en consonne	racine ou suffixe lourd (à sonante)
cas faibles	*-eT-*	*-R̥T-*
nom. sing.	*-eT*	*-eRT*

d'où la proportion *-R̥T-* : *-eRT* = *-eT-* : (*-e* + *eT* >) *-ēT*.

Le remplacement de l'ancien nominatif par la forme nouvelle *-ēT* limite la forme ancienne *-eT* à la fonction secondaire de vocatif.

Une phase postérieure du développement comprendrait l'extension du rapport *voc. sing. -eT* : *nom. sing. -ēT* aux racines et aux suffixes en sonante.

A l'étape actuelle de l'analyse linguistique il est difficile de porter ses préférences sur une de ces deux hypothèses, dont la dernière a néanmoins l'avantage d'être à la portée de nos constructions phonétiques.

Heureusement, la genèse du degré long de la *vr̥ddhi* et de l'*aoriste sigmatique* est autrement circonscrite dans sa chronologie et mieux explicable que l'allongement suffixal *-ēr*, *-ōr*, *-ēn*, etc. Le degré long par excellence auquel on a ici affaire, est par son origine un phénomène *morphologique*. Il ne faut pas lui attribuer une provenance phonétique comme au degré zéro, où elle est transparente, ou à l'apophonie *e* : *o* reposant sur la coïncidence $_e >\, _o$. Le degré long des catégories mentionnées n'est qu'un *développement spécifique du rapport degré zéro : degré plein*, rapport existant dans certains cas entre les formes de fondation et les formes fondées.

Si au point de vue génétique le degré zéro est postérieur au degré plein, il en est parfois autrement en morphologie, où p. ex. la forme dérivée peut opposer un vocalisme plein à une forme-base à vocalisme zéro. Le rapport *i* : *ei*, *u* : *eu*, *r̥* : *er*, *e* (antéconsonantique): *e*, se trouve alors exposé à une réinterprétation (de la part du sujet parlant), laquelle consiste à voir dans le *e* de *ei*, *eu*, *er* une voyelle *insérée* (ou *infixée*) devant le vocalisme *i*, *u*, *r̥* de la forme-base [3]. Une fois adoptée, cette réinterprétation conduit fatalement à *i* : *e* + *i* = *u* : *e* + *u* = *r̥* : *e* + *r̥* = *e* : *e* + *e* (> *ē*), c.-à-d. à l'allongement du vocalisme *e* propre à la forme-base.

A l'intérieur d'une catégorie morphologique donnée, l'insertion de *e* accompagnant la suffixation peut devenir un procédé productif, d'où aussi *i* : *ei* = *ei* : *ēi*; *r̥* : *er* = *er* : *ēr*, etc., en tant que le système phonologique permet la formation de structures phoniques du type *ĒR*(*T*).

[3] C'est en somme l'attitude des grammairiens hindous vis-à-vis du guṇa et de la vr̥ddhi.

§ 17. La vr̥ddhi

Une série de suffixes secondaires, les principaux étant *-ó/é-* et *-(i)i̯ó/é-*, servaient en indo-européen à former des adjectifs dénominatifs. Le suffixe flexionnel des thèmes-bases apparaissait devant ces suffixes tantôt au degré zéro (p. ex. *-tr-ó/é-*, *-n-ó/é-*, *-i̯-ó/é-*, *-u̯-ó/é-*), tantôt au degré plein (*-ei̯-ó/é-*, *-eu̯-ó/é-*), à l'origine peut-être en fonction du type de flexion du mot-base. L'expulsion apparente du suffixe *-i-* devant le suffixe *de dérivation -o/e-* s'explique d'après M. Kulon-Wells (Language XXIX, 1953, p. 237 sq.) par une réinterprétation de dérivés comme *ávya-* „appartenant à la brebis" (< *ávy-a-* analysé ensuite *áv-ya-*, avec le thème *av-*).

Pour ce qui est des dérivés du type *ἀσφοδελός* et surtout des formes à vr̥ddhi comme *vāruṇá-* (< *váruṇa-*), dont il sera question plus loin, ils ne doivent pas être interprétés comme reposant sur un simple déplacement de l'accent: il y a là bien expulsion morphologique du suffixe flexionnel *-o/e-* devant le suffixe de dérivation *-o/e-* [4]. La preuve en est justement le traitement analogue du suffixe *-i-* d'une part, le fait que par ailleurs l'accent, à lui seul, n'est pas en indo-européen un moyen de dérivation autonome, de l'autre.

Pour simplifier notre exposé, nous nous bornons dorénavant aux dérivés en *-o/e-*.

Les noms radicaux se comportaient comme tous les autres thèmes nominaux, c.-à-d. étaient susceptibles de fournir des adjectifs secondaires en *-o-*. A l'époque où leur paradigme connaissait l'alternance *e* : $_e$, l'adjectif dérivé apparaissait, pour les racines lourdes, sous la forme *-$_e$RTó-*. Après la chute des voyelles affaiblies, lorsque le paradigme du nom radical est devenu nom. sing. *-éRT-s*, acc. *-éRT-m̥*, dat. *-R̥Téi*, etc., l'adjectif dérivé, mis en présence du vocalisme *eR* des cas forts et *R̥* des cas faibles, adoptait *eR* (= *e* + *R*) en vertu de la loi d'implication (p. 10—11), donc *-eRTó-* (sans que pour cela le type ancien des dérivés à vocalisme *-R̥Tó-* ait disparu sans trace). Enfin la généralisation du degré zéro dans les noms radicaux lourds (p. 50 note) a engendré l'opposition *zéro* : *e* entre le mot-base et le dérivé, donc *-R̥T-s*, *-R̥T-m̥*, *-R̥T-éi*: dérivé *-eRTó-*.

Il se constitue ainsi un degré normal (e) fondé, opposé à un degré zéro de fondation.

Or dans les langues historiques la majorité écrasante de noms radicaux sont représentés par les noms-racines *déverbatifs*, qu'il ne faut pas confondre avec les racines verbales. On a d'une part une racine verbale **leuk/*louk/*luk* formant la base de la dérivation déverbative, p. ex. lorsque sur **léuketai*, **éluket*, **lelóuke* on bâtit **léukes/os-* (neutre en *-es-*),

[4] Et de même devant *-(i)i̯o/e-*.

**loukó-* (adjectif verbal en *-ó-*) ou **luk-* (nom radical déverbatif). De l'autre côté, cette dernière forme, dérivé déverbatif à suffixe zéro, peut tout comme n'importe quel autre thème nominal s'adjoindre des suffixes de dérivation secondaires: *-o-*, *-(i)io-*, *-i-*, *-ko-*, plus degré normal (*e*) de la racine. Dans le cas du suffixe thématique *-ó-* la différence entre le dérivé déverbatif ou primaire et le dérivé dénominatif ou secondaire repose dans le vocalisme radical:

dérivé primaire (de **léuketai*, **éluket*, **lelóuke*): **loukó-* [5]
„ secondaire (de **luk-s*) : **leukó-* (*λευκός*)

En indien, où les exemples de noms-racines et d'adjectifs déverbatifs en *-á-* sont abondants, la distinction **loukós* : **leukós* a été malencontreusement abolie (*e* = *o* > *a*). Il est difficile de se prononcer sur le caractère déverbatif ou dénominatif de beaucoup d'adjectifs indiens en *-á-*, surtout en cas de racine lourde.

Dans certains exemples (groupe b) l'ancienne opposition entre substantif et adjectif a été lexicalisée par suite de la substantivation de l'adjectif:

verbe	nom-racine	adjectif en *-ó/é-* (> substantif)
a) *tviṣ* „être excité; briller"	*tvíṣ-* „impétuosité; éclat"	*tveṣá-* „impétueux; brillant"
bhrā́jate „briller, étinceler"	*bhrā́j-* „éclat"	*bhrājá-* „brillant, étincelant"
yúdhyate „combattre"	*yúdh-* „combat"	*yodhá-* „combattant"
árcati „célébrer"	*ŕ̥c-* „chanson"	*arká-* „chanteur; chanson"
bhunkté „jouir de qc."	*bhúj-* „jouissance"	*bhogá-* „libéral, généreux"
b) *bháyate* „avoir peur"	*bhī́-* „peur"	*bhayá-* (adj. neutre substantivé) „peur, péril"
marcáyati „endommager"	*mŕ̥c-* „endommagement"	*marká-* „éclipse (du soleil)"
rócate „briller, luire"	*rúc-* „éclat, lumière"	*roká-* „lumière"

Nous considérons le rapport *substantif type *luk- : adjectif type *leukó-* comme le *prototype* de la vr̥ddhi indo-européenne. C'est justement l'oppo-

[5] La circonstance que le type **loukó-* est lui-même dénominatif de provenance (§ 6), n'empêche pas qu'il ait cessé de l'être avant la généralisation du degré zéro dans le nom-racine **louk/*luk-*.

sition *i* : *ei*, *u* : *eu*, *r̥* : *er*, etc., qui entraîne, dans les noms radicaux à racine *légère* (à vocalisme *e* ou *o*), la proportion:

i : *ei* (= *e* + *i*) = *u* : *eu* (= *e* + *u*) = *r̥* : *er* (= *e* + *r̥*) = *e* : x (x = *e* + *e* = *ē*; *o* + *e* = *ō*). P. ex. **luk-* : *leukó-* = **ped-* : **pēdó-* (grec *πηδόν*, lit. *pėdà*).

Cette formule rappelle la règle de gradation des grammairiens hindous, laquelle reflète dans une certaine mesure l'état indo-européen.

Etant donné que l'allongement du nom. sing. semble avoir été propre aux noms-racines du type léger, on pourrait d'abord attribuer la série vocalique *ei*, *eu*, *er*, *ē*, caractérisant les dérivés, au *nom. sing.* des mots-bases respectifs *-eiTs*, *-euTs*, *-erTs*, *-ēTs*, ce que fait M. Leumann (v. plus loin). Mais une telle hypothèse, posant comme forme de fondation le nom. sing. sigmatique, qui est lui-même un point de neutralisation des types morphologiques *TeT* et *TēT* (*TēTs* dans les deux cas), n'est pas à notre avis valable. Ce sont plutôt les autres cas forts (ainsi acc. sing. *TéTm̥* en face de *TḗTm̥*), qui sont représentatifs des formes-bases en question.

Ayant pris naissance à l'intérieur des noms radicaux la vr̥ddhi s'est répandue, surtout en indo-iranien, dans la dérivation secondaire en se superposant comme morphème supplémentaire à la suffixation de *-o-*, *-(i)i̯o-*, *-i-*, *-ko-*, *-no-*, etc. Dans toute une série de cas la dérivation secondaire à vr̥ddhi s'oppose à la dérivation *primaire* à degré *o* ou zéro utilisant les mêmes suffixes. Cf. les adjectifs déverbatifs **luk-ó-* ou **louk-ó-* en face de **leuk-ó-* bâti sur le nom-racine **luk-s*.

En comparaison des autres formes apophoniques la vr̥ddhi est relativement récente. Elle est postérieure non seulement à la genèse du degré zéro, mais aussi à la généralisation du degré zéro dans les noms radicaux lourds.

La vr̥ddhi représente donc à l'origine le *degré plein* (à vocalisme normal) *bâti sur le degré zéro*. Or en indo-européen

le degré zéro	*i*	*u*	*r̥*	*l̥*	*n̥*	*m̥*
correspondait	∕ ∖	∕ ∖	∕ ∖	∕ ∖	∕ ∖	∕ ∖
au degré normal	*ei* ou *i̯e*	*eu* ou *u̯e*	*er* ou *re*	*el* ou *le*	*en* ou *ne*	*em* ou *me* .

Mais le rapport de fondement *mot-base → dérivé* (p. 6) postule que la forme de celui-ci soit déterminée d'une façon non équivoque par celle du premier. La gradation ne peut donc se faire que d'une seule manière, en insérant la voyelle *e* soit *toujours avant* la sonante soit *toujours après* la sonante, sans égard à sa provenance étymologique (*i* < *ei* ou *i* < *i̯e*). C'est le premier procédé qui est généralisé pour la simple raison que le samprasāraṇa *i* : *i̯e*, *u* : *u̯e* cesse d'être un rapport apophonique vivant dans toutes les branches de l'indo-européen (§§ 20, 24, 27). Du reste dans

certains types phonétiques, comme p. *lm̥*, une gradation comme *m̥* > *me* est exclue à priori.

La généralisation du procédé *R̥* > *eR* (jamais *R̥* > *Re*) comporte la possibilité de l'apparition d'une forme radicale nouvelle: -*R̥T* (réduction d'un ancien *ReT*) > -*eRT*, p. ex. avest. (gāth.) *ārəzava-* „rectitude" < *ərəzu-* „droit", provenant lui-même de *raz* (< **reĝ*). La distinction -*eRT* : -*ReT* n'est donc pas nécessairement un phénomène archaïque et résiduaire supposant une ancienne racine biforme (§ 14). Elle peut être de provenance relativement récente parce que, comme l'atteste le procédé de la vr̥ddhi, le degré zéro aussi a pu servir de point de départ à la dérivation, surtout nominale. C'est avec raison que M. Vaillant (*o. c.*, p. 302) parle de flottements qui apparaissent dans la formation du degré „fort" : **dhu̯es* et **dheus* „exhaler", **perk̂/prek̂* „demander" etc. Une chose paraît certaine. Dans la mesure où il ne s'agit pas d'une racine biforme héritée, c'est -*ReT* qui représente le degré plein ancien, -*eRT*, le degré plein nouveau. Le procédé de la vr̥ddhi crée à la forme -*eRT* une position privilégiée, due à sa productivité.

Mais notre hypothèse de la provenance de la vr̥ddhi ne peut passer pour établie qu'à condition de rendre compte de plusieurs traits spécifiques accompagnant ce procédé en indo-iranien, surtout en indien. Ce sont 1) L'accentuation soit finale soit initiale des dérivés à vr̥ddhi; 2) le vocalisme indo-iranien, qui présente des déviations sérieuses par rapport à l'opposition postulée *i* : *ei*, *u* : *eu*, *r̥* : *er*, *e* : *ē*, etc.; 3) le fait non moins intéressant que s'est la syllabe *initiale*, et non radicale, qui subit la gradation.

En ce qui concerne l'accent, sa répartition reflète exactement celle qu'on retrouve dans les dérivés secondaires en -*o/e*-, -*i̯o/e*- ou -*ko/e*- *sans* vr̥ddhi (Lindner p. 121—122, 138—140, 130—131). Si, comme on vient de suggérer, la vr̥ddhi était d'abord propre aux dérivés bâtis sur les noms-racines, elle s'est superposée aux autres dérivés secondaires (en -*o/e*- etc.) sans toucher aux différences accentuelles qu'ils avaient auparavant adoptées (ainsi p. ex. *parākā́-* „distance, le lointain" < *párāñc-*, mais *ánūka-* „échine" < *anvā́ñc-*). Le problème accentuel relève donc d'un plan chronologique différent, plus ancien: scindement accentuel des paradigmes dont on a traité dans *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 49—54 [6].

Ce sont les particularités du degré vocalique propre à la vr̥ddhi qui constituent le véritable noyau du problème. L'opposition fondamentale *i* : *ei*, *u* : *eu*, *r̥* : *er*, *e* : *ē*, reposant sur l'insertion de *e* devant le vocalisme

[6] Il est vrai qu'on y a parlé des dérivés à vr̥ddhi comme s'il s'agissait d'une catégorie existant à l'époque du scindement. En réalité le raisonnement n'était valable que pour leurs prédécesseurs, les dérivés secondaires en -*o/e*- (-*i̯o/e*- etc.) sans vr̥ddhi.

radical du mot-base, a subi des transformations ultérieures, peut-être dès l'époque indo-européenne, mais en tout cas pendant la période indo-iranienne et ensuite en indien. Les changements en question dépendent des lois de la contraction des voyelles et de la position momentanée des sonantes à l'intérieur du système phonologique.

1re période (indo-européen). Vocalisme du mot-base: *i*, *u*, *e*, *o*; *ei*, *eu*, *oi*, *ou*; *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*; *er*, *or*, etc. Vocalisme du dérivé à vr̥ddhi: *ei*, *eu*, *ē*, *ō* (< *e* + *o*); *ēi*, *ēu*, *ōi*, *ōu*; *er*, *el*, *en*, *em*; *ēr*, *ōr*, etc.

Exemples de vr̥ddhi de date indo-européenne:

i : *ei*, p. ex. *diu̯-* (cas faibles de **d/i/i̯ēu̯s*): **dei̯u̯ó-* „céleste > dieu" = v. ind. *devá-* [7], avest. *daēva-*, lat. *dīvus* et *deus*, v. irl. *día*, v. norois plur. *tívar*, lit. *diẽvas*; lit. *dienà*, got. *sinteins* < **din-*, cf. v. ind. *dina-*, v. sl. *dьnь*; **ĝhim-* (cas faibles de **ĝh/i/i̯ōm*): **gheimó-*, cf. lit. *žiemà*, sl. *zima*, et **gheimr̥/en-* dans v. ind. *héman* (loc. sing.), d'où *hemantá-*, grec *χεῖμα* et *χειμών*, -*r*- dans *χειμερινός* et lat. *hibernus* (< **gheimr-inos*);

u : *eu*, p. ex. v. ind. *ruc-* „lumière", lat. *lūx* (*ū* de *lūceo*): grec *λευκός* „blanc", lit. *laũkas* „ayant une tache blanche au front";

e : *ē*, p. ex. **su̯ek̂uros* „beau-père": v.-h.-a. *swâgur* „beau-frère" = v. ind. *śvāśura-* „appartenant au beau-père" (W. Schulze).

Le degré *e* de germ. **leubaz* „cher" (got. *liufs*, v.-h.-a. *liob*) = slave *ljubъ* plaide aussi une origine dénominative (< nom-racine **lubh-*), et non déverbative, de cet adjectif.

La même remarque vaut pour germ. **hwīta-* „blanc", peut-être égal à v. ind. *śvetá-*. A comparer lat. *fīdus* (*ī* < *ei*).

Ici appartiennent aussi les adjectifs en apparence déverbatifs du germanique à vocalisme radical *e* comme got. *galvairbs* „accommodant; fidèle", *inwinds* „injuste", *lubja-leis* „qui connaît les poisons", *siuks* „malade", *fralets* „mis en liberté", v. nor. *bjúgr* „courbé" (pour les exemples du v.-h.-a. v. Wilmanns *Deutsche Gramm.* II², 1899, p. 414). Les noms-racines ayant presque totalement disparu en germanique, ces formes se rattachent directement aux verbes forts correspondants.

Les neutres *déverbatifs* en -*o*-, à degré radical *e*, sont probablement, au moins dans une certaine mesure, des adjectifs substantivés à vr̥ddhi: type *Ϝέργον*.

L'adjonction du suffixe secondaire -*ó*- accompagné du degré zéro de la racine est un procédé plus ancien que la vr̥ddhi. Il est illustré non seulement par des adjectifs mais aussi par des neutres provenant d'adjectifs *substantivés*. Ainsi **i̯ug-* : **i̯ugóm* = **ped-* : **pedóm* (v. ind. *padá-*, hitt.

[7] Le fait que *devá-*, autrement que *vr̥ká-*, a à côté de lui un féminin en -*ī/yā-* (*devī́*, *devyā́ḥ* : *vr̥kī́ḥ*, *vr̥kíyaḥ*) n'est pas sans intérêt. En partant d'une ancienne valeur *adjective* de *devá-* on comparera les féminins des autres adjectifs à vr̥ddhi: *āyasī-*, *ārī*, *vāsarī-*...

pedan, grec *πέδον*). Appartiennent au contraire à la couche récente à vṛddhi **dheusóm* (got. *dius*, v.-h.-a. *tior* „bête"), **u̯erĝom* (grec *Ϝέργον*, v.-h.-a. *wërc*) ou **pēdóm* (grec *πηδόν*, lit. *pėdà*). Au point de vue du vocalisme radical **i̯ugóm* est à **dheusóm* ou **u̯erĝom* ce qu'est **pedóm* à **pēdóm*. Cf. aussi le rapport de **ĝhimó-* (dans v. ind. *himá-*, *δύσχιμος* et lat. *bi-himus*) à **ĝheimó-* (lit. *žiemà*, sl. *zima*).

Quelques exemples de vṛddhi du type ancien, hérités au moins de l'époque indo-iranienne, se sont maintenus en indien. Ainsi *bhiṣáj-* „médecin" (et „remède"): *bheṣajá-* „qui guérit" (adjectif), remède" = avest. *baēšaza-*; *drú-* „bois": *dróṇa-* „cuve en bois"[8]; peut-être *mih-* „brouillard, pluie": *meghá-* „nuage" (avest. *maēγa-*); *viś* „commune, village": *veśá-* „voisin" (avest. *vaēsa-* „valet").

2e période (indo-iranien). L'insertion de *a* (< *e*) est réinterprétée en accord avec la règle de sandhi indo-ir. *ă* + *i*, *u* > *ăi*, *ău* (avest. *aē*, *ao*, ind. *e*, *o*), fondée sur l'abrègement général des voyelles longues antévocaliques (vocalis ante vocalem). Le vocalisme *ăi*, *ău* des dérivés à vṛddhi est apprécié, conformément à la loi de polarisation (p. 17—18), comme *ā* + *i*, *u*, ce qui déclenche *ā* + *r* = *ār* à la place de *ăr*. Voici le schéma indo-iranien de la vṛddhi tel qu'il s'est conservé en iranien:

vocalisme de la syllabe initiale du mot-base:	*i*,	*u*,	*a*,	*ai*,	*au*,	*ṛ*,	*ar*
vocalisme de la syllabe initiale du dérivé :	*ăi*,	*ău*,	*ā*,	*āi*,	*āu*,	*ār*,	*ār*

Il prête à plusieurs observations. La contraction *a* + *ai* > *āi*, *a* + *au* > *āu* s'accorde avec ce qu'on sait du sandhi indo-européen et indo-iranien. Les sonantes nasales (*n̥*, *m̥*) ayant passé à *a*, elles partagent le sort de cette voyelle. La vṛddhi d'indo-eur. *n̥* est donc *ā* en indo-iranien. Aucune distinction n'est faite entre *ṛ* et *ḷ*, qui s'identifient en *ṛ*. Mais ce qui est important, ce qui même fait toute la différence entre l'iranien et l'indien, c'est la valeur phonologique de *ṛ*. En iranien il s'agit d'une consonne à fonction vocalique, comparable à *r* tchèque (v. § 12). Le manque de parallélisme entre *ai*, *au* (avest. *aē*, *ao*) et *ār* (sans abrègement de *ā* + *r* > *ăr*) serait suffisant à le prouver. Mais on peut y ajouter le témoignage v. perse, qui note d'un seul signe *r* consonne et *r* voyelle tout en distinguant entre *y*, *v* et *i*, *u*. Dans l'orthographe de l'Avesta (*ərə*) les deux *ə* servent de support de prononciation (cf. *karəta-* pour **karta-* etc.)[9]. Le double traitement de *r* en moyen iranien (*ir* ou *ur* suivant le caractère de la consonne précédente), confronté avec l'uniformité du traitement avestique (*ə* après n'importe quelle consonne) parle aussi en faveur d'un *r* consonantique

[8] Cf. *-na-* dénominatif dans les dérivés à vṛddhi *stráiṇa-* < *strī-*, *cyautná-* < *cyut-*.

[9] Le premier *ə* de *ərə*, n'étant pas une voyelle autonome, est lui aussi sans valeur phonologique.

fonctionnant comme voyelle dans des positions déterminées. Il en est autrement en indien (v. 3e période).

Nous passons aux exemples de la vṛddhi conservés en avestique et en v. perse.

i : *ăi*, *ϑraētaona-* (nom propre), mais ind. *traitāná-*; peut-être *haēčaṯ.aspa-* (nom propre) < **hičat.aspa-* (**hičaṯ*: v. ind. *siñcáti* = *vīdaṯ* dans **vīdaṯ-gav-*: v. ind. *vindáti*);

u: *ău*, *šyaoϑna-* „acte" mais ind. *cyautná-*; les préfixes *duš-* et *hu-* apparaissent, dans les dérivés à vṛddhi, sous la forme *dăuš/ž*, *hău* (*hăv-*), p. ex. *daož-ahva-* („mauvaise existence" >) „enfer", *dəuš-manahya-* „hostilité", *dəuš-sravah-* „mauvaise réputation"; *hao-manaŋha-* „bonne humeur", *hao-sravaŋha-* „bonne réputation" (*hao-sravah-* nom propre), *hao-žąϑwa-* „connaissance approfondie, familiarité", *hav-apaŋha-* „bienfaisant", *hav-aŋhva-* („bonne existence">) „salut (éternel)". L'indien a **dāuṣ-* et **sāu-* (*daurgahá-* nom propre, *sáubhaga-* „bonheur");

a : *ā*, les exemples abondent, surtout dans l'Avesta: *āhūirya-* et *āhūiri-* „propre à Ahura", *nāirī-* et *nāirikā-* „femme" (cf. v. ind. *āsurá-*, *nā́rī-*), v. perse *xšāyaϑiya-* „roi" (< **xšayaϑa-* = v. ind. *kṣayátha-*), *pātišʰuvari-* „originaire de *Patišʰuvara-*", etc.;

ṛ : *ār*, avest. *vārəϑraγna-* (et *vārəϑraγni-*) < *vərəϑra-gan-*, cf. véd. *vā́r-trahatya-* < *vṛtra-hán-*, gāth. *ārəzva-* „justice, action juste" < *ərəzu-*, cf. ind. *ārjava-* < *ṛjú-*, avest. *ārštyō* (*-barəzan-*) „ayant la hauteur d'une lance" et v. perse *uvārštika-* „bon lancier", cf. véd. *ārṣṭiṣeṇá-* patronymique de *ṛṣṭi-ṣeṇa-*; v. perse *Māргava-* < *Margu-* et *Pārsa-* (cf. *parϑava-*) avec conservation de la longue en persan (*Fārs*).

Il n'y a pas d'exemples avestiques pour *ăi* : *āi*, *ău* : *āu*. Pour le v. perse R. Kent (*Old Persian*, 1950, p. 44) cite *huvāipašiya-* „propre" („unless the writing with *-āi-* is an error") et *ýāumainiš* „exercé(?)" < **yau-man-*, de valeur malheureusement assez douteuse.

Dans avest. *xšāudri-* „(boisson) alcoolique", que Bartholomae considère comme un dérivé de *xšudra-*, le vocalisme *āu* à la place de *ao* attendu est loin d'être bien attesté. Dans V. 16, 7 le seul manuscrit L_4 offre *āu*, les autres ne connaissent que *ao* ou *o* (Geldner a choisi *ao*); pour les passages du Nirangastān les manuscrits hésitent entre *āu*, *au*, *ā*, *u*.

L'incertitude de l'orthographe avestique pourrait faire hésiter à accepter sans discussion le schéma de vṛddhi proposé ci-dessus (*i* : *ăi*, *u* : *ău*, *ṛ* : *ār*). Il faut toutefois mettre en ligne de compte le fait important que par ailleurs la distinction traditionnelle entre les diphtongues brèves et longues est fidèlement reflétée dans l'écriture de l'Avesta. Qu'on compare:

sing. nom. *gāuš*, mais gén. *gəuš*, *dyaoš*
gén. sing. *čistōiš*, *garōiš*, mais instr. plur. *akāiš*, *daēvāiš*

voc. sing. *ārmaitē*, *aše*, mais dat. sing. *akāi*, *haomāi*
intensif *daēdōišt*, mais aor. sigmatique *dāišt*.

On a donc le droit de se fier aux transcriptions *aē*, *ao* de la vr̥ddhi en admettant qu'elles correspondaient à une réalité linguistique.

3e période (indien). Le schéma indo-iranien

i	*u*	*r̥*	(*ăi*	*ău*)
ăi	*ău*	*ār*	(*āi*	*āu*)

a été transformé par suite du changement phonologique de *r̥*. Au lieu d'être une variante combinatoire de la consonne *r*, comme c'est le cas en iranien, *r̥* devient un phonème autonome. Pour s'en convaincre on n'a qu'à appliquer le critère de Trubetzkoy (*Grundzüge d. Phon.* p. 46): deux sons voisins (= formant un groupe) ne peuvent pas être des variantes d'un seul phonème, s'il y a possibilité d'une opposition entre le groupe et les sons isolés. Ainsi en v. indien *yi-* s'oppose à *i-*, *vu-* à *u-* ce qui constitue une preuve de l'autonomie phonologique de *y* et *i*, de *v* et *u*. De la même façon le groupe *rr̥* dans *nírr̥ti-* et *nirr̥thá-* „décomposition, ruine" témoigne de l'indépendance phonologique de *r̥* et *r*.

Il y a aussi l'argument de l'écriture: *r̥* et *r* sont rendus en indien par des signes graphiques différents. Dans l'écriture perse (cunéiforme) *r* syllabique est égale à *r(a)* consonantique tandis que *i*, *u* et *y(a)*, *v(a)* sont rendus par des symboles différents.

L'autonomie phonologique de la voyelle *r̥* en indien découle en outre: 1) du fait que tout comme *a*, *i*, *u* il est allongeable (*pitr̥̄ṇā́m*, *pitr̥̄́n*); 2) du fait qu'il est nasalisable (*dr̥ṁháti* etc.). Après l'époque du *kṣaipra-sandhi* (*i*, *u*, *r̥* + *a* > *ya*, *va*, *ra*) le rapport *r* : *r̥*, *r̥̄*, *r̥ṁ* est égal à *y* : *i*, *ī*, *iṁ* ou *v* : *u*, *ū*, *uṁ*; *i* et *y*, *u* et *v*, étant des phonèmes différents en indien, *r̥* et *r* le sont aussi.

Les voyelles *i*, *u*, *r̥* se trouvent désormais dans une situation identique[10]. Le rapport *i* : *ăi*, *u* : *ău*, *r̥* : *ār* ne peut être sauvegardé que si l'on allonge *ăi*, *ău* en *āi*, *āu*, ou bien abrège *ār* en *ăr*. La loi de polarisation favorise la première éventualité, d'où le système indien bien connu:

i	*u*	*r̥*	*e*	*o*	*ar*		Cela veut dire: *i* > *e* > *ai*, *u* > *o* > *au*, *r̥* > *ar* > *ār*,
						etc.	une diphtongue longue ne pouvant pas résulter
ai	*au*	*ār*	*ai*	*au*	*ăr*		de *ā* + *i*, *u*, *r̥*.

La gradation de la voyelle du mot-base est censée de fournir les mêmes résultats que la contraction de l'augment avec l'initiale vocalique du verbe. C'est le cas en indien, où l'on a *iccháti* : *áicchat*, *ucchấti* : *áucchat*, *r̥cháti* : *ārchat*, etc. Par un hasard fâcheux aucune contraction de ce genre

[10] Cf. le comportement de ces éléments dans le sandhi externe: *-ā* + *i-*, *u-*, *r̥-* > *e*, *o*, *ar*. L'ancien rapport *i* : *e*, *u* : *o*, *a* : *ā* se maintient en indien dans le redoublement verbal (redoublement ordinaire : r. intensif).

n'est attestée ni en v. perse ni dans l'Avesta (Reichelt *Awest. Elementarbuch*, 1909, p. 94). On attendrait **aēsat̰* < *isaiti*, **aosat̰* < *usaiti* mais **ārnaot̰* < *ərənaoiti*.

Du même coup on s'aperçoit des changements qu'auraient subis les formations à vr̥ddhi si elles s'étaient conservées en grec. *Elles s'y seraient transformées parallèlement à l'augment „temporel"*. En perdant son caractère additif le procès d'insertion de *e* y aurait abouti à un simple allongement du vocalisme du mot-base, cf. *ῑ-*, *-ῡ-*, formes augmentées de *ῐ-*, *ῠ-* (v. plus loin § 30).

La forme primitive de la vr̥ddhi (*i* : *ăi*, *u* : *ău* mais *r̥* : *ār*) semble avoir laissé une trace dans la flexion indienne des verbes radicaux athématiques (classe II) et dans le paradigme du nom du coeur.

La 2e classe partage avec le type *tudáti* (= classe VI) certaines formes flexionnelles, la 3e p. plur. en *-ánti*, *-án* et le part. prés. en *-ánt/at-*. L'existence de formes communes crée une affinité entre les deux classes. Comme les formes en question s'accordent avec le paradigme *tudáti*[11], la structure des verbes radicaux se trouve subordonnée à ce type. L'affinité des deux classes consiste en une corrélation entre la voyelle thématique et le degré de la racine:

Le manque de voyelle thématique implique, aux formes fortes, le degré plein de la racine.

L'opposition entre la classe VI à degré zéro et la classe II à degré plein (des formes fortes) est conforme au schéma:

indo-ir. classe VI *-i(-á-)*, *-u(-á-)*, *-r̥(-á-)*
„ II *-ái-*, *-áu-*, *-ár-*

Tout comme dans la formation à vr̥ddhi, et pour la même raison, ce rapport conduit au remplacement de *-ár-* par *-ā́r-*. Cf. v. ind. *mr̥jánti* : *mā́rṣṭi* à côté de *dviṣánti* : *dvéṣṭi* et *duhánti* : *dógdhi*. Une autre trace du degré *-ā́r-* est probablement attestée par *kā́rṣman-* „but, terme" < **kā́rṣṭi* (= *kárṣati*) „tirer, tracer"[12].

La forme *mā́rjmi* (*mā́rṣṭi*) a été souvent citée comme un argument en faveur de la loi d'allongement (compensatoire) de Streitberg. Mais il s'agit d'un allongement dû à l'action de la loi de structure morphologique établie ci-dessus.

L'interprétation de Streitberg semble à première vue confirmée par un petit groupe de verbes indiens en *-u-* qui, eux aussi, offrent apparemment le

[11] *-ánti* : *-áti* comme *-anti* : *-ati* (*bháranti* : *bhárati*, classe I) etc., tandis qu'au point de vue de la flexion athématique la voyelle *a* de *-án(ti)*, *-ánt-* est une anomalie.

[12] On est tenté d'expliquer de la même manière v. ind. *tā́ṣṭi* = avest. *tāšti* (plur. v. ind. *tákṣati*), et v. ind. *rā́ṣṭi* (*i* : *e* = *r̥* : *ār* = *a* : *ā*).

degré long aux formes fortes du présent-imparfait, p. ex. *kṣṇáumi* „j'efface", *(a)staut* „il a célébré". On n'en est rien. Les formes faibles antévocaliques comportent le groupe *-uv-*, ainsi *stuvánti, stuván, stuvānā́-, yuvānā́-*, c.-à-d., au point de vue phonologique[13], un *u* en hiatus (*stüánti, stüán*, etc.). Le degré plein des formes fortes est donc *a-ü* (hiatus)[14], d'où, avec une contraction tardive, v. ind. *au*. Cf. *sau* ‹ *să* + *u*, *nauḥ*; v. *Et. indo-eur.* p. 38[15]. Dans l'Avesta nulle trace d'une diphtongue longue: *staomī, staomi, staoiti*. Les diphtongues brèves y ayant subsisté, *aü* a coïncidé avec l'ancien *au* (*ao*).

Le rapport v. ind. *hā́rd(i)* ; *hr̥d-á, -é, -áḥ, -i*, confirmé par grec *κῆρ* = arm. *sirt*, rend probable le caractère *panindo-européen* du 2e stade du développement de la vr̥ddhi (*i* : *ei*, *u* : *eu*, mais *r̥* : *er*). Mais les langues européennes ayant malencontreusement aboli les diphtongues longues, *κῆρ* = *sirt* (avec *-ēr* final conservé comme dans *πατήρ*) serait l'unique témoin européen d'un état de choses périmé.

En retournant à la vr̥ddhi, il nous incombe d'envisager le problème de son déplacement: comment a-t-elle cessé d'être un degré vocalique de la *racine* pour devenir un trait caractérisant la syllabe *initiale*, quelle qu'en fût sa valeur morphologique (racine, préfixe, syllabe initiale du préfixe).

Les exemples indiens qui suivent, représentent des thèmes en sonante (*-i-*, *-u-*, *-r̥-*, *-n-*) élargis du suffixe *-a-* et caractérisés par la vr̥ddhi de la syllabe radicale. Ils continuent donc le type le plus ancien de dérivés à vr̥ddhi en dehors de ceux qui ont été bâtis sur les noms-racines. Comme devant le suffixe *-a-* la sonante devient consonantique, ces thèmes partagent le monosyllabisme des noms-racines, sur lesquels ils se sont appuyés pour fournir des dérivés à vr̥ddhi. P. ex. *viś-* : *váiśya-* = *cedy-* : *caidyá-*.

caidyá- „régnant sur les *Cedí-*" = *caidy-á-* ‹ *cedí-*
kāvyá- et *kā́vya-* „ayant les qualités d'un *kaví-*" = *kāvy-á-* ‹ *kaví-*
sākhyá- „société, parti" = *sākhy-á-* ‹ *sákhi-*
paidvá- „appartenant à *Pedú-*" = *paidv-á-* ‹ *pedú-*
pārśvá- „les côtes" = *pārśv-á-* ‹ *párśu-*
yā́dva- „appartenant à *Yádu-*" = *yā́dv-a-* ‹ *yádu-*
bhrātrá- „fraternité" = *bhrātr-á-* ‹ *bhrā́tr̥-*
tvāṣṭrá- „appartenant à *Tváṣṭr̥-*" = *tvāṣṭr-á-* ‹ *tváṣṭr-*
brāhmaṇá- „appartenant à la caste des prêtres" = *brāhm(a)ṇ-á-* ‹ *brahmán-*

[13] Et, naturellement, avant le passage de *u̯* › *v*.
[14] *u̯* : *au̯* = *u* : *aü*.
[15] La contraction tardive de *aï* fournit, par contre, *e*, cf. *déṣṭha-, revánt-*, etc., *ibid.* p. 37. On a par conséquent *kṣéti* „demeurer, régner", plur. *kṣiyánti*, avec le vocalisme *e* et non *ai*.

Ces dérivés, bâtis sur des thèmes en sonante, étaient à l'origine dissyllabiques bien que la réalisation de *y, v, r, n* après syllabe lourde ait comporté un élément vocalique précédent *non-phonologique*. Après la chute intervocalique des éléments *ə̯*, l'apparition des groupes à hiatus *ia, ua, r̥a, (n̥a)*, v. plus loin § 19, a amené leur identification avec *-(i)ya-*, *-(u)va-*, etc., dont la voyelle est devenue phonologique[16].

A une certaine époque prélittéraire toutes ces formes deviennent donc des *trisyllabes phonologiques*. Cette valeur est encore souvent confirmée par le mètre du RV. On y a *caidiyá-* (ou *caidiá-*), *kāviyá-* et *kā́viya-* 44 fois en face de 3 formes contractes (*kā́vya-*), *sākhiyá-*, *pārśuvá-* et *yā́duva-*, tandis que *paidvá-* est dissyllabique, *bhrātrá-* 1 f. trisyllabique, 3 f. dissyllabique, *tvāṣṭrá-* 2 f. trisyllabique, 3 f. dissyllabique. Dans les thèmes en nasale (type *brāhmaṇá-*) la voyelle suffixale se conserve après un groupe de consonnes jusque dans la langue classique.

Dans les formes devenues trisyllabiques le suffixe *-a-* n'entraîne pas la vr̥ddhi de la syllabe *précédente* (pénultième), mais bien de la syllabe *initiale* du mot (dans les formes dissyllabiques cette distinction est neutralisée). Une fois le principe de la vr̥ddhi initiale établi, les dérivés en question peuvent être tirés de mots-bases de n'importe quelle longueur et de structure quelconque, p. ex. *áṅgiras-* › *āṅgirasá-*, *viśvá-karman-* › *vaiśvakarmaṇá-*, *uccáiḥśravas-* › *auccaiḥśravasá-*, et ainsi de suite.

Tous les traits spécifiques des formations à vr̥ddhi : suffixes communs à la dérivation primaire et secondaire, accentuation finale ou initiale, les particularités de la gradation du vocalisme, la position privilégiée de la syllabe initiale (au détriment de la racine), semblent s'expliquer si l'on adopte l'hypothèse ci-dessus présentée. En même temps s'y trouve impliquée la chronologie relative de la vr̥ddhi. Celle-ci est postérieure à la genèse de l'opposition *i* : *ei*, *u* : *eu*, qu'elle présuppose, donc au moins aux premières phases des réductions et des vocalisations. De l'autre côté, la forme historique et définitive de la vr̥ddhi, attestée en indien, suit de près la chute intervocalique de *ə̯*, laquelle a rendu *phonologique* la différence jusque-là purement phonétique entre *i* et *i̯* (*y*), *u* et *u̯* (*v*), etc. — condition indispensable du déplacement *radicale* › *initiale*.

Nous ne pouvons pas donner raison à M. Leumann qui dans un mémoire récemment publié (*Vokaldehnung, Dehnstufe und Vr̥ddhi* I. F. LXI) considère la vr̥ddhi du degré zéro comme une extension analogique du rapport *guṇa* : *vr̥ddhi* (p. 7 du tirage à part). Ce que nous affirmons, c'est juste le contraire: *e* › *ē* (*ei* › *ēi*, *eu* › *ēu*) ont été entraînés par *i* › *ĕi*, *u* › *ĕu*

[16] On sait de l'autre côté que dans le RV *-iya-*, *-uva-* subissent la contraction après syllabe légère (brève) si la première voyelle est inaccentuée. Les complexes *-íya-*, *-úva-* ne se contractent que plus tard (svarita › udātta).

(indo-ir. *i* : *ăi*, *u* : *ău*). Nous ne pouvons non plus suivre l'auteur quand il croit trouver le point de départ de la vr̥ddhi dans l'allongement du nom. sing. des monosyllabes (p. 16). Admettons qu'un adjectif à vr̥ddhi du type **sēdós* soit bâti sur le nom-racine **sḗds* (**sédm̥*, **sedéi*, etc.) devenu par la suite **sĕds*, ce qui eût permis d'opposer **sēdós* à **sĕd-* — comment expliquer le rapport *i* : *ĕi*, *ŭ* : *ĕu* qui *ne peut pas être analogique* de *e* : *ē* puisque celui-ci ne permet guère de déterminer si l'*ĕ* additionnel est inséré *devant* ou *après* la voyelle du mot-base. Quant aux nominatifs à vocalisme *-ēi*, *-ēu* du type v. ind. *dyáuḥ* (⟨ **d/i/i̯ēus*), c'est justement *ĕi*, *ĕu* et non *ēi*, *ēu* qui représentent l'ancienne vr̥ddhi de *i*, *u*, v. les exemples ci-dessus p. 151. Il faut souligner, de l'autre côté, que l'existence de nominatifs du type *-eiTs*, *-euTs*, *-oiTs*, *-ouTs* (cas faibles *-iT-*, *-uT-*) est assez probable (§ 3) pour qu'on puisse bâtir là-dessus une hypothèse. C'est en dernière ligne le degré normal des cas forts et non un allongement du nom. sing. qui constitue la base de l'adjectif dérivé en *-o/e-* et par conséquent aussi celle de la vr̥ddhi (p. 149).

Il faut enfin contester l'assertion de M. Leumann (p. 6) que dans les dérivés à vr̥ddhi c'est celle-ci qui constitue la partie *décisive* („entscheidend") du procédé morphologique, le suffixe de dérivation pouvant faire défaut. L'auteur considère évidemment qu'un dérivé comme *ātithigvá-* (patronymique de *atithigvá-*) est formé moyennant la vr̥ddhi sans suffixe aucun. Ce n'est pas juste. Dans *ātithigvá-* il y a un suffixe de dérivation *-á-* devant lequel le suffixe flexionnel du mot-base (*atithigvá-*) a été expulsé (v. plus haut p. 147, Whitney-Zimmer p. 435, *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 50 note). Les exemples de la vr̥ddhi non accompagnée de suffixation sont très rares et douteux: *ávayāḥ* (RV I, 162, 5), *kākúd-* „gouffre" en face de *kakúd-* „sommet, tête", *śráuṣṭī* „cheval dressé", forme attestée au nom. sing. *féminin*, en face de *śruṣṭí-* „obéissance" (un masculin **śrauṣṭá-* n'est donc point exclu).

En revanche M. Leumann a mis en relief avec raison (p. 8) le postulat méthodique de ne comparer, pour dégager la vr̥ddhi, que des formes dont le rapport morphologique (mot-base : dérivé) est confirmé par le sens. Mais ce qui constitue un apport nouveau et précieux de l'article en question, ce sont les remarques de la p. 14 concernant la vr̥ddhi de la syllabe *suffixale*. Les noms propres de femmes formés à l'aide de *-ī-* sur les masculins correspondants offrent la vr̥ddhi de la syllabe suffixale dans des exemples comme *agní-* : *agn-ā́y-ī-*, *vr̥ṣā́kapi-* : *vr̥ṣākap-ā́y-ī-*; *mánu-* : *man-ā́v-ī-*, *jahnú-* : *jahn-ā́v-ī-* „la lignée de J."; *índra-* : *indr-ā́n-ī́-* (*indra-* ayant été traité comme un thème en *-n-*, cf. grec λύκος : λύκαινα), autres exemples chez Lindner p. 153. Puisqu'il s'agit de *noms propres*, la valeur masculine du mot-base est inhérente au seul suffixe (*-i-*, *-u-*, *-a-*). L'autonomie de celui-ci transparaît dans le traitement particulier qu'il subit

(*-i-* : *-āy-ī-*, etc.). M. Leumann souligne à juste titre l'influence du couple *nr̥-* : *nā́rī-* sur la formation de ces féminins.

Parmi les exemples de la vr̥ddhi indo-européenne (outre **su̯ēk̂urós*) cités par M. Leumann semblent plausibles v.-h.-a. *hano* „coq": *huon* „poule"; v.-h.-a. *bast* „liber (écorce)": *buost* „corde en liber"; v.-h.-a. *adal* „lignée, noblesse": *uodal* „domaine, bien héréditaire"; v. norois *dalr* „vallée": *dœll* (⟨ *dōlja-*) „habitant de vallée"; lit. (et en général balto-slave) *var̃nas* ⟨ **uornos* „corbeau": *várna* ⟨ **u̯ōrnā* „corneille"; grec *οἰωνός* (**ὀϝι-ωνός*) „oiseau": *ᾠον* (*ὤϝι-ον*) „oeuf"[17]. — L'allongement vocalique rencontré au second membre de composés indiens (type *-śārada-* v. § 6) représente plutôt le degré vocalique *o*. Autrement que la vr̥ddhi il n'apparaît qu'en syllabe ouverte (non entravée).

Le lecteur ne manquera certainement pas d'être frappé par la ressemblance qu'il y a entre notre hypothèse et la théorie de la vr̥ddhi des grammairiens hindous. Nous l'avons déjà remarqué ailleurs (BSL XLIV, 1947/8, p. 62) et nous tenons à insister là-dessus : cette théorie était fondée sur une observation des faits de la langue qui se justifie du point de vue de la linguistique moderne. Les considérations phonétiques et historiques de l'école néogrammairienne ont dans maint cas vicié l'appréciation de la structure morphologique non seulement du sanscrit mais aussi de l'indo-européen. Le moment est venu pour rétablir la valeur de la doctrine linguistique indigène, qui comble d'une manière inattendue telle lacune de la grammaire comparée.

On va du reste se convaincre (§ 41) que la théorie de l'addition ou l'insertion de *ă* est justifiée aussi dans le cas d'indo-eur. *ō* = indo-ir. *ā* en syllabe non-entravée.

Quand on lit aujourd'hui la fin de l'introduction de la *Altindische Grammatik* et se rappelle les recherches, couronnées de succès éclatants, par lesquels Wackernagel a rétabli au sanscrit la place d'honneur en grammaire comparée, on est impressionné des remarques des p. 61—62 qui passent par dessus la doctrine hindoue, doctrine enfermant un morceau important de la structure morphologique non seulement de l'indien, mais aussi de l'indo-iranien et de l'indo-européen. Il y a là un trait curieux de l'histoire de notre science, témoignage de la puissance des suggestions néogrammairiennes.

§ 18. L'aoriste sigmatique

Trois témoignages indépendants certifient l'emploi du degré long à l'aoriste sigmatique: l'indo-iranien, le latin et le slave. L'extension pri-

[17] On y pourrait ajouter: got. *fidur-dogs*, *ahtau-dogs* ⟨ *dags*; got. *qens* en face de *qino*; v.-h.-a. *uochisa*, *uochsana* „aisselle" par rapport à *ahsa* „axe". Peut-être slave **dervьńa* confronté avec lit. *dirvà*.

mitive de la longue a peut-être été rétrécie dans les deux derniers groupes par l'abrègement survenu devant sonante tautosyllabique. En slave la longue est attestée devant *occlusive* + *s*, en latin devant *x* = *vélaire* + *s* (suivant Priscien, cf. Sommer *Handbuch* p. 556). Cf. lat. *rĕgō* : *rēxī*, *tĕgō* : *tēxī*, *vĕhō* : *vēxī* et aussi *trăhō* : *trāxī*. Il est peut-être permis d'y ajouter *dīvĭdō* : *dīvīsī* et *iŭbĕō*: lat. archaïque *iousit* (classique *iussit*). En v. slave on a *bodǫ* : *basъ* (⟨ *dh* + *s*), *grebǫ* : *grěsъ* (⟨ *bh* + *s*), *nesǫ* : *něsъ* (⟨ *k̂* + *s*), *rekǫ* : *rěxъ* (⟨ *k* + *s*), *tekǫ* : *těxъ* (⟨ *k* + *s*), *vedǫ* : *věsъ* (⟨ *dh* + *s*), *vezǫ* : *věsъ* (⟨ *ĝh* + *s*), *žegǫ* : *žaxъ* (⟨ *gh* + *s*). Les racines lourdes à degré zéro au présent montrent, à l'aoriste sigmatique, le degré plein, cf. p. ex. *vьrg* „jeter": aor. *verx-*, *kvьt* (*cvьt*) „fleurir": aor. *cvis-*.

L'aoriste sigmatique est par son origine une formation de présent à suffixe *s*, dont les particularités apophoniques s'expliquent par le fait qu'elle s'est confondue de bonne heure, au point de vue sémantique, avec les formations proprement aoristiques en *-é/ó-* ou en voyelle longue (v. *Note liminaire* p. 32—33). On attend pour l'aoriste sigmatique, au moins pour ses formes fortes, un vocalisme *plein* [18] s'opposant au vocalisme variable du présent. Celui-ci comporte soit le vocalisme plein (type thématique en *-e/o-*), soit l'alternance degré plein : zéro (type radical athématique, simple ou redoublé), soit, le plus souvent, un vocalisme radical zéro constant (types en *-i̯é/ó-*, *-si̯é/ó-*, à infixe nasal, thématique à degré zéro /simple ou redoublé/, etc.).

L'aoriste sigmatique est *fondé* sur le présent, auquel il suffit d'ôter le suffixe et d'ajouter *s* accompagné d'un degré vocalique déterminé pour obtenir l'aoriste sigmatique. Mais celui-ci ne permet pas de prévoir le présent sur lequel il a été bâti.

La situation morphologique rappelle celle de la vr̥ddhi. Les cas dans lesquels le degré plein de la forme fondée s'oppose au degré zéro de la forme de fondation, deviennent décisifs pour toute la catégorie. Tout comme le degré plein de **su̯ék̂uros* subit l'altération en *ē* (**su̯ēk̂urós*) sous la pression de *i* : *ei*, *u* : *eu*, *r̥* : *er*, tout ainsi les aoristes sigmatiques s'opposant aux présents à degré radical zéro imposent leur modèle aux autres (à savoir ceux qui sont bâtis sur les présents radicaux athématiques ou sur le type **u̯éĝheti*, **léuketi*).

[18] En v. irl. le paradigme du subjonctif en *s* est un mélange des flexions thématique et athématique, mélange qui se retrouve au prétérit sigmatique. A l'origine le subjonctif en *s* a donc connu, tout comme le prétérit en *s*, la flexion *athématique*. Celle-ci n'est patente qu'à la 3e p. sing. (forme fondamentale du paradigme). Or malgré la décadence de l'apophonie en celtique on s'aperçoit que le subjonctif en *s* (= aoriste sigmatique à désinences primaires) y présente l'ancien degré *plein*. Cf. *fedid* „il conduit": thème du subjonctif *fess-*; *rethid* „il court": *ress-*; *techid* „il fuit": *tess-*; *guidid* „il prie": *gess-*; *midithir* „il juge": *mess-*; etc.

Correspondances vocaliques primitives entre le présent et l'aoriste:

présent	*i*	*u*	*r̥*	*e*	*e/zéro*	*ei*	*ei/i*	*eu*	*eu/u*	*er*	*er/r̥*...
aoriste	*ei*	*eu*	*er*	*ē*	*ē*	*ēi*	*ēi*	*ēu*	*ēu*	*ēr*	*ēr*...

L'aoriste sigmatique comportait donc, suivant le cas, tantôt le degré plein (*ei*, *eu*, *er*) tantôt le degré long (*ē*, *ēi*, *ēu*, *ēr*).

Passons aux matériaux du RV. Le degré long y apparaît dans les aoristes suivants: *kṣárati* „couler": *ákṣār*; *jáyati* „vaincre": *ájaiḥ*; *tanóti* „tendre": *átān*; *tsárati* „se glisser": *átsār*; *dáhati* „brûler": *ádhāk*; *náyati* „conduire": *naiṣ-*; *bhájati* „distribuer": *ábhāk*; *bhárati* „porter": *ábhār*; *bháyate* „craindre": *bhaiṣ-*; *yájati* „sacrifier": *áyāṭ*; (*vi*)*yuyóti* „séparer": *yauṣ-*; *váhati* „aller en char": *ávāṭ*; *sáhate* „vaincre, dompter": *sākṣ-*; *svárati* „(ré)sonner": *ásvār*; *hárati* „porter, prendre": *hārṣ-*; *krándati* „mugir": *ákrān*; *cétati* „apercevoir etc.": *ácait*; *chántti* „paraître, plaire": *áchān*; *dyótate* „luire": *ádyaut*; *śvétate* (grammairiens): *áśvait*; *syándate* „courir": *ásyān*;—*pr̥ccháti* „demander": *áprāṭ*; *yácchati* „tendre, offrir": *áyān*; *spr̥ṇóti* „faire avoir qc. à q.": *spārṣ-*; *sr̥játi* „lâcher": *ásrāk*; *riṇákti* „laisser": *áraik* [19].

On voit que sur 26 exemples d'aoristes à allongement 18 existent à côté de présents thématiques du type *bhárati*, trois autres (*tanóti*, *yuyóti*, *chántti*) s'expliquent par le vocalisme plein (*tan-*, ou *n* est perçu comme radical, *yav-*, *chand-*) du présent, au moins de ses formes fortes. Dans cinq exemples seulement le vocalisme long ne se justifie pas par le présent. *L'indo-iranien et ensuite l'indien ont dû passer par le développement esquissé ci-dessus pour la vr̥ddhi* (§ 17):

indo-iranien	*i*	*u*	*r̥*	*a*	*ăi*	*ău*
	ăi	*ău*	*ār*	*ā*	*āi*	*āu*
indien	*i*	*u*	*r̥*	*a*	*e*	*o*
	āi	*āu*	*ār*	*ā*	*āi*	*āu*

Mais l'évolution du vocalisme de l'aoriste sigmatique diffère de celui de la vr̥ddhi sur un point important. La forme-base de l'aoriste sigmatique est souvent *variable*: l'aoriste sigmatique peut correspondre à deux formations de présent (p. ex. l'une comportant un suffixe, l'autre radicale thématique) ou à un présent radical athématique, qui par définition comporte l'alternance radicale de deux degrés vocaliques. Dans ce cas, en vertu de la loi d'implication (p. 10—11), c'est la gradation maximum

[19] Sont plus récents les aoristes *naikṣ-*, *rauts-* (⟨ *ruṇáddhi* „empêcher, retenir") de l'AV, *chaits-*, *mārkṣ-* (⟨ *mā́rṣṭi* „essuyer, frotter"), *maukṣ-* des Brāhmaṇa, *sāṅkṣ-* des Upaniṣad. A noter la valeur dissyllabique de *bhār*(*s*) RV I, 128, 2. Mais il est tout à fait improbable que ce phénomène métrique soit en rapport avec le procédé grammatical d'insertion vocalique propre à l'aoriste.

(indo-ir. *āi, āu, ār*) qui l'emporte. Celle-ci se maintient même lorsque le présent radical athématique, tombé en désuétude, est peu à peu évincé par une formation caractérisée à degré radical zéro. Ces déplacements des formes-bases, conjointement avec le principe d'implication, ne peuvent que favoriser l'extension de la gradation maximum, laquelle est de règle peut-être même en iranien, où la vṛddhi a pourtant gardé l'ancienne répartition entre *ă*:, *ău* et *āi*, *āu*.

Le développement indien est compliqué par les aoristes en *-iṣ-* qui non seulement concurrencent ceux en *-s-* mais entraînent la création de formes hybrides comportant le suffixe *-iṣ-* et en même temps le vocalisme long des aoristes en *-s-*. Voici les faits:

Les aoristes en *-iṣ-*, qui du fait de leur structure dissyllabique primitive n'ont pas été exposés à la transformation „analogique" (*i* : *ai* etc. = *a* : *ā*) de leur vocalisme radical, maintiennent d'abord le vocalisme plein, à l'actif et au médiopassif. Ainsi *aviṣ-* (*āviṣ* = forme à augment), *janiṣ-*, *dhvaniṣ-*, *mathiṣ-*, *śnathiṣ-*, *śramiṣ-*, *sphariṣ-*, peut-être *raniṣ-* et *svariṣ-*. A une époque immédiatement précédant la tradition *-iṣ-* s'étend sur beaucoup de racines aniṭ lourdes (*codiṣ-*, *nartiṣ-*, *jambhiṣ-*, etc.) aussi bien que légères (*gamiṣ-*, *cayiṣ-*).

Jusqu'ici, aucune difficulté. La répartition est nette: on a *soit s* avec vṛddhi *soit iṣ* avec degré plein. Mais *iṣ* implique le guṇa aussi au médiopassif, tandis que le médiopassif de l'aoriste en *s* présente le degré zéro pour les racines à sonante, le degré plein (phonétique, cf. § 11) pour les racines légères en consonne. Or l'extension de l'aoriste en *-iṣ-* aux dépens de celui en *-s-* équivaut, pour ces dernières, au simple remplacement de *-s-* par *-iṣ-* au médiopassif, p. ex. *mad-iṣ-i* pour *mat-s-i*. D'où aussi, à l'actif, *mādiṣ-* pour *māts-* (*matsi* : *madiṣi* = *māts-* : *mādiṣ-*), de même *dāsiṣ-* (⟨ *das* „épuiser") et *vādiṣ-*.

Le modèle de ces aoristes en *-iṣ-* à vṛddhi agit sur les autres aoristes en *-iṣ-* à syllabe ouverte, qu'il s'agisse d'anciennes racines seṭ ou aniṭ. P. ex. *madiṣi* : *mādiṣam* = *paviṣi* : *pāviṣam* (pour **păviṣam*). On a donc *kāriṣ-* („mentionner"), *kāriṣ-* („semer, verser"), *tāriṣ-*, *pāviṣ-*, *sāniṣ-*, *sāviṣ-* (*sū* „animer"), aoristes bâtis sur des racines de provenance dissyllabique, de même que *pāriṣ-* („passer"), *yāviṣ-* („lier; séparer, écarter"), *rāviṣ-* (*ru* „mugir"), *rāviṣ-* (*ru* „briser"), tirés de racines aniṭ.

Pour ce qui est des racines lourdes en consonne, la double différence entre *arukta* et *(a)rociṣṭa* (différence de suffixe et de vocalisme radical) ne permet pas de dégager un *-iṣ-* remplaçant *-s-* à l'actif. *D'où absence totale d'un type *rauciṣam* ou **mārdhiṣam.*

Au médiopassif, puisqu'il constitue le pivot de toute cette transformation, *le guṇa* reste de rigueur, donc non seulement *janiṣ-* mais aussi *paviṣ-* à côté des formes actives *janiṣ-* et *pāviṣ-*.

L'extension de *-iṣ-* à la place de *-s-* tombe sous la loi de la p. 10—11: le morphème *-iṣ-* impliquant la voyelle de liaison *-i-* est prédestiné à l'emporter sur le morphème simple *-s-*. Comme il s'agit d'un procès d'évincement successif (de *-s-* par *-iṣ-*), on trouve des traces nombreuses de la survivance des deux formes. Cf. véd. *akramiṣam* etc.: *kraṁsate*; *gamiṣṭam* : *agásmahi*; *anaviṣṭa* : plur. *anūṣata* (⟨ *nu* „célébrer"); *pāriṣat* et *parṣat* etc.; *bodhiṣat* : *abhutsi*; *amādiṣuḥ* et *amatsuḥ* etc.; *ayāṁsam* : *yamiṣṭa* etc.; *yāvīḥ* : *yauḥ* etc.; *veśīt* : *avikṣmahi*, *avikṣata*; *(a)śayiṣṭhāḥ* : *śeṣan* (*śī* „être couché"); *(a)sākṣi*, *sakṣat* : *asahiṣṭa*, *sāhiṣīmahi*. Mais il n'est point douteux qu'à l'époque historique c'est l'aoriste en *-iṣ-* qui est la forme vivante, débordant la sphère phonétique étroite où il se justifiait. C'est aussi uniquement par l'influence de l'aoriste du type actif *(a)pāviṣam*: médiopassif *(a)paviṣṭa* que s'éclaire le guṇa de *(a)stoṣṭa*, *(a)kṣeṣṭa*:

pāviṣam : *paviṣṭa* = *stauṣam* : *stoṣṭa* (RV */a/yaṁsta* à côté de *yamiṣṭa*).

L'Avesta, surtout le gāthique, certifie le degré long attendu: *dārəšt* et *dōrəšt* („il a tenu à"), *tāšt* („il a créé"), *dāiš* („tu as montré", prés. *daēdōiš-*); dans *vąs* „il a prévalu" *ą* peut continuer *ān* (à comparer *pąsnu-* „poussière" en face d'ind. *pāṁsú-*). Exception: *varəš(čā)* „tu as fait" (mais Bartholomae admet aussi un présent radical athématique, dont notre forme pourrait être un représentant régulier, *-z* + *s* ⟩ *-š*).

Dans deux exemples le degré long a pénétré dans le médiopassif: *ənāxštā* „il a atteint", *sārəštā* „il a uni, associé" (mais le présent aussi est *sāra-*).

Le médiopassif a régulièrement le degré zéro dans *asrūždūm* [20] „vous vous êtes fait une renommée". Pour ce qui est du degré *plein* attesté dans une série de cas, il est indiqué de ne pas se fier trop à l'orthographe. On trouve:

Y. 51, 2 *dōišā mōi ištōiš xšaϑrəm* „assure-moi", mais

Y. 43, 5 *kaϑā ayārə... fərasayāi dīšā* „tu annonceras".

Bartholomae ramène *dōišā* et *dīšā* à la racine *daēs* „montrer": les deux formes seraient identiques (2ᵉ p. sing. moyen de l'aoriste sigmatique). Dans ce cas le vocalisme plein de *dōišā* provient soit d'une innovation soit d'une *scriptio plena* hypercorrecte.

Une remarque analogue s'impose à propos de *raostā* „il se mit à gémir", d'autant plus que le causatif correspondant *urūdōya-* „faire pleurer, gémir" est sûrement une fausse transcription (cf. Reichelt dans Festchrift Streitberg p. 277). A côté de *-mąstā* (Y. 45, 11) et *mənghī* (Y. 31, 8; 43, 5; 29, 10; ⟨ **mansi*, **mansta*, mais peut-être **mānsi*, **mānsta*, avec l'allongement de l'actif) on trouve le degré zéro dans *amə̄hmaidī* (Y. 35, 7; 46, 13). Enfin on a *čəvīšī* (Y. 51, 15) et *čəvīštā* (Y. 34, 13), à lire **čaēšī*, *čōištā* (il n'y a pas dans l'Avesta des aoristes en *-iš-* cf. BSL XLIV, 1947/8, p. 61).

[20] Preuve précieuse du caractère récent du guṇa de v. ind. *aśroḍhvam*.

La leçon *čōištā* pour *čəvištā* a été proposée dès 1892 par J. Darmesteter (Le Zend-Avesta I, 336), qui partait de la traduction pehlevi du passage en question. Pour *čəvīšī* le mètre exige une forme dissyllabique. De son côté **čōištā* recèle, comme réalité linguistique, **čišta*, tandis que **čaēšī* est un aoriste passif de *kaēš* (Tedesco ZII, 2, 1923, p. 48 note 2). — Quand à *fravōizdum* „apercevez-vous (de)", rien ne garantit un aoriste sigmatique, c'est peut-être un présent radical athématique ou un parfait ($d + dh > zd$). Quelle éventualité qu'on choisisse, le degré plein est anormal. Cf. de l'autre côté *aiwi-vīsəm*, avec degré zéro inattendu.

Les maigres matériaux de l'Avesta confirment en gros, malgré l'incertitude orthographique inhérente à ce texte, l'état indien. Mais faute d'exemples suffisants ils ne permettent pas de constater si à l'aoriste sigmatique la différence entre les deux langues a été la même que pour la vṛddhi (p. 152—154). On se heurte de nouveau à une lacune d'information (v. ci-dessus § 17 à propos de l'augment).

Reste la question de l'apophonie à l'intérieur du paradigme de l'aoriste sigmatique. Si celui-ci est un ancien (présent-)imparfait en *-s-*, il devrait se comporter comme un présent athématique sujet à l'alternance de l'accent et de l'apophonie du vocalisme (radical ou suffixal). Or en réalité il n'existe à l'indicatif qu'une opposition entre l'actif et le médiopassif; à l'intérieur de chaque voix l'indicatif présente un vocalisme rigide. Soit l'indicatif actif, où la longue n'est pas restreinte aux formes fortes (singulier) mais caractérise tout le paradigme:

1re	p.	plur.	*ájaiṣma, ábhaiṣma*
2e	„	„	*naiṣṭa*
3e	„	„	*ábhaiṣuḥ, áchāntsuḥ, yauṣuḥ*
2e	„	duel	*yauṣṭam*
3e	„	„	*asvārṣṭām*

(la 1re p. duel n'est pas par hasard attestée dans le RV).

La formation sigmatique a rejoint le système de l'aoriste probablement assez tard. (*Note liminaire* p. 32—33). Elle s'est donc réglée, pour ce qui est de l'apophonie, sur le système aoristique déjà existant, donc surtout sur le type en-*é/ó-* (ind. *áricat* = grec ἔλιπε). Ce dernier, étant thématique, ne présentait aucune apophonie flexionnelle dans son paradigme[21]. *C'est donc la nouvelle fonction de la formation sigmatique qui est responsable de la fixation du vocalisme radical.* Une preuve directe en est fournie par les (présents-) imparfaits radicaux athématiques lesquels refoulés (par les présents caractérisés) vers la valeur aoristique *perdent du même coup l'apophonie flexionnelle.* Voilà encore un argument qui parle en faveur du caractère fondé de l'aoriste (par rapport au présent).

D'après Whitney(-Zimmer) p. 292 le degré zéro est exceptionnel dans les formes faibles de l'aoriste radical athématique. Voici son paradigme normal:

1re	p.	plur.	*akarma, ahema, bhema, homa, aganma, chedma*
2e	„	„	*akarta, aheta(na), aganta*
3e	„	„	*(a)kramuḥ, (a)yamuḥ, abādhuḥ*
2e	„	duel	*vartam, spartam*

Cf. aussi le vocalisme immuable des aoristes en *-ā-* (radical).

On ne trouve d'exceptions que devant la désinence *-an* de la 3e p. plur, (la désinence normale étant *-uḥ*): on a *a-vr-an, a-kr-an, a-hy-an, a-śriy-an. a-gm-an, a-kṣ-an, a-dṛś-an, a-vṛj-an, a-śvit-an* (*aśravan* semble la seule forme à degré plein). Devant la désinence *-uḥ* le *ā* radical disparaît: *(a)duḥ*. A part cela il n'y a que la forme faible *anītām* qui offre un vocalisme aberrant (zéro).

Trois catégories ont subi en indo-européen une gradation du vocalisme radical laquelle devait aboutir, dans les langues historiques, à des résultats strictement identiques: 1) la syllabe initiale des dérivés secondaires à vṛddhi, 2) les racines verbales à initiale vocalique munies d'augment, 3) la racine de l'aoriste sigmatique actif. C'est en effet le cas en v. indien. Le témoignage iranien est, pour les deux dernières catégories, insuffisant. En grec la vṛddhi de la dérivation secondaire a complètement disparu. L'augment temporel et l'aoriste sigmatique y ont subi des modifications profondes, dont on aura plus loin l'occasion d'analyser le mécanisme. (§§ 30, 32).

[21] Le VII aoriste indien est aussi par son origine un aoriste en *-á-*. C'est donc un aoriste thématique sigmatisé et non un aoriste sigmatique thématisé (cf. *Indoiranica*, Comptes rendus de la Société des Sciences et des Lettres de Wrocław III, 1948—53). A l'intérieur du paradigme de l'aoriste grec en voyelle longue (indicatif) le vocalisme est toujours rigide, cf. grec ἔδρᾱν, ἔδρᾱμεν; ἔβην, ἔβημεν (η < ᾱ); ἔστην, στήτην (η < ᾱ; A 332).

DEUXIÈME PARTIE

LES TRANSFORMATIONS ULTÉRIEURES DU DEGRÉ ZÉRO

CHAPITRE IV. LE DEGRÉ ZÉRO DANS LES LANGUES DU SUD

§ 19. Les „laryngales" et le ə vocalique

La disparition des éléments consonantiques dits „laryngaux" date d'une époque postérieure à la constitution des principaux types de l'apophonie vocalique discutés aux chapitres précédents. C'est ce que rend évident non seulement la conservation de *ḫ* en hittite et le développement dialectal des aspirées sourdes en indo-iranien, mais aussi les faits, beaucoup plus importants pour nos buts, de la différenciation de *ŏ* en *ŏ* et *ă* dans les langues méridionales, et la triple représentation de *ə*, à savoir: *ă* dans les langues du Sud, *ŏ* dans les langues du Nord, *ĭ* en indo-iranien [1].

On sait que les recherches de J. Charpentier [2] et de W. Brandenstein [3] sur les migrations préhistoriques des Indo-Européens, recherches basées sur l'étude du vocabulaire, ont abouti à la conclusion remarquable que le scindement de cette famille linguistique en une branche asiatique (indo-iranienne) et une branche européenne prime, au point de vue chronologique, la plupart des autres isoglosses différenciatrices de l'indo-européen. En accord avec cette théorie, les effets de la disparition des „laryngales" indo-européennes nous permettent de découper les trois aires susmentionnées, voici de quelle façon:

1) Disparition des éléments *ə* en position antévocalique sur tout le territoire indo-européen, à l'exception de l'indo-iranien, où ils sont partiellement continués par l'aspiration des occlusives (sourdes). En outre, le hittite, attesté à une date très reculée, en garde encore au moins une espèce (*ḫ*).

---

[1] Le rapprochement v. ind. *dháyati*, arm. *dayeak*, got. *daddjan*, v. slave *dojiti*, destiné à prouver le passage indo-européen (européen *et* indo-iranien) de *ə* à *a* devant *i̯*, est un argument spécieux. V. ind. *dháyati* n'est pas un causatif mais un verbe primaire bâti comme *hváyati* (**dhə̯éi̯e/o-*). Arm. *dayeak* est un emprunt iranien. Les formes slave et gotique sont tirées de **dhī*, cf. slave *-čiti* : *koj-iti* = *piti* : *poj-iti* = *žiti* : *goj-iti* = **diti* : *doj-iti*, et germ. **dijan* (attesté par le suédois), dont got. *daddjan* est le causatif. — En indien le même vocalisme se retrouve dans *dáyate* „il distribue" en face de *dắti* „il fauche, coupe".

[2] *The Original Home of the Indo-Europeans* (Bull. School of Orient. St. 1926).

[3] *Die erste „indogermanische" Wanderung* 1936 (Klotho 2).

2) Accord de la forme vocalique *ə* avec $ə_{2,4}$+*ŏ* (= *ă* au sud, *ŏ* au nord) en européen, p. ex. lat. *pater* et *ago*, germ. (got.) *fadar* et *akan*, mais ind(o-ir). *pitā́*, *ájati*.

3) Accord entre $ə_{2,4}$+*ŏ*, *ə*, et *ŏ* dans les langues septentrionales, mais *a*, *o*, respectivement, au sud, p. ex. germ. *fadar* et *akan* comme *ahtau*, mais lat. *pater* et *ago* en face de *octo*.

Les points 1), 2) représentent des isoglosses séparant l'indo-iranien et l'européen, le point 3) délimite les langues du Nord (germanique, illyrien ou thrace *en tant que précurseur de l'albanais* [4], baltique, slave) d'avec celles du Sud (celtique, italique, grec, arménien). Dans une certaine mesure cette isoglosse européenne coïncide, sans s'y identifier, avec la frontière entre les langues européennes satem et centum. Le germanique au nord-ouest, l'arménien (langue européenne d'origine) au sud-est, servent de transition entre les deux blocs, l'un satem à vocalisme non différencié *ŏ*, l'autre centum distinguant *ŏ* et *ă*. La division en centum et satem est plus ancienne que les changements 1)—3). En hittite, comme dans le reste du domaine méridional excepté l'arménien, la série labiovélaire est déjà constituée, tandis que le vocalisme *ŏ* n'y est pas différencié. Or le dernier trait semble en rapport avec la conservation de *ḫ* [5].

Dans les langues du Sud $ə_2$*ŏ*, $ə_4$*ŏ* passent à *ă*. De même $ə_2$*ō*, $ə_4$*ō*, où *ō* provient d'allongement (vṛddhi), deviennent *ā*. Enfin *o*$ə_2$, *o*$ə_4$ se contractent en *ā* devant consonne ou deviennent *ă* devant voyelle. Tous ces changements représentent à notre avis la porte d'entrée du vocalisme *a* dans les langues en question. Au point de vue phonologique la disparition de l'entourage différenciateur $ə_{2,4}$ transforme les variantes combinatoires (*o au contact de* $ə_{2,4}$: *o dans n'importe quel autre voisinage*) en deux phonèmes autonomes *a* : *o*. Le mécanisme phonologique est donc le même que p. ex. celui du scindement indo-iranien de *k* en *k* et *č*, lequel aussi s'explique par la coïncidence des sons différenciateurs, *o* et *e*. L'opposition purement vocalique *ko* : *ke* devient *ka* : *k'a* et *ka* : *ča*, la mouillure de *k* devant *e* devenant désormais la marque phonologique du groupe *ke* (*k'a*).

Dans les *Et. indo-eur.* p. 28 et les travaux antérieurs nous partions de la supposition que le vocalisme *a* continuait le timbre fon-

---

[4] Puisque dans son ensemble l'illyrien est plutôt une langue centum. Cf. l'opinion de M. Szemerényi (KZ LXXI, 1954, p. 204): „There is no doubt that Krahe has succeeded in finally establishing the Centum character of Illyrian".
Suivant D. Detschew *Charakteristik der albanesischen Sprache*, 1952 (compte rendu de M. Lejeune BSL 50, 2, 1954, p. 76), le proto-albanais a probablement été un dialecte thrace.

[5] Le traitement uniforme des sonantes vocaliques rapproche le hittite de l'arménien.

damental *e* plutôt que *o* au contact des „laryngales" ə̥$_2$, ə̥$_4$. En vue de l'ancienneté de l'apophonie qualitative *e/o* il nous paraît à présent indiqué d'admettre le syncrétisme des timbres *e*, *o* en *o* sous la dominance de ə̥$_2$, ə̥$_4$. Si en effet c'était uniquement ə̥$_{2,4}$*e* qui passât à *a* tandis que ə̥$_{2,4}$*o* aboutît à *o* (et de même *e*ə̥$_{2,4}$>*ā*, mais *o*ə̥$_{2,4}$>*ō*), on trouverait dans les langues méridionales des traces sûres d'une apophonie *a* : *o*, à côté de *e* : *o*, ce qui n'est pas le cas. Dans l'entourage de ə̥$_{2,4}$ le vocalisme fondamental se comporte, au contraire, tout comme le vocalisme fondamental *o*, puisqu'il n'est pas sujet à l'apophonie qualitative. Dans les étymologies sûres le hittite atteste, après *ḫ* ou devant *ḫ*, le vocalisme fondamental *a* (c.-à-d. *o*), p. ex. *ḫarkis* „blanc", cf. ἀργός, ἀργής, ἄργυρος, lat. *argentum*; *ḫanti* „en face" = ἀντί, lat. *ante*; *ḫannas* „grand'mère", cf. arm. *han* „avia", ἀννίς· μητρὸς ἢ πατρὸς μήτηρ, lat. *anus* „vieille femme"; *paḫs*- „garder" (lat. *pāsco*, *pāstor*); *neu̯u̯aḫmi* (cf. lat. *renovāre*); -*ḫa* (désinence de la 1re p. sing. = -*a* du parfait), grec et indien -*a*.

Cette hypothèse simplifie aussi l'explication des reflets septentrionaux. Ils continuent simplement l'ancien timbre *o* des complexes ə̥$_{2,4}$*o*, c.-à-d. font tomber les „laryngales" ə̥$_2$, ə̥$_4$ sans changer le timbre de la voyelle.

Il faut y ajouter un argument phonologique général. Si le timbre *e*, distinct du degré apophonique correspondant *o*, existait immédiatement avant la chute des ə̥$_2$(*e*), ə̥$_4$(*e*) initiaux, on s'expliquerait mal la coïncidence de *e* et *o* (en *a*) *par suite de la disparition* de ə̥$_2$, ə̥$_4$. Il y a dans ce changement vocalique deux composants: 1) l'identité du traitement de *e*, *o*; 2) la naissance d'un timbre vocalique nouveau (*a*). C'est cette dernière qu'il faut mettre sur le compte de la chute des „laryngales". Le syncrétisme *e* = *o* (> *o*), au contact de ə̥$_2$, ə̥$_4$, est donc antérieur.

Les changements ə̥$_{2,4}$*ŏ*, *o*ə̥$_{2,4}$ n'épuisent pas les sources phonétiques du vocalisme méridional *a*. Il continue aussi la forme vocalique *ə* de toutes les „laryngales", au moins en italo-celtique et en arménien.

Pour rendre compte de la nature et de la provenance de *ə* nous avons avancé, au cours de nos recherches antérieures, plusieurs hypothèses, toutes phonétiques, donc non adéquates [6]. Elles réduisent toutes la vocalisation de ə̥ (*ă*, *ŏ*, *ĭ*) au phénomène plus général de sa disparition devant voyelle. Les motifs latents qui nous ont fait préférer ce point de vue étaient:

1) la position des ə̥ à l'intérieur du système phonologique indo-européen. Les formes de racine typiques comme *pelə̥* ou *ə̥neḱ* (groupes finals

[6] *ə* = anaptyxe vocalique développé après ə̥ interconsonantique (*Les effets du ə en indo-iranien* p. 233); la consonne ə̥ aurait disparu devant la voyelle d'anaptyxe comme devant n'importe quelle autre voyelle.

ə < ə̥$_e$, ə̥$_o$ = le reste de la voyelle fondamentale affaiblie, p. ex. *pelə* < *pelə̥$_e$* < *pelə̥e*, *də* < *də̥$_e$* < *də̥e*, forme II de *deə̥$_3$* „donner" (*Et. indo-eur.* p. 55).

sonante + ə̥, groupes initiaux ə̥ + sonante) semblent suggérer une parenté entre les ə̥ et les consonnes occlusives, point une affinité entre ə̥ et sonante [7];

2) la tendance à élargir les conditions phonétiques de l'aspiration des sourdes en indo-iranien. Elles auraient été phonétiques non seulement devant ə̥ + voyelle (p. ex. **ti-stə̥-e-ti* > v. ind. *tiṣṭhati*), mais aussi devant *ə* (*sthitá-* < **stətós*), puisque *ə* représentait un groupe composé de ə̥ + voyelle réduite ($_e$).

Ces spéculations *phonétiques* ont certainement vicié [8] une théorie qui s'en tenait par ailleurs aux traits *fonctionnels* des éléments ə̥. Il est possible qu'il y ait eu expulsion de ə̥ en position interconsonantique, devant une voyelle d'anaptyxe, mais l'existence de cette voyelle ou plutôt du groupe ə̥$_e$, ne se laisse pas démontrer par des arguments fonctionnels. Nous nous trouvons dans une époque où les anciennes voyelles réduites, $_e$ et $_o$, ont été éliminées, soit vocalisées (en *ĕ*, *ŏ*) soit expulsées. Une voyelle réduite qui n'existe que dans une position déterminée, uniquement après une classe de sons donnée, et y existe toujours, ne saurait jouir d'autonomie phonologique, cf. la voyelle réduite qui accompagne *r* vocalique en serbo-croate ou en tchèque. De même, si dans *pelə* „remplir" < *pelə̥$_e$* la voyelle réduite continuait une ancienne voyelle pleine appartenant jadis à la racine (*pelə̥e*), sa survivance après laryngale, et *uniquement* après laryngale, n'aurait eu aucune valeur phonologique. Ajoutons à cela les considérations morphologiques, qui ne nous autorisent pas de considérer *dətós* comme une réduction de *də̥etós* (*də̥$_e$tós*) plutôt que de *deə̥tós*, ou,

Enfin dans l'article *Les racines seṭ et la loi rythmique ī/ĭ* (Rocznik Orientalistyczny XV, 1948, p. 21) le *ə* de *də* est considéré comme „analogique", introduit sur le modèle de *ə* de *pelə*.

[7] Depuis de Saussure on a souvent posé une égalité fonctionnelle entre *ə* et *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*, cf. p. ex. *dō* (*deə̥$_3$*) : *dətós* = *der* : *dr̥tós*, ou le suffixe de présent -*nā*- : -*nə*- parallèle à -*neu*- : -*nu*-.

[8] C'est ce qu'on peut reprocher aussi aux essais récents d'attribuer aux éléments ə̥ les traits phonétiques de véritables laryngales (p. ex. ʾ, *ḥ*, ʿ, *h* sémitiques), en retournant ainsi aux anciennes positions de Møller et Cuny.

Les essais respectifs (Sapir, Sturtevant), de même que les tentatives de faire intervenir les „laryngales" dans des phénomènes phonétiques de date tardive, propres aux langues individuelles (Hammerich, Lehmann), sont aptes à discréditer la théorie.

Est au contraire justifiée une hypothèse comme celle de M. Martinet *o. c.* (Word IX, 1953) p. 256 concernant le traitement intervocalique de ə̥$_3$ (*o*ə̥$_3$ antévocalique > *ou*), laquelle explique d'une manière immédiate les formes historiques δοϝεναι, ἀγνοϝέω, etc.

Pourvu que les étymologies ci-dessus (p. 168) soient valables, le fait que *ḫ* hittite peut aussi remonter à d'autres sources que ə̥, est sans importance pour la théorie „laryngale".

moins encore, de distinguer entre le ə phonétique de *pelə* et le ə morphologique („analogique“) de *dətós*.

Les doutes et les difficultés disparaissent si, fidèles à la tendance générale de notre recherche, nous nous en tenons strictement au point de vue phonologique. En ce qui concerne la position des éléments ə̯ dans le système consonantique de l'indo-européen, ils semblent bien marcher avec les consonnes (occlusives) dans les structures phonologiques du type *pelə̯* ou *ə̯nek̂*. Mais il y a, de l'autre côté, des exemples de racines comme v. ind. *śās* ou *khād*, grec σήπ(-ομαι), dans lesquelles la séquence ə̯ + *occlusive* correspond à *sonante* + *occlusive* de *u̯ers*, *bheid*, *ṡelp*, etc. En deuxième lieu, le degré zéro des diphtongues longues, p. ex. *dhēi* „sucer, etc.“: *dhī*, trouve sa place naturelle dans le cadre d'un phénomène plus général si l'on le met en parallèle avec les réductions analogues *teri̯* : *trī*, *teru̯* : *trū*, (§ 13). Les éléments ə̯ se comporteraient en ce cas comme les sonantes *r*, *l*, *n*, *m* [9].

La position phonologique de la classe des éléments ə̯ (si classe il y a) est donc intermédiaire entre les sonantes et les consonnes propres. Rien n'empêche de poser *dətós* phonétique = *də̯tós* phonologique, tout comme *kr̥tós* phonétique = *krtós* phonologique (§ 12). Ce qui importe, c'est de ne pas poser un stade *phonologique* **dətós* entre *də̯tós* et les reflets historiques. A aucun moment préhistoriquee il n'y a eu une voyelle indéterminée ou réduite ə à valeur *phonologique*. On passe de *stə̯ti-* *directement* à v. ind. *sthiti-*, στάσις, lat. *stătio*, got. *staþs*, tout comme on passe de **k̂mtóm*, directement et sans admettre un stade phonologique intermédiaire **k̂m̥tóm*, à ἑκατόν, lat. *centum* et celtique **kanton*.

Si nous continuons à nous servir des symboles ə ou *m̥* (dans *stəti-* ou *k̂m̥tóm*) à la place de ə̯ ou *m*, qu'exigerait une transcription phonologique rigoureusement appliquée, il ne s'agit là que d'une concession faite à la transcription traditionnelle, qui note ici la variante combinatoire (ə, *m̥*) à la place du phonème (ə̯, *m*). Du reste, l'entourage de ces variantes étant strictement déterminé (ə, *m̥*: entre deux consonnes, entre consonne et zéro, entre zéro et consonne), aucun malentendu n'est à craindre.

Dans les conditions qu'on vient de préciser, la variante combinatoire de ə̯, c.-à-d. ə, devient *ă* dans les langues méridionales [10]. En formulant d'une façon précise, on dira que ə s'assimile à *ă* qui, grâce à la disparition

[9] L'absence de samprasāraṇa au degré zéro de racines du type *u̯rēĝ* (ῥήγνῡμι, lit. *rěžiu*, v. slave *rěžǫ* ⟨ *rěz-jǫ*) ou *rē* (lat. *rēri*) ne saurait, par contre, être invoquée comme un indice de la nature sonantique de ə̯. Si le degré zéro apparent est *Rə* à la place de *R̥ə̯* (*R̥̄*) attendu, c'est qu'il provient d'un remaniement servant à éliminer le samprasāraṇa (p. 134, 175).

[10] Plus loin (§ 23) il sera question du problème que pose le triple reflet grec de ə (*α*, *ε*, *ο*).

de ə̯$_2$, ə̯$_4$, a déjà gagné une position autonome dans le système phonologique. De même, dans les langues du Nord ə s'identifie à *ŏ*, c.-à-d. fournit le même résultat que ə̯$_2$*o*, ə̯$_4$*o*. Mais l'indo-iranien s'écarte du reste de l'indo-européen en distinguant *ă* ⟨ ə̯$_2$*o*, ə̯$_4$*o* et *ĭ* ⟨ ə.

Une troisième source de *a* méridional est constituée par le degré zéro des racines set, antévocalique comme dans ἔ-θαν-ον, et antéconsonantique comme dans θάνα-τος [11]. Indo-eur. *TR̥ə̯-o-* (*TR̥ə̯-to-*) passe à *TaR-o-* (*TaRa-to-*) dans toutes les langues méridionales. Dans les langues du Nord les formes parallèles offrent la même vocalisation que *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* antéconsonantiques (germ. *ur*, *ul*, *un*, *um*; balto-slave *ir*, *il*, *in*, *im*). Il y a là une autre isoglosse importante délimitant le Nord et le Sud [12].

En face de *TR-o-*, forme zéro antévocalique des racines légères en sonante, la forme méridionale *TaR-o-* est d'abord la forme zéro antévocalique des racines set, p. ex. ἐ-πλ-όμην : ἐ-βαλ-όμην. Bien que le type *TaR-o-* se soit propagé, par voie morphologique, aux dépens de *TR-o-* (lat. *manēre* pour **mn-ē-re*, cf. grec μένω, etc.), l'opposition *TR-o-* : *Tar-o-*, laquelle trouve des pendants dans les autres groupes dialectaux [13], représente un repère chronologique de première importance. Elle confirme notre conception chronologique suivant laquelle les voyelles $_e$, $_o$ ont tombé ou se sont vocalisées *avant* la disparition des ə̯. En effet, en partant de l'ordre chronologique inverse, il faudrait admettre T_oRə̯*-o-* ⟩ T_oR*-o-* ⟩ *TR-o-* puisque le $_o$ de T_oR*-o-* serait compris dans la chute générale des voyelles affaiblies (§ 11).

Les notations usuelles *TR̥R-o-* ou T_eR*-o-* (en face de *TR-o-*), dont l'une remonte à Brugmann, l'autre à J. Schmidt, H. Hirt, sont toutes les deux fausses. Il n'y a que *TR̥ə̯-o-* (notation phonologique *TRə̯-o-*) avec consonne *R* fonctionnant comme centre syllabique (§ 12). Reflets des langues historiques: *TaR-o-* au sud, *TR̥-o-* au nord. C'est surtout au nord qu'il y a eu, pendant un certain temps, distinction phonologique entre *R* consonne et *R̥* voyelle (v. § 12 et le chapitre suivant).

[11] Il y a, de l'autre côté, le traitement *TRā* (v. le paragraphe suivant).

[12] *TaR* à la place de *TR* au sud, tout comme *TuR* (germ.) ou *TiR* (balto-slave) à la place de *TR* dans les langues septentrionales, peuvent aussi provenir de l'action de la loi de Sievers. Après la chute de ə̯ intervocalique les consonnes *i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m* précédées de syllabe lourde (longue) et suivies de voyelle se sont identifiées avec *i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* antévocaliques (transcription de Brugmann *ii̯a*, *uu̯a*, *r̥ra*, *l̥la*, *n̥na*, *m̥ma*). La transcription phonologique correcte est *ia*, *ua*, *r̥a*, *l̥a*, *n̥a*, *m̥a*. Le passage de *TR̥ə̯o-* à *TR̥o-* déclenche donc une répartition entre *i* et *i̯*, *r̥* et *r*, etc., en fonction de la structure de la syllabe précédente. Ce corollaire assez bien connu de la chute de ə̯ nous semble moins important que les conséquences morphologiques du changement *TR̥ə̯o-* ⟩ *TR̥o-*, dont il va être question.

[13] *Tr-a-* : *Ti/ur-a-* en indien, *Tr-a-* : *Tar-a-* en iranien, *Tr-a-* : *Tur-a-* en germanique, *Tr-a-* : *Tir-a-* en lituanien, etc.

On voit que la distinction entre le degré „faible" (*TR̥R-o-*, T_oR*-o-*) et le degré zéro (*TR-o-*) repose sur une différence *chronologique*, quels qu'aient été les déplacements postérieurs, morphologiques, de cette distribution. Il n'y a eu qu'un *seul affaiblissement* reposant sur la vocalisation ou la chute de $_e$, $_o$. Il est transcendental par rapport aux effets de la disparition de ə̯, laquelle a lieu à une époque où les voyelles réduites n'ont plus d'existence phonologique dans la langue, ə n'étant que la réalisation *phonétique* des consonnes ə̯ en position déterminée.

Après la voyelle du redoublement, du préfixe ou du premier membre de composé *-TR̥ə̯o-* > *-TR̥o-* se réduit à *-TRo-*, et *-TR̥ə̯-* (antéconsonantique) à *-TRə-*. Ceci équivaut à la perte du caractère syllabique de *R̥* et par conséquent à la perte d'une syllabe. Exemples de *-TR̥ə̯o-* à *-TRo-*: v. ind. *ábhva-*, *pápri-*, *tuvigri-*, *sásni-*, grec *γίγνο-μαι*, *νεογνός*, *ἴγκρος*. Exemples de *-TR̥ə̯-* (antéconsonantique) > *-TRə-*: v. ind. *pipr̥máḥ* (*lə* > *l̥*), *ástr̥ta-* et *ánistr̥ta-*, *āhuti-* (*u̯ə* > *u*), *suṣumánt-*, *jajñimá*, grec *πί(μ)πλαμεν*, lat. *cognitus* < *-gnətos*[14].

L'indo-iranien et l'européen diffèrent dans le traitement de *rə* et *lə* internes: indo-ir. *r̥*, langues méridionales *ră*, *lă*.

Il est essentiel de ne pas confondre cette réduction apparente du vocalisme médian, qui consiste dans la perte du caractère syllabique de *R̥* (*i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*), avec la chute de $_e$, $_o$ médians traitée au § 12 (p. 112—113). Les deux phénomènes relèvent de formules différentes:

1) réduction *antédialectale* T_oRo > *TRo* (expulsion générale de $_e$, $_o$);

2) réduction *dialectale* *TR̥ə̯o* > *TRo* etc. (perte du caractère syllabique de *R̥* en syllabe interne).

Pour l'extension de *TR̥o* (propre d'abord aux racines seṭ) à la place de *TRo* des racines aniṭ v. § 20 (langues méridionales) et § 24 (langues du Nord). L'introduction morphologique de *R̥* devant voyelle est très ancienne dans:

**dii̯éus*	„ciel"	forme phonologique	**diéus*	d'après	**di̯u̯ós*, **di̯u̯éi*	etc.
**ĝhii̯óm*	„hiver"	„	„ **ĝhióm*	„	**ĝhimós*	etc.
**k̑uu̯ón*	„chien"	„	„ **k̑uón*	„	**k̑unós*	etc.
**u̯r̥rén*	„agneau"	„	„ **u̯r̥én*	„	**u̯r̥nós*	etc.
**gr̥rús*	„lourd"	„	„ **gr̥ús*	„	**gr̥u̯óm* (gén. plur.)	
					**gr̥u̯í* (fém.)	etc.
**u̯r̥rús*	„large"	„	„ **u̯r̥ús*	d'après	**u̯r̥u̯óm*	etc.
**pl̥lús*	„nombreux"	„	„ **pl̥ús*	„	**pl̥u̯óm*	etc.
**tn̥nús*	„mince"	„	„ **tn̥ús*	„	**tn̥u̯óm*	etc.

[14] Dans le couple (*Ϝ*)*αρήν* : *πολύρρηνα* c'est au contraire le vocalisme de la forme simple qui est secondaire et s'explique comme celui de *βαρύς* etc., v. ci-contre.

Etant donné que dans toutes ces formes les langues indo-européennes s'accordent à offrir *R̥* à la place de *R*, bien qu'il s'agisse de racines aniṭ, il faut compter avec la possibilité d'hiatus très anciens remontant jusqu'à l'époque antérieure à la dislocation des dialectes. Il peut aussi s'agir d'un parallélisme de développement tout à fait naturel. C'est que la disparition générale de ə̯ intervocaliques a engendré des hiatus (*R̥* antévocaliques), condition nécessaire mais suffisante de nivellements paradigmatiques du type **uks-nós* : **uks-én* = **u̯r̥nós* : **u̯r̥én*.

Voici quelques exemples de groupes *ar*, *al*, *an*, *am* antévocaliques[15], primaires (< *TR̥ə̯-o-*) ou secondaires (*TaR-o-* remplaçant *TR-o-*), correspondant à germ. *ur*, *ul*, *un*, *um* ou balto-slave *ir*, *il*, *in*, *im*.

Celtique: v. irl. *scaraim* „je me sépare" = lit. *skiriù*; *maraim* „je reste" (cf. lat. *mora*); m. irl. *bair* „lourd" (< **gʷr̥-u-*); gall. *carw* „cerf"; v. irl. *samail* „égalité"; *talam* „terre", gall. *tāl*, bret. *tal* „front": v. slave *tьla* plur. „terre, plancher", lit. *tìles* „fonçailles (d'un canot)"; gall. *malu* = bret. *malaf* „moudre" = arm. *malem* „je pile" (vocalisme radical *e*/*o* cf. v. irl. *melim*, lat. *molo*); v. irl. *gainethar* „il naît"; *tana* „mince": v.-h.-a. *dunni*, v. slave *tьnъkъ*; *sam* „été", gall. *haf*: arm. *amaṙn*, v.-h.-a. *sumar*; v. irl. suffixe de superlatif *-em-* < **is-amo-*, cf. got. *-uma* dans *miduma*, *fruma*, etc.

Lat. *caro* „viande", ombr. *karu* „pars": *κείρειν*, *καρῆναι* „(dé)couper, tondre"; *tardus* (< **tarudos*); *varus* „bourgeon (au visage)": lit. *vìras* „grain de ladrerie"; *calēre*: lit. *šìlti*; *palea* cf. v. sl. *plěva* < **pelva*; *manēre* en face de *μένω*[16]. Devant *i̯* : *caries*, *paries*, *pario*, *salio*; devant *u̯* : *calvus*.

Arm. *kałin* „gland": *βάλανος*, lit. *gìlė*; *malem* „je pile" cf. v. irl. *melim*, v. sl. *meljǫ*; *gan* „coups" correspondant à lit. *giñti*, v. sl. *žьnjǫ*; *kanaykʿ* „femmes" en face de got. *qino*, v. pruss. *genno*, v. sl. *žena*; suffixe de présent *-anem*: *-άνω*, lit. *-inù*.

Les matériaux grecs abondent: *βαρύς* = v. ind. *gurú-*, avest. *gouruš*, got. *kaúrus*; *πάρος* = v. ind. *puráḥ*, avest. *parō*, got. *faúr*(*a*); *σπαίρω*: lit. *spiriù*; *ἁμός*: v. ind. *samá-*, got. *sums*. Cf. les aoristes passifs en *-ην* bâtis sur des racines légères (aniṭ): *δαρῆναι*, *καρῆναι*, *σπαρῆναι*, *σταλῆναι*, etc. Notons que suivant Schwyzer *Griech. Gramm.*[2] I, p. 699, les suffixes de présent *-άνω*, *-ανάω* (arm. *-anem*, lit. *-inù*) sont presque toujours précédés d'une syllabe radicale longue.

Il y a en somme trois sources phonétiques du timbre *a* dans les langues méridionales: 1) ə̯$_{2,4}$ŏ > ă, ə̯$_{2,4}$ō > ā, oə̯$_{2,4}$ > ā antéconsonantique, ă an-

[15] Le même vocalisme se rencontre en général aussi devant les semi-voyelles *i̯*, *u̯*.

[16] Il y a différence d'opinion sur la représentation de *-n̥(n)-o-*, *-m̥(m)-o-* en latin. En face de *manēre* et peut-être *canis* on y rencontre *hemo* = got. *guma* et *tenuis*. Cf. aussi *venio*, *morior*.

tévocalique; 2) *ə* (= *ə̥* dans un entourage non vocalique) > *ă*; 3) *R̥ə̥* antévocalique > *aR*, *R̥ə̥* antéconsonantique > *aRa* et *Rā*.

On voit donc qu'une quantité considérable de *a* méridionaux s'expliquent comme étant d'origine secondaire, surtout ceux des groupes 2) et 3), lorsque des alternances comme *ē* : *ă*, *ō* : *ă*, *ĕRă* (< *eRə*) : *aR*(*a*), *Rā*, etc., sont attestées. Ici, c'est déjà le manque d'une correspondance: méridional *ă* = septentrional *o* = indo-iranien *ă*, qui plaide d'une manière non équivoque la provenance dialectale du timbre. En ce qui concerne 1), c.-à-d. les *a* surtout initiaux, les exemples comme lat. *argentum*, *ante*, *anus*, *pāsco*, etc., auxquels correspondent des formes hittites à *h*, suggèrent la possibilité de justifier tous les *a* initiaux jouant le rôle de vocalisme fondamental, de même que le vocalisme fondamental *ā*, en attribuant ce timbre à la présence d'une ancienne laryngale. Les diphtongues *ai*, *au* s'expliquent aussi en partie par *ā* + *i*, *ā* + *u* < $oə_{2,4}i$, $oə_{2,4}u$, p. ex. *dai* (dans δαίομαι) < *dā* „partager" + *i*, *sau* (dans αὔτη) < *sā* + *u*.

Mais il reste un grand nombre de cas à vocalisme *a*, l'origine secondaire desquels paraît indémontrable. Dans les paragraphes qui suivent on tâchera de les réduire dans une mesure appréciable. En premier lieu le timbre *a*, après s'être installé dans les langues méridionales, s'étend par la voie morphologique, *en dehors* des alternances phonétiques *ē*, *ō*, *ā* : *a*; *era*: *ar*(*a*), etc. En second lieu il faut compter, dans un certain degré, avec un vocabulaire *européen* qui ne se retrouvant pas en indo-iranien ne saurait servir d'argument en faveur de l'origine *indo-européenne* des *a* respectifs.

§ 20. Le rôle morphologique de la voyelle *a*. Le samprasāraṇa et le degré zéro de *o* dans les langues méridionales

La genèse d'une voyelle autonome *a*, distincte de *e*/*o*, crée dans les langues du Sud non seulement des rapports apophoniques nouveaux (*Re* : *Ra*, *eR* : *aR*, etc.) mais, ce qui est plus intéressant, transforme dans certaines conditions le degré zéro hérité.

Le samprasāraṇa hérité présentait l'inconvénient de faire coïncider les degrés zéro de (*T*)*eRT* et (*T*)*ReT*, de (*T*)*eRə̥* et (*T*)*Reə̥* (*RĒ*). La valeur équivoque du degré zéro (*T*)*R̥T*, (*T*)*R̥ə̥* (*R̥̄*) favorisait son renouvellement partiel, c.-à-d. la création d'un degré zéro spécial pour (*T*)*ReT* et (*T*)*Reə̥* (*RĒ*). Les groupes dialectaux indo-européens s'en sont tirés de façon différente, quoique la ligne générale de l'évolution reste partout la même: c'est d'abord (*T*)*R̥ə̥* (*R̥̄*), ensuite seulement (*T*)*R̥T* qui, en tant que degré zéro de (*T*)*Reə̥* (*RĒ*) ou de (*T*)*ReT*, respectivement, est supplanté par une forme nouvelle. Par conséquent le rapport *degré plein* (*T*)*Reə̥* (*RĒ*): *degré zéro* (*T*)*R̥ə̥* (*R̥̄*) et, de même, (*T*)*i̯eə̥*, (*T*)*u̯eə̥* (*i̯Ē*, *u̯Ē*) : (*T*)*ī*, (*T*)*ū*, a laissé, dans les langues historiques, des traces beaucoup

moins nombreuses que le rapport (*T*)*ReT* : (*T*)*R̥T*. Wackernagel, *Altind. Gramm.* I, p. 85—87, n'en cite comme exemples (indiens) sûrs que: *jyā*/*jī* „subjuguer, opprimer", *-yā*/*ī*- de la flexion du type *devī́*- et de l'optatif athématique, *svād*/*sūd* (*„assaisonner" > „mettre en ordre"), *drā́ghīyas*- : *dīrghá*-. Il faut y ajouter *śrā* „mélanger, cuire": *śīrtá*- à côté de *śrātá*-, tandis que *śrīṇāti* et *śrītá*- contiennent le degré zéro de la racine élargie *śrāy*-.

Dans les langues du Sud l'évolution consiste à remplacer d'abord (*T*)*RĒ* : (*T*)*R̥̄* par (*T*)*RĒ* : (*T*)*Ră*, sur le modèle *dhē* : *dhă*, *dō* : *dă*, etc., p. ex. (ϝ)ρηγ „rompre, casser": (ϝ)ρᾰγ, lat. *rēri* : *rătus*, *nāre* : *nătāre*, λήγω: *laxus*, sl. *gladъkъ* : lat. *glaber*, et ainsi de suite. Or l'alternance (*T*)*RĒ*(*T*) : (*T*)*Ră*(*T*) une fois établie, elle permet de procéder au renouvellement du rapport (*T*)*ReT* : (*T*)*R̥T*, voici de quelle manière. Un changement comme *u̯rēĝ* > *u̯raĝ* est décomposable en une phase de *soustraction* (*u̯rēĝ* > *u̯r̥ĝ*) et une phase *additive* (*u̯r̥ĝ* > *u̯raĝ*), puisque la forme *u̯r̥ĝ* est phonologiquement admissible. Le passage du vocalisme *ē* au vocalisme *ă*, la soustraction de *ē* et l'addition de *ă*, se fait par l'intermédiaire de zéro (*u̯r̥ĝ*), tout comme p. ex. dans la comparaison de l'adjectif comme ἡδύς (v. ind. *svādúḥ*): ἡδίων (*svā́dīyas*-) il est licite de distinguer l'étape de la racine pure ἡδ- (*svād*-), privée du suffixe -*υ*- (-*u*-) et prête à recevoir le suffixe du comparatif -*ιον*- (-*īyas*-).

Or la „catalyse" du rapport apophonique *u̯rēĝ* : *u̯răĝ* en un procédé à deux phases *u̯rēĝ* > *u̯r̥ĝ* > *u̯răĝ* permet de dégager le passage *u̯r̥ĝ* > *u̯răĝ*, c.-à-d. le remplacement, par *ra* (*r* + *a*), d'un *r samprasāraṇique*, provenant de la disparition d'une voyelle suivante.

Une conséquence *morphologique* importante en est que dans les formes du type -*R̥T* dont le *R* représente un samprasāraṇa, donc remonte ou s'oppose à *Re*, *Ro*, le degré zéro *r*, *l*, *n*, *m* sera remplacé par les groupes *ra*, *la*, *na*, *ma*. Il y a là une belle illustration du principe formulé p. 10—11: *ra*, *la*, *na*, *ma* éliminent les phonèmes *r*, *l*, *n*, *m*, équivalents au point de vue fonctionnel, qu'ils impliquent. Voici quelques exemples, tirés de H. Güntert *Ablautprobleme*:

bhreg „casser": got. *brikan*, v.-h.-a. *brëhhan*. En latin l'ancien vocalisme se retrouve, sous forme allongée, dans *frēgī*, mais *fr̥g* est remplacé par *frăg* dans *fractus*, *fragilis* et, avec infixe nasal, *frango*

bhleĝ „flamboyer": grec φλέγω, φλέγμα, φλόξ. Lat. *flăgrare*, dénominatif de **flăg-ros*, est refait sur **fl̥g-ros*, l'ancien degré zéro s'étant conservé dans *fulgeo*, *fulgur*, *fulmen*

ghredh „marcher": v. irl. *ad-greinn* „poursuivre", got. *grips* „marche", v. slave *grędǫ* „venir", mais lat. *gradior* pour **gr̥dior* (ancien degré zéro justifié par le suffixe -*i̯e*/*i̯o*-)

nedh „lier": osque *nessimas* „proximae", ombr. *nessimei* „proxime", v. irl. *nessa*, *nessam* „propior, proximus", gall. *nessaf*, *n̥d*(*h*) rem-

placé par *nad(h)* dans v. irl. *nascim* „lier > promettre", *nasc* „anneau", *naidm* „nexus". Le degré vocalique zéro est de rigueur devant le suffixe de présent *-sk̂e/o-*.

nek̂ „atteindre; porter": grec ἐνεγκεῖν, ἐνήνοχα, ἠνέχθην, lit. *nešù*, v. slave *nesǫ*. Le latin remplace **n̥k(-tos)* par **nak(tos)*, d'où, avec infixe nasal, *na-n-c(-isc-or)*, cf. *fra-n-g(-o)*

nes „retourner": grec νέομαι, νόστος, v. irl. *fuinim* „se coucher (soleil)" < **u̯o-nesō*, got. *ga-nisan*, v.-h.-a. *gi-nësan* „guérir", mais ναίω < νάσ-ι̯ω pour **n̥s(-i̯ō)* (conservé dans ἄσμενος)

legh „se coucher" : hom. λέκτο, λέχεται· κοιμᾶται (Hésychius), lat. *lectus*, got. *ligjan*, v. irl. *lige* „lit, tombe", mais m. irl. *laigim* „je me couche"

rep „arracher": grec ἐρέπτομαι, alb. *rjep*, lit. (degré long) *ap-rēpiu* „saisir, dompter". Lat. *rapio* remplace **r̥p-iō*.

Exemples moins probants chez Walde *s. v. trab(e)s*, *lapit* „dolore afficit", *levis* (v. irl. comp. *laigiu*); grec κνάπτω en face de κνέφαλλον (mais aussi κνάφαλον).

A l'intérieur de racines nominales l'alternance *Re/Ră*, à la place de *Re/R̥*, témoigne peut-être d'une ancienne flexion radicale athématique:

lep „pierre, roche": grec λέπας „roche dénudée, pierre", λεπαῖος „pierreux", mais lat. *lapis* „pierre"

leb „lèvre": all. *Lippe*, *Lefze* < *lefs*, v. angl. *lippa*, *lepur*, mais lat. *labrum*, *labium*, dérivé de *leb* à degré zéro (*lab* remplaçant *l̥b*)

let „côté": v. irl. *leth*, mais lat. *latus*

meĝ „grand": grec μέγας, arm. *mec*, got. *mikils*, mais lat. *magnus*, *magis*, *maior*, gaul. *Magiorīx*, *Dunomagios*, etc. On sait que la flexion radicale de *meĝ(h)* est garantie par l'indo-iranien.

D'une manière parallèle les racines du type *TĒT*, degré zéro *TăT*, p. ex. grec τήκω „faire fondre": ἐτάκην, admettent, *mais uniquement devant suffixe vocalique*[17], une décomposition *TĒT* + *o* > *TT* + *o* > *TăT* + *o*, d'où le remplacement d'un groupe initial *TT*, caractéristique du degré zéro de *TĕT*, par *TăT*. P. ex.

pet „voler": grec πέτομαι, lat. *peto*, *penna* (**pet-snā*), v. irl. *én*, gall. *edn* „oiseau", v.-h.-a. *fëdara* „plume", mais a. gall. *atar* „volucres", *atan* „plume" < **pt-ar-*, **pt-an-*, avec substitution de *pat* pour *pt*[18]. Pour les suffixes ajoutés au degré zéro cf. grec λιπαρός „gras, brillant" ou στιβαρός „solide" < στείβω, λιχανός „le lécheur > index" < λείχω, πιθανός „persuasif; obéissant" < πείθομαι

[17] Un groupe initial du type *TT-* ne saurait se former au degré zéro que devant un morphème vocalique (v. § 11).

[18] Cf. *pro-pter-vus*, πτερόν, πτέρυξ.

pet „déployer, étendre, etc.": grec πετάννῡμι, πέταλος „étendu et plat", πέτασος „chapeau à large bord", mais πατάνη „assiette, plat", lat. *pateo* „être ouvert", *patulus* „ouvert, béant, large", *patĕra* „coupe du sacrifice"

ghebh: got. *giban*, v.-h.-a. *gëban* „donner", mais v. irl. *gaibim* „prendre; donner", gal. *gafael* „prehensio", lat. *habeo* „avoir" (pour le sens cf. v. irl. *gaibim*: lat. *habeo* = lat. *capio*: got. *haban*, v.-h.-a. *habên*). Le *a* de *gaibim*, *habēre* s'explique comme celui de *patēre*

k̂es „couper": grec κεάζω, v. irl. *ceiss* „lance" (< *kesti-*), mais lat. *careo* „être coupé de qc." (*r* < *s*, cf. osque *kasit* „oportet") < *kas-ē-* pour **ksē*[19], cf. *patēre*, *habēre*. Le *a* a ensuite pénétré dans *castus* et *castrare*

ṣed „s'asseoir": grec ἕζομαι, lat. *sedeo*, got. *sitjan*, irl. *seiss* (prét.) mais *saidim* (présent)

sek „couper": lat. *secare*, *segmen(tum)*, *secūris*, v. slave *sěkǫ*, lit. *į̇sěkti* „graver", *išsěkti* „sculpere", mais lat. *sacēna* „hache" pour *scēna*, lequel est aussi attesté[20]

seg „accrocher": v. ind. *sájati*, lit. *segù*, *sègti*, *sagà* „boucle", lette *sedzu*, *segt* „couvrir", mais lat.-gaul. *sagum* „manteau militaire"

seĝh „maîtriser, s'emparer de": v. ind. *sáhate*, grec ἔχω, mais celt. **sagedlā* „manche" (gal. *haeddel* „stiva", m. bret. *haezl*) pour **sgedla*, avec substitution de *sag* pour *sg*; cf. une autre substitution grec ἐχ-έ-τλη „manche de charrue": *segh* pour *sgh* d'après le degré zéro antéconsonantique (ἐκτός, ἕξις), v. § 11

(s)kop[21] „châtrer": lit. *skapiù*, *skõpti* „creuser", v. slave *skopiti*, all. *Hammel* „mouton", mais grec σκάπτω „creuser", lat. *capo* „chapon", *capus*, *capulare*

skobh „racler": lat. *scobis* „limaille", *scobīna* „lime", mais *scabo*, *scabies* (vocalisme *o* dans got. *skaban*, v.-h.-a. *scaban*, lit. *skabiù*, v. slave *skoblь* „racloir").

De son côté, le développement de *TR̥ə-o-* en *TaR-o-* se laisse analyser comme *TeR-o-* (degré plein) > *TaR-o-*, avec le passage *e* à zéro à *a*. Il en suit que dans les séries morphologiques productives à degré zéro *R̥* s'opposant au degré plein (*ER*) — *r*, *l*, *n*, *m* seront concurrencés par *ar*, *al*, *an*, *am* (*devant suffixe vocalique*). Ce remplacement a été depuis longtemps admis pour les racines légères en sonante, type grec ἐ-δάρ-ην au lieu de *ἐ-δρ̥-ην, lat. *manēre* pour **mn̥-ēre*, lit. *minéti* et slave *mьněti* pour **mn̥-ē-*, et ainsi de suite, d'après le modèle des racines set. Mais pour

[19] *ks-* dans ξαίνω, ξέω, ξυρόν.

[20] Si *sacēna* est apparenté à *saxum*, il n'appartient pas ici.

[21] *skep* si σκέπαρνος „hache" est apparenté à ce groupe.

les racines lourdes du type *Te/oRT* aussi les langues méridionales attestent le degré *a*, donc *TaRT* à titre de remplaçant de *TR̥T* en position *antévocalique*. Ainsi:

perk̂ „demander“: v.-h.-a., v. sax. *fërgon*, lit. *peršù, piřšti* „demander en mariage (pour q.)“, mais v. irl. *arco* avec *ar* pour *r̥*

bhors [22] „se hérisser“: **bhr̥so-* remplacé par **b(h)arso-* dans v. irl. *barr* „pointe, feuillage, chevelure“, gall. *barr*. Le degré zéro est conservé dans v. ind. *bhr̥ṣṭi-* „pointe“, v.-h.-a. *burst*, all. *Borste, Bürste*. Si lat. *fa(r)stī-gium* appartient ici, il suppose l'introduction tertiaire de *ar* devant consonne. Le verbe originaire, cf. v.-h.-a. *parrên* „se hérisser, s'élever“, serait quelque chose comme **farrēre* ⟨ **bhr̥s-ē-*

bhelk (alternant avec *bhlek*, cf. *flecto*) „courber“: lat. *falx* „faux, faucille“ avec *al* pour *l̥*

bherq$^{(\varkappa)}$ (alternant avec *bhreq*$^{\varkappa}$, cf. *frequens*) „fourrer, remplir“: degré zéro *fr̥c* remplacé par *farc* dans *farcio*

ters „sécher etc.“: grec *τέρσομαι, ταρσιά* „claie (pour sécher les figues)“, got. *ga-þairsan*, lat. *torreo*, mais v. irl. *tart* ⟨ **tr̥sto-* „soif“ cf. germ. *þursti-* (all. *Durst*, angl. *thirst*). On a ici affaire soit à une introduction tertiaire de *ar* devant suffixe consonantique, soit à un traitement phonétique spécial de *r̥* devant *s*

kend „luire“: v. ind. *(ś)cand-, candrá-* „(lune) luisante“; lat. *candeo* et *candēla*, gal. *cann* „blanc“, grec *κάνδαρος· ἄνθραξ*

kenk „faire mal“: grec *κέγκει· πεινᾷ*, lit. *keñkia, keñkti*, v. norois *há* „tourmenter“, got. *hūhrus* ⟨ *hunhrus* „faim“, mais grec *κάγκαλος* „sec, desséché“, *καγκαλέα· κατακεκαυμένα, καγκαίνει· θάλπει, ξηραίνει*

kerp „couper; arracher“: lit. *kerpù, kiȓpti* „couper (avec les ciseaux)“, v. slave *po-črěti* „ἀντλῆσαι“, m. irl. *cirrim* „trancher, mutiler“, *corrán* „faucille“, mais lat. *carpo*

ke/ors „courir“: grec *ἐπίκουρος* (⟨ **ἐπί-κορσος*) „accourant au secours“, lat. *curro, currus* „char“ ⟨ **kr̥sos* = celt. *karros* ⟨ **kr̥sos* ou **karsos*

g$^{(\omega)}$*rendh* „s'enfler“: grec *βρένθος* „fierté“, v. irl. *bruinne* (⟨ **brondiā*), v. slave *grǫdь* „poitrine“, mais lat. *grandis* (rapprochement douteux)

merk/mrek „se faner, décomposer, etc.“: lit. *merkiù, meȓkti* „amollir, tremper“; lat. *marceo* „être fané“ et *fraceo* „être rance“, *fraces* „marc d'olives“, cf. m. irl. *mraich*, gall. *brag* „malt“, m. irl. *brén*, gall. *braen* ⟨ **mrak-no-* „pourri“

morg/mrog: avest. *mareza-* „frontière, marche“, v. irl. *mruig, bruig* „district“ (⟨ *brogi-*), gall. *bro*, got. *marka* „marche“, mais lat. *margo* „bord“

[22] *bhers* si lat. *festūca* y appartient.

serp: m. irl. *serp*, gall. *serr* „faucille“, grec *ἅρπη*, v. slave *sьrpъ*; lat. *sarpio* et *sarpo* „émonder“

serk: grec *ἕρκος* „clôture, cloison, barrière“; lat. *sarcio* „ravauder, rapiécer“, *sarcīna, sartor*

skend „bondir“: v. ind. *skándati* „sauter, bondir, jaillir“, m. irl. *scennim* „sauter“, *sceinm* „saut“; lat. *scando* „se lever, monter“, grec *σκάνδαλον* „piège“

ske(n)d: avest. *sčandayeinti* „ils brisent“, *skənda-* (nom d'action), sans nasale grec *σκεδάννῡμι* „disperser“; lat. *scandula* „bardeau“

On se rend compte, par ce qui précède, qu'en concurrençant zéro le vocalisme *a* pénètre dans des racines de n'importe quelle structure. Il se met en oposition à *e* dans les complexes *eR, oR* aussi bien que *Re, Ro*, il peut remplacer zéro entre deux consonnes (*TT-o-* ⟩ *TaT-o-*), etc. *Mais il n'évince pas pour cela le degré zéro d'une manière totale.* Le dernier se maintient intact non seulement dans les mots isolés mais aussi dans la flexion laquelle, beaucoup mieux que la dérivation, conserve les anciens rapports apophoniques.

Dans les langues méridionales historiques *r̥, l̥, n̥, m̥* (phonèmes *consonantiques* à fonction secondaire) aboutissent aux résultats connus: arm. *ar, al, an, am*; grec *ρα, λα* (*αρ, αλ* à l'initiale et à la fin de mot), *α* (⟨ *n̥, m̥*); lat. *or, ol* (*ul*) [23], *en, em̥*; celt. *ri, li, an, am* [24]. Mais la différenciation entre zéro et *a*, laquelle a engendré une foule de formes à vocalisme *ra, la, na, ma* et *ar, al, an, am*, est plus ancienne. Si l'on ne met pas en ligne de compte ce développement préhistorique du degré zéro, si l'on projette le vocalisme de *mors, marceo, fractus* sur un seul plan chronologique, ce qu'on a fait jusqu'ici, on arrive, avec Güntert, à la nécessité de distinguer entre deux degrés faibles, l'un zéro, l'autre réduit, coexistants dans les mêmes entourages phonétiques et dans les mêmes mots. On ne saurait se contenter aujourd'hui d'une répartition *allegro* : *lento*. La différence est exclusivement d'ordre chronologique, entre deux *morphèmes*, l'un ancien, l'autre récent.

Le *a* en question a été appelé par Güntert *ə secundum*. L'identité de *ə primum*, réduction des voyelles fondamentales longues (*ē, ā, ō*) et de *ə secundum*, réduction des voyelles fondamentales brèves (*ĕ, ă, ŏ*) n'existerait, à l'avis de cet auteur, que dans les langues méridionales, partout ailleurs ils seraient distingués: *ə primum* = *a*, mais *ə secundum* = *u* (germanique); *ə primum* = *o*, mais *ə secundum* = *ь* (en slave), etc. [25] Dans

[23] Mais *ur, ul* suivant Szemerényi (KZ LXXI, 1954, p. 200).

[24] Avec transformation ultérieure en v. irlandais (p. ex. *cét, dét* = gall. *cant, dant*).

[25] Et inversement, il y aurait eu distinction entre *ᵊr* et *r̥*, etc., au sud, mais leur identification au nord.

Et. indo-eur. p. 107 nous avons encore partagé ce point de vue de Güntert. C'est que pour des raisons exposées au paragraphe précédent (p. 168—169) nous tenions à la simultanéité de la vocalisation de $_e$, $_o$ et de celle de ə̥ (ə = ə$_e$).

Notre avis *actuel* c'est que *a* méridional en tant que *ə secundum* provient en partie de *ə primum*, n'étant pour ainsi dire que *ə primum* (> *a*) *propagé par la voie morphologique* (types *fractus, patĕre*); qu'il est, de l'autre côté, le *a* antésonantique des complexes *TR̥ə-o-* > *TaR-o-* [26] introduit, lui aussi, à la place de zéro dans les types *TR-o-* et *TR̥T-o-* (> *TaRT-o-*), autant qu'il s'agit de catégories morphologiques productives. *TaRT antéconsonantique* (lat. *sartor, fastigium*, etc.) représente par conséquent une formation *tertiaire*.

Le lecteur aura p. ex. remarqué que les formes verbales renouvelées du latin se groupent dans des catégories définies dont chacune dispose de modèles à vocalisme *a* ancien:

verbes en *-ēre*: *pătēre, hăbēre, cărēre* (*a* pour zéro), comme *plăcēre, iăcēre* (*a* < *ə*)

verbes en *-i̯e/i̯o-*: *grădior, răpio, ναίω* (*a* pour zéro), comme *făcio, iăcio* (*a* < *ə*); *sarpio*, grec *κάμπτω*, comme *părio*

verbes en *-ī-*: *farcio, sarcio*, comme *sălio*

verbes du type *tudáti*: *scăbo* comme *pacunt* (v. lat.; cf. *paciscor*); *carpo, sarpo, scando*, v. irl. *arco*, comme *cano*.

Tout ce développement est postérieur à l'élimination des voyelles réduites du système phonologique de la langue, mais antérieur à la transformation phonétique de *r̥, l̥, n̥, m̥* des langues individuelles. Du coup il devient clair pourquoi c'est le latin et, dans un moindre degré, le celtique, qui fournissent la plupart des exemples de *a* morphologique, tandis que l'arménien manque à l'appel et que les données du grec semblent très maigres. En arménien aucune possibilité de distinguer entre les *ar, al, an, am* anciens, *remplaçant r̥, l̥, n̥, m̥*, et les *ar, al, an, am* récents, résultant du changement *phonétique* des *r̥, l̥, n̥, m̥* survivants. En grec *ρα, λα* < *r̥, l̥* coïncident avec les anciens *ra, la* remplaçant les *r̥, l̥* samprasāraṇiques. Pour ce qui est de *a* < *n̥, m̥*, le grec tend, en accord avec la loi de polarisation, à évincer les formes plus récentes *αν, αμ*. C'est que le contraste entre le degré plein *en, em* et le degré zéro *a* est plus grand que celui entre *en, em* et *an, am* (*en* → *an* → *a*, *em* → *am* → *a*) [27].

Le traitement de *r̥, l̥* intérieurs y est en principe réglé par le degré plein, *ρα* (*λα*) et *αρ* (*αλ*) correspondant à *ρε* (*λε*) et *ερ* (*ελ*) respectivement. Mais les deux traitements ne jouent pas de droits égaux. Dans toute une

[26] Et des complexes *TR̥i̯-o-*, *TR̥u̯-o-* (> *TaRi̯-o-*, *TaRu̯-o-*).

[27] *a* diffère de *en, em* par la voyelle *et* par la consonne (*n, m*: zéro).

série d'exemples la correspondance *ερ* (*ελ*): *ρα* (*λα*) prouve que c'est bien *ρα* (*λα*) qui est la continuation phonétique régulière de *r̥, l̥*, *δέρκομαι: ἔδρακον, πέρθω : ἔπραθον; ἔμβραται·εἵμαρται* et *ἐμβραμένη·εἱμαρμένη* (Hésychius); *τέρπω : τραπείομεν* (*Γ* 441, *Ξ* 314); *σπείρω : -σπρατός, δέρω : δρατός; τέρσομαι : τρασιά; θέρσος* (éolien) : *θρασύς; τέτταρες* (pour *τέττορες*) : *τράπεζα*, etc. Sont surtout probants les exemples isolés comme *πλατύς* = v. ind. *pr̥thú-*, *βραδύς* = lat. *gurdus*, *κράνος* = lat. *cornus*, *πράσον* = lat. *porrum*.

La concurrence de *ρα* (*λα*) et *αρ* (*αλ*) devient compréhensible si l'on consent à y reconnaître une continuation de l'état préhistorique, à savoir de la coexistence de *r̥, l̥* et de *ar, al, ra, la* à titre de procédés morphologiques différents [28]. Il y a, en face de *TerT*, les degrés zéro *TarT* et *Tr̥T*; en face de *TreT*: les degrés zéro *TraT* et *Tr̥T*.

Le passage phonétique *r̥* > *ρα* (*l̥* > *λα*) a amené une coïncidence entre les deux procédés *TraT* et *Tr̥T*, tandis que pour le degré plein du type *TerT* le choix entre *TarT* et *TraT* (< *Tr̥T*) subsistait. L'usage s'est décidé, pour des raisons de transparence, en faveur de *TarT* (*TreT* : *TraT* = *TerT* : *TarT*), mais les nombreuses traces de *TraT* qu'on vient de citer, ne s'expliquent que par une ancienne concurrence entre les procédés morphologiques *TarT* et *Tr̥T*. La coexistence de (*TerT*:) *TraT* : *TarT* [29], p. ex. *τραπείομεν : ἐτάρπην*, a même, dans des cas exceptionnels, déclenché une hésitation analogue dans le degré zéro du type *TreT*. On n'en rencontre du reste que deux exemples sûrs: *κρετ-* (cf. *κρείττων*, éol. *κρέτος*) avec *κράτος, κρατερός, κράτιστος, κρατύνω*, à côté desquels il existe aussi *κάρτος, καρτερός, κάρτιστος, καρτύνω*; ensuite, en face de *τρέφω* „faire cailler (le lait)", on trouve *ταρφύς* „épais", *ταρφειαί*, mais aussi ionien *τραφέρη* (*γῆ*) „la terre ferme".

De cette façon indirecte le grec, lui aussi, atteste l'extension morphologique du vocalisme *a*, postérieure à la vocalisation de $_e$, $_o$ et à la chute des ə̥, mais antérieure au passage phonétique *r̥, l̥* > *ρα, λα*.

Il nous reste à mettre en relief les conséquences de l'extension morphologique de *a* en dehors de son domaine phonétique propre.

L'une c'est la suppression successive du samprasāraṇa. Le remplacement de *TR̥T* par *TRaT* différencie le degré zéro de *TReT* de celui de *TeRT* (*TR̥T* ou *TaRT*, au moins devant voyelle). L'identité des degrés zéro de *TReT* et *TeRT*, héritée de l'indo-européen, devient un phénomène obsolète dans les langues méridionales. Un *TR̥T* provenant de *TReT* ne se

[28] Et non variantes phonologiques.

[29] Cf. les exemples : *μάρπτω* et *βράψαι; βάρναμαι* à côté de *μάρναμαι* postule **βράναμαι; παρδεῖν : πραδεῖν; καρδία : κραδία; ἔδαρθον : ἔδραθον* (poétique) *υ* 143; *ἀταρπός : ἀτραπός* et *ἀταρπιτός : ἀτραπιτός* < *τρέπω; καρταίπους* (Pindare) : *κραταίποδες; ταρπῆναι* (*ψ* 212), *ταρπήμεναι* (*Ω* 3), *ἐταρπήτην* (*ψ* 300), *τάρπημεν* (*Λ* 780) *τάρπησαν* (*δ* 47), mais *τραπείομεν* (*Γ* 441 et *Ξ* 314).

maintient que lorsque le lien morphologique entre les deux formes s'est suffisamment relâché.

L'étape finale de l'évolution du degré zéro de *TReT* c'est l'assimilation au degré plein correspondant comme p. ex. dans grec *λέγω* : *λεκτός*, *φλέγω* : (*ἄ-*)*φλεκτος*. C'est un développement qui ne saurait surprendre. Dans le schéma apophonique le samprasāraṇa occupe une place à part, rappelant celle d'une variante combinatoire. Qu'on compare:

1. *TeRT* : *TR̥T* (p. ex. v. ind. *bandh-* : *bad-dhá-*)
2. *ReRT* : *RR̥T* (p. ex. v. ind. *marj-* : *mr̥ṣ-ṭá-*)
3. *TeT* : *TeT* (p. ex. v. ind. *sad-* : *sat-ta-*)
4. *ReT* : *R̥T* (p. ex. v. ind. *mar-* : *mr̥-ta-*)

Dans trois cas sur quatre (1. 2. 3.) c'est la partie implosive (finale) de la racine qui décide de la forme du degré zéro antéconsonantique: sonante vocalique ou maintien de la voyelle fondamentale devant consonne. Dans la catégorie 4. la forme particulière du degré zéro est due au concours de la finale consonantique et de la sonante précédant la voyelle fondamentale:

$$\frac{\textit{TeRT}\ \text{comme}\ \textit{ReRT}\ (\text{-}\textit{R̥T})}{\textit{TeT}\ \text{diffère de}\ \textit{ReT}\ (\text{-}\textit{eT} : \text{-}\textit{R̥T})}$$

Cette position spéciale de *ReT* se perd au moment où disparaît la fonction vocalique des sonantes (*r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*), c.-à-d. au moment du passage *r̥* > *ρα* en grec, *r̥* > *or* en latin, *r̥* > *ri* en celtique, *r̥* > *ar* en arménien, et ainsi de suite pour toutes les sonantes vocaliques. Car au point de vue de la fonction syllabique *r*, *l*, *n*, *m* ne se distinguent pas dorénavant des autres consonnes. L'évolution du degré zéro de (*T*)*ReT*, (*T*)*RoT* se laisse par conséquent résumer de la manière que voici:

	traitement indo-européen	traitement méridional	traitement historique
degré plein	*TReT*, *TRoT*	*TReT*, *TRoT*	*TReT*, *TRoT*
degré zéro	*TR̥T*	*TRaT*	*TReT*, *TRoT*

Mais l'expansion de *a* exerce aussi une influence indirecte sur le degré zéro du vocalisme *o fondamental*. Autrement que la série à vocalisme *e*/*o* (*ē*/*ō*, *ei*/*oi*, *er*/*or*, etc.), celles en *o* et *a*[30] présentent un syncrétisme du degré normal avec son degré plein apophonique (*o* : *o*, *a* : *a* en face de *e* : *o*). En tant que structures *réduites* les séries à vocalisme radical *o*, *a* sont fondées sur la série *développée e*/*o*:

I. ↓	*e*/*o*	*ē*/*ō*	*ei*/*oi*	*eu*/*ou*	*er*/*or*	*el*/*ol*	*en*/*on*	*em*/*om* ↓
II.	*o*	*ō*	*oi*	*ou*	*or*	*ol*	*on*	*om*
	ou *a*	ou *ā*	ou *ai*	ou *au*	ou *ar*	ou *al*	ou *an*	ou *am*

[30] Qui lui-même n'est qu'une forme prise par *o* au contact de $ə_{2;4}$ (§ 19).

Complété des degrés zéro correspondants ce schéma revêt d'abord la forme suivante:

I. ↓	*e*/*o*	(*ē*/*ō*)	*ei*/*oi*	*eu*/*ou*	*er*/*or*	*el*/*ol*	*en*/*on*	*em*/*om* ↓
(*zéro*[31])	*e*	(*ə*)	*i*	*u*	*r̥*	*l̥*	*n̥*	*m̥*
II.	*o*;*a*	(*ō*;*ā*)	*oi*;*ai*	*ou*;*au*	*or*;*ar*	*ol*;*al*	*on*;*an*	*om*;*am*
(*zéro*[31])	*o*;*a*	(*ə*)	*i*	*u*	*r̥*	*l̥*	*n̥*	*m̥*

Or le remplacement de *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* par *ar*, *al*, *an*, *am* (ou par *ra*, *la*, *na*, *ma* dans les cas de samprasāraṇa) conduit, dans la série fondée (II) à l'identification du degré zéro *ar*, *al*, *an*, *am* avec le degré plein *ar*, *al*, *an*, *am*. Mais comme il s'agit d'une série fondée, son unité sera restaurée moyennant une généralisation de cette coïncidence. Donc *ar* (degré plein): *ar* (degré zéro) = *or* (degré plein): *or* (degré zéro), à la place de *ar* ou de l'ancien *r̥*; *ar* (degré plein): *ar* (degré zéro) = *ai* (degré plein): *ai* (degré zéro), à la place de l'ancien *i*; etc. etc.

C'est dire que l'extension du vocalisme *a* tend à supprimer le rapport *degré plein* : *degré zéro* dans les séries à vocalisme radical *o* et *a*. Cette suppression est un fait accompli dans les langues méridionales historiques. Si l'on fait abstraction de rapprochements arbitraires de formes qui ne sont unies par aucun lien de dérivation vivante ou ne font pas partie d'un seul et même système flexionnel, on ne rencontre guère en grec, même dans les formations les plus sensibles au jeu *degré plein* : *degré zéro*, une alternance *o fondamental* : *zéro* ou *a fondamental* : *zéro*. Cf. p. ex. les adjectifs verbaux en *-τός*, *-τέος* : *ἀκουστέος* ⟨ *ἀκούω* „entendre"; *κρουστέον* ⟨ *κρούω* „heurter"; *ἄλουτος* (⟨ *-λοετος*) ⟨ *λοέω* „laver"; *θέορτος* ⟨ *ὄρνῡμι* „faire se lever"; *ἄδαιτος* ⟨ *δαίνῡμι* „faire les parts (pour un repas); célébrer par un repas"; *ἀπολαυστός* ⟨ *ἀπολαύω* „jouir de"; *θραυστός* ⟨ *θραύω* „briser, broyer"; *καυ(σ)τός* ⟨ *καίω* „brûler"; *κλαυ(σ)τός* ⟨ *κλαίω* „pleurer"; *παυστέον* ⟨ *παύω* „faire cesser"; *ὀσφραντός* (à côté de *ὀσφρητός*) ⟨ *ὀσφραίνομαι* „flairer, sentir qc."; *πλαγκτός* ⟨ *πλάζω* „faire errer; dérouter"; *ῥαντός* ⟨ *ῥαίνω* „asperger, arroser"; *ἄφαντος* ⟨ *φαίνω* „montrer"; *καμπτός* ⟨ *κάμπτω* „courber".

Même chose pour le parfait passif: *ἤκουσμαι* ⟨ *ἀκούω*; *κέκρου(σ)μαι* ⟨ *κρούω*; *λέλουμαι* ⟨ *λοέω*; *ὠμοργμένος* ⟨ *ὀμόργνῡμι* „essuyer"; *ἀπολέλαυ(σ)ται* ⟨ *ἀπολαύω*; *δέδαυμαι* ⟨ *δαίω* „allumer"; *τέθραυ(σ)μαι* ⟨ *θραύω*; *κέκαυμαι* ⟨ *καίω*; *κέκλαυ(σ)μαι* ⟨ *κλαίω*; *πέπαυμαι* ⟨ *παύω*; *ἔψαυσμαι* ⟨ *ψαύω* „effleurer, toucher"; *ἔρραντται* ⟨ *ῥαίνω*; *πέφανται* ⟨ *φαίνω*; *κέκαμμαι* ⟨ *κάμπτω*.

De même à l'aoriste II (thématique) et à l'aoriste passif en *-ην pas un seul exemple* à vocalisme zéro bâti sur des racines du type *TŏT*, *TăT*, *TŏR*, *TăR*, *TŏRT*, *TăRT*.

[31] Devant désinence ou suffixe vocalique (§ 11).

En gros, l'évolution du degré zéro des racines à vocalisme fondamental *o* rappelle celle du samprasāraṇa:

	traitement indo-européen	traitement méridional	traitement historique
degré plein	*ToR(T)*	*TorT*	*ToR(T)*
degré zéro	*TR̥(T)*	*TaRT*, *TR̥T* (antévoc., antécons.)	*ToR(T)*

Le fait historique que dans les langues du Sud les séries à vocalisme fondamental *o*, *a* ne connaissent ni une apophonie qualitative [32] ni un degré zéro, se justifie donc par deux facteurs qui ne sont pas indépendants l'un de l'autre. C'est d'abord le manque, en indo-européen, d'une apophonie qualitative dans la série *o*, dont la série *a* n'est par son origine qu'un embranchement. Ce syncrétisme explique la position subordonnée des séries *o*, *a*, par rapport à la série *e/o*. De son côté, c'est cette position qui rend compte du nivellement de l'apophonie *o*(*a*) : zéro, induit surtout par la coïncidence du degré plein *ar*, *al*, *an*, *am* avec le degré zéro *ar*, *al*, *an*, *am* remplaçant *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*.

Après une période préhistorique qu'un faisceau d'isoglosses important nous autorise d'appeler celle de la *communauté méridionale* [33], et qui embrasse le grec, l'italique et le celtique, l'apophonie quantitative a donc subi des restrictions considérables. Sauf des restes très rares, un degré zéro spécial a cessé d'exister pour les types (*T*)*ReT*/(*T*)*RoT*: élimination du samprasāraṇa, achevée dans les langues historiques. En outre la distinction entre le degré normal et le degré zéro a été abolie dans tous les types de racines à vocalisme fondamental *ŏ*, *ă*.

On arrive aussi à la conclusion que les traces historiques d'alternances *TReT* : *TRaT*, *TeT* : *TaT-o-*, *TeR(T)* : *TaR(T)-o-*, etc., ne représentent point de déraillements apophoniques tardifs mais les maigres restes d'un système beaucoup plus développé et vivant, reposant sur une transformation de l'ancien rapport *e*(*o*) : zéro dans les langues méridionales.

[32] V. la fin du présent paragraphe, où nous parlons de l'incertitude d'un rapport apophonique *a* : *o*. En effet, si l'on écarte les rapprochements douteux comme *ἄγω*, *ὄγμος*, et s'en tient aux catégories dans lesquelles l'apophonie qualitative est restée vivante (parfait, causatif-itératif, types *τόμος*, *τομός*, *τομή*), on ne trouve pas en grec d'exemples probants de l'apophonie *ᾰ̄* : *ŏ̄*. Un exemple comme *καίνω* (*ἔκανον*) : *κέκονα* ne prouve évidemment rien parce que le vocalisme fondamental peut bien être *e* (la parenté de *κτείνω* n'est pas du reste exclue). — Si les gloses *τέθωκται·τεθύμωται* et *τεθωγμένοι·τεθυμωμένοι*, *μεμεθυσμένοι* se rattachent à *θήγω* = *θᾱ́γω* „aiguiser, affiler; exciter", il s'agit peut-être d'une forme bâtie après coup sur le vocalisme ionien-attique *η*. Mais il faut aussi mettre en ligne de compte la possibilité d'une création du degré *o* en partant du degré *zéro* correspondant, v. ci-contre.

[33] Peu importe si les regroupements ethniques l'ont rendue transitoire.

Est remarquable la différence entre les traitements de *TR̥T* (< *TReT*) antéconsonantique et antévocalique en grec. Dans la langue historique *TReT* + *to-* vient d'évincer, à peu d'exceptions près, *TRaT* + *to-*, tandis que *TRaT* + *o-* y est encore bien attesté. C'est que les formes à syllabe radicale entravée ont subi l'influence directe du type *TeT* + *to-* (ou le vocalisme plein repose sur la vocalisation phonétique de ₑ, ₒ) en remplaçant *a* par *e*. Au contraire, le degré zéro antévocalique *TTo-*, *TTē-* (des aoristes en *-é/ó-* ou *-ḗ-*), p. ex. *ἔ-σχ-ον*, *ἐνί-σπ-ον*, *ἐ-πτ-όμην*, ne pouvait agir sur une forme comme *ἐ-τραπ-όμην* pour lui imposer zéro à la place de *a*. Dans la conjugaison attestée le degré zéro des racines légères à samprasāraṇa est donc reflété en grec tantôt par *a* tantôt par *e*, suivant qu'il s'agit de suffixes (désinences) vocaliques ou consonantiques:

	degré zéro antévocalique		degré zéro antéconsonantique		
présent	aor. II	aor. pass. II	aor. pass. I	parf. (moyen)	adjectif en *-τός*
βρέχω		*βραχη-*	*ἐβρέχθην*	*βέβρεγμαι*	*βρεκτέον*
δρέπω	*δραπε/ο-*		*ἐδρέφθην*		*ἄδρεπτος*
κλέπτω		*κλαπη-*	*ἐκλέφθην*	*κέκλεμμαι*	*κλεπτός*
λέπω		*λαπη-*		*λέλεμμαι*	
πλέκω		*πλακη-*	*ἐπλέχθην*	*πέπλεγμαι*	*πλεκτός*
στρέφω		*στραφη-*	*ἐστρέφθην*		*στρεπτός*
τρέπω	*τραπε/ο-*	*τραπη-*	*ἐτρέφθην*		*τρεπτός*
τρέφω	*τραφε/ο-*	*τραφη-*	*ἐτρέφθην*		*θρεπτέος*
τρέχω					*θρεκτέον*

La conservation de *α* au moyen-passif du parfait de *στρέφω*, *τρέπω*, *τρέφω* (*ἔστραμμαι*, *τέτραμμαι*, *τέθραμμαι*) est un archaïsme évident.

Quant à l'alternance *a* (degré normal): *o*, elle a été toujours considérée comme problématique. Ce n'est pas dire que l'existence de formes apparentées comportant la différence *a* : *o* du vocalisme radical soit exclue. On sait en effet que le degré zéro phonétique des diphtongues *ai*, *au*, *ar*, etc., étant *i*, *u*, *r̥* [34], il existe la possibilité d'en tirer un degré *o* : *oi*, *ou*, *or*... Autrement dit, un degré zéro *i*, *u*, *r̥*, *détaché* du degré plein *ai*, *au*, *ar*, peut devenir la base du vocalisme *oi*, *ou*, *or*, etc. Ainsi (*dans la mesure où ces rapprochements toujours répétés sont valables*):

[34] Le degré zéro *ancien* de *eR*, *oR* et (méridional) *aR* est toujours *R̥*, le timbre vocalique n'exerçant aucune influence sur le procès de l'affaiblissement. Cf. p. ex. **ong*ᵘ̯ de lat. *unguere* et **n̥g*ᵘ̯ dans v. irl. *imb* „beurre", ou **ongh* de lat. *ungula* et **n̥gh* de v. irl. *ingen* „ongle". La rigidité des vocalismes fondamentaux *o*, *oR* (*a*, *aR*) relève d'un développement dialectal (pour les langues du Nord v. § 24).

racine *ait*: degré normal grec *αἶσα* „part qui échoit", osque *aeteis* „partis"; degré zéro grec *ἴσσασθαι· κληροῦσθαι* (*Λέσβιοι*); degré *o* grec *οἶτος* „sort, destin, infortune" = avest. *aēta-* „la part qui échoit".

racine *aid*: degré normal arm. *ayt* (thème en *-i-*) „joue", *ayt-nu-m* „j'enfle", *aytumn* „enflure", probablement lat. *aemidus* < **aidmo-dos* ou **aidsmo-dos* „tumidus, πεφυσημένος"; degré zéro lette *idra* „la moelle pourrie d'un arbre"; degré *o* grec *οἰδᾶν* „s'enfler, se gonfler".

racine *aud*: degré normal grec *αὐδή* „son, voix, langage", *αὐδήεις*, *αὐδάω* „crier, parler"; degré zéro grec *ὑδέω*, *ὕδω* „louanger"; degré *o* hom. *οὐδήεσσα* f.

racine *aus*: degré normal dans lat. *auris*, *ausculto*, irl. *auib* „auribus"; degré zéro avest. *uši* „les deux oreilles"; degré *o* grec *οὖς* (< *ὄος* < **οὖσος*).

racine *ank*: degré normal grec *ἀγκών* „courbure du bras, coude", *ἄγκος* „vallée", *ἀγκύλος* „courbé", lat. *ancus* „qui aduncum brachium habet", v. irl. *écath* (< **ank-*) „hameçon"; degré zéro v. ind. *ácati* à côté de *añcati* „courber"; degré *o* lat. *uncus* „crochet, crampon, grappin", adj. „crochu".

racine *ang*: degré normal lat. *angulus* „angle", ombrien *anglom-e* „ad angulum"; degré zéro v. ind. *ágra-* „pointe, coin"; degré *o* lat. *ungulus* „bague".

Les formes à vocalisme radical *o* sont morphologiquement justifiées dans le cas de *οἶτος*, *uncus* et **ongos* (dans *ungulus*), représentant les types *τόμος/τομός*, dans *οἰδᾶν* et *οὐδήεσσα*, dérivés dénominatifs du type *τομή*. Mais on comprend mal le degré *o* du thème en *-es-* **ọusos*.

De même, lorsqu'il s'agit du vocalisme normal *ā*, on peut aboutir au degré *o* en partant du degré zéro *ə*, commun à *ē* et *ā*. De cette façon on expliquera (à condition que les rapprochements respectifs soient corrects): *φημί → φᾰμέν, φᾰτός, φᾱ̆σις → φωνή; ἔβην → βᾱ̆την, βᾰτός, βᾱ̆σις → βωμός; πτήσσω (η < ā) → ἔπτᾰκον → πτώξ.*

Sous l'influence de *ἐδωδή* „nourriture", *ὀπωπή* „vue, action de voir", *ὀδωδή* „odeur", formes du type *τομή* à redoublement et allongement *morphologique* (§ 31), on tire aussi de **aĝ*, *ἤγᾰγον*, avec un *ă* conçu comme degré zéro, *ἀγωγή* „conduite", *-αγωγός* „qui guide"; cf. aussi *ἀκωκή* „pointe" < **ak̂* et, sans redoublement, *κώπη* „poignée, manche" < *κάπτω* „happer".

Le manque du degré zéro n'est qu'accidentel pour *θήγω* (*η* < *ā*) „aiguiser", degré *o* dans *τεθωγμένοι· τεθυμωμένοι, μεμεθυσμένοι*, et *τέθωκται· τεθύμωται*.

Dans tous ces exemples le vocalisme *o* est motivé au point de vue morphologique.

Reste inexpliquée l'alternance *ă* : *ŏ* dans *ἄκρος*, *ἀκμή*, *ἀκόνη* : *ὄκρις*, *ὀξύς*, etc. L'apophonie *ā* : *ō* n'est qu'apparente dans *θάσσω* „être assis", att. dor. *θᾶκος*, dor. hom. *θῶκος* „siège" < *θόϝακος* (*θάϝακος* par assimilation).

On peut donc s'attendre à des rapprochements du type *a* : *o* reflétant en réalité un rapport *vivant* zéro : *o* superposé par les comparatistes, à tort, sur un rapport *a* : zéro qui a cessé d'être senti. Autrement dit, les séries apophoniques *ai* : *i* : *oi*, *au* : *u* : *ou*, *ar* : *r̥* : *or*, *ā* : *ə* : *ō* sont spécieuses. Un rapport entre les deux derniers membres n'existe qu'à condition qu'il n'y ait plus de lien morphologique vivant entre le premier et le second. Encore faut-il que le degré *o* du troisième membre soit justifié par sa structure morphologique.

§ 21. Les vocabulaires indo-européen et européen

Les conclusions des paragraphes précédents nous autorisent à réduire considérablement le nombre de *ă* radicaux attribués à la langue-mère. On se demande si ce qui reste après ces déductions constitue un argument assez solide en faveur d'un *ă* indo-européen. Il nous incombe donc la tâche de passer en revue tous les exemples qui pourraient être mobilisés par les partisans de la triade vocalique *e* : *o* : *a* pour une démonstration de l'ancienneté de la voyelle *ă*.

La question peut être posée en termes suivants: y a-t-il dans les langues du Sud des *ă* qui, sans être initiaux et sans remonter aux groupes *TR̥ə̯-o-* (> *TaR-o*), sans enfin être morphologiques (au sens du § 20), correspondent à *ŏ* septentrional (germ., balt. *a*, slave *o*), à *ă* de l'indo-iranien? Le problème ne se pose d'ailleurs que pour la brève (*ă*). A l'intérieur de la longue il y a eu le scindement *ō*/*ā* même dans les langues du Nord, au moins en lituanien ($ə̯_{2,4}$*ŏ* > *ŏ*, mais $ə̯_{2,4}$*ō* et *o*$ə̯_{2,4}$ antécons. > *ā*, différent de l'ancien *ō*).

Il sera utile de diviser les matériaux disponibles en deux parties: l'une, celle des *ă indo-européens* démontrés par la correspondance *ă* méridional = *ă* indo-iranien; l'autre comprenant les *ă européens* fondés uniquement sur l'équivalence *ă* méridional = *ŏ* septentrional, l'indo-iranien faisant manque à l'appel.

Cette division est en accord avec l'hypothèse du § 19 concernant la chronologie relative de la dislocation des dialectes.

Meillet a fait remarquer que l'existence d'un *ă* bref indo-européen n'était bien établie qu'à l'initiale, cf. grec *ἀγρός* „champ", *αἶθος* „feu", *ἄγχω* „étreindre", etc. (*Introduction* p. 166—168). Bien qu'en accord avec la théorie „laryngale", cette formule est trop vague et réclame des précisions. Voici d'abord une liste des étymologies indo-européennes à *ă* initial, approuvées par les partisans d'un vocalisme *ă* indépendant (Walde, Boisacq, Trautmann, etc.):

áṁhas- „angoisse, détresse" = *aṁhati-*, *aṁhú-* „étroit": grec *ἄγχω*, lat. *ango* „serrer avec un lacet, étrangler", arm. *anjuk* „étroit"

ákṣa- „essieu“: grec *ἄξων*, lat. *axis* (irl. *aiss* „chariot“)

añcati „courber“, *áṅkas-* „courbure“: grec *ἄγκος* „vallée“; *aṅká-* „croc“: grec *ἀγκών* „courbure“, lat. *ancus* „qui aduncum brachium habet“, v. irl. *écath* < **ankoto-* „hameçon“

ájati „pousser etc.“: grec *ἄγω*, lat. *ago*, v. irl. *ad-aig* „adigit“, arm. *acem*, cf. aussi les dérivés comme *ájman-* = lat. *agmen*, etc.

ajá- „bouc“, *ajína-* „peau“: irl. *ag* et lit. *ožỹs* „bouc“, v. slave *azьno* „peau“

ájra = grec *ἀγρός* = lat. *ager* „champ“

ániti „respirer“, *ánila-* „vent“, cf. grec *ἄνεμος* „vent“, lat. *animus* „esprit“, *anima* „âme“, v. irl. *anál* „haleine“

ánu „derrière, après, selon, etc.“, avest. *ana* „par, le long de, sur“: grec *ἀνά* „sur“, lat. *an-* dans *anhēlāre*

ánti „en face, près de“: grec *ἀντί, ἄντα*, lat. *ante*

ándhas- „herbe“: grec *ἄνθος* „fleur“

ápa „loin de“: grec *ἀπό*, lat. *ab* (**ap*)

áyas- „bronze, fer“: lat. *aes*

ará- „rais“, *arpáyati* „ficher dans, fixer“, *áram* „d'une façon juste“: grec *ἀραρίσκω* „adapter, ajuster, emboîter“, *ἄρθρον* „jointure, membre“, lat. *artus* „jointure“, ar. *aṙnem* „faire“

árhati „mériter“, *arghá-* „valeur, prix“: grec *ἀλφή* „gain“, *ἀλφάνω* „gagner“

árjuna- „blanc, lumineux“: grec *ἀργός* „clair, blanc, lumineux“

árdati „couler, s'écouler, se résoudre“: grec *ἄρδω, ἀρδεύω* „arroser“

áva „vers le bas“: lat. *au-* „loin de“, grec *αὐ-χάττειν* (Hésychius)

áśri- „angle, arête, tranchant“, *catur-aśrá-* „quadrangulaire“: grec *ἄκρις* „pointe, sommet“, *ἄκρος*, lat. *ăcer* „tranchant“, arm. *aseln* „aiguille“

áśman- „pierre, roche“: grec *ἄκμων* „enclume“

āyú- „vivant, vif“: grec *αἰών*, lat. *aevum* „âge, éternité“

āvíḥ „évidemment“: grec *ἀΐω, αἰσθάνομαι* (< **ἀϜισ-θ-*), lat. *audio* (< **auiz-diō*) „entendre“

éṣati, iccháti „chercher“: arm. *aiç* „enquête“

énas- „violence, crime“, *inoti* „faire irruption dans, presser, pousser“: grec *αἴνυμαι* „prendre, s'emparer de“

édha- „bois de chauffage“, *inddhé* „allumer“: grec *αἴθω* „brûler“, lat. *aedes* „temple < foyer“, irl. *áed* „feu“

ójas-, ojmán- „force, pouvoir“: lat. *augeo, augustus*, grec *αὔξ(άν)ω* „augmenter, accroître“.

Cette liste peut être facilement allongée si l'on y fait entrer les exemples pour lesquels le degré plein n'est pas attesté en indien, comme *iṭṭé* „implorer, adorer“: grec *αἴδομαι* (< **αἰσδομαι*) „avoir de la pudeur, de la honte“, osque *aisusis* abl. plur. „sacrificiis“ (got. *aistan* „vénérer“), ou

uṣás- „aurore“: grec *αὔριον* „demain“, éol. *αὔως* „aurore“, lat. *aurora*, *auster* „vent du sud“.

Il s'agit de rapprochements qu'on ne saurait mettre en doute sans contester les principes méthodiques mêmes de la grammaire comparée.

S'accordant avec la théorie „laryngale“ (possibilité d'une disparition de $ə_2$ ou $ə_4$), ces cas ne sauraient nous intéresser ici. Si l'on les a énumérés, c'est pour des raisons statistiques. Supposons que le vocalisme *ă* ait été autonome: la fréquence de ce timbre ne dépendrait en ce cas aucunement du consonantisme précédent. Dans le dictionnaire étymologique d'Uhlenbeck les mots à initiale vocalique occupent environ 10% de l'ouvrage, dans le dictionnaire de Trautmann 35 pages sur 375 [35]. On attendrait donc pour *ă* interne à peu près dix fois le nombre d'exemples trouvés pour *ă* initial, soit environ 250 rapprochements plausibles. Non seulement le chiffre réel est de beaucoup inférieur, mais un nombre considérable d'étymologies avancées prêtent à des objections d'ordre phonétique, apophonique ou sémantique. Il faut rejeter les étymologies comme *khara-* „dur, rude, tranchant“: grec *κάρχαρος, καρχαλέος* (redoublement de *χαρ-*) „aigu; acéré, mordant“ puisqu'il n'est par permis de poser v. ind. *kh* = grec *χ*. En se prononçant pour l'étymologie v. ind. *khidáti* „déprimer, etc.“: lat. *caedo* (Walde *Lat. etym.W.*³ *s. v.*), on explique du même coup l'aspirée sourde de l'indien et le vocalisme *a* du latin (*kăid* = *kaəid*, degré zéro *kəid*), mais en même temps on renonce au vocalisme fondamental *ă*. Même chose pour *khora-* „boiteux“: grec *σκαῦρος* (> lat. *scaurus*) „ayant les chevilles saillantes“; *-ro-* étant nécessairement suffixal il peut s'agir d'une ancienne racine **skāu̯*. On n'a pas non plus tenu compte de rapprochements comme v. ind. *mattá-* „ivre“: lat. *mattus* < **maditus*, qui n'excluent pas l'existence du vocalisme fondamental *e*, cf. grec *μεστός* „plein, rempli“.

Vu le manque complet d'une nasale dans les formes latines, il n'est pas licite de rapprocher v. ind. *váñcati* „chanceller, vaciller“ directement de lat. *vacillare*, ou v. ind. *vañjula-* „calamus rotang“ de lat. *vagari*.

Le vocalisme apparent *ă* de *καυκαλίας* „sorte d'oiseau“ (Hésychius), ou *καύᾱξ, -ηξ* „oiseau de mer“, cf. v. ind. *kokilá-* m. „coucou“ (indien), peut remonter à une diphtongue *longue*. On a v. ind. *kāuti* < *kā* + *u*, dont lit. *kaũkti* „hurler“, etc., ne représente qu'un élargissement (la racine **kāu* primitive est peut-être conservée dans balto-slave **kāu̯-ā* „choucas“). Un cas analogue est celui de v. ind. *krósati* et de grec *κραυγή, κραυγάζω*, got. *hrukjan* „chanter (coq)“ < *krā* + *u*. Elargie par *k* la racine *krā-* ap-

[35] Dans le dictionnaire étymologique de Boisacq le pourcentage s'élève à 28%, cet accroissement s'expliquant par la disparition de *σ-*, *i̯-*, *Ϝ-* et par le développement de voyelles prothétiques. — Remarquons du reste qu'une statistique exacte consisterait à compter les articles et non les pages.

paraît en balto-slave: lit. *krokiù, krõkti* „râler; grogner (cochon)", lette *kràcu, kràkt* „croasser; ronfler; râler", slave *kračǫ, krakati* „croasser". Un autre vocalisme est attesté par lat. *crōc(i)o* et grec *κρώζω* „croasser". Il s'agit du reste de racines à moitié onomatopéiques, sujettes à des remaniements. Appartiennent encore à la même catégorie v. ind. *kákhati* „rire", grec *καχάζω*, lat. *cachinno*. La forme primitive du verbe repose sans doute sur *kha-kha-* en indien, sur *χα-χα-* en grec, avec dissimilation subséquente des aspirées; mais grec *χ-* ne saurait correspondre à ind. *kh-* (excepté après *s-*). Autres onomatopées v. ind. *gañjana-* „méprisant, railleur": grec *γαγγαίνειν· τὸ μετὰ γέλωτος προσπαίζειν* (Hésychius), v. angl. *cancettan* „railler", v. slave *gǫgnǫti* „murmurer"; v. ind. *barbara-* „bègue": grec *βάρβαρος* „étranger, barbare"; v. ind. *balbalākaroti* „bégayer": lat. *balbus* „bègue"; v. ind. *lalallā*: grec *λαλέω* „bavarder", *λάλος* „bavard", lat. *lallo* „chanter pour endormir un enfant". Interjection v. ind. *uvé*, avest. *vayōi, avōi*: lat. *vae*, gall. *gwae*, got. *wai*, lette *vai*. Mots de langage enfantin v. ind. *tāta-* „père": grec *τάτα* „vieux", lat. *tata* „père", corn. *tat*, alb. *tatɛ*, pol. *tato*; v. ind. *mā* „mère", *māma-* „oncle": grec *μάμμη, μάμμα* „mère", lat. *mamma* „mère", arm. *mam* „grand'mère", alb. (guègue) *mamɛ* „mère", v.-h.-a. *muoma* (< *māmā*) „tante".

V. ind. *kapúcchala-* n. „chevelure de l'occiput, touffe de cheveux", rapproché de lat. *caput* „tête" (*kaput-śala-*), s'élucide par l'indien lui-même: *púccha-* m. n. „queue, touffe" avec préfixe (péjoratif) *ka-*, cf. *kábandha-*, avest. *ka-mərəδa-* „tête", etc.

Au lieu de 250 étymologies attendues, il ne reste qu'une trentaine de rapprochements acceptables:

1. *kakúbh-*[36] f. „cime arrondie, sommet, bosse", *kakúdmant-* „pourvu d'un sommet, d'une bosse": lat. *cacūmen* „sommet"
2. *karkaṭa-* m. „écrevisse": lat. *cancer* dissimilé de **kar-kar-os*, cf. grec *καρκίνος*
3. *karkara-* „dur": glosé *κάρκαρος· τραχύς* (Hésychius)
4. *kekara-* „louche": lat. *caecus* „aveugle" = v. irl. *cáech*, got. *haihs* „borgne"
5. *kevaṭa-* m. „fosse": grec *καίατα· ὀρύγματα*
6. *késara-* m. n. „chevelure, crinière" et *kéśa-* m. „chevelure": lat. *caesaries*
7. *távīti* „être fort, avoir la puissance, pouvoir"· grec *ταῦς· μέγας, ταῦσας· μεγαλύνας, πλεονάσας* (Hésychius)
8. *tvác-* f. „peau, écorce": grec *σάκος, -ους* „bouclier"

[36] *kakúd- : kakúbh- = ad- : ap-*; les dentales se sont développées, par dissimilation, dans les cas moyens à désinence *bh-*.

9. *devár-* m. „frère du mari, beau-frère": grec *δᾱήρ* (< **δαιϝήρ*), arm. *taigr*, lat. *lēvir*, v.-h.-a. *zeihhur*, v. angl. *tácor*, etc.
10. *paṅka-* m. n. „limon, bourbe, fange": gaul. *ana* „palus", m. irl. *an* „eau"
11. *pastíya-* n. „demeure": arm. *hast* „fixe", v. norr. *fastr*, v. angl. *fæst*, v.-h.-a. *festi*
12. *bhájati* „partager", *bhága-* „dispensateur; richesse, bonheur": grec *φαγεῖν* „manger"
13. *mañjú-, mañjulá-* „beau, aimable, charmant": grec *μάγγανον* „sortilège etc.", v. pruss. *manga* „courtisane"
14. *mandurā́-* „écurie", *mandira-* n. „chambre, maison, château, palais, temple": grec *μάνδρᾱ*, ion. *-η* „enclos, étable, écurie"
15. *yájati* „sacrifier", *yájya-* „venerandus", *yajñá-* „sacrifice": grec *ἅζομαι* „vénérer", *ἅγιος* „saint, sacré", *ἁγνός* „pur, chaste"
16. *ríṣyati, réṣati* „être lésé": grec *ῥαίω* „briser, détruire"
17. *lunā́ti* „couper", *laví-* m., *lavítra-* „faucille": grec *λαῖον* „faucille", *δρέπανον* (Ap. Rh.), mais v. norr. *lé* (< **leu̯an-*)
18. *vaśā́-* „vache": lat. *vacca*
19. *vástu-* n. „siège, lieu; chose", *vā́stu-* n. „endroit, demuere, maison": grec (*ϝ*)*ἄστυ* „ville"
20. *śaṅkú-* m. „piquet, cheville de bois": v. irl. *géc*, gall. *cainc* „branche" < **k̂ankū-*, v. norr. *hár* (< **hanha-*) „toletière", *hǽll* „pieu" (**hanhila-*), sl. *sǫkъ* „branche, noeud"
21. *śaṇá-* m. „(espèce de) chanvre": grec *κάνναβις* > lat. *cannabis*, v. angl. *hænep*, v.-h.-a. *hanaf*, slave *konoplja*
22. *śátru-* m. „ennemi": irl. *cath* „lutte", germ. **haþu-*, mais grec *κότος* „ressentiment, haine"
23. *śāśadúḥ, śā́śadāna-* „se distinguer, exceller, être puissant": grec *κέκασμαι, κεκαδμένος* „se distinguer, briller", m. irl. *cád* „saint", gall. *cadr* „vaillant, fort"
24. *śaśāda, śatsyanti* „tomber": lat. *cado*, m. irl. *casair* „grêle; foudre"
25. *śávīra-* „puissant", *śū́ra-* „fort, vaillant; héros": irl. *caur* „héros", gall. *cawr* „géant", gaul. *Καύαρος*, cf. grec *κύριος* „maître".
26. *śaśá-* m. „lièvre": lat. *cānus* < **casnos* „gris, blanc", osque *casnar* „vieux", gall. *ceinach* (< **kasnī*) „lièvre", v.-h.-a. *haso* „lièvre", v. pruss. *sasins*
27. *śúṣyati* „sécher, se flétrir", *śoṣa-* „qui dessèche; sécheresse", *śúṣka-* „sec": grec *αὖος* „sec, desséché", v. angl. *séar*, lit. *saũsas*, v. slave *suxъ*
28. *sasyá-* n. „blés, grains": gaul. *sasiam* „seigle", gall. *haidd*
29. *haṁsá-* m. „oie, cygne": grec *χήν*, dor. *χᾱ́ν*, lat. *anser*, v. irl. *géiss* (< **gansis*), v. angl. *ʒós*, plur. *ʒés*, v.-h.-a. *gans*, lit. *žąsìs*

30. *héṣas-* n. „trait“: grec *χαῖος* „houlette“, v. irl. *gae* < **gaiso-* „iaculum“, *gaide* „pilatus“, germ. **gaiza-* (v. norrois *geirr*) „javelot“.

Certes, ces étymologies ne sont pas toutes de valeur égale. Par leur précision phonétique et sémantique, en même temps que par leur aire géographique, les n° 4, 9, 20, 26, 27 et 29 (*kekara-*, *devár-*, *śaṅkú-*, *śaśá-*, *śoṣa-*, *haṁsá-*) priment tout le reste. Eliminer le vocalisme *ă* des formes *caecus* et *caech*, *δᾱήρ* et *taigr*, et de *αὖος* n'est possible qu'en leur attribuant une ancienne diphtongue longue. On a, il est vrai, tâché de faire remonter *caecus* à **kai* : *cae-cus* comme *cae-lebs* < *kai-lo/+bhu-/* (Walde *o. c. s. v.*), ce qui permettrait de poser *kăi̯* < *kaə̯i* > *kāi*, mais les racines de **daiu̯er-* et **sauso-* restent inanalysables [37]. Il est aussi théoriquement possible de considérer le *an* de celt. **k̑ankū-* (n° 20) comme provenant de *n̥* (brit. *an* = irl. *é* étant le reflet régulier de *n̥* devant *k*, Thurneysen *Handb. d. Altir.* p. 127), mais en face du degré plein des autres langues ce ne serait qu'un pis aller. Enfin l'origine onomatopéique de **ĝhans*, du reste conjecturale (v. Boisacq s. *χήν* et comparez arm. *sag* de **k̑au*), a été obscurcie dès l'indo-européen. Preuve de cela, c'est que le mot apparaît uniformément partout soit comme un nom-racine (grec, v. angl., lit.) soit comme la transformation normale d'un nom-racine.

Les autres étymologies sont moins probantes. On a vu que les n° 17 et 22 présentent des difficultés de vocalisme. De même *ἄστυ* se rattache, malgré son vocalisme, à la racine **u̯es* „vivre, demeurer“ (Boisacq *s. v.*). Le manque de voyelle prothétique dans *ῥαίω* (n° 16) est suspect. Pour ce qui est de grec *σάκος* „bouclier“ (n° 8), le plus simple serait de le rattacher à la racine verbale de *σάττω* (*σακ-ι̯ω*) „équiper, armer; approvisionner, bourrer“ (*σάκος* = „équipement“). Le lien sémantique entre les mots indiens et leurs correspondants européens reste hypothétique pour n° 11 et 13. Le rapprochement v. ind. *yájate*: grec *ἅζομαι* (n° 15) a été contesté par Kretschmer et Meillet, avec raison suivant Boisacq *s. v. ἅγιος*. Grec *κάνναβις* (> lat. *cannabis*) est un mot emprunté (Boisacq *s. v.*). C'est sûrement aussi le cas de *μάνδρᾱ* en face de v. ind. *mandurá-*. Les formes attestées de *śad* „se distinguer“ (*śāśadúḥ*, *śāśadmahe*, *śāśadré*, *śā́śadāna-*) ne nous permettent pas de préférer *śad* à une racine à vocalisme long (*śād*); cf. p. ex. *bābadhe*, *bā́badhāna-* tirés d'une racine à vocalisme notoirement long (*bādh*). Or s'il s'agit de *śād* (< *k̑ēd* ou *k̑ād*), les formes européennes offrent tout simplement le degré zéro (*ă* < *ə*). La concordance *kakúdmant-* : *cacūmen* est spécieuse, le suffixe indien étant secondaire, celui du latin, *déverbatif* (*primaire*); cf. aussi le vocalisme

[37] L'intonation rude de lit. *dieveris*, acc. *dieverį* ne saurait être allégué comme la preuve d'une ancienne diphtongue longue *āi* (cf. *L'acc. d. l. indo-eu* p. 254).

présuffixal long *ū* du latin. L'étymologie de *caesaries* n'est valable qu'à condition que le *ś* de *kéśa-* soit secondaire; s'il est primaire, le *s* de *kesara-* s'explique comme un pracritisme, mais le rapprochement des mots indien et latin s'écroule. Si au contraire c'est le *s* qui est primaire, il faudra voir dans *kesara-* une transformation d'un *kesra-* plus ancien, cf. *tisráḥ* avec conservation de *s* entre *i* et *r*. Le *s* de *caesaries* est de son côté un fait dialectal. Enfin les exemples 2) et 3) reposent sur des formes à redoublement intensif: le vocalisme du redoublement n'est qu'une répétition de la voyelle radicale laquelle, en grec et en latin, peut tout simplement représenter *kar-* < *kr̥-*.

Un trait caractéristique de notre liste c'est le pourcentage élevé de termes concrets qui n'appartiennent pas, en général, au vocabulaire fondamental: on n'y rencontre aucun pronom, aucun nom de nombre ou de partie du corps, un seul nom de parenté (**daiu̯er-*). Le caractère isolé (immotivé) des termes en question en est une autre particularité. Onze (au maximum) sur trente se laissent rattacher à des racines verbales (au point de vue indien: n° 7, 12, 15, 16, 17, 19, 23, 24, 25, 27, 30).

Quoi qu'il en soit, nous hésitons encore, en face d'étymologies comme **kaiko-*, **daiu̯er-*, **k̑anku-*, **k̑aso(n-)* [38], **sauso-*, **ĝhans-*, à considérer comme *définitive* la preuve de l'origine *post-indo-européenne* (méridionale) du vocalisme *ă*. Mais le problème se trouve réduit à un nombre restreint d'étymologies. La tendance à les expliquer en tournant la nécessité de poser un vocalisme *ă* indo-européen, subsistera aussi longtemps qu'on n'aura pas démontré l'existence d'une alternance *a/o* parallèle à *e/o*.

Outre les possibilités purement phoniques (comme abrègement de diphtongues longues dans **kaiko-*, **daiu̯er-* ou **sauso-*, etc.) on entrevoit encore un principe d'explication d'ordre *externe*, à savoir les relations interdialectales. Il n'est pas exclu que tel mot septentrional ait pénétré dans la langue du Sud dès l'époque préhistorique. Or le *ŏ* septentrional ayant une zone de réalisation phonétique plus large que *ŏ* méridional (*ŏ* sept. = *ŏ* et *ă* mérid.), étant donc réalisé à peu près comme *å*, il a pu être rendu par *ă* dans les dialectes méridionaux. Un mot comme *ĝhans-*, s'il est venu du nord (comme *ganta* est venu du nord aux temps de Pline), pourrait contenir un *ŏ* indo-européen, réalisé comme *å* au nord, travesti en *ă* au sud. Dans le cas du grec (*ἄστυ*, *αὖος*, etc.) il serait peut-être permis de penser à une langue indo-européenne voisine.

[38] Suivant Schwyzer *Griech. Gramm.*[2] I, p. 302 *κεκῆνας· λαγαούς* peut être rapproché de v. ind. *śaśá-*, s'il continue **k̑es(ēn)-*. Si c'est correct, le nom du lièvre en indien aurait contenu le vocalisme *e*. M. Mayrhofer (*Das Gutturalproblem und das indogermanische Wort für „Hase“*, Studien zur indogermanischen Grundsprache, 1952, p. 27—32) conteste tout lien étymologique entre les mots européens et *śaśá-*, qu'il rattache à *śaśati* „sauter“.

Une troisième éventualité c'est la penétration d'un mot préindo-européen dans les langues du Sud aussi bien que dans celles du Nord. A défaut de correspondants *indo-iraniens* l'équivalence *ă* du Sud = *ŏ* du Nord n'a, en tout cas, *aucune force démonstrative* comme preuve d'un ancien vocalisme *ă*. On a alors affaire au vocabulaire *européen*, produit de la symbiose des langues du Sud et de celles du Nord pendant les longues siècles de conquêtes territoriales, de colonisations et de migrations de tribus indo-européennes en Europe[39]. Personne ne met en doute les relations préhistoriques entre les tribus du Nord et celles du Sud. On reconnaît, en particulier, l'existence de rapports linguistiques entre les Germains et les Celtes, entre les Illyriens d'une part, les Celtes, les tribus italiques et les Grecs, de l'autre. Même des relations entre les Slaves et les Thraces ne sauraient être exclues *a priori*; elles sont en tout cas plus probables que celles entre les Slaves et les Celtes.

Un mot à mér. *a* = sept. *ŏ* qui ne se retrouve pas en indo-iranien, peut être censé un mot *européen*, c.-à-d. un *mot d'emprunt*, surtout lorsqu'il s'agit d'un terme concret et immotivé. Le centre de sa propagation a pu être indifféremment le Nord ou le Sud puisque dans le dernier cas aussi bien mér. *ŏ* que mér. *ă* auraient été rendus par sept. *ŏ* (germ. balt. *ă*, slave *ŏ*).

Voici quelques spécimens du vocabulaire *européen* à vocalisme *ă*:

bhab(h)- „fève“: lat. *faba*, v. prussien *babo*, slave *bobъ*

bhar(z)dh- „barbe“: lat. *barba*, v.-h.-a. *bart*, lit. *barzdà*, v. slave *brada*

bhar(e)s- „épeautre; farine“: lat. *far*, got. *bariz-eins* „d'orge“, v. slave *brašьno* „mets“

bhask- „lier“: grec *βάσκιοι· δεσμοὶ φρυγάνων* et *βασκευταί· φασκίδες, ἀγκάλαι* (Hésychius), lat. *fascia*, *fascis*, m. irl. *basc* „collier“, alb. *baškε* „ensemble“; suivant l'avis récent de M. Szemerényi (KZ LXXI, 1954, p. 212—213) il s'agit d'un mot d'origine illyrienne (**bhn̥dh-sko- 〉 basko-*)

daḱru „larme“: grec *δάκρυ*, v. lat. *dacruma* (lat. *lacruma*), v. irl. *dér* (〈 *dakru*), corn. *dagr*, got. *tagr*; mais ind(o-ir.) *aśru-*, lit. *ašarà*

dhabhro- „ajusté, convenable, bon“: lat. *faber* „qui confectionne (〈 habile), forgeron“, arm. *darbin* (*dhabhr-*) „forgeron“, v. slave *dobrъ*

gal- „pouvoir“: gall. *gallaf* „je peux“ 〈 **galnō*, irl. *gal* f. „bravoure“, lit. *galė́ti* „pouvoir“, slave *golěmъ* „grand, haut“

[39] Une belle illustration de la communauté linguistique européenne a été fournie par M. Brandenstein *o. c.* p. 26—28: le changement sémantique, dans toutes les langues européennes, des racines **melĝ*, **sē(i)*, **melə*, etc., qui y deviennent des termes techniques („traire“, „semer“, „moudre“), tandis qu'elles gardent l'ancien sens général en indo-iranien („frotter“, „jeter“, „amollir“). Cf. français *couver*, *pondre*, *traire* 〈 lat. *cubare*, *ponere*, *trahere*.

kamp- „courber“: grec *κάμπτω*, *καμπή* „courbure“, lat. *campus* „champ“, lit. *kam̃pas* „coin, région“ (got. *hamfs* „*κυλλός*“ ?)

kapro- „bouc“: grec *κάπρος* „sanglier“, lat. *caper* „bouc“, v. irl. *caera* „mouton“, gall. *caer* (*iwrch*) „chevreuil“, v. norr. *hafr* „bouc“; les formes celtiques supposent *kapero-*

kar- „reprocher, blâmer“: lat. *carināre* „railler, se moquer“, corn. *cara* „blâme“, lette *karinât* = lit. oriental *kìrinti* „agacer“, slave *-korъ* „reproche, blâme“

katto- „chat“: lat. *cattus* (tardif), m. irl. *catt*, gall. *cath*, lit. *katė̃*, slave *kot(ъ)ka*

kau + *no-*, *ro-*: grec *καυνός· κακός*, *σκληρός*, et *καυρός· κακός*, got. *hauns* „bas, humble“, lette *kàuns* „honte“

laiu̯o- „gauche“: grec *λαιός* (〈 *λαιϝός*), lat. *laevus*, v. slave *lěvъ*

lakū- f. „mare“: lat. *lacus*, irl. *loch* „lacus, stagnum“ (〈 **laku-*), peut-être grec *λάκκος* (〈 *λάκϝος*) „trou, fosse, citerne“, v. slave *loky* „*λάκκος*“

mazdo- „mât“: lat. *mālus* (*l* 〈 *d*), irl. mod. *maide* (〈 *mazdios*) „bâton“, v.-h.-a. *mast* (peut-être v. slave *mostъ* si emprunté au germanique)

snap- „botte, gerbe“: lat. *napurae* „liens de paille“, v.-h.-a. *snuaba* „vitta“, v. slave *snopъ* „gerbe“

sakso- „pierre“: lat. *saxum* „pierre, rocher“, v.-h.-a. *sahs* „couteau“

sal- „sel“: grec *ἅλς*, lat. *sāl*, v. irl. *salann*, arm. *al*, got. *salt*, lette *sàls*, slave *solь*, tokharien B *sālyi*

sal(i)k- „saule“: lat. *salix*, v. irl. *sail*, gén. *sailech*, v.-h.-a. *salaha*

sal(u̯o)- „terne, sale“: m. irl. *salach* „sordidus“ (*sal* „sordes“), v. norr. *sǫlr* „d'un jaune sale“, slave **solvъ* „jaunâtre“

sap- „avoir un goût“: lat. *sapio*, *sapere*, v. irl. *sáir*, *saer* (〈 **sapiros*) „artifex“, arm. *ham* „goût“, v.-h.-a. *intseffen* „comprendre, reconnaître“

tauro- „taureau“: grec *ταῦρος* = lat. *taurus*, celt. **taru̯os* (cf. grec *νεῦρον* : lat. *nervus*), lit. *taũras*, slave *turъ*.

§ 22. Les reflets méridionaux des sonantes longues

La continuation de *iə̯*, *uə̯* antéconsonantiques est uniforme à travers tout le domaine indo-européen (〉 *ī*, *ū*). Une exception apparente comme grec *πότνια(ν)* correspondant à v. ind. *pátnīm* est d'ordre *morphologique*. En indien le vocalisme suffixal du nom. sing. s'impose à l'accusatif: nom. **pótn-ī*, acc. **pótnii̯m̥* 〉 *pátnī*, *pátnīm* (au lieu de **pátniyam*). En grec c'est au contraire le vocalisme suffixal de l'accusatif qui l'emporte: acc. *πότνια(ν)*, d'où nom. *πότνια*. La différence réapparaît au plur. neutre, cf. v. ind. *jā́nū(ni)*, mais grec *γοῦνα* 〈 *γόνϝα*, lat. *genua*, hitt. *kenua*.

Pour ce qui est des reflets phonétiques des groupes *sonante au sens étroit* (*r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*) plus *ə̯*, les dialectes indo-européens offrent des solutions assez variées.

Le grec, l'italique et le celtique[40] connaissent un triple traitement de *TR̥ə̯* devant un morphème consonantique: 1) *TRā-to-*, 2) *TaRa-to-*, 3) *TRă-to-*. C'est le premier qui est le reflet phonétique régulier de *TR̥ə̯-to-*, au moins dans les formes simples. La confrontation avec les correspondants septentrionaux et indo-iraniens en fournit une preuve satisfaisante, d'autant plus qu'il s'agit en partie de mots isolés (immotivés):

	langues du Nord et l'indo-iranien	langues du Sud
dm̥ə̯tó- „domestique, dompté“, *dm̥ə̯tí-* (nom d'action)	v. ind. *dāṁtá-*, v.-h.-a. *zumft* „convenance, ordre“	grec *δμητός* (*δμᾱτός*), *δμῆσις*
ĝn̥ə̯tó- „procréé, né“	got. *-kunds*, v. ind. *jātá-*, *jāti-*	lat. *nātus*, *nātio*, gaul. *-gnātos*
ĝn̥ə̯- „connaître, savoir“	got. *kunþs* „connu“, lit. (*pa*)*žìntas*, avest. *zanti-* „connaissance“	lat. *gnārus* „ayant connaissance de“
gr̥ə̯tó- „célébré, bienvenu“	lit. *gìrtas*, v. ind. *gūrtá-*, *gūrti-*	lat. *grātus*, *grātēs*
k̂m̥ə̯tó- „fatigué“	v. ind. *śāṁtá-*, *śamitá-*	grec *κμητός* (*κμᾱτός*)
k̂r̥ə̯tó- „mélangé“	v. ind. (*á*)*śīrta-*, avest. √*sar*	grec *ἄκρᾱτος*, *κρᾶσις*
kr̥ə̯tí- „claie; porte“	got. *haúrds*, v.-h.-a. *hurt*	lat. *crātis*
ml̥ə̯tó- „moulu; farine“	got. *mulda* „poussière“, lit. *mìltai*	gall. *blawt*
str̥ə̯tó- „étendu“	lit. *stìrta* „meule (de foin)“, slave (*pro*)*stьrtъ*, v. ind. *stīrṇá-*	lat. *strātus*
tl̥ə̯tó- „(sup)porté“	germ. **þuldi-* (all. *Geduld*)	grec *τλητός*, lat. (*t*)*lātus*
tm̥ə̯tó- „coupé“	lit. *tìntas*, slave *tętъ*	grec *τμητός* (*τμᾱτός*), *τμῆσις*
pl̥ə̯nó- „rempli, plein“	got. *fulls*, lit. *pìlnas*, slave *pьlnъ*, v. ind. *pūrṇá-*	v. irl. *lán*

[40] Quant à l'arménien, la perte de la quantité vocalique et l'expulsion de *ə* médian (cf. *dustr* „fille“ < **dhugəter-*) rendent ambigus les exemples pertinents, du reste peu nombreux, dont on dispose: *armukn* „coude“ avec *arə* de got. *arms* „bras“ ou *r̥̄* (*r̥ə̯*) de v. ind. *īrmá-*; *dr-and* „montant de porte“ avec *anə* d'avest. *qiϑyå*, ou *n̥̄* (*n̥ə̯*) de v. ind. *ā́tā-*.

ĝr̥ə̯nó- „grain“	got. *kaúrn*, lit. *žìrnis* „pois“, slave *zьrno*	lat. *grānum*, v. irl. *grán*
u̯l̥ə̯nā- „laine“	got. *wulla*, lit. *vìlna*, slave *vьlna*, v. ind. *ū́rṇā-*	grec *λῆνος* (*λᾶνος*), lat. *lāna*
pl̥ə̯mā- „paume“	v. angl., v. saxon *folm*	v. irl. *lám*, gall. *llaw* „main“
k̂r̥ə̯sron- „frelon“	germ. **hurzlan-* (> fr. *frelon*), lit. *širšuõ*, slave *sьršenь*	lat. *crābro*
n̥ə̯ti-[41] „canard (sauvage)“	v. ind. *ātí-* „oiseau aquatique“	grec *νῆσσα* (*νᾶσσα*)

Le passage *TR̥ə̯-to-* > *Trā-to-* rappelle le changement T_oRu*-to-* > *TRū-to-* discuté au § 13. Les conditions *phonétiques* sont analogues, bien que la structure *phonologique* des formes de départ *TR̥ə̯* et T_oRu soit différente. Entre *TR̥ə̯-to-* et *TRā-to-* il faut intercaler une phase purement phonétique $T_aR_{ə_a}$*-to-*, parallèle à celle qu'on supposera pour la forme antévocalique: (*TR̥ə̯-o-* >) T_aR*ə̯-o-* (> *TaR-o-*). La voyelle $_a$ étant liée à des positions déterminées et n'ayant par conséquent d'existence autonome, elle ne saurait être considérée comme un phonème distinct, ce qu'étaient les voyelles réduites $_e$, $_o$.

A cela près, les changements T_oRu*-to-* > *TRū-to-* et $T_aR_{ə_a}$*-to-* (> T_aR*ă-to-*) > *TRā-to-* se ressemblent parfaitement. Mais tandis que le premier est un fait indo-européen, le dernier est un trait dialectal, un des plus remarquables, des langues du Sud.

La forme *TRă-to-* (avec voyelle brève) admet une double explication:

1) lorsqu'il s'agit de racines biformes (§ 14), elle peut représenter un degré zéro *morphologique* de la forme II *TRē*, *TRā*, *TRō*, p. ex. *τέτλᾰθι*, *τέθνᾰμεν* en face de *τέτληκα*, *τέθνηκα*;

2) par son origine *phonétique* *TRă-to-* est une forme de composition. Quand le type *TR̥ə̯-to-* s'appuyait sur un premier membre de composé ou sur le redoublement (donc, en général, sur un morphème en voyelle brève), il n'y a pas eu développement de voyelle $_a$ devant la sonante. Ici encore, parallélisme avec la forme antévocalique *TR̥ə̯-o-* > *TaR-o-* au simple, *TR-o-* en composition, cf. grec *γί-γν-ομαι*, lat. *gi-gn-o*. Après la voyelle (brève) du redoublement ou du premier membre de composé *TR̥ə̯-to-* se transforme en *TRə-to-*, d'où *TRă-to-* dans les langues méridionales. Comparée avec la forme du simple, celle du second membre paraît abrégée.

[41] Degré plein dans lat. *anas*, v.-h.-a. *anut*, lit. *ántis*, slave *ǫtъka*.

L'opposition *voyelle longue au simple : voyelle brève en composition* se répète en indien. Des exemples pertinents, bien connus (Wackernagel, *Altind. Gr.* I, 1, p. 93—94) s'y trouvent attestés, pour les racines seṭ aussi bien que pour celles à diphtongue longue. *Te-T$_a$ə̯u-to-* devient *Te-Tu-to-* avec disparition de $_a$. *Te-Tuə̯-to-* ou *Te-Tr̥ə̯-to-* deviennent *Te-Tu̯ə-to-* et *Te-Trə-to-*, d'où *Te-Tu-to-*, *Te-Tr̥-to-* par une espèce de samprasāraṇa. A comparer le développement analogue en position antévocalique: v. ind. *ábhva-* < **n̥-bhuə̯-o-*, *pápri-* < **pe-pl̥ə̯-i-*. Le ə ne se maintient qu'après les sonantes nasales *n*, *m*, puisqu'elles ne subissent plus le samprasāraṇa en indo-iranien (cf. § 12). On trouve pour les racines soit à diphtongue longue soit seṭ: *-yuta-* (après préverbe) „lié" mais *yūtha-* „troupeau"; *śī* „être couché": *á-niśita-* „sans repos" (*niśitā-* „nuit"; classique *niśītha-* „minuit" et v. norr. *hīþ* < **k̑īto-* „repaire de l'ours"); *prásita-* „lancé" et *prásiti-* en face de *sáyaka* „flèche, projectile"; *súṣuti-* < *su-* „bon" + *sūti-* „accouchement, naissance"; *ástr̥ta-* et *ánistr̥ta-* „invincible" mais *stīrṇá-*; *áhuti-* „appel, invocation" en face de *hūti-* employé après premier membre nominal et *sa-*. Après nasale ə est conservé, ainsi *jajñimá* (< **ĝe-ĝn̥ə̯-mé*), mais p. ex. *pi-pr̥-máḥ* (**pi-pl̥ə̯-més*).

Dans les langues méridionales le meilleur exemple d'une alternance entre simple et composé est fourni par le latin: *nōtus* (< *nōsco*) et *gnārus* mais *cognĭtus* (< *cognōsco*). A cause de la différence suffixale entre le simple et le composé, l'opposition grecque πολύ-τλᾱς, πολύτλαντος : τάλᾱς, τάλανος est moins probante. V. irl. *suth* „naissance" < **sŭtus*, confronté avec véd. *sū́tave* (inf.) semble une forme dégagée de la composition. De la même langue Thurneysen (*o. c.* p. 129) cite encore la forme *TRă-to-* dans: *do·grath*, prétérit pass. de *do·gair* „appeler"; *ro·rath* „il a été accordé" (prés. subj. *ro·era* qu'il accorde"), d'où aussi le simple *rath* „gratification"; *mrath* „trahison" < m. irl. *mairnid*. Si m. irl. *srath* „plage, rive; vallée" est un dérivé de *fo·sernaim* „étendre", son vocalisme est comparable à celui de v. ind. *ástr̥ta-* (< *rə*). Ici appartient celt. **u̯lănā* = irl. *olann*, gall. *gwlan* „laine", forme de composition du part. **u̯l̥ə̯no-*, dont le féminin substantivé **u̯l̥ə̯-nā-* est à la base des autres formes indo-européennes. La forme irlandaise *flaith* „domination" (< **u̯lă-ti-*) semble du même ordre. C'est un fait bien connu que les dérivés en *-to-*, *-no-* et *-ti-* étaient employés surtout en composition.

Tandis que les types *TRā-to-* et *TRă-to-* ont chacun, ce dernier au moins en partie, une origine phonétique bien déterminée, *TăRă-to-* provient toujours d'un réarrangement morphologique. Par rapport à *TRā-to-*, *TăRă-to-* est ce qu'est *TaR(T)* à *TR̥(T)* devant voyelle. C'est donc, dans les langues du Sud, *une forme renouvelée du degré zéro des racines seṭ*. On sait que dans ces langues un ə médian se maintient sous la forme de *ă*. Sur le degré plein *TeRa-* on bâtit un nouveau degré zéro suivant le modèle

TeR(T) > *TR̥(T)* > *TaR(T)* antévocalique, d'où *TeRă* > *TRă* > *TăRă*. Les formes *TăRă-to-* des langues méridionales sont donc étroitement liées à *l'extension morphologique de ă*, dont on vient de parler (§ 20). *TăRă* est un degré zéro renouvelé remplaçant les anciennes formes *TRā* et *TRă*[42].

TăRă apparaît en première ligne dans la dérivation. Ainsi la forme **pl̥ə̯-mā-* „paume" (p. 197), continuée directement par le germanique et le celtique (v. irl. *lám*, v. angl. *folm*), a été renouvelée dans les langues classiques, grec παλά-μη, lat. *palma* < **pala-mā-*, ce qui démontre l'ancien caractère motivé du mot. Cf. un autre suffixe dans avest. *pərə-nā-* „creux de la main". La racine-base commune serait selon une hypothèse acceptable **pelə* „étendre". Les autres exemples latins sont ambigus. Le vocalisme radical de *armus*, *anas*, *antae* peut remonter soit à *TeRə* (*TeRă*), avec *a-* < *ə̯$_{2,4}$o-*, soit à *TăRă*. Le celtique contribue plusieurs formes sûres de *TăRă*: v. irl. *talam* „sol" (thème en *-n-*), cf. v. ind. *tala-* „surface, plaine, paume, plante du pied", verbe-base incertain; v. irl. *tarathar*, gall. *taradr* „terebra", autre degré vocalique dans grec τέρετρον, de **terə* „user, percer". Gall. *dafad* „brebis" cf. (ἀ)δάματος. Vu le caractère isolé des formes celtiques, on ne saurait préciser les détails de leur création.

Ce sont pourtant les exemples grecs qui grâce à la juxtaposition de *TRā* et *TăRă* sont les plus instructifs:

La racine **de/omə* „dompter" revêt en grec la forme δμη (*dmā*), laquelle continue en même temps le degré zéro et la forme pleine II de la racine. Cf. le parfait passif δέδμημαι. Mais la forme δαμα- apparaît à l'aoriste (hom. δάμα-σσα) et au présent (δαμάω, δαμάζω), et concurrence δμᾱ- à l'aoriste passif (hom. δαμασθείς et δμηθείς à côté de δαμείς) et dans l'adjectif verbal (hom. ἀδάμα(σ)τος et ἄδμητός). De même le dérivé en *-ti-* offre une forme nouvelle δάμα-σις à côté de l'ancienne (δμῆσις).

En face de θνήσκω, ἔθανον, τέθνηκα, θνητός (θνᾱ) „mourir", la forme nouvelle du degré zéro est représentée par le dérivé déverbatif θάνατος. Même rapport dans κάμνω, ἔκαμον, κέκμηκα, ἀποκμητέον „se fatiguer": κάματος „fatigue". Les deux mots sont formés comme βίοτος (< ἐβίων).

La forme II ou le degré zéro ancien apparaît dans ἔτλην, τέτληκα, τλητός, τλήμων (τλᾱ) „supporter, souffrir". Le degré zéro renouvelé est propre à l'aoriste ἐτάλασσα, à ταλα-κάρδιος, τάλᾱς, peut-être à τάλα-ρος „corbeille", etc. La forme isolée τελάσσαι atteste un ancien aoriste à degré plein, tandis que ἐτάλασσα est probablement le renouvellement d'un *ἔτλησα[43]. L'ancien degré *e* survit en outre dans τελαμών „bouclier".

[42] Notre raisonnement est directement opposé à celui de P. Kretschmer dans KZ XXXI, 1892, p. 401—402. Nous admettons que la forme phonétique est *TRāT*, parce qu'on n'en saurait rendre compte en recourant à l'analogie — et non *TăRăT*, qui se laisse expliquer par une proportion morphologique.

[43] Un aoriste tardif ἔτλησα est signalé par Veitch (*Greek Verbs*) *s. v.* ταλάω.

Le verbe *θράττω, θρᾱ́σσω*, parfait hom. *τέτρηχα* „troubler“ apparaît aussi sous la forme *ταράττω, ταράσσω* dont le caractère plus récent ressort du manque d'aspiration initiale (cf. *ταραχή* „trouble“). A côté de dor. *βλᾱ́ξ*, gén. *βλᾱκός* „mou (> paresseux)“ < *mlāk*, la forme thématique, plus récente, est *μαλακ-ός*, avec un sens figuré différent („mou > doux, agréable“). L'ancien nom de la tête **k̑r̥ə̯s-(on-)* = v. ind. *śīr-ṣaṇ-*, degré plein dans *κέρας*, connaît aussi les deux formes du degré zéro: *κρᾱ́δεμνον, κατὰ κρῆθεν*, mais *κάρηνα* < *κάρα-σνα*.

A première vue les racines seṭ semblent avoir conservé en grec un système apophonique très développé: *TeRă(-to-), TeR(-o-), TRā(-to-), TăRă(-to-), TăR(-o-)*. En réalité, dans une série de cas il ne reste que des traces du degré plein *TeR(ă)*, supplanté par le degré zéro [44] soit du type ancien *TRā* (lequel peut à la rigueur continuer la forme II de la racine) soit du type récent *TăRă*.

L'explication traditionnelle du type *TăRă(-to-)* est bien connue. Il s'agirait suivant Hirt [45] et Schwyzer (cf. *Griech. Gramm.*² I, p. 362), de formes du type *T_aRa(-tó-)* qui, avant de passer à *TRā(-tó-)*, ont fait reculer l'accent sur la syllabe initiale. Mais cela supposerait l'existence *phonologique* de $_a$ de *T_aRa(-tó-)*, ce qui est une hypothèse à notre avis inadmissible. Un recul d'accent *morphologique* ne saurait donner origine à des phonèmes nouveaux.

Il faut voir dans *TRā* et *TăRă* deux phases chronologiques du degré zéro des racines seṭ, tout comme il en faut voir deux dans les formes *μν-ῆ-(μαι)* et *μαν-ῆ-(ναι)* de la racine aniṭ *men*. Le renouvellement d'une forme n'entraîne pas nécessairement la disparition complète du type primitif lequel, restreint dans l'usage ou différencié par rapport à la forme nouvelle, peut continuer à survivre.

Les différentes formes du degré zéro attestées dans les langues méridionales ne sont point synchroniques [46], mais représentent les stades

[44] L'ancienne répartition des degrés vocaliques est mieux conservée dans les racines verbales qui n'ont pas renouvelé le degré zéro: *δέμω* „bâtir“, *δέδμημαι, νεόδμᾱτος*, cf. aussi *δέμας* „corps (*structure)“; *κεράω* ou *κεράννῡμι* „mêler, mélanger“, *ἐκέρασα* et hom. *ἐπικρῆσαι, κέκρᾱμαι*, aor. pass. *ἐκεράσθην* et *ἐκρᾱ́θην, ἄκρητος* (*ἄκρᾱτος*), *κρᾱτήρ; πελά(ζ)ω, πελάσσαι, πλῆτο, πεπλημένος, ἐπλᾱ́θην* „s'approcher“, *πέλας* et *πλησίον* (< *πλᾱτίον*) „près“; *τάμνω* (épique, ionien, dorien) „couper“, *ἔταμον, τέτμηκα, τέτμημαι, ἐτμήθην, τμητός*, degré plein dans *τέμαχος* „tranche de poisson salé“, *τέμενος* „portion de territoire“.

[45] Partagé par nous dans *Et. indo-eur.* p. 68.

[46] Nous ne croyons pas p. ex. que le vocalisme de formes celtiques comme v. irl. *mairnid* „il trahit“, *at-baill* (< *bal* + *n-*) „il meurt“ ou gall. *darn* „morceau“, *sarn* „stratum, pavimentum“ se justifie par un traitement spécial de *r* devant *n*. L'explication la plus simple c'est d'admettre la pénétration, devant consonne, de l'ancien degré zéro antévocalique de racines seṭ. Donc *TaR-to-*

morphologiques du degré zéro, lequel a évolué comme les autres morphèmes, p. ex. les suffixes. Le remplacement de *R̥* par *aR*, de *Rā* par *ăRă* rappelle les phénomènes de „conglutination“, de l'accroissement du corps suffixal par l'incorporation d'autres éléments suffixaux ou de voyelles „de liaison“. L'extension de *ăR(ă)* n'a pas fait disparaître *R̥* (*Rā*), tout comme p. ex. l'empiètement, sur les racines aniṭ, de v. ind. *-i-tr̥-* (suffixe de noms d'agent) ou *-i-ṣ-* (suffixe d'aoriste) n'a pas évincé les suffixes *-tr̥-* et *-s-*.

§ 23. Le triple reflet de ə en grec

Dans les langues du Sud le degré zéro d'une longue originaire *ē, ō, ā* est *ă* < *ə*, qu'il s'agisse d'un *ə* radical ou médian [47]:

lat. *păter* (v. ind. *pitár-*); en rapport apophonique avec *ā*: *stătus, stătio* (degré plein: *stāmen*), *făteor* (*fāri, fātum, fāma*); avec *ē* : *sătus* (*sēvī, sēmen*), *spătium* (v.-h.-a. *spuon*), balto-slave **spē* „réussir“, v. ind. *spháyati* „grossir“, *fānum* (< **fasnom*, osque *fíísnam* „templum“, cf. aussi *fēriae, fēstus*), *făcio* (*fēci* < **dhē*, cf. gr. *ἔθηκα*); avec *ō* : *dătus* (*dōnum*), *cătus* (*cōs*). Dans les syllabes intérieures on constate l'affaiblissement régulier de *ă* en *i*, p. ex. *genitor, domitor* (v. ind. *janitŕ̥-, damitŕ̥-*), etc. Après sonante initiale *ə* est analogique (§ 20): *rătus, rătio* (*rēri*), *lassus* (gr. *ληδεῖν* „être fatigué“, got. *letan* „lâcher“, *lats*), *langueo* et *laxus* (gr. *λήγω* „cesser“, v. norr. *slakr* „lâche“ < **slēg*), *iăcio* (*iēci*, cf. gr. *ἧκα*);

v. irl. *ath(a)ir* < **pater-*; *sathech* „rassasié“ (*sáith* < **sāti-* „rassasiement“). A l'intérieur *anál* „haleine“ (< **ə̯anə-* > **ană-tlā-*), gall. *anadl*; *arathar* „charrue“; *crenaid* „il achète“ (< **krinăti* < **krinə-ti*). — Après sonante initiale *maith*, gall. *mad* „bon“ (racine **mā* dans **mātu-* „temps propice“, cf. lat. *mātūrus, Mātūta*);

arm. *hayr-* < **pater-*; *dail* „colostrum“ (< $\sqrt{\overline{dh\bar{e}(i̯)}}$); *bay* „mot“ (< **bhəti-* < **bhā*); *ta-mkʿ* „nous donnons“ (*etu* < **edōm, tur* < **dōrom*); *araur* „charrue“

à la place de *TR̥-to-* sous l'influence de *TaR-o-*. Ce remaniement serait plus récent encore que le remplacement de *TRāT* par *TăRăT*.

[47] *S'il est vrai* que *ə* disparaît après le degré *o* de la racine (v. Schwyzer *Griech. Gramm.*² I, p. 362), c'est qu'une proportion comme *bher* antécons.: *bhor* antécons. = *terə* antécons.: x nécessiterait un *choix* entre les deux syllabes de la racine seṭ. Or devant voyelle les degrés *e* des racines aniṭ et seṭ sont identiques (*bher-e/o-, ter-e/o-*). C'est donc la forme radicale antévocalique (= privée de *ə*) qu'on choisit pour en tirer un dérivé à vocalisme *o*:

bher antévoc.: *bhor* + *mo-* = *ter* antévoc.: *tor* + *mo-* (*τόρμος*)

Cf. *τόρμος* < *τερε-*, *πόρνη*: *περάσαι*, *πορθμός* < *περάω*, *τόλμα* < *τελα-*, *βροντή*: *βρεμέτης*.

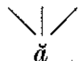
Mais *κόρση* „tête, tempe“ appartient plutôt à *κορσοῦν· κείρειν*, *κορσωτός* „tondu“, *κόρσης* „rasé, tondu“.

(< **arə-tro-*); *cnawl* „père" (< **ĝenətr-os*), cf. *hawr* gén. sing. < **patros*, mais *ə* tombe dans *dustr* „fille" (**dhugəter-*).

Les faits grecs ont de tout temps fixé l'attention des comparatistes (cf. la bibliographie chez Schwyzer *o. c.* p. 340—341). Le rapport *ϑη* : *ϑε*, *ἡ* : *ἑ*, *δη* : *δε*, *στη*(*στᾱ*) : *στᾰ*, *δω* : *δο*, constitue un modèle tellement enraciné dans la langue qu'on a envisagé la possibilité d'une continuation *phonétique* de trois *ə̥* vocalisés ($ə_1$, $ə_2$, $ə_3$), ainsi en dernière ligne *Et. indo-eur.* p. 44. Or des considérations importantes nous invitent à présent à revenir sur notre ancienne opinion. L'une c'est l'étroit parallélisme du développement des langues méridionales dans tout ce qui concerne les éléments „laryngaux", leur influence sur le timbre des voyelles voisines, la genèse du vocalisme *ă*, son rôle morphologique et le traitement de *TR̥ə̥*. Ce parallélisme se serait écroulé dès le commencement si le traitement grec des *ə̥* vocalisés avait été différent de celui des autres langues du Sud. Il s'ensuit qu'il faut expliquer la triade *ε*, *α*, *ο*, conformément à de Saussure, Brugmann et Hirt, comme un développement particulier du grec, *postérieur à l'uniformité primitive* du traitement des *ə̥* vocaliques (= *ă*).

L'autre motif qui nous pousse à embrasser cette hypothèse, c'est qu'en grec, *et uniquement en grec*, se sont réalisées les conditions nécessaires pour qu'une transformation „analogique" *η* : *ε*, *ᾱ* : *ᾰ*, *ω* : *ο* ait pu avoir lieu. C'est seulement en grec qu'à une époque prélittéraire, l'époque des premières contractions [48], s'est établi le principe de la more ou de l'équivalence *η* = *εε*, *ᾱ* = *ᾰᾰ*, *ω* = *οο*.

Le système hérité du degré zéro *ē ā ō* a été un rapport de quantité



ă

syllabique. Dans les langues qui ne connaissent pas le principe de la more, une voyelle longue est l'équivalent quantitatif de *voyelle brève + consonne*. Une voyelle longue y égale une syllabe longue en consonne zéro. De cette façon *ă* s'y oppose non à *ā* mais à *aT*, *aR*, *aRT*, *ā* simultanément, *ā* n'étant qu'*une* forme possible de syllabe longue. Si autrement dit on définit une voyelle longue comme étant *prolongeable*, le degré zéro *ă* s'oppose au degré plein *ā* de façon non phonologique (élément : complexe).

La situation change dès que *ā* devient *ăă*, c.-à-d. un *ă* géminé; ce qui arrive au moment où s'établissent, dans le système prosodique de la langue, les intonations (aiguë: circonflexe). Le rapport entre *ā* et *ă* de-

[48] Cf. *L'acc.* p. 128—129. L'appréciation de -*ᾳ* = -*ᾰ* + *ᾰι̯*, et de -*ῳ* = -*ο* + *οι̯* (par opposition à -*αι̯*, -*οι̯*, qui sont brefs), nous reporte à l'époque des contractions qui entre autres ont donné origine à l'allongement initial du deuxième membre de composé (type *ὠμ-ηστής*). Celles qui sont entraînées par la chute de *σ*, *ι* intervocaliques, appartiennent à l'époque *dialectale*.

vient celui d'une géminée à la simple correspondante (deux mores: une more), ce qui déclenche *ē* (*ĕĕ*) : *ĕ*, *ō* (*oo*) : *o*.

Les racines à vocalisme long originaire + consonne (*āT*) se mettent dès lors en opposition au type à vocalisme fondamental bref (*ăT*), dont elles deviennent un sous-type phonologique. Le type *āT* subit l'influence de *ăT*, qui lui transmet une particularité apophonique importante: l'*identité* du degré normal et du degré zéro *antéconsonantique* (§§ 11 et 20). On ne s'est pas jusqu'ici rendu compte du fait que le degré zéro morphologique de *āT* était *ăT* devant voyelle, mais *āT* devant consonne:

	degré plein	degré zéro antévocalique	degré zéro antéconsonantique
ἁνδάνω „plaire"	parf. *ἕᾱδα*	aor. *ἕαδον*	
δάκνω „mordre"	fut. *δήξομαι* parf. *δέδηχα*	aor. *ἔδακον* aor. pass. *ἐδάκην*	parf. *δέδηγμαι* aor. pass. *ἐδήχθην* adj. verb. *ἄδηκτος*
λαμβάνω „prendre, saisir"	fut. *λήψομαι* parf. *εἴληφα*	aor. *ἔλαβον* *λέλαβον*	parf. *εἴλημμαι* aor. pass. *ἐλήφθην* adj. verb. *ληπτός*
λανθάνω „être caché"	fut. *λήσω* aor. *ἔλησα* parf. *λέληθα*	aor. *ἔλαθον* *λέλαθον*	parf. *λέλησμαι* (aor. pass. *ἐλάσθην*) adj. verb. *ἄληστος* (et *ἄλαστος*)
λαγχάνω „obtenir par le sort"	fut. *λήξομαι* parf. *εἴληχα* (*λέλογχα*)	aor. *ἔλαχον* *λέλαχον*	parf. *εἴληγμαι* aor. pass. *ἐλήχθην* adj. verb. *ληκτέος*
λάσκω „crier, etc."	parf. *λέλᾱκα*, *λέληκα*	aor. *ἔλακον* *λελάκοντο*	
λήγω „cesser"			adj. verb. *ἄληκτος* mais *λαγαρός*
μηκάομαι „bêler"		aor. *ἔμακον*	
πήγνῡμι „fixer; faire geler"	fut. *πήξω* aor. *ἔπηξα* parf. *πέπηγα*	aor. pass. *ἐπάγην*	parf. *πέπηγμαι* aor. pass. *ἐπήχθην* adj. verb. *πηκτός*
πλήσσω, *πλήττω* „frapper, blesser"	fut. *πλήξω* aor. *ἔπληξα* parf. *πέπληγα*	aor. pass. *ἐπλάγην* (et *ἐπλήγην*)	parf. *πέπληγμαι* aor. pass. *ἐπλήχθην* adj. verb. *πληκτέος*
πτήσσω „se blottir"	fut. *πτήξω* aor. *ἔπτηξα* parf. *ἔπτηχα*	aor. *ἔπτακον*	
ῥήγνῡμι „briser" (*ē*)	fut. *ῥήξω* aor. *ἔῤῥηξα*	aor. pass. *ἐῤῥάγην*	parf. *ἔῤῥηγμαι* aor. pass. *ἐῤῥήχθην*

	degré plein	degré zéro antévocalique	degré zéro antéconsonantique
	(parf. ἔρρωγα)		adj. verb. ῥηκτός, cf. aussi ῥῆξις mais ῥαγή
σήπω „faire tomber en pourriture“	fut. σήψω aor. ἔσηψα parf. σέσηπα	aor. pass. ἐσάπην	parf. σέσημμαι aor. pass. ἐσήφθην nom d'action σῆψις
τήκω „faire fondre“	fut τήξω aor. ἔτηξα parf. τέτηκα	aor. pass. ἐτάκην	parf. τέτηγμαι aor. pass. ἐτήχθην adj. verb. τηκτός
τμήγω „couper“	fut. τμήξω aor. ἔτμηξα	aor. ἔτμαγον aor. pass. ἐτμάγην (et ἐτμήγην)	
τρώγω „ronger, brouter“	fut. τρώξομαι aor. ἔτρωξα	aor. ἔτραγον	parf. τέτρωγμαι adj. verb. τρωκτός

Sous la pression du type léger à samprasāraṇa, κλέπτω : ἐκλάπην mais κλεπτός, le type lourd πλήσσω, ἐπλάγην, *πλακτός, ou πήγνῡμι, ἐπάγην , *πακτός, passe à πλήσσω, ἐπλάγην, πληκτός (πήγνῡμι, ἐπάγην, πηκτός), c.-à-d. introduit le degré plein à la place du degré zéro dans les formes à suffixe *consonantique.*

Somme toute, tandis qu'à une époque plus reculée, celle d'une communauté méridionale, le type πήγνῡμι a imposé le degré zéro *ă* aux types πλήσσω puis κλέπτω (§ 20), le développement hellénique, étroitement lié à la genèse de la more et le réarrangement hiérarchique des racines qu'elle entraînait, suit le chemin inverse: le remplacement de *ă* par *ĕ* dans κλεπτός est responsable du degré plein, succédant à *ă*, dans πληκτός, πηκτός, etc.

Les formes subissant ce renouvellement apophonique sont assez bien déterminées. Ici et là, dans κλέπτω aussi bien que dans πλήσσω ou πήγνῡμι, il ne s'agit en principe que du degré zéro *antéconsonantique.*

Mais retournons à la transformation de l'ancien rapport *ē, ā, ō* : *ă* en *ē* : *ĕ*, *ā* : *ă*, *ō* : *o*, qui n'est qu'un simple corrolaire morphologique de la genèse des intonations, c.-à-d. du principe de la more. Nous disons bien *corollaire morphologique* puisque la transformation n'a pas eu lieu si le lien morphologique entre le degré plein *ē, ō* et le degré zéro *ă* s'était relâché. Il n'est pas douteux que la racine de χῆτος „manque, défaut“, χῆρος „dépouillé, privé“, χωρίς „séparément; sans, outre (+ gén.)“ ne soit apparentée à celle de χάτις f., χάτος n. „manque, défaut“. Mais l'ancien degré zéro de χάτις, χάτος a échappé au remaniement. — Entre (κατα-) σώχω „écraser“ et σαχνός „mou“, σαχνόν· ἀσθενές, χαῦνον (Hésych.) la parenté sémantique n'était probablement plus sentie. Cf. aussi le rapport

entre μῶσθαι „rechercher, désirer, souhaiter“ et les glosses μῶται· ζητεῖ, τεχνάζεται, μώμεθα· ζητοῦμεν, μῶσο· ζήτει d'un côté, hom. μαίομαι, fut. μάσσεται et Hésych. μάσσαι· ζητῆσαι de l'autre.

Schwyzer (*Griech. Gr.*² I, p. 340) a eu raison de faire un départ entre ces résidus à vocalisme *ă* (provenant de *ē, ō*) et un autre groupe d'exemples dans lesquels *ă* se maintient après une liquide *malgré* le rapport morphologique vivant *ē* : *ĕ* et *ō* : *ŏ*. Cf. ῥήγνῡμι „briser“: aor. pass. ῥαγῆναι, τρώγω „ronger, brouter“: aor. ἔτραγον; λήγω „cesser“: λαγαρός „flasque, mou“; γλῶσσα: γλάσσα „langue“. Le *ă* provenant de la réduction de *ē, ō* n'a pas été remplacé dans ces exemples par *ĕ, ŏ*, puisque ρα, λα étaient eux-mêmes le degré zéro de ρε (ρο), λε (λο). Une forme comme ῥαγ égalait ῥηγ > *ῥεγ > ῥαγ. Comportant une caractéristique *supplémentaire* (*ῥεγ > ραγ), elle n'a pas pu être évincée par la forme moins caractérisée *ῥεγ (cf. *Prolégomènes* p. 10—11). Quand on rapproche θη : θε ou δω : δο de ῥηγ : ῥαγ ou τρωγ : τραγ, on constate dans les dernières formes une *superposition de deux degrés zéro* (*rē, rō* > **re*, **ro* > *ra*). Mais c'est une appréciation purement synchronique. Historiquement le α de ῥαγῆναι, ἔτραγον continue le ə unique provenant de l'affaiblissement de *ē, ō*[49].

Ces exceptions apparentes mises de côté[50], l'apophonie degré plein *ē, ā, ō*: degré zéro *ĕ, ă, ŏ* semble avoir été généralisée dans le système morphologique du grec. Noter qu'elle devient quasi le renversement du rapport *degré plein* : *degré long.*

Extension de l'apophonie *ā* : *ă* en grec: aoristes passifs θλῐβῆναι, πνῐγῆναι, ῥῐφῆναι, τρῐβῆναι, ἐπιτῠφῆναι, ψῠχῆναι < θλῑ́βω, πνῑ́γω, ῥῑ́πτω, τρῑ́βω, τῡ́φω, ψῡ́χω; aoristes thématiques ἱκέσθαι, ἔρρῐφον, μῠκεῖν < ἵκω, ῥῑ́πτω, μέμῡκε; dérivés nominaux φῠτόν, φύσις < ἔφῡ, ποτός < πω-. Peut-être βρῡχάομαι, μῡκάομαι (*ῠ* : *ῡ* sur le modèle ε : η dans πηδάω etc.).

Nous savons déjà par le § 4 (p. 67—68) que l'apophonie *suffixale* suit de près les alternances développées dans les syllabes *radicales*. C'est en

[49] L'apophonie *ē*/*ă* propre aux présents πί(μ)πλημι, πί(μ)πρημι, κίγκρημι, κίγχρημι, ἵλημι, τίτρημι, est peut-être tardive et imposée par les „grands“ verbes en -μι: τίθημι, ἵημι, ἵστημι, δίδωμι. Il y a une différence entre l'attique, qui recourt à *ē*/*ă*, et l'alternance *ē*/*ĕ* des autres dialectes. P. ex. ἐσκιχρέμεν (infinitif, thess.), ἐμπιπλείς (participe, Hippocrate).

La nasale du redoublement provient, suivant les explications plausibles de Brugmann-Thumb et de Schwyzer, de πιμπλάνω, κιγχάνω, modélés eux-mêmes sur *λιπάνω, *θιγ-άνω (formes anciennes disparues, cf. arm. *lkʿanem*): λιμπ-άνω, θιγγ-άνω (formes nouvelles) = πιπλάνω, κιχάνω : x (x = πιμπλάνω, κιγχάνω). Le redoublement nouveau, comportant une implication (la nasale), a eu toutes les chances de s'imposer aussi aux formes athématiques.

[50] Il va sans dire que les ə isolés, „immotivés“, apparaissent en grec comme α, ainsi dans πατήρ, θυγατήρ, μέγα, κρέ(ϝ)ας, (φέροντ-)α, (φερόμεθ-)α = ind. *pitṛ́-*, *duhitṛ́-*, *máhi*, *kravíṣ-*, (*bhárant-*)*i*, (*bhárāmah-*)*i*.

vertu de ce principe qu'appuyée sur le modèle *νᾱ* : *νᾰ* l'alternance *νευ/νῡ* est remplacée par *νῡ/νῠ*. Mais l'influence du grand changement prosodique *ā* = *ăă* sur le système apophonique du grec ne s'arrête pas là.

On a vu au § 22 que les langues du Sud renouvellent l'ancien degré zéro (antéconsonantique) *TRā* par *TăRă* s'accordant dans la partie radicale avec la forme antévocalique *TăR*. Or il se trouve qu'au lieu de *TRā* le grec a hérité, dans un certain nombre de racines verbales, les formes II *TRē* et *TRō* [51].

Le rapport *TRā* : *TăRă* devient, après le changement prosodique en question, *TRăă* : *TăRă*, c.-à-d. un rapport de métathèse courant dans la langue (*ρα* : *αρ*, *λα* : *αλ*). Dans les catégories morphologiques où *TăRă* a remplacé l'ancien *TRā*, il y aura aussi la tendance à substituer *TĕRĕ* ou *ToRo* à la place de *TRē*, *TRō*, respectivement, et à mettre *TĕR*, *ToR* en parallèle avec *TăR* devant voyelle.

Sur **γνητός*, cf. *κασίγνητος*, *γνήσιος* avec un *ē* indo-européen (Schwyzer *o. c.*, p. 360), parallèle à *δμᾱτός*, *κμᾱτός*, on bâtit *(διο)γενέτωρ*, parallèle à *(παν)δαμάτωρ*, *γένεσις* parallèle à *δάμασις*, *ἐγενόμην* parallèle à *ἐκαμόμην*. En partant de *τρῆσαι*, *τρητός*, *τρῆμα* on forme *τερέσσαι* (cf. *δαμάσσαι*) et *τέρετρον* „tarière". A côté de *βλῆ(ϝ)αρ* (éolien) „appât" on a *δέλε(ϝ)αρ* ⟨**gᵘelə* „dévorer". Si *βέλεμνον* „trait" s'analyse *βέλε-μνον* et se rattache à la racine de (*βάλλω*, *ἔβαλον*) [52], *ἔβλην* (*ξυμβλήτην* φ 15), *βέβληκα*, *βέβλημαι*, *βλῆμα*, il peut appartenir ici; cf. aussi *Ἑκατη-βελέτης*. Le rapport *σκελετός* : *σκληρός* rappelle *γένεσις* : *γνητός*.

La création de la forme *TĕRĕ* conduit à un nivellement du contraste entre l'ancien degré *plein TĕRă* (antévoc. *TĕR*) et le degré zéro [53] renouvelé *TĕRĕ* (antévoc. *TĕR*). Le nivellement consiste à imposer au degré plein la voyelle médiane de *TĕRĕ*, c.-à-d. à remplacer *TĕRă* par *TĕRĕ*. A priori l'ancien degré vocalique de formes comme *γενέτωρ*, *ἐγενόμην* ne peut donc être déterminé puisque *γενε-* est en même temps le remplaçant de l'ancien degré zéro (*TRē*) et de l'ancien degré plein (*TeRă*). On ne découvre en grec nulle part un *γενα-* ou un *τερα-*. C'est la cause pourquoi Walde (s. v. *genitor*) a cru à un *e* médian primitif commun à *γενετήρ* et *genitor*. Mais l'origine du *e* grec étant secondaire, il vaut mieux s'en tenir à v. ind. *janitṛ́-* et arm. *cnawl* (< **cin-a-wl*).

Il y a la même tendance dans les racines *TRā*: **θένα-*, **κέμα-*, **δέμα-* ou **δόμα-* („dompter") ne sont pas du tout attestés, les types *θανα-*, *καμα-*,

[51] Pour *TeR*ə$_{2,4}$ le degré zéro et la forme II de la racine ne sont pas discernables.

[52] Le degré plein est attesté en arcadien: *ἐσ-δέλλοντες* = *ἐκβάλλοντες*. Chez Hésychius on trouve *ζέλλειν·βάλλειν*. Cf. aussi *βέλος*.

[53] A la rigueur le type *TRē* est par son origine une forme II de la racine (traitée comme le degré zéro).

δαμα pouvant être considérés indifféremment comme successeurs soit de *TeRă* soit de *TRā*. C'est à peine qu'on trouve à côté de *ταλα-*, *τλᾱ-* l'ancien degré plein dans la glose *τελάσσαι·τολμῆσαι*, *τλῆναι* (Hésych.), peut-être dans *τελαμών*. Là où *TĕRă* subsiste, *TăRă* n'est pas attestée, ainsi pour *κεράννῡμι*, *ἐκέρασσα*, et pour *πελά(ζ)ω*, *ἐπέλασσα*. On ne trouve ni *καρα-* ni *παλα-* [54].

Voici le schéma de la transformation des anciens rapports apophoniques *TRā* : *TĕRă*, *TRē* : *TĕRă*:

Première étape	degré zéro	*τλᾱ-*, *ταλ(α)-*		*γνη-*
	degré plein		*τελ(α)-* *γεν(α)-*	
Deuxième étape	degré zéro	*τλᾱ-*, *ταλ(α)-*		*γνη-*, *γεν(ε)-* sur le modèle de *τλᾱ-*, *ταλ(α)-*
	degré plein		*τελ(α)-* *γεν(α)-*	
Troisième étape	degré zéro	*τλᾱ-*, *ταλ(α)-*		*γνη-*, *γεν(ε)-*
			ταλ(α)- *γεν(ε)-*	

(la coïncidence du degré plein et du degré zéro en position antévocalique (*γεν*) entraîne leur identification en position antéconsonantique, d'où *γενε-* pour le degré plein; par conséquent *ταλ-* et *ταλα-* s'imposent aussi au degré plein).

Il y a enfin la relation *TRō* [55]: *ToR(o)* représentée par *θρώσκω* „s'élancer, bondir": aor. *ἔθορον*; *βλώσκω* (⟨*μλώ-σκω*) „venir": aor. *ἔμολον*; *πέπρωται* „il est donné par le destin": *πορεῖν*; *στρωτός*, *ἔστρωται* „étendre": *ἐστόρεσα*, *στόρνῡμι*; *τιτρώσκω* „blesser, endommager": *τορεῖν* (Hésych.). Mais *ToRo* n'apparaît que dans *ὀμό(σαι)* et au parf. pass. éolien *ἐστόροται* (= *ἔστρωται*). En revanche *ToR* remplace *TaR* devant *νυ* : *θόρνυμαι* à côté de *θάρνυμαι*, *στόρνῡμι*, *ὄμνῡμι*.

Le vocalisme de *TRō* correspondant avec *ToR(o)* ne peut pas être conçu comme un degré zéro spécial conditionné par le degré plein *ToR*ə̯ à vocalisme *fondamental o*. Au point de vue *phonétique* c'est exclu. Les

[54] Mais cf. *ἐγέλασα* et *γαληνός* < **γαλασνός* „calme, serein" (pourvu qu'ils soient apparentés).

[55] Ici encore on a affaire à une ancienne forme II. Hirt et Walde (Festschrift für W. Streitberg, 1924, p. 152 sq.) ont eu raison de considérer *TRō*, *TRē* comme degrés pleins. Contre Specht (KZ LIX, p. 113) il faut remarquer que *γνωτός* „parent; frère consanguin" ne contient pas le degré zéro de **ĝene* „naître etc.", mais provient plutôt de **ĝnō* „connaître", cf. v. ind. *jñāti-*.

voyelles fondamentales des complexes *TeRə̯* et *ToRə̯* se réduisent et se confondent en $_o$ (§ 1) avant de disparaître. Une explication *morphologique* de *TRō* en tant que degré zéro de *ToRə̯* n'est pas non plus possible. La proportion *TeRə̯* : *TRā* = *ToRə̯* : x ne peut pas donner origine à *TRō*. Il ne reste que le chemin indiqué ci-dessus, de partir de *TRō* comme d'une donnée primaire, d'autant plus qu'il y a au moins un exemple de *TRō* indépendant de l'existence de *ToR(o)*: *βιβρώσκω* „dévorer", *ἔβρων*, *βέβρωται*, *βρωτός*, aucune forme verbale du type *βορ(ο)*- n'étant attestée.

Les types *TaRa*, *TeRe*, *ToRo*, le premier d'origine méridionale, les deux autres d'origine grecque, ont beaucoup contribué à masquer l'ancien jeu de l'apophonie dans les racines dissyllabiques. Il y a eu en grec une extension considérable de l'accord vocalique entre les deux syllabes radicales [56]. De sorte que la question des reflets de *ə* en syllabe *médiane* s'en trouve sérieusement embrouillée. Car pour certains cas comme *ἄνεμος*, *ἄροτρον* (*ἀρόω*) [57], *ὄνοται* à côté de *ὄναται* · *ἀτιμάζεται*, *μέμφεται*, il est difficile de prouver l'existence d'une forme II (**ἀνη-*, **ἀρω-*, **ὀνω-* avec voyelle prothétique égale à la voyelle pleine de la forme I) qui rendrait compte de la différence du timbre vocalique de la deuxième syllabe [58]. De même le problème du timbre *e* d'aoristes comme *ἐκόρεσα*, *ὄλεσα*, *ἐστόρεσα*, et du suffixe du futur *-ε-ε/ο-* (type *τενῶ* ‹ *τείνω*) attend encore la solution.

L'assimilation et la dissimilation phonétiques, causes à priori probables, ne sont comme principe d'explication *individuelle* qu'un mal nécessaire, si les stades postulés (p. ex. **ἀνα-* › *ἀνε-*) échappent au contrôle historique.

---

[56] L'assimilation est certaine dans *βάραθρον* et hom. *βέρεθρον* (arc. *ζέρεθρον*) „gouffre" ‹ **βέραθρον*, **δέραθρον*; *τέρεμνον* à côté de *τέραμνον* (toujours au pluriel) „maison, demeure"; *τέμενος* „portion de territoire, enclos" à côté de *τέμαχος* „pièce, morceau".

[57] Mais crét. *ἄρατρον*.

[58] Le timbre initial, dû à un *ə̯* initial disparu, est autonome.

CHAPITRE V. LE DEGRÉ ZÉRO DANS LES LANGUES DU NORD

§ 24. Le rétrécissement du degré zéro dans les langues septentrionales

Les langues du Nord sont caractérisées par la coïncidence de $ə̯_{2,4}o$ avec la voyelle héritée *o* ainsi que par le passage de *ə* à *o* en syllabe initiale. En syllabe médiane *ə* est supprimé.

Cf. got. *arms* „bras" ‹ **(ə)orəmo-* ou **(ə̯)r̥əmo-*; v. norr. *arpr* „charrue" ‹ **(ə̯)orətro-*; v. norr. *ande* „haleine, esprit" **(ə̯)onə-t-*; got. *fulls* ‹ **pl̥ə̯no-*; got. *dauhtar* ‹ **dhugətēr*, etc. Or en syllabe initiale on a got. *fadar* ‹ **pətēr*; *staþs* cf. v. ind. *sthíti-*, grec *στάσις*, lat. *stătio*; got. *lats* „paresseux" ‹ *lētan*; v.-h.-a. *slaf* „détendu, lâche" ‹ *slēpan* (*slâfan*); germ. *blōjan* „fleurir": v. norr. *blaþ*, v.-h.-a. *blat* „feuille".

L'albanais offre un petit nombre d'exemples sûrs, ainsi *δašε* „je donnai", *δąnε* (guègue) „don"; *l'ą* (guègue), *l'ε* (tosque) „je laisse" ‹ **lădnō* ‹ **lədnō*, cf. *l'oϑ* ‹ **lēdō* (= germ. *lētan*) „je fatigue".

En balto-slave *ə* est continué en syllabe initiale dans lit. *stataũ* et slave *stoję* en face de *stóti* (*stati*); lit. *plakù*, *plàkti* „fouetter" en face de v. slave *plačǫ*, *plakati* (*sę*) „*κόπτομαι*, *κλαίω*, *πενθέω*, *θρηνέω*"; peut-être dans v. slave *sporъ* „qui rend beaucoup, abondant, avantageux" ‹ *spěti*, v. ind. *sphirá-*; slave *glogъ* „aubépine": grec *γλῶχες* „pointes d'épis", *γλῶσσα*, *γλάσσα* „langue". — La chute de *ə* interne est beaucoup mieux attestée: v. slave *ramę*, *radlo*, *plъnъ*, *dъšti*, lit. *ìrm-ėdė* „goutte, arthrite", *árklas*, *pìlnas*, *duktė̃* correspondant aux formes germaniques d'en haut; lit. *témti* „s'obscurcir" cf. v. ind. *támi-srā-* „obscurité"; *vémti* „vomir": v. ind. *vámiti*; lit. *ántis* „canard": lat. *anas*, *anătis*; lit. *jentė* „femme du frère du mari": gr. *ἐνάτηρ*, et ainsi de suite.

Les groupes *Ră* (dans *lats*, *slaf*, *blat*, *l'ą*, *plakù*, *glogъ*) ne sont pas, bien entendu, une continuation phonétique de *R̥ə* (‹ *Reə̯*), mais proviennent plutôt d'un remaniement morphologique modelé sur *Tă*‹*Tə* (p. 134 et ci-dessous p. 217).

En termes phonologiques il ne s'agit pas, dans les langues septentrionales, de la chute d'une voyelle réduite *ə*, mais plutôt de l'*absence de vocalisation* d'un *ə̯* (consonantique) médian. Les langues du Sud vocalisent les *ə̯* d'une façon partout uniforme, même à la fin du mot (= entre consonne et zéro, p. ex. gr. *-μεθα*, *γένε-α*). Dans les langues du Nord le trai-

tement est différencié, suivant la position, la syllabe initiale étant la seule à conserver ə̥ (> ŏ).

L'identification de $ə̥_{2,4}o$ et *o* est la cause de l'absence du vocalisme *ă* dans les langues septentrionales. Mais le baltique conserve encore la distinction entre l'ancienne longue *ō* et la longue nouvelle *ā* remontant à trois sources: 1) $ə̥_{2,4}ō$, 2) $oə̥_{2,4}$ antéconsonantique (p. ex. baltique **stā-tei* = lit. *stóti*), 3) *oRə* > *āR* antéconsonantique (p. ex. baltique **māltei* = lit. *málti* „moudre" < **mŏlə-tei*). En slave même, certains détails phonétiques suggèrent l'existence de *ā* à côté de *ō* (A. Vaillant *Gramm. comp. d. l. slaves* I, p. 112): les datifs sing. **u̯l̥kōi*, **u̯l̥ə̥nāi* passent en slave à *vьlku*, *vьlně* (= lit. *vil̃kui*, *vìlnai*).

La dissociation du rapport *ŏ* : *ō* en faveur de la longue nouvelle *ā* (*ŏ* : *ā*) se rattache au phénomène bien connu du remplacement, dans les alternances *morphologiques*, des longues héritées par les longues plus récentes provenant de contractions ou d'allongements compensatoires, cf. l'évincement partiel des rapports *ε* : *η*, *ο* : *ω* par *ε* : *ει*, *ο* : *ου* en grec (*ποῦς* pour **πῶς*). Le rapport *ĕ* : *ă* (< *ŏ*) entraîne, de son côté, un renouvellement du degré *ō* de la longue originaire *ē*, d'où baltique *ē* : *ā* à la place de *ē* : *ō*. L'alternance *ē* : *ō* à été conservée sous la forme *ė* : *uo* dans des couples comme lit. *sėdžiu*, *sėsti* „être assis": *súodžiai* „suie", *ė́du*, *ė̃sti* „manger": *úodas* „moucheron" (Trautmann *o. c.*, p. 66), et quelques autres, dans lesquels le lien sémantique entre les deux membres a cessé d'être senti dès une époque très reculée. De son côté *ē* : *ā* est garanti comme le procédé régulier de l'apophonie qualitative en baltique par des oppositions comme lit. *bė́gu*, *bė̃gti* „courir, fuir": *bogìnti* „sauver, emporter"; *glė̃biu*, *glė̃bti* et l'ancien itératif *glóbiu*, *glóbti* „embrasser"; *grė̃biu*, *grė̃bti* „arracher, enlever, râteler" et *gróbiu*, *gróbti* (ancien itératif, slave *grabiti*); *rieju* (pour **rēju*), *rieti* „gronder, blâmer etc.": *rojóju*, *rojóti* „chanter (coq)"; *rėplióju*, *rėplióti* „marcher à quatre pattes": *užsiropti* „grimper, gravir" (cf. lat. *rēpere*); *sprógstu*, *sprógti* „crever" = lette *sprâgstu*, *sprâgt* et lette *sprẽgât*,ancien itératif de *sprēgt* (même sens que *sprâgt*); lit. *sė́džiu*, *sėdė́ti* „être assis": *sodìnti* „planter" (cf. slave *saditi*); lit. *stiegti* (pour **stēgti*) „couvrir": *stógas* „toit".

La confusion de *ā* et *ō* en slave, si *ā* y a jamais existé, est indépendante du manque d'une distinction parallèle entre *ă* et *ŏ*, la même coïncidence ayant eu lieu en celtique, peut-être dans les mêmes conditions qu'en slave. En celtique *ō* passe à *ā* en syllabe non finale, à *ū* en syllabe finale, d'où les traces d'une distinction entre *ā* et *ō* en fin de mot: *túatha* „peuples", *mná* „femmes" < *-ās*, *firu* „hommes" (voc. plur.) < *-ōs* (v. Thurneysen *Hand. d. Altir.*, 1909, p. 33 et 52).

L'assimilation de $ə̥_{2,4}o$, ainsi que de *ə*, à l'ancien timbre *ŏ*, la chute de *ə* médian, ont eu de grosses conséquences pour le système apophoni-

que septentrional, surtout pour l'ancien rapport *degré plein* : *degré zéro*. On peut les résumer sous les titres:

1) Perte de l'alternance *o* (fondamental) : zéro
2) Perte de l'alternance *ē*, *ā*, *ō* : *ə*
3) Elimination successive du samprasāraṇa (*Re* : *R̥*).

Ces particularités septentrionales ont été en partie masquées par le développement indépendant, mais aboutissant au même résultat, des langues du Sud, surtout pour ce qui est de 1) et 3) (v. § 20), tandis que 2) reste un trait différenciateur entre le Nord et le Sud (où *ē*, *ā*, *ō* : *ă* se maintient), même à l'époque historique.

Les grandes restrictions qu'a ainsi subies le degré zéro hérité, sont compensées par la pertinacité avec laquelle les langues du Nord continuent le rapport *ei*, *eu*, *er*, *el*, *en*, *em* : *i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*.

Examinons une à une les particularités septentrionales susmentionnées.

1) Le rapport *degré plein* : *degré zéro* consistait dans les langues du Nord, comme partout ailleurs, en une véritable expulsion de la voyelle, sauf dans les racines du type *TeT*, *ToT*, dont le degré zéro *antéconsonantique* restituait le vocalisme plein (v. § 11). Le degré zéro antéconsonantique *TeT*, *ToT* était donc une espèce de variante morphologique par rapport aux formes *TR̥T*, *TR̥ə̥*, *TR̥*, *TT-* (antévocalique), *Tə̥*, degrés zéro de *TeRT*, *TeRə̥*, *TeR*, *TeT*, *Teə̥* ou de *ToRT*, *ToRə̥*, *ToR*, *ToT*, *Toə̥*. Un autre fait important c'est que la structure variée des racines crée entre elles des rapports de hiérarchie, dont voici un schéma (la partie initiale de la racine n'a pas été notée):

$$\downarrow \frac{-eRT/-\mathring{R}T,\quad -eRə/-\mathring{R}ə,\quad -eR/-\mathring{R}}{-eT/-eT,\qquad -eə/-ə} \longrightarrow \downarrow \frac{-oRT/-\mathring{R}T,\quad -oRə/-\mathring{R}ə,\quad -oR/-\mathring{R}}{-oT/-oT,\qquad -oə/-ə}$$

Les flèches indiquent la direction *formes de fondement* → *formes fondées* (v. *Prolégomènes* p. 8). Les „numérateurs" présentent les racines à sonante + *T*, ou + *ə̥*, les „dénominateurs", celles en *T* ou *ə̥* sans sonante précédente. Les dernières sont donc fondées sur les premières [1]. En outre, les racines à vocalisme *o* (à droite), qui ne connaissent pas le degré *e*, sont fondées sur les racines à vocalisme *e* alternant avec *o* (à gauche).

Une fois *ə̥* de la syllabe initiale (radicale) devenu *ŏ*, notre schéma apophonique tend à se simplifier. Le rapport *-oT* (degré plein): *-oT* (degré zéro antécons.), qui jusqu'ici n'était qu'une exception (combinatoire) au véritable manque de voyelle, reçoit un allié dans *-ō* (< *oə̥*) : *-o* (< *ə̥*). Le *ə̥* du degré zéro s'identifie ainsi au timbre du degré plein et en adopte aussi

[1] De même les racines légères en sonante sont défectives par rapport aux racines lourdes ou set (*-eR* : *-eRT*, *-eRə̥*). Mais il n'en découle aucune conséquence qui pourrait nous intéresser ici.

la quantité, d'où le rapport $\bar{o} : \bar{o}$ (ou $\bar{a} : \bar{a}$, suivant le timbre du degré plein). La variante combinatoire consistant en l'égalité du degré plein et du degré zéro s'étend donc sur un rapport qui jusqu'ici a appartenu au type principal *voyelle* : *zéro* (*oə̯* : *ə̯*). Or étant donné que les racines à vocalisme *o* sont fondées sur celles à vocalisme *e/o*, cette extension amène leur immobilité apophonique complète. D'où *-oRT*, *-oR*, *-ō*, *-ā* en fonction de degré zéro de *-oRT*, *-oR*, *-ō*, *-ā*, respectivement [2].

L'exemple le plus frappant de l'abolition du rapport *o* : *zéro* est constitué par les classes du verbe fort en germanique. Voici le jeu apophonique qu'elles présentent (vu certaines innovations préhistoriques du vocalisme on a partout ajouté le prototype indo-européen):

	infinitif	prét. sing.	prét. plur.	part. passif	indo-eur.
got.	*steigan*	*staig*	*stigum*	*stigans*	*ei* : *oi* : *i*
	-biudan	*-baup*	*-budum*	*-budans*	*eu* : *ou* : *u*
	bindan	*band*	*bundum*	*bundans*	*en* : *on* : *n̥* (antécons.)
	niman	*nam*	— [3]	*numans*	*en* : *on* : *n̥* (antévoc.)
	giban	*gaf*	— [3]	*gibans*	*e* : *o* : *e*

[2] Le raisonnement dont on vient de se servir pour expliquer la disparition du rapport *o* : *zéro* dans les langues du Nord, a été appliqué dans l'article *Problems of Germanic Quantity and Metre* (Biuletyn P. T. J. X, 1950, p. 25—44) pour éclaircir plusieurs problèmes de morphologie indo-européenne: 1) Les formes faibles du parfait indien: type principal *vavr̥tmá*, *yuyujmá*, variante *yetimá* (*e* ‹ *a* du redoublement + *y* initial de la racine). Dès que **sa-zd-imá* (‹**sa-sd-imá*) aboutit phonétiquement à *sed-imá* en s'identifiant par son vocalisme à *yet-imá*, ce type nouveau tend à supplanter l'ancienne formation à redoublement (d'où *pec-imá* etc.). — 2) Le parfait latin à redoublement: *ēdi*, *ēmi*, *ōdi*, formes à allongement du vocalisme initial, peuvent s'interpréter en même temps comme des parfaits à redoublement. Mais lorsqu'un parfait redoublé comme **se-zd-ai* (‹ **se-sd-ai̯*) devient phonétiquement *sēdī*, c'est *l'allongement du vocalisme radical* qui commence à être perçu comme le trait caractéristique du parfait (d'où *lēgi*, *vēni*, *fōdi*). — 3) Les parfaits germaniques (occidentaux et septentrionaux) de la classe redoublée $e\bar{e}_2k$, *eōk*, *eōđ*, *eōs*, *ear* (cf. got. *-aikan*, *aukan*, germ. **auđan*, v. norr. *ausa*, got. *arjan*) ont été perçus comme des formes à redoublement jusqu'à l'époque de la chute de *h* intervocalique. Sa disparition a créé des parfaits comme *heald*, *heang*, $he\bar{e}_2t$, *heōw* (cf. got. *haldan*, *hâhan*, *haitan*, germ. **hawwan*), à vocalisme identique à celui de la 1re série. Il en résulte le remplacement du redoublement par le vocalisme radical $\bar{e}_2$ (‹ *ea*, $e\bar{e}_2$), *eu* (‹ *eō*). — 4) Le suffixe nasal *-n-* ajouté en germanique à des racines variées apparaît sous la forme de la gémination d'un *n* final de la racine. L'assimilation d'un *-l* (final) + *n* (suffixal) en *-ll-*, d'où *ll* (‹ *l* + *n*) à côté de *nn* (‹ *n*+*n*) engendre un procédé morphologique nouveau consistant à géminer la finale de la racine (*k*, *t*, *p* + *n* › *kk*, *tt*, *pp*). On a eu tort de soutenir la provenance *phonétique* de ces occlusives géminées. *La même chose se passe en celtique*, où l'assimilation *l* + *n* › *ll* semble avoir aussi joué un rôle décisif.

[3] Le pluriel du prétérit (types *nemum*, *gebum*) sera traité à part (v. plus loin § 40).

Est surtout instructive la différence entre les degrés zéro *numans* et *gibans*. C'est la différence entre les racines légères en sonante et celles en consonne. Dans les deux cas la forme du degré zéro serait régulière devant un morphème consonantique. Cf. les dérivés en *-ti-* (indo-eur.): d'un côté got. *ga-baúrþs* „naissance", v.-h.-a. *giburt* ‹ *bairan*; got. *ga-qumþs* „réunion, assemblée", v.-h.-a. *kunft* ‹ *qiman*; got. *ga-munds* „mémoire", v.-h.-a. *gimunt* ‹ *man*, *munan* „considérer"; got. *ga-taúrþs* „destruction" ‹ *tairan*; d'autre côté v.-h.-a. *gift* „don" ‹ *gëban* (got. *giban*); got. *ganists* „action de guérir, sauver" ‹ *ganisan*; got. *-qiss* „convention, entente" ‹ *qiþan*; got. *ga-wiss* „liaison", *dis-wiss* „ἀνάλυσις" ‹ *widan*; got. *wists* „essence, nature", v.-h.-a. *wist* ‹ *wisan*.

Or l'ancien degré zéro ressort clairement des dérivés des trois premières classes verbales: got. *lists* „ruse", v.-h.-a. *list* (m., f.) ‹ *leisan*; got. *ur-rists* „résurrection", v.-h.-a. *ur-rist* ‹ *reisan*; got. *us-drusts* „chemin inégal" ‹ *driusan*; got. *ga-kusts* „épreuve", v.-h.-a. (*â-*, *un-*)*kust* ‹ *kiusan*; got. *fra-lusts* „perte", v.-h.-a. *fir-lust* ‹ *fra-liusan*; got. *saúhts*, v.-h.-a *suht* „maladie" ‹ *siukan*; got. *-brunsts*, v.-h.-a. *brunst* „incendie" ‹ *brinnan*; got. *ga-kunþs*, *ga-kunds* „subordination" ‹ *kann*; v.-h.-a. *-unst* (à côté de *anst*, got. *ansts*) „faveur" ‹ *ann*; got. *paúrfts* „besoin", v.-h.-a. *durft* ‹ *parf*.

Or il n'est guère douteux que le système de la conjugaison du verbe fort germanique, tout archaïque qu'il est, n'ait subi un remaniement consistant à écarter les morphèmes (désinences) consonantiques. Autrement qu'en balto-slave, où la racine du verbe fort connaît une alternance de positions antévocaliques et *antéconsonantiques* (infinitif en *-ti-*, supin en *-tu-*, part. passif en *-to-*, aoriste sigmatique en slave, futur sigmatique en lituanien, etc.) [4], il n'y a en germanique, dans toute la conjugaison du verbe fort, qu'une seule forme à désinence consonantique [5]. Il n'est point surprenant qu'une forme comme le part. passif en *-ana-* y présente le degré zéro antéconsonantique. Il a dû avoir dans la conjugaison germanique des formes-modèles à degré zéro antéconsonantique qui ont imposé leur vocalisme au participe en *-ana-*. Cf. le gén. dat. sing. **pedós*, **pedéi* à la place de **bdos*, **bdei* (§ 11), et de l'autre part l'influence des racines set̩ (degré antévocalique *TuR-a-*) sur les racines anit̩ (d'où *TuR-a-* à la place de *TR-a-*), v. plus loin sous 3).

En tout cas la différence formelle entre *numans* et *gibans* remonte en dernière ligne à *TR̥-to-* : *TeT-to-*.

[4] Fait d'une importance capitale pour la compréhension du degré allongé en balto-slave (§ 35).

[5] La désinence *-t* de la 2e p. sing. prét. n'est du reste propre qu'au gotique et au scandinave (ouestique *i*). L'impératif, avec son morphème zéro (*steig*, *-biup*, *bind*, *nim*, *gif*) occupe une place à part.

Mais les verbes à vocalisme fondamental *o* n'ont aucune forme spéciale pour le degré zéro:

	infinitif	part. passif.
got.	*haitan*	*haitans*
	stautan	*stautans*
	haldan	*haldans*
	faran	*farans*
	skaban	*skabans*

Même chose pour les dérivés en *-ti-*: got. *ga-plaihts* „consolation" < *gaplaihan*; got. *aihts* „l'avoir" < *aih*, v.-h.-a. *eigan*; got. *alds* „âge, vie" < *alan*; v. norr. *ferþ* (< **far-đi-*), v. angl. *fyrd* „voyage, expédition militaire" < *faran*; v.-h.-a. *art* „agriculture" < **arjan*; got. *fram-gâhts* „progrès", *inn-at-gâhts* „entrée" < *gaggan*.

Cf. aussi les verbes en *-nan-*, bâtis toujours sur le degré zéro de la racine: got. *af-lifnan* „rester" < *(bi-)leiban*; *dis-skritnan* „se déchirer" < *dis-skreitan*; *us-gutnan* „s'écouler" < *giutan*; *dis-hnupnan* „se déchirer" < *dis-hniupan*; *fra-lusnan* „se perdre" < *fra-liusan*; *and-bundnan* „se délier" < *bindan*; *ga-paúrsnan* „se dessécher" < *pairsan*; *us-bruknan* „ἐκκλᾶσθαι" < *brikan* „casser"; *ga-taúrnan* „périr, cesser d'exister" < *ga-tairan*. Or avec vocalisme *ă* on trouve *auknan* „se multiplier" < *aukan*; *ga-skaidnan* „χωρισθῆναι" < *skaidan* „séparer". — Masculins déverbatifs en *-n-*, noms d'agent: got. *un-wita* (gén. *-ins*) „ignorant", *fulla-wita* „parfait", v.-h.-a. *wizzo* „sapiens", *ga-wizzo* „testis" < *wait*; got. *nuta* „qui prend, pêcheur" < *niutan*; got. *skula*, v.-h.-a. *scolo* „débiteur" < *skal*; got. *ga-taúra* „déchirure" < *ga-tairan*. Mais *ufar-swara* „parjure" < *ufar-swaran*; *faúra-gagga* „οἰκονόμος" < *faúra-gaggan*.

Comp. enfin les restes des adjectifs verbaux en *-to-*: v.-h.-a. *gawiss* „certain" < *wait*; got. *kunþs* „connu" < *kann*; got. *paúrfts* „nécessaire" < *parf*; got. *wunds* „blessé" < *winnan* „souffrir"; got. *skulds* „redevable" < *skal*. Mais got. *dauþs* „mort" < **daujan* (got. *diwan*); germ. **aldaz* („nourri, élevé" > „adulte" >) „vieux" < *alan*; got. *kalds* „froid" < *kalan* (v. angl. *calan*); got. *un-at-gâhts* „inaccessible" < *gaggan*.

Mais quelques archaïsmes se maintiennent: got. *slaúhts* „abatage, immolation" < *slahan* (v.-h.-a. *slahta* est un dérivé en *-tā-*); got. *ga-faúrds* „réunion, conseil" (**furđi-* en face de **farđi-* cf. ci-dessus); got. *mulda* „poussière, terre", v. angl. *molde* < *malan* „moudre"; all. *Sülze* „eau salée", v. saxon *sultia* < *saltan* „saler"; v.-h.-a. *scidon* < *sceidan*. Dans une partie de ces exemples les formes à ancien degré zéro sont peut-être antérieures à la disparition du vocalisme fondamental *e* attesté dans d'autres langues: **per* dans grec *πείρω*, **sleg(h)* dans v. irl. *sligim* (quoique le germanique suppose **slek*), **mel* dans v. irl. *melim*, v. slave *meljǫ*.

En balto-slave le caractère rigide des racines à vocalisme fondamental *o* a laissé des traces distinctes [6]. Pour le lit. cf. surtout la 1re classe de Leskien:

présent	prétérit	infinitif et part. passé (thèmes en *-ti-*, *-to-*) [7]
vejù „poursuivre; tordre"	*vijaũ*	*výti*, *výtas*
kemšù „farcir"	*kimšaũ*	*kim̃šti*, *kim̃štas*
kerpù „couper, tondre"	*kirpaũ*	*kir̃pti*
kremtù „grignoter"	*krimtaũ*	*krim̃sti*
lendù „se glisser"	*lindaũ*	*lįsti*
mélžu „traire"	*mìlžau*	*mìlžti*
renkù „cueillir"	*rinkaũ*	*riñkti*
sergù „être malade"	*sirgaũ*	*sir̃gti*
slenkù „ramper"	*slinkaũ*	*sliñkti*
telpù „trouver place"	*tilpaũ*	*til̃pti*
trenkù „laver"	*trinkaũ*	*triñkti*
velkù „traîner"	*vilkaũ*	*vil̃kti*
gemù „naître"	*gimiaũ*	*gim̃ti*
genù „chasser"	*giniaũ*	*giñti*
menù „se souvenir"	*miniaũ*	*miñti*
mais		
áugu „croître"	*áugau*	*áugti*
kándu „mordre"	*kándau*	*kąsti*
malù „moudre"	*malaũ*	*málti*
barù „gronder, injurier"	*bariaũ*	*bárti*
kalù „enfoncer; forger"	*kalaũ*, *kaliaũ*	*kálti*

En slave on trouve en face de *bljujǫ*, *blьvati* „vomir"; *kljujǫ*, *klьvati* „frapper du bec"; *pljujǫ*, *plьvati* „cracher"; *žujǫ*, *žьvati* „mâcher" (partout ancien vocalisme *e*): *kujǫ*, *kovati* „forger, fabriquer"; *sujǫ*, *sovati* „jeter" (ancien vocalisme *o*). En face de **pelžǫ*, *pьlzati* „ἕρπειν"; *steljǫ*, *stьlati* „étendre"; **čerpljǫ*, *čьrpati* „puiser"; **serbljǫ*, *sьrbati* „avaler" (an-

[6] Le paragraphe 26 est consacré au prétendu degré zéro de *o* en balto-slave (*ur*, *ul*, *un*, *um* en face de *ir*, *il*, *in*, *im*).

[7] Les dérivés en *-ti-* des verbes en *-i̯e/i̯o-* présentent dans nombre de cas le degré zéro bien que l'infinitif correspondant l'ait perdu. Ainsi *keliù*, *kélti* „lever": *kìltis* (1) et *kiltìs* (4) „provenance"; *líeju*, *líeti* „verser, fondre": *lytìs* (4) „forme"; *periù*, *per̃ti* „baigner": *pirtìs* „étuve"; *sveriù*, *sver̃ti* „peser": *svìrtis* (1) „bras, levier (d'une fontaine)"; *šliejù*, *šliẽti* „appuyer, adosser": *šlitìs* „gerbes en meule"; *(pa)velmi*, *-velti* „vouloir, permettre": *viltis* „espoir".

Même chose pour certains adjectifs en *-to-* détachés des verbes correspondants, comme *gìrtas* „soûl" < *gérti*; *skýstas* „fluide" < *skíesti*; *tvìrtas* „fort" < *tvérti*.

cien vocalisme *e*), les verbes à vocalisme *o glagolją, glagolati* „parler"; *kolją, klati* „abattre; piquer"; *borją, brati* „lutter", ne sont pas sujets au jeu de l'apophonie. On a *mьlzą, mlěsti* „traire", mais *vladą, vlasti* „dominer"; *pьją, piti* „boire" mais *poją, pěti* „chanter" (*ě* 〈 *oi* devant consonne). Les verbes *plovą, pluti* „naviguer"; *rovą, ruti* „crier"; *slovą, sluti* „se nommer"; *snovą, snuti sę* „στημονίζεσθαι"; *trovą, truti* „ἀναλίσκειν" — doivent l'absence de l'apophonie vocalique au changement *eu̯-* 〉 *ou̯-*.

Mais il y a au moins *une* catégorie morphologique dans laquelle le balto-slave semble avoir refait le degré zéro de *ŏ* (*ă*). On sait que l'opposition du type lit. *švaitýti* : *švintù, švìsti*, slave *světiti* : *svь(t)nąti* (transitif-causatif : intransitif) est devenue productive dès une époque reculée. Cf. Stang *Das slav. u. balt. Verbum*, 1942, p. 54, 131, 277. L'opposition *oi* : *i*, *ou* : *u*, *oR* : *R* (où *o* est le degré fléchi de *e*) s'étendant aux racines à degré *o fondamental* a entraîné un degré zéro secondaire p. ex. dans slave *slěpiti* : *slьpnąti, glušiti* : *glъxnąti, sušiti* : *sъxnąti, xrьmnąti* (〈 *xromъ*), lit. *saũsinti* : *sųsù, sùsti*, suivant le modèle slave *buditi* : *bъ(d)nąti* etc. Avec allongement secondaire du degré zéro (§ 36) on a p. ex. slave *gubiti* : *-gybnąti, -studiti* : *-stynąti, učiti* : *vyknąti*.

2) Dans les langues septentrionales un *ə* médian antéconsonantique disparaît, sans trace en germanique, avec allongement compensatoire, en balto-slave (§ 35). C'est dire que les racines du type *TeRə*, degré zéro *TR̥ə̯*, soit s'identifient aux racines aniṭ *TeR*, degré zéro *TR̥* (germanique), soit en deviennent un sous-type long (*TēR*, *TR̥̄*; en balto-slave). Cette abolition de la différence entre les types principaux *TeR*(*T*) et *TeRə̯* déclenche un changement de rapport entre les types réduits (= sans sonante) *TeT* et *Teə̯* (*TĒ*). Le jeu apophonique de *Teə̯* (degré zéro antéconsonantique *Tə*) s'assimile à celui de *TeT* (degré zéro antéconsonantique *TeT*), d'où *Teə̯* (*TĒ*) à la place de *Tə*.

En germanique le manque de différence entre le degré zéro et le degré plein dans **geƀan* : **gifti-* entraîne l'identité de vocalisme de **sējan* „semer" et **sēđi-* (à la place de **sađi-*) „semence" parce que dans les racines à sonante aucune différence n'est désormais faite entre aniṭ et seṭ, p. ex. got. *baíran* : *ga-baúrþs, taíran* : *ga-taúrþs* (racines indo-eur. **bher* et **derə*).

En balto-slave, par contre, la racine de n'importe quelle structure consonantique connaîtra désormais un type à vocalisme bref et un type correspondant à vocalisme long, soit:

racines à vocalisme bref		racines à vocalisme long	
degré plein	degré zéro (antécons.)	degré plein	degré zéro (antécons.)
TeT	*TeT*	*TēT*	*TēT*
TeR	*TR̥*	*TēR*	*TR̥̄*
TeRT	*TR̥T*	*TēRT*	*TR̥̄T*

TR̥ : *TR̥̄* = *TeT* : *TēT*, p. ex. lit. *mir̃tas* : *gìrtas* (c.-à-d. **gir̃tas*) = *vèžtas* : *rěžtas*.

La rigidité des racines verbales à ancien vocalisme long est patente en germanique aussi bien qu'en balto-slave.

En germanique le plur. du prét. et le part. passé des verbes à vocalisme fondamental *ē, ō* (classe VII) conserve la voyelle du présent, par opposition aux classes I—V: got. *ga-saízlepun* „ils se sont endormis"; *faí-flokun* „ils ont plaint"; *saians* (〈 **sējanaz*) „semé". Dérivés en *-ti-*: got. *manna-seþs*, v.-h.-a. *sât* 〈 **sējan*; got. *ga-deþs*, v.-h.-a. *tât* 〈 √*dhē*. Dérivé en *-nan* : *and-letnan* „décéder", etc.

Voici des exemples de la rigidité des racines verbales à vocalisme *ė, o, uo* en lituanien (1[re] classe de Leskien): *bėgu, bėgau, bėgti* „courir, fuir"; *sėduos, sėdaus, sėstis* „s'asseoir"; *šóku, šókau, šókti* „sauter"; *púolu, púoliau, pùlti* (abrègement secondaire 〈 **púolti*) „tomber"; infinitifs *dėti, sėti, stóti, dúoti*. Et en slave: *lězą, lěsti* „ramper"; *sěką, sěkti* (v. slave *sěšti*) „couper"; *padą, pasti* „tomber"; *rěžą, rězati* „κόπτειν"; *strěčą, strěkati* „κεντεῖν"; *màžą, mazati* „enduire de graisse"; les formes dérivées types *běgnąti, sěknąti; běžati, sěděti*, contrastant avec grec (πήγνυμι :) ἐπάγην, (σήπομαι :) ἐσάπην, (τήκομαι :) ἐτάκην, etc.

Il est vrai que plusieurs de ces verbes (*bėgu, sėduos, šóku, sěkti; strěkati*) doivent leur vocalisme long au développement particulier b.-sl. (§ 39).

Le développement parallèle de l'apophonie en iranien (§ 27) apporte la preuve du lien intrinsèque existant entre la disparition de *ə* médian et l'élimination de l'alternance *ē, ō* : *ə*.

Il n'est du reste point douteux que le remplacement de *TR̥ə̯*(*T*) par *TRĒ*(*T*) n'ait été précédé, dans les langues du Nord, par l'étape intermédiaire *TRŏ*(*T*), correspondant à *TRă*(*T*) méridional. Cf. germ. **lata-* (got. *lats*) „oisif, paresseux" 〈 **lētan*; **slapa-* (v.-h.-a. *slaf*) „lâche, détendu" 〈 **slēpan*; **blađa-* (v.-h.-a. *blat*) „feuille" 〈 **blōjan* „fleurir"; v.-h.-a. *glat* „lisse" en face de lit. *glodùs*, v. sl. *gladъkъ*; lit. *sprógti* : *spragěti*; slave *plačą, plakati*: lit. *plakù, plàkti*, etc. Le rapport méridional *TRĒ* : *TRă*, résultat du remaniement de *TRĒ* : *TR̥ə̯*, s'est conservé ensemble avec *TĒ* : *Tă*, tandis qu'au nord, pour la raison alléguée plus haut (transformation du rapport seṭ : aniṭ) il a été remplacé par *TRĒ* : *TRĒ* (*TĒ* : *TĒ*).

Dans les langues septentrionales on ne se sert de *o* 〈 *ə* que pour éliminer le samprasāraṇa *TR̥̄* 〈 *TRē, TRō*. Les groupes *TT* antévocaliques et *TR̥T* 〈 *TReT, TRoT* restent au contraire intacts, puisque l'introduction de *o* (parallèle à *a* méridional) aurait fait coïncider les degrés zéro et *o*. Entre le rapport hérité *degré plein TRē* : *degré zéro TR̥̄*, et le rapport historique vivant *TRē* : *TRē*, les langues du Nord ont connu l'étape transitoire *degré plein TRē* : *degré zéro TRŏ*. P. ex. **sprēg, sprōg* :

*spr̥̄g (lit. *sprógstu* : *spùrgas*, slave *prąg* : *pьrž*), ensuite **sprēg*, **sprōg* : **sprŏg* (dans lit. *spragěti*, norv. *spraka*).

L'élimination du samprasāraṇa y a donc été antérieure à l'identification des degrés plein et zéro dans les racines à vocalisme fondamental *o*. Schéma chronologique général:

degré plein (*T*)*Rō*, *Tō* > (*T*)*Rō*, *Tō* > (*T*)*Rō*, *Tō*
„ zéro (*T*)*R̥̄*, *Tŏ* > (*T*)*Rŏ*, *Tŏ* > (*T*)*Rō*, *Tō*.

3) Le sort des sonantes vocaliques *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* dans le groupe septentrional a été autre que dans les langues du Sud. C'est seulement au Nord que les reflets *antéconsonantiques et antévocaliques* de *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* sont identiques ce qui nous fait penser à des phonèmes autonomes, distincts de *r*, *l*, *n*, *m* (§ 12): le type *TR̥ə-o-* y a pu passer par le stade *TR̥-o-*, avec *R̥* devenu phonologique et identique à *R̥* de *TR̥-to-*, s'opposant à la *consonne R* de *TR-o-*.

Les *R̥* de *TR̥ə-o-* et *TR̥-to-* aboutissent aux mêmes résultats historiques: germ. *ur*, *ul*, *un*, *um*, balt. *ir*, *il*, *in*, *im* (et *ur*, *ul*, *un*, *um*), slave *ьr*, *ьl*, *ьn*, *ьm* (et *ъr*, *ъl*, *ъn*, *ъm*) avec passage secondaire de *ьn*, *ьm* > *ę*, *ъn*, *ъm* > *ǫ* devant consonne. Voilà la grande différence par rapport au Sud, où *TR̥ə-o-* devient *TaR-o-* uniformément dans toutes les langues de ce groupe, tandis que *TR̥-to-* se maintient pour subir ensuite un traitement différent suivant la langue (ainsi *r̥* : gr. *ϱα*, lat. *or*, celt. *ri*, arm. *ar*), et suivant la sonante (*r̥* : *n̥* = gr. *ϱα* : *α*, lat. *or* : *en*, celt. *ri* : *an*), traitement sans rapport aucun avec le sort de *R̥* de *TR̥ə-o-*, toujours et partout le même.

Reste ouvert le problème si le Nord a changé *TR̥ə-o-* et *TR̥-to-* directement en germ. *TuRə-o-*, *TuR-to-*, balto-slave *TiRə-o-*, *TiR-to-*, ou s'il faut interpoler une étape septentrionale commune *TR̥-o-*, *TR̥-to-*, avec *R̥ phonologique* existant devant voyelle aussi bien que devant consonne. La première éventualité est recommandée par la différence de traitement de *TR̥ə-to-* en germanique et en balto-slave (*TuR-to-* en germanique mais *TīR-to-* en balto-slave), la deuxième, par le parallélisme frappant *uR* germanique: *iR* balto-slave pour toutes les sonantes et toutes les positions. Si l'on adopte la première solution, on concevra le développement de la voyelle antésonantique (*u*, *i*, respectivement) comme la transformation de l'ancien contraste *TR-o-* : *TR̥ə-o-* en *TR-o-* : *TuR-o-* (*TiR-o-*); ensuite seulement *uR*, *iR* auraient supplanté *R̥* devant consonne (*TR̥-to-* > *TuR-to-*, *TiR-to-*). Cette solution présente l'avantage de poser un parallélisme de développement entre le Nord et le Sud, où *aR* n'a remplacé *R̥* que dans les anciens complexes *TR̥ə-o-* tandis que devant consonne *R̥* continuait d'abord à survivre dans les langues méridionales.

Quoi qu'il en soit, le parallélisme du rôle morphologique de mérid. *TaR-o-* et de sept. *TuR-o-* ou *TiR-o-* est frappant. Tout comme *TaR-* au sud (§ 20), *TuR-* ou *TiR-* remplacent dans les langues du Nord le groupe hérité *TR-* antévocalique dans la mesure où il s'agit de formations vivantes. Sur le modèle des racines seṭ les racines aniṭ remplacent *TR-* par *TaR-*, *TuR-* (*TiR-*), respectivement, surtout dans la conjugaison des verbes forts et en dérivation primaire. Mais le point sur lequel il faut insister, c'est que l'*innovation n'est pas indo-européenne* et qu'un prototype **m̥ₑnē* ou **m̥ₒnē*, précurseur de gr. *μανῆναι*, got. *munan*, lit. *miněti*, slave *mьněti*, n'y a pas existé; **mnē* (**mn-ē-*) est le seul prototype possible, les reflets historiques reposent sur un remaniement parallèle de cette forme. Voici quelques exemples:

Le germanique présente toujours la forme **TuR-ana-* au part. passé des verbes forts IV, même pour les racines notoirement aniṭ comme got. *qiman* : *qumans* (indo-eur. **gem* > **gᵘem*)[8]. Il faut y voir non seulement une influence du degré zéro antéconsonantique (v. plus haut sous 1), mais aussi celle des racines seṭ. Puisque ces dernières apparaissaient sous la forme *TuR* devant consonne aussi bien que devant voyelle, il n'est pas surprenant que le degré zéro *TuR* antéconsonantique des racines aniṭ ait supplanté la forme *TR* antévocalique. En réalité c'est ce qu'on attend à priori comme effet morphologique immédiat de la coïncidence des types *TeR*/*TR̥* et *TeRə*/*TR̥ə*. Comp. aussi les dérivés en *-a-* ou *-i-* bâtis sur les verbes forts IV: got. *ga-baúr* m. „repas commun", *ga-baúr* n. „contribution", *muns* m. (en *-i-*) „pensée, décision", *qums* „arrivée", v.-h.-a. *kumi* < *qiman*. Thèmes en *n* : v.-h.-a. *munt-boro* „patronus" („qui apporte la protection"), *erbi-nomo* „héritier" („qui prend l'héritage").

Le présent balto-slave du type *TiRe/o-* (= type v. ind. *tudáti*) comprend des verbes à racine seṭ et aniṭ. Ainsi lit. *ginù*, *giñti* „défendre", *imù*, *iñti* „prendre", *pinù*, *pìnti* „tresser" de **ghen*, **(i̯)em*, **pen*, respectivement, en face de *minù*, *mìnti* „fouler", *pilù*, *pìlti* „verser, remplir" < **menə*, **pelə*; slave *čьnǫ*, *(j)ьmǫ*, *mьrǫ*, *pьnǫ*, *žьmǫ* < **ken*, **(i̯)em*, **mer*, **pen*, **gem*, mais *dъmǫ*, *mьnǫ*, *pьrǫ*, *tьnǫ*, *tьrǫ*, *žьrǫ* < **dhemə*, **menə*, **sperə*, **temə*, **terə*, **gerə*. Aoriste slave en *ā*, type *TiRa-* : *bьra-*, *dьra-* (part. passif s.-cr. *dȓt*, žem. *dir̃tas*), *gъna-*, *(j)ьma-*, *pьra-* < **bher*, **der*, **ghen*, **(i̯)em*, **per*, mais *stьla-*, *zъva-* < **stelə*, **ĝheu̯ə*. Prétérit lit. en *ė*, type *TiRē-* : *gimiaũ*, *giniaũ*, *miniaũ* < **gem*, **ghen*, **men* et les présents du type *biréti* (*byrěti*) „être dispersé, éparpillé", *miněti*; slave *mьněti* < **men* mais *pьrěti* < **(s)perə*. Même chose pour les thèmes nominaux dérivés, p. ex. lit. *giminẽ* „parenté, famille, etc.", *ìškila* (*ìškyla*) „élévation, côte", *núomirulis* „épilepsie", *žìlas* „gris" < **gem*, **kel*, **mer*, **ĝhel*, mais *ãtskiras*

[8] Perfecto-présent got. *man* „je crois", plur. *munum* < **men*, *skal* „je dois": *skulum*.

„séparé, individuel“, *girà* „espèce de boisson fermentée (russe *kvas*)“, *miliñys* (à côté de *maliñys*) „blé à moudre“, *pãminos* „déchet du macquage“ < **skerə*, **gerə*, **melə*, **menə*.

Dans les langues du Sud c'est le nouveau timbre vocalique *a* qui a rendu possible l'élimination du samprasāraṇa (§ 20). Au nord, l'ambiguïté du type (*T*)*R̥T* n'a pu être écartée qu'après le passage de *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* à *ur*, *ul*, *un*, *um* ou *ir*, *il*, *in*, *im*.

Voici la solution adoptée par les langues septentrionales:

(*T*)*eRT* (*T*)*ReT* (degré plein) ↘ ↙ (*T*)*R̥T* (degré zéro) passe à (*T*)*eRT* (*T*)*ReT* (degré plein) ↘ ↙ (*T*)*uRT* [9] (degré zéro),

d'où une bifurcation (*T*)*eRT* : (*T*)*uRT* = (*T*)*ReT* : (*T*)*RuT* [9].

Mais l'existence du type germ. (*T*)*RuT*, balto-slave (*T*)*RiT* est passagère. Une fois établi, il cède lui-même la place à (*T*)*ReT*. L'élimination du samprasāraṇa s'accomplit donc, tout comme au Sud, en *deux* étapes.

Exemples de traitement du samprasāraṇa dans les langues du Nord:

Germanique. Restes de l'ancien degré zéro: v. angl. *bred*, all. *Brett*: got. *fotu-baúrd*, v. angl. *bord*, v. norr. *borþ* „planche“; v. norr. *draga* „tirer“: *dorg* „ligne à pêcher“; v. norr. *hress* „agile“: *horskr* „intelligent“, v. angl. et v.-h.-a. *horsc* (autres exemples chez Dieters *Laut- u. Formenlehre* p. 8).

Procédé d'élimination ancien, forme (*T*)*RuT*: Le participe passé et le pluriel du prétérit de certains verbes forts III ainsi que le participe passé de certains verbes forts IV reposent sur le type (*T*)*RuT* remplaçant (*T*)*R̥T*:

v.-h.-a.	*brëttan* „tirer“ (v. sax. *brëgdan*)	: *bruttum*	: *gi-brottan*
	brëstan „crever“	: *brustum*	: *gi-brostan*
	drëskan „battre (en grange), égrener“	: *druskum*	: *gi-droskan*
	flëhtan „tresser“	: *fluhtum*	: *gi-flohtan*
	hrëspan „tirer“	: *hruspum*	: *gi-hrospan*
	ir-lëskan „s'éteindre“	: *ir-luskum*	: *ir-loskan*
v. angl.	*friȝnan* „s'informer, demander“	: *fruȝnon*	: *fruȝnen*
got.	(*ga*)*wrisqan* „croître, porter des fruits“	:	: v. norr. *roskenn* „mûri, adulte“
v.-h.-a.	*brëhhan* [10] „casser“	: (*brâhhum*)	: *gi-brohhan* [11]

[9] (*T*)*iRT*; (*T*)*RiT* en balto-slave.

[10] Dans une série de verbes forts IV l'allemand (y compris le bas all.) a (*T*)*RuT* en face de (*T*)*ReT* des autres langues germaniques. Il ne s'agit probablement pas d'un archaïsme, mais d'un „hyperarchaïsme“: *rëchan* „venger“, *girohhan*; *sprëchan* „parler“, *gi-sprohhan*; *trëchan* „tirer“, *gitrohhan*; *trëffan* „atteindre“, *gitroffan*. Car on a aussi *stëchan* „piquer“: *gistohhan*.

Comp. v. angl. *ȝe-wrecen*, *ȝe-sprecen*, v. norr. *vrekenn*, *drepenn*, got. *wrikans*.

[11] got. *brikan* : *brukans*, *gabruka* f. „morceau“.

présents *tudáti*: got. *trudan*, v. norr. *troþa*, „marcher“ en face d'ouestique *tredan*, *trëtan*; v. norr. *knoþa* „pétrir“, mais v. angl. *knedan*, v.-h.-a. *knëtan* (cf. v. slave *gnetǫ*);

got. *ga-nah* „il suffit“: *ganaúha* „suffisance“, *bi-nah* „il est permis, nécessaire“ = *binaúht ist*, v. angl. *ȝe-neah*, *ȝe-nuȝon*, v.-h.-a. *ginuht*.

Exemples isolés: v.-h.-a. *nusk*(*i*)*a* „boucle, fibule“ et *nusta* „jonction, liaison“ < √*nedh* „lier“, cf. v. norr. *nist*(*e*) (même sens) < **nedh-s-to-*, all. *Nestel* „aiguillette“; v. norr. *nǫs* f. (< **nasu* < **nasō*), v. angl. *næs-* (en composition), v.-h.-a. *nasa* „nez“, mais v. angl. *nosu* (< **nusō*), all. *Nüster*; got. *lustus*, v. angl. et v.-h.-a. *lust* „envie“, cf. gr. *λιλαίομαι* (< *λι-λασιομαι*) „convoiter“, *λάστη·πόρνη* (Hésychius), lat. *lascivus*; got. *lasiws* „faible, impuissant“: v. angl. *lyso* „mauvais, nuisible“ (< **lusiwa̹-*); v.-h.-a. *grubilon* < *graban* „creuser“, cf. v. tchèque *hřbieti*; v.-h.-a. *krota* et *krëta* „crapaud“; germ. **rustō* et **rastō* „repos“.

Procédé d'élimination récent, forme (*T*)*ReT*:

Le part. passé des verbes forts V dont la voyelle radicale est précédée d'une sonante. Après *r* : got. *fraihans* „demandé“, *wrikans* „poursuivi, persécuté“; après *l* : *hlifans* „volé“, *ligans* „couché“, *lisans* „cueilli“; après *n* : *ga-nisans* „guéri“, *nipans* „aidé“; après *m* : *mitans* „mesuré“; après *w* : *-widans* „lié“, *ga-wigans* „secoué“, *wisans* „resté“; v.-h.-a. *gi-lëgan*, *gi-lëran*, *gi-nësan*, *gi-mëzzan*, *gi-wëtan*, *gi-wëgan*, *gi-wësan*, et en outre *gi-krësan* „rampé“, *gi-trëtan* „marché“, *gi-phlëgan* (all. *gepflogen* est une innovation), *gi-knëtan* „pétri“, *gi-fnëhan* „respiré“, *gi-wëban* „tissé“ (all. *gewoben*), *gi-jëhan* „dit“, *gijëtan* „sarclé“, *gi-jësan* „fermenté“ (all. *gegoren*). — Le même vocalisme se retrouve dans les féminins en *-ti-*, got. *ganists* „guérison“, v.-h.-a. *ginist*; got. *ga-wiss* et *dis-wiss* < *widan*; *wists* „essence, nature“, v.-h.-a. *wist* < *wisan*.

Balto-slave. Procédé d'élimination ancien, forme (*T*)*RiT*:

Un seul verbe fort l'a conservée, lit. *bredù*, *bridaũ*, *brìsti* „passer à gué“, slave **bredǫ*, **bresti*, mais v. slave *neprěbrьdomъ* „*ἀπέραντος*“, v. slave (russe) aoriste *pribrьde* et pol. *brnąć* (< **brьdnǫti*). — Autres exemples: lit. *drebiù*, *drẽbti* „éclabousser“: *drimbù*, *drìbti* „tomber (p. ex. écume)“; lit. *dreskiù*, *drẽksti* „déchirer, tirailler“: *dryskù*, *drìksti* „être déchiré, se déchirer“; lit. *drebė́ti* : *dribčióti* „trembler“ [12]; lit. *grìdyti* „errer“, v. slave *grędǫ*, *gręsti* „*ἔρχομαι*, *πορεύομαι*“, cf. lat. *gradior*; lit. *grẽsti* „menacer“: *grìsti* „se dégouter de qc.“; v. pruss. *auklipts* „caché“: gr. *κλέπτω*, lat. *clepo*, got. *hlifan* „voler“; lit. *knebénti* et *knabóti* „fouiller etc.“ = *knìbinti* et *knýboti*; lit. *krečiù*, *krẽsti* „secouer“: *krintù*, *krìsti* „tomber“; lit. *ìšplečiu*, *išplẽsti* „étaler“: *splintù*, *splìsti* „s'élargir“; lit. *trepsiù*, *trepsė́ti* „trépigner“ = *trypiù*, *trỹpti* (avec allongement secondaire); v. slave *lьgъkъ*

[12] Mais v. prussien *dirbinsnan* comporte un véritable degré zéro.

„léger“ correspondant à v. ind. *raghú-*, gr. *ἐλαχύς* „petit, mince“, lat. *levis* „léger“; v. slave (*vъ*)*nьzǫ* „ficher, percer“, cf. *nožь* „couteau“. A ajouter les itératifs du type (*T*)*RīT* à côté de (*T*)*RēT*, qui attestent une ancienne alternance (*T*)*ReT* : (*T*)*RiT* dans la conjugaison du verbe-base. Ainsi v. slave (s.-cr.) *u-gnitati* en face de *-gnětati* ⟨ *gnetǫ*; *-gribati* : *-grěbati* (cf. aussi v. tchèque *hřbu*, *hřbieti* „être enterré, gésir“) ⟨ *grebǫ*; *-plitati* : *-plětati* ⟨ *pletǫ*; *-ricati* : *-rěkati* ⟨ *rekǫ*.

L'allongement secondaire du balto-slave (§ 39) semble dans certains cas avoir changé le rapport *e* : *ĭ* en *ē* : *ĭ*. Cf. v. slave *strěčǫ*, *strěkati* „*κεντεῖν*“: *strьkati* (tchèque *strkati* „heurter“, russe *strekatь* „piquer“, s.-cr. *střcati* „jaillir“). Ces cas ont probablement fourni le modèle à l'apophonie secondaire *rēž* : *riž* dans slave *rěžǫ*, *rězati* : **rьznǫti* (pol. *rznąć*), lit. *rėžiu*, *rėžti* : **riž* (dans *ráižau*, *ráižyti*).

Les survivances assez nombreuses de (*T*)*RiT* (en tant que remplaçant morphologique de (*T*)*iRT*) prouvent que son élimination par (*T*)*ReT* ne s'est pas réalisée jusqu'au bout. Il y a même des exemples sporadiques de la pénétration de *i*, à la place de *e*, dans les racines du type *TeT*. En lituanien l'élimination de l'alternance *degré plein* : *d. zéro* dans les verbes forts en *-i̯e/o-* a créé une opposition vocalique nette entre ces verbes et leurs dérivés à infixe nasal:

drebiù, *drẽbti* : *drimbù*, *drìbti* (degré plein *dreb*, degré zéro refait *drib*)
dreskiù, *drẽksti* : *dryskù* (⟨ **drinskù*), *drìksti*
slepiù, *slẽpti* : *-slimpù*, *-slìpti*
splečiù, *splẽsti* : *splintù*, *splìsti*...

Les formes à infixe nasal reposent régulièrement sur le degré zéro de la racine (*ri*, *li*). Or celui-ci, éliminé dans les formes faibles (infinitif, participe en *-to-*, etc., du verbe-base), est perçu comme étant impliqué par l'infixe nasal du dérivé. Dégagé du voisinage de la liquide, le passage *e* ⟩ *i* devient désormais un morphème accessoire de la forme à nasale, d'où *kvepiù*, *kvẽpti* : *-kvimpù*, *-kvìpti* (à côté de *kvempù*, *kvèpti*); *teškiù*, *tẽkšti* : *tyškù* (⟨ **tinškù*), *tìkšti*; *kimbù*, *kìbti* ⟨ *kab*, *keb*; *-vìpti* ⟨ *vep*, et ainsi de suite.

Procédé d'élimination récent, forme (*T*)*ReT*:

Lit. *metù*, infinitif (degré zéro) *mèsti*, part. passé *mèstas* „jeter“; de même *nešù*, *nèšti*, *nèštas* „porter“; *vedù*, *vèsti*, *vèstas* „conduire“; *vežù*, *vèžti*, *vèžtas* „conduire en char“. — Slave *klepljǫ*, infinitif (degré zéro) *klepati*; *krešǫ*, *kresati* „battre le briquet“; *pleščǫ*, *pleskati* „faire du bruit en claquant“, etc.

Au nord et au sud, les points initiaux et finals de l'évolution du samprasāraṇa (*-R̥T*, *-ReT*) sont donc identiques. Mais il n'y a qu'un *parallélisme de développement*, et il faut se garder, en posant mér. (*T*)*RaT* = sept. (*T*)*RuT*, (*T*)*RiT*, de les faire remonter à indo-eur. $(T)R_eT$ ou $(T)R_oT$.

Voici des rapprochements reposant sur (*T*)*R̥T*, degré zéro de (*T*)*ReT*, remanié d'une façon *indépendante* au sud (§ 20) et au nord (§ 24) de l'Europe: got. *brukans*, lat. *fractus*; lit. *grìdiju*, lat. *gradior*; v. pruss. *auklipts*, gr. *ἐκλάπην*; lit. *knìbinti*, gr. *κνάπτω*; got. *lustus*, gr. *λιλαίομαι*, lat. *lascivus*; slave **lьgъkъ*, gr. *ἐλαφρός*, v. irl. *laigiu* (comparat.); got. *ganaúha*, lat. *nactus*, tandis que le balto-slave en est déjà à *nèštas*; v.-h.-a. *nusk*(*i*)*a*, irl. *nasc*[13].

Les transformations du nom du nez sont en partie dues à la tendance d'éliminer le samprasāraṇa. Le paradigme indo-européen était probablement sg. nom. **nōs*(*s*), acc. **nósm̥*, gén. **n̥sés*, dat. **n̥séi*, plur. nom. **nóses*, etc. En indo-iranien le samprasāraṇa de *n̥* a été écarté de façon normale (*n̥-* ⟩ *na-*, cf. § 12). En italique *n̥* est remplacé par *na*, d'où un paradigme radical **nōs*, **nósm̥*, **nasés*, ensuite, avec la généralisation du timbre *a*: **nās*, **nasm̥*, **nasés*. Les formes historiques (*nāris*, *nāsus*) reposent sur **nās*. En balto-slave le paradigme **nōs*: **nósm̥* est transformé en **nās*: **nósm̥*, *ā* (lit. *o*) étant la longue nouvelle correspondant à *ŏ*; d'où lit. *nósis*, slave **nosъ* résultant de la généralisation d'un seul degré vocalique (cf. aussi lit. *nasraĩ* „gueule“). Le germanique enfin a généralisé le degré *ŏ* non allongé des cas forts (v.-h.-a. *nasa*, v. norr. *nǫs* ⟨ **nasō*), mais v. angl. *nosu*, all. *Nüster* remontent à *nu-* remplaçant *n̥*, tandis que les dérivés v. angl. *nóse* „promontoire“ et norv. *nós* „museau“ maintiennent la longue de l'ancien nom. sing. **nōs*(*s*).

L'indépendance des remaniements septentrionaux et méridionaux nous semble assurée dans la même mesure que celle de la transformation, dans les langues européennes, de *TR-* (antévoc.) en *TuR-* (*TiR-*) et *TaR-*, respectivement, ou celle de l'élimination du rapport *o* (fondamental): *zéro*, accomplie au nord de même qu'au sud.

§ 25. Une confrontation du Sud et du Nord et la position du hittite

Les changements du degré zéro analysés aux paragraphes précédents peuvent être résumés dans un tableau synoptique mettant en relief les parallélismes et les divergences des développements méridional et septentrional:

[13] L'identité apparente gr. *πλατύς* = lit. *platùs* (même sens) ne peut s'expliquer que par une transformation d'indo-eur. **pl̥tu-* en **platu-* en lituanien. Ce remaniement n'a rien à faire avec le remplacement méridional de (*T*)*R̥T* par (*T*)*RaT*. Le Nord ne recourt jamais à cet expédient, qui n'y serait du reste point appliquable. La décomposition de (*T*)*RaT* en (*T*)*R̥T* plus insertion de *ă* (§ 20) ne peut s'effectuer que si *R̥* est un *phonème consonantique* (*R* + *a* ⟩ *Ra*), tandis que dans les langues septentrionales l'existence d'un *R̥* voyelle n'est point exclue (v. plus haut sous 3); *R̥* + *o* y serait distinct de *R* + *o*. Cf. du reste les remarques sous 2), p. 217. — La forme lituanienne *platùs* recèle tout simplement le degré *o*: (*iš*)*plečiu* ⟩ *platùs*, comme *badùs* „piquant“ ⟨ *bedù*, *bèsti*; *darkùs* „vilain, laid“ ⟨ *derkiù*, *der̃kti*; *kartùs* „amer“ ⟨ *kertù*, *kir̃sti*; et ainsi de suite.

degré plein	degré zéro indo-européen	degré zéro méridional	degré zéro septentrional
-RĒ (*-Reə̥*) *TĒ* (*Teə̥*)	*-R̥̄* (= *-R̥ə̥*) *Tə*	*-R̥̄* > *-Ră* *Tă* (grec aussi *Tĕ*, *Tŏ*)	*-R̥̄* > *-Rŏ* > *-RĒ* *Tŏ* > *TĒ*
-ReT	*-R̥T*	*-R̥T* > *-RaT* > *-ReT*	*-R̥T* > *-RuT*[14] > *-ReT*
TeT- (antév.) *TeR-* (antév.) *-eRT-* (antév.) *-oR(T)*	*TT-* *TR-* *-R̥T-* *-R̥(T)*	*TT-* > *TaT-* *TR-* > *TaR-* *-R̥T-* > *-aRT-* *-R̥(T)* > *-aR(T)* (antévoc.) > *-oR(T)*	*TT-* > *TeT-* *TR-* > *TuR-*[15] *-R̥T-* (*-uRT-*)[16] *-R̥(T)* > *-oR(T)*

Les parallélismes et les différences en question, concernant l'utilisation de l'apophonie, le remplacement de certaines de ses formes par d'autres, sont *d'ordre morphologique*. Il est cependant indubitable que ces transformations morphologiques ont été entraînées par des modifications survenues entretemps dans l'état phonologique de la langue, donc par des changements phonétiques.

Si le trait unissant toutes les langues européennes est la distinction de *e* et *o*, celui qui oppose le Sud au Nord est le scindement de *ŏ* en *ŏ/ă* dans les conditions connues (§ 19). L'utilisation morphologique de *ă* — provenant de *ə̥o* (*oə̥*), *ə*, et développé dans les groupes *TR̥ə̥-* — a été déterminée par les facteurs suivants: 1) le fait qu'il n'y a pas eu collision entre le timbre vocalique nouveau (*ă*) et les timbres vocaliques hérités; 2) le motif morphologique représenté par l'ambiguïté du sampasāraṇa; 3) le motif de structure formelle lequel a favorisé l'incorporation de sous-morphèmes accessoires (*Prolégomènes* p. 10—11). Ce sont le deuxième et le troisième facteurs qui expliquent le remplacement de *TR̥T* (provenant de *TReT*, *TRoT*) par *TRaT*, tandis que *TaT*, *TaR(T)* à la place de *TT*, *TR̥*, *TR̥T* antévocaliques ne ressortent que du troisième. L'expansion du type *TaR(T)* conduit en même temps à la suppression de l'apophonie *degré plein* : *degré zéro* dans les racines à vocalisme fondamental *o* (v. § 20).

L'autre fait phonétique important c'est le passage, dans les langues individuelles du Sud, de *R̥* à *voyelle* + *R* ou *R* + *voyelle*, ce qui déclenche l'abolition du degré zéro de *TReT* (§ 20).

---

[14] *-RiT* en balto-slave.
[15] *TiR-* en balto-slave.
[16] *-iRT-* en balto-slave.

Dans les langues du Nord, l'identité de la voyelle provenant de *ə̥o*, *ə*, avec la voyelle héritée *o* et, de l'autre côté, la chute de *ə* en syllabe interne, ont supprimé d'emblée le degré zéro spécial tant de la série *o* (fondamental) que des racines en voyelle longue.

Une autre particularité du Nord: la coïncidence phonétique de *R̥* dans *TR̥ə̥-o-* et *TR̥-to-*[17] (mais *TR̥ə̥-to-* présente une différence d'ordre *quantitatif* en balto-slave). Noter enfin le sort particulier du samprasāraṇa dans les langues septentrionales.

Ici encore le facteur 3) est responsable du remplacement du degré zéro du type *TR-o-* par *TuR-o-* (germanique) ou *TiR-o-* (balto-slave).

Le parallélisme entre le Sud et le Nord s'étend donc a) sur le samprasāraṇa: ici et là *TReT* = degré zéro de *TReT*; b) sur le degré zéro du vocalisme *o*: ici et là le vocalisme *o* devient rigide; 3) sur *TaR* correspondant à *TuR*, *TiR* septentrional, remplaçant d'un *TR* antévocalique. Or même les parallélismes a) et b) ne sont que fortuits, le Sud n'arrivant au résultat final que par le détour du vocalisme *ă*, lequel fait défaut dans les langues septentrionales.

Le hittite est une langue européenne, non seulement au sens géographique (probabilité d'une invasion venant de l'Europe), mais surtout au sens linguistique puisqu'il oppose *e* et *o* (hitt. *a*). Une caractéristique détaillée du système apophonique du hittite semble prématurée à l'état actuel de nos connaissances. L'écriture cunéiforme nous laisse dans l'incertitude sur maint point: sur la quantité vocalique, sur les diphtongues, sur le caractère phonétique ou purement graphique de certaines voyelles, sans parler de l'accentuation. Le traitement des „laryngales" (*h* mis à part)[18], surtout leur vocalisation, sont encore incertains.

Il y a néanmoins deux faits phonétiques qui se laissent déterminer avec un degré suffisant de certitude et dont le concours a eu une répercussion importante sur le degré zéro en hittite.

1) L'un c'est l'absence d'une distinction entre *o* et *a*, trait en somme *archaïque* (cf. § 19), qui ne nous autorise guère de classer le hittite avec les langues du Nord:

mérid. *ŏ* = hitt. *a*, p. ex. hitt. *apa* „en arrière", *pra* „en avant" = gr. *ἀπό*, *πρό*, celt. *ro-*;

---

[17] Dans les langues septentrionales, autrement qu'au sud, les *R̥* antévocaliques et antéconsonantiques sont toujours traités de manière identique, en passant à *uR* (germanique), *iR* (balto-slave). Pour ce qui est des langues méridionales, cet accord de traitement n'existe qu'en arménien et en hittite (*ar*, *al*, *an*, *am* dans les deux positions), partiellement en celtique (pour la nasale: *an*, *am*).

[18] On ne peut pas exclure la possibilité que *h* représente un syncrétisme de deux „laryngales" (*Et. indo-eur.* p. 254).

hitt. *hastai* „os“: gr. ὀστέον, lat. *os*, arm. *oskr*;
hitt. *kwat* „pourquoi“: lat. *quod*;
hitt. *spanti* „il verse une libation“ (vocalisme *o* de la 2e conjugaison = parf. indo-eur.): lat. *spo-pondit* (gr. σπένδω);
hitt. désinences *-as-*, *-an* (nom., acc. sing. thématiques), p. ex. *septam-as* = lat. *septimus*, *pet-an* = gr. πέδον;
hitt. *-as*, désinence du gén. sing. athématique = gr. -ος;
hitt. *-sk-izzi* c.-à-d. *-sk-ezi* (3e p. sing.), *-sk-anzi* (3e p. plur.): gr. -σκε/ο-;

mérid. *ō* = hitt. a, p. ex. hitt. *laman* „nom“ = lat. *nōmen*;
hitt. *pas(z)i* „il boit“: gr. πῶμα „boisson“, lat. *pō-tus*, lit. *puo-tà*;

mérid. *ă* = hitt. *a*, p. ex. hitt. *apa* = gr. ἀπό;
hitt. *ark-* „enfermer; tenir éloigné“: gr. ἀρκέω, lat. *arceo*;

mérid. *ā* = hitt. *a*, p. ex. hitt. *tayezi* „il vole“: gr. τητάω (τᾱτάω) „priver“, v. sl. *tajǫ* „cacher“;
hitt. *ya-* „aller“: lit. *jóti* „aller à cheval“.

2) L'autre trait caractéristique du hittite c'est le passage de r̥, l̥, n̥, m̥ antévocaliques et antéconsonantiques, à *ar*, *al*, *an*, *am*, rappelant le traitement antévocalique des langues méridionales et le traitement général de r̥, l̥, n̥, m̥ en arménien. La vocalisation *uR*, *iR* n'est propre qu'aux langues septentrionales. Les exemples sûrs ne sont pas nombreux:

n̥: hitt. *pankus* „tout, chaque“ ⟨ **bhn̥ĝhu-* (ind. *bahú-* „épais, abondant, nombreux“, grec παχύς „épais);
hitt. *anzas* „nos, nobis“ ⟨ **n̥s*, cf. v. ind. *as-m-*, gr. ἄμμε, germ. *uns*;
hitt. *laman* „nom“ ⟨ **nōmn̥*, cf. v. ind. *nāma*, gr. ὄνομα, lat. *nōmen*;
hitt. (*eshar* „sang“), gén. *esnas*, instr. *eshant* (*an* ⟨ n̥ devant désinence consonantique);
hitt. *-anki*, suffixe d'adverbes numéraux ⟨ *-n* + *ki*, cf. grec -ακι(ς);

r̥: hitt. *karti* „au coeur“ (dat.) ⟨ **kr̥di*, cf. grec καρδία, lat. *cord-*, lit. *širdìs*;
hitt. *parkus* „haut“: arm. *barjr* (même sens), v. ind. *br̥ha(n)t-*, etc.;
hitt. *arskezi* „il vient“ = v. ind. *r̥ccháti*;
hitt. *eshar* „sang“ = v. ind. *ásr̥k*, gr. ἔαρ.

Parmi les exemples allégués par M. Szemerényi KZ LXXIII, 1955, p. 71 ssq. pour prouver indo-eur. r̥ ⟩ hitt. *ur* il n'y a que *gurtas* „forteresse“ (⟨ **ghr̥dhos*?) qui mérite l'attention. La plupart des autres, d'ailleurs d'étymologie douteuse, semblent contenir le groupe *ur̥* (⟩ *ur*). De même hitt. *katta* = grec κατά mis à part, tous les exemples incertains servant à établir la correspondance indo-eur. n̥ = hitt. *a* offrent un *n* suivi de *s*. Comme l'a remarqué Sturtevant (*Hittite Grammar*, 1933, p. 134), la différence de traitement de *ns* dans *anzas* et *kwaskizzi* semble conditionnée par le caractère vocalique ou consonantique du phonème suivant (*ans-a-*, *kwans-k-*), cf. la différence grecque (crét.) ἐς τὸν : ἐνς ὀρθόν.

Le concours des particularités 1) et 2) déclenche la *coïncidence du degré o et du degré zéro* pour toutes les racines du type (*T*)*eR*(*T*). Or les racines du type *TeT* (sans sonante interne) étant fondées sur le type développé *TeRT*, la coïncidence en question entraînera le remplacement du degré zéro antéconsonantique *TeT* par le degré *o* correspondant, c.-à-d. par *ToT*. Il faut donc s'attendre à trouver hitt. *TaT* (⟨ **ToT*) là où les autres langues européennes présentent *TeT* comme degré zéro (antécons.) de *TeT*. C'est en effet le cas, au moins dans deux catégories morphologiques importantes, la flexion du verbe radical athématique et la formation de l'itératif en *-ske/o-*.

Verbe radical athématique. Les deux premières personnes dup luriel offrent *a* en face de *e* du singulier; quant à la 3e p. plur., *a* peut n'être que le remplacement graphique de l'absence de toute voyelle[19] (caractère cunéiforme = consonne + zéro voyelle).

A la 3e p. plur. on trouve *akuwanzi* „ils boivent“, *apanzi* „ils prennent“, *asanzi* „ils sont“, *asanzi* „ils sont assis“, *atanzi* „ils mangent“, *hukanzi* „ils conjurent“, *sasanzi* „ils dorment“, *kunanzi* „ils frappent, ils tuent“, *kuranzi* „ils coupent“; le même vocalisme se retrouve dans la 3e p. plur. de l'impératif en *-ntu* et au participe en *-nt-*, p. ex. *apanz*, *asanz*, *atanz*, *kunanz*, *kuranz*.

A la 3e p. sing. *ezzi* „il mange“ les deux premières personnes du pluriel opposent *a* : *atweni*, *azteni*; *ekuzi* „boit“: *akweni* (mais *ekuteni*). D'autres verbes maintiennent le vocalisme fondamental *e* à la 1re et la 2e p. plur.: *epzi* „il prend“, plur. *epweni*, *epteni*.

Itératif en *-sk̑e/o-*. Degré zéro phonétique: *auszi* „il voit“, itérat. *uskezi*; *hweszi* „il vit“, *huskezi* „il attend“; *kwenzi* „il frappe“, *kwaskezi*. Degré zéro morphologique: *wekzi* „il demande“, *wakezi*; *ekuzi* „il boit“, *ezzi* „il mange“, *epzi* „il prend“: thèmes d'itératifs *akkusk-*, *azzik-*, *appisk-*. Dénominatif *makeszi* „il grandit“ ⟨ *mekis* „grand“.

Mais avant qu'on ait établi d'autres rapprochements évidents et des leçons plus assurées, une réserve pour ce qui est des conclusions générales paraît tout indiquée.

§ 26. Le double traitement des sonantes vocaliques en balto-slave

Des étymologies assez nombreuses et ne prêtant guère à des objections prouvent l'existence, en balto-slave, d'une opposition *iR* : *uR* correspondant au traitement uniforme de r̥, l̥, n̥, m̥ dans toutes les autres branches de l'indo-européen. Trautmann (*Balt.-Sl. Wtb.* avant-propos p. V)

---

[19] Comme dans *kanut*, instr. de *kenu* (**ĝenu* : **ĝnu*).

a relevé à juste titre cette particularité[20], encore qu'on ne saurait approuver l'explication qu'il en adopte pour son dictionnaire, ouvrage par ailleurs excellent. D'après lui *iR* et *uR* refléteraient indo-eur. $_eR$ et $_oR$, respectivement. Or nous croyons avoir démontré 1) que la coïncidence de $_e$ et $_o$ (en $_o$) devant sonante est le changement vocalique indo-européen le plus ancien que puisse atteindre l'analyse linguistique (§ 1 et § 9 fin); 2) que la disparition des voyelles réduites $_e$ et $_o$, en tant que phonèmes autonomes, est antérieure à l'élimination des „laryngales" et par conséquent à la dislocation dialectale (§ 19). C'est justement l'hypothèse que les groupes phonétiques gr. *ρα* = lat. *or* = germ. *ur*, etc., remontent *directement* à $_eR$, $_oR$, et non à *R̥*, qui a encouragé plusieurs savants d'attribuer à l'opposition balto-slave *iR* : *uR* une origine aussi archaïque. Le dictionnaire de Trautmann est hanté par l'esprit de la *Kritik der Sonantentheorie*, à laquelle nous-même avouons avoir payé un tribut passager (v. *Et. indo-eur.* p. 86 sous 4).

C'est du reste surtout parmi les baltisants[21] que la théorie d'une provenance indo-européenne de la distinction *iR* : *uR* a pris racine. Les slavistes ont été plus prudents: dans *Le slave commun*², 1934, p. 73 et 76, les auteurs constatent le double traitement de *r̥*, *l̥* sans se prononcer sur l'ancienneté de cette différenciation. Et dans sa *Gramm. comp. d. l. slaves*, 1950, p. 171, M. Vaillant émet l'opinion, à laquelle nous souscrivons sans réserve, que „la présence de *ur*, etc. n'est sûre en slave qu'après gutturale. Or c'est après gutturale qu'on trouve en balto-slave le plus d'exemples de *ur*, etc.".

Est surtout important le fait que la prépondérance du traitement *iR* n'est pas seulement d'ordre numérique. Les reflets *ir*, *il*, *in*, *im* apparaissent, contrairement à l'hypothèse de M. Endzelin et Trautmann, même en alternance directe avec le degré *o*, cf. **dhu̯or-/*dhu̯r̥-*: slave *dvьri*; **pont-/*pn̥t-*: v. slave *pǫtь*, mais v. pruss. *pintis*; **ketu̯or-/ketu̯r̥-*: lit. *ketviȓtas*, russe *četvërtyj*; v. slave *gorà*: lit. *girià*; gr. *πόλις*: lit. *pilìs*; lit. *malù* : *mìltas*; **(de)k̂omt-/*(de)k̂m̥t-*: lit. *dẽšimt*; *šim̃tas*; *-om* : *-m̥* (désinence de l'acc. sing.): lit. *móter-į*, v. slave *mater-ь*, etc.

La bifurcation balto-slave *iR* : *uR* étant à notre avis conditionnée par l'entourage phonétique, à savoir par la consonne précédente, l'ordre des exemples qui suivent est commandé surtout par l'initiale du mot. Il s'agit uniquement de formes qui figurent dans le dictionnaire de

[20] Dont l'importance M. Fraenkel a eu tort de contester (*Die baltischen Sprachen*, 1950, p. 79).

[21] J. Endzelin *Slavjano-baltijskije etjudy*, 1911, p. 13 sq.; *Lettische Grammatik*, 1923, p. 59. K. Būga dans *Švietimo darbas*, 1921, nº 7/8, p. 33.

Trautmann, ce qui en garantit, dans une certaine mesure, l'ancienneté[22].

uR après occlusives vélaires:

1. slave **kъlějь*, **kъlьjь* „colle": gr. *κόλλα*, m.-bas-a. *helan* (< **haljan*) „coller". Peut-être, d'après Kiparsky *Die gemeinslavischen Lehnwörter aus dem Germanischen*, 1934, emprunté au germanique
2. lit. *kuliù*, *kùlti* „battre (le blé)", slave **kъlъ* „défense(s) du sanglier"; apparenté à lit. *kálti* „frapper, forger" = v. slave *klati* (< **kolti*) „piquer, tuer"
3. lit. *kùlšis* f., *kùlšė* „hanche", *kul̃nas* et *kulnìs* f. „talon", slave (bulg.) *kъlka* „hanche, cuisse", lat. *calx*, *calcis* „talon"
4. lit. *kum̃pas* „courbe", *kumpstù*, *kum̃pti* „se courber", apparenté à *kam̃pas* „coin, région", cf. lat. *campus* „champs", gr. *κάμπτω* „courber"
5. slave **kъmy*, **kъmene* „tronc, fût" > tchèque *kmen*, apparenté à **komъ* „boule, pelotte, motte"
6. v. slave *krъčiji* „forgeron", cf. cymr. *prydydd* „poète" < **qᵘr̥tii̯os* < *√qᵘer* „faire"
7. v. slave *kъrjь* „radix", russe *korь*, tchèque *keř* „arbuste, buisson", cf. v. slave *korenь*, apparenté à lit. *keriù*, *kerėti* „s'étendre"
8. lit. *kùrmis* m., lette *kuȓmis* „taupe", cf. v. ind. *kūrmá-* „tortue"
9. slave **kъrnъ* „ayant les oreilles écourtées, coupées", lit. (avec un autre suffixe) *kuȓčias* „sourd": v. ind. *karṇá-* „à oreilles écourtées", avest. *karna-* „sourd"
10. lit. *kùrpė* „soulier", slave **kъrpja* (s.-cr. *kȑplje*, pol. dial. *kierpce*): gr. *κρηπίς* „bottine", etc.

[22] Parmi les étymologies plus récentes signalons lit. *gurdùs* = grec *βραδύς* (Fraenkel KZ LXIX, 1948, p. 76—94).

Une statistique brute du rapport *iR* : *uR* faite sur les *racines* balto-slaves enregistrées par Trautmann fournit les chiffres suivants:

après occlusives vélaires (gutturales)	*iR* : 38 fois,	*uR* : 21 fois,	soit	*uR*	dans	35,6 %	d'exemples
„ „ dentales	*iR* : 31	„ *uR* : 7	„	„ *uR*	„	18,4 %	„
„ „ labiales	*iR* : 24	„ *uR* : 6	„	„ *uR*	„	20 %	„
„ *s*	*iR* : 5	„ *uR* : 4	„	„ *uR*	„	44,4 %	„
„ *š*, *ž* (= slave *s*, *z*)	*iR* : 16	„ *uR* : zéro	„	„ *uR*	„	0 %	„
„ *m*	*iR* : 15	„ *uR* : 8	„	„ *uR*	„	34,8 %	„
„ *n*	*iR* : 2	„ *uR* : 1	„	„ *uR*	„	33,3 %	„
„ liquide	*iR* : 22	„ *uR* : 6	„	„ *uR*	„	21,4 %	„
„ *u̯*	*iR* : 35	„ *uR* : 3	„	„ *uR*	„	7,9 %	„
„ *i̯*	*iR* : 2	„ *uR* : 1	„	„ *uR*	„	33,3 %	„
à l'initiale	*iR* : 10	„ *uR* : 1	„	„ *uR*	„	9 %	„
Total	*iR* : 200 f.	*uR* : 58 f.				*uR* : 22,5 %	

11. slave *kъrvъ „boeuf" (pol., anc. et dial., karw), v. pruss. curwis, apparenté à slave *korva, lit. kárvė „vache"
12. lit. gulbis m., gulbė „cygne", lette gùlbis, slave *kъlpь
13. v. pruss. gulsennin „douleur", mais lit. gēlia, gélti „faire mal", gìlsta, gìlti „commencer à faire mal"
14. lit. gùmulti, gùmurti „chiffonner, pétrir" (gùmulas, gùmuras „boule de neige" = gãmalas), mais slave *žьmǫ, *žęti
15. slave *gъrbъ „bosse": v. pruss. *garbis (Vocabulaire grabis) „montagne" (dans des noms de lieu: -garbs)
16. lit. gurklỹs „gésier; pomme d'Adam", slave *gъrdlo „gorge"; avec vocalisation palatale lette dzirklis „Trichter im Fischkorb", slave *žьrdlo dans v. slave (russe) vozopi žerlom „exclamavit voce" et ukr. žorlo „lit d'un fleuve"; avec degré plein lit. gerklẽ „gorge, trachée" et slave *žerdlo dans slovène žrélo „gueule, gouffre", v. tchèque žřiedlo „source", v. russe žerelo „embouchure". Racine *g(w)er „avaler" comme dans grec βάραθρον, dial. ζέρεθρον „gouffre"
17. slave *gъrnъ „foyer": lat. fornus „four, poêle", v. ind. ghr̥ṇá- „chaleur"
18. slave *gъrstь „poignée" ⟨ *gъrtati „amasser (en grattant)", lette gùrste „Flachsknocke"
19. v. pruss. paskulit „exhorter", apparenté à lit. skeliù, skelėti „devoir", skolà „dette", skilù, skìlti „s'endetter"; got. skal, skulan „devoir"
20. žem. skur̃bti „être dans la misère", nuskur̃bęs „rabougri", skurbė „chagrin", v. slave skrъbь „θλίψις, λύπη", s.-cr. skȑb „cura", russe skorbь „chagrin", skórbnutь „se ratatiner, se faner", slovène škŕba „brèche" — apparentés à slave *ščьrbь, *ščьrba „brèche, entaille", lette škir̃ba „fente", cf. v.-h.-a. scirbi n. „brèche", v. angl. sceorfan „ronger"
21. lit. skurdùs „misérable", apskur̃dęs et suskur̃dęs „rabougri", nuskur̃dęs „déguenillé", lit. orient. skurstù, skur̃sti „éprouver la misère" — apparentés à lit. skerdžiù, sker̃sti „abattre, saigner (un porc)", skérdžiu, skérdėti „(se) gercer", įskir̃dusios, suskir̃dusios „gercées (mains, pieds)"; v. pruss. scurdis „pic".

Pour d'autres cas à k, g initiaux v. le dictionnaire de Berneker sous kъlbь, kъrkъ, kъrma, kъrsъ, kъrtъka, gъlkъ, gъrčǫ, gъrdъ, gъrtanь (probablement la racine de gъrdlo).

Après occlusives dentales:

22. tùlpinti à côté de talpìnti „faire place" ⟨ telpù, til̃pti „trouver place", cf. irl. tallaim
23. lit. tulžtù, tul̃žti „être trempé; s'enfler", patul̃žęs „enflé, plein" à côté de lit. ištilžtù, ištil̃žti „s'amollir (dans l'eau)" et trans. įtelžiù, įtel̃žti „amollir, infuser" (slave *tъlstъ „παχύς"?)

24. įtumpas „élan" à côté de į̃tampas „tension, effort" ⟨ tempiù, tem̃pti (itérat. tampaũ, tampýti) „tendre" et timpstù, tim̃pti „s'étendre"
25. lette tumsta, tumt „s'obscurcir", tùmsa à côté de timsa „obscurité", tùmšs „obscur"; le lit. a tamsà et tamsùs (⟨ témsta, témti „s'obscurcir")
26. lit. duriù, dùrti „piquer" = lette duŕu, dur̃t à côté de žem. derù, dir̃ti „écorcher, déchirer"
27. lit. dumiù, dùmti „souffler", v. slave dъmǫ, dǫti
28. lit. stul̃pas et stul̃bas „poteau" = slave *stъlpъ et *stъlbъ, auxquels on compare lette stùlbs „étourdi, ébahi; poteau", lit. stalbúotis „s'arrêter", et lette stil̃bs „avant-bras, os de la jambe"

Après occlusives labiales:

29. slave *pъrxъ et *pьrxъ dans russe porxátь „voltiger", pérxotь „pellicules", ukr. pérxaty „voltiger", pórxaty „se disperser", perxkýj = porxkýj „cassant, fragile" (russe pórxlyj „friable")
30. lit. buriù, bùrti „exercer la magie, user de charmes": gr. φάρμακον(?)
31. lit. burnà „bouche", lette pur̃ns, purna „museau, groin", bulg. bъrna „lèvre", cf. arm. beran „bouche"
32. lit. burzdùs „remuant, agile, actif", slave *bъrzdъ et *bъrzъ „rapide"
33. lit. spùrgas „oeil, gemme", spùrga „fleur (femelle) de houblon" ⟨ sprógstu, sprógti „crever", sprãga, spragė̃ti „craquer", cf. v. ind. sphūrja-, avest. fra-sparəya-, gr. ἀσπάραγος
34. v. pruss. spurglis „moineau" à côté de spergla-wanagis „épervier"

Après s:

35. v. slave sъljǫ, sъlati „envoyer", cf. got. saljan „offrir"
36. lit. siunčiù, siũsti „envoyer", lette sùtu, sùtît, cf. got. sandjan „envoyer", v.-h.-a. sind „chemin" = irl. sét
37. sunkiù, suñkti „pressurer, faire suinter", lette sùcu, sùkt „sucer" (itérat. sũkât) ⟨ señka, sèkti „baisser (en parlant de l'eau)", slave isęknǫti „ξηραίνεσθαι", caus. isǫčiti „ξηρᾶναι"
38. lit. surbiù, sur̃bti „sucer, siroter" mais slave *serbljǫ, *sьrbati

Après m, n:

39. lit. (su)muldyti „broyer, écraser" en face de malù, málti „moudre", mìltai „farine"
40. lit. mùlkis „sot" = lette mul̂kis, v. ind. mūrkhá- „stupide", dor. βλᾱ́ξ ⟨ *mlāk-
41. v. slave mlъniji „éclair", cf. v. pruss. mealde, cymr. mellt „fulgur" (⟨ *meldnā), v. norr. Miǫllnir „le marteau de Thor" (*mellunir)
42. lit. mulvas „rougeâtre, jaunâtre" = lat. nulleus ⟨ *mulu̯eios(?), lit. mùlsta, mùlti „devenir sale"
43. v. slave mъně (dat.), mъnojǫ (instr.), žem. mùn, mùnim, lette oriental mun (dat.)

44. v. slave *mъnogъ* „πολύς", cf. got. *manags*, irl. *menicc* „fréquent", lit. *minià* „multitude"
45. slave **mъrgati* (pol. *mrugać*, russe *morgátь*) „cligner", lit. *murgai*, lette *mùrgi* „visions", mais lit. *mìrgu*, *mirgě́ti* „briller, étinceler"
46. lit. *smùrgas*, *smùrglis* „morve", slave **smъrkъ*
47. v. slave (russe) *nyrjati* „faire le plongeon", caus. pol. *nurzyć*, ukr. *núryty* „plonger qc." en face de lit. *nerìù*, *nérti* „plonger, se glisser dans", *apnirù*, *-nìrti* „plonger", v. slave *vъnьrǫ*, *vъnrěti* „παρεισδύεσθαι"

Après *l*, *r*:

48. v. pruss. *lunkis* „angle", lit. *lùnkausis* „nulenktomis ausimis", lette *lùnkans* „pliant, souple, flexible" en face de lit. *lenkiù*, *leñkti* „fléchir, courber", *linkstù*, *liñkti* „se courber, fléchir"
49. lit. *sluñkius* à côté de *slìnka* m., f. „qui marche lentement" ‹ *slenkù*, *sliñkti*
50. lit. *grumù*, *grumě́ti* „tonner" en face de slave **grьměti*
51. lit. *grùmulas* „motte de terre, etc." = *gramañtas*; *grãmatas* „tas, assemblée"
52. lit. *ruñbas* „balafre", mais lette *rùobs* (‹ **rañbas*) „coche, entaille", à côté de lit. *rémbėti* „se cicatriser"
53. lette *trûdu*, *trûdêt* „pourrir, s'effriter, se décomposer", mais lit. *trandě́ju*, *trandě́ti* et *tréndu*, *trendě́ti* „être piqué de vers ou de mites"

Après *v*, *j* (*u̯*, *i̯*):

54. lit. *ur̃kia*, *ur̃kti* „grogner (chien)", mais *verkiù*, *ver̃kti* „pleurer", *pravìrkstu*, *pravìrkti* „se mettre à pleurer"; slave **vъ́rčati* „grogner"
55. v. pruss. *urminan* „rouge" = *wormyan* et *warmun*, lit. *var̃mas* „insecte, moucheron": v. russe *vermije* (slave **vьrmьje*) „insectes", ukr. *vermjányj* „rouge"
56. v. slave (russe) *dovъlьnъ* „content; assez", v. slave *veljǫ*, *velěti* „βουλεύεσθαι, θέλειν, ἐπιτάσσειν, κελεύειν, λέγειν", *volja* „θέλημα, εὐδοκία", lit. *pavelmi* „vouloir, permettre", *viliúos* „espérer"
57. lette *jumis* „fruit ou épi jumeau", indo-ir. *yama-* „jumeau", m. irl. *emuin* „jumeau"

A l'initiale du mot:

58. lit. *ùngstu*, *ùngti* „gémir, piauler (chien)", mais (différence de vocalisme et de consonantisme) slave **ęcǫ*, **ęčati* „gemere"; cf. gr. *ὀγκάομαι* „braire", lat. *uncare* (en parlant de l'ours), alb. *angoj* „geindre, se plaindre", irl. *ong* „gémissement", m.-bas-a. *anken* „gémir".

Ont été négligées les formes comme lit. *buñbulas*, slave **bǫbъljь*, lit. *bur̃bti* et *bir̃bti*, slave **bъ́rbotъ*; lit. *kur̃kti*, slave **kъ́rknǫti*; lit. *murmě́ti*, slave **mъrmъ́rati*, etc. (Trautmann *o. c.* p. 39, 145, 190), dont le vocalisme ne représente pas un ancien degré zéro mais une création spontanée à valeur onomatopéique.

Il est en outre nécessaire de rectifier une bévue du même auteur concernant les éléments slaves *vъ/(v)ǫ* (p. 69) et *sъ/sǫ* (p. 249—250). Les formes *vъ* et *sъ* (prépositions-préverbes) *ne continuent pas le degré zéro* de *(v)ǫ*, *sǫ* (composition nominale). Dans le cas aussi bien de *vъ/(v)ǫ* que de *sъ/sǫ* une forme unique, de valeur d'abord adverbiale, s'est dédoublée en accord avec les conditions phonétiques de son emploi.

La composition nominale était un héritage indo-européen. Un adverbe (préverbe) faisant office du premier membre offre donc régulièrement le traitement interne. L'ancienne forme des éléments en question ait-elle été *on-*, *son-* (‹ *som-*) ou *un-* (‹ *n̥*), *sun-* (‹ *sn̥*), les reflets slaves *internes* ne sauraient être autre chose que *(v)ǫ-*, *sǫ-*. La fusion de l'adverbe (préverbe) avec le verbe personnel est au contraire tardive et appartient à l'histoire des langues individuelles. Le traitement de la fin de mot en slave explique *vъ*, *sъ*, parallèles à *vьlk-ъ* (*-on*), *t-ъ* (*t-on*), *syn-ъ* (*-un*), etc. C'est seulement après la réduction des finales que ces éléments sont entrés en composition avec le verbe personnel. Il est compréhensible que les dérivés nominaux tirés de verbes composés tendent de plus en plus à adopter la forme réduite des préverbes en question, p. ex. *sъmьrtь* (et non **sǫmьrtь*). Les formes pleines, bien que représentées par des exemples assez nombreux, sont *résiduaires*. — Le traitement final est apparent dans la préposition *kъ* (*kъn*), correspondant *exact* de v. ind. *kám*, avest. *kąm* (Trautmann p. 145 pose à tort **k̥om : *kom*).

La relation quantitative slave *po-* (préverbe): *pa-* (restreint aux composés nominaux) pourrait à la rigueur reproduire le rapport *sъ : sǫ*, *vъ : vǫ*, interprété comme **sŏn : *sān*, **u̯ŏn : *u̯ān* (cf. *tъ : tǫ*, *vьlk-ъ : nog-ǫ* en face de *vьlk-o-mъ : nog-a-mъ*).

Quant à l'abrègement de lit. *nuo* › *nu*, *prie* › *pri*, *są* › *su*, *ato* › *at(a)* [23], il est un effet du manque de l'accent. On sait que dans les composés verbaux l'accentuation du préverbe est secondaire et remonte à une *proclise* primitive (*L'acc. d. l. indo-eur.* p. 376, 389; cf. aussi le *ă* bref des préverbes *pà-*, *prà-*, *àp-*, *àt-*). En subissant l'abrègement les monosyllabes en question ont été traités comme les syllabes finales de mots polysyllabi-

[23] Lit. *apy : api : apie* n'est pas clair. Etant donné que la voyelle brève *i* de *api* peut remonter soit à *ie*, soit à *y*, *apy* peut représenter une forme longue *secondaire* bâtie sur la forme abrégée *api*. Des changements morphologiques de ce genre sont palpables dans la conjugaison, cf. les désinences des verbes réfléchis *-mės* (1re p. plur.), *-tos* (2e p. plur.) ‹ *-me*, *-ta*. Lit. *po* en face de *pa-* pourrait donc reposer, tout comme slave *pa-*, sur un allongement morphologique secondaire. On serait mal avisé de vouloir partir d'une forme longue *pa*, un abrègement *ā* › *ŏ* étant inconnu en slave.

ques. C'est qu'en effet ces deux catégories de syllabes sont étroitement apparentées au point de vue prosodique: les unes et les autres ne sont pas à l'origine susceptibles d'être intonées, c.-à-d. ne peuvent porter que l'intonation douce, *ibid.* p. 198.

La fusion accentuelle du préverbe avec le verbe personnel (suivant) s'est effectuée *avant* l'action de „la loi de Saussure" (*ibid.* p. 389), donc avant l'abrègement *nuo* > *nu*, *prie* > *pri*. Le lette, où la loi n'a pas agi (p. 405), conserve dans les verbes composés la forme non abrégée *nuo*. La chronologie relative du développement lituanien aurait donc été la suivante: 1) fusion accentuelle du verbe personnel avec le préverbe non abrégé *immédiatement précédent*; 2) action de „la loi de Saussure": abrègement de *uo*, *ie* dans *nuo*, *prie* dans toutes les positions où le préverbe était encore relativement autonome. L'intercalation, entre préverbe et verbe, des pronoms atones (*mi*, *ti*, *si*) ou de la négation (*ne*) prouve en effet que le préverbe n'était pas toujours placé immédiatement devant le verbe; 3) l'univerbation des groupes *préverbe abrégé* + *mi*, *ti*, *si*, *ne* et du verbe personnel suivant, laquelle a eu lieu à une date postérieure à 1), ce qui résulte nettement de l'accentuation (p. ex. *nusìvedu* en face de *nùvedu*); 4) généralisation de la forme brève du préverbe (*nùvedu* d'après *nusìvedu*).

Dans certaines conditions phonétiques déterminées une forme casuelle précédée de préposition était enclitique dès l'époque balto-slave. La répartition respective (v. sl. *n'a rǫkǫ˜* mais *na trav'ǫ*, *na bàbǫ*) a disparu en lituanien après l'action de „la loi de Saussure", laquelle a rendu possible l'introduction de l'intonation douce à l'intérieur du mot (p. 250). La conservation de la quantité longue dans les prépositions comme *nuõ*, *priẽ* est sans doute due à la généralisation des formes accentuées.

En retournant à la statistique brute de la p. 229 (note) avouons d'abord qu'elle n'est certainement pas très favorable à l'hypothèse de M. Vaillant et à la nôtre, qui attribuent le timbre *uR* à l'influence d'une vélaire précédente. Les vélaires rangent après *s* et dépassent à peine *m*, *n*, *i̯*, quoiqu'on pourrait objecter, non sans raison, que le nombre très bas d'exemples de *seR* (9), *neR* (3), *i̯eR* (3) rende les pourcentages respectifs peu probants. Mais des considérations d'ordre phonétique nous font mettre en doute maint exemple de la liste établie ci-dessus. Il faut compter avec la possibilité d'emprunts dialectaux en letto-lituanien: les groupes phonétiques *-un-*, *-um* y peuvent représenter le traitement dialectal (oriental) d'anciens *-an-*, *-am-*. Cf. nº 4, 14, 24, 25, 37, 49, 51, 52, 53, 57, 58. Le rapprochement *siunčiù* „envoyer": *siaučiù* „vanner" ne semble pas exclu; on aurait affaire à une racine **seut*. En slave les groupes *-ьl-*, *-ъl-*, qui se confondent toujours dans les langues méridionales et orientales, ne sont parfois discernables même en polonais (p. ex. *długi* „long" < **dьlgъ*, *dług* „dette" < **dъlgъ*). Est donc dou-

teux le prototype slave *ъl* admis dans nº 23, 28 ou 41. En v. slave les yers faibles *ь* et *ъ* alternaient en fonction du vocalisme palatal ou non palatal de la syllabe suivante: le prototype à *ъ* posé sous nº 43, 44 est donc hypothétique. Une série d'étymologies admises par Trautmann sont assez incertaines (nº 30, 35, 36), dans d'autres une alternance héritée *eR*/*uR*, *aR*/*uR*, *iR*/*uR* paraît improbable (nº 29 *pьrxъ* : *pъrxъ*; nº 34 *spergla-* : *spurglis*; nº 55 *wormyan* : *urminan*). Sl. *nyrjati* (nº 47) est à *nьrǫ* ce qu'est pol. *(u)pychać* à *pchać* (< **pьxati*), et *dovъlěti* (nº 56), s'il contient un *ъ* ancien, peut remonter, suivant Trautmann lui-même, à **vъlě-* < **ulē-* (v. ind. *urāṇá-*).

Après ces déductions le pourcentage de *uR* précédés de vélaire s'élève à plus de 50% de tous les exemples de *uR*[24].

Il est cependant clair qu'une simple statistique ne saurait apporter aucun éclaircissement définitif, aucune solution concernant la provenance du type *uR*, dont l'antiquité paraît incontestable.

Nous affirmons que balto-slave *uR* est la continuation *phonétique* de *R̥* après les vélaires *k*, *g*, *sk*. Le passage de *R̥* à *uR* après vélaire, à *iR* après toute autre consonne n'y a eu lieu qu'*après la palatalisation générale des consonnes devant i̯*, laquelle a changé la position phonologique des vélaires par rapport à tous les autres éléments consonantiques.

Les slavistes et les baltisants ont été jusqu'ici d'accord, chaque groupe dans son propre domaine, d'admettre une palatalisation de toutes les consonnes au contact d'un *i̯* suivant. Mais personne, autant que nous sachions, n'a songé à y voir une isoglosse très ancienne et importante du groupe linguistique balto-slave. Cela est dans un certain degré compréhensible, si l'on tient compte de l'hétérogénéité des reflets en lituanien et en slave. Si l'on fait remonter slave *š*, *ž*, *č* directement à *si̯*, *zi̯* et *gi̯*, *ki̯*, c.-à-d. si l'on néglige l'étape phonologique *fondamentale*, celle de l'opposition *s* : *ś*, *z* : *ź*, *g* : *ǵ*, *k* : *ḱ*, etc., dont le développement ultérieur (*ź* et *ǵ* > *ž*, etc.) constitue une étape à part, nettement détachée de la première, on se prive de la possibilité de comparer la première étape à l'état lituanien contemporain: *ś*, *ǵ*, *ḱ*, etc. D'autre côté l'orthographe du lituanien, qui note le caractère palatal de la consonne par un *i* (précédant une voyelle postérieure) a pu créer la fausse impression qu'un *i̯* primitif s'y est conservé, la mouillure de la consonne précédente n'étant qu'une variante combinatoire de sa prononciation normale (dure).

Pour décomposer le procès phonologique de la palatalisation, tant slave que baltique, en ses phases pertinentes, il suffit de confronter le

[24] La meilleure garantie de l'ancienneté du timbre *uR* est une vélaire slave précédente (*k*, *g*, *x*); la palatale correspondante (*č*, *ž*, *š*) est au contraire un témoignage sûr d'un ancien *iR*.

lituanien avec le lette. Personne ne contestera l'existence, en baltique commun, d'une série mouillée composée de *phonèmes autonomes*. Or tandis que le lituanien en reste là en modifiant tout au plus *t'* et *d'* en *č(i)*, *dž(i)* (encore en žemaite nord-ouest *t'*, *d'* se maintiennent-ils à l'intérieur du mot), le lette a évolué en modifiant les consonnes mouillées héritées, parfois d'une manière qui rappelle vivement le sort des consonnes palatales en slave. Qu'on compare:

Baltique commun	Lituanien	Lette	Slave commun
k'	*k'*	*c*	*č*
g'	*g'*	*dz*	*ž*
t'	*č(i)*	*š*	*t'* [25]
d'	*dž(i)*	*ž*	*d'* [25]
s'	*s'*	*š* [26]	*š*
p'	*p'* [27]	*pl'* [28]	*pl'*
b'	*b'* [27]	*bl'* [28]	*bl'*
v'	*v'* [27]	*vl'* [28]	*vl'*
m'	*m'* [27]	*ml'* [28]	*ml'*
n'	*n'*	*n'*	*n'*
l'	*l'*	*l'*	*l'*
r'	*r'*	*r'*	*r'*

La mouillure secondaire des consonnes lituaniennes devant les voyelles antérieures *i, y, e, ė, ie, ei, į, ę* est un phénomène très tardif, sans rapport aucun avec la palatalisation baltique. Elle s'est effectuée probablement sous l'influence des langues slaves voisines (polonais, blanc-russe). La différence chronologique entre les deux mouillures, qui est évidente (*t'e, t'i, d'e, d'i*, mais *čia, džia*), nous dispense d'une analyse détaillée de l'état lituanien actuel.

A en juger par les résultats historiques, rien ne s'oppose à l'hypothèse d'une palatalisation *balto-slave* des consonnes suivies de *i̯*, conduisant à la constitution d'une série de phonèmes mouillés autonomes. Mais reste encore à savoir si l'envergure et les conditions de la mouillure peuvent être considérées comme étant identiques dans les deux groupes linguistiques tellement proches l'un de l'autre.

Selon la théorie exposée plus loin § 46, la palatalisation *phonologique* par un *i̯* suivant est une conséquence de la disparition partielle ou totale

[25] Différents reflets dans les groupes dialectaux (méridional, oriental, occidental).

[26] De même en v. prussien: *schuwikis* „cordonnier", s'il ne s'agit pas simplement d'une réception allemande de *s'*.

[27] Décomposition secondaire en labiale plus yod à l'initiale (*pjáuti* etc.).

[28] Au commencement du mot (*pl'aũt* etc.).

de *i̯* postconsonantique. En cas de disparition *partielle* (devant certains timbres vocaliques seulement) l'opposition *consonne dure* : *c. molle* s'étend en général à tous les lieux d'articulation (à toutes les consonnes). Si au contraire la disparition de *i̯* postconsonantique est totale (devant tous les timbres vocaliques), l'opposition *dure* : *molle* qui en résulte, ne comprend que *certains* lieux d'articulation (surtout les vélaires). Premier cas: p. ex. la palatalisation balto-slave dont on va parler. Deuxième cas: p. ex. la palatalisation v. anglaise supposant la disparition complète de *i̯* postconsonantique et n'atteignant que les consonnes *k, g, sk*. L'idée sous-jacente c'est le postulat d'une zone de neutralisation, indispensable à l'existence d'un contraste *non-palatale* : *palatale*. Cette zone est constituée tantôt par le vocalisme suivant (p. ex. *e*), tantôt par des lieux d'articulation (p. ex. toutes les articulations excepté l'articulation vélaire).

Or il est de fait qu'en baltique un *i̯* postconsonantique a disparu sans trace devant un *ĕ*, tandis que suivi de *ă, ō, ŭ* il a palatalisé la consonne précédente [29]. Les alternances respectives survivent encore dans la flexion lituanienne: en face de *výras* „homme", voc. *výre*, on a *svẽčias* „hôte", voc. *svetè* (< **svetje*, aujourd'hui forme dialectale pour *svetỹ*); *vélnias* „diable": *vélne*; *pìlnas* „plein": nom. plur. *pilnì, pilnieji*, dat. plur. *pilniems*, mais *tùščias* „vide": *tuštì, tuštíeji, tuštíems*; *liekù* „je laisse": 2ᵉ p. *liekì* (< **liekie*), forme réfléchie *liekíes*, mais *verčiù* „je renverse": *vertì, vertíes* et *léidžiu* „je lâche": *léidi, léidies*; optatif *te-liekiẽ* : *te-vertiẽ*; comparatif de *saldùs* : *saldèsnis* (ancien suffixe *-i̯es-*); participe prét. *mãtęs*, gén. *mãčiuso*, etc. A tenir aussi compte de l'exemple isolé v. ind. *śyāmá-* „noir, foncé": lit. *šẽmas* et *šémas* „gris cendre, tirant sur le bleu (en parlant du bétail)" [30].

Le slave généralise au présent la voyelle thématique *-e-* (*ved-e-mъ, ved-e-vě*) parce que celle-ci est de rigueur dans les anciens thèmes en *-i̯e/i̯o-* (*plač-e-mъ, plač-e-vě*). L'identité de la voyelle thématique dans les personnes 2ᵉ - 8ᵉ des verbes en *-i-* et des verbes en *-e/o-* à consonne palatale [31] y entraîne le nivellement de *e/o* en *e* dans les mêmes personnes des verbes thématiques à consonne dure.

Autre a été le sort de la voyelle thématique en letto-lituanien. Le timbre *-ă-* < *-ŏ-* propre à ce groupe (lit. *vẽda, vẽdata, vedate* en face de sl. *vede, vedeta, vedete*) attend encore l'explication [32].

[29] Les groupes phonétiques du type *Ti̯ĭ* n'existaient pas en indo-européen.

[30] En žemaïte la mouillure est supprimée même devant un *e* secondaire provenant de *a*. Lit. *jáučiai* „boeufs": žem. *jáutei*, dat. *jáučiams* : *jáutems*; lit. *mẽdžiai* „arbres": žem. *mèdei*, dat. *mẽdžiams* : *mèdems*.

[31] *nos-i-ši, -i-tъ, -i-vě, -i-ta, -i-te, -i-mъ, -i-te*
plač-e-ši, -e-tъ, -e-vě, -e-ta, -e-te, -e-mъ, -e-te.

[32] Une hypothèse qui s'impose c'est que les thèmes verbaux en *-i̯e/i̯o-*, parallèles en cela aux thèmes nominaux, ont jadis connu deux types de fle-

Il paraît tout d'abord que les palatalisations baltique et slave divergent. Le traitement slave de (*Ti̯ĕ* > *T'ĕ*) semble parallèle à celui de *Ti̯o* (> *T'o* > *T'e*) ou de *Tiŭ* (> *T'ŭ* > *T'ĭ*). Mais l'état historique du slave est évidemment secondaire. Dès avant l'époque littéraire les consonnes molles ont modifié, en les palatalisant, les voyelles postérieures dont elles étaient suivies: *T'ъ* > *T'ь*, *T'y* > *T'i*, *T'o* > *T'e*, *T'a* > *T'ě*. De cette manière le groupe *T'ĕ*, banni de la phonétique balto-slave (*Ti̯ĕ* > *Tĕ* et non *T'ĕ*), a recouvré sa position en slave. Qui plus est, *T'ĭ*, qui ne peut d'aucune façon remonter à indo-eur. *Ti̯ĭ* (ce groupe n'y ayant jamais existé), est lui aussi devenu licite en slave. Ainsi *berǫšti* pour **berǫti* (< **bherontī*), *berǫštь* pour **berǫtь* (< **berontin* < **bherontm̥*) avec introduction de *t'*, qui n'était légitime que devant voyelle postérieure, à la place de *t*. Le lituanien a *nešantì* et *nẽšanti̯*, et non pas **nešančì*, **nẽšanči̯*.

Une alternance consonantique balto-slave *T'* + voyelle postérieure : *Tĕ*, illustrée par les exemples lituaniens ci-contre, a donc été abolie en slave, qui a p. ex. *češǫ* : *češetъ* (et non **česetъ*), *klepl'ǫ* : *klepl'etъ* (et non **klepetъ*), *klopot'ǫ* : *klopot'etъ* (et non **klopotetъ*), et ainsi de suite. Une fois que la combinaison *T'* + *e* (< *o*) devient admissible, *T* cède sa place à *T'* d'une façon automatique, puisqu'il n'a été que le remplaçant *phonologique* de *T'* devant *e*. L'alternance *T'* : *Te* n'est pas *morphologique* comme l'est p. ex. v. slave *klopot'ǫ* : *klopotati* (un **klopot'ati* étant phonologiquement possible). Elle est plutôt du même ordre que l'alternance latine *relinquo*: *relictus* (*qᵘ* n'existant pas devant consonne), ou pol. gén. sing. *gradu* „de la grêle": nom. *grad* (prononcé [grat], les sonores phonologiques n'étant pas licites à la fin du mot).

L'état historique du slave ne s'oppose donc pas à l'hypothèse d'un changement balto-slave *Ti̯ĕ* > *Tĕ* (avec *T* dur). Elle est recommandée par les faits lituaniens d'une part, par des considérations phonétiques générales, de l'autre.

---

xion suivant que la syllabe radicale était légère ou lourde: **u̯emiō*, **u̯emiame*, **u̯eme* (< **u̯emi̯et*), **u̯emete* (< **u̯emi̯ete*), avec syllabe légère; **u̯ertijō*, **u̯ertijame*, **u̯ertije*, **u̯ertijete*, avec syllabe lourde. Tout comme dans les thèmes féminins en *-ijā-*, la contraction *-ije-*, *-ija-* > *-e-* (cf. *-ijā-* > *-ė-*) aurait produit une différence plus profonde entre les deux types: **vemiō*, *vemiame*, **veme* **vemete*, et **verťō* (> *verčiù*), **verteme*, **verte*, **vertete*. L'uniformité du timbre vocalique dans **verteme*, **verte*, **vertete* s'ajoutant à celle du type *galime*, *gali*, *galite*, a engendré les formes *vemia*, *vemiate* et *veda*, *vedate*. Quant aux formes historiques *ver̃čiame*, *ver̃čia*, *ver̃čiate*, elles ont généralisé *a* simultanément avec la palatalité de la consonne finale de la 1re p. sing.:

**vemiō* : *vemiame* = **verťō* : *verťame* (*ver̃čiame*).

Rappelons ici le fait que le prétérit des verbes en *-au*, *-yti*, qui est en *-ė-* (*švaitaũ*, *švaitýti* : *švaičiaũ*, *švaičiaĩ*, *švaĩtė*), témoigne, lui aussi, d'une ancienne contraction *-ijā-* > *-ė-*.

Ainsi la coïncidence de *re* et *rje* (*ŕe*), *le* et *lje* (*ľe*), *ne* et *nje* (*ńe*), *te* et *tje*, *pe* et *pje*, etc., en bulgare, contrastant avec la conservation de *rja*, *rju*, *lja*, *lju*, *nja*, *nju*, etc., est une répétition assez fidèle du phénomène balto-slave. Cf. bulg. *bere* comme *more* en face de v. slave *beretъ* : *morje*, *tele* comme *pole* en face de s.-cr. *tele* : *polje*, *nesa* et *negov* mais s.-cr. *nesem* : *njegov*. La palatalité est conservée devant *a*, *u* : *morjak*, *xvalja*, *ranjavam*, *ljude*... Les groupes à *ь* faible *r*(*ь*)*je*, *l*(*ь*)*je*, *n*(*ь*)*je*, *t*(*ь*)*je*, *p*(*ь*)*je*, etc., y aboutissent aussi à *re*, *le*, *ne*, *te*, *pe*, etc. [33]

Ceci donné, on peut poser, pour le balto-slave, le système consonantique suivant:

série dure (non palatale): *k*, *g*, *t*, *d*, *s*, (*z*) [34], *š* [35], *ž* [36], *p*, *b*, *v*, *m*, *n*, *l*, *r*
série molle (palatale): *k'*, *g'*, *t'*, *d'*, *s'*, *š'*, *ž'*, *p'*, *b'*, *v'*, *m'*, *n'*, *l'*, *r'*

Le point essentiel c'est l'ancienneté du contraste phonologique *non palatal* : *palatal*. Suivant notre hypothèse il se serait constitué *avant* le passage *R̥* > *iR*.

Ce qui nous intéresse spécialement, c'est la position des vélaires *k*, *g* à l'intérieur de ce système. En général les consonnes ci-dessus énumérées étaient dures ou molles devant les voyelles postérieures *ā*, *ō*, *ŭ*, elles n'étaient que dures devant *ĕ*, *ĭ* et devant consonne. Or les vélaires occupaient une place à part. Devant les voyelles palatales *ĕ*, *ĭ* leurs reflets s'identifiaient aux membres marqués des couples *kă*, *kō*, *kŭ* : *k'ă*, *k'ō*, *k'ŭ*; *gă*, *gō*, *gŭ* : *g'ă*, *g'ō*, *g'ŭ*. On sait que surtout les vélaires sont sensibles à l'action d'une voyelle antérieure suivante [37].

Avec cette mise au point, le système consonantique balto-slave revêt l'aspect suivant:

opposition *T* (devant toutes les voyelles et devant consonne): *T'* (uniquement devant les voyelles postérieures) pour *t*, *d*, *s*(*z*), *š* (< *k̂*), *ž* (< *ĝ*), *p*, *b*, *v*, *m*, *n*, *l*, *r*;

opposition entre *k*, *g* (devant les voyelles postérieures et devant consonne): *k'*, *g'* (devant toutes les voyelles).

La répartition des vélaires est garantie par le slave, où *k*, *g* devant voyelle palatale aboutissent aux mêmes résultats que *ki̯*, *gi̯*: *plačǫ* (< **plākiō*) et *rečetъ* (< **reketi*), *mǫžь* (< **mongi̯o-*) et *možetъ* (< **mogheti*), etc.

---

[33] D'autres exemples de l'alternance en question sont fournis par le polabe (perte de la mouillure devant voyelle antérieure, devant consonne et à la fin de mot) — et par le japonais (*T* : *T'* devant *a*, *o*, *u*, mais uniquement *Te*, *Ti*). V. Trubetzkoy *Grundzüge der Phonologie*, 1939, p. 92—93, et *Polabische Studien*, 1929, p. 134.

[34] Variante combinatoire de *s* devant occlusive sonore.

[35] Reflet balto-slave d'indo-eur. *k̂*.

[36] Reflet balto-slave d'indo-eur. *ĝ*(*h*).

[37] Ainsi p. ex. dans les langues romanes ou en suédois *i̯* palatalise toutes les consonnes, mais l'action de *e*, *i*, etc., est limitée aux vélaires.

Elle est aussi démontrée par le lette, p. ex. *lìecu* „je courbe“ = lit. *lenkiù*, *stèidzu* „je me hâte“, cf. lit. *steigiúos* — comme lette *lùocit* = lit. *lankýti*, lette *aûdzinât* „élever“, cf. lit. *augìnti*.

Quant au lituanien, l'identité de la prononciation de *k*, *g* dans *lenkiù* et *lankýti*, *steigiúos* et *augìnti* ne prouve rien puisque la langue actuelle a la même identité de prononciation pour *n* (p. ex. dans *miniù* et *minėti* „se souvenir“), *r* (p. ex. *periù* : *perėti* „couver“), etc. Mais le slave et le lette suffisent à démontrer la *répartition spéciale* des non-palatales et palatales dans la série *vélaire*.

Il faut ajouter que la distribution balto-slave des consonnes dures et molles implique une dichotomie correspondante du vocalisme en voyelles palatales (*ĕ*, *ĭ*), devant lesquelles les vélaires sont molles, et toutes les autres consonnes — dures, et voyelles non-palatales (*ă*, *ŏ*, *ŭ*), devant lesquelles il y a l'opposition *consonnes dures* : *c. molles*.

Le changement *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* > *ir*, *il*, *in*, *im* [38] ne touche pas à l'articulation de la consonne précédente: dans *tiR*, *diR*, *siR* < *tR̥*, *dR*, *sR̥*, etc., la consonne *reste non-palatale*. Dans *kR̥*, *gR̥* le développement *R* > *iR* aurait entraîné un changement *phonologique* de *k*, *g* en *k'*, *g'*, si le timbre vocalique lui-même ne s'était pas formé sous la dominance de la vélaire précédente. Cette dernière étant dure, la „vocalisation“ de l'élément ultrabref qui était en train de se développer devant *R*, n'a pu prendre que la direction vers l'arrière: *u*(*R*).

Nous venons d'envisager la possibilité du scindement, sous la dominance du voisinage, d'un phonème ou d'un trait phonologique *potentiel*, c.-à-d. *in statu nascendi*. On en retrouve des analogies intéressantes et instructives dans les langues modernes. En polonais *ŕ* palatal (*rz*) s'identifie en général à *ž* hérité, mais devient *š* après une consonne phonologiquement sourde, bien qu'habituellement l'assimilation de la sonorité soit regressive. P. ex. *rzadki* „rare“ [žatk'i], *grzać* „chauffer“ [gžać] (slave **rědъkъjь*, **grěti*), mais *krzak* „buisson“ [kšak] < slave **kъŕakъ*. C'est dire que le reflet spontané de *r* est *ž*, mais que le caractère sourd *phonologique* du *k* précédent enraye ce développement qui entraînerait, de son côté, le passage phonologique de *k* en *g*. — De même dans un mot comme pol. *kwiat* [kf'at] „fleur“ < slave **květъ v* a perdu sa sonorité *non-phonologique* (*f* n'existant pas en slave) pour s'identifier à *f* lorsque celui-ci, par suite de changements combinatoires [39], a fait son apparition tardive en polonais.

Donc: balto-slave *R̥* devient *uR* après les vélaires, *iR* — après toutes les autres consonnes.

Cette répartition ne coïncide pas avec les faits, bien que la prépondérance relative de *kuR*, *guR* ait laissé une trace distincte. Non seulement *iR* est-il introduit après les vélaires, mais aussi, quoique plus rarement, *uR* apparaît après les autres consonnes.

L'apophonie normale *eR* : *iR* est facilement restituée après les consonnes vélaires toutes les fois que le lien sémantique entre la forme dérivée à degré zéro et la forme-base à degré plein est resté vivant:

TeR : *TiR* (*T* = n'importe quelle consonne en dehors des vélaires) = *k'eR* (*k* palatal devant *e*) : *k'iR* (*k* palatal devant *i*).

C'est ainsi qu'en face d'une racine verbale du type *keR*, *geR* l'infinitif et le participe passé (anciens dérivés en *-ti-* et *-to-*) ont la forme *kiRti-*, *kiRto-*, p. ex. *gemù* : *gim̃ti* „naître“, *gim̃tas* „né“ (dans v. pruss. *naunagimton* „nouveau-né“); *genù* : *giñti* „chasser“, *giñtas*, *giñklas* „arme“ et *ginù*, *gìnti* „défendre“; *kemšù* : *kim̃šti* „fourrer“, *kim̃štas* (slave *čęstъ*); *kerpù* : *kir̃pti* „tondre“, *kir̃ptas*; *kertù* : *kir̃sti* „frapper, tailler“, *kir̃stas*. — Les verbes inchoatifs ou intransitifs en *-sta-* ou à infixe nasal ont toujours *iR* en face de *eR* du verbe-base, ainsi *gẽlia*, *gélti* „faire mal“: *gìlsta*, *gìlti* „commencer à faire mal“; *keliù*, *kélti* „élever“: *kįlù*, *kìlti* „s'élever“, *kiltìs*, *kìltis* f. et *kilmẽ* „origine, famille“, *iškilùs* „auguste“; *skeliù*, *skélti* „fendre“: *skįlù*, *skìlti* „se fendre“, žem. *skilà* „bûche (de bois)“; *skelù*, *skelėti* „de-

[38] Le développement balto-slave *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* > *ir*, *il*, *in*, *im* est probablement responsable de la disparition de l'apophonie *e* : *o* dans les paradigmes des thèmes en *-r-* et *-n-*. Cf. lit.

sesuõ „soeur“: acc. sing. *sẽserį*, nom. plur. *sẽser*(*e*)*s*, comme *duktẽ*: acc. sing. *dùkterį*, nom. plur. *dùkter*(*e*)*s*;

akmuõ „pierre“: acc. sing. *ãkmenį*, nom. plur. *ãkmen*(*e*)*s*, comme *piemuõ*: acc. sing. *píemenį*, nom. plur. *píemen*(*e*)*s*,

en face de grec *ἔορες*: *θυγατέρες*, *ἄκμονες*: *ποιμένες*.

Les paradigmes en *-er-*, *-en-* sans alternance (vocalisme uniforme *e*) et ceux à alternance *-er/or-*, *-en/on-* avaient en commun le loc. sing. (cf. l'état de choses en indo-iranien, arménien, germanique, grec *αἰέν*), et les cas faibles et moyens (degré suffixal zéro). Le type à alternance était subordonné au type à vocalisme uniforme (*e*), qui imposait son timbre au loc. sing.

	loc. sing.	cas forts	cas faibles	cas moyens
type uniforme	*-er-*, *-en-*	*-er-*, *-en-*	*-r-*, *-n-*	*-r̥-*, *-n̥-*
type à alternance *e/o*	*-er-*, *-en-*	*-or-*, *-on-*	*-r-*, *-n-*	*-r̥-*, *-n̥-*

Par conséquent, le passage *r̥* > *ir*, *n̥* > *in* introduisant, dans les cas moyens, un vocalisme suffixal *antérieur*, a déclenché le remplacement de *-or-*, *-on-* par *-er-*, *-en-* aux cas forts.

Le nivellement de l'alternance *e/zéro* relève d'autres facteurs. Il est lié à l'élimination de cette alternance dans les mots-racines, le modèle *racine* + *désinence* agissant sur le complexe *suffixe* (*flexionnel*) + *désinence*. Cf. l'exemple du jeu vocalique de la classe III imité par la classe IX en indien (§ 29).

En grec la généralisation du degré plein à la place du degré zéro dans les types en *-er-*, *-er/or-*, *-en-*, *-en/on-* a entraîné la différenciation du loc. sing.: *-eri* et *-ori*, *-eni* et *-oni*.

[39] pol. *ufać* < **upъvati*, *obfity* < **oplъvitъ*.

voir": *skįlù, skìlti* „s'endetter"; *skerdžiù, skeȓsti* „abattre, saigner (un cochon)": *įskiȓdusios, suskiȓdusios* (*rañkos, kójos*) „gercées". — De *geriù, gérti* „boire" on tire *girà* „boisson" et *gìrdyti* „abreuver", de *keriù, kerė̃ti* „s'étendre": v. pruss. *kirno*, lit. *kìrna* „arbuste". — Le développement palatal dans slave *-čьnǫ* „commencer", **čьrpǫ* „puiser", **čьrtǫ* „couper", *žьmǫ* „presser", *žьnjǫ* „moissonner", *žьrǫ* „avaler" se justifie par les infinitifs *-čęti*, **čer(p)ti*, **čersti*, *žęti*, **žerti* (degré plein). — Cf. aussi lit. *gìlė* „gland": slave **želǫdь*; slave **žьltъ*: lit. *gel̃tas*; slave **žьrnъvi* (f. plur.) et lit. *gìrnos* : got. (*asila-*)*qaírnus* f. et v.-h.-a. *kuerna* („moulin à bras"); lit. *kiȓvis* „hache": gr. *κείρω* ; lit. *skiriù, skìrti* „séparer": germ. **skeran* „couper, tondre, abattre, etc."; slave **ščьrba* „brèche": v. angl. *sceorfan* „ronger"; slave **žьrdь* „*ξύλον*": got. (*bi*)*gaírdan* „ceindre".

Mais pour une série de cas isolés comme lit. *girià* „forêt" (slave **gora* „montagne"), slave **žьldjǫ*, **žьlděti* „désirer" (v. ind. *gṛ́dhyati*), slave **čьmeljь* „bourdon", lit. *kirmìs* et slave **čьrvь* „ver", v. pruss. *kirsnan* et slave **čьrnъ* „noir", on cherche en vain des mots-bases à *e* — ce qui, vu l'archaïsme du phénomène, n'est pas du tout étonnant.

On s'aperçoit du trait commun à notre explication et à la théorie de Endzelin et Trautmann. L'intervention du vocalisme *e* a contribué à généraliser *iR*, *sans qu'il s'agisse d'un reflet phonétique de* $_{e}R$, tandis que *uR* est propre aux formes *résiduaires*, non atteintes du renouvellement — *sans qu'il s'agisse d'une continuation phonétique de* $_{o}R$. On peut supposer qu'à défaut de formes-bases à vocalisme *e* (s'il n'y en avait pas du tout ou si elles ne présentaient que le vocalisme *o*), *uR* se soit maintenu.

La position morphologique des formes à *uR* est claire partout où elles existent à côté d'autres à *iR*. Les premières ont un caractère résiduaire, revêtent des fonctions sémantiques secondaires, des sens figurés, etc. (*Prolégomènes* p. 13). A côté de **gurtlo-*, **gurd(h)lo-* „larynx", forme sans doute ancienne, correspondant à gr. *βάραϑρον* (cf. n° 16), le balto-slave a recouru encore une fois à la racine **ger* de lit. *geriù*, slave **žerti* „avaler" pour créer **girtlo-*, **gird(h)lo-*; une formation tertiaire c'est **gertlo-*, **gerd(h)lo-* reproduisant exactement le vocalisme du verbe-base. Sl. **ščьrbъ*, **ščьrba* „brèche, entaille" ont le sens propre, slave **skъrbь* („*ϑλίψις, λύπη*") — un sens figuré. Une relation analogue existe entre lit. *suskiȓdęs* „gercé" et *suskuȓ- dęs* „rabougri" (⟨ *skeȓsti* „fendre").

L'unique trace de l'alternance primitive *geR* : *guR* qui se soit maintenue dans la *flexion*, est le rapport v. slave *ženǫ* : *gъnati* [40]; à moins qu'on ne pense au remplacement *morphologique* d'un **gnati* (**ghen* étant aniṭ)

[40] M. Vaillant (*o. c.*, p. 171) attribue le timbre *u* à la labio-vélaire indo-européenne précédente (**ghʷen* : **ghun*). Mais cette explication présuppose l'existence *indo-européenne* des labiovélaires, ce qui nous paraît contestable (v. § 45).

par *gъnati* (§ 24), *ъn* à la p ace de *ьn* étant dû à l'articulation dure de la vélaire. Mais le v. prussien a aussi *un* dans *guntwei* „chasser", *gunnimai* „nous chassons". De même on a en v. prussien *gulsennin* acc. „douleur" supposant **gult* „faire mal" (en face de lit. *gel-*, *gil-*), cf. *gimsenin* „naissance" ⟨ **gimt*.

Le rapport *kiR* : *kuR*, chargé de valeur sémantique, a même eu une certaine productivité, à en juger par l'expansion de *uR* en dehors du voisinage vélaire. Mais les matériaux sont trop épars et incertains pour qu'on puisse justifier le vocalisme *uR* des cas particuliers par des arguments sémantiques.

La conclusion définitive à laquelle nous arrivons, c'est l'improbabilité d'une différence indo-européenne correspondant à balto-slave *iR* : *uR*. Bien que telle étymologie particulière à vocalisme *uR* reste obscure, et que, de l'autre côté, dans mainte étymologie transparente la conservation de *uR* échappe à l'explication, il paraît dès maintenant clair qu'on a affaire à une *différenciation balto-slave* des sonantes vocaliques héritées. Ainsi s'écroule l'hypothèse d'une provenance indo-européenne, qu'on aurait pu avancer comme une objection principale contre la chronologie et la genèse des degrés *o* et zéro, proposées dans la 1re partie de ce livre.

L'explication de *iR*, *uR* esquissée ici se fonde sur une seule supposition, d'ordre *chronologique*: l'antériorité de la palatalisation balto-slave par rapport au passage *R̥* ⟩ *iR*.

CHAPITRE VI. LE DEGRÉ ZÉRO EN INDO-IRANIEN

§ 27. Le ə et le sort du samprasāraṇa en indo-iranien

L'indien et l'iranien s'accordent dans le traitement de ə̯ antévocalique. Il disparaît dans les groupes phonétiques *ə̯a-*, *TaRə̯-a-* (p. ex. v. ind. *ájati, jánati*), non sans laisser une trace occasionnelle dans l'aspiration d'une occlusive sourde précédente (p. ex. v. ind. *panth/path-*, § 47). Vu la bifurcation subséquente du développement de *TRə̯-a-* (v. ind. *Ti/uR-a-*, ir. *TaR-a-*), son passage à indo-ir. *TR-a-*, différent de *TR-a-*, donc contenant un *R̥ phonologique*, semble une supposition légitime.

Mais pour ce qui est du sort de ə̯ antéconsonantique (ə), il y a divergence partielle entre l'indien et l'iranien. Voici les principales concordances et différences:

	indo-européen	indien	iranien
	Tə-to-	*Ti-ta-*	*Ti-ta-*
	Tn̥ə̯-to-	*Tā-ta-*	*Tā-ta-*
mais	*Tm̥ə̯-to-*	*Tān-ta-*	*Tăn-ta-*
	Tr̥ə̯-to-	*Tī/ūr-ta-*	*Tar-ta-*
	TeRə̯-to-	*Tari-ta-*	*TaR-ta-*

Il y a, de l'autre côté, un certain accord des reflets de *Tr̥ə̯-to-* et *Tr̥-o-* (< *Tr̥ə̯-o-*) (v. ind. *-īr-*, *-ūr-* : *-ira-*, *-ura-*; ir. *-ar-* : *-ara-*), témoignant du traitement *antévocalique* de r̥ devant ə̯.

Exemples pour *Tr̥ə̯-to-*: v. ind. *īrmá-* „bras", *ūrmí-* m. „onde", *dīrghá-* „long", *pū́rva-* „antérieur", *śīrṇá-* „cassé" = avest. *-ar(ə)ma-* (en composition), *var(ə)mi-*, *dar(ə)ga-* (*darəγa-*), *paurva-*, *(a)sar(ə)ta-* [1].

Exemples de *Tr̥ə̯-o-* (même développement de r̥ dans *Tr̥u̯-o-* et, en partie, dans *Tr̥i̯-o-*): v. ind. *purā́* „auparavant", *puráḥ* „ante", *tiráḥ* „à travers", *úras-* (< **vuras-*) „poitrine", *hiraṇya-* „or", *śíras-* „tête", *gurú-* „lourd", *purú-* „nombreux", *urú-* (< **vuru-*) „large", *bhurá-* „se mouvoir d'une manière brusque; palpiter", *sphurá-* „repousser du pied; bondir" = avest. *parā̆, parō, tarō* (*tarə*), *varah-*, *zaranya-*, *sarah-*, *gouru-* (< *gauru-*), *pouru-* (< *pauru-*), *vouru-* (< *vauru-*), *bara-*, *spara-*.

[1] Il y a des exceptions: avest. *pərəna-* „plein", *ka-mərəδa-* „tête" = ind. *pūrná-*, *mūrdhán-*. Les reflets avestiques seraient réguliers en tant que formes de composition (§ 22, p. 172).

C'est ici que trouve sa place le problème du double développement de r̥̄ (r̥r) en *ĭr*, *ŭr* en indien. A l'initiale et après les dentales on n'a que *ĭr*. La forme *ŭr* est conditionnée par une labiale précédente y inclus un *v* initial disparu. Exemples *dīrghá, dīrṇá-, śīrṇá-, śīrṣáṇ-*. Le conditionnement labial est direct dans *ū́rṇā-, pūrṇá-, sū́rta-* (< *svar?*), etc., indirect dans *cūrṇá-* < *cárvati, juráti, jūrṇá-, turáti, tūrtá-, tūrṇa-* (cf. *tarute*), *dū́rvā-*, *dhū́rvati*. Dans *muhūrtá-* il y a contraction (*muhu* + *r*). Au désidératif on s'attend à *īr* pour *dhr̥, sr̥, hr̥* (*didhīrṣa-*, etc.), à *ūr* pour *bhr̥, mr̥* (*bubhūrṣa-*, *mumūrṣa-*).

La raison du flottement *ĭr/ŭr* après *vélaire* [2] a été jusqu'ici obscure. Or la répartition ressemble à celle qu'on vient d'établir pour balto-sl. *ir* : *ur* après vélaire (§ 26): (*k*)*ŭr* est le traitement phonétique hérité; (*k*)*ĭr*, analogique des autres lieux d'articulation, n'a été admis qu'à partir du moment précis où *k, g(h)* ont été réintroduits devant *i, ī, y*.

La palatalisation indo-iranienne résulte en une opposition *k* : *č* (*g* : *ǰ*, *gh* : *ǰh*) devant *ă*, tandis que dans les autres conditions un seul membre est de rigueur: *č* (*ǰ, ǰh*) devant *ĭ, y*, mais *k* (*g, gh*) devant *ŭ, v* et toutes les consonnes. Or la coïncidence indienne de *ǰ, ǰh* avec (indo-eur.) *ĝ, ĝh* efface l'ancienne distribution; à partir de ce moment *ǰ, ǰh* (= ind. *j, h*) apparaissent aussi devant *ŭ, v* et consonne. Par conséquent, *g* et *gh* (d'où aussi *k*), redeviennent admissibles devant *ĭ, y*, d'où la possibilité d'un renouvellement des reflets de *kr̥, gr̥, ghr̥*, modelé sur les autres lieux d'articulation.

Les formes v. ind. *gūrtá-* et (*saṁ*)*gír-* provenant de la même racine indo-eur. **gerə* „célébrer etc." illustrent bien la différence entre les deux traitements, ancien et récent. Mais il n'est que naturel que dans la plupart des cas *ŭr* ait été éliminé de façon totale. On ne trouve que *ĭr* dans les formes des racines *kĭr* „jeter, semer", *kĭr* „garder le souvenir de", *gĭr* „dévorer".

La forme antéconsonantique *-ūr-* du v. indien est dans certains cas d'une origine nettement morphologique.

Il paraît que devant (*u*), *v* la sonante vocalique r̥ évolue en *ur*. On a en tout cas non seulement *gurú-* et *gurvóḥ*, *karóti* : *kurvánti*, *kulva-*, mais aussi *turvá(n)-* „victorieux, supérieur à", cf. *tarute* „il pénètre", *tárutr̥-* „saisissant, conquérant", *táruṣa-*. De l'autre côté, le degré zéro antévocalique de *-var-* est *-ur(a)-*, cf. *catvar-* : *catur-* (*catvr̥-* > *catru-* devant consonne). Il y a donc la possibilité de rattacher un degré zéro antévocalique *turáti* „pousser en avant; subjuguer" et un degré zéro *anté-*

[2] Il ne se rencontre pas après les autres lieux d'articulation, véd. *carcūryá-* en face de *cīrṇa-* (Upaniṣad) et *cīrtvā* étant une exception.

consonantique tūrtá- (Brāhmaṇa) non seulement à *turvá-* [3] mais aussi à *tvar* „se hâter".

En regard de *turvá-* l'allongement de *tū́rvati, tū́rvi-* est secondaire. Il semble dater d'une époque où *v* a perdu son caractère semivocalique.

La forme *cūrṇa-* „mâché" est au présent *carvati* (grammairiens) ce que *tūrta-* est à *taru-*.

La racine de *hvárate* „faire des détours" revêt la forme zéro régulière dans *juhura-, hurā́ḥ*. Devant consonne on a *hvr̥* > *hru* dans *hruṇāti* (*hvr̥ṇāti* chez les grammairiens), *-hruta-* et *-hvr̥ta-*, *hrút-* et *-hvŕ̥t-*, *-hruti-* et *-hvr̥ti-*. Mais la forme antévocalique *-hur-* rend aussi possible un *hūr-* antéconsonantique: *juhūrthāḥ, -hū́rya*, peut-être *hūrchati* „glisser, tomber".

De même *dhvárati* „endommager" offre à côté du degré zéro antéconsonantique régulier (*-dhrút-* à côté de *-dhvŕ̥t-, dhrúti-, dhruta-*) le vocalisme *-ūr-* (*ádhūrṣata, dhūrtí-, dhūrta-*) fondé sur la forme antévocalique **dhura-*.

Enfin *jvarati* „être échauffé, avoir la fièvre" et *jūrṇí-* „feu, flamme" ne peuvent guère être détachés l'un de l'autre (mais il n'y a aucune parenté étymologique entre *jar* „user" et *jvar*).

En partant de *dhŭ̄r-v-a-, jŭ̄r-v-a-* on arrive à *dhura-, jura-* et aux formes antéconsonantiques correspondantes *dhūr-, jūr-*, lesquelles peuvent aussi être interprétées comme motivées par les racines *dhvar-, jvar-*. Or les présents *dhū́rvati, jū́rvati* sont attestés dès le RV, tandis que *dhvárati* n'est pas antérieur aux Brāhmaṇa, et *jvarati*, aux Upaniṣad. Mais il ne faut pas oublier que le RV. connaît *dhvarás-* et *-jvārá-*. Et à en croire l'Avesta, **tarv-* et **tvar-* ont été des verbes différents dès l'époque indo-iranienne [4].

Sans nous engager sur la question de la chronologie relative de toutes ces formes, nous nous contentons de signaler ici la provenance morphologique de *-ūr-* alternant avec *-vr̥-* (et *-ru-*), le point de contact étant donné par la *forme antévocalique* commune *-ur(a)-* [5].

Quant aux racines seṭ en *nasale*, l'exposition de Wackernagel (*Altind. Gr.* I, p. 16) n'est guère satisfaisante. Il part d'une identité originaire de

[3] Dans ce cas le timbre radical *u*, induit par *v*, se serait répandu dans les formations à degré zéro dépourvues de ce suffixe. C'est dire qu'on aurait *tur-a-* d'après *turva-*, et *tūr-ta-* comme forme antéconsonantique correspondante.

[4] L'avestique distingue *taurvaya-, taurvan-* „passer, surmonter" et *ϑwāša-* = **ϑwarəta-* „pressé, rapide".

[5] Nous sommes donc loin de pouvoir reconnaître les résultats auxquels est arrivé Bloomfield dans son article connu *Two Problems in Sanskrit Grammar* (Proc. AOS 1894, p. 156 ssq. = BB XXIII, p. 105 ssq.). Le groupe *ŭ̄r* dans *tūrtá-, tūrṇá-, turáti* n'est pas le produit *phonétique* d'une réduction de *aru* (*tarute*), la proportion *tari- : tīrṇá- = taru- : tūrṇá-* étant un simple trompe-l'oeil. Il s'agit de réarrangements *morphologiques*.

Tn̥ə̯-to- et *Tm̥ə̯-to-* = v. ind. *Tā-ta-* en faisant appel à des étymologies douteuses comme *jārá-* < **ĝemə, dāsá-* < **domə*. Le traitement de *Tn̥ə̯-to-* = indo-ir. *Tā-ta-* est bien assuré: v. ind. *jātá-* = avest. *zāta-*; v. ind. *-sāta-* „gagné" (*abhiṣāta-*) = avest. *-hāta-* (dans *hāta-marəni-*, gāth. *hātā-marāni-* „meriti memor"); v. ind. *-vāta-* „désiré" (*índra-v., devá-v., máno-v.*) = avest. *-vāta-* dans le nom propre *kavāta-* < **kavā-vāta-* „aimé des kavis"; v. ind. *khātá-* „creusé" < *khan(i)*, cf. aussi les dérivés en *-ti-* comme *sātí-, jāti-* (Br.). Est surtout probante la forme isolée < *yātar-* < **i̯n̥ter-*. Mais il n'y a aucune étymologie sûre du type *Tā-ta-* < **Tm̥ə̯-to-*. La continuation normale de *Tm̥ə̯-to-* en indien est *Tāṁ-ta-*, ce qu'ont bien vu les grammairiens hindous. S'il est vrai que pour certains verbes les formes du type *Tāṁ-ta-* ne sont attestées qu'après l'époque du RV, il n'en suit pas qu'elles soient des innovations postvédiques puisque leurs prétendus prédécesseurs, du type **Tā-ta-*, manquent totalement.

Ainsi AV *krāṁtá-* et Br. *-krāṁti-* < *kram* „marcher", Br. (*tā́myati* et) *tāṁtá-* < *tam* „se lasser", Br. (*dā́myati* et) *dāṁtá-* < *dam* „dompter", Br. *vāṁtá-* < *vam* „vomir". Les formes *kāṁta-, klāṁta-, bhrāṁta-*, etc., n'apparaissent que dans la langue épique et classique.

Dans le RV deux formes seulement entrent en ligne de compte: *dhamitá-* [6] < *dham* „souffler" et *śrāṁtá-* < *śram* „se fatiguer". Le même degré vocalique *-ām-* a été introduit devant *-ya-* : *śrām-ya-*, cf. *jā́-ya-* selon *jā-ta-*, à la place de **jan-ya-*, tandis que le passif *dham-ya-* est régulier (*śamyati* < *śam(i)-, tanyati* en face de *stanihi* „tonner") [7]. Nous sommes enclin à voir dans le type *dhamitá-* la continuation *phonétique* de *Tm̥ə̯-to-*, et à considérer le type *śrāṁtá-*, destiné à devenir le degré zéro courant, comme un *remaniement morphologique* du premier.

La conservation du *ə* de *Tm̥ə̯-to-* (*dhamitá-*) là où celui de *Tr̥ə̯-to-* et de *Tn̥ə̯-to-* ne laisse que des traces indirectes (*gūrtá-, jātá-*), trouve un pendant exact dans le degré zéro des racines *Rā* (v. la suite du présent paragraphe). Le degré zéro d'une racine *rā(T), nā(T)* n'est jamais, en indien, *ri(T), ni(T)*, mais on trouve bien *mā : mi* („mesurer").

Le renouvellement du reflet indien de *Tm̥ə-to-* est dû à la coïncidence de *Temə* (degré plein) et *Tm̥ə̯* (degré zéro) devant consonne (> *Tami-*). On a refait le degré zéro *Tm̥ə̯* antéconsonantique en partant du modèle *Tr̥ə̯-* :

Ti/ur(-a-) : Tī/ūr(-ta-) = Tam(-a-) : Tām(-ta-), d'où les reflets récents du type *srāṁtá-* [8].

[6] A côté de quoi on trouve *dhmātá-* de la forme II de la racine (§ 14).

[7] Br. *dhmāyáte* est bâti sur la forme II de la racine.

[8] Se fiant à la proportion *ir, ur : īr, ūr = am : ām* on cessera de considérer *ām* comme la continuation *phonétique* de *m̥̄*. Cette proportion est *morphologique, ām* étant le successeur de la forme héritée *ami*.

Les remarques de Wackernagel, partant d'une identité primitive de *Tm̥ə̭* et *Tn̥ə̭* (antécons.), ne sont guère convaincantes. Le point essentiel du problème c'est justement le *manque de parallélisme* entre v. ind. *jātá-* et *śrāṁtá-*. Le reflet *phonétique* hérité de *Tm̥ə̭-to-*, conservé dans le hapax rigvédique *dhamitá-*, est confirmé par l'iranien, qui a *Tan-ta-* ‹ *Tam-ta-* ‹ *Tamə-ta-*. P. ex. *-vanta* „vomi(r)", *granta-* ‹ *gram-* „entrer en colère" (persan *γaram* „colère").

Le remplacement indien du degré zéro *Tami* par *Tām* est démontré par la différenciation sémantique de la racine *śam(i)*: la forme nouvelle *śām* apparaît au présent *śā́myati* (Br.) et à l'adjectif verbal *śāmtá-* (AV) avec le sens de „être tranquille ‹ *être fatigué"; la forme ancienne *śam(i)* subsiste dans *śamyati* (Br.) „travailler (*se fatiguer)" et l'adjectif verbal correspondant *śamitá-*. Or c'est le premier sens qui devient fondamental (primaire) en indien, cf. le développement riche de composés préverbiaux de *śam* „être tranquille" (*abhí-*, *úpa-*, *ní-*, *pári-*, *prá-*, *práti-*, *sám-*, etc.), tandis que *śam* „travailler" n'est pas employé en composition et tombe en désuétude avant l'épopée et la période classique.

La forme phonétique *Tami-ta-* est peut-être responsable de l'apparition *sporadique* de formes *Tani-ta-* (à la place de *Tā-ta-*) servant à parer à des confusions entre racines différentes. De *pan(i)* „admirer" l'adjectif verbal est *panitá-* et non **pātá-* à cause de (*pā* „boire" et) *pā* „garder"; *-svanita-* à la place de **svātá-* est peut-être dû à *sū* „inciter", cf. le rapport *hū* : *hvā* „appeler"[9].

La coïncidence iranienne des deux formes du degré zéro, antéconsonantique et antévocalique, dans les types *Tm̥ə̭* et *Tr̥ə̭* y a entrainé la même identification dans le type *Tn̥ə̭*: à côté de la forme antévocalique *Tan-a-* on y crée la forme antéconsonantique *Tan-ta-*, qui tend à supplanter le type hérité *Tā-ta-*. C'est ainsi que la racine seṭ *an* „respirer" fournit *ā̊nti-* (‹ *ā* + *anti-*) „aspiration" et *parā̊nti-* „expiration"; de *kan* „creuser" on a *ava-kanta-* „fosse" et *ni-kanta-* „creusé" (mais v. ind. *khā-tá-*). A côté de la forme susmentionnée *-vāta-* „aimé" il existe *vantā-* „bien-aimée, épouse". De *van* „superare" on tire de même *vanta-* (mais ind. *á-vāta-*). En face de *zā(ta)-* il y a le degré zéro *zan-* dans *nizənta-* „né à la maison, ingenuus", *fra-zanti-* „descendance", *a-frazanti-* „sans enfant", *ašava-frazanti-* „descendance orthodoxe, croyante" (de la même façon on tire de la racine *zan* „connaître": *paiti-zanta-* „reconnu, bienvenu" et *paiti-zanti-* „bonne réception", *ā-zanti-* „compréhension" dans *pouru-āzanti-* „ayant beaucoup d'intelligence" et *maṯ-āzanti-* „muni de commentaire").

En syllabe initiale la continuation *phonétique* de *ə* est *i* dans les deux branches de l'indo-iranien, bien qu'à cause du renouvellement de ce degré

[9] On a même, sous l'influence des racines en *-mi*: *dhvāntá-* (‹ **dhvani-*) et *vāñchati* (‹ **vani-?*).

zéro les exemples iraniens ne soient pas nombreux: ind. *pitā́* = persan *pitā*, ind. *mitá-* „mesuré" = avest. *mita-*, ind. *śās/śiṣ* „enseigner" = avest. *sāh/sīš*; *dā* „mettre": gāth. *dīšā*; pour d'autres exemples v. la liste ci-contre.

La conservation ou l'expulsion de *ə* (antéconsonantique) en syllabe non-initiale constitue une autre différence importante entre l'indien et l'iranien. Tout comme en germanique et dans les autres langues du Nord (§ 24), la chute de *ə* intérieur en iranien réagit sur son traitement en syllabe *initiale.*

Exemples de la disparition de *ə* en syllabe médiane: ind. *duhitā́* = avest. (gāth.) *dug(ə)dā* (dissyllabique); ind. *pathíbiḥ* „par les chemins" = gāth. *pad(ə)bīš* (dissyllabique); ind. *dráviṇas-* „bien (meuble), argent" = gāth. *draonō*; ind. *brávītu* „qu'il dise" = gāth. *mraotū*; *ərədaṯ.fəδrī-* (nom propre) en face de *pitar-*; *raϑaēštar-* „guerrier" si ce mot continue **r̥.-stətar-*; *-sta-*, *-sti-*, formes de composition de **-stəto-*, **-stəti-*; en syllabe finale: ind. *ábravīt* = *mraoṯ*, ind. *ā́nīt* „il respirait" = avest. *avąn* (‹ *ava* + *an-*).

En iranien les racines du type *Tā* ont remplacé le degré zéro *Ti-ta-* par *Tā-ta-*. La perte de la distinction *degré plein : degré zéro* dans le type seṭ *Tarə̭*, *Tamə̭*, et finalement *Tanə̭*, déclenche l'abolition subséquente du degré zéro spécial chez les racines dépourvues de sonante *Taə̭* = *Tā*. Cf. le mécanisme analogue, bien que non identique, de l'élimination de *Tə-to-* dans les langues septentrionales de l'Europe (§ 24, p. 216—218).

Exemples d'ind. *Ti-ta-*: avest. *Tā-ta-*:

indien	degré zéro indien	degré zéro iranien
chā „découper" (prés. *chyati* AV)	*chitá-* (ŚBr.)	—
dā „faucher, couper"	*diná-*	—
dā „lier" (prés. *dyati*)	*-dita-*	—
dhā „mettre"	*hitá-*, *-(d)hiti-*	*dāta-* „mis; donné", *dāti-* à côté de *tarōi-dīti-*
pā „garder"	—	*-pāta-*
bhā „luire"	—	*vi-viti-*
mā „mesurer"	*mitá-*	*-māta-* à côté de *-mĭta-*
śā „aiguiser"	*śitá-*, *-śiti-*	—
śās „enseigner"	*śiṣṭá-*, *-śiṣṭi-*	*-sāsta-* à côté de *-sīšta-*; *-sīšti-*
sā „lier" (prés. *syáti*)	*sitá-*, *-siti-*	*hāti-* à côté de *hita-*

indien	degré zéro indien	degté zéro iranien
sādh „réussir"	*sidh* [10]	—
sthā „se mettre debout"	*sthitá-*	*stāta-*, *stāti-* [11]
sphā „s'enfler, croître"	*sphirá-*	—
hā „quitter, abandonner"	*hitvā́*, *hitvī́*, *jahitá-*	—

L'interprétation de cet état historique s'impose: il y a en iranien deux couches chronologiques du degré zéro de *Tā*, l'une héréditaire et résiduaire, l'autre récente et productive, conséquence indirecte de la disparition de *ə* médian. Il y a ainsi un rapport intrinsèque entre le remplacement de *Tā-ta-* (degré zéro de *Tanə̯*) par *Tan-ta-* et l'évincement de *Ti-ta-*, degré zéro de *Tā*, par *Tā-ta-*.

De l'autre côté le parallélisme entre germ. **dēđi-*, **dēna-*, lit. *dė̃tas* (*dė̃ti*), *stótas* (*stóti*), *dúotas* (*dúoti*), slave *dětъ* (*děti*), *stati*, *danъ* (*dati*) — et avest. *dāti-* (*dāta-*), *stāti-* (*stāta-*) résulte de l'identité de la cause efficiente des changements respectifs: disparition de *ə* en syllabe non-finale, amenant une simplification de l'apophonie dans les racines à sonante, et par contre-coup, dans celles du type *TĒ*.

Nous passons à la question du samprasāraṇa en indo-iranien. On y a déjà touché au § 12 en relevant l'absence d'une opposition vivante *na*, *ma* : *a* en indien.

La survivance de *ya* : *i*, *va* : *u*, *ra* : *ṛ* n'a pas enrayé, pour la raison exposée au § 17, le développement des rapports *i* : *ai* (*e*), *u* : *au* (*o*), *ṛ* : *ār* (*ar*) impliqué par les formations à vṛddhi (§ 17) et celles à guṇa (§ 41). Mais *i* : *ya*, *u* : *va*, *ṛ* : *ra* ayant été exclus comme types de gradation morphologique, le samprasāraṇa, qui jusqu'ici n'était qu'une *variante combinatoire du degré zéro* (p. 182), devient un *type morphologique anormal* dans le système de la langue. Tandis que le degré zéro d'indo-ir. *ai*, *au*, *ar* est *i*, *u*, *ṛ*, et qu'inversement la vṛddhi de *i*, *u*, *ṛ* est *ai*, *au*, *ăr*, une inversion du rapport *ya* : *i*, *va* : *u*, *ra* : *ṛ* est impossible.

C'est pour cela que les grammairiens hindous ont choisi *-RaT* et non *-R̥T* comme forme représentative (fondamentale) des racines à samprasāraṇa. En partant de *-RaT* on prévoit le degré zéro *-R̥T*; au contraire, le guṇa et la vṛddhi de *-R̥T* étant toujours *-aRT*, jamais *-RaT*, la forme *-R̥T* ne permet pas de prévoir *-RaT*.

Formes fondamentales de quelques racines à samprasāraṇa: *yaj* „sacrifier" (*iṣṭá-*), *vac* „dire" (*uktá-*), *vad* „parler" (pass. *udyáte*), *vap* „semer" (*uptá-*), *vaś* „désirer, vouloir" (*uśánti*), *vah* „aller en char" (*ūḍhá-*), *svap* „dormir" (*suptá-*), *prach* „demander" (au lieu de **praś*; *pṛṣṭá-*), *vraśc* „déchirer" (*vṛkṇá-*) — en face de racines normales comme *nij* „laver" (*néjana-*), *muc* „dégager" (*mócana-*), *cud* „inciter, pousser" (*códana-*), *yup* „empêcher, barrer" (*-yópana-*), *tuś* „dégoutter" (*-tóśana-*), *ruh* „croître, monter" (*róhaṇa-*), *mṛś* „toucher" (*márśana-*), *pṛc* „mélanger" (*-párcana-*), et ainsi de suite.

[10] Est douteux le rapport entre *khād* „gruger; anéantir", et *khid* „déprimer".
[11] *-sta-*, *-sti-* (< **-stəta-*, **-stəti-*) en composition.

Wackernagel (*o. c.* p. 62) ne nous semble pas avoir apprécié à sa juste valeur l'effort des grammairiens indigènes de tenir compte des tendances *vivantes* de l'indien en délimitant les procédés morphologiques productifs d'avec les rapports apophoniques obsolètes.

Outre l'abolition du contraste *na-*, *ma-* : *a-*, remplacé par *na-*:*na-*, *ma-* : *ma-*, on constate en indo-iranien la transformation de l'ancien samprasāraṇa dans le type (*T*)*Rā*(*T*). Excepté dans quelques cas particuliers, mentionnés au § 20, le rapport *-Raə̯-* : *-R̥ə̯-* (c.-à-d. *-Rā-* : *-R̥̄-*) y fait place à la rigidité apophonique des racines (*T*)*Rā*(*T*).

Le degré zéro (*T*)*R̥̄*(*T*) appartenant plutôt à *-aRə̯-* qu'à *-Raə̯-*, on a eu recours au modèle des racines biformes (*prā* : *prāta-*, cf. § 14) pour créer (*T*)*Rā* : (*T*)*Rā-ta-*. C'est ainsi qu'au degré plein (*T*)*Rā*(*T*) ne correspond en indo-iranien jamais un degré zéro autre que (*T*)*Rā*(*T*), que le degré plein (*T*)*Rā*(*T*) soit une racine autonome ou la forme II de (*T*)*aRə*(*T*) [12]. Ainsi:

racine autonome:
v. ind. *khyā* „voir": *khyātá-* (AV)
„ „ *drā* „dormir": *drāṇa-* (AV)
„ „ *yā* „aller": *yātá-*, (*dīrgha-*)*yāthá-*, avest. *-yāti-*
„ „ *rā* „donner": *rātá-*, *rā́ti-*, avest. *rāta-*, *rāti-*
„ „ *rādh* „venir à bout de qc., réussir à qc.": *rāddhá-* (AV)
„ „ *styā* „se figer": *styāna-*
„ „ *snā* „baigner": *snātá-* (AV), avest. *-snāta-*, *-snāti-*
„ „ *svād*: *agni-ṣvāttá-* „consumé par le feu"
avest. *vā* „souffler": *-vāti-* [13]

forme II:
v. ind. *jñā* „connaître": *ájñāta-*, *jñāti-*, *jñāyáte*, avest. *-šnāta-* (< **ĝenə*)
„ „ *dhmā* „souffler": *dhmātá-* (< **dhemə*)
„ „ *pyā* „enfler": *pyāta-* (< **peiə*)
„ „ *prā* „remplir": *prātá-* (< **pelə*)
„ „ *mlā* „tanner": *mlātá-*, avest. *mrāta-* (< **melə*)
„ „ *śrā* „cuire": *śrātá-* (< **k̂erə*)

[12] Mais on vient de signaler la place spéciale occupée par *m* qui seul parmi les sonantes est suivi de *ə* (> *i*) dans *mitá-* (*mā* „mesurer").
[13] Dans v. ind. *bhrāj* „luire, rayonner": *víbhrāṣṭi-* „éclat", la longue n'est probablement pas originaire.

avest. *ǰyā* „vivre“: *-jyāti-* (<*gei̯ə)
„ *ϑrā* „protéger“: *ϑrāti-* (<*terə)
„ *šyā* „se réjouir“: *-š(y)āta-*, *š(y)āti-* (<*kei̯ə)
„ *zbā* „appeler“: *-zbāta-*, *-zbāti-* (<*ĝheu̯ə)

La solution européenne a été différente: le rapport $(T)R\bar{a}(T) : (T)\mathring{R}(T)$ y a été évincé, sur le modèle de $T\bar{a}(T) : T\partial(T)$, par $(T)R\bar{a}(T) : (T)R\breve{a}(T)$, aussi bien au sud (§ 20), que, d'une façon il est vrai passagère, dans les langues du Nord (§ 24).

On voit donc que le degré zéro d'une longue originaire est en indien *i* ou *ă*, suivant le cas; *ă* est d'origine *morphologique*. Une troisième possibilité, *zéro*, semble s'être réalisée dans des conditions phonétiques tout à fait spéciales: en syllabe médiane, entre deux consonnes homorganes, *ə* a disparu: *dattá, dhattá* [14]. Cette élision n'est pas sans parallèle. En v. angl. la voyelle *e* précédant le suffixe dental du prétérit faible est régulièrement expulsée après une syllabe longue. Mais elle disparaît *toujours*, nonobstant le caractère léger (bref) de la racine, après une dentale: *hredde* pour **hrededе*, *sette* pour **setede*, etc. (Sievers *Abriss d. angels. Gr.*[3], 1904, p. 56).

La chute de *ə* dans *dattá*, etc., ne semble avoir été accompagnée de répercussions morphologiques que d'une façon restreinte (p. ex. *dad-má*).

En revanche, *ā* : *i* a subi, dans une grande mesure, une transformation en *ā* : *ī*, dont il va être question au § 29.

§ 28. Le *i* des racines seṭ et ses fonctions en indien

Dans le présent paragraphe on s'occupera du sort de *i* (< *ə*) des racines seṭ, notamment de son extension aux racines aniṭ [15]. Cette tendance de l'indien doit être distinguée d'une autre, l'évincement de *i* (< *ə*) par *ī*, à laquelle sera consacré le paragraphe suivant. Bien que ces tendances, toutes les deux, semblent avoir agi simultanément, la clarté de l'exposition demande qu'on les traite séparément.

La distinction entre seṭ et aniṭ était d'avance vouée à une élimination lente mais continue, ayant ses racines dans la disparition préhistorique de *ə̯* devant voyelle. Le présent thématique, forme-base fréquente du système verbal et en même temps *point de neutralisation* entre aniṭ et seṭ (p. ex. *sárati* : *tárati*) doit être largement responsable de la suppression préhistorique du contraste *aniṭ* : *seṭ* dans mainte catégorie verbale, ainsi au futur, au désidératif, à l'intensif, et au parfait.

[14] D'où aussi la disparition de *ə* devant les désinences en *v-*, *m-*, moins nombreuses que celles en dentale (*dadvá* etc.). Cf. aussi le participe *-tta-* dans *devá-t-ta-*, *ud-ā-t-ta-*.

[15] Les remarques qui suivent, ainsi que le § 29, résument surtout notre article *Les racines seṭ (et la loi rythmique ī/i)*, R. O. XV, 1948, p. 1—24.

Les racines seṭ ont en règle générale la forme *-aRə* (sonante suivie de *ə*). Le nivellement entre les racines seṭ et les racines aniṭ s'effectue, si d'autres facteurs n'interviennent pas, en faveur des premières et consiste à étendre *i* aux racines *aniṭ en sonante*. Cela est évident dans le cas du futur. Conformément au principe d'implication de la p. 10—11 *-iṣya-* remplace *-sya-*, mais en tant qu'existent des modèles concrets. Le manque ou l'extrême rareté de types-modèles *-a(R)Tə* explique pourquoi, hormis quelques exemples exceptionnels, *i* n'a pas empiété sur les racines en *-a(R)T*. Au lieu du contraste *aniṭ* : *seṭ* on trouve, dès le RV, la répartition *racines en consonne* (+ *sya-*) : *racines en sonante* (+ *iṣya-*):

seṭ	aniṭ en sonante	aniṭ en consonne
janiṣya- (*jani*)	*kariṣya-* (*kar* „faire“)	*dhakṣya-* (*dah*)
bhaviṣya- (*bhavi*)	*bhariṣya-* (*bhar*)	*yakṣya-* (*yaj*)
saniṣya- (*sani*)	*maniṣya-* (*man*)	*vakṣya-* (*vac*)
	sariṣya- (*sar*)	
	staviṣya- (*stav*)	
	haniṣya- (*han*)	

La voyelle de liaison *i* dans *asiṣya-*, futur de *as* „jeter“, est destinée à parer à l'impossibilité phonétique de *-ssy-*. Quant à *kṣeṣya-* (<*kṣi* „habiter“) et *jeṣya-* (<*ji* „vaincre“) en face de *vayiṣya-*, *e* peut être le produit d'une contraction de *-ayi-*, cf. *revát-* à côté de *rayivát-* [16].

Le désidératif offre la même répartition, à ceci près qu'au lieu du degré plein *-aRə-* il contient le degré zéro *-R̥-*:

seṭ	aniṭ en sonante	aniṭ en consonne
ni-nī-ṣa- (<*nī* „conduire“)	*ci-kī-ṣa-* (<*ci* „apercevoir“)	*ju-guk-ṣa-* (<*guh*)
pi-prī-ṣa- (<*prī* „réjouir, rendre favorable“)	*ji-gī-ṣa-* (<*ji* „vaincre“)	*ti-tr̥t-sa-* (<*tr̥d* „fendre, percer“)
bu-bhū-ṣa- (<*bhū*)	*yu-yū-ṣa-* (<*yu* „retenir“)	*ti-tr̥p-sa-* (<*tr̥p* „contenter“)
tū-tūr-ṣa- (<*tur* „pousser en avant“)	*śu-śrū-ṣa-* (<*śru*)	etc. etc.
vi-vā-sa- („chercher à obtenir“ < *van*)	*ci-kīr-ṣa-* (AV) (<*kr̥* „faire“)	
si-ṣā-sa- (<*san*)	*ji-hīr-ṣa-* (AV) (<*hr̥* „/em/porter“)	
	ji-ghāṁ-sa- (< *han*)	

[16] Cet *i*, obligatoire au futur des verbes en sonante, empêche la pression „analogique“ du rapport *i* : *e*, *u* : *o* sur les racines légères en occlusive ou *s*. L'absence de formes comme **hoṣyáti*, **bharṣyáti*, etc. (on ne trouve que *haviṣyáti*, *bhariṣyáti*), est donc responsable du manque d'allongement dans *satsyáti* (autrement on aurait *hu* : **hoṣyá-* = *bhr̥* : **bharṣyá-* = *sad* : **sātsyá-*).

En somme le désidératif, parallèle en cela au futur, n'a jamais *-i-* après une occlusive, et ne distingue pas entre aniṭ et seṭ lorsqu'il s'agit de racines en sonante[17].

Il est erroné d'attribuer à la langue-mère un suffixe à valeur désidérative *-əs(i̯)o-*. C'est ce que fait M. J. Puhvel (*Laryngeals and the I.-E. Desiderative*, Language XXIX, 1953, p. 454 sq.). L'élément *ə*, tout comme la voyelle de grec *-ε(σ)σα* ou *-έ(σ)ω*, a été dégagé de la racine verbale précédente. Sa généralisation est une simple conséquence de la disparition de *ə̯* antévocalique (surtout au présent en *-e/o-*) et de la loi d'implication (évincement d'un suffixe par voyelle „de liaison" + suffixe).

Reste ouverte la question si les types *kariṣya-*, *cikīrṣa-*, à la place de **karṣya-*, **cikr̥ṣa-*, sont de date indo-iranienne ou seulement indienne. Au futur un *ə* interne disparaîtrait en iranien sans laisser des traces. Quant au désidératif on ne peut pas conclure de l'orthographe iranienne à la quantité d'un *i*, *u* final de la racine: *ǰiǰiša-* „tâcher de trouver", *ǰīǰiša-* „restaurer, nourrir", *čixšnuša-* „contenter". Le désidératif *didarəša-* „se mettre à" fait bien l'impression d'un correspondant exact d'ind. *didhīrṣa-* (ind. *-ir-* = avest. *-ar-*), cf. Bartholomae s. v. ³*dar*, mais étant donné le vocalisme des désidératifs *mimarəxša-* „tâcher de tuer" (< *marək*) et *vīvarəša-* „tâcher de gagner" (< *varəz*), à côté de *dīdərəža-* „vouloir soutenir" (< *darəz*), on n'attribuera aucune importance à la différence graphique *ar(ə)* : *ər(ə)*. Enfin *vīvəngha-* „tâcher de surpasser" peut receler, indifféremment, un ancien *an* ou *ān* (racine *van*).

Le sort de *i* a été un peu différent dans la catégorie de l'itératif (intensif). Les anciennes formes aniṭ n'y ont pas été mises hors d'usage par les formes élargies de *i*, mais se sont maintenues, à côté des formes nouvelles, comme *variantes facultatives* reconnues par les grammairiens (cf. Whitney-Zimmer p. 348, § 1006). Par conséquent, l'équivalence *-ti* : *-ī-ti*[18] n'est pas limitée aux racines aniṭ en sonante, p. ex. RV *dardar-ī-mi*, *dardar-ī-ti* à côté de *dardar-ṣi*, *dardar-tu*, mais s'impose aux autres racines aniṭ, celles en consonne. La règle des grammairiens se trouve réalisée dès le RV. Au lieu de la répartition *i après sonante* : *zéro après consonne*, propre au futur et au désidératif, on y constate un flottement entre *i* et zéro dans toutes les racines aniṭ: a) en sonante: *alarṣi*, *alarti* (< *r̥*), *ganīganti*, *ajāgar*, *dardhr̥ṣi*, *navīnot*, *avarīvar*, *jaṅghanti*, mais *namnamīti*, *nonavīti* (en face de *navīnot*), *yamyamīti*, *ayoyavīt*; b) en consonne: *kaniṣkan*, *kanikranta*, *marmartu*, *rarandhi*, *var(ī)varti*, mais *cākaśīmi*, *cākaśīti*, *pāpatīti*, *rārapīti*, *avāvacīt*, *vāvadīti*. Il y a même eu une répercussion de ce flottement sur le point de départ de l'extension de *i*, c.-à-d. sur les racines seṭ: on trouve *carkarmi* „je célèbre" sans *i*, bien qu'il s'agisse d'une racine seṭ.

Autre encore a été le rôle de *i* dans le *redoublement* de l'intensif. Un redoublement comme *sani-* dans *saniṣṇata* a l'air d'une répétition complète de la racine, en contradiction avec les formes comme *varvarti*, dans lesquelles la répétition s'arrête à l'élément pénultième de la racine (= sonante). Mais cette contradiction n'est qu'apparente. En réalité la voyelle *i* joue ici le rôle d'une voyelle „de liaison", tout comme dans les dérivés primaires (déverbatifs) à suffixe consonantique: *so-tŕ̥-* < *su* „pressurer", mais *sav-i-tŕ̥-* < *sū* „inciter" etc.

Les matériaux du RV nous font entrevoir un état de langue où le *i* du redoublement n'apparaissait que *devant un groupe consonantique*. On a d'une part: *kari-krat*, *kani-kranti*, *kani-kradat*, *gani-gmat*, *tari-trat*, *davi-dyot-*, *davi-dyutat(i)*, *davi-dhvat(aḥ)*, *pani-pnatam*, *bari-bhrat(i)*, *cani-ścadat*, *saṇi-ṣṇata*, *cani-ṣkadat*, *kani-ṣkan*, *sani-ṣyadat*, *sani-ṣvaṇat*, *ghani-ghnat-*, d'autre part: *car-karmi*, *car-kirāma*, *car-kiran*, *car-kr̥tāt* (< *kir* „célébrer"), *car-kr̥ṣat*, *jan-gahe*, *jo-guve* et *jo-guvāṇa-*, *jar-gurāṇa-*, *jal-gulaḥ* (*gir* „avaler"), *car-cūryamāṇa-*, *tan-tasaithe*, *tar-tarīti*, *tar-tarīthaḥ*, *tar-tūryante*, *tar-turāṇa-*, *dan-daśāna-*, *dar-darṣi*, *dar-dar*, *dar-darīmi*, *dar-darīti*, *dar-dr̥hi*, *dar-dartu*, *dar-dirat*, *do-dhavīti*, *do-dhuvat* (à côté de *davi-dhvat*), *dar-dharṣi*, *(a)dar-dhar*, *nam-namīti*, *nam-nate*, *(a)nam-nata*, *nam-namāna-*, *nan-namat*, *(a)no-navuḥ*, *no-nuvat*, *par-pharat*, *bar-br̥hat*, *bar-br̥hi*, *jar-bhr̥taḥ*, *bo-bhavīti*, *mar-mr̥j-*, *mar-martu*, *mar-mr̥śat*, *yam-yamīti*, *yo-yuve*, *yo-yuvāna-*, *(a)yo-yavīt*, *yo-yuvat*, *ro-ravīti*, *(a)ro-ravīt*, *ro-ruvat*, *ro-rucāna-*, *var-varti*, *var-vr̥tat(i)*, *var-vr̥tāna-*, *śo-śucat*, *śo-śucāna-*, *so-ṣavīti*, *sar-sr̥te*, *jan-ghan-*, *jar-hr̥ṣanta* et *jar-hr̥ṣāṇa-*, *jo-hav-* et *jo-huv-*. Les infractions à cette règle sont assez rares: *po-pruthat*, *sar-srāte* et *sar-srāṇa-*, *can-kramata*, *co-ṣkūyamāna-* et *co-ṣkūyase*. Pour le remplacement postérieur de zéro par *ī* devant consonantisme simple v. le paragraphe suivant.

Ayant perdu sa valeur étymologique, le *i* du redoublement intensif est chargé d'une fonction différente de celle qu'il revêt au futur ou dans la syllabe radicale de l'intensif. Grâce à sa présence, il empêche la formation d'un groupe consonantique ternaire, p. ex. *saniṣyad-* pour **saṁṣyad-*. Cet arrangement *présuppose une étape préalable d'emploi facultatif de i* dans tous les redoublements intensifs (en sonante), donc une étape à laquelle s'est arrêté le *i* final de la racine (*dar-dar-ī-ti* : *dar-dar-tu*).

Le parfait aussi est une catégorie verbale qui ne garde aucune trace de la valeur étymologique de *i*. La voyelle „de liaison" *i* y peut apparaître: 1) à la 3ᵉ p. plur. du médiopassif *i-re*; 2) à la 2ᵉ p. sing. et plur. du médiopassif *-i-ṣe-*, *i-dhve*; à la 1ʳᵉ p. duel et plur. de l'actif et du médiopassif (*-i-va*, *-i-ma*, *-i-vahe*, *-i-mahe*) et à la 2ᵉ p. sing. de l'actif (*-i-tha*).

[17] Quant au triple reflet védique 1) *di-dā-sa-* (< *dā*), 2) *di-t-sa-* (< *dā*) et *dhi-t-sa-* (< *dhā*), 3) *di-dhi-ṣa-* (< *dhā*), le deuxième paraît une innovation bâtie sur le thème *dad(h)-* (cf. le participe *dattá-*) selon le modèle *dipsa-*, *śikṣa-* < *dabh*, *śak*.

[18] Pour la question de la longueur de *ī* v. § 29.

Or le *i* de *-ire* remonte à deux sources: 1) à *ə* dans les types *da-dhi-re*, *ja-jñi-re*; 2) à *zéro* phonologique, le passage *r* > *ir* (parallèle à *i* > *iy*, *u* > *uv*) s'expliquant par la loi de Sievers (Wackernagel *Altind. Gr.* I, p. 29), p. ex. RV *va-vand-ire*. Dans toutes les autres formes en question *i* ne peut provenir que du *ə* des racines seṭ (dans le cas de *-i-tha*) ou *Tā*.

La coopération des deux facteurs réunis dans *-ire* conduit à l'état d'équilibre que présente le RV. L'identité de *i* de *-ire* et de *-iṣe*, *-idhve*, etc., est responsable de l'identité de la répartition *-re*/*-ire* et *-ṣe*/*-iṣe*, *-dhve*/*-idhve*, etc., en fonction du caractère léger ou lourd de la syllabe radicale précédente (v. les exemples rigvédiques chez Whitney-Zimmer p. 279—280, § 798).

Ce jeu de balance rappelle la répartition *-aRi-* : *-aR-* au redoublement intensif, et est destiné à empêcher la formation d'une syllabe ultralongue du type *-aRT*, *-āR*. Le *i* est inséré au parfait avant la dernière consonne, au redoublement intensif — après la première consonne d'un groupe virtuel, en accord avec la coupe morphologique des modèles hérités.

A l'aoriste sigmatique, conformément au § 18, *-iṣ-* accompagné du degré normal se généralise, en dehors des racines seṭ, en concurrençant *-s-* impliquant la vṛddhi; à une étape postérieure *-iṣ-* lui-même peut être accompagné d'allongement vocalique en syllabe non-entravée.

Somme toute, dans la conjugaison du verbe indien *i* a complètement perdu sa valeur étymologique en revêtant le caractère d'une voyelle „de liaison" à fonctions multiples, notamment:

1) au futur la présence et le manque de *i* sont mécaniquement réglés par l'élément consonantique précédent (exception importante: *-th*);

2) à l'intensif l'emploi de *i* est facultatif;

3) dans le redoublement intensif la présence de *i* est conditionnée par un groupe consonantique *initial* de la racine;

4) au parfait *i* est postulé par un groupe consonantique *final* de la racine;

5) à l'aoriste sigmatique *-iṣ-* + guṇa équivaut à *-s-* + vṛddhi, tandis que *-iṣ-* + vṛddhi est plus récent.

La répartition étymologique entre aniṭ et seṭ se maintient en revanche dans les *dérivés déverbatifs*. Il est superflu de citer des exemples illustrant les contrastes *i* : *ī*, *u* : *ū*, *ṛ* : *īr*, *ūr*, *a* (< *ṇ*) : *ā*, *a* (< *ṃ*) : *ami*, *ām*; les noms-racines en *-t-* ou zéro, les noms d'action en *-ti-*, les adjectifs verbaux en *-ta-*, *-na-*, les gérondifs en *-tvā* en fournissent un grand nombre. La distinction étymologique des degrés *pleins* *-aR-* : *-aRi-* est bien conservée dans les noms verbaux en *-tu-* et *-man-*, les noms d'agent en *-tṛ-*, les noms d'instrument en *-tra-*.

Des déviations occasionnelles ne sauraient compromettre la règle générale. Ainsi la forme suffixale *-i-tṛ-* se rencontre, en dehors de son domaine phonétique, surtout dans des formes à racine lourde en occlusive dentale: *vart-i-tṛ-*, *nind-i-tṛ-*, *vand-i-tṛ-*, *vardh-i-tṛ-*, *marḍ-i-tṛ-* [19], et en outre dans *druh-i-tṛ-*, *rakṣ-i-tṛ-*. Il est probable que la géminée résultant de la rencontre de deux occlusives tendait à se simplifier devant *r*, *n* (cf. Wackernagel *o. c.* p. 111 sous b) en absorbant la dentale du suffixe. Le modèle des racines seṭ a permis de restaurer, moyennant l'insertion d'un *i*, la coupe morphologique entre la racine et le suffixe.

Le contraste entre le système verbal, qui a aboli la différence entre aniṭ et seṭ dès l'époque préhistorique [20], et les dérivés primaires, qui l'ont gardée, est frappant mais instructif. Il prouve que les tendances morphologiques doivent se réaliser complètement dans les formes-bases avant d'entamer les formes fondées, que certaines distinctions éliminées dans les premières peuvent encore survivre dans les dernières. Il faut du reste retenir le fait important que la plupart des dérivés primaires susmentionnés ont été incorporés de bonne heure dans le système de la conjugaison, c.-à-d. dans le système-base: infinitifs radicaux, ceux en *-taye* et *-mane*, supins en *-tum-*, *-tave*, *-toḥ*, participes passés en *-ta-*, *-na-*, participes en *-tṛ-*, gérondifs en *-tvā*.

§ 29. L'alternance *ā* : *ī* en v. indien

Le degré antéconsonantique des diphtongues longues est *ī*, *ū* (§ 13). Le degré plein correspondant est *ēi̯*, *ēu̯*, etc., c.-à-d. *eï*, *eü* (dissyllabique) [21] devant consonne, *ē-i̯-o-*, *ē-u̯-o-* devant voyelle. Il n'est pas du tout sûr que devant consonne une diphtongue longue subisse une simplification *phonétique* en voyelle longue. Il est plutôt probable que p. ex. dans grec πῶ-μα „boisson" ω représente l'ancien degré plein tandis que le ῑ de πῖ-θι est le degré zéro d'une racine élargie de *i̯* (dégagé d'un suffixe suivant), donc dissyllabique: *pōi̯* = *poəi̯* (> *poï* devant consonne). Mais la solution de ce problème ne porte pas atteinte à l'état attesté dans les langues historiques, qui est en général *ē* (rarement *eï*, *eü*) [22] au degré plein: *ī*, *ū* [23] au degré zéro, et de même pour les autres timbres vocaliques.

[19] On a aussi *cod-i-tṛ́-* < *cud* (mais *bhet-tṛ́-* < *bhid*, *cét-tṛ-* < *cit*).

[20] Pour ce qui est du passif en *-yá-*, la différence entre aniṭ et seṭ n'a certainement pas existé pour les racines en nasale, *-anya-*, *-amya-* étant les formes attendues à priori pour les types *Tani*, *Tami* aussi bien que pour *Tan*, *Tam* (§ 27). Quant aux racines en liquide, on hésitera d'attribuer à l'opposition *kriya-*, *dhriya-*, *mriya-* : *śīrya-*; *jūrya-*, *tūrya-*, *pūrya-*, un caractère ancien. L'introduction, devant *y*, des formes antéconsonantiques *-īr-*, *-ūr-* se conçoit aisément.

[21] *Et. indo-eur.* p. 36 sq.

[22] Exemples chez Wackernagel *o. c.*, p. 89—90.

[23] (*i*)*i̯*, (*u*)*u̯* devant voyelle, *ĭ*, *ŭ* — en syllabe médiane (après redoublement etc.), cf. § 13.

L'indo-iranien et l'indien ont hérité l'alternance *ā* : *ī* propres aux diphtongues longues en -*i̯*. Exemples v. indiens:

degré plein antévocalique	degré plein antéconsonantique	degré zéro antéconsonantique
gā́yati „chanter", *gāyatrá*-, -*gā́yas*-	*gās*(*iṣ*)- (aor.), -*gā́*-, *gātú*-, *gāthá*-, *gā́thā*-	*gīyáte*, *gītá*-, *gītha*- (AV)
śrā́yati „cuire"	*śrātá*-	*śrīṇā́ti*, *śrītá*-
pā („boire"): *ápāyi*, -*pā́yya*-, *pāyána*-, *pāyáyati*	*ápāt*, *pātám*, *pātá*, *pāhí*, *papātha*, *papāná*-, *pipāsati*, *pā́tave*, -*pā́*-, *pā́na*, *pātṛ́*-, *pā́tra*-, -*pā́van*-	*pītá*-, *pītvā́* (*pītví*), *pītí*-, -*pīthá*-
dhā („sucer"): *dhā́yas*-, *dhāyú*-	*dhā́tave*, *dhāpáyate*, -*dhā́*- (mais *dhénā*-, *dhenú*-)	*dhītá*-

La grande différence entre les sorts respectifs d'européen *ē* : *ī* (*ō* : *ī*, *ā* : *ī*) et indien *ā* : *ī* *n'est que l'effet d'un accident phonétique*: le degré zéro *ī* (< *ā*) est identique à la longue de *ĭ* (< *ə*). Or entre *ā* : *ī* et *a* : *ĭ* il y a un rapport d'implication. De *ā* à *ī* on passe par les étapes *zéro* et *ĭ*, donc *ā* > (*ă* >) *zéro* > *ĭ* > *ī*.

Il en suit deux tendances morphologiques importantes: 1) de remplacer, dans certaines catégories morphologiques, le rapport hérité *ā* : *ĭ* par *ā* : *ī*; 2) de remplacer, dans certaines autres catégories morphologiques, le rapport hérité *zéro* : *ĭ* (< *ə*) par *zéro* : *ī*.

Au présent redoublé athématique (classe III) l'ancienne alternance **ā*/*ĭ* a cédé la place à *ā*/*ī*. Donc *śí-śā-ti* „aiguiser": *śi-sī-máḥ*; *mí-mā-ti* „mugir": *mi-mī-máḥ*; *mímā-ti* „mesurer": *mi-mī-máḥ*; *já-hā-ti* „abandonner": *ja-hī-máḥ* (le AV connaît des formes à *ĭ*, *ja-hi-tam* etc.); *rá-rā-ti* „donner": *ra-rī-máḥ*.

Bartholomae ramenait cette alternance *directement* à **āi*/*ī*. C'est peu plausible, vu que la plupart des verbes respectifs ne connaissent pas le degré zéro *ī* en dehors du présent redoublé. Cf. *śitá*- et -*śiti*-, *mitá*- et *mitvā́* (*mītvā* ne se rencontre que dans les Sūtra), tandis que de *hā* on a *hīná*-. Il est clair que les verbes à alternance radicale *ā*/*ī* l'ont introduite aussi dans la forme *dérivée* qu'est le présent à redoublement. Or pour peu que la classe III comprît un ou deux verbes à vocalisme *ā*/*ī*, celui-ci était prédestiné, en vertu de la loi d'implication, à supplanter l'alternance *ā*/*ĭ* des autres verbes en -*ā*.

L'alternance *suffixale* -*nā*/*nī*- de la classe IX est une *copie* de l'apophonie radicale -*ā*/*ī*- propre à la classe redoublée. Qu'il nous soit permis de répéter ici l'argumentation de l'article précité du R. O. XV (1948), p. 13:

„Déjà Whitney (-Zimmer p. 241, § 661) a relevé l'accord existant entre cette classe (IX) et la flexion des présents redoublés en -*ā* (du type *śiśāti*). L'aspect morphologique des classes III et IX est en effet essentiellement le même. Dans les deux cas il s'agit d'un morphème prédésinentiel monosyllabique, précédé d'une césure morphologique et porteur d'alternance: *śi-śā*/*ī*- comme *pṛ-ṇā*/*ī*-. Les deux procédés sont isofonctionnels, servant tous les deux à la formation de présents. Mais dans le premier cas la cellule prédésinentielle est représentée par le morphème central (= la racine), tandis que dans la 9[e] classe c'est le morphème marginal (= le suffixe) qui participe aux alternances. De plus les types en -*nā*- (*pṛṇā́ti*) et -*no*/*nu*- (*kṛṇóti*) ne représentent, avec leurs alternances vocaliques de la cellule prédésinentielle, que deux cas spéciaux de toute une gamme d'alternances vocaliques réalisées dans la syllabe radicale des présents redoublés: à côté de -*ā*/*ī*- (*śíśāti* : *śiśīmáḥ*) et -*o*/*u*- (*juhómi* : *juhumáḥ*) on y rencontre encore -*e*/*i*- (*cíketi* : *cikimáḥ*), -*ar*/*ṛ*- (*bíbharti* : *bibhṛmáḥ*), sans parler des alternances en syllabe entravée d'une consonne (*bábhasti* : *bápsati*, *viveṣṭi* : *viviṣmáḥ*, *vavárti* : *vavṛtmáḥ*). — L'alternance -*nā*/*nī*- n'apparaît ainsi que comme un cas spécial d'alternances apparaissant dans les présents redoublés"[24].

Bartholomae ramène -*nā*/*nī*- *directement* à -*nāi*/*nī*- en identifiant *āi*/*ī* à l'élément final de certaines racines verbales. Il pourrait avoir raison s'il s'agissait d'un phénomène très ancien, préindo-iranien. Mais l'Avesta, dans les formes faibles *fryąnmahī* (= **frĭnmahi*) et *hvąnmahičā*, n'en conserve aucun vestige. L'iranien renvoie à *ə* (ind. *i*), expulsé régulièrement en syllabe non-initiale et confirmé par le timbre vocalique de v. irl.

---

[24] Par hasard, les présents grecs en -*νη*/*νᾰ*- ont aussi subi l'influence des présents redoublés du type *πίμ-πλημι* (**πί-πλημι*). Les présents en -*νη*/*νᾰ*-, dans lesquels l'apophonie jouait à l'intérieur du suffixe, se trouvaient sous la dominance des présents redoublés, avec leur alternance vocalique radicale. Il a donc suffi qu'*un seul présent redoublé* fût interprété comme un présent en -*νη*/*νᾰ*-, pour qu'on introduisît la voyelle *i* du redoublement dans la syllabe radicale de la classe en -*νη*/*νᾰ*-. C'est le présent *ὀνί-νη-μι* (cf. *ὄνησις*, *ὄνηαρ*, *ὀνήϊστος*), réinterprété à un certain moment comme un présent en -*νη*/*νᾰ*-, qui a imposé au type en -*νη*/*νᾰ*- la loi structurale suivante: l'adjonction de -*νη*/*νᾰ*- implique le changement du timbre radical *a* en *i*. D'où d'abord *αρ* > *ιρ*, *αλ* > *ιλ* dans **κάρνημι* > *κίρνημι* „mélanger", **πάλναμαι* > *πίλναμαι* „s'approcher". En seconde ligne, le rapport *κερα* : *κίρνημι*, *πελα* : *πίλναμαι* entraîne *σκεδα* : *σκίδνημι* „disperser", *πετα* : *πίτνημι* „déployer". Enfin on a *ὀρεγ* : **ὀρίγνημι* (dans *ὀριγνάομαι*) „étendre" et *πετ* : **πίτνημι* (dans *πιτνάω*, *πίτνω*) „tomber".

Notre explication, anticipée dans une certaine mesure par Pedersen et Petersen (v. Schwyzer *Griech. Gramm.* I, p. 695 sous 3), est évidemment préférable à l'hypothèse d'un affaiblissement *ε* > *ι* (*πίσυρες* etc.). L'ancien vocalisme se maintient dans *δάμνημι* „dompter", *μάρναμαι* „combattre", *πορνάμεν* „vendre" (béot. tess. *ορ* < *ṛ*), *ζείναμεν·ζέννυμεν* „éteindre".

-cren ⟨ **krenat* ⟨ **krenət*. En iranien ni la classe redoublée ni la classe en *-nā-* n'ont subi l'influence des racines à diphtongue longue. C'est que les vestiges d'une apophonie *Tā* : *Tī(-ta-)* y sont assez douteux, v. *Grundr. d. ir. Phil.* I, 1, p. 43—44, § 98. Dans la classe redoublée l'Avesta n'a du reste gardé aucune forme faible.

Les classes indiennes III et IX ainsi transformées fournissent un modèle apophonique nouveau:

degré fort *ā* (p. ex. *mi-mā-ti, prī-ṇá-ti*): degré faible antévocalique *zéro* (p. ex. *mi-m-ánti, prī-ṇ-ánti*): degré faible antéconsonantique *ī* (p. ex. *mi-mī-máḥ, prī-ṇī-máḥ*).

Conditionnées par les désinences verbales, les formes faibles du morphème précédent présentent tantôt zéro tantôt *ī*.

Cette répartition a agi aussi bien sur la flexion radicale que sur l'aoriste sigmatique des verbes seṭ. On a, à l'imparfait, *ábrav-ī-ḥ, ábrav-ī-t, ábrav-ī-ta(na)*, qui s'opposent à *ábrav-am*. A l'aoriste sigmatique il y a une répartition intéressante:

actif sing.	1.	*-i-ṣ-am*	duel 1.	*-i-ṣ-va*	plur. 1.	*-i-ṣ-ma*
	2.	*-ī-ḥ*	2.	*-i-ṣ-ṭam*	2.	*-i-ṣ-ṭa*
	3.	*-ī-t*	3.	*-i-ṣ-ṭām*	3.	*-i-ṣ-uḥ*
médiopassif sing.	1.	*-i-ṣ-i*	1.	*-i-ṣ-vahi*	1.	*-i-ṣ-mahi*
	2.	*-i-ṣ-ṭhāḥ*	2.	*-i-ṣ-āthām*	2.	*-i-ḍhvam*
	3.	*-i-ṣ-ṭa*	3.	*-i-ṣ-ātām*	3.	*-i-ṣ-ata*

La 2e et la 3e p. sing. de l'actif sont les seules à adopter *-ī-*. C'est que dans le modèle (classes III et IX et l'imparfait radical des verbes seṭ) *ī* est suivi *directement*, sans suffixe intermédiaire, de la désinence, et qu'*en apparence* la 2e et la 3e p. sing. de l'actif ne contiennent pas le suffixe sigmatique [25].

Les mêmes désinences *-īḥ, -īt* apparaissent à la 2e, 3e p. sing. du plus-que-parfait.

Le *présent* radical des verbes seṭ n'était pas exposé à l'influence des modèles susmentionnés parce que l'alternance radicale ne permettait pas d'y dégager l'opposition *ī*: zéro. Cf.:

actif sing.	1re	*bráv-ī-mi*	duel 1re	*brūváḥ*	plur. 1re	*brūmáḥ*
	2e	*bráv-ī-ṣi*	2e	*brūtháḥ*	2e	*brūthá*
	3e	*bráv-ī-ti*	3e	*brūtáḥ*	3e	*bruvánti*

Donc: *ī* marche avec la forme radicale *brav-*, zéro (devant *-anti*) — avec *bruv-*.

[25] Au point de vue génétique **-iḥ* remonte à **-iss* et **-ist*, dont la coïncidence en **-is* a entraîné un remaniement de la 3e p. (**-it*).

Autre est le cas de l'imparfait, où après le degré plein (*brav*) *ī* s'oppose à zéro: *ábrav-ī-t* ‖ *ábrav-am*. Suivant Whitney (-Zimmer p. 232, § 631) les verbes *róditi* „pleurer“, *svápiti* „dormir“, *ániti* „respirer“, *śvásiti* „souffler, siffler“ ne connaissent *-ī* qu'à la 2e et 3e p. sing. de l'imparfait [26].

La pénétration de *ī* dans le paradigme du présent (d'où aussi dans celui de l'aoriste en *-s-*) doit être considérée comme la phase finale, du reste inachevée, de l'expansion morphologique de *ī* à l'intérieur de la conjugaison. La voyelle *ī* devient obligatoire au présent de *brávīmi*, et se rencontre par ailleurs d'une manière sporadique, p. ex. dans véd. *amīṣi* „presser, importuner“ ou *tavīti* „être puissant“.

A l'intensif la voyelle „de liaison“ est *facultative* (v. le paragraphe précédent). Elle revêt toujours la forme longue (*ī*) parce que, conformément au principe d'implication, le flottement *-ḥ, -t: -īḥ, -īt* de l'imparfait a dû s'imposer au présent en y remplaçant (*-si, -ti*:) *-īṣi, -īti* par (*-si, -ti*:) *-īṣi, -īti*.

Une fois installée au présent-imparfait de l'intensif, le flottement prédésinentiel *zéro/ī* est transféré au redoublement, de sorte que la voyelle de liaison y prend un double aspect: *i*, presque *obligatoire* devant un groupe de consonnes, et *ī*, *facultatif* devant une consonne simple. Dans le RV les formes à *ī* devant consonne simple sont beaucoup moins nombreuses que les exemples sans voyelle „de liaison“: *ganī-ganti* (à côté de *ganigmat*), *navī-not* (mais *no-navīti; no-nuvat*), *panī-phaṇat, tavī-tuvat* (mais cf. *do-dhuvat*), *yavī-yudh-* „belliqueux“ et *vanī-van-* „désireux“ (à côté de *jo-gū-* „chantant, célébrant“), *(a)varī-var* (⟨ *vṛ̥* „couvrir“), *varī-vṛjat, varī-varti* (à côté de *var-varti*). Des considérations prosodiques (métriques) ont sans doute joué un rôle important dans le choix entre les types *varī-varti* et *var-varti*; suivant qu'on préférait employer la forme antévocalique *Tan* ou *Tn* d'une racine en nasale, on recourait au redoublement *Tanī* (+ *Tan-a-*) ou *Tanĭ* (+ *Tn-a-*) etc. Dans ce cas le contraste *Tani* : *Tanī* etc., propre au redoublement intensif, ne serait qu'une imitation du modèle *Ta* : *Tā*, *Ti* : *Tī*, *Tu* : *Tū*, fourni pas le redoublement du parfait. On retournera à cette question au § 44.

La filiation de *ī*, son extension successive dans le système verbal indien, peuvent être résumées dans le schéma suivant:

1) alternance *ā/ī*: racines à diphtongue longue (*gā́ya-* : *gītá-*) → présents III → présents IX → 2) alternance *zéro/ī*: imparfaits radicaux et aoristes sigmatiques des racines seṭ, plus-que-parfaits → présents des racines seṭ, présents de l'intensif → redoublement de l'intensif.

Mais la voyelle „de liaison“ *ī* pénètre aussi dans certaines catégories de dérivés déverbatifs: les noms verbaux en *-man-, -tva-, -tu-, -tṛ̥-*.

[26] Cf. en outre (RV) : *jániṣva, vásiṣva* (*i* s'explique comme celui du futur *asiṣya-* v. § 28), *śnathihi, stanihi*, mais *avamīt*.

Dans les cas faibles des thèmes en *-man-* le suffixe reste syllabique après une consonne ou une voyelle longue, p. ex. instr. sing. véd. *kármaṇā, nā́manā* (écrit *nā́mnā*), mais se réduit à *-mn-* après une voyelle brève, p. ex. instr. sing. véd. *mahi(m)nā́* [27], *prathinā́*, dat. sing. *mahimné, jarimné*, gén. sing. *mahimnáḥ* (à côté de *mahimánaḥ*).

Or de son côté la forme du suffixe *-man-* : *-mn-* commande l'emploi ou le manque de *-i-*. Suivant qu'on choisit *comme forme faible du suffixe* *-mn-* ou *-man-*, *i* est introduit ou fait défaut. L'indien s'étant décidé pour la forme suffixale *-man-*, la voyelle *i* n'apparaît pas, en règle générale, aux cas faibles.

L'ancienne répartition transparaît encore dans l'alternance *janiman-* : *janman*. Aux cas faibles *janman-* est de rigueur: sing. instr. *ján-man-ā*, dat. *ján-man-e*, gén. *ján-man-aḥ*, duel nom.-acc. *ján-man-ī*. Les cas forts et moyens conservent le *i* étymologique ou bien, se raccordant aux cas faibles, le font tomber:

sing. nom.-acc.	*jánima*	5 fois	*jánma*	9 f.
„ loc.	*jániman*	4 „	*jánman(i)*	6 „
plur. nom.-acc.	*jánimā̆(ni)*	20 „	*jánmā̆(ni)*	6 „

L'utilité métrique de *janman-*, comme thème des cas forts et moyens, est évidente. Cette forme permet d'éviter une suite de trois ou même quatre brèves (cf. loc. plur. *jánmasu* pour **jánimasu*). Si en composition on emploie surtout *janman-* (*svá-, śúci-, bhū́ri-, dvi-*) [28], c'est pour éviter, aux cas forts, une suite d'au moins trois brèves: voyelle thématique brève (du premier membre) + *jani(m-ā̆)*.

La forme *-janman-* au second membre de composé *n'est pas due à la chute phonétique de ə*. Dans *su-ján(i)man-* les facteurs phonétiques n'ont pas été différents de ceux qui ont agi dans *ján(i)-man-*, *ə* apparaissant dans les deux cas en syllabe médiane après une voyelle accentuée.

Or le transfert de la voyelle *ī*, généralisée dans certaines formes du verbe personnel, aux noms dérivés en *-man-*, sert à réaliser le même but que la suppression morphologique de *ĭ* dans *janman-*: il s'agit de maintenir le vocalisme suffixal *-man-* aux cas faibles du paradigme.

Sous la forme *-īman-* le suffixe apparaît d'abord dans les racines seṭ, cf. *párīmaṇi, sávīmani, stárīmani, hávīman(i), hávīmabhiḥ* (aucun cas faible n'est par hasard attesté). Un synonyme de *hávīmani* est peut-être *hómani* (RV VII, 63, 4) s'il appartient à la racine *hū* „appeler" plutôt qu'à *hu* „verser". L'équivalence *zéro* (*-man-*) : *ī* (*-īman-*), donnant la

[27] Pour *mahimnā́* il faut restaurer *mahinā́* dans I, 59, 7 (Arnold *Vedic Metre*, 1905, p. 143).

[28] Cf. aussi *su-tárman-*. L'unique composé à second membre *-janiman-* est *su-jánimā* (et *su-jánimānaḥ*), mais le duel féminin est *su-jánmanī*.

possibilité de choix métrique entre — ⏓ et ⏑ — ⏓, était trop commode pour qu'elle ne s'installât pas dans les noms aniṭ. Le RV fournit un petit groupe de doublets:

**dárman-* (cf. *darmán-* „qui brise, écrase"): *dárīman-* „écrasement"
dhárman- „appui, fondement; loi, coutume": *dhárīman-* „coutume"
bhárman- „action de porter, de soutenir": *bhárīman-* „action de soutenir, de nourrir"
**sárman-* (cf. *visarmán-* „action de s'écouler"): *sárīman-* „action de couler".

On parvient donc à établir une chronologie relative de l'emploi prosodique de *-ĭ-man-*, *-man-* et *-ī-man-*:

1) *-imn-* après racines seṭ, *-man-* après racines aniṭ;
2) flottement *-imn-/-man-* après les racines seṭ (d'ordre stylistique et métrique sinon sémantique);
3) remplacement de *-man-* par *-īman-* après les racines seṭ;
4) remplacement de *-man-* par *-īman-* après les racines aniṭ.

Les gérondifs védiques présentent un suffixe syllabique *-tva-* = *-tuva-*: *kártva-, jántva-, jétva-, náṁtva-, váktva-, sótva-, snā́tva-, hántva-, hétva-* (le suffixe n'est asyllabique que dans deux exemples de *kártva-*). De l'autre côté on a *jánitva-* et *sánitva-*, avec suffixe asyllabique, et ce qui importe ici, *bhávītva-* c.-à-d. *bhávītuva-* (RV II, 24, 5), unique exemple de *ī* dans cette catégorie. C'est évidemment le maintien de *-tuva-* qui conditionne la quantité longue de la voyelle „de liaison".

Les thèmes déverbatifs en *-tu-* fournissent *-vantu-*, parallèle à *janman-*, et *śárītu-, hávītu-*, parallèles à *hávīman-* (en dehors de son domaine étymologique *ĭ* est tout à fait exceptionnel). Le paradigme de ces thèmes contenait jadis au moins deux formes casuelles qui ont pu engendrer l'alternance *-tu-* : *-ītu-*, à savoir l'instr. sing. en *-tvā* et le gén.-loc. duel en *-tvoḥ*. L'absolutif en *-tvā* continue, selon toute vraisemblance, un ancien instrumental (v. Renou BSL XLI, 1941, p. 212). Le rapport *kártuvā* : **śáritvā* semble donc avoir été remplacé par *kártuvā* : *śárītuvā*. Mais le caractère mi-figé des infinitifs en *-tu-* ne permet pas une démonstration rigoureuse.

Dans les thèmes en *-tr̥-* l'allongement d'un *ĭ* présuffixal est trop sporadique pour qu'on puisse songer à une équivalence *-tar-* : *-ītar-*, parallèle à *-man-* : *-īman-*. Les exemples suggèrent plutôt l'emploi de *ī*, à la place de *ĭ*, en composition. On a 2 ex. de *prasavītā́-* (Pada: *prasavitā́*) en face de la brève constante de *savitā́*; 2 ex. de *pratarītā́*; 1 ex. de *āmarītā́* [29].

[29] Quant à *pavītŕ̥-* (IX, 4, 4; IX, 83, 2) il faut, suivant Arnold *Vedic Metre* p. 143, restaurer *pavitŕ̥-*.

TROISIÈME PARTIE

LES DEGRÉS LONGS RÉCENTS

CHAPITRE VII. LE DEGRÉ LONG EN GREC

§ 30. La loi d'allongement de Wackernagel et l'augment temporel

Plusieurs couches de contractions vocaliques se sont succédées en grec en donnant origine à un vocalisme long qui a joué un rôle *morphologique*, celui d'un véritable *degré* vocalique, plus ou moins important suivant le cas: 1) les contractions en sandhi externe (entre mots) et à l'intérieur de composés, de date antédialectale; 2) les contractions postérieures à la chute de *σ*, *ι* intervocaliques, datant de l'époque dialectale; 3) les contractions partielles et tardives entraînées par la disparition de *ϝ* intervocalique. Sont en rapport étroit avec les phases 2) et 3) les *allongements compensatoires* qui dans une partie de dialectes, et dans des degrés différents, accompagnent la disparition de *σ*, *ι*, *ϝ* dans les groupes sonante + *σ*, *ι*, *ϝ*, ou *σ* + sonante.

Dans son remarquable mémoire *Das Dehnungsgesetz der griechischen Composita* 1889 Wackernagel a démontré que l'allongement de l'initiale du 2e membre de composé (type *στρατ-ηγός*) était en dernière ligne le produit d'une contraction bien attestée en indo-iranien. Nous sommes aujourd'hui mieux préparés à suivre et à préciser ce développement en recourant à certains repères chronologiques.

On se demande d'abord pourquoi, malgré l'extension de *-o-* comme voyelle de composition (devant initiale consonantique), le sentiment de la contraction se soit perdu en grec.

La disparition de *σ*, *ι* intervocaliques a *réintroduit l'hiatus* dans le système phonétique de la langue. En regard des hiatus *-o*, *-ε*, *-α* + *α-* le *η* de *στρατ-ηγός* est apprécié comme zéro du premier membre plus voyelle allongée *η* (< *ᾱ*) du deuxième. Du coup le procès homogène de la contraction se trouve décomposé en deux morphèmes partiels: élision [1] et allongement.

Cette hypothèse peut du reste se réclamer de l'analogie de certaines contractions *tardives*, décomposées, au cours de l'histoire du grec, en l'élision d'une voyelle finale et l'allongement de la voyelle initiale du

[1] Etant donnée la réapparition de l'hiatus, l'élision ne représente plus une *nécessité phonétique*.

mot suivant: attique *ἁνήρ* < *ὁ ἀνήρ* (formes phonétiques ion. *ὡνήρ* dor. *ὡνήρ*), *τἀν* < *τοι ἄν*, *ἑᾱυτῷ*, *τᾱὐτό* < *ἑο(ῑ) αὐτῷ*, *τὸ αὐτό* (mais ion. *ἑωυτῷ*, ion. dor. *τωὐτό*), *οὑτᾶρα* < *οὗτο(ι) ἄρα*; *χἰκετεύετε* < *καὶ ἱκετεύετε*, et *χῡπό* < *καὶ ὑπό*, les deux dernières formes chez Euripide. D'autres exemples de cette contraction „grammaticale" chez Schwyzer *Griech. Gramm.*^{2} I, p. 402.

Les contre-coups de la nouvelle appréciation du type ont été assez sérieux:

a) L'opposition *-o* + *o-* (hiatus): *zéro* + *ō* (provenant de l'ancienne contraction), c.-à-d. le type de composés dans lequel le produit de l'ancienne contraction a coïncidé avec l'allongement de l'initiale, s'impose comme modèle réglant le vocalisme initial du 2e membre. Celui-ci consiste désormais dans l'allongement de la voyelle du simple correspondant. Les diphtongues procédant de la contraction de *-o*, *-ε*, *-α* avec *ι-*, *υ-* (*οι*, *ει*, *αι*, *ου*, *ευ*, *αυ*) sont remplacées par *ῑ*, *ῡ*, etc. Le timbre de la 1re voyelle cesse de jouer un rôle quelconque; *o*, *ε*, *α* sont élidés; *ι*, *υ* ne se maintiennent que dans une partie de cas.

b) La structure d'un composé comme *στρατ-ηγός* équivaut à *στρατο* + *αγός* > *στρατ-αγός* > *στρατ-ηγός*. C'est dire qu'à l'élision, qui n'apparaît que devant une initiale vocalique, l'allongement se superpose comme un morphème *accessoire*, qui ne concerne qu'une partie seulement de cas (ceux à vocalisme bref). Or si *στρατ-αγός*, *χορ-αγός* passent à *στρατ-ηγός*, *χορ-ηγός*, le type *κυν-αγός*, *ποδ-αγός*, lequel n'a jamais connu la contraction, sera entraîné dans le mouvement, d'où *κυν-ηγός*, *ποδ-ηγός*.

c) Le rapport entre *χορ-ηγός* et *χορ-ο-ποιός*, c.-à-d. le surplus de *o* dans *χορ-ο-ποιός*, sert de modèle pour *κυν-ο-κέφαλος* à côté de *κυν-ηγός*.

L'extension de la voyelle „de liaison" *-o-* est donc postérieure à la généralisation de l'allongement initial du 2e membre.

Résumons: tout en étant, par sa provenance, une continuation de contractions antédialectales, l'allongement grec ne revêt son aspect caractéristique qu'après la disparition de *σ*, *ι*, ou autrement dit après la réapparition de l'hiatus. A ce moment la *contraction* phonétique devient un *allongement* accompagnant une *élision*, tous les deux d'ordre morphologique. Les produits phonétiques de la contraction sont remplacés par des voyelles longues correspondant à l'initiale du 2e membre. L'allongement s'installe aussi dans les composés à finale consonantique, *ι*, *υ* du 1er membre; par ricochet, ces derniers adoptent la voyelle *-o-* devant un 2e membre à initiale consonantique.

L'abrègement des voyelles longues devant sonantes tautosyllabiques ne touche point à la règle *morphologique* de l'allongement. Si en face de *στρατ-ηγός* on a *στρατ-ἄρχης*, il s'agit d'une neutralisation purement phonétique du contraste *α* : *ᾱ* devant sonante + consonne. Mais la situation change radicalement lorsque les premières contractions histori-

ques restituent la possibilité de groupes *voyelle longue + sonante tautosyllabique* (*τιμάοντος* > *τιμῶντος* etc.). Du coup l'allongement tombe au rang d'une *variante morphologique combinatoire* [2]. Il n'existe jamais après une initiale consonantique. Après consonne zéro, c.-à-d. à l'initiale vocalique il n'existe pas devant sonante + consonne bien que phonétiquement il soit redevenu possible dans ces conditions. C'est un exemple typique de la règle *trois à un* (v. p. 22). C'est ce caractère de variante combinatoire qui permet de négliger l'allongement lorsqu'il devient incommode au point de vue métrique (*ὑψ-αγόρης*, *ὑψ-ερεφής*, d'autres exemples chez Wackernagel *o. c.*, p. 51).

L'allongement initial du 2ᵉ membre devient donc une simple variante morphologique combinatoire lorsque grâce à des contractions les syllabes du type *ĒRT* réapparaissent dans la langue. Une variante combinatoire peut se maintenir pendant un temps plus ou moins long, mais son existence est précaire. L'allongement survit dans les composés devenus obscurs. Dans les composés transparents il se conserve, pendant longtemps, à titre d'archaïsme stylistique, donc surtout dans la langue littéraire. Notons que la raison linguistique de sa décadence, les contractions, tombent en pleine période dialectale (*ο + ο* > *ω* en dorien, > *ου* en ionien-attique, etc.).

Nous venons de jalonner les principales étapes de l'évolution des composés contractes:

1) Contractions antédialectales [3]. Le vocalisme long est perçu comme la somme des voyelles contiguës des deux membres.

2) Disparition de *σ*, *ι* intervocaliques. Le vocalisme long est perçu comme dû à l'élision de la voyelle finale plus l'allongement de la voyelle initiale.

Conséquences morphologiques: adaptation du vocalisme contracte hérité à la nouvelle règle; introduction de l'allongement après n'importe quelle finale du 1ᵉʳ membre (consonne, *ι*, *υ*); introduction de *-ο-* (après consonne, *ι*, *υ*) devant initiale consonantique du 2ᵉ membre.

3) Premières contractions dialectales. L'allongement devient une variante morphologique combinatoire [4] (un „allomorph").

[2] On envisage ici, bien entendu, uniquement la structure phonique et non pas la fonction sémantique des formes en question.

[3] Il est à peine nécessaire de rappeler ici la grande importance qu'ont eu ces contractions pour la genèse des intonations. Le rapport *-οι* : *-ῳ*, *-αι* : *-ᾳ* (*-η*) a été celui de (diphtongue) *brève* à *longue*, cf. la valeur d'une more des *-οι*, *-αι* finals *indécomposables*. La proportion $ο : ω = α : \bar{α}$ (et non $ο : ου = α : \bar{α}$) renvoie à une période antédialectale (*L'acc. d. l. indo-eur.* p. 128).

[4] Le manque d'allongement semble permis dès les plus anciens textes: cf. *ὑψ-όροφος* (*Γ* 423), *ὑψ-ερεφής*, (*E* 213), *ἀν-όλεθρος* (*N* 761), *ἐπ-αμοιβαδίς* (*ε* 481), *ἀλεξ-άνεμος*.

Il faut relever l'extension de l'allongement aux composés comportant un premier membre en consonne, *ι*, *υ*. Elle est courante chez Homère: *κυν-ηγέσιον*, *ποδ-ηνεκής* et *ποδ-ήνεμος*, *μ-ῶνυξ*, *πυρι-ήκης*; *βο-ηλασίη*; *τρι-ώροφος*; *πολυ-ηγερής*, *πολυ-ήρατος*, *πολυ-ωπός*, *τανυ-ήκης*, *δουρ-ηνεκής*; *εὐ-ηγεσίη*, *εὐ-ήκης*, *εὐ-ήνωρ*, *εὐ-ηφενής*, *εὐ-ῆρες*, *εὐ-ώδης*; *δύσ-ηλεγής*, *δυσ-ηχής*, *δυσ-ώνυμος*; *ἀν-ήκεστος*, *ἀν-ηκουστέω*, *ἀν-ήμελκτος*, *ἀν-ήνωρ*, *ἀν-ήνυστος*, *ἀν-ήροτος*, *ἀν-ώιστος*, *ἀν-ώνυμος*; *ἐξ-ημοιβός*, *ἐξ-ήλατος*; *συν-ήορος*.

Cette extension de l'allongement nous permet de comprendre le redoublement attique (v. le paragraphe suivant); elle nous achemine, de l'autre côté, vers une solution correcte du problème de certains allongements métriques (§ 34).

Un autre corollaire morphologique de la loi de Wackernagel c'est l'extension de la voyelle „de liaison" *-ο-*, laquelle a joué un rôle en dehors de la composition. Quoique le type ancien soit bien attesté par des exemples comme: *αἰ-πόλος*, *πέλ-λῦτρον* (< *πεδ-*), *δρυ-τόμος*, *πτολί-πορθος*, etc., il est concurrencé par les composés de structure plus récente: *αἰγό-βοτος*, *νιφο-βόλος*, *ὀρνῑθο-σκόπος*, *νηο-σσόος*, *βοό-κλεψ*, *συο-κτόνος*, *ἰχθυο-φάγος*, *φυσιο-λόγος*, et ainsi de suite. Et c'est le modèle de ces composés qui nous explique l'introduction de *-ο-* devant les suffixes consonantiques des dérivés *secondaires*: *παντό-της*, *μελανό-της*, *αἱματό-εις*, *ἀστερό-εις*, *ἰχθυό-εις*, *νιφό-εις*, *ὀκριό-εις*, *ἱερηο-σύνη* > *ἱερεω-σύνη*. C'est aussi le modèle de la composition qui justifie l'emploi de la voyelle „de liaison" *η* devant les suffixes secondaires (p. ex. *δενδρήεις*, *κοτήεις*).

On voit de nouveau comment les traits formels propres aux structures *morphème autonome + morphème autonome* (composés) sont transférés aux structures du type *morphème autonome + m. synsémantique* (*suffixe*).

Wackernagel a fait remarquer (*o. c.* p. 7) qu'en indien le sandhi externe (entre mots), après s'être installé dans les composés [5], tendait à envahir les dérivés secondaires (thème + suffixe) et même les cas moyens du paradigme flexionnel (thème + désinence consonantique). Comme il s'agit d'une tendance générale et non pas spécialement indienne, on est aussi tenté de rechercher l'allongement morphologique en dehors de la composition proprement dite. Il a échappé à Wackernagel que le redoublement attique n'en était qu'un cas spécial.

[5] Comme le sandhi de la composition ne se distingue du sandhi externe (= de la phrase) que par son conservatisme, il ne serait pas peut-être hasardé de poser une évolution analogue pour le grec. L'élision, habituelle dans la phrase grecque, s'expliquerait par une ancienne contraction. Vu que l'allongement recule même à l'intérieur des composés, il n'est pas surprenant qu'il n'en reste aucune trace dans la phrase (*o. c.*, p. 63). L'intérêt de cette question n'est pas uniquement théorique (v. § 34).

Le développement des formes à augment dit temporel est de toutes pièces analogue à celui des composés. Les données respectives comblent même une lacune fâcheuse que présentent les exemples par ailleurs abondants de l'allongement en composition.

1) L'augment hérité *e* a été contracté avec la voyelle initiale (originaire ou prothétique) de la racine verbale.

2) Après la disparition de σ, ι, et la restitution des hiatus les formes contractes sont perçues comme comportant, au lieu de l'augment, un *allongement* du vocalisme initial. L'augment *temporel* consiste dès lors en un véritable degré long de l'initiale vocalique:

ε > η p. ex. ἦα < *es, ἤσθιον < ἐσθίω, ἤγειρον (< ἐγείρω), ἤθελον < ἐθέλω
ᾰ > ᾱ (ionien-attique η) p. ex. ἦγον (dor. ἆγον) < ἄγω, ἠλώμην < ἀλάομαι, ἤκουον < ἀκούω, ἤλειψα < ἀλείφω
ο > ω p. ex. ὠλόμην < ὄλλῡμι, ὤμοσα < ὄμνῡμι, ὤρορον < ὄρνῡμι, ὤρεξα < ὀρέγω
ῐ > ῑ p. ex. ἰαίνετο (κ 359) < ἰαίνομαι, ἐπίηλεν (χ 49) < ἰάλλω, ἰήσατο (Ε 904) < ἰάομαι, ἴαχον (Σ 29, Υ 62, Φ 10) < ἰάχω
ῠ > ῡ p. ex. ὕφηνα < ὑφαίνω.

Par hasard, l'allongement ῐ > ῑ, ῠ > ῡ n'est pas attesté dans la couche ancienne de composés (Wackernagel *o. c.*, p. 34). Or l'augment temporel fournit l'information supplémentaire [6].

3) Les contractions ioniennes-attiques de l'augment *syllabique* ε avec une initiale vocalique *secondaire* (due à la disparition de σ-, ι̯-) ne fournissent un résultat phonétique que pour ε + ε (> ει), p. ex. εἶχον < ἔχω, εἷρπον < ἕρπω, εἱπόμην < ἕπομαι, εἷθην (< ἵημι), εἱστήκειν < ἕστηκα. Pour tous les autres vocalismes on trouve l'allongement caractéristique de l'augment *temporel*. Cf. les racines verbales à ancienne initiale σ-:

ᾰ > ᾱ p. ex. ἥνυσεν, ἥνυτο, att. ἡνυσάμην (dor. ἅνυον) < ἀνύω, ἐν-ηλόμην < ἅλλομαι, ἡμιλλήθην < ἁμιλλάομαι
ο > ω p. ex. ὡμῑλησα < ὁμῑλέω, ὥπλισα < ὁπλίζω, ὡμοιώθην < ὁμοιόω
ῐ > ῑ p. ex. ῑ̔κον, ῑ̔ξε, ῑ̔κᾱνον, ῑ̔ζον, καθῑσα
ῠ > ῡ p. ex. ῡ̔γίᾱνα < ὑγιαίνω, ῡ̔μεναίουν (ancienne initiale σι̯-).

Voici à notre avis l'explication de la différence de traitement entre ε + ε, et ε + autre vocalisme:

Le passage de ε + ε à ει (= ẹ̄) en ionien-attique, à η en dorien, a créé un rapport d'allongement entre ἔχω et εἶχον (dor. ἦχον), ἕρπω et εἷρπον (dor. ἧρπον), etc., à ceci près qu'à la place de la longue ouverte héritée les formes ioniennes-attiques contiennent la longue *fermée* (ẹ̄). Or puisque le principe d'allongement se trouve déjà représenté dans la langue par les prétérits à augment *temporel* (v. sous 2), les hiatus ε + α, ε + ο, ε + ι, ε + υ, etc., sont remplacés, eux aussi, par l'allongement initial, d'où ᾱ (ionien-attique η, comme sous 2), ω, ῑ, ῡ. Pour expliquer le manque de parallélisme ε : ει = ο : ου = ᾰ : ᾱ en ionien-attique force nous est d'admettre que le remplacement a eu lieu après la contraction de ε + ε, mais avant le passage de ε + ο > ου (ọ̄): en regard de ο il n'existait alors que la longue ω (= ō ouvert). Or les différences dialectales favorisent cette hypothèse. L'ionien s'accorde avec l'attique pour ce qui est de la contraction de ε + ε, mais en diffère dans le traitement de ε + ο.

[6] On peut admettre que le traitement primitif des composés à 2e membre en ι-, υ- a été le même que pour l'augment temporel. Dans tout le texte d'Homère il n'y a pas un seul cas supposant l'allongement de ι, υ à la jointure du composé. Un petit nombre d'exemples de la langue postérieure, comme ἀρχιέρεως, ἀνίερος, πλουθυγίεια, ἀνυμέναιος, ταναϋφής, ἀνυπόδητος... appartiennent à une période où l'allongement est devenu obsolète.

En régénérant les groupes *ĒRT* (τιμάοντος > τιμῶντος etc.) les contractions dialectales créent en même temps la possibilité de l'augment temporel pour les racines verbales commençant par une diphtongue ou *voyelle brève + r, l, n, m* (*tautosyllabique*): ηὐχόμην (< εὔχομαι), ἤλπιζε < ἐλπίζω, ᾔτουν < αἰτέω, ηὔχουν < αὐχέω, ἤρκεσα < ἀρκέω, ἡλλόμην < ἅλλομαι; ἤντλουν < ἀντλέω; ᾤκουν < οἰκέω, ὤρθωσα < ὀρθόω, ὥρκισα < ὁρκίζω, ὥρμησα < ὁρμάω... [7]

On a déjà fait remarquer (§ 17) que le sort de la vṛddhi indo-européenne, si elle avait survécu en grec, n'aurait pas été différent de celui de l'augment temporel. L'insertion de *e* devant le vocalisme radical, laquelle est caractéristique de la vṛddhi primitive, aurait abouti à l'allongement dès la chute de σ, ι intervocaliques — tout comme dans les composés et dans l'augment temporel. Si les recherches étymologiques réussissaient à trouver en grec des exemples isolés de la vṛddhi, le vocalisme ῑ, ῡ à la place de ει, ευ attendus (§ 17) attesterait la survivance de ce procédé jusqu'en pleine époque des hiatus. Ce sont les hiatus qui en grec ont transformé les produits des anciennes contractions en un véritable degré long.

§ 31. Le redoublement attique

Dès 1927 [8] nous avons soutenu la thèse que le redoublement dit attique n'était qu'une particularité des racines verbales à voyelles prothétiques (α, ε, ο). Quelle que soit l'origine de ces voyelles, elles représentent un trait très caractéristique du grec. On n'en trouve des correspondants que dans deux langues voisines: l'arménien et (en partie) le hittite.

[7] A leur tour, ces groupes initiaux s'abrègent dans la 1re moitié du 4e s. av. J. Chr.

[8] *Origines indo-européennes du redoublement attique* (Eos XXX, 1927); repris dans *Et. indo-eur.* p. 32—33.

Dans les travaux mentionnés nous sommes parti de la supposition que les voyelles prothétiques continuaient des „laryngales“ vocalisées. Une racine comme *ἐλευθ-* remonterait à *ə̥$_1$*leudh*, avec groupe consonantique initial ə̥$_1$*l-* dont le premier élément, disparu dans les autres langues, se serait vocalisé en grec. Le parfait redoublé *ἐλ-ηλ(ο)υθ-* proviendrait de ə̥$_1$*le*-ə̥$_1$*loudh-*, avec la vocalisation régulière ə̥$_1$ > *e* et la contraction *e* + ə̥$_1$ > *ē*.

Cette explication s'achoppe à une objection assez grave. Aussi longtemps que ə̥$_1$ était une consonne et que ə̥$_1$*l-* formait un groupe consonantique, le redoublement consistait en une répétition du premier élément consonantique plus *e*, donc: ə̥$_1$*e* + ə̥$_1$*loudh-* > **ἠλουθ-*. Si, de l'autre côté, on part d'une racine à initiale vocalisée (**eleudh*), le redoublement sera égal à l'allongement de l'initiale, d'où **ἠλουθ-*. Pour peu qu'on s'en tienne scrupuleusement aux règles du redoublement indo-européen, chacune des deux hypothèses nous fait attendre à priori un parfait **ἠλουθ-*.

De l'ancienne explication nous ne retenons aujourd'hui que le point essentiel: le redoublement attique est propre aux racines à prothèse vocalique. C'est pourquoi il n'apparaît pas dans les langues autres que le grec. Le problème de la provenance des voyelles prothétiques ne nous intéressera pas ici. L'unique hypothèse formulée ici à ce propos c'est qu'elles ne sont pas devenues des *phonèmes vocaliques autonomes* que dans une période préhistorique de la langue *grecque.*

Les voyelles prothétiques ne sont pas à confondre avec les voyelles anaptyctiques, qui se développent à l'intérieur du mot et dont il n'y a pas de traces sûres en grec.

Une racine comme indo-eur. **leudh*, parfait **leloudhe* (v. ind. *ru-roha*), a donc au moment donné revêtu en grec la forme **ἐ-λευθ*, parfait **ἐ-λε-λουθε*; autrement que le *λ* du redoublement, celui de la racine n'a dégagé aucun élément vocalique. Il est clair que l'apparition du contraste **ἐλευθ-* : **ἐλελουθε* conduit à une nouvelle analyse de la forme du parfait. Si en regard de **leudh* la forme **leloudhe* se présente comme la somme du redoublement *le* et de la racine *loudh*, le parfait nouveau **ἐλέλουθε* est décomposé mécaniquement, par rapport à *ἐλευθ-*, en *ἐλ-ελουθ-*. Le deuxième *ε*, celui du redoublement, est désormais identifié à la voyelle initiale (prothétique) de la racine. Le premier *ε*, qui est de provenance une voyelle prothétique, est perçu comme une partie du redoublement.

L'allongement de *ε* intérieur s'y ajoute lorsque, après la chute de *σ* et *ι* intervocaliques, l'allongement initial du 2e membre de composé est généralisé après consonne (v. le paragraphe précédent). C'est en suivant le modèle de **ποδ-άνεμος* > *ποδ-ήνεμος*, que **ἐλ-ἐλουθε* devient *ἐλ-ήλουθε*. L'allongement délimitant deux morphèmes autonomes est introduit entre le morphème synsémantique qu'est le redoublement, et la racine suivante. C'est probablement d'une façon analogue que certains redouble-

ments indiens ont contracté le vocalisme long caractéristique du premier membre de composés (v. § 44, p. 340).

Si notre présomption est correcte, le point de départ du redoublement attique est à chercher parmi les racines à prothèse *e*. Car c'est uniquement le contraste *(e)RE(R)T* [9] : *(e)Re-RE(R)T* devenant *eRE(R)T* : *eR-eRE(R)T*, qui permet de concevoir *eR* initial comme une répétition (un redoublement) de *eR* radical. Mais un parfait primitif tiré d'une racine à prothèse *o* comme *ὀ-ρεγ* (v. ind. *r̥j, ráj-iṣṭha-*) serait *ὀ-ρε-ρογ*: ni *ὀρ-* ne pourrait être considéré comme redoublement de *ερ(ογ)*, ni *ερογ* ne serait identique à la racine-base *ὀρε/ογ*.

1) Voilà les parfaits à redoublement attique appartenant au fonds ancien (voyelle prothétique *e*): attestés chez Homère *ἐλ-ήλουθα* (*εἰλήλουθα* avec allongement métrique), *ἐν-ήνοθε*, *ἐρ-ηρέδαται*, (pour *ἐρ-ηρίδαται*), *ἐρ-ήριπα*; *ἐρ-ήριγμαι* (Aristote), *ἐγ-ήγερμαι* (Thucidide), *ἐλ-ήλεγμαι* (Platon), *ἐν-ήνοχα* (Démosthène).

2) Le redoublement attique se propage dans deux directions différentes. Le groupe initial *voyelle + sonante* (ou *consonne*) étant perçu comme la répétition du commencement de la racine, il est naturel que les verbes à prothèse *α, ο* se rallient au premier groupe en répétant l'initiale (*α, ο* + élément consonantique) et en allongeant les *α, ο* intérieurs: attestés chez Homère *ὀρ-ωρέχαται*, *ὀδ-ώδυσμαι*, *ἀγ-ηγέρατο*, *ὀρ-ώρυγμαι* (Hérodote), *ἀκ-ήκοα* (Eschyle), *ἀλ-ήλιφα* (4e s.), *ἀρ-ήρακται* (Hésychius).

3) Le redoublement attique étant une forme plus expressive [10] que le simple allongement de la voyelle initiale, il tend à remplacer ce dernier dans les racines à vocalisme initial, hérité. Donc, homérique *ἔδ-ηδα* dans *ἐδηδώς* (à la place de **ἦδα*), *ἐλ-ήλαμαι*, *ὀδ-ώδειν*, *ὄλ-ωλα*, *ὄπ-ωπα*, *ὄρ-ωρα*, *ἀρ-ήρη*, *ἀρ-ήρομαι*; *ὀμ-ώμοκα* (Euripide), *ἀλ-ήλεσμαι* (Hérodote), *ἀρ-ήρεκα* (époque hellénistique).

La concurrence entre les deux types de redoublement existe pour *ἄγω*: *ἦχα*, *ἦγμαι* de la prose classique, et *ἀγήοχα* (*ο* inorganique) de date plus récente. Chez Hippocrate on rencontre le parfait moyen *ὤρεγμαι* contrastant avec les formes homériques *ὀρωρέχαται*, *ὀρωρέχατο*. En face de *ἀκήκοα* est attesté, à date tardive, le moyen *ἤκουσμαι*. Mais les témoignages trop maigres du flottement ne permettent pas de deviner la tendance sous-jacente. Par rapport à l'état préhistorique, le redoublement attique a en tout cas gagné du terrain.

[9] *E* = *α, ε, ο*, *R* = *ρ, λ, μ, ν*, *T* = occlusive ou *σ*.

[10] Il faut le définir plutôt comme forme impliquant le redoublement normal (cf. *Prolégomènes* p. 10—11). Outre la répétition du groupe initial *voyelle + élément consonantique* il présente encore *l'allongement initial* propre au redoublement normal (*ἔδ-ηδα* pour **ἦδα*).

Notre chronologie a l'avantage de rendre compte de l'aspect un peu différent que présente le redoublement attique à l'aoriste. Les verbes à racine légère forment l'aoriste redoublé en faisant suivre le redoublement d'un groupe consonantique. De *ϝεπ*, *ϝερ*, *κελ*, *σεδ* (*ἑδ*), *σεπ* (*ἑπ*), *φεν* on a donc les aoristes *ϝε-ϝπε/ο-* (*εἶπον*), *ϝε-ϝρε/ο-* (*εὗρον*), *κε-κλε/ο-*, *σε-σδε/ο-* (*ἑζόμην*), *σε-σπε/ο-* (*εἱπόμην*), *πε-φνε/ο-*. De **nek* et **lek* l'aoriste redoublé normal est **ne-nke/o-*, **le-lke/o-*, et avec voyelle prothétique, *ἐνεγκε/ο-*, *ἀλαλκε/ο-* (pour **ἀλελκε/ο-*). La couche récente d'aoristes redoublés, à vocalisme initial hérité: *ἤγαγον*, *ἤραρον* (< *ἀραρίσκω*), *ὤρορον* (les deux derniers étant propres à Homère), ne trouve donc aucun modèle à vocalisme allongé comme c'était le cas au parfait (groupes 1 et 2 = modèle du groupe 3).

La structure des aoristes redoublés à voyelle prothétique, qui servaient de modèle pour la couche récente, n'a pu jamais être autre que *ER-ĔRTe/o-* puisque la voyelle prothétique précédait en général une sonante. Or devant une sonante tautosyllabique l'allongement n'existait pas.

§ 32. Le vocalisme de l'aoriste sigmatique

Le grec, langue conservatrice sous divers égards, a complètement perdu le degré long caractérisant l'aoriste sigmatique non seulement en indo-iranien mais aussi en latin et en balto-slave. Attribuer la cause de l'état historique à l'influence du degré normal (plein) du subjonctif, comme le fait Schwyzer (*Griech. Gramm.* I, p. 751), c'est évidemment renoncer à l'explication. On ne comprend pas pourquoi le subjonctif, existant dès l'époque indo-européenne, aurait agi à l'époque de la dislocation dialectale, et uniquement en grec.

L'abrègement des voyelles longues devant sonante antévocalique, aussi longtemps qu'il maintient son caractère de neutralisation purement *phonologique* de la quantité, ne saurait non plus déclencher l'abrègement *morphologique* dans les aoristes du type **e-u̯ēg̑h-s-m̥*.

De notre côté, *nous considérons la disparition du degré long de l'aoriste comme une conséquence morphologique de la chute de σ entre voyelles.*

La perte de σ intervocalique est antédialectale. Il s'agit donc d'une période tellement reculée que le manque total d'aoristes résiduaires à vocalisme long ne saurait surprendre.

Pour prouver notre thèse nous avons divisé un certain nombre d'aoristes sigmatiques anciens, suivant la structure de la racine, en plusieurs groupes: I. racines légères en consonne (Ia: racines légères en *s*); II. racines lourdes en *i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m* + consonne (IIa: racines lourdes en voyelle longue + consonne); III. racines légères en sonante[11]:

I. *ἀξ-* (*ἄγω*), *βροξ-* (*βρόχω*), *δεξ-* (*δέχομαι*), *δρεψ-* (*δρέπω*), *ἐρεψ-* (*ἐρέφω*), *ἑσ-* (*ἵζω*), *κλεψ-* (*κλέπτω*), *κοψ-* (*κόπτω*), *λεξ-* (√*λεχ*), *λεψ-* (*λέπω*), *ὀρεξ-* (*ὀρέγω*), *πεξ-* (*πέκω*), *πεψ-* (*πέσσω*), *πλεξ-* (*πλέκω*), *ῥεξ-* (*ῥέζω*), *σκεψ-* (*σκέπτομαι*), *στεψ-* (*στέφω*), *στρεψ-* (*στρέφω*), *τρεψ-* (*τρέπω*), *θρεψ-* (*τρέφω*)

[Ia. *ἀεσ-* (*ἰαύω*), *ἑσσ-* (*ἕννῡμι*), *ζεσσ-* (*ζέω*), *ξεσσ-* (*ξέω*), *σβεσσ-* (*σβέννῡμι*)]

II. *ἀεισ-* (*ἀείδω*), *ἀλειψ-* (*ἀλείφω*), *ἀμειψ-* (*ἀμείβομαι*), *δειξ-* (*δείκνῡμι*), *εἰσ-* (*ϝειδ*), *εἰξ-* (*εἴκω*), *ἐρεισ-* (*ἐρείδω*), *ἐρειψ-* (*ἐρείπω*), *λειψ-* (*λείβω*), *πεισ-* (*πείθω*), *στειξ-* (*στείχω*), *φεισ-* (*φείδομαι*)

ἐρευσ- (*ἐρεύθω*), *εὐξ-* (*εὔχομαι*), *ζευξ-* (*ζεύγνῡμι*), *κευσ-* (*κεύθω*), *ψευσ-* (*ψεύδομαι*)

ἀμερσ- (*ἀμέρδω*), *ἀρξ-* (*ἄρχω*), *ἐλεγξ-* (*ἐλέγχω*), *ἐρξ-* (*εἴργω*), *ἐρξ-* (*ἔρδω*), *θελξ-* (*θέλγω*), *ὀμορξ-* (*ὀμόργνῡμι*), *περσ-* (*πέρθω*)

πεμψ- (*πέμπω*), *σπεισ-* (*σπένδω*), *φθεγξ-* (*φθέγγομαι*)

consonne finale *s* dans *ἀκουσ-* (*ἀκούω*), *γευσ-* (*γεύομαι*), *ὀρουσ-* (*ὀρούω*), *σεισ-* (*σείω*)

[IIa. *ἠσ-* (*ἥδομαι*), *θηξ-* (*θήγω*), *κλωσ-* (*κλώθω*), *λησ-* (*λήθω*), *μησ-* (*μήδομαι*), *πηξ-* (*πήγνῡμι*), *πληξ-* (*πλήσσω*), *πρηξ-* (*πρήσσω*), *πτηξ-* (*πτήσσω*), *ῥηξ-* (*ῥήγνῡμι*), *τηξ-* (*τήκω*), *τμηξ-* (*τμήγω*), *ὠσ-* (*ὠθέω*)]

III. *ἀγειρ-* (*ἀγείρω*), *ἀειρ-* (*ἀείρω*), *ἐγειρ-* (*ἐγείρω*), *κειρ-* (*κείρω*), *πειρ-* (*πείρω*), *στειλ-* (*στέλλω*), *τειλ-* (*τέλλω*;) mais *ἀρσ-* (*ἀραρίσκω*), *ὀρσ-* (*ὄρνῡμι*), *ἐλσ-* (*εἴλω*), *κελσ-* (*κέλλω*); *δειμ-* (*δέμω*), *κτειν-* (*κτείνω*), *μειν-* (*μείνω*), *νειμ-* (*νέμω*), *τειν-* (*τείνω*).

Après la chute de σ les racines en voyelle longue, en *-ει* et en *-ευ* présentaient l'hiatus tandis que les groupes I—II conservaient le σ postconsonantique. De même III. C'est que la chute de σ après sonante ne s'est effectuée qu'à l'époque dialectale. La différence entre ionien-attique *-ειν-*, dor. *-ην-* et éol. *-εννν-* en fait foi ainsi que la circonstance que les groupes *-ρσ-*, *-λσ-* se conservent en dehors de l'ionien-attique, du crétois et du lesbien (Chantraine *Morph. hist. d. grec* p. 197—198).

Quant à l'allongement hérité, il caractérisait au moins le groupe I tandis que dans III (et à plus forte raison, dans II) l'abrègement devant *sonante* (+ *consonne*) + σ avait peut-être déjà donné origine au vocalisme à quantité neutralisée.

Il faut avant tout se rendre compte du fait que la chute de σ intervocalique a apporté un changement sérieux dans l'appréciation du morphème de l'aoriste. L'hiatus d'une forme comme **ἔχευα* (< **ἔχευσα*) n'était pas senti comme une nécessitude d'ordre *phonique* parce que le

[11] Tous les exemples se rencontrent chez Homère. Pour simplifier nous nous sommes borné aux racines à vocalisme *e*, *o*, *a*. Les aoristes sont cités sous forme de thème pur.

double σ de *ἔγευσσα et ἔρευσσα (τ, δ, ϑ + σ > σσ) s'étant simplifié [12], σ était redevenu possible à l'intervocalique. Le type existant à côté de ἔγευσα, ἔρευσα ne reposait donc point sur une *alternance phonologique*, mais représentait une formation aoristique à part, caractérisée uniquement par des désinences spéciales ou plutôt par la voyelle thématique -α-. Cet élément était commun aux deux types, le type sigmatique des groupes II et III et celui à hiatus: il était donc considéré comme le *morphème fondamental* précédé dans des conditions spéciales, à savoir après consonne (groupes II, III), par le *morphème accessoire σ*. D'où la loi de structure morphologique: l'aoriste „sigmatique" était caractérisé par la voyelle thématique -α- précédée, après consonne, par σ.

On s'aperçoit du changement de la position morphologique de σ. Morphème principal en indo-européen, il dominait le vocalisme de la racine en impliquant le degré radical long. Après la chute de σ intervocalique en grec il est devenu, en face du morphème principal α, un morphème accessoire *dominé lui-même par la racine*, sa présence et son absence étant commandées par la finale consonantique ou vocalique de celle-ci. Dès lors un aoriste sigmatique du groupe I comme *epēksm̥ „j'ai cuit" > grec *ἔπηξα apparaît sous la forme historique ἔπεψα (pour ἔπεξα), où σ, conditionné par la racine πεπ (πεκ), cesse de conditionner lui-même la racine (en lui conférant le degré long).

De l'autre côté, conformément au principe énoncé *Prolégomènes* p. 10—11 le morphème composite (α précédé du morphème accessoire σ) a remplacé peu à peu le morphème simple α. En partant de modèles phonétiques comme ἀκούω : ἤκουσα (groupe II) on a restitué le σ dans presque tous les aoristes à hiatus. Mais la généralisation de σ avait été précédée du nivellement vocalique dans les racines à consonne, autrement dit de l'élimination du degré long dans le groupe I.

La perte du degré long dans le groupe I est un corollaire morphologique de la chute de σ intervocalique en grec. Mais la disparition de σ après nasale, en partie après liquide (groupe III), a dans une certaine mesure restitué la valeur morphologique de l'allongement radical. En grec *historique* les aoristes en -α, par opposition à ceux en -σα, sont caractérisés par un véritable degré long de date récente: ionien-attique ε > ει, (ο > ου), α > ᾱ (η), ῐ > ῑ, ῠ > ῡ, tandis qu'en indo-européen la gradation aoristique était un procédé additionnel (*e* > *ē*, *o* > *ō*, *i* > *ei*, *u* > *eu*, etc., cf. § 18).

Soit ε > ει: v. plus haut les exemples du groupe III

α>ᾱ(η): χηρ- (χαίρομαι), ἠλ- (ἰάλλω), σκηλ- (σκάλλω), σφηλ- (σφάλλω), γημ- (γαμέω), ἀνην- (ἀναίνομαι), μην- (μαίνομαι), σην- (σαίνω), φην- (φαίνω).

[12] La simplification de la géminée n'était que le contre-coup de la disparition du contraste σσ : σ (sifflante géminée : sifflante simple) à l'intervocalique.

S'étendant aux syllabes d'origine suffixale, l'allongement apparaît dans ἐνηρ- (ἐναίρω), τερσην- (τερσαίνω), τιτην- (τιταίνω).

ῐ>ῑ: ἶλα (posthom. < ἴλλω), ἔκλῖνα (κλίνω), ἔκρῖνα (κρίνω), ἔτῖλα (posthom. < τίλλω)

ῠ>ῡ: ὀδῡράμενος (ὀδύρομαι), ἔπλῡνα (πλύνω), ἔσῡρα (posthom. < σύρω).

§ 33. Le comparatif à allongement du type μείζων

Dans une étude monographique récemment parue [13] M. H. Seiler a mis en relief la hiérarchie existant entre les différents procédés grecs servant à la formation du comparatif:

1) L'adjonction du suffixe secondaire -τερος était un procédé vivant et s'appliquait à tous les adjectifs.

2) La forme régulière du suffixe de comparaison primaire était -ίων, qui laissait intacte la consonne finale de la racine précédente.

3) La forme -ι̯ων (ou plutôt -ων avec palatalisation de la consonne précédente) était une anomalie.

C'est dans cet ordre (-τερος, -ιων, et -ι̯ων) que les anciens grammairiens énumèrent les différents types morphologiques du comparatif: πρῶτος, δεύτερος, τρίτος τύπος (o. c. p. 53). M. Seiler lui-même appelle (p. 62) -ιων une sorte de solution intermédiaire entre -(σσ)ων et -(ύ)τερος.

Pour ce qui est de l'ancienne répartition des procédés 2) et 3), il nous semble que contrairement à l'avis de M. Seiler, qui repousse l'opinion d'Osthoff [14], elle était jadis réglée par la loi de Sievers: -ι̯ων après syllabe brève, -ίων après syllabe longue, ensuite aussi, en tant que suffixe vivant, après syllabe brève. Il n'y a que deux exceptions: ἥττων [15] pour *ἡκίων et ᾶσσον au lieu de ἄγχιον.

Vu que la forme régulière -ιων est théoriquement applicable à tous les comparatifs primaires mais -(ι̯)ων ne s'ajoute qu'à des racines déterminées, -(ι̯)ων contraste avec -ιων et s'explique par lui. Une forme comme χείρων (éol. χέρρων), opposée à *χερίων (virtuel), présente tout simplement le suffixe -ων, -ον plus l'allongement du vocalisme radical. De même ᾶσσον en face de *ἄγχιον. Par conséquent, si au lieu d'adjoindre -ιων, -ιον on recourt à -ων, il y a aura la tendance de le faire accompagner du degré radical long. Cette tendance se réalise de façon différente, suivant les dialectes et la voyelle radicale. L'allongement de α, phonétique dans ᾶσσον, est commun à tous les dialectes dans μᾶλλον, et peut-être dans θᾶσσον (<ταχύς); cf. aussi μᾶσσον < μακρός et ἐλᾶσσον (Hérodien). Le vocalisme ει = ẹ̄, phonétique dans χείρων, entraîne ει dans hom. et

[13] *Die primären griechischen Steigerungsformen* 1950.

[14] *Morphologische Untersuchungen* VI, 130.

[15] ἕσσων sous l'influence de κρέσσων.

att. *κρείσσων*, *κρείττων* et *μείζων* (le dernier aussi chez Pindare) — en face d'ionien *κρέσσων* et *μέζων* (aussi arcad. éol. dor.).

D'après Osthoff (*o. c.*) le vocalisme *ẹ̄* de *μείζων* serait une imitation de celui de *κρείττων*, ce dernier s'appuyant à son tour sur *χείρων*, où *ẹ̄* est phonétique (cf. aussi Boisacq s. *κρέσσων*). Il est bien possible que le vocalisme allongé se soit propagé par le chemin tracé par Osthoff. Mais la parenté sémantique de racines ne suffirait pas à expliquer son extension, s'il ne représentait pas un *morphème accessoire* accompagnant l'adjonction de *-ων*, *-ον*, suffixe de comparatif.

On peut même soupçonner que c'est cet allongement morphologique présuffixal qui est responsable de la différence entre *-ίων* attique et *-ἴων* des autres dialectes. La forme ancienne *-ἴων*, analysée *-ῐ-ων* puisque *-ων* à lui seul pouvait fonctionner comme suffixe de comparatif, aurait cédé la place à *-ῑ-ων* en suivant le modèle de **μέζων* > **μέ̄ζων*, **κρέττων* > **κρέ̄ττων*. Le rapport de dominance jouant entre *suffixe* et *racine* aurait empiété sur l'élément présuffixal *-ι-*. Cf. plus haut (§ 29) les remarques à propos des classes verbales III et IX de l'indien (*-nā-* : *-nī-* d'après *śā* : *śī*, etc.).

§ 34. Remarques sur certains allongements métriques chez Homère

L'interprétation correcte de l'élision et de l'allongement initial du second membre de composé, initiée par Wackernagel, prépare la solution du problème de certains allongements métriques qu'on trouve chez Homère et dans la poésie épique postérieure.

Dans la langue courante l'allongement était en train de disparaître, tandis que l'élision, tout comme la liaison en français contemporain, se maintenait non seulement en composition mais aussi dans des conditions syntaxiques déterminées. A l'intérieur du vers, l'élision tendait à se généraliser en s'émancipant du facteur (entourage) syntaxique. En effet, traitée comme une unité relativement indépendante et délimitée par rapport aux autres, l'hexamètre, semblable en cela à l'alexandrin français, appliquait les règles du sandhi d'une façon rigoureuse. Qu'on compare le traitement de *e* muet final en français, lequel, dans la versification classique, est égal au traitement d'un *e* muet interne. Dans l'hexamètre une consonne finale du mot appartient au mot suivant si celui-ci commence par une voyelle, p. ex. *μῆνιν ἄειδε* = *μη-νι-να ει-δε*. N'étant pas entravée, la seconde syllabe de *μῆνιν* peut fonctionner comme une brève.

Le trait essentiel du mètre c'est la *transposition* des entités linguistiques en entités prosodiques. Le pied se substitue au mot, le vers — à la proposition, la césure — à la fin d'un groupe syntaxique, etc., non sans qu'il y ait des interférences entre les deux articulations. Il y a des

enjambements, au sens large du mot, résultant de l'absence de parallélisme entre le découpage en phrases et en vers, ou encore entre le découpage en mots et celui en pieds.

Le sandhi du vers est apte à conserver maint archaïsme phonétique qui, disparu de la langue courante, se maintient dans la prosodie poétique grâce à un changement de fonction. Si l'allongement d'une initiale vocalique, accompagnant d'une façon obligatoire l'élision d'une fin de mot précédente, n'a survécu dans la langue courante qu'à l'intérieur du mot (en composition), et encore à titre d'archaïsme, il a bien pu continuer à exister, sous un aspect travesti, dans la versification. Autrement dit: cet archaïsme du sandhi, conservé par certains modèles de l'ancienne versification, mais éliminé de la langue courante, a pu être désormais apprécié comme un allongement dû à des motifs et des conditions commandés par la structure de l'hexamètre.

Car il faut se rendre compte de la différence entre les motifs et les conditions de l'allongement. Dans sa critique du célèbre livre de Schulze[16] Danielsson[17] a fait remarquer qu'une suite de trois brèves n'empêchait pas d'une manière absolue d'employer le mot respectif dans l'hexamètre. Il suffisait de le faire suivre d'un mot à groupe consonantique initial ou à vocalisme long initial pour obtenir la suite commode ◡◡—, p. ex. *ὄρεα σκιόεντα*, *ὄνομ' αὐτοῦ*. Il est vrai que pour les mots du type prosodique ◡◡◡⏑̱, p. ex. *δολίχιον* ou *ἀθάνατος*, on recourrait en vain à ces expédients. Il est néanmoins clair que l'allongement déborde sensiblement les strictes limites de la nécessité métrique. Il joue aussi dans des formes du type ◡◡—, ◡—◡, ◡——, ◡———, où il ne saurait non plus être question d'un besoin métrique absolu. Le point de vue méthodique de Schulze, qui soulignait surtout les exigences du mètre, ne nous suffit pas. La question des conditions *linguistiques* de l'allongement s'impose à son tour.

Au point de vue descriptif Schulze a eu le mérite de délimiter deux grands complexes d'allongements: 1) en syllabe initiale, toujours sous l'ictus, cf. les types ◡◡⏑̱, ◡—⏑̱, ◡———, et 2) en syllabe médiane, le plus souvent au temps faible (le type —◡—).

Le second groupe est caractérisé, presque sans exception (v. Danielsson *o. c.* p. 58—61), par l'hiatus existant entre la brève (allongée) et la longue suivante. Ce groupe d'allongements est de date plus récente et s'explique par la différence entre la langue poétique et la langue courante pour ce qui est de l'hiatus et des changements quantitatifs, contractions, etc., qu'il entraînait. C'est ici qu'appartient aussi la question de la diectase (dilatation) des formes contractes.

[16] *Quaestiones epicae*, 1892.
[17] *Zur metrischen Dehnung im älteren griechischen Epos*, 1897.

Le premier groupe, celui qui nous intéresse, est plus archaïque. Ce qui le caractérise, c'est le fait qu'en règle générale une voyelle brève n'est allongée que *dans la syllabe initiale du mot*: „Productio metrica cadit quantum eius fieri potest in *primam vocabuli syllabam*; quae contravenire vidimus fere excusare licuit, *ἀλείατα, θεμείλια, ὑπεὶρ ἅλα, τὰ τείρεα, κατ' οὔρεα, παρ' ἀνέρι*[18] syllabae finalis natura quae rite non producitur nisi sequente vocabulo quod complures consonas aut consonam geminatam in fronte habet" (Schulze *Quaestiones epicae* p. 479—480).

Or l'allongement de la syllabe initiale du *mot* est un fait d'ordre linguistique et non métrique. Nous affirmons qu'il n'est qu'une *transposition métrique* du sandhi prélittéraire, disparu dans la langue parlée[19]. Pour s'en convaincre, il suffit de superposer aux règles du § 30 les règles fondamentales de la versification grecque.

1) La couche la plus ancienne des allongements métriques est constituée par les formes à initiale vocalique allongée (précédées ou non d'une élision). Voici des exemples à élision de la voyelle précédente:

ἀθάνατος:	ε 218	*ἡ μὲν γὰρ βροτός ἐστι, σὺ δ' ἀθάνατος καὶ ἀγήρως*
ἀθανάτην:	α 420	*ὣς φάτο Τηλέμαχος, φρεσὶ δ' ἀθανάτην θεὸν ἔγνω*
ἀθανάτοισι:	Α 525	*τοῦτο γὰρ ἐξ ἐμέθεν γε μετ' ἀθανάτοισι μέγιστον*
ἀμητῆρες:	Λ 67	*οἱ δ', ὥς τ' ἀμητῆρες ἐναντίοι ἀλλήλοισιν*
(ἀπ-)ᾱμήσειε:	Σ 34	*δείδιε γὰρ μὴ λαιμὸν ἀπαμήσειε σιδήρῳ*
ἀμήσαντες:	φ 301	*ῥῖνάς τ' ἀμήσαντες· ὁ δὲ φρεσὶν ᾗσι ἀασθεὶς*
ἀνήρ:	Β 553	*τῷ δ' οὔ πώ τις ὁμοῖος ἐπιχθόνιος γένετ' ἀνὴρ*
	Ε 172	*καὶ κλέος; ᾧ οὔ τίς τοι ἐρίζεται ἐνθάδε γ' ἀνήρ*
	Λ 475	*ἀμφ' ἔλαφον κεραὸν βεβλημένον, ὅν τ' ἔβαλ' ἀνὴρ*
	Π 215	*ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ' ἀνήρ*
	Ψ 112	*πάντοθεν ἐκ κλισιῶν· ἐπὶ δ' ἀνὴρ ἐσθλὸς ὀρώρει*
	Ω 707	*ὣς ἔφατ', οὐδέ τις αὐτόθ' ἐνὶ πτόλεϊ λίπετ' ἀνὴρ*
	π 45	*σταθμῷ ἐν ἡμετέρῳ· παρὰ δ' ἀνὴρ ὃς καταθήσει*
ἀνέρος:	Γ 61	*ὅς τ' εἶσιν διὰ δουρὸς ὑπ' ἀνέρος, ὅς ῥά τε τέχνῃ*
	Π 423	*ἀντήσω γὰρ ἐγὼ τοῦδ' ἀνέρος, ὄφρα δαείω*
	Ρ 164	*τοίου γὰρ θεράπων πέφατ' ἀνέρος, ὃς μέγ' ἄριστος*
	Σ 321	*πολλὰ δέ τ' ἄγκε' ἐπῆλθε μετ' ἀνέρος ἴχνι' ἐρευνῶν*
ἀνέρι:	Ρ 421	*ὦ φίλοι, εἰ καὶ μοῖρα παρ' ἀνέρι τῷδε δαμῆναι*
ἀνέρα:	Χ 418	*λίσσωμ' ἀνέρα τοῦτον ἀτάσθαλον ὀβριμοεργόν*
ἀνέρε:	Μ 421	*ἀλλ' ὥς τ' ἀμφ' οὔροισι δύ' ἀνέρε δηριάασθον*

[18] Nous considérons *τείρεα, οὔρεα, ἀνέρι* comme des formes à allongement *initial*; *ἀλείατα*, avec son hiatus interne, s'approche du groupe 2).

[19] Cf. le sandhi de *ρ-, λ-, ν-, μ-* provenant de *sr-, sl-, sn-, sm-*. Tout en étant disparu dans la langue courante (excepté en composition: *Πηλοπόννησος*) il se maintient dans la versification comme un moyen *métrique* utile.

	447	*ὀξὺς ἔην· τὸν δ' οὔ κε δύ' ἀνέρε δήμου ἀρίστω*
	Π 218	*πάντων δὲ προπάροιθε δύ' ἀνέρε θωρήσσοντο*
ἀνέρες:	Β 604	*Αἰπύτιον παρὰ τύμβον, ἵν' ἀνέρες ἀγχιμαχηταί*
	Σ 515	*ῥύατ' ἐφεσταότες, μετὰ δ' ἀνέρες οὓς ἔχε γῆρας*
	Υ 158	*ὀρνυμένων ἄμυδις· δύο δ' ἀνέρες ἔξοχ' ἄριστοι*
	γ 471	*δαίνυνθ' ἑζόμενοι· ἐπὶ δ' ἀνέρες ἐσθλοὶ ὄροντο*
	ξ 104	*ἐσχατιῇ βόσκοντ', ἐπὶ δ' ἀνέρες ἐσθλοὶ ὄρονται*
	χ 306	*γίγνεται οὐδὲ φυγή· χαίρουσι δέ τ' ἀνέρες ἄγρῃ*
ἀνέρας:	Η 209	*ὅς τ' εἶσιν πόλεμόνδε μετ' ἀνέρας, οὕς τε Κρονίων*
	Μ 127	*νήπιοι, ἐν δὲ πύλῃσι δύ' ἀνέρας εὗρον ἀρίστους*
	Ω 247	*ἦ, καὶ σκηπανίῳ δίεπ' ἀνέρας· οἱ δ' ἴσαν ἔξω*
	σ 184	*οἴη δ' οὐκ εἴσειμι μετ' ἀνέρας· αἰδέομαι γάρ*
ᾱ̆ορι:	Λ 265=541	*ἔγχεΐ τ' ἄορί τε μεγάλοισί τε χερμαδίοισιν*
ᾱ-Ἀπόλλωνι:	Α 315	*ἔρδον δ' Ἀπόλλωνι τελήεσσας ἑκατόμβας*
	Δ 101	*εὔχεο δ' Ἀπόλλωνι Λυκηγενέϊ κλυτοτόξῳ*
	119	*εὔχετο* „ „ „ „
-Ἀπόλλωνα:	Ο 143	*Ἥρη δ' Ἀπόλλωνα καλέσσατο δώματος ἐκτὸς*
ᾱ̈Ἄρηος:	Γ 128	*οὓς ἔθεν εἵνεκ' ἔπασχον ὑπ' Ἄρηος παλαμάων*
ᾱ̈Ἄρηϊ:	Ε 829	*ἀλλ' ἄγ' ἐπ' Ἄρηϊ πρώτῳ ἔχε μώνυχας ἵππους*
	841	*αὐτίκ'* „ „ „ „ „ „
ᾱ̈Ἄρηα:	Ε 827	*μήτε σύ γ' Ἄρηα τό γε δείδιθι μήτε τιν' ἄλλον*
εἰλάτινον:	β 424=ο 289	*ἱστὸν δ' εἰλάτινον κοίλης ἔντοσθε μεσόδμης*
εἰλήλουθας:	Ψ 94	*τίπτε μοι, ἠθείη κεφαλή, δεῦρ' εἰλήλουθας*
εἰν:	Η 382	*τοὺς δ' εὗρ' εἰν ἀγορῇ Δαναοὺς θεράποντας Ἄρηος*
	Η 414	*οἱ δ' ἕατ' εἰν ἀγορῇ Τρῶες καὶ Δαρδανίωνες*
	Ι 13	*ἷζον δ' εἰν ἀγορῇ τετιηότες· ἂν δ' Ἀγαμέμνων*
	Σ 497	*λαοὶ δ' εἰν ἀγορῇ ἔσαν ἀθρόοι· ἔνθα δὲ νεῖκος*
	Χ 389	*εἰ δὲ θανόντων περ καταλήθοντ' εἰν Ἀΐδαο*
	γ 127	*οὔτε ποτ' εἰν ἀγορῇ δίχα βάζομεν οὔτ' ἐνὶ βουλῇ*
	ξ 432	*βάλλον δ' εἰν ἐλεοῖσιν ἀολλέα· ἂν δὲ συβώτης*
	ω 204	*ἑσταότ' εἰν Ἀΐδαο δόμοις, ὑπὸ κεύθεσι γαίης*
εἰναλίῳ:	δ 443	*τίς γάρ κ' εἰναλίῳ παρὰ κήτεϊ κοιμηθείη*
εἰνατέρων:	Ζ 383	*οὔτε πῃ ἐς γαλόων οὔτ' εἰνατέρων ἐϋπέπλων*
εἰρεσίης:	κ 78	*τείρετο δ' ἀνδρῶν θυμὸς ὑπ' εἰρεσίης ἀλεγεινῆς*
Εἰρέτριαν:	Β 537	*Χαλκίδα τ' Εἰρέτριάν τε πολυστάφυλόν θ' Ἱστίαιαν*
ἔννεπε:	Θ 412	*ἀντομένη κατέρυκε, Διὸς δέ σφ' ἔννεπε μῦθον*
ἐννοσίγαιος:	Μ 27	*αὐτὸς δ' ἐννοσίγαιος ἔχων χείρεσσι τρίαιναν*
ἠγάθεον:	Ζ 133	*σεῦε κατ' ἠγάθεον Νυσήϊον· αἱ δ' ἅμα πᾶσαι*
ἠνεμόεντα:	γ 172	*ἢ ὑπένερθε Χίοιο, παρ' ἠνεμόεντα Μίμαντα*
ᾱ-Ἰάπετος:	Θ 479	*γαίης καὶ πόντοιο, ἵν' Ἰάπετός τε Κρόνος τε*
(ἐφ-)ῑείς:	Α 51	*αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτοῖσι βέλος ἐχεπευκὲς ἐφιεὶς*
(ἀφ-)ῑεῖσαι:	η 126	*ἄνθος ἀφιεῖσαι, ἕτεραι δ' ὑποπερκάζουσιν*

(μετ-)ῑ́ετε:	Δ 234	Ἀργεῖοι, μή πώ τι μεθίετε θούριδος ἀλκῆς
ῑ̔ερά:	ψ 277	ἔρξανθ' ἱερὰ καλὰ Ποσειδάωνι ἄνακτι
ῑ̓́μεναι(ῑ̓́μεναι):	Υ 365	κέκλεθ' ὁμοκλήσας, φάτο δ' ῑ̓́μεναι ἄντ' Ἀχιλῆος
Οὐλύμποιο:	Α 44	βῆ δὲ κατ' Οὐλύμποιο καρήνων χωόμενος κῆρ
	Β 167	„ „ „ „ „ ἀΐξασα
	(=Δ 74	Η 19, Χ 187, Ω 121, α 102, ω 488)
	Η 25	ἦλθες ἀπ' Οὐλύμποιο, μέγας δέ σε θυμὸς ἀνῆκεν
	Η 35	ἦλθον ἀπ' Οὐλύμποιο μετὰ Τρῶας καὶ Ἀχαιούς
	Υ 5	κρατὸς ἀπ' Οὐλύμποιο πολυπτύχου· ἡ δ' ἄρα πάντη
	Υ 125	πάντες δ' Οὐλύμποιο κατήλθομεν ἀντιόωντες
Οὐλύμπου:	Ξ 298	Ἥρη, πῆ μεμαυῖα κατ' Οὐλύμπου τόδ' ἱκάνεις
	Ξ 309	νῦν δὲ σεῦ εἵνεκα δεῦρο κατ' Οὐλύμπου τόδ' ἱκάνω
	Π 364	ὡς δ' ὅτ' ἀπ' Οὐλύμπου νέφος ἔρχεται οὐρανὸν εἴσω
	Σ 616	ἡ δ' ἴρηξ ὣς ᾶλτο κατ' Οὐλύμπου νιφόεντος
Οὐλύμπῳ:	λ 315	Ὄσσαν ἐπ' Οὐλύμπῳ μέμασαν θέμεν, αὐτὰρ ἐπ' Ὄσσῃ
Οὔλυμπον:	Α 221	μύθῳ Ἀθηναίης· ἡ δ' Οὔλυμπόνδε βεβήκει
	Α 394	ἐλθοῦσ' Οὔλυμπόνδε Δία λίσαι, εἴ ποτε δή τι
	Σ 146	ἡ δ' αὖτ' Οὔλυμπόνδε θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα
	Σ 148	τὴν μὲν ἄρ' Οὔλυμπόνδε πόδες φέρον· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
οὔνομα:	Γ 235	οὕς κεν ἐῢ γνοίην καί τ' οὔνομα μυθησαίμην
οὔρεα:	Ν 18	κραιπνὰ ποσὶ προβιβάς· τρέμε δ' οὔρεα μακρὰ καὶ ὕλη
	Φ 485	ἤτοι βέλτερόν ἐστι κατ' οὔρεα θῆρας ἐναίρειν
	ζ 102	οἵη δ' Ἄρτεμις εἶσι κατ' οὔρεα ἰοχέαιρα
οὔρεσι:	Ν 390=Π 483	ἠὲ πίτυς βλωθρή, τήν τ' οὔρεσι τέκτονες ἄνδρες
	Ν 571	ἤσπαιρ' ὡς ὅτε βοῦς, τόν τ' οὔρεσι βουκόλοι ἄνδρες
ῡ̔́δατος:	Φ 300	ἐς πεδίον· τὸ δὲ πᾶν πλῆθ' ὕδατος ἐκχυμένοιο

On a vu au § 30 que l'allongement dans le type à élision *Ἀγήνωρ* (< *ἀγε + ανωρ*) expliquait celui du type *ἀνήνωρ* (< *ἀν + άνωρ*). Or à l'intérieur du vers le déplacement *consonne finale implosive* > *consonne initiale explosive* (p. ex. *φόβον Ἄρηος* > *φοβο ναρηος*), propre au sandhi interne du mot, est mécanique dans le même degré que l'élision, s'effectuant par dessus les coupes syntaxiques. Sont donc justifiés, au point de vue linguistique, les vers comme

ᾱ̓θάνατος:	Θ 539	εἴην ἀθάνατος καὶ ἀγήρως ἤματα πάντα
ᾱ̓μῷεν:	ι 135	εἰς ὥρας ἀμῷεν, ἐπεὶ μάλα πῖαρ ὑπ' οὖδας
ᾱ̓νέρος:	Σ 433	Αἰακίδῃ Πηλῆϊ, καὶ ἔτλην ἀνέρος εὐνὴν
ᾱ̓́ορας:	ρ 222	αἰτίζων ἀκόλους, οὐκ ἄορας οὐδὲ λέβητας
Ᾱ̓πόλλωνα:	Α 21	ἀζόμενοι Διὸς υἱὸν ἑκηβόλον Ἀπόλλωνα
Ᾱ̓́ρηος:	Σ 264	ἐν μέσῳ ἀμφότεροι μένος Ἄρηος δατέονται
εἰλατίνοισιν:	Ξ 289	ἔνθ' ἧστ' ὄζοισιν πεπυκασμένος εἰλατίνοισιν
εἰλήλουθα:	Ε 204	ὣς λίπον, αὐτὰρ πεζὸς ἐς Ἴλιον εἰλήλουθα

εἰναλίῃ:	ο 479	ἄντλῳ δ' ἐνδούπησε πεσοῦσ' ὡς εἰναλίη κήξ
εἰρεσίῃ:	λ 640	πρῶτα μὲν εἰρεσίῃ, μετέπειτα δὲ κάλλιμος οὖρος
ἐννοσίγαιος:	Ο 218	ὣς εἰπὼν λίπε λαὸν Ἀχαϊκὸν ἐννοσίγαιος
ἠγαθέην:	Φ 58	Λῆμνον ἐς ἠγαθέην πεπερημένος· οὐδέ μιν ἔσχε
ἠνεμόεσσαν:	Γ 305	ἤτοι ἐγὼν εἶμι προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν
ῑ̔́εται:	β 327	ἢ ὅ γε καὶ Σπάρτηθεν, ἐπεί νύ περ ῑ̔́εται αἰνῶς
ῑ̔ερόν:	Π 407	πέτρῃ ἔπι προβλῆτι καθήμενος ἱερὸν ἰχθὺν
Οὔλυμπον:	Α 497	ἠερίη δ' ἀνέβη μέγαν οὐρανὸν Οὔλυμπόν τε
οὐνόματα:	Ρ 260	τῶν δ' ἄλλων τίς κεν ᾗσι φρεσὶν οὐνόματ' εἴποι
οὔρεσιν:	Μ 132	ἕστασαν ὡς ὅτε τε δρύες οὔρεσιν ὑψικάρηνοι
ῡ̔́δατος:	ε 475	βῆ ῥ' ῑ̓́μεν εἰς ὕλην· τὴν δὲ σχεδὸν ὕδατος εὗρεν

Ces exemples servent à illustrer les conditions primitives de l'allongement, sans que les vers individuels appartiennent nécessairement au fonds le plus ancien de l'épopée.

2) Aussitôt disparu dans la langue courante, l'allongement devient un instrument métrique. A partir de ce moment, il est soumis aux lois de la versification, notamment à l'équivalence fondamentale *-ET* + *E-* = *-E* + *TE-* [20] (une finale consonantique devant initiale vocalique appartient à la syllabe suivante). Deux faits importants en découlent:

a) L'allongement de la syllabe initiale du mot est apprécié comme celui de la syllabe initiale du pied, d'où la possibilité de l'allongement d'une syllabe interne du mot: *ἀκήρατος, ἀπερείσια, ἀποφώλιος, ἀριδείκετος, διῑπετέος, διῐ́φιλος, θεμείλια, ὑπειρέβαλον*. Comparée avec le groupe principal (à allongement de la syllabe initiale du mot), cette couche, plus récente, est très peu nombreuse.

b) Ce qui est plus important, c'est la nouvelle délimitation de la syllabe initiale. Dans un vers comme *P* 421

ὦ φίλοι, εἰ καὶ μοῖρα παρ' ἀνέρι τῷδε δαμῆναι

la syllabation métrique est */μοι-ρα-πα/ρᾱ-νε-ρι/*, c.-à-d. une condition jadis essentielle de l'allongement, l'initiale vocalique, se trouve effacée. L'allongement sera donc désormais admis dans la syllabe initiale de mots commençant par une *consonne*: *γεινόμεθα, δᾱΐζων, δεικανόωτο, δῑογενής, δουλιχοδείρων, Δουλίχιον* et *Δουλιχιεύς, δῡναμένοιο, θῡγατέρα* etc., *κρᾱ́ατι* et *κρᾱ́ατα, κῡανο(-πεζα, -πεπλος, -χαιτης), μείλανι, μῡδαλέος, πᾱναπάλῳ, πᾱρέχῃ, πείκετε, Πειρίθοος, πῑέμεν, Πληϊάδας, πουλυ(βότειρα), Πουλυδάμας, Πρῑαμίδης, Σῑδονίων, Σῑκανίην, στειλειή* et *στειλειόν, σῡνεχές, τείρεα, Τειρεσίας, Τρῑτογένεια, τρῑχάϊκες, φᾱ́εα, Φῡλακίδης*.

---

[20] *E* = voyelle, *T* = consonne.

D'autre part des vers comme:

A 315 *ἔρδον δ' Ἀπόλλωνι τελῃέσσας ἑκατόμβας* = /*ἔρ-δον/δᾱ-πολ*/
ou *X* 389 *εἰ δὲ θανόντων περ καταλήθοντ' εἰν Ἀΐδαο* = /*λη-θον/τει-να-ϊ*/

où l'allongement apparaît après *finale consonantique* + *initiale consonantique*, permettent des vers comme:

B 625 *οἳ δ' ἐκ Δουλιχίοιο Ἐχινάων θ' ἱεράων* = /*οἱ-δεκ/δου-λι-χι*/
ou *Λ* 271 *Ἥρης θυγατέρες πικρὰς ὠδῖνας ἔχουσαι* = /*ἥ-ρης/θῡ-γα-τε*/

En somme, une fois devenu linguistiquement obscur, l'allongement tombe sous la dominance de la loi métrique $-ET + E = -E + TE-$, ce qui permet de l'introduire dans des positions nouvelles. De $-ET' + \bar{E}-$ et $-ET + \bar{E}-$ on tire $-E + T\bar{E}-$, de l'autre part $-ET_1T_2' + \bar{E}-$ justifie $-ET_1 + T_2\bar{E}-$, de sorte que toutes les combinaisons deviennent possibles:

$-ET' + \bar{E}-$: allongement d'une initiale vocalique après voyelle finale;
$-ET + \bar{E}-$: allongement d'une syllabe initiale vocalique après consonne finale;
$-E + T\bar{E}-$: allongement d'une syllabe initiale consonantique après voyelle finale;
$-ET + T\bar{E}-$: allongement d'une syllabe initiale consonantique après consonne finale.

S'étant émancipé de l'entourage phonétique, l'allongement métrique devient possible après *zéro* précédent, c.-à-d. après la pause (= au commencement du vers). P. ex.

A 2 *οὐλομένην, ἣ μυρί' Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε*
A 36 *Ἀπόλλωνι ἄνακτι, τὸν ἠΰκομος τέκε Λητώ*

Qu'est-ce qui reste de l'ancien conditionnement *linguistique* de l'allongement? La coïncidence du temps fort subissant l'allongement, c.-à-d. de la syllabe initiale du dactyle, *avec la syllabe initiale du mot*. Les allongements internes sont assez rares pour que Schulze, qui ne se doutait pas de la solution linguistique, ait pu établir la règle citée plus haut: „productio metrica cadit... in primam *vocabuli* syllabam". La circonstance que parmi les formes allongées celles à initiale vocalique semblent encore constituer un pourcentage considérable, nous semble par contre un effet du hasard. En vue de l'extrême ancienneté de la disparition de l'allongement dans la langue parlée, l'équivalence métrique $-ET + E- = -E + TE-$ aurait pu engendrer beaucoup plus de formes allongées à initiale consonantique qu'il n'en subsiste. La fréquence relative de l'initiale vocalique est donc un témoignage du conservatisme et de la modération artistique des aèdes et des rapsodes.

Ajoutons encore que notre théorie présuppose une cohésion constante entre le mot à initiale allongée et le mot précédent. Or la cohésion phonétique du vers connaît une exception: la césure, où p. ex. le déplacement syllabique $-ET + E- > -E + TE-$ n'agit point. Ainsi dans *μῆνιν Ἀπόλλωνος ἑκατηβελέταο ἄνακτος* le -*ς* de la finale -*ος* précédant la césure reste implosif. Mais tous les cas de l'allongement initial se conforment au postulat d'une cohésion étroite existant entre la syllabe allongée et la finale précédente: le second hémistiche ne commençant en règle que par une syllabe brève (que la césure soit *πενθημιμερής*, *κατὰ τρίτον τροχαῖον* ou *ἑφθημιμερής*), la voyelle allongée ne peut jamais immédiatement suivre la césure.

La généalogie de l'allongement métrique proposée ici ne saurait se passer de l'hypothèse auxiliaire d'un développement littéraire de longue tradition. Cette hypothèse peut se réclamer de la stratification de la langue d'Homère, quelle chronologie relative qu'on attribue à ses différents composants.

Tout récemment M. T. B. L. Webster croit découvrir, dans certains passages de tablettes en écriture linéaire B, des hémistiches dactyliques (*Homer and the Mycenaean Tablets*, Antiquity No 113, 1955, p. 10):

ἐρέται Πλευρώναδ' ἰόντες (Py An 12) = ∪ ∪ | — — | — ∪ ∪ | — ⏓ |
τοιχοδόμοι δεμεόντες (An 14) = | — ∪ ∪ | — ∪ ∪ | — ⏓ |

En attendant on ne saurait considérer ces expressions isolées comme une preuve concluante de la provenance mycénienne de l'hexamètre.

Si notre opinion est correcte, le type d'allongement épique examiné ici n'est pas autre chose que le *Dehnungsgesetz* (de Wackernagel) *converti en licence métrique*. Le conservatisme du sandhi poétique à cet égard n'est pas plus étonnant que l'influence des anciens groupes initiaux *σ* + sonante sur une voyelle brève du mot précédent.

La licence en question rappelle l'introduction de l'équivalence ∪ ∪ = —, propre à la fin du mot [21], dans la fin du pied dactylique. Le parallélisme est en effet frappant:

phénomène linguistique	phénomène métrique
allongement de la voyelle initiale *du mot*	allongement de la voyelle initiale *du pied*
équivalence ⏓ ∪ = — du complexe final *du mot*	équivalence ∪ ∪ = — de la partie finale *du pied*

Une objection, à première vue pertinente et qu'on prévoit, c'est la différence *qualitative* entre les voyelles allongées du second membre de

[21] *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 121—129.

composé et celles de l'hexamètre. Elle existe en ionien-attique pour *ε*, *ο*, *α*:

allongement du second membre de composé:	*η*, *ω*, *η*	
,, métrique	*ει*, *ου*, *ᾱ*	

Mais cette objection perd beaucoup de son poids lorsqu'on considère la différence des données respectives. Les timbres *η*, *ω*, *η* sont bien attestés, dans la langue parlée, par les restes nombreux de composés archaïques du type *στρατηγός*. Les allongements métriques représentent des *transcriptions* de *E*, *O*, *A* de l'alphabet ancien. La quantité longue des passages métriques respectifs a été rendue dans l'alphabet récent, suivant le cas, par *ει* ou *η*, *ου* ou *ω*, *ᾱ* ou *η*, enfin par une voyelle brève + consonne géminée (*ἔννεπε*, *ἐννεσίῃ*, *ἐννοσίγαιος*, *ἴμμεναι*).

Or le rapport *vivant* entre brève et longue en ionien-attique était *ῐ* : *ῑ*, *ῠ* : *ῡ*, *ε* : *ει* (= *ĕ* : *ẹ̄*), *ο* : *ου* (= *ŏ* : *ọ̄*), *α* : *ᾱ*. L'allongement métrique de *ε*, *ο*, *α*, qui ne trouvait aucune correspondance dans la langue parlée, était donc correctement rendu par *ει*, *ου*, *ᾱ*. Voici quelques exemples illustrant le contraste entre l'allongement en composition et l'allongement métrique:

composition	allongement métrique
(*δολιχ-*, *ἐπ-*, *φιλ-*)*ήρετμος*	*εἰρεσία*
(*ἀν-*, *δυσ-*, *ἐπ-*, *ὁμ-*)*ώνυμος*	*οὔνομα*
(*πρυμν-*, *ὑπ-*)*ώρεια*	*οὔρεος*, *οὔρεϊ*, etc.

Dans d'autres cas l'allongement métrique flotte entre la longue nouvelle et la longue ancienne, ou ne présente que cette dernière:

composition	allongement métrique
(*ὁμ-*, *πολυ-*)*ηγερής* etc.	*ἀγορᾶασθε* (*B* 337), mais *ἠγερέθονται* (*Γ* 231), *ἠγερέθεσθαι* (*K* 127)
-ήνωρ (adjectifs et noms propres nombreux)	*ἀνήρ*, *ἀνέρα*, etc., mais *ἠνορέη*
(*μετ-*, *παρ-*)*ήορος*	*ἠερέθονται*, *-ο* (*B* 448, *Γ* 108, *Φ* 12)
διηλίτης · κακοῦργος (⟨ *ἀλιτεῖν* „faire une faute")	*ἠλιτόμηνον* (*T* 118)
ποδήνεμος	*ἠνεμόεις*
(*παν-*, *φρεν-*)*ώλης* (Eschyle)	*οὐλόμενος* mais *ὠλεσίκαρπος* [22]

Cf. aussi *ἀθάνατος*, *ἀκάματος*, *ἀνέφελος*, etc., mais *ἠγάθεος*, *ἠμαθόεις*, *ἠνεμόεις*.

[22] Dans *εἰλήλουθα* les deux espèces d'allongement (*ε* : *η*, *ε* : *ει*) subsistent côté à côte.

Il n'est pas douteux que les différences et les accords entre les deux colonnes, posant des problèmes particuliers [23], ne sauraient compromettre la thèse de la provenance commune des deux allongements.

Tout au plus pourrait-on se demander si pour expliquer l'allongement *métrique* il est indispensable de compter avec des survivances de l'allongement dans le *sandhi externe*. Vu l'équivalence *sandhi externe du vers* = *sandhi interne du mot*, il suffit peut-être de partir du seul modèle des composés du type *στρατ-ηγός*.

[23] Il faut compter avec des facteurs d'ordre dialectal, avec l'influence des formes de la 1re colonne sur celles de la 2e, etc.

CHAPITRE VIII. LE DEGRÉ LONG DANS LES LANGUES DU NORD

§ 35. Les conditions de l'allongement en balto-slave

La répartition primitive des intonations en balto-slave, telle qu'on la saisit à travers les couches successives de métatonies morphologiques [1], suppose une structure syllabique différente de celle que présentent les langues attestées. L'opposition *brève*: *longue* n'y était pas limitée aux syllabes de structure *Ĕ* : *Ē* ou *ĔT* : *ĒT*, elle s'étendait aussi aux syllabes en sonante *ĔR* : *ĒR*. Le balto-slave faisait une place assez importante au contraste de diphtongues brèves et longues, au sens large du terme (*ĕi* : *ēi*, *ĕr* : *ēr*, etc.). C'était l'abrègement des diphtongues longues qui a mis sur un pied égal, en ce qui concerne l'intonabilité, *ē* et *ei*, *er*, etc. *Avant* l'abrègement *ĕi* ou *ĕr* étaient aussi peu intonables que *ĕ*, *ŏ*, *ĭ*, *ŭ* (*r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*).

Des considérations étymologiques rendent probable la provenance relativement tardive de la plupart des diphtongues longues supposées par l'intonation: elles remontent en général aux anciens groupes *ERə̯*, *R̥ə̯*-. La „laryngale" a disparu en allongeant l'élément vocalique de la syllabe précédente: *ERə̯* > *ĒR* (opposé dorénavant à *ĔR*); *R̥ə̯* > *R̥̄* (opposé à *R̥*) ou *īR* (opposé à *ĭR*) suivant que le passage *R̥* > *iR* a été postérieur ou antérieur à la disparition de *ə̯*. Nous ne sommes pas embarrassé sur l'alternative, laquelle est ici sans importance.

Mais un autre rapport chronologique n'est point douteux: le passage *ERə̯* > *ĒR* est antérieur à la genèse des intonations. Le contraste *rude*: *douce*, *ḗ* : *ẽ*, *ḗi* : *ẽi*, *ḗr* : *ẽr*, etc., est neutralisé dans *ĕ*, *ĕi*, *ĕr*, qui ne sont pas intonables. Après l'abrègement des diphtongues longues il y a l'opposition historique *ḗ* : *ẽ*, *éi* : *ẽi*, *ér* : *ẽr*, etc., neutralisée dans *ĕ* (non-intonable).

Voici donc les points de repère de cette évolution:

1) *ERə̯* > *ĒR*, *R̥ə̯* > *R̥̄* (ou *ĭRə̯* > *īR*)

2) Genèse des intonations

3) Abrègement des diphtongues longues (au sens large de ce terme).

Les diphtongues longues *sont nées et ont disparu* à une époque préhistorique très reculée. Ont-elles laissé des traces dans les langues historiques en dehors de l'intonation?

[1] Cf. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 197—198.

La réponse à cette question est affirmative. Par suite de procès morphologiques les diphtongues longues ont été introduites, avant l'époque de leur abrègement, dans des positions antévocaliques où, grâce à la décomposition syllabique *ĒR* + *E* > *Ē* + *RE* la quantité longue s'est soustraite à l'abrègement.

A notre avis le degré long du balto-slave repose dans une large mesure sur l'introduction de diphtongues longues en position antévocalique. Leur abrègement subséquent en position antéconsonantique a masqué l'état de chose primitif [2].

Le rapport des formes fondées aux formes de fondation (*Prolégomènes* p. 6 ssq.) peut revêtir deux aspects favorisant l'extension du vocalisme long.

a) formes de fondation *-Ĕ̄R + t-* *-ĒR + t-* (< *-ERə̯ + t-*) *-Ĕ̄T + t-* [3]
formes fondées *-Ĕ̄R + e-* *-Ĕ̄R + e-* (< *-ERə̯ + e-*) *-Ĕ̄T + e-*

Les formes de fondation présentent un morphème consonantique, les formes fondées — un suffixe vocalique. Alors la proportion

-Ĕ̄R + t- : *-Ĕ̄R + e-* = *-ĒR + t-* : *-ĒR + e-*

introduira le vocalisme long en position antévocalique.

L'extension du vocalisme long esquissée ici a lieu *avant* la période 3), c.-à-d. avant l'abrègement des diphtongues longues. Jusque-là on ne peut pas parler d'un *degré* long puisque les formes fondées ne font que répéter le vocalisme des formes-bases.

Après l'abrègement en question la situation change d'une manière radicale. Le schéma d'en haut se transforme en:

formes de fondation *-Ĕ̄R + t-* *-Ĕ̄R + t-* *-Ĕ̄T + t-*
formes fondées *-Ĕ̄R + e-* *-ĒR + e-* *-Ĕ̄T + e-*

Conformément au principe d'implication l'adjonction de *e* impliquant l'*allongement de la voyelle radicale* remplace la simple suffixation, d'où *-Ĕ̄R + e-* > *-ĒR + e-*, *-Ĕ̄T + e-* > *-ĒT + e-*.

Par rapport à *-Ĕ̄R + t-* > *-ĒR + e-*, *-Ĕ̄T + t-* > *-ĒT + e-* présente déjà un véritable *degré long*. Le passage *ERə̯* > *ĒR* ne suffirait guère pour expliquer le degré long du balto-slave. C'est l'abrègement subséquent qui crée l'opposition morphologique décisive.

Exemple. Avant l'abrègement:

formes de fondation *gérti* „boire" *kèpti* „cuire"
dérivés en *-*i̯i̯om* *gẽris* „boisson" **kẽpis* „flan".

[2] Cf. *Le degré long en balto-slave* (Rocznik Slawistyczny XVI, 1948, p. 1—14).

[3] Ici *t* est le symbole d'un morphème consonantique; *e* = morphème vocalique.

Après l'abrègement:

formes de fondation *gérti* *kèpti*
dérivés en *-i̯i̯om* *gẽris* *kẽpis*.

Il faut du reste remarquer qu'à cause de la confusion de *Ĕ̄R* et *ĒR* devant consonne, le vocalisme antéconsonantique cesse d'être *représentatif* [4] après l'abrègement. Ce sont désormais les formes verbales du type *-ĒR + e-*, distinguant la quantité vocalique, qui constituent la base de la dérivation. Dans l'exemple cité la proportion correcte sera donc plutôt:

geriù (= *gerù*) : *gẽris* = *kepù* : *kẽpis*.

L'autre conjoncture favorable à la constitution du rapport *degré normal* : *degré long* est

b) formes de fondation *-Ĕ̄R + e-*, *-Ĕ̄T + e-*
formes fondées *-Ĕ̄R + t-*, *-Ĕ̄T + t-*
d'où la proportion *-Ĕ̄R + e-* : *-*ĒR + t-* = *-Ĕ̄T + e-* : *-ĒT + t-*.

Cette alternative ne peut se présenter qu'*après* l'abrègement des diphtongues longues. La forme *-Ĕ̄R + t-*, de quantité *neutre*, polarisée par rapport à *-Ĕ̄R + e-*, est perçue comme contenant le vocalisme long, lequel est alors introduit dans les formes du type *-Ĕ̄T + t-* (> *-ĒT + t-*) [5].

Le schéma b) suppose l'abrègement des diphtongues longues sans préjuger la question de leur origine (si elles proviennent ou non de *ERə̯*).

Autre est la situation (dans a) aussi bien que dans b), si les formes fondées diffèrent des formes-bases par le *timbre* vocalique, c.-à-d. si les formes fondées présentent l'ancien degré *o* ou zéro en face du degré normal de la forme-base.

Quand le suffixe de dérivation implique le degré vocalique *o*, l'allongement ne pourra se dégager comme morphème autonome que pour les racines à degré *normal o*.

Avant l'abrègement des diphtongues longues on a:

-ĕR + t-, *-ŏR + t-* → *-ŏR + e-* *-ēR + t-*, *-ōR + t-* → *-ōR + e-*

[4] La forme *représentative* d'une racine, d'un verbe, etc., est celle qui fonde (suppose, implique) les autres. Les formes *-Ĕ̄R + e-*, *-ĒR + e-* supposent *-Ĕ̄R + t-*, mais l'inverse n'est pas vrai (fondement phonologique). Le degré *e* suppose *o* sans que vaille le rapport contraire puisque le degré *o* laisse incertain le timbre du degré normal, *e* ou *o* (fondement morphologique).

[5] Cf. le mécanisme analogue de la généralisation du degré *o* au parfait et dans les noms-racines déverbatifs (§§ 2 et 3) — ou de la généralisation de *-η-* dans le type δοτήρ en grec (§ 4).

Après l'abrègement:

I	II	III	IV
-ĕR + t-,	*-ŏR + t-*	*-ĕR + t-*,	*-ŏR + t-*
-ŏR + e-		*-ōR + e-*	

Le rapport *-ŏR + t-* : *-ōR + e-* consistant dans l'allongement pur et simple du vocalisme du mot-base empiète aussi sur II (d'où *-ōR + e-*), sur III et I (*-ĕR + t-* : *-ēR + e-*).

A la place de l'ancien degré *o*, représenté par *e* : *o* ou *o* : *o*, respectivement, se substitue l'allongement du vocalisme radical du mot-base. Les formes *-ŏR + e-* des racines aniṭ, *-ōR + e-* des racines seṭ sont remplacées par *-ēR + e-* ou *-ōR + e-* suivant le vocalisme de la forme-base.

Soit les noms d'action en *-(i̯)ā-* et à degré radical *o*:

formes de fondation lit. *káuju*, *káuti* „battre", *kráuju*, *kráuti* „empiler"
formes fondées *kovà* (= **kāvā*) „combat", *krovà* (= **krāvā*) „charge".

La concordance du timbre permet de dégager la quantité longue et de la conférer aux anciennes racines aniṭ, p. ex. *sravù*, *sravė́ti* [6] „couler": *srovẽ* „ruisseau, torrent".

C'est ainsi qu'à côté d'une couche ancienne, continuant directement le degré *o* (p. ex. *bradà* < *bredù*), on rencontre une autre, plus récente, caractérisée par le degré long (*gėlà* < *gélti*, *pravėžà* < *vèžti*), héritier de la première. D'une manière analogue, l'allongement remplace le degré zéro d'abord dans le cas où celui-ci coïncide avec le vocalisme de la forme-base.

Là où l'allongement se *surajoute* au degré zéro, on a toujours affaire à des oppositions secondaires, dont on verra des exemples au § 36. Mais le rapport *TeR* : *TōR* (+ *e̯-*), consistant en une superposition du degré *o* et de l'allongement, n'est représenté que par des résidus lexicaux.

L'allongement morphologique se propage en balto-slave en suivant le chemin que voici:

-ĒR + e- → *-ĒR + e-* → *-ĒT + e-*
(racines seṭ) (racines aniṭ) (autres racines légères)

§ 36. Les principales catégories de dérivés à allongement

Il suit de ce qui précède que l'allongement se rencontre surtout dans la conjugaison et dans la dérivation *déverbative*. Il ne peut exister ni dans la déclinaison ni dans la dérivation pour la simple raison qu'aucune forme

[6] Peu importe que le vocalisme *o* soit ici d'origine balto-slave (*e* > *o* devant *u̯*).

du paradigme nominal n'offre la structure *-ER* + *t-*, c.-à-d. l'adjonction directe, sans voyelle intermédiaire, d'une désinence *consonantique.* Même les cas „moyens" des anciens thèmes consonantiques ont des désinences vocaliques, p. ex. lit. *-i-mi*, *-i-mis*, *-i-ms*. Dans la conjugaison, par contre, l'alternance entre les morphèmes consonantiques et vocaliques existe jusqu'à l'époque moderne, surtout en lituanien : présent en *-u*, *-i*, *-a*, prétérit en *-ė-*, *-o-*, participes en *-ant-*, *-us-*, mais imparfait en *-davau*, futur en *-siu*, participe en *-tas*, infinitif en *-ti*, etc. On ne se rend compte de cette particularité qu'en y rapprochant p. ex. la conjugaison du verbe germanique, laquelle ne connaît pas de morphèmes consonantiques (exception unique: 2e p. sg. du préterit: *-t* en got. et en norr., mais *-i* en ouestique).

A cet égard le degré long balto-slave ne diffère point des procédés apophoniques *hérités* qui, eux aussi, sont propres à la conjugaison et à la dérivation déverbative.

Les dérivés secondaires ne font que suivre le vocalisme du thème-base dont ils sont tirés, p. ex. slave *travьnikъ* „gazon, pelouse" < *trava* „herbe" (< *trują* „consumer"). Mais leur vocalisme peut être perçu comme un *degré vocalique* si par suite d'un changement (phonétique, morphologique) de la forme-base il se met en opposition avec un autre vocalisme. On rencontre en lituanien au moins un cas de ce genre.

Dans le domaine du *verbe dérivé* le degré long est caractéristique de la formation lituanienne en *-sta-* fournissant des incohatifs et des intransitifs.

Le suffixe étant consonantique, l'allongement ne se réalise que pour les racines contenant, au degré zéro, *e*, *a*, *i*, *u* plus consonne finale. Dans les racines à sonante (*r*, *l*, *n*, *m*) il reste virtuel, cf. la formule b) du paragraphe précédent. En face de *dengiù*, *deñgti* „couvrir": *dingstù*, *diñgti*, ou *geliù*, *gélti* „piquer": *gìlsta*, *gìlti* „commencer à faire mal" — le degré long est de règle dans des cas comme [7]:

gresiù, *grẽsti* „menacer"	*grystù*, *grìsti* „se dégoûter d'une ch."
sprãga, *spragė̃ti* „craquer, crépiter" (slave **blěskъ* „éclat", etc.)	*sprógstu*, *sprógti* „crever"
	blykštù, *blỹkšti* „pâlir"
díegiu, *díegti* „piquer"	*dýgstu*, *dýgti* „poindre, germer"
driekiù, *driẽkti* „étendre"	*drykstù*, *drỹkti* „se traîner"
giedu, *giedóti* „chanter"	*gýstu*, *gýsti* „se mettre à chanter"
kleipiù, *kleĩpti* „tortuer"	*klypstù*, *klỹpti* „se tortuer, déformer"
kreipiù, *kreĩpti* „tourner"	*krypstù*, *krỹpti* „se tourner"
peikiù, *peĩkti* „maudire"	*pykstù*, *pỹkti* „se fâcher"

[7] Les diphtongues des verbes-bases sont brèves de provenance. L'intonation rude est due à la métatonie (*L'acc. d. l. indo-eur.* p. 410).

slidùs „glissant" (slave **slědъ* „trace")	*slýstu*, *slýsti* „glisser"
veikiù, *veĩkti* „faire"	*įvykstù*, *įvỹkti* „arriver, avoir lieu"
véizdžiu, *veizdė́ti* „regarder"	*išvýstu*, *išvýsti* „apercevoir"
bauginù, *baugìnti* „effrayer"	*búgstu*, *búgti* „s'effrayer"
dvãkas „odeur etc."	*dū̃kstù*, *dū̃kti* „enrager"
džiáuju, *džiáuti* „faire sécher"	*džiū́stu*, *džiū́ti* „sécher" (intrans.)
láužiu, *láužti* „rompre, casser"	*lū́žtu*, *lū́žti* „se casser"
pláudžiu, *pláusti* „rincer, laver"	*plū́stu*, *plū́sti* „être à flot; déborder"
riáugmi, *riáugėti* „hoqueter"	*atsirū́gstu*, *-rū́gti* (même sens)
spráudžiu, *spráusti* „serrer dans"	*sprū́stu*, *sprū́sti* „sauter hors, s'arracher".

On peut établir la règle que la formation en *-sta-* est caractérisée par *l'allongement de l'ancien degré zéro.*

Les verbes slaves à suffixe nasal (classe II de Leskien) correspondent aux verbes à *infixe* du baltique. Les derniers, du type *-enT-*, *-anT-*; *-inT-*, *-unT-*, n'ont jamais connu le degré long. Mais la formation slave en *-nǫ*, jouant le même rôle que *-sta-* et l'infixe nasal en lituanien (= valeur incohative et intransitive), a été affectée du vocalisme long, comme prouvent les exemples suivants:

gubljǫ, *gubiti* „perdre"	*(po)-gybnǫ*, *-gybnǫti* „ἀπολέσθαι"
(u)-studjǫ, *-studiti* „καταψῦξαι"	*(u)-stynǫ*, *-stynǫti se* „se refroidir"
učǫ, *učiti* „διδάσκειν"	*vyknǫ*, *vyknǫti* „μανθάνειν".

Le vocalisme de *(u)-gašǫ*, *-gasnǫti* „σβέννυσθαι" en face de lit. *gęsù*, *gęstù* „j'éteins" n'est pas par contre probant: il peut simplement reproduire celui de *gašǫ*, *gasiti* „éteindre".

A cause du suffixe consonantique il faut, ici encore, compter avec la formule b) du § 35. La formation est caractérisée par l'allongement du degré radical zéro.

Le degré long est moins répandu dans les verbes „d'état" en *-i-*, *-ė-*:

dvesiù, *dvẽsti* „mourir, crever"	*dūsiù*, *dūsė́ti* „haleter"
genù, *giñti* „chasser"	*gyniù*, *gynė́ti* „pousser, obliger; achever"
keliù, *kélti* „lever"	*kyliù*, *kylė́ti* „lever lentement, avec précaution"
liečiù, *liẽsti* „toucher"	*lyčiù*, *lytė́ti* (intensif)
liedžiu, *liesti* „lâcher"	*lydžiù*, *lydė́ti* „accompagner, conduire"
véizdžiu, *veizdė́ti* „regarder"	*pavýdžiu*, *pavydė́ti* „envier qc. à q."
kvepiù, *kvẽpti* „souffler, respirer"	*(kū́pu)*, *kūpė́ti* „bouillir"

áugu, áugti „croître“	*paũgiù, paũgė́ti* „croître un peu“
(lette *kàuns* „honte“)	*kūviúos, kūvė́tis* „avoir honte“
(slave **ludję, *luditi* „duper“)	*liūdžiù, liūdė́ti* „être triste, affligé“ [8]
láukiu, láukti „attendre“	*lúkiu, lūkė́ti* (intensif)
(*raupaũ, raupýti* „creuser“)	*rúp', rūpė́ti* „se soucier de qc.“
dairaũs, dairýtis „regarder“	*dyriù, dyrė́ti* „guetter“
(lit. orient. *kìrinti* „agacer“)	*įkyriù, įkyrė́ti* „être dégoûté de“
(slave **tьlěti* „se décomposer, périr“; **toliti* „calmer“)	*tyliù, tylė́ti* „se taire“.

Le nombre d'exemples slaves est plus restreint:

(indo-eur. **u̯eid* „voir“)	**vidję, viděti*
-věšę, -věsiti „suspendre“	*višę, viseti* „*κρέμασθαι*“
v. slave *vъzdъxnę, vъzdъxnęti* „(*ἀνα*)-*στενάζω*“	**dyšę, *dyšati* „respirer“
(lit. *kvėpiù, kvė̃pti* „souffler“)	*kyplję, kypěti* „*περιῤῥεῖσθαι*“
(indo-eur. **k̂leu + s* „entendre“)	*slyšę, slyšati* „entendre“
(*studъ* „*αἰσχύνη*“)	**stydję, styděti* „*αἰσχύνεσθαι*“.

Trois verbes datent de la période de la communauté balto-slave: **dūsētei, *kūpētei* et **u̯īdētei*.

Les verbes balto-slaves en *-ĭ/ē-* étaient bâtis suivant la formule a) du § 35. Les raisons pourquoi dans les langues historiques une petite minorité seulement portent le vocalisme long, sont d'ordre sémantique ou chronologique. Un certain nombre de verbes anciens en *-ĭ/ē-* se sont détachés de leurs formes-bases avant l'allongement morphologique en question, soit par suite d'un changement sémantique soit, ce qui revient au même, à cause de la disparition du verbe primaire. Tel peut être le cas de lit. *miniù, minė́ti* = slave *mьnję, mьněti*. D'autres verbes en *-ĭ/ē-*, de date plutôt récente, reçoivent simplement le vocalisme du verbe-base, p. ex. lit. *guliù, gulė́ti* „être couché“ comme *guliù, gul̃ti* „se coucher“; *aviù, avė́ti* „porter la chaussure“ comme *aunù, aũti* „se chausser et déchausser“; *kvepiù, kvepė́ti* „exhaler un parfum, une odeur“ comme *kvepiù, kvė̃pti* „souffler, respirer“ — surtout lorsqu'il s'agit de dénominatifs comme *keriù, kerė́ti* ‹ *kẽras* „charme“. Un verbe comme *periù, perė́ti* „couver“ peut résulter du remaniement d'un ancien présent en *-e/o-*. Cf. *skeliù* ‹ *skelù, sraviù* ‹ *sravù*, dont le sens et l'infinitif en *-ė́ti* expliquent la transformation du présent. Bref, les facteurs en cause sont divers, les plus importants étant les mêmes qui contribuent à l'élimination de l'apophonie en général.

Ces remarques valent, mutatis mutandis, pour toutes les catégories à allongement radical.

[8] Cf. aussi *liūstù, liū̃sti* „s'attrister, s'affliger“.

On vient d'énoncer (p. 288 sq.) l'opinion que le degré long a pris son commencement là où le timbre vocalique de la forme fondée s'accordait avec celui de la forme-base — et qu'il ne se superposait aux anciens procédés apophoniques (degré zéro ou *o*) qu'à une étape postérieure de sa propagation. Voici comment nous nous représentons le mécanisme conduisant au *cumul* du degré zéro et de l'allongement, cumul caractéristique des verbes en *-ē-, -nę, -sta-*:

Les verbes forts en *-e/o-, -i̯e/i̯o-*, servant de base à toutes ces formations, avaient en partie un vocalisme changeable, p. ex. *e/zéro* comme dans lit. *liekù, likaũ, lìkti* ou slave *pišę, pьsati*. Mais un nombre considérable de verbes forts ne connaissaient dans toute leur conjugaison qu'un seul vocalisme, pour ne citer que les verbes slaves en *-(i̯)e/(i̯)o-* suivants: *(j)iskę* „chercher“, *strigę* „*κείρειν*“, *bljudę* „*τηρεῖν, σκοπεῖν*“, **bergę* „se soucier“, **stergę* „*τερεῖν, φυλάττειν*“, **velkę* „*σύρειν*“, **želdę* „compensare, restituere, poenam luere“, **valdę* „dominer“, *sъkę* „tourner“, *sъsę* „sucer“, *tъkę* „tisser“, *čują* „sentir“, *obuję* „se chausser“, *melję* „moudre“, *lъžę* „mentir“, *rъžę* „hennir“, etc. L'état de choses baltique est analogue pour les verbes en *-e/o-* tandis que la classe en *-i̯e/i̯o-* y a complètement aboli, dans sa conjugaison, l'alternance *e/zéro*. Quelques participes adjectivés comme *gìrtas* en face de *geriù, gértas*, ou *tvìrtas : tveriù, tvértas*, témoignent encore de l'ancienne alternance *e/zéro*.

Le degré zéro allongé s'est constitué d'abord pour les dérivés des verbes-bases à vocalisme zéro *constant*, du type lit. *sukù, sukaũ, sùkti* ou slave *sъkę, sъkati*. Il a ensuite empiété sur les dérivés des verbes-bases à alternance *e/zéro* du type lit. *liekù, likaũ, lìkti* ou slave *pišę, pьsaxъ, pьsati* — pour finalement pénétrer dans les dérivés bâtis sur les verbes-bases à degré plein rigide du type lit. *baudžiù, baũsti*, ou slave *bljudę, bljusti*. Les verbes-bases à alternance *e/zéro* forment donc un chaînon intermédiaire important entre les verbes à degré zéro (avec les dérivés à degré *allongé*) et les verbes à degré *e* (avec les dérivés à degré *zéro allongé*).

De l'autre côté, la structure du système verbal balto-slave n'est pas propice au cumul *degré o + allongement*. C'est que le balto-slave, différant en cela des autres langues indo-européennes, n'a dans la conjugaison des verbes forts aucune forme à degré fléchi *o*. L'ancien parfait y a complètement disparu. Il manque par conséquent le chaînon facilitant la transition entre *o* (rigide) → *ō* et *e* → *ō* (degré fléchi *o* + allongement).

Si l'explication qu'on vient de proposer pour le degré zéro allongé est correcte, on s'attendra à l'absence du cumul degré *o* + *allongement*, que le système verbal balto-slave ne favorise guère. C'est en effet le cas. Le degré *allongé* lit. *o* = slave *a* n'apparaît en règle que pour le vocalisme primitif lit. *a* = slave *o*. L'apophonie apparente lit. *ĕ : ō*, slave *ĕ : ā*

repose en général sur des rapprochements indirects, non sur des oppositions pertinentes [9] — ou bien elle a un caractère résiduaire.

Pour les dérivés primaires à ancien degré fléchi *o*, comme les itératifs-causatifs en *-e̯i̯e/o-* ou les types *τόμος, τομός, τομή* (continués en balto-slave par des thèmes en *-o-*, *-o-*, *-i̯ā-*, *-i̯ā-*), il y aura dans chaque catégorie deux séries de formes:

↓ vocalisme fondamental *ĕ* (ou zéro) vocalisme du dérivé *ŏ* (lit. *ă*)	↓ vocalisme fondamental *ŏ* (lit. *ă*) vocalisme du derivé long (lit. *ō*, slave *ā*).

L'expédient *e:ē, ĭ:ī, ŭ:ū*, à la place de *e:o, i:oi, u:ou*, est plus récent (v. fin du § 35).

Soit les dérivés du type *τομή* (les exemples à racine lourde, dans lesquels l'allongement n'apparaît pas, ne sont pas cités).

Racines légères à vocalisme fondamental *e* ou zéro:

bradà „boue" < *bredù* et *brendù, brìsti; dagà* „chaleur; moisson" < *degù, dègti; ìšdagos* „scorie" < *ìšdegu, išdègti; grasà* „menace" < *gresiù, grė̃sti; lakà* „entrée (d'une ruche)" < *lekiù, lė̃kti* „voler"; *lasà* „mangeaille (pour les oiseaux)" < *lesù, lèsti; sagà* „boucle" < *segù, sègti; pãsaka* „conte" < *sekù* (aujourd'hui *sakaũ*); *pãšnabždos* „chuchotement(s)" < *šnibždė́ti; ìštaka* „écoulement" < *ìšteku, istekė́ti; núotaka* et *nuõtaka* „jeune fille nubile" < *nùteku, nutekė́ti; pavadà* et *pãvada* „deuxième femme" < *pàvedu, pavèsti; pavažà* et *pãvaža* „barres (du traîneau)" < *pàvežu, pavèžti*; — racines en sonante: *naromìs plaũkti* „nager à plongeons" < *neriù, nérti; ìšnara* „dépouille" < *ìšneriu, išnérti; atsajà* „esse (d'essieu)" < *(at)s(i)ejù, -siẽti; pasalà* „malice, perfidie" < *selù, selė́ti; skalà* „éclat de bois" < *skeliù, skélti; skarà* „lambeau, chiffon" < *skiriù, skìrti; ãtspara* „résistance" < *àtspiriu, atspìrti; per̃vara* „Netzleine" < *veriù, vérti; atžalà* „scion, rejeton" < *želiù, žélti*.

Racines légères à vocalisme fondamental *o*:

Le vocalisme *ă*, représentant indo-eur. *ŏ* ou *ĕ* (*eu̯* > *au̯*, *eu* > *iau*), est allongé: *džiovà* „action de sécher, sécheresse" < *džiáuju, džiáuti; griovà* „pente escarpée, précipice" < *griáuju, griáuti; pakorė̃* „potence" < *pàkariu, pakárti; kovà* „combat" < *káuju, káuti; krovà* „charge" < *kráuju, kráuti; paliovà* „cessation" < *liáujuos, liáutis; mõlė* „blé à moudre" < *malù, málti; užmovà rañkų* „manchon" < *máuju, máuti; orė̃* et *õrė* „labourage" < *ariù, árti; ìšplovos* „lavure de vaisselle" < *išpláuju, išpláuti; srovė̃* „courant d'eau" < *sraviù, sravė́ti*.

[9] L'idée d'une correspondance fonctionnelle *ĕ* : *ŏ* (*ă*) = *ŏ* (*ă*) : *ō* en germanique se trouve déjà chez de Saussure (cf. Recueil p. 154). En reprenant ce problème M. Stang a fait remarquer qu'une alternance *directe ĕ* : *ō* est pratiquement inexistante en germanique. Et il en a rapproché avec raison les faits slaves (*Remarques sur les alternances vocaliques en germanique*, Lingua Posnaniensis I, 1949, p. 152—155).

Quelques exemples qui conservent le vocalisme *ă*, doivent être considérés soit comme des formes sans apophonie, de provenance relativement récente, soit comme des archaïsmes qui par suite d'une déviation sémantique se sont soustraits à la transformation du vocalisme: *pãplavos* „lavure" (= *ìšplovos*) < *pláuju, pláuti; sravà* „action de couler; règles" < *sraviù, sravė́ti; pašavà* = *pašovà* < *šáuju, šáuti*.

Une fois cette répartition admise, on peut préciser les formes-bases d'autres dérivés en *-(i̯)ā-* à vocalisme long. Une forme comme *naktì-gonė* „pâturage de nuit" (et *naktì-gonis* „pâtre"), doit remonter à *ganaũ, ganýti* „garder (le bétail)", et non à *genù, giñti* „mener paître"; *ìšmonė* „invention" vient de *išmanaũ, išmanýti* „inventer", et non de *ìšmenu, išmiñti* „deviner, déchiffrer"; *i̯voda* „adduction" (cf. *i̯vada* „introduction") doit être rapproché de *i̯vadžióju, i̯vadžióti* (et dial. *-vadaũ, -vadýti*) et non directement de *i̯vedu, i̯vèsti; i̯vora* „profondeur de pénétration" < *i̯varaũ, i̯varýti*. Bien que les verbes-bases à vocalisme *a* ne soient pas attestés, il est licite de compter pour *lomà* „dépression du terrain", *tvorà* „clôture", *skolà* „dette" avec des mots-bases correspondant à slave *lomiti, tvoriti*, v. pruss. **skalīt* (supposé par *skallīsnan*) au lieu de les faire remonter directement aux formes que le hasard a fait survivre: *lìmti, tvérti, skelė́ti*, si toutefois les mots en question, surtout *tvorà*, ne sont pas des résidus hérités d'une époque antérieure à l'abrègement des diphtongues (v. la fin du § 35). Un dérivé comme *žolė̃* „herbe" est, par contre, dénominatif (< *žãlias* „vert"), cf. *grõžė* (= *gražỹbė*) „beauté" < *gražùs*, et *klonė̃* (*klõnė*) „terrain bas" < *klãnas* (même sens).

On attend à priori une répartition analogue dans les thèmes en *-(i̯)o-* à vocalisme indo-eur. *-o-*:

dãgas (= *dagà*), *ìšdagas* (= *ìšdaga*) < *degù, dègti; i̯kratas* „mie(tte)" < *i̯krečiu, i̯krė̃sti; kvãpas* „souffle, haleine" < *kvepiù, kvė̃pti; mãzgas* „noeud" < *mezgù, mègzti; prãnašas* „prophète" < *nešù, nèšti; sãgas* „noeud coulant" < *segù, sègti; ãtskrabas* „déchet, restes" < *skrė̃ba, skrebė́ti; stãbas* „poteau, colonne; apoplexie" < *stebiúos, stebė́tis; tãkas* „sentier" < *tekù, tekė́ti; tãškas* „petite tache" < *teškiù, tė̃kšti; vãdas* „guide" < *vedù, vèsti; ùžvažas* „montée" < *vežù, vèžti*. — Avec sonante: *gãlas* „fin" (proprement: „pointe") < *geliù, gélti; gãmas* „nature" et *ãpgamas* „marque de naissance" < *gemù, gimti; mãras* „peste" < *mìrštu, mir̃ti; nãras* „plongeur" < *neriù, nérti; ãtsparas* „résistance" < *àtspiriu, atspìrti; svãras* „balance" < *sveriù, svérti; pãšaras* „fourrage" < *šeriù, šérti; tãnas* „enflure, tumeur" < *tįstu, tìnti; tvãnas* „inondation" < *tvįstu, tvìnti; ãptvaras* „clôture" < *àptveriu, aptvérti; per̃varas* „flèche (d'une voiture)" < *veriù, vérti*.

Mais avec *a* > *o*: *gôbis* „convoitise" < *gãbias*, *gõbtis* (Daukša); *ìšmonis* (= *ìšmonė*) < *išmanaũ*, *išmanýti*; *óras* „air" < *ariù*, *árti*; *prõtas* „intellect" < *prantù*, *pràsti*; *plõkis* „coup" < *plakù*, *plàkti*; *smõgis* „jet, coup" < *smagiù*, *smõgti*; *įšolis*, *pašolỹs* „gel" < *šą̃la*, *šálti*; *žõdis* „mot" < *žadė́ti*.

On rencontre aussi *a* > *o* dans quelques dérivés dénominatifs: *klonỹs* et *klõnis* = *klonễ* (*klõnė*) < *klãnas*; *lõbis* „possession, richesses" < *lãbas*; *mõžis* „bagatelle" < *mãžas*; *skánskonei* „friandise" < *skanùs*. Ici appartient aussi *gẽris* „(le) bien" < *gẽras*.

L'allongement est aussi assez fréquent lorsque, au lieu du degré *o* attendu, le dérivé en *-ia-*, *-io-* continue le timbre *e* ou zéro du verbe-base:

Noms en *-(i)ā-*: *ãtlyda* „interruption" < *atléidžiu*, *atléisti*; *bylà* „conversation" < **bilstu*, **bilti*; *gėlà* (à côté de *gylà*) „douleur violente" < *gėlia*, *gélti*; *gyrà* „vanterie" < *giriù*, *gìrti*; *gyrà* „beuverie" < *geriù*, *gérti*; *krūvà* „tas" < *kráuju*, *kráuti*; *skylễ* „trou" < *skeliù*, *skélti*; *šliūžė̃* „trace dans l'herbe" < *šliaužiù*, *šliaũžti*; (*pra*)*vėžà*, *vėžễ* „ornière" < *vežù*, *vèžti*.

Noms en *-(i)o-* [10]: *dẽgis* „brûlure" < *degù*, *dègti*; *gẽris* „le boire, boisson" < *geriù*, *gérti*; *kẽpis* „gâteau de carême" < *kepù*, *kèpti*; *mẽtis* „jet" < *metù*, *mèsti*; *nẽšiai* „charge d'eau" < *nešù*, *nèšti*; *brỹdis* „action de marcher dans l'eau" < *bredù*, *brìsti*; *brũkis* „coup de balai" < *braukiù*, *braũkti*; *lũžis* „action de casser" < *láužiu*, *láužti*; *ryšỹs* „lien, ruban" < *rišù*, *rìšti*; *pelen-rũsis* „cendrillon" < *raũsti*; *spũdis* „charge" < *spáudžiu*, *spáusti*; *šũvis* „coup de fusil" < *šáuju*, *šáuti*; *ũdis* „produit d'une journée de tissage" < *áudžiu*, *áusti*; *vỹkis* < *veikiù*, *veĩkti*. Autres exemples de thèmes en *-ā-*, *-iā-*, *-ŏ-*, *-iŏ-* à allongement dans *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 292—297. — Les dérivés ci-dessus cités du type *plõkis* (*-io-*) peuvent aussi appartenir ici puisque les racines à vocalisme *o* n'ont pas de degré zéro spécial (§ 24).

En slave l'ancien rapport transparaît encore dans: *čari* „sortilège", cf. lit. *keriù*, *kerėti* „ensorceler", *kẽras* „sortilège"; **ščapъ* „baculum" < *ščepati*; *virъ* „tournant, remous" < *vьrěti* (ou plutôt < *viti*?); *kyjь* „marteau" < *kujǫ*; v. slave *plištь* „κραυγή, θόρυβος" < *pleštǫ*, *pleskati*; *ryždь* „πυῤῥός" cf. *rъděti*; *dira* „σχίσμα" < *derǫ*, *dьrati*, *-dirati*; thèmes en *-i-*: *rěčь* „accusation" < **rekti*; *žalь* „μνημεῖον", cf. lit. *gẽlia*, *gélti*; *o* > *a* dans *krajь* „αἰγιαλός" < *krojiti*; *kara* „lutte" < (*u-*)*koriti*; *slava* „δόξα" < *slovǫ*, *sluti*; *trava* „χόρτος, χλοή" < *trovǫ*, *truti*; *garь* „odeur de brûlé" < *gorěti*; *tvarь* „κτίσις, ποίημα" < *tvoriti*.

Mais les bases *immédiates* de *-gaga* „ardeur (d'estomac)", *para* „vapeur", *skala* „saxum", *skvara* „graisse", apparentés à *žegǫ*, *prějǫ*, lit. *skeliù*, *-skvьrǫ* (**skverti*), font défaut.

Les dérivés nominaux à allongement radical ne sont pas nombreux en slave. On y trouve en revanche les anciens itératifs-causatifs en *-eie/o-*,

[10] Les noms d'action en *-io-* continuent (probablement en partie) d'anciens neutres à degré radical zéro.

qui opposent *o* au degré *e* ou zéro du mot-base, mais présentent *a* en face d'un *o* du verbe primaire.

Cf. *broditi* „marcher (patauger) dans l'eau, dans la boue" < *bresti*; *gojiti* „soigner, élever" < *žiti*; *goniti* „chasser" < *ženǫ*, *gъnati*; *kojiti* „calmer, contenter" < *čiti*; (*za-*)*klopiti* „fermer" < *klepati*; *ložiti* „coucher (trans.)" < *lęgǫ* et *ležǫ*; *moriti* „faire mourir" < *mьrǫ*, **merti*; (*sъ-*)*noriti* „ἀποῤῥίπτειν" < *nьrǫ*, **nerti*; *nositi* „porter" < *nesti*; (*pro-*)*noziti* „perfodere" < *nьzǫ*, *nьsti*; *pojiti* „abreuver" < *piti*; *točiti* „faire couler" < **tekti*; *voditi* „conduire" < *vedǫ*, *vesti*; *voziti* „conduire en char" < *vezǫ*, *vesti*. — Avec une longue originaire: *laziti* „ramper, grimper" < *lězǫ*, *lěsti*; *raziti* „frapper" < *rěžǫ*, *rězati*; *saditi* „asseoir" < *sędǫ*, **sědjǫ*.

Mais *kaliti* „(en)durcir, donner la trempe (au fer)" < *kolěti* „être rigide"; *paliti* „brûler (trans.)" < *polěti* (intrans.); *plaviti* „faire nager" < *plovǫ*, *pluti*; *slaviti* „célébrer" < *slovǫ*, *sluti*; *traviti* „absumere" < *trovǫ* (*trujǫ*), *truti* — et par conséquent aussi (*vъz-*)*čaviti* (v. tchèque *vščieviti*) < *čujǫ*, *čuti*.

Les dénominatifs *galiti* de *golъ*, *-gaviti* de *govьno* sont parallèles à *těšiti* de *tixъ* ou *cěstiti* de *čistъ*. Pour les itératifs-causatifs il faut aussi compter avec un cumul des caractéristiques *e* > *o* plus *o* > *a* (superposé), p. ex. *ženǫ* : *goniti* : *ganiti* (pol. *ganić* „blâmer"). Les itératifs en *-ajǫ*, *-ati* sont traités plus loin (§ 38). — Plusieurs verbes à vocalisme *a* nous font entrevoir une ancienne forme-base à vocalisme *o*. Ainsi *baviti* (< *byti* „devenir, être") suppose un ancien présent **bovǫ* [11], quel qu'ait été le vocalisme indo-européen (*ĕ*, *ŏ*), le passage *ĕ* > *ŏ* devant *u̯* étant de rigueur; *svariti* „gronder" (*svarъ* „πόλεμος, μάχη") repose évidemment sur la racine **su̯or* de germ. *swaran* (*swarjan*), cf. v. sax. *ant-swor* „réponse" = bulg. *svara* „querelle"; les mots-bases de *naviti* „fatiguer" et slovène *otaviti* „récréer, restaurer" (tchèque *otaviti se* „se remettre, rétablir") sont *nyjǫ*, *nyti* et *tyjǫ*, *tyti*, comparables à *kryjǫ*, *kryti*, lequel a perdu le degré plein *ŏ* attesté en lituanien [12]. La base de *grabiti* „rapere" n'est pas *grebǫ* mais le correspondant de lit. *grė́biu*, *grė́bti* avec son itératif remanié *gróbiu*, *gróbti* [13].

Mais les formes-bases originaires d'un nombre considérable de verbes en *-iti* à vocalisme *a* nous échappent: *-dariti* „frapper" (*derǫ*, *dьrati*), *gasiti* „éteindre" (lit. *gęstù*, *gèsti*), *kaziti* „abîmer, corrompre" (*čeznǫti*), *pariti* „voler" (indéterminé) en face de *perǫ* (déterminé), *valiti sę* „κυλίεσθαι" (lit. *veliù*, *vélti* „fouler"), *variti* „cuire" (*vьrěti* „bouillir"), *variti* „προάγειν, προφθαίνειν" en face de lette *veŕu*, *vert* „courir". Il faut compter avec la

[11] v. ind. *bhávati*.

[12] *kráuju*, *kráuti*.

[13] Cf. aussi la remarque de M. R. Jakobson dans Word VII, 1951, p. 190: „Such terms as *váda* (*povádka*) „habit", *váditь* „to habituate" are from the same root as the verbs *voditь*, *vesti* „to lead, keep, conduct".

disparition de formes intermédiaires à degré *o*. Le *ā* ne pourrait se justifier que pour les dérivés bâtis sur les racines seṭ (**u̯ĕλtei* : **u̯ōl-*) avant l'abrègement des diphtongues longues.

En balto-slave, tout comme en germanique, le degré long s'est installé d'abord dans les formes fondées à vocalisme (bref) identique à celui des formes de fondation. Il n'a pas, à l'origine, envahi les formes fondées qui s'opposaient aux formes-bases par leur timbre radical. Au point de vue purement fonctionnel l'allongement dans *kaliti* ⟨ *kolěti* apparaît comme remplaçant de l'apophonie qualitative (*broditi* ⟨ *bresti*), cf. aussi germ. (got.) *faran* : *for* en face de *giban* : *gaf*. L'équivalence des deux procédés en germanique a été il y a longtemps relevée par de Saussure, v. p. 294 n. *Historiquement*, la répartition entre *e* : *o*(*a*) et *o* : *ō* dans les langues du Nord résulte de l'absence d'une apophonie qualitative à l'intérieur de la série fondamentale *o*.

§ 37. Le degré long du prétérit baltique en -ē-

Le degré long ancien est propre à l'aoriste (§ 18), qui n'est continué qu'en slave. Mais le degré long d'origine nouvelle apparaît 1) dans le prétérit lituanien en *-ė-*; 2) dans les duratifs-itératifs slaves en *-aję*; 3) dans une série de présents radicaux athématiques.

Tandis que le slave conserve, à côté des aoristes en *-ā-* et *-ē-*, les anciennes formations en *-e/o-* et *-s-*, en baltique les aoristes thématique et sigmatique ont complètement disparu. Ils y ont été remplacés surtout par des prétérits en *-ē-*. Un indice important permet de délimiter cette couche nouvelle et les prétérits (aoristes) *balto-slaves* en *-ē-*. Là où il s'agit à coup sûr d'un ancien aoriste en *-ē-*, dans le type slave *mьnitъ*, *mьně-* (grec *μαίνομαι* : *μανῆμαι*), le lituanien offre la forme remaniée *minėjo-* (même chose pour le type sans doute ancien *tekù*, *tekĕti* : *tekėjo-*), tandis que les prétérits en *-ē-* plus récents, comme ceux des verbes en *-i̯e/i̯o-*, maintiennent les anciennes terminaisons: *gĕr-ė* „il a bu", *gĕr-ė-me* „nous avons bu"...

Conformément aux remarques de la p. 29, l'héritier présomptif de l'ancien aoriste (β_1) est le parfait (γ_1). Or on vient de voir que le balto-slave a connu une catégorie de verbes d'état en *-ĭ/ē-*, catégorie productive à en juger par les allongements du vocalisme radical attestés dans les langues historiques (§ 36). L'aoriste en *-ē-* de ces verbes étant *ingressif* désignait l'entrée dans l'état noté par le présent (type *il dort* : *il s'est endormi*). Il a évincé les anciennes formations (thématique et sigmatique), qui l'ont peut-être concurrencé pendant un certain temps à titre de temps historique ou temps du récit, cf. les relations analogues entre le passé indéfini et le passé défini en français. Si cette solution, recommandée par la linguistique générale, est correcte, il en découle une conclusion concernant la *structure* du nouveau prétérit et le point de départ de son extension.

L'aoriste ingressif du verbe d'état (dérivé en *-i/ė-*) s'est mis en opposition avec le présent du verbe-base. Or le verbe dérivé en *-i/ė-* offrait un vocalisme zéro allongé (§ 36). Un véritable contraste sémantique et phonétique (brève : longue) entre les deux formes a pu se constituer seulement 1) si le verbe-base étant intransitif s'accordait en diathèse avec le verbe d'état dérivé; 2) si la racine du verbe dérivé était identique à celle du verbe-base dans tous les détails excepté la quantité vocalique. Le point de départ était donc fourni par des verbes intransitifs à vocalisme radical zéro et le suffixe de présent *-i̯e/i̯o-* puisque le prétérit en *-ė-* impliquait, lui aussi, le consonantisme palatal de la racine précédente (*-iau*, *-iai*, *-ė*) [14]. Voici le schéma général:

présent du verbe-base types *-iRi̯ō*, *-uRi̯ō*, *-eTi̯ō*, *-aTi̯ō*, *-iTi̯ō*, *-uTi̯ō* [15]
prétérit du dérivé „ *-īRē-*, *-ūRē-*, *-ēTē-*, *-āTē-*, *-īTē-*, *-ūTē-*

L'allongement n'est patent qu'en syllabe ouverte ou entravée d'une consonne (surtout *s*, *š*). Cf. *giriù* „louer": *gýriau*; *iriúos* „ramer": *ýriaus*; *skiriù* „séparer": *skýriau*; *spiriù* „étayer": *spýriau*; *tiriù* „examiner": *týriau*; —*buriù* „deviner": *búriau*; *duriù* „piquer": *dúriau*; *kuriù* „chauffer; bâtir": *kúriau*; *kuliù* „battre (en grange)": *kúliau*; *dumiù* „souffler": *dúmiau*; *stumiù* „heurter": *stúmiau*; — *drebiù* „jeter, étendre": *drėbiaũ*; *dreskiù* „déchirer": *drėskiaũ*; *dvesiù* „crever": *dvėsiaũ*; *krečiù* „secouer": *krėčiaũ*; *lekiù* „voler": *lėkiaũ*; *plečiù* „étendre": *plėčiaũ*; *slepiù* „cacher": *slėpiaũ*; *srebiù* „humer, siroter": *srėbiaũ*; *teškiù* „éclabousser": *tėškiaũ*; — *blaškiù* „jeter": *bloškiaũ*; *dvakiù* „puer": *dvokiaũ*; *smagiù* „jeter, frapper": *smogiaũ*; *vagiù* „voler": *vogiaũ*; — *pučiù* „souffler": *pūčiaũ*; *tupiù* „se blottir, être accroupi": *tūpiaũ*.

Le passage *dérivé* ⟩ *forme flexionnelle* une fois effectué, le prétérit en *-ė- à allongement du vocalisme radical du verbe-base* devient un procédé flexionnel normal. Il gagne tous les autres verbes primaires en consonne palatale (= en *-i̯e/i̯o-*), notamment ceux à vocalisme radical plein *eR*(*aR*) [16]:

[14] Devant *ė* et généralement devant toutes les voyelles antérieures il y a eu neutralisation du contraste *dur* : *mou* (§ 26).

[15] *R* = *r*, *l*, *n*, *m*; *T* = occlusive ou *s*, *š*; les groupes du type *sk*, *šk* sont aussi admis.

[16] Notre raisonnement s'accorde avec l'avis de M. Leumann dans *Baltisch u. Slavisch* (Corolla Linguistica = Mélanges F. Sommer, 1955, p. 159): 1) Le prétérit en *-ē-* était à l'origine du type lit. *sĕdė* = v. sl. *sĕdě* et était lié aux présents „mi-thématiques" en *ĭ* (baltique), *ī* (slave). — 2) En baltique il s'est associé aux présents thématiques en *-i̯e/i̯o-*. La différence lituanienne

beriù „semer“: *bėriaũ*; *periù* „frapper; baigner“: *pėriaũ*; *sveriù* „peser“: *svėriaũ*; *žeriù* „râteler“: *žėriaũ*; *geriù* „boire“: *gėriau*; *neriù* „plonger etc.“: *nėriau*; *šeriù* „donner à manger“: *šėriau*; *tveriù* „saisir, (en)clore, former“: *tvėriau*; *veriù* „enfiler“: *vėriau*; *geliù* „piquer, faire mal“: *gėliau*; *keliù* „lever“: *kėliau*; *skeliù* „fendre“: *skėliau*; *veliù* „fouler“: *vėliau*; *lemiù* „destiner“: *lėmiaũ*; *remiù* „étayer“: *rėmiaũ*; *semiù* „puiser“: *sėmiau*; *tremiù* „bannir, exiler“: *trėmiau*; *vemiù* „vomir“: *vėmiau*; —*kariù* „pendre“: *kóriau*; *atsìkaliu* „s'appuyer“: *atsìkoliau*.

Cf. les prétérits lettes correspondants: *dzīruôs*, *īru*, *šķīru*, *bũru*, *dũru*, *kũru*, *kũľu*, *stũmu*, *dvēsu*, *lēcu*, *plētu*, *slēpu*, *strèbu*, *pũšu*, *tũpu*, *bèru*, *pèru*, *svèru*, *dzêru*, *tvêru*, *vēru*, *dzêlu*, *cêlu*, *šķēľu*, *vêľu*, *lēmu*, *smêľu*, *vēmu*, *kāru*.

L'allongement fait défaut dans les verbes lituaniens en *-i̯e/i̯o-*: *ariù*, *ariaũ*, *árti* „labourer“ et *guliù* (à côté de *gulù*), *guliaũ*, *gul̃ti* „coucher“. Les correspondants lettes *ar̃u*, *aru*, *ar̂t* et slave *orjǫ*, *orati* rendent un ancien prétérit **arā-* fort probable. La différence entre le lituanien et le reste du balto-slave prouve qu'il a été remplacé par le prétérit palatal après la généralisation du degré long dans la classe en *-i̯e/i̯o-*.

Le prétérit en *-ė-* des verbes primaires *durs* (en *-e/o-*) obéit à une autre règle: le suffixe y entraîne la palatalisation de la finale dure de la racine: *degiaũ* ⟨ *degù* „brûler“; *kasiau* ⟨ *kasù* „creuser“; *kepiaũ* ⟨ *kepù* „cuire“; *lakiaũ* ⟨ *lakù* „laper“; *mečiaũ* ⟨ *metù* „jeter“; *mušiaũ* ⟨ *mušù* „battre“; *nešiaũ* ⟨ *nešù* „porter“; *pešiau* ⟨ *pešù* „arracher“; *plakiaũ* ⟨ *plakù* „battre“; *segiaũ* ⟨ *segù* „boucler“; *sekiaũ* ⟨ *sekù* „suivre“; *tepiaũ* ⟨ *tepù* „enduire“; *vedžiaũ* ⟨ *vedù* „conduire“; *vežiaũ* ⟨ *vežù* „conduire en char“; *mezgiaũ* ⟨ *mezgù* „lier“; *rezgiaũ* ⟨ *rezgù* „tresser“.

Ces prétérits suivent le modèle du type non palatal *tekù*: *tekė̃(ti)*. Est donc valable la proportion suivante:

geriù : prét. *gė̃rė* (d'après *dūsiù*/*dūsė-* etc.) = *degù* : prét. *dẽgė* (d'après *tekù*/*tekė-* etc.).

Les verbes *gimiaũ* ⟨ *gemù* „naître“, *giniaũ* ⟨ *genù* „chasser“ et *miniaũ* ⟨ *menù* „se souvenir“ montrent aussi le vocalisme non-allongé attendu.

Le vocalisme bref des verbes précédents est confirmé par lette *dedzu*, *kasu*, *laku*, *matu*, *nešu*, *secu*, *tepu*, *vedu*, *dzimu*, *dzinu*.

Mais dans certains cas bien déterminés le prétérit à allongement a empiété sur les verbes primaires *durs*, à savoir là où 1) le vocalisme du pré-

---

entre *ver̃t-ė* et *sėdė-jo* est secondaire: dans *ver̃t-ė* il y a un suffixe *ė* du prétérit, dans *sėdė-jo* le deuxième *ė* appartient au thème, cf. l'infinitif *sėdėti*.

De notre part nous croyons que l'association des présents en *-i̯e/i̯o-* et du prétérit en *-ė-* a été essentiellement conditionnée par la *palatalité* du consonantisme final du présent et non par la 1re p. sing. (*-i̯ō*), commune aux présents en *-i-* et en *-i̯e/i̯o-*.

sent s'accordait avec celui de l'infinitif, et, *simultanément*, 2) la quantité vocalique, à cause de la sonante finale, restait indéterminée à l'infinitif. On a *ginù* „défendre“: *gýniau*; *minù* „fouler (aux pieds)“: *mýniau*; *pilù* „remplir“: *pýliau*; *pinù* „tresser“: *pýniau*; *skinù* „arracher, pincer“: *skýniau*; *trinù* „frotter“: *trýniau*. Dans la mesure où le lette a conservé des correspondants, ils offrent le vocalisme bref: *minu*, *minu*, *mĩt*; *pinu*, *pinu*, *pît*; *škinu*, *škinu*, *škĩt*; *trinu*, *trinu*, *trĩt*. L'extension du prétérit à allongement aux verbes durs est une *innovation lituanienne*. Ce n'étaient que les verbes en sonante du type *ginù*, *gìnti* qui étaient susceptibles d'adopter ce prétérit: ils s'accordaient avec leur modèle (*giriù*, *gìrti*) par leur vocalisme uniforme et par la quantité (brève à l'indicatif, indéterminée à l'infinitif). Le type *genù*, *gìñti* à cause de son apophonie, le type *degù*, *dègti* à cause de sa quantité vocalique (modèle palatal: *dvesiù*, *dvė̃sti*), ne s'y prêtaient pas.

Pour ce qui est des verbes durs *barù*, *bariaũ*, *bárti* „injurier“, *malù*, *maliaũ*, *málti* „moudre“, et *kalù*, *kaliaũ*, *kálti* „battre, forger“, ils ont sûrement subi un remaniement, au présent aussi bien qu'au prétérit. Les anciens prétérits lituaniens étaient *baraũ*, *malaũ*, *kalaũ* (ce dernier est encore en usage). Les présents lettes *bar̃a-*, *mal̃u-*, *kal̃a-* s'accordent avec les formes slaves (*borjǫ*, *meljǫ*, *koljǫ*), et peuvent par conséquent être considérés comme plus anciens que les présents durs du lituanien. En somme l'opposition du présent en *-i̯e/i̯o-* et du prétérit en *-ā-* nous explique le manque de l'allongement, cf. plus haut *ariù*, *ariaũ* ⟨ **araũ*. L'état ancien a en gros survécu en lette: *mal̃u*, *malu*, *mal̃t*; *kal̃u*, *kalu*, *kal̃t*; *bar̃u*, *bāru* (mais dial. *baru*), *bar̃t*.

Privés de leur ancien prétérit en *-ė-*, les verbes dérivés en *-i/ė-* se sont créé, en partant de l'infinitif en *-ėti*, un prétérit nouveau en *-ėjo-*, cumulant les deux caractéristiques *ė* et *o*, dont la première ayant été imposée à l'infinitif, s'est vidée de sa valeur primitive. Le remplacement du type **minė*, conservé en slave (*mьně*), par *minėjo*, est une confirmation importante de notre explication du prétérit à allongement. D'une manière analogue, l'ancien prétérit **tekė* a été refait sur l'infinitif, d'où *tekėjo*.

§ 38. Les itératifs à allongement radical

Cette formation, comportant un ancien degré zéro, a fait fortune en slave, où elle est le successeur normal du présent des verbes composés. Elle y est devenue une forme *flexionnelle* non seulement des verbes composés primaires, mais aussi secondaires, p. ex. v. slave *voditi* : *-važdati*.

Pour le côté sémantique du remplacement de l'ancien présent par l'itératif v. *Note liminaire* p. 32.

Le degré vocalique zéro est attesté en latin. Ainsi *incumbere* : *cŭbāre*, *dīcere* : (*dē*)*dĭcāre*, *dūcere* : *ēdŭcāre*, *lābī* : *lăbāre*. L'irlandais oppose **scandā-* dans *adscannaim*, *doindscannaim* „je commence (sens figuré)" au simple *scendim* „je saute" (Sjoestedt BSL XXV, 1924, p. 154). En slave le degré *zéro allongé* résulte d'une transformation du degré zéro, cf. les verbes dérivés en *-i/ě-* etc. du § 36. Le degré zéro (allongé) apparaît partout où le vocalisme du verbe-base lui offre un point d'appui:

degré plein au présent	degré zéro à l'infinitif	itératif
berǫ „porter"	*bьrati*	*-birati*
derǫ „déchirer"	*dьrati*	*-dirati*
perǫ „battre; baigner"	*pьrati*	*-pirati*
steljǫ „étendre"	*stьlati*	*-stilati*
zovǫ „appeler"	*zъvati*	*-zyvati*

degré zéro au présent	degré plein à l'infinitif	itératif
-čьnǫ „commencer"	*-čęti* (*ę* < *e* + *n*)	*-činati*
dъmǫ „souffler"	*dǫti* (*ǫ* < *o* + *m*)	*-dymati*
mьrǫ „mourir"	**merti*	*-mirati*
nьrǫ „plonger, se glisser"	**nerti*	*-nirati* (*-nyrati*)
stьrǫ „étendre"	**sterti*	*-stirati*
sъpǫ „secouer"	*suti*	*-sypati*
tьrǫ „frotter"	**terti*	*-tirati*
žьmǫ „presser"	*žęti* (*ę* < *e* + *m*)	*-žimati*

Là où l'apophonie *degré plein/zéro* fait défaut, la voyelle allongée de l'itératif correspond au vocalisme uniforme du verbe-base: *bodǫ*, *bosti* „piquer" > *-badati*; *mogǫ*, **mokti* „pouvoir" > *-magati*; *metǫ*, *mesti* „jeter" > *-mětati*; *plovǫ*, *pluti* „nager" > *plavati*; *tekǫ*, **tekti* „courir, couler" > *-těkati*.

Dans *gnetǫ*, *gnesti* „oppresser" > *-gnětati* et *-gnitati*; *grebǫ*, *greti* „ramer; creuser" > *-grěbati* et *-gribati*; *pletǫ*, *plesti* „tresser" > *-plětati* et *-plitati* — le vocalisme *i* peut refléter, au moins en partie, le degré zéro disparu dans le verbe-base (*gnьt-*, *grьb-*, *plьt-*, v. § 24).

Les formes *-ricati* (à côté de *-rěkati*) de *rekǫ*, **rekti*, et *-žizati* (à côté de *-žagati*) de *žegǫ*, **žekti*, se justifient par les impératifs *rьci*, *žьzi*.

Un certain nombre d'itératifs slaves ont des correspondants exacts en lette: *mẽtât* „jeter" (< *metu*, *mest*) = v. slave *-mětati*; *tẽkât* „courir, couler" (< *teku*, *tekt*) = slave *-těkati*; *dìrât* „écorcher" ≐ slave *-dirati*; *gũbâtiês* „s'incliner" (< *gubstu*, *gubt*) = slave *-gybati*. De même *lẽkât* „sautiller, bondir" (< *lecu*, *lèkt*), *nẽsât* „porter" (< *nesu*, *nest*), tandis que le slave recourt au dérivé en *-eie/o-* à vocalisme *o* (*nositi*). Avec finale palatalisée: *mĩńât* „fouler aux pieds" (< *minu*, *mĩt*).

En lituanien l'allongement correspondant est propre à une série de dérivés en *-oju*, *-oti*; *-au*, *-yti*; *-au*, *-oti*:

-oju, *-oti*, p. ex. *mýnioju*, *mýnioti* „fouler aux pieds" (intensif de *minù*, *mìnti*); *súpoju*, *súpoti* „bercer", itératif de *supù*, *sùpti*;
-au, *-yti*: *mĕ̃tau*, *mĕ̃tyti* „jeter", intensif de *metù*, *mèsti*;
-au, *-oti*, p. ex. *glúdau*, *glúdoti* „rester accroupi, couché; être latent" < *glaudžiù*, *glaũsti* „se serrer, contracter etc."; *klúpau*, *klúpoti* „être à genoux" < *klumpù*, *klùpti* „se mettre à genoux"; *dýrau*, *dýroti* „épier, guetter" < *dairaũs*, *dairýtis* „promener ses regards tout autour"; *rýmau*, *rýmoti* „rester soutenu, étayé" < *remiù*, *reñti* „soutenir, étayer".

Le dernier groupe comprend des verbes d'état équivalents aux verbes en *-i/é-* (§ 36). Cf. *lìndau*, *lìndoti* „être caché" = *lìndžiù*, *lìndėti*; *glúdau*, *glúdoti* = *glūdžiù*, *glūdėti*; *kiútau*, *kiútoti* „se tenir immobile" = *kiūčiù*, *kiūtėti*; *klúpau*, *klúpoti* = *klúpiu*, *klūpėti*; *dýrau*, *dýroti* = *dyriù*, *dyrėti*; *kýšau*, *kýšoti* „pendre dehors; faire saillie" = *kyšiù*, *kyšėti*.

Les exemples baltiques sont en nombre limité tandis que la fécondité du procédé en slave est due au développement sémantique *itératif* > *duratif*. Mais il s'agit bien d'un allongement *balto-slave*.

Ce serait par contre une faute que de vouloir le reporter à l'époque indo-européenne. C'est le parallélisme de développement des langues européennes, qui ont toutes passé par l'abrègement *ĒRT* > *ĔRT*, lequel est responsable de l'identité formelle entre slave *-sědajǫ* „s'asseoir" et lat. *sēdō* „calmer". Outre certains faits germaniques, auxquels est consacré le § 40, on pourrait alléguer, en faveur de la provenance indo-européenne de la formation, les exemples à allongement suivants:

lat. *cēlāre* < √*k̑el* „cacher" cf. *occulere* (< **-cĕlĕre*); *sēdāre* cf. *sĕdēre*;

grec *ληκᾶν* : *βινεῖν*, cf. lit. *lekiù*, *lẽkti* „voler"; *φληδᾶν* „bavarder" en face de *φλέδων* „bavard"; *πηδᾶν* „sauter" < √*ped*; *νωμάω* „distribuer" (*νέμω*), *πωτάομαι* „voler" (*πέτομαι*), *στρωφάω* „tordre, filer" (*στρέφω*), *τρωπάω* „tourner, changer" (*τρέπω*), *τρωχάω* „courir" (*τρέχω*). Les formes *ποτάομαι*, *τροχάω* sont aussi attestées, mais les différentes nuances sémantiques ne sont plus saisissables.

Ni en latin[17] ni en grec le type n'est plus productif. Nous émettons, avec réserve, l'hypothèse que l'allongement morphologique résulte ici, tout comme en balto-slave, du simple contraste du dérivé en *-āi̯e/o-* à degré zéro et du verbe-base.

[17] Les itératifs en *-āi̯ō* sont un trait italo-celtique (Sjoestedt BSL XXV, p. 154, 162).

Les dérivés en *-āi̯e/o-* étaient par leur provenance des verbes bâtis sur des noms-racines déverbatifs. L'existence, côte à côte, de *-āi̯e/o-* et *-t-āi̯e/o-* (lat. *dĭcāre* : *dĭctāre*) suggère l'identité de ce *-t-* et de l'élargissement *t* des racines légères en sonante (v. ind. *ci-t-*, *su-t-*, *kr̥-t-*...).

Une fois mis en opposition directe avec les verbes primaires, les dérivés en *-āi̯e/o-* comportaient un *t* ou en étaient privés suivant la structure de la racine-base. Ainsi:

	racines légères en sonante	racines légères en occlusive
racine-base	**ei* „aller“	**sed* „être assis“
dérivé en *-āi̯e/o-*	**ei-t-āi̯ō* > **ĭtāi̯ō* [18]	**sĕdāi̯ō*

Par suite de l'abrègement des diphtongues longues tautosyllabiques le *ei* de la forme potentielle **eitāi̯ō* devient un point de neutralisation de *ei* et *ēi*, d'où, par opposition à la diphtongue brève de la racine-base (cf. subj. **ei̯-e-ti* etc.), la valeur longue *ēi*, qui se manifeste dans la syllabe ouverte du type **sed*: **sĕdāi̯ō* > **sēdāi̯ō* [19]. Ce qui a dû être caractéristique des itératifs en *-āi̯e/o-* dans les langues européennes autres que le balto-slave, c'était justement cette coexistence du degré zéro (dans les racines à sonante, surtout dans les racines lourdes) et du degré long (dans les racines légères, surtout en consonne). Donc lat. *-dĭcāre*, *-dŭcāre*, mais *sēdāre* (d'où aussi *cēlāre*), grec *ληκᾶν*, *φληδᾶν*, *πηδᾶν*.

La catégorie d'itératifs à allongement *-ēTāi̯e/o-* est donc 1) européenne puisqu'elle suppose l'abrègement antéconsonantique des diphtongues longues (*-ērT* < *-ĕrT* etc.); 2) d'origine dialectale, puisque l'abrègement européen s'est accompli d'une façon indépendante [20] dans les différents groupes linguistiques (balto-slave, gramanique, latin, grec). Mais en balto-slave il s'est exercé sur les diphtongues longues provenant de *-ER̥əT* et *-R̥əT*, ce qui explique la différence entre le degré zéro du latin etc. et le degré zéro allongé du balto-slave (lat. *cŭbare* : slave *-sypati*).

La série grecque à vocalisme *ō* rappelle vivement les itératifs à double caractéristique du slave [21]: type v. slave *-važdati* < *voditi* < *vedǫ*. Il y au-

[18] Rattaché ensuite au part. passif en *-tus*. Autrement que le grec, le germanique et le balto-slave, où *-t-āi̯e/o-* n'a laissé que des traces faibles, le latin a développé le suffixe à dentale.

[19] Lat. *itāre* (grec *ἰτητέον*): *sēdāre*.

[20] Il suffit, à titre de preuve, de rappeler l'abrègement balto-slave, postérieur au passage *ER̥əT* > *ĒRT* (passage propre à ce groupe dialectal seulement).

[21] Les intensifs lituaniens *lakióti* (*lekù* „voler“), *vadžióti* (*vedù* „conduire“), etc., sont aussi, vu le degré vocalique et la palatale précédant le suffixe, une transformation d'anciens itératifs du type **u̯odei̯ō*. Cf. aussi le flottement grec *πονάω* : *πονέω*, *ποτάομαι* : *ποτέομαι*, *προσ-δοκάω* : *προσ-δοκέω*, *ὀχᾶν·ὀχευτικῶς ἔχειν* : *ὀχέω·* — Mais il faut aussi compter avec une couche plus récente de dénominatifs tirés du type *τομή*.

rait donc eu en grec, tout comme en slave, cumul des deux procédés, vocalisme *o* (propre aux itératifs en *-ei̯e/o-*) et allongement (caractérisant ceux en *-āi̯e/o-*):

verbe-base	itératif en *-ei̯e/o-*	itératif en *-āi̯e/o-*
νέμω „distribuer“	**νομέω* (non attesté)	*νωμάω*
πέτομαι „voler“	*ποτέομαι* (attesté)	*πωτάομαι*
στρέφω „tordre“	*στροφέω* (attesté)	*στρωφάω*
τρέπω „tourner“	*τροπέω* (attesté)	*τρωπάω*
τρέχω „courir“	**τροχέω* (non attesté) [22]	*τρωχάω* [22]

Chez Hésychius: *δρωμᾷ· τρέχει*, *κλωπᾶσθαι· κλέπτεσθαι*, *ἐλώγη* (< *-αε*)· *ἔλεγεν*. Cf. aussi *λώπη* „manteau en peau“ (< enveloppe), apparenté à *λέπω* „peler“; *λώγη· συναγωγὴ σίτου* < *λέγω*.

Cf. slave	*ženǫ* „chasser“	*goniti*	*-ganjati*
	nesǫ „porter“	*nositi*	*-našati*
	vedǫ „conduire“	*voditi*	*-važdati* (v. slave).

Avec un sens *causatif* du verbe en *-iti* : *čijǫ* „se reposer“ : *kojiti*, *-kajati*; *lęgǫ* „se coucher“ : *ložiti*, *-lagati*; *mьrǫ* „mourir“ : *moriti*, *-marjati*; *pijǫ* „boire“ : *pojiti*, *-pajati*; *tekǫ* „couler“ : *točiti*, *-tačati*.

Le développement grec, arrêté à une date préhistorique, fait penser à une limitation du procédé *-āi̯e/o-* + *allongement* aux mots-bases du type *τροπέω*. Il s'agirait d'un phénomène bien connu, celui du cumul (d'origine expressive) de deux morphèmes à fonction identique. Cf. p. ex. les suffixes diminutifs allemands *-kīn-* et *-līn-* (all. moderne *-chen*, *-lein*) de *-k* (suff. dim.) + *īn-* (suff. dim.), *-l* (suff. dim.) + *īn-*.

§ 39. Les présents radicaux athématiques à vocalisme long

Au § 17 on a fait remarquer que les allongements radicaux de v. ind. *mā́rṣṭi*, *stā́uti*, etc., découlaient de l'opposition entre le présent radical athématique et le type *tudáti* qui dominait le premier en vertu de la structure de la 3ᵉ p. plur. (*-ánti*, *-án*) et du participe (*-ánt/at-*). Il s'agit d'une transformation ancienne supposant l'existence de l'apophonie flexionnelle *degré plein* : *degré zéro* dans le paradigme des verbes radicaux.

A une date plus récente, après l'élimination de l'apophonie flexionnelle, le balto-slave a modifié d'une façon semblable le vocalisme de ses verbes radicaux. Car il n'est point douteux que les verbes radicaux comportant une racine *légère en consonne* n'y aient subi l'allongement de leur vocalisme radical.

[22] Est en *-ei̯e/o-*: *πωλέομαι* „aller et venir“ (< *πέλομαι*).

Ces deux phénomènes, indien et balto-slave, indépendants l'un de l'autre, ont été intégrés par les comparatistes en un type à allongement *indo-européen*, servant par là-même d'argument important à la fameuse théorie du degré long de Streitberg. A quoi il faut répondre que dans trois cas de présents radicaux athématiques survivants en même temps en indien et en lituanien, deux, v. ind. *ásti* = lit. *ẽst(i)* et v. ind. *éti* = lit. *eĩt(i)*, ne présentent aucun allongement, et le troisième ne le connaît qu'en lituanien: *ẽst* en face d'ind. *átti*.

La chose principale c'est que l'allongement balto-slave, s'étendant sur tout le paradigme, suppose un nivellement préalable de l'apophonie *degré plein* : *degré zéro*. A l'exception du verbe „être" et du verbe „aller", qui conservent le degré zéro à la 3e p. plur. et au participe (v. slave *sǫtъ*, *sy/sǫšta*; lit. *sant-*, v. lit. *ent-* ⟨ *jant-*), il n'y a aucune trace de l'ancienne apophonie flexionnelle: lit. *esmì*, *esì*, *ẽst(i)*, plur. *esmè*, *estè*, duel *esvà*, *està*; v. slave *jesmь*, *jesi*, *jestъ*, plur. *jesmъ*, *jeste*, duel *jesvě*, *jesta*, *jeste*; lit. *eimì*, *eisì*, *eĩt*, plur. *eimè*, *eitè*, duel *eivà*, *eità*; v. slave *věmь*, *věsi*, *věstъ*, plur. *věmъ*, *věste*, *vědętъ*, duel *věvě*, *věsta*, *věste*.

Il est en outre significatif que le verbe *es*, qui a maintenu un reste de l'ancienne apophonie, a échappé à l'allongement morphologique de la syllabe radicale.

Suivant Meillet (MSL XIV p. 336—337) les verbes balto-slaves suivants, dont **ēd* est l'unique à conserver l'ancien paradigme athématique, doivent leur vocalisme allongé à la flexion radicale athématique:

lit. *bė́gu*, *bė́gti* „courir, fuir" (lette *bêgu*, *bêgt*), slave **běgǫ* dans russe *beg'u* (inf. *bežatь*) et v. slave *běžǫ*, *běžati*; cf. la racine indo-eur. **bhĕgᵘ* dans grec φέβομαι, φόβος;

lit. *ė́du* (*ė́mi*), *ė́sti* „manger" (lette *êdu* et *êmu*, *êst*), v. slave *jamь*, *jasti*; racine indo-eur. *ĕd*, cf. v. ind. *átti*, grec ἔδομαι, ἐσθίω, lat. *ĕdere*, etc.;

lit. *sė́du*, *sė́sti* „s'asseoir" (lette *sêžu*, *sêst*), mais dial. encore 3. p. *sė́st*, v. slave *sędǫ*, *sěsti*; racine indo-eur. *sĕd*, cf. v. ind. *sátsi*, *sádas-* = grec ἕδος = v. norr. *setr* n., etc.

lit. *įsė́kti* „graver", *išsė́kti* „sculpere" (chez Bretkūnas), v. slave *sěkǫ*, *sěšti*; racine indo-eur. *sĕk*, cf. lat. *sĕcāre* (*sĕcūris*, *sĕcīvum*, Trautmann *Balt.-Slav. Wtb.* p. 255).

Quelques verbes lituaniens en *-ie/io-* à vocalisme allongé pourraient aussi continuer des présents radicaux:

lit. *grė́biu*, *grė́bti* „saisir, emporter; râteler", mais slave, avec voyelle brève, *grebǫ*, *greti*;

lit. *glė́biu*, *glė́bti* „embrasser" (lette *glêbu*, *glêbt* „sauver, garder"), mais la formation itérative correspondante du slave a une voyelle brève: *globljǫ*, *globiti* „enfoncer, ficher, etc.";

lit. *stíegiu*, *stíegti* „couvrir" ⟨ **stḗgti* (refait sur *stríegiu*) cf. sl. *stogъ*, gr. στέγω, lat. *tĕgo* etc;

lit. *trė́škiu*, *trė́kšti* „pressurer, exprimer", mais *trėška*, *treškė́ti* „crépiter, craqu(et)er"; v. slave *trěskati* „strepitum edere", mais *troska* „craquement, coup de foudre etc.";

v. sl. *strěčǫ*, *strěkati* „κεντεῖν" en face de *stroka*, *strъkati*, v. angl. *stregdan* „disperser".

On a aussi lit. *šóku*, *šókti* „sauter, danser" (lette *sâku*, *sâkt* „commencer") en face de slave *skočǫ*, *skočitį* „sauter" (perfectif).

Il résulte de cette liste, qui n'est probablement pas complète, que le balto-slave a allongé le vocalisme de certains verbes à racine légère en consonne. Tout porte à croire que ce sont, en accord avec l'hypothèse de Meillet, d'anciens verbes radicaux athématiques. Les verbes radicaux *attestés*, excepté **ēdmi*, ne peuvent malheureusement ni confirmer ni réfuter l'hypothèse parce que leur structure phonique exclut une distinction entre degré normal et degré allongé: slave *věstъ* „il sait", *dastъ* „il donnera", lit. *liẽkti* „il reste", *miẽgti* (dial.) „il dort", *rausti* (ancien) „il lamente", *riáugti* (dial.) „hoqueter, roter", *sérgti* (ancien) „il garde", *eĩt(i)* „il va", *pa-velt* (ancien) „il ordonne", *dúost(i)* „il donne", *dẽsti(s)* „il met" (*de-* = ancien redoublement).

Pour expliquer baltique **ēmi*, slave **ěmь*, etc., il faut tenir compte du fait que le présent radical athématique, en tant que comportant des désinences spéciales, contraste avec tous les autres types de présents *immotivés*, surtout avec le type thématique (en *-e/o-*) et le type en *-e/o-* précédé de consonne palatale (en *-ie/o-*). Les verbes de toutes les autres classes (infixe ou suffixe nasal, *-ī/ē-*, *-eie/o-*, *-āie/o-*, etc.) représentaient, à l'époque en question, des types motivés et productifs. Les séries désinentielles des verbes radicaux lit. *-mi*, *-si*, *-ti* et slave *-mь*, *-si* étaient subordonnées aux séries lit. *-u(-uo)*, *-i(-ie)*, *zéro* (*-a*) et slave *-ǫ*, *-ši*, propres non seulement aux verbes thématiques immotivés, mais à tous les motivés, thématiques ou athématiques (p. ex. lit. *miniù*, *minì*, *mìni*, slave *mьnjǫ*, *mьniši*).

La loi de structure morphologique pertinente était donc: les désinences du type *-mi* impliquent le manque de la voyelle *-e/o-*. La racine verbale respective représentait une syllabe entravée: **leikmi*, **leikti*; **eimi*, **eiti*; **velmi*, **velti*; **ĕdmi*, **ĕsti*; **bĕgmi*, **bĕkti*; **sĕdmi*, **sĕsti*; **sĕkmi*, **sĕkti* — en face de formes thématiques *potentielles* **leikō*, **leiketi*; **ēiō*, **ēieti*; **vēlo*, **vēleti*; **ĕdo*, **ĕdeti*, etc.

Les diphtongues longues s'étant abrégées devant consonne, la valeur du contraste **ēiō* → **eimi*, **vēlō* → **velmi* fut changé en vertu de la loi de polarisation (p. 17): dorénavant la voyelle *e* des diphtongues tautosyllabiques *ei*, *el* était perçue comme une longue phonétiquement abrégée, ce qui entraînait l'introduction de *ē* dans **ēsti*, **bēkti*, **sēsti*, **sēkti*,

etc. (> **ēsti*, **bēkti*, **sēsti*, **sēkti*...). Grâce surtout à son paradigme irrégulier (*es/s*), le verbe d'existence a été le seul à échapper à cette transformation.

Ainsi, bien que les allongements survenus dans les verbes radicaux athématiques en indien et en balto-slave remontent à une cause générale commune, à savoir le caractère résiduaire et fondé de cette formation — les mécanismes et les dates de la genèse d'ind. *mā́rṣṭi* d'une part, de lit. *ė́st* de l'autre, divergent assez pour qu'on puisse parler de développements indépendants.

De même l'identité lat. *ēst* = lit. *ė́st(i)* „il mange" n'est pas héritée, cf. v. ind. *átti*. Résultat plutôt d'un parallélisme de développement, elle se justifie par deux facteurs, l'un morphologique, l'autre phonologique:

1) Par le rapport hiérarchique existant entre le type radical athématique (fondé) et les types thématiques *tudáti* + *bhárati*.

2) Par l'abrègement *ēR(T)* > *ĕR(T)* qui, à des dates différentes, s'est accompli dans toutes les langues européennes.

Le problème de la longue de lat. *ēst* ne peut pas être détaché de l'ambivalence phonologique du vocalisme de *fert* (*ĕ*, ou bien *ē* abrégé).

Quant à la survivance de l'ancienne quantité brève de *es* „être", elle est, ici encore, sans doute liée au maintien de l'alternance archaïque *es/s* (*est* : *sunt*).

§ 40. Le degré long en germanique [23]

Le degré long de la racine joue en germanique un rôle tout aussi important qu'en baltique et en slave. Il y apparaît dans la flexion verbale et dans la dérivation primaire. Mais en germanique, autrement qu'en balto-slave, le rapport entre les vocalismes longs du dérivé et du verbe-base est étroit et transparent. Dans la mesure où elles sont étymologiquement claires, les formes à vocalisme allongé proviennent de verbes forts (primaires) appartenant aux classes IV, V, VI, et caractérisés par une racine légère: types *-eR* (classe IV), *-eT* (classe V), *-oR* et *-oT* (classe VI). L'allongement radical des dérivés primaires remonte en dernière ligne au degré long propre au prétérit de ces trois classes: *ē* du prét. plur. de IV, V, *ō* du prét. sing. et plur. de VI. C'est donc le problème du vocalisme *ē*, *ō* du prétérit fort de IV—VI, qui doit servir de point de départ à la recherche respective.

Une hypothèse qui à priori comporte beaucoup de probabilité, c'est que le degré long du germanique provient *d'oppositions syllabiques* remontant à l'abrègement, devant consonne, des diphtongues *-ēi-*, *-ōi-*, *-ēu-*, *-ōu-*, *-ēr-*, *-ōr-*, etc. Cette supposition trouve un appui dans le développement

[23] Cf. la note de la p. 294.

balto-slave (§ 35) et dans les traces de l'allongement qu'ont conservées les verbes en *-āi̯e/o-* en latin et en grec (§ 38).

On pourrait se demander en passant s'il est licite de compter aussi avec un développement *ERəT* > *ĒRT*, que le germanique partagerait spécialement avec le balto-slave. L'abrègement subséquent *ĒRT* > *Ē̆RT* en balto-slave ferait envisager le procès en question comme une simple disparition de *ə* interconsonantique, si ce n'était 1) l'intonation, 2) les formes antévocaliques bâties sur des formes antéconsonantiques, qui attestent d'une manière indirecte l'existence préhistorique de complexes balto-slaves du type *ĒRT*. Or le critère de l'intonation n'étant pas disponible en germanique, l'unique pierre de touche pour mettre à l'épreuve notre hypothèse serait l'existence de formes comportant un *-ūr-*, *-ūl-*, *-ūn-*, *-ūm-* antévocalique [24] et s'appuyant sur les verbes forts de la classe IV. Elle supposerait des *-ūr-*, *-ūl-*, *-ūn-*, *-ūm-* antéconsonantiques provenant de *-R̥əT* (*-urəT*, *-uləT*, *-unəT*, *-uməT*). Mais les verbes de la classe IV, comme (got.) *niman*, *qiman*, *-timan*, *stilan*, *bairan*, *-tairan*, ne connaissent guère de dérivés primaires du type **nūma-*, **nūmi-*, **būra-*, **būri-*, etc. L'absence de toute trace de cet allongement compensatoire en germanique suggère qu'avant l'abrègement les diphtongues longues du type *-ēiT*, *-ērT*, etc., y ont été moins nombreuses qu'en balto-slave. Elles y étaient probablement limitées à certaines catégories héritées de l'époque indo-européenne, comme la vṛddhi ou l'aoriste sigmatique, peut-être aussi le sandhi interne du mot (contractions).

Leur abrègement, que le germanique partage avec les autres langues européennes, a entraîné une neutralisation, devant consonne, du contraste antévocalique *Ē̆R* : *ĒR*. Les répercussions morphologiques concernant la conjugaison du verbe fort (prétérit des classes IV—VI) ont été du type b) analysé au § 35, p. 288:

forme de fondation (présent):	*-Ē̆R + e-*	*-Ē̆T + e-*
forme fondée (prétérit) :	*-Ē̆R + e-/-Ē̆R + t-*	*-Ē̆T + e-/-Ē̆T + t-*

Cf. les exemples types *faran* (classe VI), *skaƀan* (VI), *geƀan* (V), *beran* (IV).

présent (infinitif):	*faran*	*skaƀan*	*geƀan*	*beran*
prétérit (primitif):	*fara*	*skaƀa*	*gaƀa*	*bara*
	farta	*skafta*	*gafta*	*barta*
	fare	*skaƀe*	*gaƀe*	*bare*
	farme^{x}	*skaƀme^{x}*	*geƀme^{x}*	*burme^{x}*
	farþe^{x}	*skafþe^{x}*	*gefþe^{x}*	*burþe^{x}*
	farun	*skaƀun*	*geƀun*	*burun*

[24] Cf. en balto-slave l'existence, devant voyelle, de *-īr-*, *-īl-*, *-īn-*, *-īm-*.

Pour simplifier l'exposé nous faisons abstraction de la sonorisation probable de *-þ-* due à l'action de la loi de Verner.

Les différences entre le schéma ci-dessus et l'état historique sont les suivantes:

Le prétérit fort, correspondant au parfait indo-européen, était caractérisé au singulier par le degré *o* (*gaƀ*, *bar*), au pluriel, par le degré zéro (*geƀ-*, *bur-*), mais les racines appartenant à la classe VI n'étaient plus, conformément au § 24, sujettes à l'apophonie vocalique. Détail important à retenir: dans la classe IV l'ancienne apophonie *o* : *zéro* (en face du rapport historique *ŏ* : *ē*) est encore attestée par les prétérito-présents, ainsi got. *man* „je crois", plur. *munum*, *skal* „je dois", plur. *skulum*. Le degré zéro s'accorde avec le tableau présenté par les classes I—III (**bitum*, **buđum*, **bundum*). De plus, le participe passé des classes IV, V garde l'ancien degré zéro, types **burana-*, **geƀana-* (cf. **bitana-*, **buđana-*, **bundana-*). L'ancien paradigme **skaƀ*, **skaƀun* est étayé par got. *mag*, *magun*.

Quant aux désinences, il n'est point douteux que la présence de la voyelle *-u-*, qui est phonétique dans la 3e p. plur. (*-un* < *-n̥t*), ne s'explique dans les deux autres personnes (got. *-um*, *-uþ*, v.-h.-a. *-um*, *-ut*, etc.) par la tendance à remplacer les désinences consonantiques par des désinences vocaliques, tendance propre à la conjugaison du verbe fort. L'unique forme qui ait conservé une désinence consonantique est la 2e p. sing. du prétérit en got. et en norr. (type *gaf-t*), mais non en ouestique (dés. *-i*). Grâce au caractère athématique de l'ancien parfait et à la voyelle *u* de *-um*, *-uþ*, l'existence des désinences consonantiques *-me*^{x}, *-þe*^{x} semble assurée [25].

Si tel est le cas, le rapport *présent* : *prétérit* résumé par le schéma ci-dessus a dû subir une transformation importante à l'époque de l'abrègement *ĒRT* > *ĔRT*. Opposées à *faran*, les formes **farme*^{x}, **farþe*^{x} ont été appréciées comme contenant un vocalisme long latent, d'où 1) l'introduction de *ō* dans les formes à syllabe non-entravée, ainsi *fōrun* à la place de **farun*; 2) l'introduction de *ō* à la place de *a* dans les racines verbales à finale consonantique (occlusive ou *s*) comme **skaƀ*: **skōƀa*, **skōfta*, **skōƀe*, **skōƀme*^{x}, **skōfþe*^{x}, *skōƀun*. Dans le reste du paradigme de *fōrun* la longue a été introduite au fur et à mesure que les conditions le rendaient possible. C'est ainsi que le remplacement de **farme*^{x}, **farþe*^{x} par *f.-um*, *f.-uþ* a été accompagné de l'allongement simultané de la voyelle radicale.

D'après les considérations méthodiques qui nous ont fait chercher le point de départ de l'allongement morphologique balto-slave dans des oppositions du type *Ĕ* : *Ē* ou *Ĕ̄* : *Ē̄* à membres de qualité identique (§§ 36,

[25] Le symbole *e*^{x} indique une voyelle finale de timbre inconnu.

37, 38), le degré long dans le type **geƀan* n'a pu se développer qu'au pluriel du prétérit. Le rapport **skaƀan*: **skōƀum*, **skōƀuþ*, **skōƀun* a engendré **geƀan*: **gēƀum*, **gēƀuþ*, **gēƀun*, tandis que la quantité vocalique du singulier (**gaƀ*, **gaft*, **gaƀ*), qui différait de **geƀan* par le *timbre*, est restée intacte. Cf. le parallèle lit. *pràsti* : *prõtas* en face de *dègti* : *dãgas* (§ 36).

Enfin, sous l'influence conjointe des types **faran* : **fōrum*, **fōruþ*, **fōrun*, et **geƀan*: **gēƀum*, **gēƀuþ*, **gēƀun*, on a formé **bērum*, **bēruþ*, **bērun* remplaçant l'ancien pluriel **burum*, **buruþ*, **burun*. Ici encore, à cause de la différence du timbre, le singulier a maintenu l'ancienne quantité brève (**bar*, **bart*, **bar* en face de **beran*).

Il y a donc eu une différence chronologique entre **gēƀum*, **gēƀuþ*, **gēƀun* et **bērum*, **bēruþ*, **bērun*: dans le premier cas il a suffi que l'allongement se superpose au timbre hérité de **gĕƀum*, **gĕƀuþ*, **gĕƀun*; dans **burum* etc. le changement de la forme héritée a été quantitatif en même temps que qualitatif (**bērum* à la place de **burum*).

Ces transformations du schéma héréditaire fournissent l'état historique bien connu, sous forme du gotique:

présent (infinitif)	*faran*	*skaban*	*giban*	*bairan*
prétérit 3e p. sing.	*for*	*skof*	*gaf*	*bar*
„ 3e p. plur.	*forun*	*skobun*	*gebun*	*berun*

La création du prétérit à vocalisme radical allongé entraîne un bouleversement profond du procédé apophonique accompagnant la suffixation primaire.

La délimitation des degrés *normal*, *o* et *zéro* n'a pas été touchée dans les trois premières classes: got. a) *beitan*, b) *bait*, c) *bitum* et *bitans*; a) *biudan*, b) *bauþ*, c) *budum* et *budans*; a) *bindan*, b) *band*, c) *bundum* et *bundans*. — Les vocalismes respectifs continuent, en les reflétant phonétiquement, les degrés indo-européens *e* (a), *o* (b), *zéro* (c).

La classe IV est la plus riche en degrés vocaliques: got. *niman*, *nam*, *nemum*, *numans*. Au vocalisme commun de *bundum* et *bundans* correspond le vocalisme différencié *nemum* : *numans*.

Autre est la situation de la classe V, laquelle d'une part scinde les reflets de l'ancien degré zéro en offrant *gibans* en face de *gebum*, de l'autre côté fait coïncider le degré zéro de *gibans* avec le degré plein (normal) de *giban*.

Enfin la classe VI distingue, elle aussi, les anciens degrés zéro de *farans* et *forum*, mais identifie le degré zéro de *farans* avec le degré plein de *faran*, et le degré zéro de *forum*, avec le degré *o* de *for*.

Les termes *degré e*, *o*, *zéro* sont ici pris au sens historique de vocalismes continuant, au *point de vue fonctionnel* (*morphologique*), les vocalismes respectifs de l'indo-européen.

En dérivation primaire un ancien degré *o* est représenté par les vocalismes suivants: (dérivé primaire de la) classe I: *aiT*, classe II: *auT*; classe III: *aRT*; classe IV: *aR*; classe V: *aT*; classe VI: *aR*, *aT* devant consonne, *ōR*, *ōT* devant voyelle.

L'ancien degré zéro apparaît sous la forme suivante: classe I: *iT*; classe II: *uT*; classe III: *uRT*; classe IV: *uR* devant consonne, *ēR* devant voyelle; classe V: *ĕT* devant consonne, *ēT* devant voyelle; classe VI: *aR*, *aT* devant consonne, *ōR*, *ōT* devant voyelle.

Cela veut dire: le vocalisme *ē* remplace l'ancien degré zéro dans les dérivés primaires à suffixe *vocalique*, tirés de verbes IV, V. Le vocalisme *ō* remplace l'ancien degré *o* ou zéro dans les dérivés primaires à suffixe vocalique, tirés de verbes VI.

La classe VII (à prétérit redoublé), réunissant les verbes forts à ancien vocalisme radical *ē*, *ō* (*ā*), *oR*(*T*), ne distingue pas entre le degré plein et le degré zéro (cf. § 24). Un degré *o* spécial ne saurait y exister que pour *ē*: got. *letan* „laisser", *gretan* „pleurer", *ga-redan* „avoir soin de", *tekan* „toucher", *saian* „semer", *waian* „souffler", ont les prétérits *laílot*, *gaígrot*, *faúra-ga-raírop*, *taítok*, *saíso*, *waíwo* [26]. Par conséquent, les dérivés vivants bâtis sur les verbes VII gardent le vocalisme rigide du verbe-base, excepté les dérivés à degré *o* tirés des verbes du type *letan* (p. ex. *gretan* : **grotjan*).

Il se pose la question pourquoi le degré long n'a pas empiété sur les dérivés primaires à suffixe consonantique, p. ex. en *-ti-*, tirés de verbes en consonne: on a **skafti-*, **gifti-*, bien que **skōfti-*, **gēfti-* ne feraient aucune difficulté phonétique. Voici la réponse: l'opposition entre **gĕbum*, **gĕbana-* (part. passé) et le dérivé **gĕbija-* („dandus") passe à **gēbum*, **gĕbana-*: **gēbija-* puisque en vertu de la loi d'implication (p. 10—11) le dérivé adopte le vocalisme allongé de **gēbum*. Mais **gēbum* ne saurait imposer son vocalisme long à **gefti-* vu que l'opposition n'est plus simplement quantitative mais se complique d'une différence de structure syllabique. On a **gē-bum* en face de **gĕf-ti-*.

L'absence de l'allongement devant un suffixe primaire consonantique est bien illustrée par les dérivés en *-ti-*. Classe IV: got. *ga-baúrps* „naissance", v.-h.-a. *giburt* < *bairan*; got. *ga-qumps* „réunion", v.-h.-a. *kumft*, *kunft* < *qiman*; got. *ga-munds* „mémoire", v.-h.-a. *gimunt* < *man*; got. *ga-taúrps* „destruction" < *-tairan*. — Classe V: got. *gifts* „don", v.-h.-a. *gift* < *giban*; got. *ga-nists* „guérison", v.-h.-a. *ginist* < *-nisan*; got. *ga-qiss* „convention, entente" < *qipan*; got. *ga-wiss* „liaison, ligature", *dis-wiss* „départ, séparation" < *-widan*; got. *wists* „essence, nature", v.-h.-a. *wist* < *wisan*. — Classe VI: got. *alds* „âge, vie" < *alan*; got. *anda-hafts* „réponse, défense" < *hafjan*; got. *in-sahts* „déclaration", *ga-sahts* „reproche" < *sakan*; got. *ga-skafts* „création, créature", *ufar-skafts* „ἀπαρχή", v.-h.-a. *giskaft* < *skapjan*; got. *af-stass* „défection, apostasie", *twis-stass* „désaccord" < *standan*; got. *us-wahts*, v.-h.-a. *wahst* < *wahsjan*; got. *mahts* „pouvoir", v.-h.-a. *maht* < *mag*.

Même chose pour les dérivés en *-to-*. Classe IV: got. *bi-naúhts* „permis" < *-nah*; got. *skulds* „coupable" < *skal*. — Classe V: got. *ga-qiss* „qui s'accorde" < *qipan*. — Classe VI: got. *hafts* „affecté de" < *hafjan*; got. *kalds* „froid", v.-h.-a. *kalt* < **kalan* (v. angl. *calan*); got. *un-sahts* „incontestable" < *sakan*; got. *mahts* „possible" < *mag*.

Cf. aussi la classe IV des verbes faibles: got. *us-bruknan* „ἐκκλᾶσθαι" < *brikan*; *ga-taúrnan* „périr, cesser d'exister" < *tairan*; *ufar-hafnan* „ὑπεραίρεσθαι" < *hafjan*; *ga-waknan* „s'éveiller" < *wakan*.

---

[26] On sait que le maintien du redoublement dans la classe VII est généralement expliqué d'un côté par le manque de l'apophonie *ĕ* : *ŏ* caractérisant les classes I—V, de l'autre côté par l'impossibilité de caractériser le prétérit VII par l'allongement de la voyelle radicale, comme c'est le cas dans la classe VI (*faran* : *fōr*). En nous méfiant des explications *phonétiques* de la disparition du redoublement, nous croyons plutôt à la disparition d'une différence *sémantique* primitive entre les parfaits redoublés et non-redoublés. En général c'est le parfait non-redoublé qui a été maintenu, excepté justement les cas où le redoublement formait l'unique différence entre la racine du présent et celle du prétérit (parfait). Le type (got.) *haí-hald* conserve donc le redoublement par opposition aux types *gaf* (apophonie qualitative), et *fōr* (apophonie quantitative). Les formations doublement caractérisées, p. ex. *letan* : *laílot*, sont résiduaires, à en juger par *slepan* : *saíslep* (et *-saízlep*) et par norr. et ouestique *lē*$_2$*t* et non **leut* < **leōt* < *lātan* (cf. v. angl. *hrópan* : *hréop*, *blótan* : *bléot* < **hreup*, **bleut* < **hreōp*, **bleōt*).

Autre est la répartition des prétérits redoublés et non-redoublés en celtique. Les prétérits redoublés y sont plus répandus qu'en germanique. L'apophonie *qualitative e* : *o* ne suffit pas pour faire tomber le redoublement (*sceinnim* „sauter dehors": *se-scann-*). L'apophonie *quantitative* entraîne, au contraire, sa disparition (*guidim* „prier": *gád-*).

L'apophonie celtique *ŏ* : *ā* (< *ō*), bien que représentée par un nombre limité d'exemples (Thurneysen *Handb. d. Altir.*, p. 396—397), est sûrement de la même provenance que l'opposition germanique *ă* (< *ŏ*) : *ō*, c.-à-d. remonte à l'abrègement *ĒRT* > *ĔRT*. La conservation du redoublement dans le type *se-scann-* s'explique à notre avis par une hésitation, qui a dû se maintenir pendant assez longtemps, entre le type à allongement **gād-* (< **ghʷōdh-*) et le type à redoublement **ge-gŏd-* (< *ghʷe-ghʷŏdh-*). C'est cette hésitation qui explique **rāt-* (v. irl. *ráith*) remplaçant un ancien **re-rŏt-* (v. irl. **re-raith-*) de *rethim* „courir". Le flottement en question est donc responsable de la pénétration de *ō* (celt. *ā*) dans le prétérit des verbes à vocalisme fondamental *ĕ*. Cf. encore v. irl. *techid* „il fuit": *tách-*.

Le prétérit non-redoublé à vocalisme *ā* est un trait commun à toutes les langues celtiques insulaires (Thurneysen *o. c.*, p. 403).

Le degré allongé n'apparaît que dans les dérivés primaires à suffixe vocalique.

1) Les féminins déverbatifs en *-ā-* (germ. *-ō-*) hésitent entre le vocalisme *o* et zéro. Ceux qui sont dérivés des verbes IV ou V offrent donc tantôt *ă* tantôt *ē* (v.-h.-a. *â*). Cf. les exemples allemands (thèmes féminins en *-ō-* ou *-ōn-*):

Classe IV. Avec degré *o*: *scara* „troupe" < *scëran*; *stala* „larcin", m.-h.-a. *stal* < *stëlan*; *trata* „trace d'un pied, pas" < *trëtan*. — Avec degré zéro ancien: *scora* „pelle, houe" < *scëran*; *trota* (et *truta*) „pressoir", m.-h.-a. *trote* < *trëtan*. — Avec degré zéro récent: *bâra* „bière" < *bëran*; *brâcha* „aratio prima, cassaille" < *brëchan*; *nâma* „prise; dépouillement" < *nëman*; *quâla* „tourment" < *quëlan*; *râcha* „vengeance" < *rëchan*; *scâra* „ciseaux" < *scëran*; *sprâcha* „action de parler > langue" < *sprëchan*. Cf. la coexistence de *scara*, *scora* et *scâra*.

Classe V. Avec degré *o*: *waba* „rayon (de miel)" < *wëban*; *waga* „mouvement; berceau" < *wëgan*. Avec degré zéro récent: *lâga* „position" < *liggen*; *mâza* „mesure", m.-h.-a. *mâze* < *mëzzan*; *gi-nâda* „grâce", cf. got. *nipan* „aider"; *wâga* „balance" < *wëgan*.

Classe VI. Avec degré *o* ou zéro ancien: *sacha* „litige" < *sachan*; *scaba* „racloir, rabot" < *scaban*; *wasca* „blanchissage, lessive" < *wascan*. Avec degré *o* ou zéro récent: *fuora* „chemin, train de vie" < *faran*; *gruoba* „fosse" < *graban*; *stuofa* „marche, degré", cf. v. sax. *stapan*; *muoza* „commodité, occasion, loisir" < *muoz*.

2) Les adjectifs verbaux en *-i̯o-* (le degré zéro originaire est attesté p. ex. par got. *un-nuts* „inutile", v.-h.-a. *nuzzi*, *unnuzzi* < *niutan*):

Classe IV: got. *anda-nems* „agréable", v.-h.-a. *nâmi* „aptus", *ginâmi* „idoneus, acceptus", m.-h.-a. *genæme* „agréable", *vürnæme* „excellent, distingué" < *niman*; got. **ga-tems* (garanti par l'adverbe *gatemiba*) „convenable", v.-h.-a. *gizâmi*, m.-h.-a. *gezæme* < *-timan*; v.-h.-a. *bi-quâmi* > all. *bequem* „commode" < *quëman*; v.-h.-a. *-bâri* < *bëran*.

Classe V: got. *un-qeþs* „ineffable" < *qiþan*; got. *anda-sets* „détestable", m.-h.-a. *antsæze* „courageux", *widersæze* „revêche, récalcitrant" < *sitan*; v.-h.-a. *spâhi* „intelligent" < *spëhôn* (le verbe fort a disparu).

Classe VI: got. *un-and-soks* „incontestable" < *sakan*.

3) Les itératifs-causatifs en *-ei̯e/o-* comportent le degré *o* (germ. *ă*) de la racine dans les cinq premières classes (pour les exemples v. p. 92). Les verbes de la classe VI offrent en partie le degré *o* ancien (= *ă*), et en partie le degré *o* récent (= *ō*). Cf. got. *aljan* „élever, engraisser" < *alan* „croître"; got. *farjan* „aller (en navire)" < *faran*; got. *af-*, *in-*, *us-agjan*, mais aussi *ogjan* „faire peur, effrayer" < *og* „j'ai peur"; got. *goljan* „saluer" en face de v.-h.-a. *galan* „chanter"; got. *uf-hlohjan* „faire rire" < *hlahjan*; *sokjan* „chercher; disputer" < *sakan*.

4) En vue de ce qui précède, on est obligé de considérer les neutres dérivés en *-o-* à vocalisme germ. *ē*, *ō* comme des remplaçants de formes à degré zéro. Ainsi got. *and-nem* „acceptation" < *niman*, got. *us-met* „séjour" < *mitan* correspondraient, par leur degré vocalique, à got. *bi-stugq* „προσκοπή, πρόσκομμα" < *stigqan*, v.-h.-a. *gibot* „commandement" < *biotan*, *giscoz* „projectile" < *sciozan*, *blëh* „fer-blanc" < *blîchan*, *(h)lit* „couvercle" (cf. v. sax. et v. angl. *hlīdan*), *loh* „serrure, trou" < *lûchan*, m.-h.-a. *sloz* < v.-h.-a. *sliozzan*.

Nous omettons ici les catégories faiblement réprésentées ou des exemples isolés comme got. *wokan* „veiller" (dans *wokains*) < *wakan*, parallèle à *witan* (v.-h.-a. *wizzên*) < *wait*, *kunnan* (v.-h.-a. *kunnên*) < *kann*, *munan* (v.-h.-a. *-monên*) < *man* — ou *(af)-etja* „mangeur" < *itan*, parallèle à *(af-)drugkja* < *drigkan*, *arbi-numja* < *niman* — ou *wegs* „orage" < *wigan*, etc. [27]

Tandis que *ē* fait office de l'ancien degré zéro devant suffixe vocalique, *ō* remplace, dans les mêmes conditions, les degrés zéro et *o*. En règle générale *ō* s'oppose à *ă* et non à *ĕ*, mais il y a des exceptions. Pour les quatre groupes susmentionnés on a pu relever, à l'aide du *Wortschatz* de Falk et Torp, les exemples suivants (cités sous la forme du germanique commun):

lōgō „position" et *skōrō* „tonte, toison" en face de 15 formes du type *bērō* „bière", *mētō* „mesure" dérivées des classes IV, V [28], et 10 formes du type *swōrō* „réponse" (v. sax. *ant-swôr*) dérivées de VI;

16 adjectifs du type *bērja-* „portable", *gēƀja-* „agréable" dérivés de IV, V, et 8 du type *kōlja-* „frais" dérivés de VI;

nōzjan „nourrir, entretenir", *swōƀjan* „tuer" en face de 9 itératifs-causatifs du type *hlōgjan* „faire rire" dérivés de VI;

lōga- „position", *sōta-* „suie" en face de 5 formes du type *drēpa-* „coup", *ēta-* „manger" dérivées de IV, V, et 2 formes du type *skōđa-* „res noxia" dérivées de VI.

Si notre opinion concernant le vocalisme *ō* est correcte, les formes *lōgō* et *lōga-*, *sōta-*, *skōrō*, *nōzjan*, *swōƀjan* s'opposent à l'origine non pas aux verbes *ligjan*, *sitjan*, *skeran*, *nesan*, *swefan*, mais à des mots-bases à vocalisme germ. *ă* (p. ex. aux causatifs-itératifs en *-jan*). Ainsi *lōgō*,

[27] De même certains verbes faibles en *-jan* et *-ōn* à vocalisme radical *ē* peuvent, *dans la mesure où il ne s'agit pas de dénominatifs*, être mis en parallèle avec les dérivés à degré zéro des trois ou quatre premières classes. P. ex. got. *fetjan* „équiper, orner", **fēgjan* et **fēgōn* „orner" (v. norr. *fægja* et *fága*), **jēsjan* „fermenter" (norv. *æsa*), **sētjan* et **sētōn* „tendre un piège à q." (v. norr. *sæta*, v. angl. *sǽta* et *sǽtian*), etc., sont dans leur structure parallèles à v.-h.-a. *blicken* „luire, regarder" < *blîchan*, *int-slupfen* „s'échapper" < *sliofan*, *stungen* „piquer" en face de got. *stiggwan*…, *korôn* „essayer" < *kiosan*, *brochôn* „émietter" < *brëchan*, *scidôn* „séparer, distinguer" < *sceidan*, etc.

[28] Il faut y ajouter 5 exemples du type *gēƀōn-* „don".

lōga- semblent plutôt dérivés de *lagjan*, cf. v. norr. *lagja i lóg* „loco ponere > payer“. Le rapport sémantique *logo*, *loga-* : *lagjan* est identique à *positio* : *pōno* (< **po-sino*). De même le nom de la suie (*sōta-*) provient de *satjan* plutôt que de *sitjan*, avec le développement *action > objet de l'action* („ce qui est déposé“). Cf. v. slave *sažda* (< **sōdi̯ā*) „suie“, dont la palatale suppose le mot-base *saditi* (causatif de *sěděti*), et pol. *o-sad* „sédiment“, ancien nom d'action de *o-sadzić* „déposer“.

Il est moins facile de se prononcer sur m.-h.-a. *schuor* m. f. „tonte“ (apparemment un dérivé de *skeran* „tondre“), tout à fait isolé en germanique. Mais v.-h.-a. *wuorî* „digue“ doit la longue radicale au degré *o* de *warjan* „retenir, empêcher; défendre, garder“ (le vocalisme *e* n'est plus attesté).

Toutes les langues germaniques excepté le v. norr. opposent *nazjan* „sauver, guérir“ à *nesan* „se guérir, se rétablir“: got. *ga-nisan* et *(ga)nasjan*, v. angl. *ʒe-nesan* et *nerian*, v. sax. *ginesan* et *nerian*, v.-h.-a. *ginesan* et *nerjan*. Mais le norr. a *nara* (< **nazēn*) „vivre“ et *nœra* (<**nōzjan*) „nourrir, rafraîchir, entretenir“, dont le vocalisme *ō* est conditionné par le *ă* de *nara*.

Le verbe *swōƀjan* „tuer“, attesté uniquement par le v. norr. (*sœfa*), est une innovation phonétique. Il y existe à côté de *svœfa* „assoupir“, dont il n'est qu'un doublet plus récent. Le verbe-base germanique **swefan*, **swaf*, **swēƀum* „dormir“ a fourni le dérivé **swēƀjan* (v. norr. *svœfa*), bâti sur le degré vocalique du prét. plur. Mais le verbe-base lui-même est devenu en scandinave *sofa*, *svaf*, *sófom*. Or le causatif *sœfa* „tuer“ est simplement bâti sur la forme plus récente du prét. plur.: *sóf(om)* > *sœfa*.

V. norr. *slókr* „homme paresseux“ remonte à **slaknan* (v. norr. *slakna*), **slakōn* (v. angl. *slacian*) „se relâcher, se détendre“, non à *slekwan*, *slakw* „s'éteindre“.

On a vu que le vocalisme allongé était limité aux syllabes ouvertes. Les raisons étant d'ordre *morphologique*, il n'y avait point d'obstacle *phonétique* à la pénétration *occasionnelle* de la longue dans une syllabe entravée de *T* (occlusive ou *s*). Les exemples respectifs, peu nombreux et parfois incertains, ne fournissent pas de groupes morphologiques homogènes:

germ. **wokra-* „descendance; profit“ (got. *wokrs*, v. angl. *wócor*, v.-h.-a. *wuochar*), rattaché par Falk-Torp à la racine de **wakan*, **wōk* „veiller“ (? *wak* de **wahs(j)an* est préférable); germ. **wōhsljan* (v. norr. *œxla*) „augmenter“, mais la voyelle longue en syllabe entravée apparaît déjà au prétérit du verbe-base (**wahs(j)an*); germ. **ōhtan-* (v. norr. *ótte*) „peur“ doit la voyelle longue à la généralisation de *ō* dans le paradigme de *óga*; la voyelle longue *ē* se rencontre p. ex. dans germ. **ēsa-* n. (< *ēt-sa-*), cf. m.-h.-a. *âs* „charogne“, v. angl. *ǽs*.

D'après M. Wissmann *Nomina postverbalia im Germanischen*, 1932, p. 126 ss., une série de verbes germaniques faibles en *-ōn* et *-ēn*, dérivés de verbes forts II, sont caractérisés par un vocalisme radical *ū*. Voici les exemples allégués par l'auteur:

**hreutan* : **hrūtōn* „tomber“ dans v. norr. *hrióta*, et m.-h.-a. *rûzen* „se précipiter“;
**skeuban* : **skūƀōn* „pousser“ dans got. *af-skiuban* „ἀπώσασθαι“, v.-h.-a. *scioban* „pousser“, et v. norr. *scúfa* „repousser“;
**kleuƀan* : **klūƀōn* „fendre“ dans v. norr. *kliúfa* „fendre“, v. angl. *cléofan* „secare, scindere“, v. sax. *clioƀan* „se fendre“, v.-h.-a. *clioban* „findere, scindere“, mais v.-h.-a. *klûbôn* „effeuiller, déchirer“;
**reuđan* : **rūđōn* „essarter“ dans v. norr. *rióþa* „essarter, piller, décharger, etc.“, m.-h.-a. *rieten* „exterminer“, mais v.-h.-a. *rûtôn* „exterminer, ravager“;
**hreutan* : **hrūtōn* „ronfler“ dans v. norr. *hrióta* „gronder, grogner, ronfler“, et v.-h.-a. *rûzzôn* „stertere, stridere“;
**streukan* : **strūkōn* „frôler, effleurer“ dans v. norr. *striúka* „effleurer, essuyer; s'en aller, filer“, et v.-h.-a. *strûchôn* „ruere, impingere“.

Il y a en outre une série d'exemples à vocalisme long *ū* qui ne contrastent pas avec un verbe fort attesté (*ibid.* p. 135—138).

Les verbes en *-ēn* à vocalisme *ū* sont moins nombreux:

**heukan* : **hūkēn* „s'accroupir“ dans v. norr. *hokinn* (ancien part. passé), et *húka* = m.-h.-a. *hûchen*;
**dreupan* : **drūpēn* „pendre; dégoutter“ dans v. norr. *driúpa*, v. sax. *driopan*, v.-h.-a. *triofan*, et v. norr. *drúpa* „surplomber qc.; baisser“;
**dreusan* : **drūzēn* dans got. *driusan* „tomber“ = v. angl. *dréosan*, v. sax. *driosan*, et v. angl. *drúsian* „s'appesantir“ > angl. *drowse*, v.-h.-a. *trûrên* „être affligé, triste; baisser les yeux“.

Les autres exemples de verbes en *-ēn* à vocalisme *ū* ne sont pas accompagnés de verbes forts II attestés.

Une opposition parallèle **ei* : **ī* n'est pas démontrable vu la coïncidence de ces deux vocalismes en germanique commun. Des quatre verbes en *-ōn* à vocalisme radical *ī*, **wrīgōn* et v. angl. *hlīfian* sont anciens et bien attestés (*ibid.* p. 127). Ainsi **wrīhan* : **wrīgon* „tordre“ dans v. angl. *wréon* „envelopper, couvrir, cacher“, v.-h.-a. *intrîhhan* „découvrir“, *gerigan* „sertatus, sutilis“, et v. angl. *wrīʒian* „s'efforcer, pousser en avant“, v. frison *wrigia*.

A côté des verbes dérivés en *-ōn* et *-ēn* réunis par M. Wissmann se rangent quelques exemples d'autres formations à vocalisme allongé *ū*:

**greutan* „triturer, broyer" (v.-h.-a. *fir-grozzen*, m.-h.-a. *ver-*, *durch-griezzen*): **grūti-* m. f. „blé concassé" dans v. angl. *grút*, dat. *grýt* (angl. *grout*), m.-b.-a. *grūt*, m.-h.-a. *grûz*, plur. *griuze* (all. *Graus*), nor. dial. *grūt* — certaines de ces formes ayant l'acception secondaire „lie, drague, etc.";

**biuđan* „commander": **būsni-* (< **būđ-sni-*) „commandement, ordre" dans v. sax. *ambûsan* „ordre", v. angl. *býsn*, *bisn* f. „exemple", v. norr. *býsn* f. „miracle", *býsna* „présager";

v. angl. *rúst* „rouille" en face de la voyelle brève des autres langues: v. sax. et m.-h.-a. *rost*, suéd. *rost* etc. (verbe fort v. norr. *rióþa* = v. angl. *réodan* „rougir, ensanglanter").

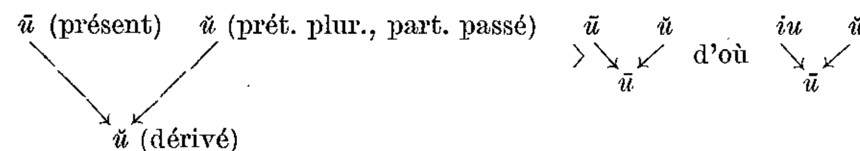
Tout en admettant la possibilité d'une origine phonétique de certains *ū*, en tant que degré zéro de *ēu*, *ōu*, M. Wissmann considère avec raison ce vocalisme comme un morphème caractérisant les intensifs-itératifs en *-ōn* (et les formations apparentées). Il s'agit à son avis de restes germaniques d'un type qu'on retrouve, sous une forme productive et vivante, en balto-slave [29], tandis que les formations parallèles à vocalisme *ē*, *ō* (*ληκᾶν*, *νωμᾶν*, lette *lẽkât*) représenteraient un héritage indo-européen (*o. c.* p. 126 s.). Mais l'antiquité septentrionale des intensifs-itératifs en *-āie/o-* à vocalisme zéro allongé (*ī*, *ū*) est aussi peu probable que l'ancienneté indo-européenne du type lat. *sēdāre* = slave *sědati*, dont on vient de parler (v. § 38). L'allongement balto-slave s'étend sur *i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* (> *ī*, *ū*, *īr*, *īl*, *īn*, *īm*) tandis qu'en germanique *ūr*, *ūl*, *ūn*, *ūm* font défaut et *ī* est ambigu. Mais une considération autrement grave nous fait détacher les dérivés germaniques à *ū* des formations parallèles baltiques et slaves: l'existence de *ū* dans une bonne partie de verbes forts II. Voici les verbes forts les plus répandus qui offrent, au moins dans *une* langue historique, *ū* à la place de *iu* au thème du présent:

	got.	v. norr.	v. angl.	v. sax.	v.-h.-a.
„courber"	*biugan*		*búgan*	*bûgan*	*biogan*
„utiliser"	(*brūkjan*)		*brúcan*	*brûkan*	*brûchan*
„plonger, pénétrer"			*dúfan*	(*be*)*dûven* (m. néerl.)	
„ronfler"		*hrióta*	*hrútan*	*hrûtan*	(*h*)*rûzzan*
„fermer"	*-lūkan*	*lúka*	*lúcan*	*-lûkan*	*lûhhan*
„s'incliner"		*lúta*	*lútan*		
„pousser"	*-skiuban*		*scúfan*		*scioban*
„se glisser"	*sliupan*		*slúpan*		*sliofan*

[29] C'est à tort que l'auteur nie p. 141 l'existence du degré zéro allongé dans les verbes lituaniens en *-éti*. V. les exemples réunis plus haut § 36, p. 291—292.

	got.	v. norr.	v. angl.	v. sax.	v.-h.-a.
„fermer"			*slúta* (v. fris.)	*-slûtan*	*sliozzan*
„se serrer"		*smiúga*	*smúgan*		*smiegen* (m.-h.-a.)
„pousser, poindre"		*sprúta* (norr. dial.)	**-sprútan* (angl. *to sprout*)	*-sprûtan*	*spriezen* (m.-h.-a.)
„sucer"		*súga* (*siúga*)	*súgan*	*sûgan*	*sûgan*
„humer, siroter"		*súpa*	*súpan*	*sûpen* (m.-b.-a.)	*sûfan*
„plonger"				*dûken* (m.-b.-a.)	*-tûchan*

Or, quelle que soit la provenance de *ū* dans les verbes forts II, qu'il soit le degré zéro d'une diphtongue longue ou qu'il dépende d'autres facteurs, l'origine des types à allongement **klūbōn*, **drūzēn* nous paraît bien simple: en accord avec la loi d'implication (p. 10—11), les dérivés en *-ōn*, *-ēn* bâtis sur les verbes du type **būgan* ont remplacé le vocalisme *ŭ* par *ū*, devenu par la suite la marque morphologique de dérivés tirés de tous les verbes forts II. Schéma:



(remplacement de *ŭ* par *ū* dans les dérivés tirés de verbes à vocalisme *iu* du présent).

Cette explication, qui compte avec les conditions *internes* du germanique commun, nous semble préférable à une simple juxtaposition de formes germaniques et balto-slaves. Elle est confirmée par l'identité du vocalisme *ū* caractéristique de plusieurs couples *verbe fort* : *verbe faible*, p. ex. **skūbōn* : **skūban* (v. angl.), **hrūtōn* : **hrūtan* (v. angl., v.-h.-a.), **drūpēn* : **drūpan* (m.-néerl.), **lūtēn* : **lūtan* (v. norr., v. angl.).

Les degrés longs du germanique et du balto-slave se sont donc constitués indépendamment l'un de l'autre. Un certain parallélisme existant entre les deux développements doit être attribué à la communauté de la cause efficiente, l'abrègement de *ĒR* en *ER* devant consonne. Il n'est pas étonnant que les deux groupes linguistiques partagent un certain nombre de catégories à allongement, et même des mots à allongement qui se recouvrent (comme v. sax. *swôr* = bulg. *swara*), puisque la cause

phonétique, opérant sur des matériaux dans une large mesure parallèles, a dû entraîner des répercussions morphologiques analogues.

Il faut, par contre, relever les traits qui différencient les deux développements. Le degré long *ē, ō* s'installe en germanique d'abord au prét. plur. du verbe fort (IV—VI), en seconde ligne seulement dans certaines catégories de dérivés. Il y revêt la fonction de l'ancien degré zéro (IV—VI), ou du degré *o* (VI) antévocalique. De son côté, le vocalisme *ū*, existant à côté de *iu* au présent des verbes forts II, pénètre à la place de *ŭ* dans les dérivés respectifs, surtout les verbes faibles en *-ōn* et *-ēn*.

Le degré long balto-slave se superpose non seulement aux timbres *e*, *o*, mais aussi au degré zéro: *i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*. Il a pris pied d'abord dans la dérivation. Les catégories flexionnelles à degré long (prét. lit. type *gėriau*, les présents slaves imperfectifs en *-ają*) s'expliquent par la dérivation.

Mais ici et là ce sont des oppositions purement *quantitatives*, jouant entre des voyelles de timbre identique, qui forment le point de départ du développement du degré long. Des oppositions directes du type mixte *ĕ* : *ō* n'ont existé ni en germanique ni en balto-slave. L'apophonie qualitative *e* : *o* suffisait à enrayer l'extension morphologique du procédé quantitatif.

CHAPITRE IX. LE DEGRÉ LONG EN INDO-IRANIEN

§ 41. La loi de Brugmann [1]

L'indo-iranien est le seul groupe linguistique qui ait conservé, en l'élargissant, le procédé de la vr̥ddhi. Nous avons défini celle-ci comme le développement d'une opposition secondaire entre un degré zéro de fondation et un degré plein (normal) fondé (§ 17). Le mécanisme de la vr̥ddhi est donc additif (*i* : *ei* = *u* : *eu* = *ĕ* : *ē*...).

Un rapport analogue, quoique non identique, s'est établi en indo-iranien entre les anciens degrés *e* et *o* en conséquence directe de l'identification *e* = *o* (> *a*).

Déjà en indo-européen la formation du degré *o* recèle, au moins dans la plupart des cas, un procédé additif. Le degré *o* y est motivé et fondé sur le degré normal *e* parce que *e* suppose *o* dans telle ou telle autre catégorie morphologique, tandis que le degré *o* peut remonter indifféremment à un *e* ou *o* fondamental. Or le degré *o* **u̯ort* peut être considéré comme provenant de **u̯ert* par l'intermédiaire de **u̯r̥t*, moyennant la soustraction de *e* et l'insertion de la voyelle *o*. Une telle analyse est justifiée 1) par l'existence, en indo-européen, de la forme apophonique **ur̥t* (valeur phonologique **u̯rt* v. § 12); 2) par le rôle *morphologique* joué par les vocalismes *e* et *o*, cf. p. ex., à titre d'analogie, le passage de *lupus* à *lupum* (soustraction de *s* et addition de *m*).

Schéma indo-européen du degré *o*:

	racines lourdes	racines légères en consonne	r. l. en sonante
degré *e*	*-eiT*, *-euT*, *-eRT*	*-eT*	*-eR*
degré zéro	*-iT*, *-uT*, *-RT*	*-eT* (ou *-T*)	*-R̥* (ou *R*)
degré *o*	*-oiT*, *-ouT*, *-oRT*	*-oT*	*-oR*

Le schéma montre que le degré *o* peut être considéré comme bâti *directement* sur le degré zéro. Il en suit que les racines à vocalisme *i*, *u*,

[1] Cf. *Le degré long en indo-iranien* (BSL XLIV, 1947/8, p. 42—63). — *La loi de Brugmann* (*ibid.* XLV, 1949, p. 57—60). — *Tzw. prawo Brugmanna w indoirańskim* (Rozprawy Kom. Orient. TNW IV, 1951, p. 58—62).

Les explications successives qu'on y trouve, toutes d'ordre morphologique, ont préparé la solution proposée ici.

etc., qui ne connaissent pas le degré plein *eu*, *ou* ou ne l'ont jamais connu, ne sont pas pour cela incapables de fournir un degré *o* lorsqu'il est commandé par la dérivation (p. ex. au causatif) ou par la flexion (p. ex. au parfait). Cf. § 2 (fin).

Le procédé soustractif-additif est souvent *virtuel lorsqu'il s'agit de racines légères en consonne*, lesquelles, surtout devant suffixe consonantique mais aussi ailleurs, ne connaissent pas le degré zéro au sens strict du terme, p. ex. **ped*, **sed*, les formes *bd*, *zd* n'existant pas en dehors de la composition. Or c'est justement ce type de racines qui constitue le pivot du développement particulier du degré *o* en indo-iranien.

Voici le reflet indo-iranien du schéma ci-dessus, les différents types de racines étant illustrés par *tud* „heurter, pousser, piquer", *sad* „s'asseoir", et *su* „pressurer":

1. (ancien) degré *e*	*taud*	*sad*	*sau*
2. degré zéro	*tud*	*sad*	*su*
3. (ancien) degré *o*	*taud*	*sad*	*sau*

Par rapport à l'état indo-européen, ce n'est pas la coïncidence de *e* et *o* qui importe, mais plutôt *l'identification du degré zéro et du degré o des racines en consonne*. Pour ce qui est du rapport entre *e* et *o*, une restitution de la différence morphologique entre les deux anciens degrés n'est plus possible, les lignes 1. et 3. coïncidant dans tous les détails. Mais le rapport direct entre zéro et *o*, bien qu'effacé dans le type *sad*, est restitué grâce à la distinction conservée dans le type lourd:

tud : *taud* (= *tud* + insertion de *a*) = *sad* : *sād* (= *sad* + insertion de *a*).

La forme *sād* est donc la continuation *morphologique* du degré *o* indo-européen (*sŏd*) *dans la mesure où il s'agit de formations fondées*, c.-à-d. motivées, s'opposant directement au degré zéro ou indirectement au degré plein *e*.

La formule brute ci-contre ne résume pas encore d'une manière adéquate les faits historiques. On sait en effet a) que l'allongement en question (indo-eur. *ŏ* > indo-ir. *ā*) n'agit qu'en syllabe ouverte (non entravée); b) qu'il agit aussi dans les racines légères en sonante, lesquelles ont de tout temps distingué le degré *o* du degré zéro (*sau* : *su*). Ce sont les différences de structure entre les racines qui font la lumière sur ces deux points. Les racines lourdes et les racines légères du type *sad* ont en commun la finale *T* (occlusive ou *s*), tandis qu'elles divergent pour ce qui est de l'élément syllabique (*i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* en face de *a* < *e*, *o*). De l'autre côté, les racines lourdes et les racines légères en sonante s'accordent dans leurs éléments syllabiques, mais l'élément *T* fait défaut dans le dernier groupe. Enfin les deux espèces de racines légères divergent

en même temps par leur centre syllabique et par le consonantisme final (*a* : *R̥*, *T* : *zéro*).

Devant un suffixe consonantique impliquant l'ancien degré *o* on obtient *tud* + *t-* > *taud* + *t-*; *su* + *t-* > *sau* + *t-*; *sad* + *t-*. Les types *tud* et *su* s'accordent en une formule générale *-R̥(T)* + *t-*, qui ne saurait agir sur *sad* + *t-* différant tant par le centre syllabique (*a* en face de *R̥*) que par l'élément final de la racine (consonne en face de consonne *ou* zéro).

Autre est la situation devant un morphème vocalique (impliquant l'ancien degré *o*). Devant une voyelle le *R̥* des racines légères devient non-syllabique: *su* + *a-* > *sva-* (*v* consonantique) > *sava-*, mais *tud* + *a-* > *tuda-* > *tauda-*. Les formes antévocaliques des types *tud* et *su* n'ont en commun ni le centre syllabique (*R̥* en face de *zéro*) ni le consonantisme final (*T* : *R*). Les deux types étant disjoints, l'action de la formule *tud* : *tauda-* = *sad* : *sāda-*, servant à différencier les degrés *o* et zéro des racines légères en consonne, ne trouve aucun obstacle.

En revanche le rapport *sad* : *sāda-* s'impose à *su* : *sava-* en le changeant en *su* : *sāva-*. C'est que par suite de l'adjonction d'un morphème vocalique, la consonne finale (*d*) et la sonante finale (*u*) deviennent des explosives *appartenant à la syllabe suivante*, ce qui supprime la différence entre les deux types et fait agir la loi d'implication: (*sad* + *a-* >) *sada-* : *sāda-* = (*su* + *a-* > *sva-* >) *sava-* : *sāva-*.

Vu que devant un morphème vocalique les racines seṭ et les racines aniṭ offrent une forme identique (*-aR-a-*), l'allongement se greffe aussi sur le *ă* (provenant de *ŏ*) des racines seṭ (exemples du type τομός, de causatifs, etc., v. plus loin).

Le mécanisme de la transposition morphologique *ŏ* > *ā* se déroule essentiellement de la même façon lorsqu'il s'agit d'une apophonie *e/o suffixale*, le jeu apophonique des morphèmes auxiliaires se réglant sur celui des racines. Soit les suffixes flexionnels *-es/os-*, *-en/on-*, *-er/or-*:

indo-eur.	loc. sing.	*-es-*	*-en-*	*-er-*
	cas moyens (faibles)	*-es-*	*n̥* (*n*)	*r̥* (*r*)
	cas forts	*-os-*	*-on-*	*-or-*

La situation est la même que pour les racines (v. plus haut le schéma indo-eur.) à ceci près que le type de suffixe flexionnel *lourd* fait défaut. Il y a, il est vrai, les part. prés. en *-nt-*, mais il est douteux qu'ils aient jamais connu l'apophonie suffixale *e/o* (en tout cas un loc. sing. en *-ent-* n'a sûrement pas existé). Mais cette lacune n'est pas importante. Le schéma suffixal est modelé sur le schéma radical, d'où il suit que dans les paradigmes à alternance indo-eur. *-es/os-*, *-en/on-*, *-er/or-* l'ancien vocalisme *o* des cas forts sera continué par *ā* en indo-iranien. Cf. les types

v. indiens *uṣ-ā́s-am*, *śóci-yā́ṁs-am* [2], *cakr̥-vā́ṁs-am* [2], *tákṣ-āṇ-am*, *svás-ār-am*, *dā́-tār-am* = grec *-όα*, *-οα* (> *-ω*), *-ότα*, *-ονα*, *-ορα*, en face de *-ás-am* *-an-am*, *-ár-am* = grec *-έα* (> *-ῆ*), *-ενα*, *-έρα* (p. ex. *δυσμενέα*, *ἄρσενα*, *πατέρα*, *ἀνέρα* = v. ind. *durmaṇasam*, *vŕ̥ṣanam*, *pitáram*, *náram*). Pour l'unité primitive des paradigmes grecs en *-τωρ*, *-τηρ* v. § 4.

La loi de Brugmann n'est pas une loi phonétique. C'est une loi de structure morphologique. Le degré *o*, en tant que degré fondé, apparaît en indo-iranien sous la forme de *ā* en syllabe non entravée. La formule correcte est que des procédés de dérivation et de flexion déterminés entraînent l'allongement *ă* > *ā* en syllabe non entravée. Car au point de vue purement phonétique une distinction quantitative entre *e* et *o*, n'engageant que certaines catégories morphologiques, n'est pas du tout concevable. Mais les rapports entre les formes-bases et les formes fondées continuant à subsister *malgré l'identification e = o*, cette coïncidence a déclenché des remaniements morphologiques connus sous le nom de ladite loi.

La différence essentielle entre la loi de Brugmann et la vr̥ddhi découle du fait que la dernière, propre à la dérivation secondaire, n'est pas con-

[2] Le degré nasalisé *-āṁs-*, à la place de *-ās-*, est une innovation au moins indienne sinon indo-iranienne, entraînée par la coïncidence de *-ās* et *-āns* à la fin de mot. Cf. l'acc. plur. fém. v. ind. (indo-ir.) *-ās* en face des formes nasalisées du grec, de l'osco-ombrien, du lituanien et du v. prussien; dans *māḥ* < **mēns* la réduction a été imposée au reste du paradigme.Or *-ās* final représentant le syncrétisme phonétique de *-ās* et *-āns*, il est probable que dans les suffixes productifs, en accord avec la loi d'implication, la forme nasalisée l'a emporté aux autres cas forts. Nous renvoyons à un phénomène tout à fait analogue, le remplacement, en syllabe non entravée, du suffixe productif *-τερ-* par *-τηρ-*, remplacement provoqué par l'ambiguïté quantitative du dat. plur. *-τερσι* (v. p. 64).

L'indien (ou déjà l'indo-iranien) s'en tient d'abord à *-ās* au nom. sing., *-āns-* aux autres cas forts. C'est probablement l'état de l'Avesta. Le groupe *-ā̊ŋh-* y peut remonter indifféremment à *-ās-* ou *-āns-*, cf. p. ex. le subjonctif aor. *vǝ̄nghaitī* < **vansati*.

En v. ind. *-ān(s)* final a été restitué, à en juger par les aor. sigmatiques *yān* (< *yácchati*), *tān* (*tanóti*), et a ensuite passé à *-ān* en vertu de la loi des groupes finals. Ceci a permis d'adapter le nom. sing. aux autres cas forts, d'où *-ān* dans *śócīyān*, *cakr̥vā́n*, et *-an* au voc. sing. Mais les anciennes formes en *-as* sont encore attestées en védique (Wackernagel-Debrunner p. 294 et 296).

L'adjectif en *-as-* (nom. sing. masc.-fem. *-ās*) offre régulièrement *-āṁsi* au nom. -acc. plur. neutre. Les substantifs neutres en *-as-* suivent le modèle des adjectifs (*-āṁsi* au nom.-acc. plur.).

La conservation de *-ās* non remanié aux cas forts de véd. *uṣás-* s'explique par le caractére *immotivé* de la forme (tandis que les formes en *-yāṁs-*, *-vāṁs-*, les bahuvrīhi et les adjectifs en *-as-* sont productifs et motivés).

La cause de la nasalisation dans *pumāṁs-* n'est pas claire (Wackernagel-Debrunner p. 293).

ditionnée par la structure de la syllabe [3]. Mais les deux procédés ont en commun le caractère *additif* qui mettant son cachet à toute la morphologie indo-iranienne, n'a point echappé à l'observation des grammairiens hindous.

Le vocalisme *ā*, chargé en indo-iranien de la fonction de l'ancien degré *ŏ*, ne doit pas être identifié avec le vocalisme *ā* balto-slave, *ō* germanique, lesquels revêtent souvent la même fonction. C'est à tort qu'on conclut à l'affinité phonétique *directe* de formes comme:

v. slave	*baviti* „libérer, sauver"	et v. ind.	*bhāvayati* „engendrer, produire"
„ „	*slaviti* „célébrer"	et „ „	*śrāvayati* „faire entendre", avest. *srāvayeiti* „annoncer"
„ „	*plaviti* „faire nager"	et „ „	*plāvayati* (même sens)
„ „	*grabiti* „rapere"	et „ „	*grāhayati* (causatif)
„ „	*pariti* „voler"	et „ „	*pārayati* „conduire".
(germ.	*fōrjan* „conduire")		

Les degrés longs balto-slave et germanique d'une part, l'allongement indo-iranien de l'autre, obéissent à des règles différentes. Le rapport indo-ir. *a* : *ā* s'appuie sur *i* : *ai*, *a* : *au*, le rapport slave *o* : *a* est parallèle à *e* : *ě*, *ъ* : *y*, *ь* : *i* (cf. les itératifs en *-ajǫ*). Le germanique marche avec le balto-slave en établissant des proportions *quantitatives* (*ĕ* : *ē* = *ă* : *ō*) et non *additives* (*i* : *e* + *i* = *e* : *e* + *e*). Les rapprochements ci-contre, en tant que rapprochements *phonétiques*, sont illusoires, les membres de chaque couple ayant subi des remaniements indépendants.

Sur ce point la grammaire comparée actuelle se montre au moins soixante ans en retard [4].

§ 42. Indo-eur. ŏ = indo-ir. ā dans la dérivation

Les types productifs les plus importants sont: *τομός*, les gérondifs en *-i̯o-*, les itératifs-causatifs en *-ei̯e/o-*.

Une différence curieuse de traitement entre les types *τόμος* et *τομός* n'a pas jusqu'ici trouvé l'attention qu'elle mérite. L'allongement ne joue presque pas dans le premier cas. Qu'on compare les exemples rigvédiques: *áma-*, *áva-*, *kṣáya-*, *gáya-*, *grábha-*, *gráha-*, *jána-*, *jára-*, *tána-*, *tára-*, *dábha-*, *bhága-*, *bhára-*, *máda-*, *yáma-*, *ráṇa-*, *ráva-*, *vára-* (< *vr̥ṇóti*), *vára-* (< *vr̥ṇā́ti*), *śáma-*, *śráma-*, *stáva-*, *háya-*, *háva-*, *hása-*.

[3] L'autre particularité de la vr̥ddhi, la gradation du vocalisme de la syllabe *initiale*, et non pas *radicale*, a été expliquée au § 17.

[4] „Car, à part deux ou trois cas spéciaux (allongement du nominatif, allongement de l'aoriste sigmatique, etc.), l'alternance *e*:*ē* n'est pas indo-européenne" (de Saussure en 1894, cf. *Recueil* p. 493 et note).

En face de ces 25 exemples on ne rencontre l'allongement que dans *śáka-* et *jára-* [5]:

Le rapport indo-eur. *o* = indo-ir. *ā* étant *morphologique*, c'est aussi du même ordre que sera la cause du traitement aberrant du type *τομός*. Au moment de la coïncidence *e* = *o* les noms d'action et les noms d'agent en *-o-* représentaient un système transparent:

noms d'agent (adjectifs) composés: *-τομός*, simples: *τομός*
noms d'action composés: *-τομός*, simples: *τόμος*

La barytonèse de *τόμος* jouait à l'intérieur de ce système le rôle d'une variante (morphologique) combinatoire, l'oxytonèse s'étendant sur tous les noms d'agent, simples et composés, et sur les noms d'action composés (relation 3 : 1, v. p. 22). Les oxytons, en tant que représentatifs du système, ont été entamés les premiers par la tendance à remplacer *ă* par *ā*. Le type *τόμος*, qui leur était subordonné au point de vue de la forme, est resté à l'écart, ne pouvant subir ni l'influence de *τομός*, dont il différait et par le sens et par l'accent, ni celle des noms d'action composés, dont il se distinguait et par le manque de préverbe et par l'accent.

C'est donc la circonstance que *τόμος* ne pouvait être atteint *qu'à travers les formes oxytones*, qui élucide le maintien de l'ancien vocalisme *ă*

Dans les formations à préverbe et, généralement, dans les formations composées la voyelle est allongée, mais il y a des exceptions assez nombreuses *qui ne tiennent pas au sens*, qu'il s'agisse de noms d'action, de noms d'agent (adjectifs) ou de noms concrets provenant des deux autres catégories.

Nous avons divisé les matériaux pertinents du RV en deux groupes: 1) composés, 2) simples, chacun comprenant deux sous-groupes: a) racines (légères) en consonne, b) racines (légères) en sonante et racines seṭ.

1 a) avec *ă* : *ā-tapá-* „brûlant, faisant mal" (< *tápati*); *evā-vadá-* „parlant ainsi" (< *vádati*); *janam-sahá-* „domptant les hommes" (< *sáhate*).
avec *ā* : *-grābhá-* (dans *uda-*, *tuvi-*, *hasta-*) „qui saisit" (< *gṛbhṇā́ti*); *naksad-dābhá-* „détruisant celui qui approche" (< *dabhnóti*, *dábhati*); *kṣīra-pāká-* „cuit dans du lait" (< *pácati*); *ni-pādá-* „bas-fond, vallée" (< *pádyate*); *vi-bhāgá-* „distribution" (< *bhájati*); *pra-yājá-* et *anu-yājá-* „première et dernière étape du sacrifice", *ati-yājá-* „sacrifiant outre mesure", *jīva-yājá-* „sacrifice d'une chose vivante" (< *yájati*); *adhi-vāká-* „intercession, protection", *upa-vāká-* „apostrophe, éloge", *-vāká-* (dans *ṛta-*, *joṣa-*, *namas-*, *sūkta-*) „prononciation" (< *vivakti*); *sam-vādá-* „conversation, entretien", *bhadra-vādín-* „annonçant le bonheur" (< *vádati*); *pra-vāsá-* „séjour à l'étranger" (< *vásati*); *adhī-vāsá-* „pardessus, manteau" (< *váste*); *-vāhá-* (dans *uda-*, *yūpa-*, *ripra-*) „qui conduit en char, apporte" (< *váhati*); *pra-vrājá-* „courant, cours rapide" (< *vrájati*); *upa-śāká-* „qui aide, écuyer" (Geldner) (< *śaknóti*); *ud-śvāsá-* (> *uc-chvāsá-*) „respiration; soulèvement, bouillonnement de l'eau" (< *śvásiti*); *-sāhá-* (dans *abhimāti-*, *sabhā-*) „surmontant, conquérant" (< *sáhate*) [6].

1 b) avec *ă* : *ud-ayá-* „saillie", mais *tri-udāyá-* (< *éti*); *sam-ará-* „réunion etc." (< *iyarti*); *ā-kará-* „qui accorde, confère" (< *kiráti*); *-kará-* (dans *abhayam-*, *kācit-*, *khajam-*, *yatam-*) „faisant" (< *kṛṇóti*); *-gamá-* (*aram-*, *makṣum-*) „venant", *sam-gamá-* „rencontre, bataille; réunion" (< *gácchati*); *puro-gavá-* „qui va en tête" (< *jávate*); *vṛtam-cayá-* „punissant l'ennemi" (< *cáyate*); *dhanva-cará-* „marchant dans le désert" (< *cárati*); *bhuvana-cyavá-* „ébranlant le monde", *-cyavá-* (dans *apa-*, *upa-*) „action de pousser" (< *cyávati*); *sam-jayá-* „victorieux", *dhanam-jayá-* „gagnant le butin", *vi-jayá-* „victoire" (< *jéti*, *jáyati*); *pra-javá-* „vitesse" (< *jávate*); *-tará-* (dans *druham-*, *ratham-*) „surmontant" (< *tárati*); *puram-dará-* „destructeur de châteaux" (< *dárti*); *ā-dhavá-* „qui secoue, excite; action de remuer, mélanger" (< *dhūnóti*); *vi-nayá-* „séparant", *sam-nayá-* „réunissant" (< *náyati*); *kat-payá-* „s'enflant beaucoup" (< *páyate*); *an-ava-bravá-* „irréprochable" (**ava-bravá-* < *brávīti*); *an-ā-bhayín-* „sans peur" (< **ābhayá-* < *bháyate*); *sam-bhará-* „qui réunit, amasse", *-bhará-* (dans *antarā-*, *puṣṭim-*, *vājam-*, *vṛṣa-*, *sahasram-*, *sutam-*, *harim-*) „(ap)portant" (< *bhárati*); *pra-bhavá-* „se distinguant" (< *bhávati*); *pra-mará-* „mort" (< *mriyáte*); *nār-mará-* nom d'un démon, vṛddhi de **nṛ-mará-* „écrasant les hommes" (< *mṛṇā́ti*); *ni-yavá-* „rang serré" (< *yuyóti*, *yúcchati*); *á-vi-raṇa-* (supposant un **vi-raṇá-*) „qui ne cesse pas" (< *ráṇati*); *vi-ravá-* „fracas" (< *ruváti*); *ni-vará-* „protecteur, protection", *vi-vará-* „cave" (< *vṛṇóti*); *dhārā-vará-* „aimant les pluies" (< *vṛṇā́ti*); *-śayá-* (*proṣṭhe-*, *vahye-*) „couché sur" (< *śéte*); *parā-śará-* „destructeur" (< *śṛṇā́ti*); *aham-saná-* „gagnant pour soi" (< *sanóti*); *punaḥ-sará-* „retournant en

[5] Le type *τόμος* garde aussi le vocalisme bref après *su-*, *dus-*, *a-* (dans la mesure où il maintient la barytonèse). Cf.:
(*su-*)*kára*, *-tára*, *-bhára-*, *-yáma-*, *-ráṇa-*, *-śáka-*, *-sáda-*, *-sána-*, *-sáha-*, *-hána-*, *-háva-*, *-nir-ája-*, *-nir-mátha-*; (*dur-*)*gáha-*, *-tára-*, *-dábha-*, *-dhára-*; *-náśa-*, *-máda-*, *-sáha-*; (*a-*)*jára-*, *-dábha-*.
L'allongement sporadique est attesté par *su-rā́ma-*, *su-ṣā́ha-* (à côté de *su-ṣáha-*), *dū-ṇā́śa-* (et *dū-ṇáśa-*).
Mais *su-bhāgá-*, *su-pārá-* sont justifiés par l'oxytonèse.

[6] Pour *vrāta-sāhá-*, *satrā-sāhá-* il y a une hésitation entre la voyelle longue de la Saṁhitā et la brève du Pada.

courant" (< *sísarti, sárati*); *ap-savá-* „donnant de l'eau" (< *sunóti* ou *suváti*); *pra-savá-* „pressurage" (< *sunóti*); *-savá-* (dans *pra-*, *ud-*) „incitation, stimulation" (< *suváti*); *abhi-ṣṭaná-* „bruit, fracas" (< *stániti*); *pra-stará-* „litière d'herbe" (*stṛṇóti, stṛṇā́ti*); *sam-sravá-* „se réunissant en coulant" (< *srávati*); *ṛṣi-svará-* „chanté, célébré par le ṛṣi", *abhi-svará-* (dans l'adverbe *abhisvaré* „derrière"), et *ni-svará-* „qui ne rend aucun son" (< *svárati*); *aśva-hayá-* „stimulant les chevaux" (< *hinóti*); *-havá-* (dans *ā-*, *vi-*) „action d'appeler" (< *huváti*); *-hvará-* (dans *upa-*, *prati-*) „courbure, convexité" (< *hruṇā́ti, hvárate*), cf. aussi *ánavahvara-* „sans fraude".

avec *ā* : *ud-ārá-* „excitateur" (< *iyarti*); *-kārá-*[7] (dans *brahma-*, *medhā-*, *yut-*, *has-*, cf. aussi *vār-kāriyá-*) „qui fait" (< *kṛṇóti*); *-cārín-* (dans *vrata-*, *brahma-*, *vi-*) „cheminant" (< *cárati*); *á-vi-tārin-* „qui n'est pas passager, durable" (**vitārá-* < *tárati*); *ava-tsārá-* „se glissant" (nom propre; *tsárati*); *ā-dārá-* et *ā-dārín-* „ouvreur, qui ouvre" (< *dárti*); *upa-nāyá-* „guide, chef" (< *náyati*); *su-pārá-* „qui conduit bien" (< *píparti*); *hiranya-pāvá-* „reluisant d'or ou brillant comme l'or" (< *pávate*); **abhi-mānā́-* (dans *bahulā́bhimāna-* „dont les désirs sont nombreux"; < *mányate*); *su-yāmá-* „menant bien (les chevaux)" (< *yácchati*); *ni-rāmín-* „séjournant" (supposant **ni-rāmá-*; < *rámate*); *vāso-vāyá-* „qui tisse un vêtement" (< *váyati*); *abhi-śrāvá-* „exaucement" (< *śṛṇóti*); *visārá-* „extension" (< *sísarti, sárati*); *ā-sāvá-* „qui prépare la boisson", *-sāvá-* (dans *prātaḥ-*, *sahásra-*) „pressurage" (< *sunóti*)[8]; *ā-hāvá-* „seau, auge" (< *juhóti*).

2a) avec *ă* : *ajá-* „qui mène, conducteur" (< *ájati*); *tradá-* „qui ouvre, dégage" (< *tṛṇátti*); *nadá-* „taureau" (< *nádati*); *vadhá-* „tuant, meurtrier; arme; action de tuer, mort" (< $\sqrt{vadh}$); *sasá-* „sommeil" (< *sásti*); *sahá-* „victorieux, puissant" (< *sáhate*).

avec *ā* : *grābhá-* „poignée" (< *gṛbhṇā́ti*); *tyāgá-* „abandon de la vie" (< *tyájati*); *nādá-* „mugissant" (< *nádati*); *bhāgá-* „part, don, etc." (< *bhájati*); *vāká-* „sentence, chant" (< *vívakti*); *vāsá-* „demeure" (< *vásati*); *vāhá-* „bête de trait" (< *váhati*); *śāká-* „qui aide" (< *śaknóti*); *sādá-* „action de monter à cheval" (< *sī́dati*); *sāhá-* „victorieux" (< *sáhate*).

2b) avec *ă* : *ará-* „rayon, rais" (< $\sqrt{ar}$); *kará-*[7] „qui fait, actif; main" (< *kṛṇóti*); *ghaná-* „qui écrase; massue" mais aussi „action de tuer" (< *hánti*); *javá-* „allant vite, se hâtant" et aussi „hâte, vitesse" (< *jávate*); *dravá-* „courant" (< *drávati*); *pravá-* „planant, volant" (< *právate*); *plavá-* „canot" (< *plávate*); *bhayá-* „peur, danger"

[7] Dans la langue classique *-kara-* est le terme général, *-kāra-* concerne le travail manuel (Pāṇini).

[8] *manyu-ṣāvín-* „préparant le soma à contre-coeur".

(neutre; *bháyate*); *bhramá-* „flamme tournoyante du feu" (< *bhramati*); *vará-* „prétendant" (< *vṛṇā́ti*); *valá-* „qui renferme; cave" (< *vṛṇóti*); *savá-* „le soma pressuré" (< *sunóti*); *savá-* „incitation, stimulation" (< *suváti*); *svaná-* „bruit, tonnerre" (< *svániti*); *svará-* „bruit" (< *svárati*).

avec *ā* : *kārá-* „chant de louange, de guerre" (< $\sqrt{kṛ}$ „célébrer"); *nāyá-* „guide, chef" (< *náyati*); *nāvá-* „(chant de) louange" (< *návate*); *pārá-* „rive opposée (neutre); aidant à passer" (< *píparti*); *bhārá-* „charge" (< *bhárati*); *sāvá-* „pressurage du soma" (< *sunóti*); *svāná-* „bruit; faisant du bruit" (< *svániti*); *svārá-* „son, bruit" (< *svárati*); *hvārá-* „serpent" (< *hruṇā́ti, hvárate*).

Le type radical *-aT* (en consonne) a une prédilection pour le vocalisme long. Le vocalisme bref prédomine, au contraire, dans les racines *-aR(ə)* (en sonante). Soit[9]:

	Composés			Simples	
	ā	*ă*		*ā*	*ă*
devant consonne	15	3	devant consonne	10	6
devant sonante	18	40	devant sonante	9	15

La corrélation entre la quantité et la finale de la racine est claire surtout dans la composition. Sur 43 racines contenant *ă* 36 se terminent par une sonante (*i*, *u*, *r*, *n*, *m*), 3 seulement, par une consonne.

Mais le sens propre des différences statistiques ne ressort qu'à la lumière des racines lourdes ou à samprasāraṇa. Dans ces deux groupes de racines le dérivé thématique, composé ou simple, peut être représenté soit par le degré *o* (ce qui est normal) soit par le degré zéro (ce qui est rare). Cf. *pṛkṣá-* „rassasiant, nourrissant", *bhṛmá-* „égarement, méprise", *śucá-* „pur, luisant", *-vṛdhá-* (dans *a-*, *kavi-*, *namas-*) „faisant croître, favorisant", *-rujá-* (dans *ā-*, *valam-*) „brisant" à côté de *hṛd-rogá-* „maladie du coeur", *mṛkṣá-* „étrille" en face de *tuvi-mrakṣá-*. Le degré zéro est celui des noms-racines, élargis simplement par le suffixe adjectif *-e/o-*.

Il paraît donc légitime de considérer les *ă* des racines légères en consonne comme la continuation de *ĕ*, représentant normal du degré zéro dans ce type de racines (§ 3), tandis que *ā* y serait l'unique reflet normal du degré *o* de τομός[10].

Dans les racines légères en sonante le degré zéro aurait donné *R* ou *R̥*. Ici la distinction de *ă* et *ā* a donc un sens tout à fait différent: la forme à *ă* représente la couche *ancienne*, celle à *ā*, la couche remaniée du degré *o*. Conformément au paragraphe précédent, la substitution de *ā* à la place

[9] La statistique a été faite sur des *racines*, non sur des mots.

[10] On a déjà pu constater un échelonnement analogue dans les gérondifs en *-iya-* (§ 6), *-R̥T(i)ya-* : *-ăT(i)ya-* = *-aRTiya-* : *-āTiya-*.

de *ă* a commencé chez les racines légères en consonne et n'a empiété sur les racines en sonante qu'à une étape postérieure. La statistique de *ă* et *ā* dans le type *τομός* nous semble confirmer d'une manière éclatante cette conclusion. Dans le type *-aT* le *ŏ* indo-eur. est toujours continué par *ā*, *ă* n'étant que le reflet de *ĕ*. Dans le type *-aR* il y a hésitation, cf. *ud-ārá-* : *sam-ará-*; *-kārá-* : *-kará-*; *ā-dārá-* : *puram-dará-*, (*upa-*)*nāyá-* : *-nayá-*; *vi-sārá-* : *punaḥ-sará-*; (-)*sāvá-* : (*pra-*)*savá-*; *svāná-* : *svaná-*; *svārá-* : *svará-*. On voit déjà par ces exemples que la distinction entre seṭ et aniṭ n'est pour rien dans la répartition des quantités. Nous croyons donc devoir revenir sur notre opinion énoncée en 1927 (*Les effets du ə en indo-iranien* p. 209 ss.) et adoptée par M. Renou dans sa grammaire du sanscrit (p. 214). Les formes de départ étaient devenues en indo-iranien identiques (*-aRá-* et *-aRə̯á-* 〉 *-aRá-*) à l'époque où les racines légères en consonne ont commencé à exercer leur influence sur celles à sonante. Il arrive toutefois qu'en vue d'une différenciation entre deux racines quasi homonymes (*su* „pressurer" mais *sū* „pousser, inciter"; *hu* „verser" mais *hū* „appeler, invoquer") on impose la longue à la racine aniṭ. C'est que son degré plein antéconsonantique *sav-* (*so-*), *hav-* (*ho-*), est analogue à celui des racines légères en sonante (p. ex. *sad-*), tandis que le type *savi-*, *havi-* s'en écarte. On a donc de *su* : *ā-sāvá-*, *prātaḥ-sāvá-*, mais de *sū* : *pra-savá-*, *ud-savá-*; de *hu* : *ā-hāvá-*, mais de *hū* : *ā-havá-*, *vi-havá-*.

Dans l'Avesta les types *τόμος* et *τομός* ne se laissent pas toujours délimiter au simple. Mais comme la différence d'accent ne joue aucun rôle en composition, comme en outre la distinction graphique entre *ă* et *ā* (excepté après *y*, *v* et en initiale absolue) semble en gros correspondre à la réalité linguistique, un rapprochement des composés en question, védiques et avestiques, paraît tout indiqué:

type *-ăT-a-* : *dərəzi-taka-* „qui court bien" („fort") 〈 *tak*; *haši-dava-* „trompant les amis" 〈 *dab*; *kusrō-pata-* „rocher (〈 chute) creusé" 〈 *pat*; *mašyō-vaŋha-* „habillant les hommes", *paiti-vaŋha-* „vêtement" 〈 *vah*.

type *-āT-a-* : *gav-āza-* [11] „aiguillon, fouet", *nav-āza-* [12] „navigateur" 〈 *az* [13]; *aša-nāsa-* „acquérant le (suprême) droit" 〈 *nas*; *uruzdi-pāka-* „cuisant des liquides", *nasu-pāka-* „cuisant des cadavres" 〈 *pak* [14]; *fra-vāka-* [15] „prononciation, allocution" et *mąϑra-vāka-* „récitant la formule" (nom propre) 〈 *vak*; *vī-vāpa-* „destruction" 〈 *vap*; *fra-vāza-* [16] „action de faire avancer", *xšviwi-vāza-* „qui va (ou vole) vite", *pāirivāza-* (vṛddhi de *pairi-vāza-*) [17] „qui renverse en courant" 〈 *vaz*.

type *-ăR-a-* : *aipi-aya-* „entreprise", *a-pairi-aya-* [18] „ce qu'on ne saurait tourner, éviter, inévitable" 〈 *ay*; *ava-kana-* „fosse", *fra-kana-* „action de creuser, de déterrer", *han-kana-* „enfoncement, fosse" 〈 *kan*; *vī-kaya-* „témoin" 〈 *kay*; *-kara-* (dans *frašō-*, *maēyō-*, *maoδanō-*, *raϑō-*, *raēϑwiš-*, *vīdaēvō-*, *xᵛandra-*; v. perse *pati-* [19], *čiyaʰ-*, *zūraʰ-*) „faisant" 〈 *kar* „faire"; *pairi-kara-* [20] „sillon circulaire" 〈 *kar* (*pairi-kārayeiti* „tracer des sillons"); *apa-gaya-* „décès, mort" 〈 *gay*; *aspō-gara-* „dévorant les chevaux" 〈 *gar*; *aipi-čara-* „passant après", *fra-čara-* „allant en tête" 〈 *čar*; *-bara-* [21] (dans *gaošā-*, *gaδa-*, *nəmō-*, *srū-*, *zaoϑrō-*, *vī-*; v. perse *aršti-*, *vaça-*) „portant" 〈 *bar*; *-vana-* (dans *družim-*, *haϑra-*) „vainqueur"; *paitiš-xᵛana-* „bruit contraire" 〈 *xᵛan*.

type *-āR-a-* : *apa-γžāra-* „écoulement" 〈 *γžar*; *vayas-pāra-* „*qui met fin à la poursuite" (nom propre perse) 〈 *par*; *pairi-vāra-* [22] „rempart", *fra-vāra-* [23] „bastion", *sāra-vāra-* [24] „casque, heaume" 〈 *var*; *ā-zāra-* [25] (dans *hv-āzāra-*) „offense, injure" 〈 *zar*; *aiwi-gāma-* „hiver" 〈 *gam*.

Hésitation entre brève et longue dans: *naskō-frasa-* „étudiant les naska" et **paiti-frasa-* (dans *maṯ-paitifrasa-*) „réponse", mais *pairi-frāsa-* „action de demander à la ronde" 〈 *fras*; v. perse *ham-ara-* [26] „ennemi, adversaire", mais *paiti-āra-* [27] „hostilité, adversité, malheur" 〈 *ar* „se mettre en mouvement"; *-tara-* [28] (dans *ṯbaēšo-*, *pārə/an-*) „surmontant, (dé)passant", mais *vi-tāra-* „passage", *carətu-tāra-* „allant au delà d'un *čarətu* (mesure)".

Il ressort des chiffres (*-āT-a-* 6 ex., *-ăT-a-* 4 ex. — mais *-āR-a-* 5 ex., *-ăR-a-* 11 ex.) que la quantité vocalique est dans une certaine mesure conditionnée, tout comme en indien, par la *finale* des racines légères.

La répartition des vocalismes caractéristiques du type *τομός* se répète dans les itératifs-causatifs en *-ei̯e/o-*:

---

[11] Cf. persan *gavāz*.
[12] Cf. v. ind. *nāvājá-*.
[13] L'identité des longues d'indo-ir. *(*nāv-*)*ājá-* et de grec (*ναυ-*)*ηγός* est spécieuse.
[14] Cf. persan *-bā*, *-vā* en composition (*nān-bā* = *ἀρτοκόπος*).
[15] Cf. v. ind. (*soma-*)*pravāka-*.
[16] Cf. v. ind. *pravāhá-*.

[17] Cf. v. ind. *parivāha-*, persan *parvāz*.
[18] Cf. v. ind. *paryaya-*.
[19] Cf. v. ind. *-kará-*, persan *paikar*, *-gar* et *-gār*.
[20] Mais persan *pargār*.
[21] Cf. v. ind. *-bhará-*, persan *-bar*, *-var*.
[22] Cf. v. ind. *parivāra-*.
[23] Cf. v. ind. *pravāra-*, persan *farvār*.
[24] Cf. m. persan *sārvār*.
[25] Cf. persan *āzār*.
[26] Cf. v. ind. *samará-*.
[27] La longue n'est pas sûre (à cause de *y* précédent).
[28] Cf. v. ind. *-tará-*.

	racines lourdes	racines légères en consonne	r. l. en sonante (et racines seṭ)
ancien zéro	-*R̥T* + *aya-*	-*ăT* + *aya-*	-*R* + *aya-* (exceptionnel)[29]
ancien *o*	-*aRT* + *aya-*	-*āT* + *aya-*	-*ăR* + *aya-* / -*āR* + *aya-*

Type -*R̥T* + *aya-* : *iṣáya-* „envoyer", *tujáya-* „pousser en avant", *spr̥háya-* „désirer", *chadáya-* „plaire", etc. (16 exemples).

Type -*aRT* + *aya-* : *meháya-* „faire pleuvoir ou uriner", *kopáya-* „secouer, ébranler", *arcáya-* „faire rayonner", *krandáya-* „faire mugir, etc." (51 ex.).

Type -*ăT* + *aya-* : *dasáya-* (mais *dāsáya-* à partir de l'Atharva) „épuiser", *nadáya-* „faire mugir, résonner, etc.", *patáya-* „voler"; *prathāya-* „étendre", *vyatháya-* „ébranler", *śnatháya-* „percer, tuer", *śratháya-* „relâcher".

Type -*āT* + *aya-* : *cātáya-* „effaroucher, chasser", *chādáya-* „couvrir", *nāśáya-* „chasser", *pātáya-* „faire voler", *pādáya-* „faire tomber", *bhājáya-* „faire participer q.", *bhrāśáya-* „faire tomber", *mādáya-* „enivrer", *yātáya-* „lier etc.", *vātáya-* (*api-*) „animer", *vāsáya-* „habiller" (< *váste*), *vāsáya-* „faire attendre, f. traîner" (< *vásati*), *vāsáya-* „faire luire, éclairer" (< *ucchóti*), *śvāsáya-* (*upa-*) „faire souffler", *sādáya-* „asseoir, placer", *spāśáya-* „épier", *svāpáya-* „assoupir".

Type -*ăR* + *aya-* : *kṣayáya-* (à côté de *kṣepáya-*) „faire vivre en sécurité", *janáya-* „engendrer, mettre au monde", *damáya-* „dompter", *daráya-* „briser", *dhanáya-* „faire marcher, mouvoir", *namáya-* „courber, abattre", *panáya-* „admirer, glorifier, louer", *ranáya-* „trouver plaisir à", *stanáya-* „tonner", *svanáya-* „bruire", *haráya-* (*pra-*) „faire avancer".

Type -*āR* + *aya-* : *āmáya-* „être endommagé, maladif" (*pr̥ṣty-āmayín-*, *an-āmayitnú-*), *āváya-* „manger, consommer", *cyāváya-* „ébranler", *dhāráya-* „tenir", *dhvānáya-* (Pada: *dhvanáya-*) „envelopper", *pāráya-* „faire passer, transporter", *phāṇáya-* „faire bondir", *yāmáya-* (*ā-*; Pada *yamáya-*) „apporter, etc.", *vāráya-* „enfermer, retenir, empêcher".

Hésitation entre brève et longue dans *gămáya-* „faire venir", *jăráya-* (le Pada n'a que *a*) „user, faire vieillir", *drăváya-* „faire courir, couler" (le Pada a toujours *draváya-*), *yăváya-* „tenir éloigné, détourner", *rămáya-* „calmer, arrêter", *śrăváya-* „faire entendre qc. à q.", *săráya-* „faire couler". Mais aucune opposition sémantique n'est saisissable entre *gămáya-*,

[29] *TR-* antévocalique est assez rare, même en composition (p. ex. *urabhrá-*). Les noms-racines légères en *R* deviennent lourdes par suite de l'adjonction de *-t-*.

jăráya-, *yăváya-*, *rămáya-*, *śrăváya-*, et *gāmáya-*, *jāráya-*, *yāváya-*, *rāmáya-*, *śrāváya-*. Il y a opposition entre *drăváya-* „courir, couler" et *drāváya-* „faire courir, f. couler", mais la première forme est employée au moyen, la seconde, à l'actif. Rapport analogue entre *săráya-* „couler" et *sāráya-* „faire sortir".

En général, le renouvellement de -*ăR* + *aya-* par -*āR* + *aya-* a eu lieu surtout lorsqu'il s'agissait de valeur causative vivante. C'est celle-ci qui est devenue productive en indien, comme prouvent les verbes doublement transitifs de l'époque postvédique (type *kāráya-* „faire faire"). A l'époque védique, et probablement déjà dans la période indo-iranienne, la valeur causative reposait sur le contraste entre un verbe-base *intransitif* (actif ou déponent) et le verbe en *-ei̯e/o-* à ancien vocalisme radical *o*.

L'évolution préhistorique apparente *itératif* > *causatif* est étroitement liée au rapport entre le transitif-causatif et l'intransitif-passif, rendue jusqu'à un certain moment simplement par les séries de désinences actives et médiopassives. Le système *várdhati* „il fait croître": *várdhate* „il croît": *vardháyati* „il fait croître" (itératif) est devenu, par suite de la perte de la valeur itérative, *várdhate* „il croît": *vardháyati* „il fait croître".

Il ne s'agit pas d'un passage *sémantique itératif* > *causatif*. Profitant de la perte de valeur itérative, on a simplement affecté les formations en *-ei̯e/o-* à vocalisme d'abord zéro, puis *o*, à un usage nouveau pour dissocier deux valeurs comme p. ex. *perdre* et *périr*, faisant partie d'une seule conjugaison. C'est la même tendance qui a fait substituer le moyen des verbes en *-i̯e/o-* (à degré zéro) à l'ancien médiopassif. En nous réservant de retourner ailleurs à l'aspect théorique de la question[30], nous nous contentons d'insister ici sur le fait que le vocalisme long, forme *récente*, était d'avance destiné à caractériser le sens causatif, en tant que fonction *vivante* et productive[31].

La même formation en *-aya-* à guṇa et allongement radical est en iranien représentée par:

Le type *-ăT-a-* : *taṯ.čaya-* „faire couler" < *tak*; *pataya-* „faire voler" < *pat*; *maδaya-* „trouver plaisir à" < *mad*; *yataya-* „se mettre en mouvement" < *yat*; *urvaṯ.čaya-* „joindre ensemble" < *urvak* (= *vrak*); *hačaya-* „pousser, inciter" < *hak*; *xᵛaŋhaya-* „pousser" < *xᵛah*.

Le type *-āT-a-* : *tāčaya-* „faire couler" < *tak*; *tāpaya-* „chauffer" < *tap*; *dābaya-* „tromper" < *dab*; *θrāŋhaya-* „effrayer" < *θrah*; *yātaya-* „mettre en

[30] Cf. l'article *Le genre verbal en indo-iranien* (Rocznik Orientalistyczny VI, 1929, p. 199—209).

[31] C'est d'une façon tout à fait analogue que dans les composés traités ci-dessus le vocalisme récent, c.-à-d. long, s'est associé à la valeur transitive, celle-ci étant la fonction dominante desdits composés (v. Renou *Gramm. sanscr.* p. 214, § 169).

mouvement" ⟨ *yat*; *vātaya-* „faire comprendre" ⟨ *vat*; *vāδaya-* „conduire" ⟨ *vad*; *rāzaya-* „diriger" ⟨ *raz*; *rånhaya-* „détourner q. de sa foi" ⟨ *rah*; -*šāδaya-* „asseoir, placer" ⟨ *had*; *hāčaya-* „suivre" ⟨ *hak*.

Le type -*ăR-a-* : *čaraya-* „versari" ⟨ *čar*; *taraya-* (v. perse) „surmonter; passer" ⟨ *tar*.

Le type -*āR-a-* : *āraya-* „mettre en mouvement" ⟨ *ar*; *kānaya-* „creuser" ⟨ *kan*; *kāraya-* „faire" ⟨ *kar* (v. ind. *kr̥ṇóti*); *kāraya-* „graver dans la mémoire" ⟨ *kar* (v. ind. *car-kr̥-*); *kāraya-* „disséminer" ⟨ *kar* (v. ind. *kiráti*); *kāraya-* „sillonner" ⟨ *kar* (cf. plus haut *pairi-kara-*); *gāraya-* „éveiller" ⟨ *gar*; *γžāraya-* „faire couler" ⟨ *γžar*; *xšnāvaya-* „contenter" ⟨ *xšnav*; *jāmaya-* „faire venir" ⟨ *gam*; *dāraya-* „fendre" ⟨ *dar* (v. ind. *dr̥ṇā́ti*); *dāraya-* „tenir" ⟨ *dar* (v. ind. *dhārā́yati*); *dvąnaya-* „faire voler" ⟨ *dvan*; *drāvaya-* „faire courir" ⟨ *drav*; *pāraya-* „faire passer" ⟨ *par*; *bāraya-* „porter" ⟨ *bar*; *bąnaya-* „faire malade" ⟨ *ban*; *frāvaya-* „faire nager, voler" ⟨ *frav*; *fšānaya-* „disloquer" ⟨ *fšan*; *vāraya-* „tourner" ⟨ *var* (v. ind. *valate*); *nāmaya-* „courber; enfoncer" ⟨ *nam*; *māraya-* „remarquer" ⟨ *mar* (v. ind. *smárati*); *mąnaya-* „penser" ⟨ *man*; *mānaya-* „(faire) attendre" ⟨ *man*; *rāmaya-* „calmer" ⟨ *ram*; *sāvaya-* „créer (procurer) un avantage" ⟨ *sav*; *stāraya-* „rendre coupable d'un péché" ⟨ *star*; *srāvaya-* „annoncer, prêcher, réciter" ⟨ *srav*; *zāraya-* „fâcher, mettre en colère" ⟨ *zar*; *šāvaya-* „mettre en mouvement" ⟨ *šyav*; *hāvaya-* „rôtir" ⟨ *hav*; *xᵛāraya-* „faire manger" ⟨ *xᵛar*.

Vu le rapport numérique des deux derniers groupes (2 : 32), on conclura sans hésitation, malgré les incertitudes graphiques de l'Avesta, à une extension de *ā* beaucoup plus considérable qu'en indien. On est loin de l'accord qui existe pour le type composé en -τομός. Mais cette divergence garantit en même temps la survivance et la productivité du procédé *ă* > *ā* dans les deux branches de l'indo-iranien.

L'indo-iranien poursuit le développement amorcé dès l'indo-européen, consistant à remplacer le degré zéro par le degré *o* dans les types morphologiques -τομός et les verbes déverbatifs en -*ei̯e/o-* V. §§ 6 et 8. Cette évolution purement formelle nous semble à présent *tout à fait indépendante* du sort sémantique subi par lesdites formations dans les langues individuelles, p. ex. de la valeur soit itérative soit causative des verbes en -*ei̯e/o-* [32]. Le degré *o* consistant en un procès additif, la substitution de *o* à la place de zéro est en accord avec la loi d'implication (p. 10—11).

Le rapport **luko-* : **louko-* = **peto-* : **poto-* (**lukei̯e-* : **loukei̯e-* = **petei̯e-* : **potei̯e-*) est hérité par l'indo-iranien, qui (selon § 41) le transforme en **ruča-* : **rauča-* = **pata-* : **pāta-* (**ručaya-* : **raučaya-* = **pataya-* :

[32] BSL XLIV, 1947/8, p. 58 nous avons soutenu l'hypothèse d'une différenciation *sémantique* entre les types **lukei̯e-* et **loukei̯e-* — hypothèse que nous nous croyons obligé d'abandonner. Il s'agit d'un renouvellement formel.

**pātaya-*). La productivité des formes à guṇa et allongem
nuée par l'indo-iranien à cause de l'implication qu'elles com
tivement à **ruča-*, **ručaya-* (**pata-*, **pataya-*).

De l'autre côté, la cristallisation sémantique du type comp
concentré de plus en plus sur le sens *actif* (*transitif*) — de m
celle des verbes dérivés en -*ei̯e/o-*, s'acheminant vers la valeur ca
conduisent à une association *secondaire* de ces valeurs avec le degr
et allongé. L'allongement, qui se justifie chez les racines légères en consonne, envahit *en seconde ligne seulement* celles à sonante, cette chronologie étant reflétée par les différences statistiques entre les deux types.

§ 43. Indo-eur. ŏ = indo-ir. ā dans la flexion

On a déjà traité, au § 41, de l'alternance suffixale indo-eur. *e/o* = indo-ir. *ă/ā* conservée dans la déclinaison des thèmes en -*as-*, -*an-*, -*r̥-*. Il reste de mentionner ici l'alternance *radicale e/o* ou *zéro/o*, dont on a en partie tenu compte au § 3:

Couche primaire -*ăT/-āT* : *ped/pod* „pied" dans ind(o-ir.) acc. sing. *pā́dam*, nom. plur. *pā́daḥ*, mais instr. sing. *padā́*, gén. *padáḥ*, etc. Le vocalisme indo-eur. *e*, phonétique aux cas moyens, n'est aux cas faibles qu'un remplacement du degré zéro (§ 11). C'est dans ce type qu'est originairement domicilié le procédé additif (*ă* + *ă* > *ā*) de l'indo-iranien. — Généralisation de *o* en grec (ποὺς), arménien (*otn*) et germanique (got. *fōtus*), de *e* en latin (*pēs*) et dans les dérivés **pedom*, **pedios* (v. ind. *pádya-*, grec πεζός). Autres noms radicaux du même type: indo-ir. *ăp* „eau". Pour *nās* cf. la fin du § 24. Si le paradigme gathique *vāxš* „voix", acc. *vāčim*, gén. *vačō* peut passer pour authentique, il repose sur une imitation du modèle *pād*, le degré zéro hérité étant *uč-* [33].

Type à samprasāraṇa conservé: v. ind. *anaḍ-vā́ham*, nom. plur. *ānaḍvā́haḥ*, instr. sing. *anaḍ-úhā*, gén. sing. *anaḍ-úhaḥ*, etc. Degré *o* caractéristique des noms-racines légères en consonne (§ 3) alternant avec le degré zéro — ou bien, ce qui est plus plausible (§ 3, p. 55, 57), introduction, aux cas forts, de la longue du nom. sing.

Couche secondaire -*ăR/-āR* : *d(h)u̯r* : *d(h)ur* : *d(h)u̯or* „porte" dans nom.-acc. duel (v. ind.) *dvā́rā(u)*, nom. plur. *dvā́raḥ*, acc. plur. *dúraḥ*. — Degré *o* dans lat. *forēs* et *forum*, v. slave *dvorъ*, degré zéro dans

[33] Dans les composés en -*sah-* il y a une opposition entre le Pada (toujours *ā* excepté au nom. sing.) et la Saṁhitā (*ā* : *ă* uniquement pour des raisons métriques v. Wackernagel-Debrunner p. 252—253). Cf. aussi *sa-mā́d-* en face de *soma-mā́d-*.

grec *ϑύρā* et *ϑαιρός*, arm. *durkʿ*, bret. *dor* (<**durā*), got. *daúr*, lit. *dùrys*, v. slave *dvьri*. Traces du degré *e* peut-être v. perse *dvara-* et avest. *dvarə* (loc. sing.?).

ketu̯r̥ : ketur : ketu̯or „quatre" dans v. ind. nom. *catvā́raḥ* (masc.), *catvā́ri* (neutre), acc. *catúraḥ*, gén. avestique *čaturąm*, instr. v. ind. *catúrbhiḥ*. — Degré *o* dans dor. *τέττορες*, *τέττορα* lat. *quattuor*, got. *fidwor* (ancien neutre), degré zéro dans hom. *πίσυρες*, att. *τέτταρες*, lit. *keturì* et slave *četyre*, de même au premier membre de composé et dans le nom de nombre ordinal **ketu̯r̥tos*. Traces du degré *e* dans v. ind. *catvará* „quadrangle", lit. *ketverì* „quadruple", v. slave *četverъ*.

ĝhsem : ĝhsm : ĝhsom [34] dans v. ind. *kṣā́maḥ* (nom. plur.), *kṣā́mā* (nom.-acc. duel), mais gén. sing. *kṣmáḥ*, *gmáḥ* et *jmáḥ*, loc. sing. *kṣámi*. — Vocalisme *o* dans grec *χϑών*, lat. *humus*, vocalisme *e* en balto-slave (lit. *žẽmė*, v. slave *zemlja*).

Le problème d'ind(o-ir.) *dāru* „bois", *jānu* „genou" ne se résout qu'à condition que ces formes continuent le degré *o* de grec *γόνυ*, *δόρυ*, hitt. *taru*, transformé selon § 41, et ne doivent pas leur vocalisme long à un facteur hystérogène. Selon la conjecture du § 3 **doru* et **ĝonu* représentent à l'origine des collectifs, dont le vocalisme aurait supplanté le degré *e* du **deru*, **ĝenu* (cf. lat. *genu*). Si c'est vraiment le cas, *dāru* et *jānu* sont à *dru*, *jñu* ce que sont les suffixes plur. neutre *-anti*, *-āṁsi* [35], *-āni* (*bháranti*, *śrávāṁsi*, *nā́māni*) aux degrés zéro correspondants (*bhár-ad-bhiḥ*, *śráv-o-bhiḥ*, *nā́m-a-bhiḥ*). La longue *ā* de *dāru*, *jānu* est une conséquence du fait que le degré *o* est en indo-européen directement bâti sur le degré zéro.

Dans la conjugaison les formes fortes du parfait indicatif, continuant le degré *o*, s'appuyaient dans la langue-mère sur les formes faibles du duel et du pluriel. Ici encore le procès additif aboutit en indo-iranien au vocalisme long des formes fortes, pourvu que la syllabe radicale ne soit pas entravée. A cet égard il y a une différence entre la 2ᵉ p. sing. en *-tha* et les deux autres personnes (désinence *-a*): *ca-kár-tha* mais *ca-kā́-ra*. Or le védique n'allonge qu'à la 3ᵉ p. sing., en différenciant *cakára*, *tatápa*, *bibháya* „j'ai fait, j'ai fait mal, j'ai craint" et *cakā́ra*, *tatā́pa*, *bibhā́ya* „il a fait, il a fait mal, il a craint".

Il y a eu plusieurs essais d'élucider cette distinction. L'hypothèse d'une différence primitive de timbre radical entre la 1ʳᵉ et la 3ᵉ p. (*e* : *o*) est à écarter. Elle ne trouve aucun appui de la part du grec, du celtique ou du germanique. Dans l'article *ə indo-européen et ḫ hittite* (p. 103) nous

[34] Le consonantisme initial du mot reste hypothétique.
[35] Pour *-āsi* cf. p. 324 n.

avons suggéré une autre possibilité: une ancienne opposition entre **kekóre* (syllabe ouverte) et **kekórə̯a* (syllabe entravée). Mais comme la distinction entre aniṭ et seṭ, c.-à-d. l'action de *ə̯* n'est palpable ni dans le type *τομός* ni dans les causatifs, nous avons fait tomber cette hypothèse. Si *ə̯* y était pour quelque chose, les racines seṭ comme **ĝenə* n'allongeraient pas la voyelle à la 3ᵉ p. sing. (**ĝeĝónə̯-e* > **jajána*, tandis qu'on ne rencontre que *jajā́na*).

Nous nous en tenons plutôt à une *différenciation secondaire* entre la 3ᵉ et la 1ʳᵉ p. (BSL XLIV, 1947/8, p. 53—54), différenciation il est vrai passagère, supprimée après l'époque védique sous l'influence des racines lourdes, où elle n'a jamais existé (type *vavárta* = 3ᵉ et 1ʳᵉ p. sing.). Avant l'introduction du vocalisme long, une forme comme **cakára* cumulait deux fonctions: 1) la fonction *primaire*, celle de 3ᵉ p. sing., forme fondamentale (constitutive) du paradigme; 2) la fonction *secondaire*, celle de 1ʳᵉ p. sing. Le renouvellement formel consistant en l'introduction du vocalisme long a saisi d'abord la fonction primaire (*Prolégomènes* p. 13), ensuite seulement, après la période védique, la fonction secondaire. Les premiers exemples de la 1ʳᵉ p. à allongement apparaissent dans l'Atharva: *cakāra* et *jagrāha* (leçon douteuse). On aura l'occasion de signaler une différenciation analogue, mais plus durable, entre la 3ᵉ et la 2ᵉ p. duel (§ 47).

Le manque de l'allongement à la 1ʳᵉ p. prouve en tout cas qu'à la 3ᵉ p. il s'agit d'une *introduction morphologique* de la longue, c.-à-d. que la loi de Brugmann est une loi purement morphologique.

La formation indo-iranienne *akāri*, dite aoriste passif, est bornée à la 3ᵉ p. sing. Au point de vue du vocalisme elle correspond aux formes fortes du parfait [36]: véd. *agāmi*, *pā́di*, *áyāmi*, *avāci*, *ásādi*, mais (*a*)*jani* 7 ex. à côté de *jā́ni* 1 ex.

Un fait qui frappe tout de suite lorsqu'on compare les deux domaines de la formation des mots et de la flexion, c'est que dans le dernier le procédé de l'allongement est réglé d'une façon autrement rigoureuse que dans la dérivation. Ceci n'est pas surprenant. Les suffixes de la dérivation, ainsi que les sous-morphèmes prosodiques (quantité, accent) qui les accompagnent, sont exposés, abstraction faite du contexte *externe*, à l'influence du contexte sémantique *interne* des racines ou de thèmes auxquels ils s'ajoutent. Les éléments flexionnels, au contraire, s'appliquent à des parties du discours et non pas à des sous-groupes sémantiques à l'intérieur d'une partie du discours donnée. Les éléments flexionnels ne sont donc influencés que par le contexte *externe* (syntaxique ou sémantique). Leur indépendance par rapport au contexte interne fait que les transformations flexionnelles sont générales et beaucoup plus transparentes que

[36] Pour ce qui concerne la désinence (*-i*) v. § 2.

les changements relevant de la dérivation, qui sont partiels et conditionnés par des facteurs sémantiques souvent difficiles à déterminer. Le scindement d'une série de dérivés en sous-groupes sémantiques est un fait normal, et les innovations formelles ne se propagent qu'à l'intérieur de ces sous-groupes.

On peut constater cette distinction essentielle entre dérivation et flexion, en tant qu'il s'agit de la propagation du degré long, non seulement pour l'indo-iranien, mais aussi pour le balto-slave (§§ 36—39) et pour le germanique (§ 40).

§ 44. La source linguistique des allongements finals du Rigveda

Tout comme l'allongement de la syllabe *initiale* dans l'hexamètre épique du grec, celui des voyelles *finales* en védique représente une floraison métrique de procédés devenus obsolètes dans la langue parlée. Il est clair qu'il n'y a aucun lien historique, même indirect, entre les faits grecs et indiens. Une formule comme „le besoin d'éviter une suite de trois brèves" est trop vague et générale pour serrer de près les données dans toute leur variabilité de détails concrets. Les deux langues se trouvent du reste à des stades de développement différents. L'élimination des hiatus indo-européens par la voie de contraction est préhistorique dans la langue grecque: il en subsiste à peine des témoignages indirects (les composés à allongement du deuxième membre). En indien le traitement des anciens hiatus reste, au contraire, transparent. L'allongement métrique en indien n'a rien à faire avec les contractions.

Mais une mise en parallèle des faits indiens et grecs peut être instructive. Pour expliquer, au point de vue linguistique, les allongements grecs, on s'en est tenu, comme aux seuls indices concrets, à la coïncidence de l'ictus et de la syllabe initiale (du mot) subissant l'allongement (§ 34), et au fait général de l'identité du sandhi externe du vers avec le sandhi interne du mot. L'application au mètre védique de la même idée conduit à la formulation de la question suivante: y a-t-il eu dans la langue courante des allongements de voyelles finales de *morphèmes* suivis d'autres morphèmes, c.-à-d. des allongements suivis d'une coupe morphologique? Car la loi métrique générale *sandhi externe du vers = sandhi interne du mot* expliquerait facilement la *transposition* de l'allongement dans le sandhi externe du vers. L'allongement disparaissant dans la langue courante a pu alors s'implanter dans la versification comme un procédé technique commode et recommandé par les anciens modèles littéraires.

Or on n'a pas manqué de relever le rapport existant entre le phénomène métrique en question et l'allongement résiduaire apparaissant à l'intérieur du mot 1) au redoublement; 2) au premier membre de composé;

3) à la fin du thème de certains dérivés. Cf. Wackernagel *Altind. Gramm.* I, p. 310. Mais tandis que l'origine de l'allongement grec dans le type *στρατ-ηγός* a été éclairci par l'illustre auteur, le fondement linguistique des longues indiennes est resté une énigme.

Dans l'article *Quelques problèmes métriques du Rigveda* (Rocznik Orientalistyczny IV, 1928, 196—218)[37] nous sommes parti d'une base phonétique plutôt étroite: certaines longues finales de morphèmes ou de mots seraient le produit de la contraction d'une voyelle finale brève avec l'élément ə̥ des mots commençant par ə̥ + consonne. Cette hypothèse ne permettait d'expliquer qu'un nombre très restreint d'allongements finals: *ápāc-*, *ghṛtā́c-*, *viśvā́c-*, *dadhīc-*, *nīc-*, *pratīc-*, *anūc-*, *urūc-* ⟨ *-a*, *-i*, *-u* + *ə̥k-*; *abhīpá-*, *dvīpá-*, *nīpá-*, *pratīpá-*, *anūpá-*, etc., ⟨ *dvi-*, *prati-*, *anu-* + *ə̥pa-*; *ā́sat-* „inexistant", *abhī́ ṣat-* (RV II, 41, 10; VII, 32, 24); *abhī́ ṣú* (IV, 31, 3; VIII, 93, 21; X, 59, 3); *ū ṣú* (32 fois); *avāyatī́* (⟨ *ava* + *yatī́*) VIII, 91, 1; *āyan*, 3ᵉ p. plur. avec augment, cf. l'injonctif *yan* III, 4, 5; *ārata* (I, 54, 1) ⟨ *a* + *ə̥r-n̥ta*, 3ᵉ p. plur. du moyen; *vīj* „vanner" ⟨ *vi* + *ə̥ĝ-* (*ájati*); si la racine **ĝeu̯(ā)*, Walde-Pokorny I, p. 555, est un élargissement de **aĝ*, comme **dreu̯(ā)* en est un de **der* „courir", *ibid.* p. 795, on comprend les allongements de véd. *apī-jū́-* et *vasū-jū́-*; *sū-nára-*, *sū-nṛ́ta-*, *viśvā́-nara-*, *śikṣā-nará-*, *abhī́ náraḥ*, *náram* (V, 9, 7; IX, 101, 3; IX, 97, 49) ⟨ *ə̥nar*, cf. grec *ἀνήρ*; *parī-náśe* (I, 54, 1) et *ānaṭ* (aoriste à augment) ⟨ *ə̥nek̂*, cf. grec *ἐνήνοχα*, *ἐνεγκεῖν*; *anū-rúdh-*, *vī-rúdh-*, *upā-rúh-*, *gartā-rúh-* ⟨ *ə̥ludh*, cf. grec *ἐλεύθερος*; *adhī-vāsá-* ⟨ *ə̥u̯as* ⟨ *ə̥u̯es*, élargissement de **eu* dans lat. *exuo*, lit. *aũti*; *prā-vṛ́ṣ-*, *pravṛṣíṇa-* ⟨ *ə̥u̯ers*, cf. grec *ἐέρση*; composés védiques avec *-vasu-* au second membre (excepté *sahá-vasu-*), p. ex. *ṛtā-vasu-*, *sūrya-vasu-* ⟨ *ə̥uas*, cf. le comparatif gotique *iusiza*; aoriste *āvaḥ* (augment + *vas*) ⟨ *ə̥vas*, cf. lat. *aurora*.

Sans désavouer ce principe d'explication de *certains* allongements, nous croyons néanmoins que les exemples cités ne fournissent pas un *modèle prosodique* propre à être généralisé comme un outil de la versification. En effet, ni la syllabe suivant la voyelle allongée ni celle qui la précède ne sont sujettes à une restriction d'ordre quantitatif.

Autre est le cas de l'allongement du redoublement, du premier membre de composé et des thèmes de certains dérivés. Il y a là des règles prosodiques dont une saute aux yeux, l'autre étant moins apparente. L'allongement n'a lieu que devant une *initiale consonantique simple* du morphème suivant. C'est une condition indispensable, mais point suffisante. On a vaguement senti que la quantité des syllabes voisines y était aussi pour quelque chose, sans réussir à préciser ce facteur prosodique. Cf. H. Seiler *Die primären griechischen Steigerungsformen*, 1950,

[37] Cf. aussi *Et. indo-eur.* p. 30—31.

p. 17—18: „*tuvī-rava-* „mächtig tobend", *tuvī-magha-* „sehr reich" gegenüber *tuvi-kūrmi-* „mächtig wirkend", *tuvi-kratu-* „vielvermögend" (alle im RV). Aus den angeführten Beispielen lässt sich ein rythmisches Prinzip herauslesen: *-i-* wird gedehnt vor folgender Kürze, bleibt kurz vor folgender Länge". — M. Leumann *Morphologische Neuerungen im altindischen Verbalsystem* (Mededelingen Nederl. Akad. 1952) p. 14: „*vā-vr̥t-* schwacher Stamm vor Vokal, *va-vr̥t-* schwacher Stamm vor Konsonant". — V. enfin plus loin les remarques de Wackernagel et Oldenberg à propos de la 2e et 3e syllabe du vers védique. — Toutes ces observations sont justes mais n'embrassent pas la totalité du problème.

Nous émettons ici l'hypothèse que les allongements de la langue parlée ainsi que les allongements métriques qui n'en sont qu'une *transposition*, résultent d'une action simultanée de facteurs a) morphologiques et b) phonétiques.

a) Il a existé, jusqu'à un certain moment, une opposition entre les thèmes neutres en *-o-*, *-i-*, *-u-*, et les thèmes en *-ā-*, *-ī-*, *-ū-* des collectifs correspondants. Chacun de ces thèmes a pu fonctionner comme premier membre de composé ou devant un suffixe secondaire. Après le passage *collectif > pluriel* le thème du collectif a été remplacé en composition et dans la dérivation secondaire par celui du singulier, sans que pour cela les composés à premier membre *vasū-* etc. aient disparu d'un seul coup. Aussitôt devenu une marque morphologique caractérisant, dans certaines conditions (v. infra sous b), le 1er membre de composé, l'allongement de *-a*, *-i*, *-u* a pu être transféré au redoublement. Cf. à titre de parallèle le redoublement attique et l'alternance suffixale *(n)ā/(n)ī* de la 9e classe verbale, reproduisant celle de la classe III (§ 29). Ici et là les procédés propres d'abord aux morphèmes autonomes s'étendent ensuite aux morphèmes synsémantiques. Si cette hypothèse est correcte, elle nous dispense de recourir à un flottement vocalique primitif du redoublement [38].

Le flottement *ă/ā*, *ĭ/ī*, *ŭ/ū* à la fin du thème et au redoublement était purement morphologique et ne dépendait pas de la structure prosodique du thème.

b) C'est au contraire la quantité brève ou longue des voyelles finales *ā̆-*, *-ī̆*, *-ū̆* qui, à partir d'un certain moment, exerce une influence sur la

[38] A priori l'existence, côte à côte, de redoublements à vocalisme bref et long peut être dans une certaine mesure héritée. Le remplacement, en indo-iranien, de *ă* par *ĭ*, *ŭ*, qui équivalent au degré zéro de la racine, semble impliquer l'admission, au redoublement, de *ī*, *ū*, lorsqu'il s'agit d'une racine set. Ce remplacement aurait été déclenché par la coïncidence du vocalisme du redoublement avec le vocalisme radical du type *bha-bhadh-ma* (< **bhe-bhn̥dh-mé*), d'où aussi ind. *bi-bhid-ma*, *bu-budh-ma* au lieu de **ba-bhid-*, **ba-budh-*, etc. — En Europe *n̥* n'a nulle part coïncidé avec *e*.

structure du morphème suivant. Il s'agit de la loi de Sievers, c.-à-d. du double aspect que revêtent *i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m* en fonction du caractère léger ou lourd de la syllabe précédente. L'opposition entre *i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m* et *i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* (devant voyelle) devient phonologique après la chute des éléments *ə̯*. Jusqu'à cette époque *i̯* et *i*, *u̯* et *u*, *r* et *r̥*, etc., n'ont été que des variantes combinatoires d'un seul phonème.

Les racines verbales, les seconds membres de composé, les suffixes de forme (antévocalique) *TR* apparaissent donc sous une double forme, suivant que la finale du morphème précédent (redoublement, premier membre de composé, thème nominal) est brève (*a*, *i*, *u*) ou longue (*ā*, *ī*, *ū*):

-a-Ti̯a-	mais *-ā-Tia-*	(= *-ā-Tii̯a-*)
-a-Tu̯a-	mais *-ā-Tua-*	(= *-ā-Tuu̯a-*)
-a-Tna-	mais *-ā-Tn̥a-*	(= *-ā-Tana-* en indo-iranien)
-a-Tma-	mais *-ā-Tm̥a-*	(= *-ā-Tama-* „ „ „)

etc. etc. (répartition analogue après *i*, *u* précédents).

On peut, de l'autre côté, déterminer la forme du premier morphème par rapport au deuxième: *devant une syllabe brève commençant par une consonne simple la voyelle finale du morphème précédent est allongée*, mais reste brève dans les autres cas.

Or les racines verbales, les seconds membres de composés, les suffixes de dérivation, sont souvent généralisés sous une seule forme considérée comme la forme normale du morphème respectif. C'est cette forme qui commande l'emploi de la quantité brève ou longue de la voyelle finale du morphème précédent. Celle-ci ne sera jamais longue devant un groupe consonantique. Pour qu'elle s'allonge, il faut le concours de deux facteurs phonétiques: initiale consonantique simple du morphème suivant plus quantité brève de la syllabe suivante. Au point de vue prosodique les syllabes du type *TiTa*, *TuTa*, *TaTa*, *Tr̥Ta* sont brèves au même titre que les syllabes à hiatus *Tia*, *Tua*, etc. — puisqu'une consonne explosive ne fait pas partie de la tranche quantitative de la syllabe.

Voici donc une loi de structure morphologique: dans certaines catégories morphologiques une voyelle brève s'allonge devant une coupe morphologique interne du mot quand elle est suivie d'une consonne simple ouvrant une syllabe brève. Il faut une action solidaire et simultanée de deux facteurs phonétiques pour que s'exerce la loi de l'allongement:

initiale consonantique simple	+ syllabe brève :	allongement
groupe consonantique	+ syllabe brève :	point d'allongement
initiale consonantique simple	+ syllabe longue:	„ „
groupe consonantique	+ syllabe brève :	„ „

C'est un cas typique de la loi 3 : 1 (p. 22). L'allongement en question est non seulement d'ordre morphologique et non phonétique; il porte en même temps le caractère d'une *variante combinatoire morphologique*, dont la survivance plus ou moins longue dépend de facteurs extérieurs, notamment du conservatisme de la langue.

Dans quelle mesure les formes à allongement interne ont-elles été conservées dans le Rigveda?

Pour ce qui est du redoublement, l'ancienne loi morphologique est facilement reconnaissable à l'aoriste redoublé thématique. Elle s'y maintient grâce à une simplification: il ne subsiste que le facteur différenciateur de l'initiale (consonne simple ou groupe) tandis que la syllabe radicale est toujours brève.

De *krand* „hennir, mugir" on a *ci-krada-*; de *krudh* „fâcher, irriter": *cu-krudha-*; de *kṣip* „jeter": *ci-kṣipa-*, etc. Mais de *kr̥ṣ* „traîner", *kl̥p* „organiser", *jan* „engendrer", *nam* „courber", *tap* „chauffer", *budh* „éveiller", *riṣ* „endommager", etc., les aoristes respectifs sont *cī-kr̥ṣa-*, *cī-kl̥pa-*, *jī-jana-*, *nī-nama-*, *tī-tapa-*, *bū-budha-*, *rī-riṣa-*, et ainsi de suite. Les racines à consonne initiale simple mais à vocalisme radical long se plient à la règle *en abrégeant la voyelle radicale* : *bī-bhiṣa-* (< *bhīṣ* „craindre"), *mī-maya-* (*mā* „mugir"), *vī-vaśa-* (*vāś* „mugir"), *sī-ṣadha-* (*sādh* „réussir").

L'aoriste *di-dīpa-* (< *dīp* „enflammer") conservant l'ancien redoublement bref, maintient en même temps la quantité longue du vocalisme radical.

Au parfait la plupart des exemples à redoublement allongé suivent la règle. Ce qu'il faut expliquer c'est l'allongement et non pas le manque d'allongement. Ce dernier représente la norme de la langue parlée, destinée d'avance à l'emporter sur l'archaïsme conservé dans la langue littéraire (poétique). Une fois devenu un trait distinctif de cette dernière, l'archaïsme peut subir un changement de fonction et devenir *productif* à titre d'outil métrique, stylistique, etc. A côté du refoulement du redoublement long il faut donc, de l'autre côté, s'attendre à ce que dans certains cas il empiète sur la zone réservée de tout temps au vocalisme bref. A ce propos relevons le fait significatif qu'un groupe consonantique initial constitue un obstacle presque insurmontable à l'introduction de la longue, tandis que la quantité de la syllabe suivante semble beaucoup moins importante. Qu'on compare:

Formes régulières (initiale consonantique simple + syllabe brève): *cā-kana* (1re p. sg.) < *kan* „être content" 2 fois; *jā-gara* (1re p. sg.) < *gr̥* „veiller" 1 f., *jā-gr̥vā́n* 8 f.; *jā-gr̥dhuḥ* < *gr̥dh* „convoiter" 1 f.; *tā-tr̥pāṇá-* < *tr̥p* „se rassasier, être content" 1 f.; *tā-tr̥ṣuḥ* < *tr̥ṣ* „avoir soif" 1 f., *tā-tr̥ṣāṇá-* 4 f.; *mā-mahe* (1re, 3e p. sg.) < *mah* „être généreux, combler de dons" 6 f., *mā-mahāná-* 1 f.; *mā-mr̥juḥ* < *mr̥j* „nettoyer, purifier" 2 f., *mā-mr̥je* (3e p. sg.) 4 f., *mā-mr̥jīta* (opt.) 1 f.; *mā-mr̥śuḥ* < *mr̥ś* „toucher, saisir" 1 f.; *rā-raṇa* (1re p. sg.) < *ran* „trouver plaisir à, jouir de" 2 f.; *rā-radhuḥ* < *ra(n)dh* „succomber à" 1 f.; *rā-rabhe* < *rabh* „saisir" 1 f.; *vā-vana-* (subj.) < *van* „aimer" 1 f.; *vā-vaśuḥ* < *vaś* „désirer" 2 f., *vā-vaśe* (3e p. sg.) 1 f., *a-vā-vaśītām* (3e p. duel plusqu.) 1 f., *vā-vaśāná-* 11 f.; *vā-vasāná-* < *vas* „vêtir" 2 f.; *vā-vr̥je* (3e p. sg.) < *vr̥j* „tourner" 1 f.; *vā-vr̥dhatuḥ* < *vr̥dh* „croître" 1 f., *vā-vr̥dhuḥ* 24 f., *vā-vr̥dhe* (3e p. sg.) 35 f., *vā-vr̥dhāte* 3 f., *vā-vr̥dhīthāḥ* (opt.) 1 f., *vā-vr̥dhāná-* 44 f., *vā-vr̥dhéniya-* 1 f., *vā-vr̥dhádhyai* 4 f.; *va-vr̥tuḥ* < *vr̥t* „tourner, rouler" 3 f., *vā-vr̥te* (3e p. sg.) 7 f.; *śā-śaduḥ* < *śad* „se distinguer, être supérieur à" 1 f., *śā́-śadāna-* 6 f.; *sā-saha-* (subj.) < *sah* „dompter, vaincre" 4 f., *sā-sahiṣṭhāḥ* (opt.-préc.) 1 f., *sā-sahāná-* 1 f.; *pī-pivā́n* < *pi* „être gonflé" 2 f.; *jū-juvuḥ* < *jū* (se) hâter" 1 f., *jū-juvā́n* 2 f., *jū-juvāná-* 2 f.; *śū-śuvuḥ* < *śū* „s'accroître, prospérer" 1 f., *śu-śuyāma* 1 f., *śū-śuve* (3e p.) 1 f., *śū-śuvā́n* 8 f., *śū́-śuvāna-* 4 f.

A côté du redoublement long plusieurs de ces verbes présentent la brève *si la syllabe radicale est entravée* : *ra-rabhma* 1 f., *va-vanma* 1 f., *va-vanvā́n* 2 f., *va-vr̥jyuḥ* 1 f., *va-vardha* (3e p. sg.) 3 f., *va-varta* (3e p. sg.) 3 f., *va-vr̥tvā́n* 1 f.

Formes irrégulières: *jā-gāra* (3e p. sg.) 3 f.; *vā-vāna* (3e p. sg.) 2 f., *vā-vantha* 2 f.; *vā-vr̥dhvā́n* 2 f.; *vā-varta* 1 f.; *śā-śadmahe* 1 f., *śā-śadre* 1 f.; *sā-sāha* (3e p. sg.) 2 f., *sā-sahyā-* (opt.) 5 f., *sā-sahvā́n* 5 f.; *pī-pāya* (3e p. sg.) 10 f., *pī-petha* 1 f. — On trouve en outre les formes irrégulières suivantes: 3e p. plur. *cā-kl̥pre* < *kl̥p* „organiser" 2 f.; *vā-vakre* < *va(ñ)c* „rouler" 1 f.; 3e p. sg.: *tā-tāna* < *tan* „tendre" 1 f. (en face de 17 *ta-tāna*); *nā-nāma* < *nam* „incliner" 3 f.; *dā-dhāra* < *dhr̥* „tenir" 18 f. (+ 2 f. 1re p. sg.); 2e p. sg. *dā-dhartha* 2 f. — Un seul exemple d'allongement devant groupe consonantique: *cā-skambha* (3e p. sg.) < *ska(m)bh* „étayer, fixer" 1 f.[39].

L'explication des formes irrégulières doit tenir compte de la différence entre les racines lourdes (= en sonante + consonne) et légères. Dans le premier cas la flexion n'entraîne jamais la formation d'un groupe consonantique. L'unique opposition valable est donc le contraste entre les formes à degré plein et celles à degré zéro *antévocalique* (*va-vardha*: *vā-vr̥dhuḥ*). Les formes à degré zéro *antéconsonantique* sont à cheval, d'où la possibilité de *cā-kl̥pre*, *vā-vakre*, *vā-vr̥dhvā́n*. Dans les parfaits dont les formes faibles *antévocaliques* sont caractérisées par la formation d'un groupe consonantique, le pôle opposé est représenté par les formes faibles *antéconsonantiques*, tandis que les formes fortes, ayant une consonne simple, sont à cheval, d'où la possibilité de *jā-gāra*, *tā-tāna*, *nā-nāma*, *sā-sāha*, *vā-vāna* et *vā-vantha*, *dā-dhāra* et *dā-dhartha*, *pī-pāya* et *pī-petha*

[39] Quant au Pada, il n'offre le redoublement long que pour *kan*, *gr̥*, *vaś*, *śad*, *pi*, *jū*, *śū*, *kl̥p*, *va(ñ)c*, *dhr̥*, *ska(m)bh*.

(cf. les formes à groupe initial *ta-tne, ta-tniṣe, ta-tnire, da-dhre, da-dhrire, va-vne, pi-pyathuḥ, pi-pyuḥ, pi-pye, pi-pyúṣ-*).

Les mêmes facteurs sont sans doute en cause dans les aoristes redoublés *athématiques* du type *ajīgar* „il a éveillé", *ajīgar* „il a avalé", *dīdhar* „il a maintenu". Ce qui surprend, c'est l'absence du redoublement long dans *jigṛtam* 4 f., *jigṛta* 1 f., formes faibles de *ajīgar* „il a éveillé", et dans *didhṛtam* (1 f.), *didhṛta* (1 f.) en face de *dīdhar*. Mais on vient d'insister sur le fait que les formes normales de la langue parlée ne réclament aucune explication.

Le sort de l'alternance brève/longue est différent à l'aoriste redoublé thématique et au parfait. La normalisation, à l'aoriste, de la quantité radicale a permis de simplifier l'opposition en la ramenant au constraste *ĭ* + groupe: *ī* + consonne simple. Au parfait la variabilité de la quantité radicale combinée avec la mobilité de l'initiale (consonne simple: groupe) a entraîné l'élimination de l'alternance en faveur du redoublement bref.

C'est probablement ici qu'appartient le flottement primitif entre *ă* et *ā* dans le redoublement de la racine *añj* (*aj*). Le passage *ṇ* > *a* et les parfaits des racines à *i, u* initiaux, p. ex. *iy-eṣa* > *iṣ, uv-oṣa* < *uṣ*, sont conjointement responsables du type correspondant à nasale **an-añja, *an-aṁśa*, puisque c'est *a* : *an* qui correspond à *i* : *iy*, *u* : *uv*:

pi-peṣ-a : *iy-eṣ-a* = *ba-bhañj-a* : **an-añj-a.*

Or le redoublement *an-* est allongé en *ān-* devant une syllabe brève suivante. Le RV présente des formes obéissant à cette règle: *ānajé* (3e p. sing.) 5 ex., *ānajāná-* (participe) 1 ex., tandis qu'on a *anajyāt* (optatif) 1 ex. Mais on y trouve aussi d'une part *ānajre* (3e p. plur.), conforme à la tendance à généraliser la longue dans ce type irrégulier de parfait, de l'autre part un exemple de *an-* devant syllabe brève, *anajā* (2. p. plur.) conservant le *an-* primitif.

Pour *aśnóti* le redoublement long est déjà l'unique possible: *ānáṁśa* ou *ānáśa, ānaśá, ānaśé, ānaśyām*...

Dans les parfaits des verbes en *ṛ* (*ar*) initial, le redoublement *ān-* repose sur une imitation du type *ān-aj-, ān-aś-, -n-* étant à une époque postérieure perçu comme un élément consonantique intercalé: RV *ān-ṛc-uḥ, ān-ṛc-e* < *ṛc* „chanter"; *ān-ṛdh-e* < *ṛdh* „faire prospérer, réussir".

Les adjectifs redoublés en *-i-* favorisent aussi notre hypothèse. L'allongement n'y apparaît jamais devant un groupe consonantique: *cá-kri-, já-gmi-, já-ghni-, já-ghri-, -ja-jñi-, pá-pri* (< *pṛ, pur* „remplir"), *pá-pri-* (< *pṛ* „conduire, sauver"), *ba-bhri-, va-vri-, sú-ṣvi-, sá-sni-, sá-sri-*. Allongement devant consonne simple, la voyelle suivante étant toujours brève: *-cā-cali-, tā́-tṛpi-, dā́-dhṛṣi-, vā́-vahi-, sā-sahí-; dī́-divi-; tū́-tuji-* et *tū-tují-, yū́-yudhi-, yū́-yuvi-*. Sans allongement à cause du manque d'une syllabe médiane: *da-dí-, dá-dhi-, pa-pí-* (*pā* „boire"), *ya-yí-*.

Exceptions: *tá-turi-* „victorieux etc.", *pá-puri-* (à côté de *pá-pri-* < *pṛ, pur* „remplir"), *yú-yudhi-* (à côté de *yū́-yudhi-*) et *ví-vici-* (< *vyac* „contenir"). Il s'agit évidemment de formes de la langue courante, cf. encore les leçons du Pada: *tá-tṛpi-, dá-dhṛṣi-, sa-sahí-, vi-ṣa-sahí-, yú-yudhi-, yú-yuvi-*, qui témoignent de la décadence des variantes combinatoires à redoublement long.

Dans le domaine de la composition nominale, les formes à allongement suivantes s'expliquent par la structure du deuxième membre: consonantisme initial simple + quantité brève de la 1re syllabe [40]:

akṣā-náhaḥ, apī-júvā, amitrā-yúdhaḥ, avā-yatī́, áśvā-maghā, upā-rúhaḥ, urū-ṇasáu, ṛtī-ṣáham, -ṣáhaḥ, kṣetrā-sáam, carṣaṇī-dhṛ́tam, -dhṛ́tā, -dhṛ́taḥ, d'où aussi *carṣaṇī-dhṛ́t, carṣaṇī-ṣáham, -ṣáhā, -ṣáhe, -ṣáhaḥ, citrā́-maghā, -maghe, tuvī́-maghaḥ* (1 f.), *-magham* (1 f.), *-maghā* (8 f.), *-maghāsaḥ* (1 f.), 1 f. *tuvī-maghásya, tuvī-rávam, dīrghā́-dhiyaḥ, dhanvā-sáhā, dhānyā-kṛ́taḥ, parī-ṇáham, prā-sáham, -sáhā, -sáhaḥ, makṣū́-javastamā, mithū-kṛ́tam, mithū-dṛ́śā, rathā-sáhā, vasū-júvam, vibhvā-sáham, viśvā-púṣam, viśvā-bhúve, vṛṣā-yúdhaḥ, vṛṣā-raváya, śatā́-maghaḥ, -magha, śrutā́-magham, sadanā-sáde, sahásrā-magham, sū-máyam, sū-yávasaḥ, -yávasam, -yávase, -yávasāḥ, stanā-bhújaḥ.*

Dans tous ces cas le Pada a la voyelle brève.

L'allongement irrégulier devant une syllabe longue apparaît dans une série de formes en *-sāh-* : *ṛtī-ṣā́ham, dyumnā-sáham, yajñā-sáham, viśvā-sáham, śatrū-ṣáhaḥ*. (Le Padapātha a partout *-ă* + *ă-*. Dans d'autres cas le Pada, sans décomposer la forme, maintient les deux voyelles longues: *abhīṣā́ṭ, janāṣā́ṭ, turāṣā́ṭ, vīrāṣā́ṭ*). Mais, de l'autre côté, le manque d'allongement final implique toujours la longue radicale dans *-sāh-* : *abhimāti-ṣáham, -sáhaḥ, ṛṣi-ṣā́ṭ, nṛ-ṣáham, prā́śu-ṣā́ṭ, bhuri-ṣā́ṭ, rayi-ṣā́ṭ*. Est instructif le contraste entre *prā-sáham, -sáhe, -sáhaḥ* et *prasáham*.

Ces composés mis à part, il n'y a que *ṛdū-pé* qui fait difficulté. La forme n'est pas tout à fait claire („protégeant les parties vulnérables" suivant Geldner *Glossar* s. v.).

Allongement devant un groupe consonantique: *viśvā-psu* 1 f. à côté de *viśva-psu-* 3 f. Cette forme n'est pas transparente non plus (Pada: *viśva-apsu-*).

Sont surtout significatifs les composés que le Pada ne résout pas. Ces formes pétrifiées prouvent l'existence préhistorique de l'allongement dans la langue courante. Voici les formes relevées par Wackernagel *l. c.*: *anū-*

[40] Notre liste repose sur un triage des exemples recueillis par Wackernagel *Dehnungsgesetz* p. 15.

rúdh-, *vī-rúdh-*, *viśvā-nara-*, *śvā-pada-*, *sū-nara-*, *sū-nṛta-*; noms propres: *purū-rávas-*, *vṛṣā-kapi-*, **vṛṣā-gir-* (cf. le patronymique *vārṣāgirá-*). En accord avec le principe que pour la formation des noms propres on adopte, en vue d'une différenciation d'avec les noms communs, certains procédés morphologiques devenus par ailleurs obsolètes, l'allongement tend à caractériser les noms propres sans égard à la quantité syllabique du second membre: *ugrā-deva-*, *viśvā-mitra-* [41].

En ce qui concerne les dérivés, l'allongement de la voyelle longue de la Saṁhitā contraste avec le vocalisme bref du Pada dans *ṛṇā-ván-* ‹ *ṛṇá-* „péché, offense, délit", *ṛtā-van-* ‹ *ṛtá-* „loi divine, droit", *dhitā-van-* ‹ *dhitá-* „don", *sumnā-ván* ‹ *sumná-* „bienveillance", *sahā-van-* ‹ **saha-* „puissance, victoire", *amatī-ván-* ‹ *ámati-* „indigence", *arātī-ván-* ‹ *árāti-* „mesquinerie; hostilité".

Plusieurs formes en *-van-* ne sont pas décomposées dans le Pada. Elles n'étaient probablement plus senties comme dérivés vivants: *śruṣṭī-ván-* ‹ *śruṣṭí-* „exaucement, bonne volonté, empressement"; *muṣī-ván-* ‹ **muṣi-* „action de rober, voler"; *vánīvan-* „désirant". Toutefois, dans les deux derniers cas il peut s'agir de dérivés primaires (déverbatifs), parallèles à *tákvan-*, *yā́van-*, etc.

Le motif du choix du vocalisme long est clair. Aux cas faibles le suffixe apparaissait sous la forme *-van-* ou *-vn-* suivant la quantité de la syllabe finale du thème. Ainsi *kṛ́t-vanaḥ* mais *maghá-vnaḥ* (› *maghónaḥ*). C'est en partant de la forme du suffixe qu'il faut expliquer la quantité de la voyelle précédente. La *généralisation* de la forme *-van-* implique le choix de la quantité longue. Le vocalisme bref de *maghávan-* (‹ *maghá-* „don") est en rapport avec la forme syncopée (*-vn-*) du suffixe. A l'avis d'Arnold (*Vedic Metre*, p. 127) il faut compter avec *maghāv-* dans quatre passages qui réclament -◡ à la place de la syllabe médiane de *maghón-* (V, 16, 3; V, 86, 3; VI, 65, 3; IX, 32, 1).

Il y a encore un autre suffixe secondaire impliquant l'allongement d'une voyelle brève du thème, à savoir *-vant-*. Les exemples dans lesquels le Pada oppose une voyelle brève à la longue de la Samhitā, sont les suivants:

áśvā-vant-, *indrā-vant-*, *ṛtvíyā-vant-*, *ṛṣī-vant-*, *kṛśanā-vant-*, *ghṛ́ṇī-vant-*, *devā-vant-*, *pítriyā-vant-*, *bhangurā-vant-*, *máhinā-vant-*, *vayúnā-vant-*, *viśvádevyā-vant-*, *viṣū-vánt-*, *vṛ́ṣṇyā-vant-*, *śáktī-vant-*, *śubhrā-vant-*, *sáptī-vant-*, *sahā-vant-*, *sutā-vant-*, *somā-vánt-*, *svádhitī-vant-*, *hitā-vant-* [42].

[41] Cf. l'oxytonèse laquelle, éliminée dans certains types de composés, est devenue une marque caractéristique de noms propres composés, p. ex. *bṛhad-divá-*, *upa-stutá-*.

[42] Sont aussi attestés, dans la Saṁhitā, les dérivés à vocalisme bref de la langue courante: *áśva-vant-*, *índra-vant-*, *devá-vant-*, *vayúna-vant-*, *sóma-vant-*.

N'étant pas décomposées dans le Pada, les formes suivantes y gardent la voyelle allongée: *aṣṭhīvánt-*, *ṛ́ghāvant-*, *kakṣīvant-*, *vṛcīvant-*, *sáhāvant-*.

L'évincement du suffixe secondaire -van- par -vant- — voilà la cause de la pénétration de l'allongement dans les dérivés en *-vant-*, tandis que le suffixe jumeau *-mant-* ne participe presque pas à l'allongement, l'unique exemple sûr étant *tviṣī-mant-* (5 f.) en face de *tviṣi-mant-* du Pada. A côté de certains dérivés en *-van-* il existe des doublets du type plus récent en *-vant-* [43], p. ex. *ṛ́kvan-* : *ṛ́k-vant-*, *ṛ́ghā-van-* : *ṛ́ghā-vant-*, *maghā-van-* : *maghá-vant-*, *sahā-van-* : *sahā-vant-*, *sūnṛ́tā-van-* : *sūnṛ́tā-vant-*, *svadhā-van-* : *svadhā-vant-*.

Le fait que dans la dérivation nominale secondaire la quantité longue est limitée aux suffixes *-van-* et *-vant-* [44], nous semble d'une grande importance. Il nous permet de déterminer les conditions phonétiques primordiales du phénomène. Le suffixe *-vant-* n'y participe que comme concurrent et ensuite successeur de *-van-* (secondaire). Or dans *-van-* l'alternance entre *a* et *zéro*, provoquée par la quantité de la syllabe précédente, fournit juste la condition nécessaire pour qu'à son tour la fixation de *-van-* aux cas faibles entraîne la généralisation de l'allongement de la voyelle thématique précédente (v. plus haut p. 346 et p. 262).

Cet allongement est à l'origine borné aux cas faibles. Dans les cas forts et moyens, qui n'ont jamais connu la forme *-vn-* (*-un-*) du suffixe et ont toujours eu la syllabe suffixale longue (p. ex. *-vān-am*, *-vad-bhiḥ*), l'allongement est une conséquence de l'évincement de la voyelle brève aux cas faibles. P. ex. *-ā-vne* (*-one*): *-ā-vane* = *-a-vānam*: *-ā-vānam*. C'est pourquoi il ne faut pas attribuer une importance démesurée aux oppositions attestées *índravant-* (8 f.): *índrāvataḥ* (2 f.), *sómavatyā*-(1 f.): *somāvatím* (1 f.). La généralisation, dans la plupart des cas, de la voyelle allongée dans toutes les formes du paradigme est une preuve que l'allongement, en tant que procédé morphologique lié à la quantité de la syllabe suffixale, est tombé en désuétude.

L'explication de l'aspect des dérivés secondaires en *-van-* est confirmée par l'alternance *-ĭ-man-* : *-ī-man-*, dont on a parlé au § 29. La forme suffixale *-man-* ayant été généralisée dans les cas faibles des dérivés primaires respectifs, c'est en même temps *-ī-* (provenant en dernière ligne du verbe personnel) et non le *ĭ* hérité, qui est favorisé comme voyelle „de liaison".

[43] Whitney (-Zimmer) p. 450, § 1234: *-van-*, en tant que suffixe secondaire, est propre aux stades archaïques de l'indien.

[44] Pour l'allongement de *-a-*, *-i-*, *-u-* des verbes dénominatifs et de leurs dérivés v. § 13. On y a traité aussi des thèmes secondaires en *-van-*, dont la voyelle longue présuffixale admet deux solutions différentes.

Cf. aussi p. 263 le type *bhávītuva-*, dont le *ī* s'explique par l'introduction de la forme suffixale *-tuva-* (*kártuva-*, *jétuva-*) à la place de *-tva-*.

On a vu au § 29 comment dans le RV le rapport *ĭ* (devant un groupe de consonnes): *zéro* (devant consonne simple) est partiellement remplacé par une alternance plus récente *ĭ* : *ī*.

Cette revue rapide des principales catégories à allongement nous convainc que celui-ci ne dépend que de la structure du morphème *qui suit*, tandis que le caractère prosodique du morphème *précédent* n'y est pour rien. L'hypothèse qu'on vient d'exposer simplifie l'explication courante qui met en cause l'entourage *total*, la quantité des syllabes suivante et précédente (p. ex. ◡◡◡ > ◡—◡). Mais cette explication repose sur une confusion du phénomène linguistique avec l'usage métrique qu'en ont fait les poètes. Il va sans dire que dans la versification le besoin d'allonger une syllabe peut être moins pressant pour —◡◡ que pour la suite ◡◡◡.

Avant de passer aux allongements finals, caractéristiques du mètre du RV, résumons notre position de départ. Il y a eu, dans la langue prélittéraire, allongement (morphologique) d'une voyelle brève devant une coupe morphologique, si le morphème suivant commençait par une consonne simple et une syllabe brève. Il apparaissait en particulier au redoublement, au 1er membre de composé et devant les suffixes soumis à la loi de Sievers (*R* : *R̥* devant voyelle, en fonction de la structure de la syllabe précédente). Etant donné qu'il dépendait du jeu simultané de deux facteurs, consonantisme initial et quantité syllabique du morphème suivant, sa position, celle d'une variante morphologique combinatoire [45], était assez précaire. Evincé de bonne heure de la langue courante, il s'est maintenu dans la langue archaïsante et poétique. En revêtant une fonction nouvelle il a même, par-ci par-là, dépassé l'ancienne zone de son emploi.

La loi morphologique en question est un corollaire de la loi (phonétique) de Sievers. Or cette dernière joue un rôle important dans la versification védique. Elle y agit non seulement dans le sandhi interne du mot, mais encore dans le sandhi externe du vers. Un commencement de mot du type *Ti̯a-*, *Tu̯a-* y peut être monosyllabique ou dissyllabique suivant qu'il est précédé d'une voyelle brève ou d'une autre *fin de mot*. Ceci n'est pas étonnant. Nous avons déjà observé, à propos des allongements métriques grecs (§ 34), cette mise à profit de procédés du sandhi interne de la langue courante. Il suffit que ces procédés cessent d'être vivants pour qu'ils puissent se propager, de l'autre côté, dans le sandhi externe du vers [46].

[45] Le terme *morphologique* se rapporte ici et p. 342 uniquement à la structure phonique, et non pas, en même temps, à la fonction sémantique.

[46] Il est possible que dans la langue parlée la loi d'allongement ait jadis joué aussi à l'intérieur de certains groupes syntaxiques à membres étroitement liés l'un à l'autre. Mais la disparition du procédé dans la langue courante, et son caractère facultatif et artificiel dans le mètre védique, ne nous permettent plus de circonscrire ses anciennes limites. Pour ce qui est de l'allongement à l'intérieur du mot, son existence dans la langue parlée est dans une certaine mesure confirmée par les traces nombreuses qu'on en trouve en sanscrit (Wackernagel *Dehnungsgesetz* p. 15—16).

La loi d'allongement final date-t-elle de l'époque de la communauté indo-européenne? Suivant Wackernagel (*o. c.*, p. 9—10) les voyelles longues de grec πρω-πέρυσι et διή-κονος en seraient un témoignage. Ajoutons-y slave *pra-* (dans certains composés *nominaux*, c.-à-d. anciens) en face de *pro-* (composés récents). Mais les données sont trop maigres et éparses pour qu'on puisse les intégrer dans une hypothèse utile.

Une grande partie de „restaurations métriques" du texte de la Saṁhitā (Arnold *o. c.* p. 81—107) sont fondées sur la loi de Sievers. En ce qui concerne l'alternance *Ti̯a-*, *Tu̯a-* *au commencement de mot*, elle apparaît pour un certain nombre de formes et dans des conditions assez bien définies. Ainsi d'après Wackernagel *Altind. Gramm.* I p. 204 le pronom démonstratif *tyá-* se rencontre:

	sous la forme *tiyá-*	sous la forme *tyá-*
au commencement du vers ou après syllabe longue	41 f.	11 f.
après syllabe brève	3 f.	107 f.

La forme *tyá-* est donc régulière après voyelle brève; *tiyá-* apparaît normalement après la pause et après une syllabe longue précédente. Huit exceptions (sur 14) appartiennent au 10e maṇḍala (notoirement tardif).

Pronom personnel *tvám* au 1er maṇḍala:

	sous la forme *tuvám*	sous la forme *tvám*
au commencement du vers ou après syllabe longue	105 f.	11 f.
après syllabe brève	—	13 f.

Pronom enclitique *tva-* „maint":

	sous la forme *tuva-*	sous la forme *tva-*
après syllabe longue	6 f.	2 f.
après syllabe brève	1 f.	16 f.

Cf. encore *ibid.* les remarques à propos de *jyā́*, *jyākā́*, *jyā́yas-*, et Arnold *o. c.* p. 86 et 97.

L'action de la loi de Sievers sur le sandhi *externe* du vers védique semble donc bien établie. La conclusion que nous en tirons est aisée à concevoir:

Tout comme la loi de Sievers, le corollaire morphologique de cette loi a dû aussi agir dans le sandhi externe du vers védique.

Autrement dit:

Dans le vers védique une voyelle finale peut être allongée devant un mot commençant par une consonne simple plus syllabe brève.

Il convient de soumettre à l'examen, sous cet angle de vue, les allongements finals du RV.

Dans son travail important *Der Quantitätswechsel im Auslaute vedischer Wörter* (WZKM = Vienna Oriental Journal II, p. 53—62, 133—140, 309—318; III, p. 86—92, 151—162, 281—312) Zubatý a établi, par des chiffres exacts, que hormis quelques cas tout à fait exceptionnels, l'allongement métrique ne se rencontre que devant une initiale consonantique simple. L'autre condition, le caractère bref de la syllabe suivante, lui a échappé. Or dans la plupart des cas l'allongement a lieu dans la 6ᵉ syllabe de l'octosyllabe, et dans la 8ᵉ, 10ᵉ syllabe du dodécasyllabe (hendécasyllabe), c.-à-d. lorsqu'il s'agit d'une *brève suivie d'une autre syllabe brève*. La clausule normale du vers est — ⏑ ⏓ pour l'octosyllabe, — ⏑ — ⏑ ⏓ (— ⏑ — ⏓) pour le dodécasyllabe (hendécasyllabe).

Le tableau ci-contre, dressé en accord avec les statistiques de Zubatý, informe le lecteur sur la fréquence relative des allongements les plus importants et leur position dans le vers:

Total		Formes allongées			
		Au total	Devant groupe cons.	Devant consonne simple: En clausule	Devant consonne simple: Dans d'autres positions
1) *-ti* (3ᵉ p. sg.)	1695	1	—	1	—
2) *-tha* (2ᵉ p. plur.)	154	49	1	28	20
3) *-thana* (2ᵉ p. plur.)	19	4	—	3	1
4) *-ma* (1ʳᵉ p. plur. parf.)	98	62	1	14	47
5) *-ma* (des autres temps)	662	36	—	33	3
6) *-ta* (2ᵉ p. plur.)	716	165	—	89	76
7) *-tana* (2ᵉ p. plur.)	133	12	1	10	1
8) *-(d)hi* (2ᵉ p. sg. impérat.)	1026	56	—	31	25
9) *-a* (2ᵉ p. sg. impérat.)	1365	414	13(7)[47]	125	216
10) *-a* (1ʳᵉ p. sg. parf.)	35	4	—	2	2
11) *-tha* (2ᵉ p. sg. parf.)	166	7	—	5	2
12) *-a* (3ᵉ p. sg. parf.)	619	21	—	13	8
13) *-a* (2ᵉ p. plur. parf.)	46	7	—	3	4
14) *-ta* (3ᵉ p. sg. moyen)	327	4	—	4	—
15) *-ata* (3ᵉ p. plur. moyen)	600	2	—	2	—
16) *-sva* (2ᵉ p. sg. impérat. moyen, surtout verbes athématiques)	527	52	—	11	41
17) formes en *-tari*	11	5	—	5	—
18) *-ena* (instr. sg. *kéna, téna, yéna, svéna*)	193	28	—	—	28
19) *-ena* (instr. sg. d'autres thèmes en *-a-*)	754	28	—	27	1
20) *-asya* (gén. sg.)		2	—	2	—
21) *-a* (voc. sg.)	2948	2	—	2	—
22) *-ī* (instr. sg.)		3	—	3	—

[47] Le vers *śikṣā stotṛ́bhyo máti dhag bhágo naḥ* de II, 11, 21 est répété II, 15, 10; 16, 9; 17, 9; 18, 9; 19, 9; 20, 9.

On voit que dans plusieurs cas le rapport des formes allongées (deuxième colonne) au nombre total d'exemples (première colonne) est tellement infime qu'il est permis de compter avec des licences éphémères et sporadiques des ṛṣi. C'est surtout le cas de 1), 20), 21), 22), peut-être aussi 14) et 15). La troisième colonne prouve l'extrême rareté de la notation de la longue devant un groupe consonantique. Est exceptionnelle à cet égard la désinence *-a* de l'impératif, avec 7 exemples de *-ā* final suivi d'un groupe. Ils se comprennent à la lumière du nombre très élevé (414, soit plus de 30% du total) des formes à allongement.

Une comparaison des colonnes 4 et 5 justifie en gros l'hypothèse que le siège métrique des formes allongées est d'abord la clausule. Les exemples de la 4ᵉ colonne constituent presque toujours la majorité excepté les finale suivantes: *-ma* du parfait, *-a* et *-sva* de l'impératif, *-a* de la 2ᵉ p. plur. parf. et *-ena* de l'instrumental. Or dans la 5ᵉ colonne sont enregistrées aussi les positions métriques qui favorisent la suite *voyelle*

allongée + syllabe brève. Un but important qu'envisageait le mémoire inachevé de Zubatý c'était justement l'analyse métrique des formes allongées de la 5e colonne.

Nous nous contentons de nous arrêter à la question de la deuxième et troisième syllabes du vers védique (de n'importe quel type; v. Arnold *o. c.*, p. 109). Oldenberg (*Hymnen des Rigveda* I, p. 402 ssq.) et Wackernagel (*o. c.*, p. 312 et *Dehnungsgesetz* p. 13) ont démontré par une série d'exemples frappants qu'une voyelle brève finale occupant la deuxième place du vers s'allongeait devant une syllabe brève suivante. Ainsi les impératifs *jahi, kr̥dhi*, l'adverbe *yatra*, les instrumentaux *tena, yena* ont

la voyelle finale brève	83 f. devant syllabe longue	19 f. d. s. brève
„ „ „ longue	16 f. „ „ „	48 f. „ „ „

Au commencement du vers on trouve *sédha rājan* (X, 25, 7), mais *sédhā jánānām* (VI, 44, 9); *várdha śubhre* (VII, 15, 6), mais *várdhā samudrám* (IX, 29, 3; IX, 61, 15) et *várdhā na(ḥ) ámavat* (VIII, 75, 13); *hatá* 2 fois: *hatá vr̥trám* (I, 23, 9), mais *hatā́ makhám* (IX, 101, 13): *dhā́ta* 3 f.: *dhā́ta tokáya* (VI, 50, 7), mais *dhā́tā rayim* (III, 54, 13; VII, 39, 6); *dhiṣvá* 4 f.: *dhiṣvá vájram* (VI, 18, 9; VI, 22, 9; VI, 45, 18), mais *dhiṣvā́ śáraḥ* (II, 11, 18); *rásva* 9 f.: *rásva rátnāni* (III, 62, 4), *rásva vā́jā* (VI, 48, 4), *rásva tád yád* (VII, 16, 4), *rásva rāyáḥ* (VIII, 4, 16) et *rásva stotré* (VIII, 60, 6) — mais *rásvā ca naḥ* (I, 114, 6; VIII, 60, 11; X, 7, 7) et *rásvā pitaḥ* (I, 114, 9).

Cf. enfin IX, 97, 49—51: *abhí vāyúm, abhí mitrā́varuṇā, abhí vástrā, abhí dhenā́ḥ, abhí candrā́, abhí viśvā, abhí yéna* — mais *abhī́ náram, abhī́ na(ḥ) arṣa.*

La fréquence de la position initiale de l'impératif et de l'instrumental pronominal explique la prépondérance, pour ces catégories, de la colonne 5.

L'allongement s'est répandu en dehors des positions de clef mentionnées jusqu'ici en pénétrant même dans la 7e syllabe du dodécasyllabe (hendécasyllabe), laquelle est normalement suivie d'une syllabe longue. Ces cas ne constituent du reste qu'une forte minorité. L'allongement s'est ainsi finalement émancipé de la condition prosodique primitive (syllabe brève suivante). Mais l'analyse de ce développement est une tâche métrique plutôt que linguistique.

Il y a, de l'autre côté, une question qui intéresse vivement le linguiste: pourquoi l'allongement final n'a-t-il engagé que certains morphèmes finals? Nous est avis que les générations successives de r̥ṣi ne se sont servis de l'allongement que dans la mesure où ils pouvaient se réclamer d'un ancien modèle. Il en résultaient des filières de formes ou plutôt de morphèmes finals allongés qui prospéraient et d'autres qui tombaient en désuétude. Il faut insister ici, avec Oldenberg, sur l'activité nivelatrice

des rédacteurs du texte. Les chiffres de Zubatý prouvent la vogue très inégale des morphèmes allongés. Ici encore Homère, avec ses allongements initiaux, fournit un parallèle très frappant: il n'y a qu'un nombre limité de mots qui le subissent et le subissent dans un degré très différent.

Mais une cause importante du traitement inégal des finales vocaliques c'est que des considérations métriques se sont superposées au conditionnement purement linguistique de l'allongement, surtout en ce qui concerne la différence de traitement de —⏑⏑ et ⏑⏑⏑ (cf. plus haut p. 348). Voilà la raison du fait que la désinence *-āya* (dat. sg.) n'allonge jamais la voyelle finale, et *-asyā̆* (gén. sg.) ne se rencontre que deux fois. Ainsi s'explique aussi la différence entre la fréquence de *-mā* au parfait et la rareté relative de *-mā* des autres temps (v. le tableau synoptique). C'est que la désinence *-ma* est précédée d'une voyelle brève uniquement au parfait et dans quelques imparfaits des classes verbales II, III, V.

Il est ensuite clair que le premier membre des composés nominaux, qui revêtait la forme de thème pur, n'a pas pu influencer les *formes casuelles*, munies de désinences, en leur imposant un flottement entre finale brève et longue (p. ex. *-asyā̆, -āyā̆*), celui-ci n'étant propre qu'à un *-a-, -i-, -u-* du thème. La majorité prépondérante de morphèmes allongés sont des *désinences verbales*. Il suffit que dans un petit nombre d'exemples la double possibilité de finales brèves ou longues ait déclenché une alternance réglée par l'initiale vocalique et la quantité de la syllabe suivante, pour que (conformément à la formule p. 338) le flottement se soit répandu sur d'autres désinences verbales en devenant un principe métrique fécond.

Or il y a au moins deux formes qui semblent constituer le point de départ postulé. L'une, et la plus importante, c'est l'impératif en *-a*, qui prime tout le reste par le haut pourcentage d'allongements (plus de 30 %), de sorte que p. ex. Arnold (*Vedic Metre* p. XIII) était tenté de croire à une longue finale héritée. Ici le modèle immédiat a été fourni par les *composés* à premier membre impératif en *-á* (grec *-ε*), sujet à l'allongement morphologique dans les conditions connues: *trasá-dasyu-* „faisant trembler les ennemis", mais *radā́-vasu-* „qui ouvre (rend accessibles) les biens", ou *śíkṣā-nará-* „gratifiant les hommes de dons". L'autre source possible, mais moins probable, c'est la double quantité de *-*to, -*nto* et *-*tō, -*ntō* (ou *-*tā̆, -*ntā̆*; cf. got. *-da, -nda* supposant une longue originaire), attestée pour la 3e p. sing. et plur. du moyen.

C'est l'impératif en *-ā̆* qui est responsable des flottements de *-svā̆* et *-dhī̆*. L'expansion de l'allongement est ici due au facteur sémantique (valeur commune d'impératif). Le flottement de *-a-* dans les autres désinences du verbe personnel est par contre un fait d'analogie formelle:

-a: *-ā* = *-ma*: *-mā*, *-tha*: *-thā*, etc.

On comprend dès lors pourquoi les désinences tellement fréquentes comme -(*a*)-*ti* ou -(*a*)-*tu* ne sont presque jamais allongées (*un* exemple, sur 1695, de -*ti*): elles diffèrent de celle de l'impératif en -*a* par la valeur et par le vocalisme. A l'exception de l'impératif en -(*d*)*hi*, toutes les formes verbales à allongement comportent un -*a* final[48].

Voici des exemples dans lesquels la motivation de l'allongement de la finale -*a* (impératif), justifié par le mètre, est transparente au point de vue linguistique:

RV VI, 42, 4 *ádhvaryo prá bharā sutám*
„ VII, 20, 7 *á citra citr(i)yam bharā rayím naḥ*
„ VII, 32, 7 *á dūṇáśo bharā gáyam*
„ VII, 77, 4 *yāváya dvéṣa á bharā vásūni*

L'existence préhistorique (au moins virtuelle) de composés **bhará-suta-*, **bhará-rayi-*, **bhará-gaya-*, **bhará-vasu-* (avec allongement du 1er membre comme dans *radá-vasu-*, *śikṣā-nará-*), ne paraît guère contestable. Or entre **bhará-suta-* et *bhárā sutám* il n'y a que la différence entre un composé et le groupe syntaxique de fondation. Ce qui est essentiel, c'est que le rapport syntaxique interne des membres (verbe et complément) ne change pas.

Le point de départ morphologique est aussi clair pour la finale d'instr. sing. -*enā* : l'ancienne désinence -*ena* (*ă*!) a subi l'influence de la forme pronominale autonome instr. sing. *ená*, *enā* < *en-ā*, où *ā* est étymologique (<*ē*/*ō*)[49].

Conformément à la présente doctrine, l'allongement final ne saurait se produire que s'il y a une jonction étroite entre le mot donné et le mot suivant. Cf. la situation parallèle en grec: l'allongement initial y suppose une cohésion phonétique du mot en question avec le mot précédent (p. 283). Cela veut dire qu'en védique l'allongement ne devrait jamais apparaître devant la pause, que celle-ci soit constituée par la fin du vers ou par la césure. Or les fines remarques de Zubatý (WZKM II,p. 312-315), opposant la césure à la fin du pada et soulignant la différence de degré entre les deux coupures, ne laissent aucun doute sur le fait que devant la césure ce sont les formes à finale non allongée qui ont dû être de règle dans la période prélittéraire. A l'époque historique la césure, privée de sa force primitive, en garde encore assez pour se dis-

[48] La désinence -(*d*)*hi*, tout en étant presque deux fois plus fréquente que -*sva* (1026 : 527), n'offre qu'à peu près le même nombre de formes allongées (56 -(*d*)*hī* : 52 -*svā*). C'est qu'à cause du vocalisme final *a* le morphème -*sva* est plus sensible que -(*d*)*hi* à une influence du -*a* de l'impératif.

[49] La longue de -*i-n-ā*, -*u-n-ā* y a peut-être aussi contribué (Wackernagel-Debrunner p. 499).

tinguer de toutes les autres positions métriques (la fin du pada exceptée) par un minimum de finales allongées.

Les allongements grecs et indiens ne reposent sur aucune tendance rythmique commune ou héritée. En grec ils sont un écho lointain et indirect des contractions indo-européennes. En védique ils reflètent un corollaire morphologique de la loi de Sievers. Mais leur rapprochement est instructif. On observe comment certain procédés morphologiques concernant deux membres autonomes (composés) sont introduits dans les structures *membre synsémantique* (*préfixe*, *redoublement*) + *membre autonome* (*thème*). On voit de l'autre côté comment ces procédés, devenus obsolètes dans la langue courante peuvent, en changeant de fonction, survivre dans le mètre. Et inversement, comment l'analyse correcte du mètre permet de reconstruire certains traits linguistiques disparus.

La versification védique, ainsi que celle d'Homère, recourt à une transposition métrique du sandhi prélittéraire propre aux composés. Celui-ci devient un sandhi poétique, admissible entre les mots formant partie d'un seul et même hémistiche.

APPENDICE

CHAPITRE X. LES ALTERNANCES CONSONANTIQUES EN INDO-EUROPÉEN

§ 45. Les occlusives labiovélaires

Le problème des séries gutturales a de tout temps occupé une place centrale dans la phonétique comparée du consonantisme indo-européen. La tendance à projeter dans la langue-mère toutes les différences, à première vue irréductibles, entre les langues historiques, a conduit au schéma triparti: *(pré)palatales*, *vélaires* et *labiovélaires* — lequel permet de déduire, d'une façon non ambiguë, l'état des langues historiques individuelles:

	indo-eur.	langues satem	langues centum
palatales	*k̂*	*k̂*	*k*
vélaires	*k*	*k*	*k*
labiovélaires	q^u	*k*	q^u

Mais le fait 1) qu'*aucune* langue historique n'a conservé les trois articulations, 2) que la conservation de la distinction entre les palatales et les vélaires suffit toujours pour faire disparaître les labiovélaires, 3) et que, vice versa, l'existence simultanéee des vélaires et des labiovélaires entraîne la suppression de la série palatale — est un argument d'un poids exceptionnel en faveur d'un système primitif *biparti*, et non triparti, de consonnes gutturales. C'est évidemment l'état satem *où* l'état centum qui reflète d'une manière *directe* l'état indo-européen, l'autre en représente une transformation [1].

On peut donc grouper les essais limitant à deux membres le schéma ci-dessus de gutturales indo-européennes en:

1) Théories *centum* admettant l'existence indo-européenne de vélaires et de labiovélaires. Les palatales des langues satem proviendraient d'une palatalisation partielle (devant *e*, *i*, *i̯*) de la série vélaire. D'autre part, les labiovélaires y auraient disparu en coïncidant avec les vélaires (cf.

[1] La troisième hypothèse, l'existence en indo-européen des palatales et des labiovélaires à l'exclusion des vélaires, est trop artificielle pour arrêter l'attention. Sans la contre-partie d'une série vélaire *k* on ne conçoit ni le *caractère phonologique* de l'appendice labiovélaire de q^u ni celui de la palatalité de *k̂*. De l'autre côté, autant qu'il s'agit de traits *phonétiques* (non pertinents), les opinions formulées là-dessus nous semblent oiseuses.

surtout Hirt, *Indogerm. Gramm.* I, 233 sq., V. Georgiev *Indoevropejskitě guturali*, 1932 (Annuaire de l'Université de Sofia XXVIII, 6).

2) Théories *satem* partant de la primordialité des séries palatale et vélaire. Les labiovélaires des langues centum seraient le résultat d'une labialisation partielle de la série vélaire. La série palatale s'y serait identifiée avec les vélaires (Möller Beitr. VII, 482; Kluge *Urgermanisch*[3], 1913, p. 63; Reichelt IF XL, p. 40—80; l'auteur de ces lignes *Et. indo-eur.* p. 1—26; Sommerfelt *Les consonnes vélarisées de l'irlandais* p. 279).

Les explications du type a) se contentaient de parallèles tirées de la phonétique générale. La palatalisation des vélaires *k*, *g(h)* devant *e*, *i*, *i̯* est en effet un phénomène phonétique très répandu. Suivant la méthode traditionnelle il suffit de démontrer, sur des exemples résiduaires isolés, une ancienne alternance *k̂e*, *k̂i* : *ko*, *ku*, *kT* en attribuant son élimination ultérieure aux facteurs morphologiques: l'introduction „analogique" de *k̂* devant *o*, *u*, *T*.

Le raisonnement ci-dessus est d'abord fautif au point de vue phonologique. Les variantes combinatoires *k*, *g(h)* ont eu beau exister devant un vocalisme palatal, la tâche consiste d'abord à montrer de quelle façon elles sont devenues des *phonèmes autonomes*. La phonémisation des variantes n'aurait pu s'effectuer que grâce à la disparition de la série labiovélaire:

$$\begin{matrix} \hat{k}e & \hat{k}i & ko & > \hat{k}e & \hat{k}i \\ q^ue & q^ui & q^uo & ke & ki \end{matrix} \Big\} ko$$

S'opposant aux vélaires nouvelles *k(e)*, *k(i)*, provenant de $q^u(e)$, $q^u(i)$ les variantes combinatoires *k̂(i)*, *k̂(e)* auraient avancé au rang de phonèmes.

L'introduction de *k̂* devant *o*, *u* et consonne ne présenterait aucune difficulté une fois que celui-ci est devenu, suivant la langue, une sifflante ou une chuintante tolérée devant n'importe quel phonème.

Mais ce qui constitue la difficulté *essentielle*, c'est l'existence, devant *o*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*, consonne, des palatales *k̂*, *ĝ(h)* dans des racines ou mots, *où elles n'auraient aucunement pu pénétrer par voie morphologique, à l'époque dialectale.* P. ex. **eĝhō̆(m)* „moi", **ĝhu̯ēr-* „bête féroce", **k̂u̯eit* „luire, être blanc", **k̂(u)u̯on-* „chien", **k̂m̥tó-* „cent", **k̂lei* „s'appuyer", **k̂leu* „entendre", **k̂sei* „habiter", **ek̂u̯os* „cheval", **dek̂m̥* „dix", **dek̂si/o-* „habile, droit", **tek̂son-* „charpentier", **r̥k̂so-* „ours", **su̯ek̂s* „six", **ok̂tō(u)* „huit", etc. etc.

C'est à notre avis une difficulté qu'on ne saurait tourner qu'en faisant remonter la genèse des palatales à l'époque de l'existence de *e*, *o*, c.-à-d. en l'attribuant à la communauté indo-européenne. Car s'il y a un changement phonétique dont le caractère indo-européen semble indubitable et

garanti par l'accord de toutes les langues historiques, c'est la chute et la vocalisation des voyelles affaiblies $_e$, $_o$. Expliquer la palatalité du $\hat{k}$ de *$o\hat{k}t\acute{o}u$ par une voyelle palatale $_e$ disparue (< *$o\hat{k}_e t\acute{o}u$) équivaut donc à plaider l'origine *antédialectale* de $\hat{k}$, $\hat{g}$, $\hat{g}h$.

En laissant là les palatales, dont l'origine *indo-européenne* et l'assibilation dialectale vont nous occuper plus loin, examinons à présent l'éventualité b). Il y a les mêmes deux problèmes de la genèse phonologique (des labiovélaires cette fois) et des possibilités de leur emploi.

Or on peut expliquer l'apparition de la série labiovélaire en supposant l'existence primitive des séries palatale et vélaire et leur identification partielle subséquente. Soit:

$$\begin{matrix} \hat{k}e & \hat{k}i & \hat{k}o & \hat{k}u & \hat{k}T \\ ke & ki & ko & ku & kT \end{matrix} > \begin{matrix} \hat{k}e & \hat{k}i \\ ke & ki \end{matrix} \Big\} ko \;\; ku \;\; kT$$

Les sons $\hat{k}$ perdent leur palatalité devant o, u, T ou, autrement dit, il y a coïncidence de $\hat{k}$ et k devant o, u, T. La palatalité de $\hat{k}$ devant e, i devient une marque non-phonologique, combinatoire, due au vocalisme suivant. Au point de vue phonologique $\hat{k}e$, $\hat{k}i$ sont perçus comme appartenant à ko, ku, kT, tandis que ke, ki deviennent les membres marqués de l'opposition. Ensuite, ke, ki coïncident avec $k\underset{\frown}{u}e$, $k\underset{\frown}{u}i$ en devenant $q^{u}e$, $q^{u}i$ (d'où aussi $k\underset{\frown}{u}o > q^{u}o$)[2]. Cette seconde phase est une conséquence du caractère *marqué* de $k(e)$, $k(i)$. Son caractère vélaire est accentué par l'arrondissement des lèvres accompagnant d'une manière quasi automatique l'articulation de la partie postérieure de la langue. Le schéma auquel aboutissent les langues centum est donc:

ke ki (articulation prépalatale à titre de variante combinatoire)	ko	ku kT
$q^{u}e$ $q^{u}i$	$q^{u}o$	

Il en résulte des alternances entre q^{u} et k qui sont saisissables et non pas hypothétiques comme les prétendues alternances $k:\hat{k}$ des langues

[2] Cette étape étant postérieure à la genèse phonologique des labiovélaires, le traitement de $k\underset{\frown}{u}$, $\hat{k}\underset{\frown}{u}$, etc., n'est pas toujours le même dans les langues centum individuelles. Dans (π)πᾱσασθαι ou ἵππος il y a une géminée dont on ne trouve pas trace dans les autres langues centum.

Les formes got. *afƕapjan*, *ƕapjan*, m.-h.-a. *quast* „buisson", βόστρυχος „jeune pousse, feuillage" (sl. *gvozdъ* „bois") — autant de témoins contre l'hypothèse d'une simplification $k\underset{\frown}{u}$ (antévocalique) > k se réclamant de grec κοῖται, κίσσα: lit. *kviečiù* (mais cf. v. ind. *kéta-* „volonté, invitation"), καπνός : lat. *vapor*, lat. *caseus*: v. sl. *kvasъ* (tandis que le *c* de lat. *canis* est un ancien $\hat{k}$). Il faut se résigner à la possibilité de variantes $gh : gh\underset{\frown}{u}$ etc. (Solmsen *Untersuchungen* p. 196, Hirt IF XVII, p. 389 ssq.) — sans parler de formes à dissimilation comme λύκος, ὑγιής, βουκόλος, etc.

satem. Dans les langues centum les labiovélaires n'existent ni devant u ni devant consonne: elles y sont limitées à la position devant e, i et devant o alternant avec e[3]. C'est notamment l'alternance $q^{u}e$, $q^{u}o : kT$, qui est bien attestée. Dans kT il ne s'agit point d'une perte de la labialisation, mais de la *conservation de l'ancienne vélaire*.

Exemples: lat. *agnus*: ἀμνός; *ascia* < **acsia* cf. got. *aqizi*; *coxi*, *coctus*: *coquo*; *fixi*, *fictus*, ombrien *fiktu* „figito" : *figo*, v. lat. *fivo*; *farcio* : *frequens*; *glans*: βάλανος; *gravis*: βαρύς; *elixum*, *lixa* : *liquor*; *(re)lictus* : *(re)linquo*; *deliciae* : *laqueus*; *migro*: ἀμείβω; *nix*, ombrien *ninctu* „ninguito" : *nivem*, *ninguere*; *nixus*, *nictare* : *coniveo*; *quin(c)tus* : *quinque*; *socius* : *sequor*; *insectiones* „narrationes", *insexit* „dixerit", *signum* : *inseque*; *-stinxi*, *-stinctus*, ombrien *anstintu* „distinguito" : *-stinguere*; *unxi*, *unctus* : *unguo*; *vōx* : ὄψ (d'après ὀπός etc.);

got. *ahjan* „νομίζειν"; v.-h.-a. *ahton* < **oq*^{u}; germ. **figjō* (cf. part. v. ang. *á-fizen*) < **peq*^{u} „cuire"; v.-h.-a. *nuohturn* „à jeun": νήφω (νᾱφω); v. norr. *seggr*, v.-h.-a. *bein-segga*, cf. lat. *socius* mais *sequor*; v.-h.-a. *giwahinnen* (< **wahnjan*) : **u̯eq*^{u} (ἔπος etc.);

celt.: gall. *oen* en face de ἀμνός; v. irl. (*nigid*), *necht*: gr. χέρνιψ; v. irl. *nocht*, gall. *naqaps*, lat. *nudus* < **nog*^{u}*edhos*;

grec: ἀξίνη en face de got. *aqizi*; ἀοσσέω, cf. lat. *socius* : *sequor*; ἄτρακτος: *torqueo*; ζάει·βινεῖ (Hés.) : **g*$^{(u)}$*i̯ā*; ζώω : βίος; ἴξ, ἰκός „ver qui attaque la vigne" et ἴψ, ἰπός „ver qui ronge la corne de l'axe, le bois de la vigne", remontent à ἴξ, ἰπός; (προ)ίξ „don", (προ)ίκτης „mendiant": αἰτέω „demander, prier", got. *aíhtron*; ἰκμάς „humidité", ἶξαι·διηθῆσαι <**seiq*^{u}, cf. v. angl. *séon*, part. pass. *siwen* „dégoutter"; λάζομαι „prendre": λαβεῖν; λίσσωμεν· ἐάσωμεν (Hés.) : λείπω; νίζω, ἀνιγρόν·ἀκάθαρτον : χέρνιψ(d'après χέρνιβος etc.); ὄσσε, ὄκταλλος (béotien), Πολύοκτος: ὤψ (d'après ὠπός etc.), ὄπωπα; ἐνίσσω „blâmer, châtier": ἐνιπή „reproche, punition"; ὄσσα „voix": (Ϝ)έπος; πέσσω : *coquo*; σκάζω „boiter": σκαμβός „courbé, tordu"; στίζω : lat. *-stinguo*, *-stinxi*, *-stinctus*; ἄφικτον· ἀκάθαρτον : φοῖβος „clair, brillant"[4].

Dans quelle mesure faut-il postuler l'existence des labiovélaires en dehors des positions $q^{u}(e, i, o)$, surtout devant consonne? Il est clair que le changement des labiovélaires en labiales, survenu en grec, en osco-ombrien ou en celtique, a rendu possible leur introduction, en tant que

[3] Seulement dans la mesure où il s'agit d'alternances vivantes, cf. de l'autre part v.-h.-a. *hals* „cou" de la racine verbale **q*^{u}*el* (germ. **hwel*) — ou v.-h.-a. *kalb* „veau" en face de grec ἀδελφός; v.-h.-a. *kara* (*chara*) „plainte" mais *quëran* „gémir", etc.

Pour ce qui est des témoignages historiques, nous renvoyons le lecteur aux *Et. indo-eur.* p. 5—6, 10—12.

[4] La forme redoublé **q*^{u}*eklo-* „roue" illustre le mieux l'alternance $q^{u}e : kT$ des langues centum.

consonnes labiales, en position antéconsonantique. Les formes *κάτοπτρον*, *νίπτρον* en face de *ὄσσε*, *νίζω*, représentent des types plus récents bâtis sur des formes-bases à labiale (π, β, $\varphi < q^u, g^u, gh^u$).

En latin et surtout en germanique, où les labiovélaires ont dans une large mesure conservé leur ancien aspect (lat. *qu*, *gu*; germ. *hw*, *kw*, *gw*), elles n'apparaissent jamais devant consonne [5]. Mais p. ex. en grec le changement $q^u(e, i, o) > \pi$ a entraîné la possibilité de π à la place de $\varkappa$ (alternant avec q^u) devant consonne. Cf. le schéma:

$$\begin{array}{ccc} \varkappa\varepsilon/\varkappa o & & q^u e/q^u o \\ & \searrow\ \swarrow & \\ & \varkappa T & \end{array}$$

$q^u(e, o) > \pi$ déclenche la proportion $\varkappa\varepsilon/\varkappa o : \varkappa T = \pi\varepsilon/\pi o : \pi T$.

Dans les dialectes, autres que l'éolien, qui palatalisent $q^u(e, i)$, $g^u(e, i)$, $gh^u(e, i)$ en τ, δ, ϑ, le schéma de détermination est:

$$\begin{array}{ccc} \varkappa o \quad q^u o & & \tau o \quad q^u o \\ \searrow\ \swarrow & \text{et} & \searrow\ \swarrow \\ \varkappa T & & \tau\varepsilon \end{array}$$

D'où, après la labialisation, $\tau o : \tau\varepsilon = \pi o : \pi\varepsilon$, c.-à-d. l'évincement des reflets dentaux par les reflets labiaux. Ceci rend compte de la rareté relative et surtout de l'improductivité apophonique des formes à dentale.

Il y a tout de même la question de savoir si l'introduction devant consonne (surtout initiale) de *p*, *b* provenant de q^u, g^u est reconciliable avec les procédés morphologiques, notamment apophoniques, étant à la disposition des langues individuelles. Il est vrai que p. ex. lat. *brūtus* (forme dialectale), grec *βρύχω* = slave *gryzǫ*, grec *βρίθω*, *πρῖ-* (= v. ind. *krī-*) dans *πρίασθαι* alternent suivant § 13 avec les formes *$g(^u)$eru-*, *$g(^u)$eri-*, *$q(^u)$eri-*, dont la labialisation serait légitime. De même *βρέφος* doit sa labiovélaire à la forme *$^*g^u$erbh* attestée par sl. **žerbę*. Les labiales de *θεπτανός·ἁπτόμενος*, *τέφρᾱ*, *μνᾱ́ομαι*, remontent à **dhegh^u*, **βένα*, cf. béotien *βανᾱ́*, v. irl. *ben*, gén. *mná*. La racine de grec *ἔβην* doit peut-être sa labiovélaire à *$^*g^u$m̥* (<*g^uem*) coïncidant avec le degré faible de *$^*g^u$ā*.

Mais il semble que la pénétration des labiovélaires en position antéconsonantique soit antérieure à leur changement en labiales. Dans les textes grecs égéens en écriture linéaire *B*, déchiffrés par Ventris et Chadwick, les syllabes à labiovélaire sont rendues par des signes spéciaux, p. ex. dans *à-to-po-qo* = **ἀρτοπόπος* > *ἀρτοκόπος*, *qo-u-ko-ro* = *βουκόλοι*,

[5] Le cas contraire, l'apparition (devant *e*, *i*) de vélaires à la place de labiovélaires (*Et. indo-eur.* p. 17—18) n'est qu'une conséquence naturelle de l'alternance $q^u e : ko : kT$. On a *ke* à la place de $q^u e$ quand les formes à degré normal ont été refaites en partant de *ko*, *kT*.

e-qe-ta-i = *ἑπέταις*, *i-qo-io* = *ἵπποιο*, *i-qi-a* = *ἱππίαι*, *re-qo-me-no* = *λειπόμενος*, *qe* = *τε*, *qe-to-ro-po-pi* = **τετράποδφι* (*τετράποσι*), etc. Or on trouve en même temps *ai-ti-jo-qo* = *Αἰθίοψ* ou *qi-ri-ja-to* = (*ἐ*)*πρίατο*. La possibilité d'un développement *phonétique* des groupes $q^u r$, $q^u l$, $g^u r$, etc., était donnée par la „syncope" -*TR̥o*- > *TRo*- dans les formes redoublées et composées (v. § 19). Ainsi p. ex. -*g^ur̥ə̯o*- „qui dévore" > **-g^ur̥o*- > **-g^uro*- des langues centum correspondant à v. ind. -*gra*-. Ces groupes médians ont probablement préparé le chemin aux groupes initiaux „analogiques" du type $q^u R$- remplaçant *kR*-, p. ex. **q^uremno*- pour **kremno*- bâti sur **q^uer* „couper" (dans irl. *crann*, gall. *prenn* „(souche d')arbre").

Il y a encore d'autres cas où l'on s'achoppe à des difficultés [6]:

Labiovélaire devant *ā*: gall. *pas* (<**q^uāsto*-), v. angl. *hwósta*, v. ind. *kās*-, lit. *kósiu*, v. slave *kašljь*; grec *βῆσσα*, dor. *βᾶσσα* „vallon, défilé", v. irl. *báidim* „plonger", v. ind. *gādhá*- „bas-fond, gué"; devant *r̥*: celtique **q^urmi*- (irl. *cruim*, gall. *pryf*), v. ind. *kŕ̥mi*-, persan *kirm*, lit. *kirmìs*; devant consonne: grec *νεφρός*, prénest. *nefrōnes*, v.-h.-a. *nioro* < **negh^{u}ro(n)*- (apparenté à *ἀδήν*? Boisacq s. v.); lat. *febris* < **dhegh^u*; grec *ἀμνός*, lat. *agnus* (et *avillus*), celt. **ognos* (v. irl. *úan*, gall. *oen*), v. slave *jagnę*; le grec suppose $\mu < \beta < g^u$ (s'agit-il d'un ancien thème en -*n*- disparu **ag^{u}en*-?).

Les exemples à labiovélaire + *ā*, *ō* sont frappants. Ils nous font penser à la possibilité que la labialisation des vélaires a précédé la coïncidence $e = o$ devant $ə_{2,4}$, $ə_3$ [7]. La distinction entre la vélaire et la labiovélaire continuerait ainsi, indirectement, l'opposition entre le vocalisme antérieur *e* et le vocalisme postérieur *o* identifiés devant la „laryngale" ($ə_{2,4}$; $ə_3$). Qu'on compare:

$\bar{a} < e + ə_{2,4}$ ($\bar{o} < e + ə_3$)	$\bar{a} < o + ə_{2,4}$
q^uās „tousser"	*kā* „désirer, aimer" (v. ind. *kā́yamāna*-, *kā́ma*-, lat. *cārus*, lette *kārs* „lascif"
g^uā „aller"	*kāu̯(e)lā* et *kūlā* „hernie" (ionien *κήλη*, v.-h.-a. *hôla*, slave *kyla*)
g^uāi̯ „luire, être clair" (grec	*kāp* (dor. *κᾶπος* „jardin", v.-h.-a.

[6] On ne peut pas espérer trouver intacte une alternance préhistorique $kT : q^u e/i$, si l'alternance dialectale grecque $\pi o : \tau\varepsilon/\iota$, de beaucoup plus récente, ne présente à l'état historique que des débris (il n'en reste presque rien dans le système flexionnel, la langue ayant le plus souvent généralisé la labiale, v. ci-dessus).

Nous nous bornons aux exemples sûrs, laissant de côté les étymologies basées sur des rapprochements de deux langues comme lat. *quālum*, *quăsillum*: slave *košь*, ou germ. **hwala*- „baleine" (v. pruss. *kalis*): lat. *squalus*.

[7] D'où $a < o(ə_{2,4})$, $o < o(ə_3)$ dans les langues du Sud (§ 19).

φαιδρός, *φαιός*, lit. *giẽdras* etc.)	*huoba* „charrue de terre“, alb. *kopšte* „jardin“)
g^u*ādh* „plonger“	*gā* „chanter“ (v. ind. *gā́yati* et *gāti*, dor. *γᾶρυς* „voix“, sl. *gają*, lit. *giedu*)

Si cette hypothèse est valable, la labialisation des vélaires ou, en d'autres termes, la division en dialectes centum et dialectes satem aurait eu lieu *avant* la coïncidence $e = o$ (devant ə$_{2,4}$; ə$_3$), et serait par conséquent antérieure au passage $o > a$ (devant ə$_{2,4}$) propre aux langues méridionales de l'Europe (§ 19). Le traitement des gutturales serait le phénomène dialectal le plus ancien qui fût à la portée de notre reconstruction.

Il ne faut pas pourtant fermer les yeux au fait que la liste ci-contre repose sur une pétition de principe: les labiovélaires sont censées s'expliquer par un vocalisme antérieur (*e*), et en même temps la voyelle *ā* est interprétée comme une continuation de *e* ou *o* (+ ə$_{2,4}$), suivant qu'elle est précédée d'une labiovélaire ou d'une vélaire pure.

Quant à la labiovélaire de *g^u*ou-* „boeuf“, nous ne croyons pas nécessaire de revenir sur l'avis exprimé *Et. indo-eur.* p. 16. La labiovélaire des langues centum provient de *g* + *u̯*, étant phonétique aux cas faibles, au moins à l'instr. et au dat. sing. La comparaison de v. ind. *d(i)yáuḥ*, instr. *divā́*, dat. *divé*, gén. *dyóḥ*, loc. *dyávi* (formes casuelles les plus fréquentes et par conséquent typiques) nous fait poser pour **gou-* un ancien paradigme: **gṓus*, instr. **gu̯ḗ*, dat. **gu̯éi*, gén. **góus* (ou **gu̯és*), loc. **góu̯i* (ou **gu̯í*). Les cas forts **gṓus*, **gṓm*, **góu̯es*, **góu̯n̥s*, **góu̯ō* (nom.-acc. duel) ne prêtent lieu à aucune observation.

En indo-iranien, le degré fort de v. ind. instr. *gávā*, dat. *gáve* (peut-être aussi de *góḥ* et *gávi*) n'est pas plus surprenant que celui de *nárā*, *náre*, *náraḥ*, *nári*.

Dans les langues centum, une fois que s'y est constituée la série labiovélaire, le g^u de *g^uḗ, *g^uéi (*g^ués, *g^uí) s'est imposé aux formes fortes: *g^uṓus, *g^uṓm, *g^uóu̯es, *g^uóu̯n̥s, *g^uóu̯ō. Ensuite, tout comme en indo-iranien, on a généralisé le degré plein (*g^uḗ > *g^uóu̯ē etc.)[8].

Le *φ* de *φθίνω*, *φθόνος*, *φθείρω* pose un problème à part, étant lié à la question des groupes initiaux du type *ks*, *k̂s* (*kp*, *k̂p*), v. ci-dessous.

[8] Suivant Schwyzer *Griech. Gramm.*² I, p. 298, **gou-* fait partie de grec *πρέσβυς* et de v. ind. *puro-gavá-* „boeuf allant en tête“. M. Fraenkel (Glotta XXXII, 1952, p. 17) y voit une racine *gu-* „aller“, attestée par *ádhri-gu-* „qu'on ne peut arrêter, irrésistible“, *vanar-gú-* „vivant au bois“, *javá-* „se hâtant, pressé“, lit. *žmogùs*. Le *β* de *πρέσβυς* (< *g* + *u̯*) serait comparable à *g* + *u̯* dans *ἑκατόμβη*, v. ind. *śatagvá-*.

Il est en tout cas clair que la solution b), qui est aussi la nôtre, peut s'en rapporter à des alternances attestées dans les langues historiques, surtout en latin, qui a maintenu l'ancien caractère des labiovélaires, tandis que la solution a) ne saurait s'appuyer sur un argument de ce genre. En deuxième lieu les exceptions qu'on vient de citer, inexplicables pour le moment, sont de beaucoup moins nombreuses que celles qu'entraîne la solution a).

Il faut y ajouter un argument d'ordre général. En faisant remonter les labiovélaires à l'indo-européen on lui attribue l'opposition entre q^u, g^u, gh^u, et *ku̯*, *gu̯*, *ghu̯* laquelle abolie dans les langues centum, a subsisté dans les langues satem sous la forme *k*, *g*, *gh* : *ku̯*, *gu̯*, *ghu̯*. Mais le rapport *ku̯* : q^u est celui d'un groupe à un „composé“ ou une „diphtongue“ consonantique. Une coïncidence de q^u et *ku̯* dans les langues centum n'aurait pu s'accomplir qu'en faveur de *ku̯*, sur lequel q^u était fondé et qui s'appuyait sur les autres groupes en *u̯* (*tu̯*, *su̯*...). Or quelle qu'ait été la réalisation du phonème provenant de cette identification, il n'est guère douteux qu'au point de vue phonologique *ƕ*, *q* gotiques ou *qu* latin étaient des phonèmes *simples*, ce que prouve aussi bien l'écriture gotique que le mètre latin (p. ex. *equi* = ◡ —).

En adoptant notre explication (*ke* > $q^u e$ et *ku̯* > q^u) on tourne cette difficulté: le groupe *ku̯(e)* coïncidant avec *k(e)* en un phonème nouveau q^u devient lui-même monophonématique. La coïncidence du phonème simple et du groupe fournit un „composé“ ou une „diphtongue“ consonantique, occupant une place intermédiaire entre les deux.

La conclusion paraît s'imposer que les labiovélaires, étant d'origine dialectale (centum), représentent la plus récente des trois séries gutturales. Sans désavouer la transcription q^u, g^u, gh^u, laquelle a l'avantage de signaler que la vélaire pure de l'indo-européen apparaît dans les langues centum sous forme labialisée, nous ne pouvons attribuer, à la langue-mère, que les deux séries des palatales et des vélaires. Le phonétisme satem n'est pas pour cela plus archaïque que celui des langues centum. Si celles-ci ont labialisé les vélaires, dans le groupe satem les palatales ont subi l'assibilation. Mais ce qui est essentiel, c'est que les langues satem ont conservé les anciennes distinctions. Le **k(e)* de v. ind. *catvā́raḥ*, le **ku̯* de *pakvá-* et le **k̂u̯* de *áśva-* (*c*, *kv*, *śv*) revêtent dans les langues centum une forme unique: q^u (*πίσυρες*, *πέπων*, *ἵππος*). A cet égard les faits des langues centum s'éclairent à l'aide des langues satem, et non inversement.

Il résulte de ce qui précède qu'il ne faut pas accepter les labiovélaires comme une donnée indo-européenne dont on étudie l'évolution ultérieure dans les langues individuelles, mais comme un fait *dialectal*[9]. Il faut

[9] Les langues centum ont fait coïncider *ko*, *ku*, *kT* avec *k̂o*, *k̂u*, *k̂T* pour ensuite identifier l'archiphonème *k* avec *k̂(e)*, *k̂(i)* et non avec *k(e)*, *k(i)*. Mais

rendre compte, par des raisons soit phonétiques soit morphologiques, de toutes les labiovélaires apparaissant dans les langues centum. Cela signifie le retour à la position de Kluge et Möller.

Beaucoup d'opinions avaient été formées sur les groupes grecs κτ-, χθ-, φθ-, avant que M. Benveniste (BSL XXXVIII, p. 139-147; bibliographie *ibid.* p. 139 note), reprenant à son insu une idée de A. Cuny, ait donné à la recherche un sens nouveau. Il s'agit selon lui non de groupes mais de phonèmes élémentaires, d'un *type spécial de gutturales affriquées.* Ce ne seraient pas des affriquées à composants homogènes (comme *pf, ts, kx*...) mais plutôt des complexes qu'on serait tenté d'appeler des „diphtongues consonantiques". Si une marque phonématique est comparable à un morphème synsémantique (= non autonome), le rapport *p* : *b* = *t* : *d* (corrélation) correspond à la dérivation (p. ex. *chercher* : *chercheur* = *trouver* : *trouveur*, etc.). D'autre part, une combinaison étroite de phonèmes consonantiques comme l'était *ks, ghs*, etc., en grec et en indien[10], est comparable, tout comme une diphtongue, à un *composé* (v. *Recherches structurales*, 1949, p. 57) bâti sur un „groupe syntaxique" libre (*sk, sgh*, etc.) moyennant une inversion de termes. La nature spécifique des „composés" *ks, ghs*, etc., consiste justement en ceci qu'ils sont les seuls qui dans les langues indo-européennes historiques offrent un renversement de l'ordre normal de termes, lequel est à l'initiale s + occlusive + sonante (dans les groupes initiaux dichotomes: *s* + occlusive, *s* + sonante, occlusive + sonante). Les composés *ks, ghs*, etc., sont donc motivés par les groupes *sk, sgh*, etc., d'où le rapport de fondement suivant:

groupes	$s\hat{k}$	$s\hat{g}h$	*sk*	*sgh*
composés	$\hat{k}s$	$\hat{g}hs$	*ks*	*ghs*

La transcription employée par M. Benveniste: k^s, gh^s, etc., met bien en relief l'élément constitutif et l'élément accessoire du complexe, tout comme p. ex. celle de diphtongues e^i, o^i, laquelle permet de distinguer les éléments syllabique et non syllabique de la diphtongue.

Le passage centum de $\hat{k}e/i : ke/i$ en $ke/i : q^ue/i$ a envahi aussi les „composés" $\hat{k}^s : k^s$ (> $k^s : q^{us}$), $\hat{g}h^s : gh^s$ (> $gh^s : gh^{us}$), p. ex. χθών : φθίνω.

on n'a pas le droit de parler ici d'une véritable *mutation* au sens prêté à ce terme dans Lingua I, 1947, p. 85 (note). Bien qu'une *corrélation* préhistorique entre *k* et q^u soit encore transparente dans le groupe centum, aucune trace d'une *alternance* $\hat{k} : k$ n'est plus démontrable dans les langues satem. Il paraît bien que celle-ci se soit effacée dès l'époque *antédialectale.*

[10] „Certaines descriptions du groupe *kṣ* (faites par les grammairiens hindous) donnent à penser que c'était, en fait, une affriquée unitaire" (A. Minard BSL L 2, 1954, p. 58, compte rendu de W. S. Allen *Phonetics in Ancient India*).

S'ils avaient été de véritables *groupes*, la différence entre l'ancienne palatale et l'ancienne vélaire aurait été supprimée devant la consonne suivante (*s*). Les labiovélaires de grec φθείρω, φθίνω ne contredisent donc point la règle générale selon laquelle leur porte d'entrée dans la langue était constituée par un vocalisme palatal suivant (*e, i*).

Le véritable intérêt du problème ne commence que lorsqu'on tâche d'élucider la correspondance v. ind. *ṣ* (< *s*) = grec τ(θ).

C'est surtout en grec, où devant voyelle ou sonante un *s* initial ne se maintient pas, que les groupes initiaux du type *ks, ps*, etc., semblent avoir été perçus comme des phonèmes composites, à savoir comme des occlusives (*k, p*, etc.) munies d'une marque phonologique réalisée par la sifflante, donc comme des espèces d'affriquées ($\hat{k}^s$, k^s, $\hat{g}h^s$, gh^s). Simultanément avec le changement de l'opposition $\hat{k}e$, $\hat{k}i$: *ke, ki* en *ke, ki* : q^ue, q^ui le rapport des „affriquées" correspondantes $\hat{k}^se$, $\hat{k}^si$: k^se, k^si est devenu k^se, k^si : $q^{us}e$, $q^{us}i$, tandis que $\hat{k}^s$ s'est durci devant *o, u*, consonne, et en fin de mot. Les sonores aspirées ont suivi le même développement ($\hat{g}h^se$, $\hat{g}h^si$: gh^se, gh^si > gh^se, gh^si : $gh^{us}e$, $gh^{us}i$).

Le passage subséquent k^se, k^si, gh^se, gh^si à *kte, kti, ghte* (*ghdhe*), *ghti* (*ghdhi*) a été accompagné du changement simultané de ($q^{us}e$, $q^{us}i$), $gh^{us}e$, $gh^{us}i$ en (*pte, pti*), *bhte* (*bhdhe*), *bhti* (*bhdhi*), la marque phonologique ^{s} (affrication) s'émancipant en un phonème autonome. Ainsi κτίσις, χθών, ἰχθῦς (χθών : lit. *žẽmė* = ἰχθῦς : lit. *žuvìs*), de l'autre côté φθίνω, φθείρω.

A une date préhistorique les affriquées du type $\hat{k}^s$, $\hat{g}h^s$ avaient coïncidé avec les groupes *ki̯, ghi̯*[11], lesquels par conséquent aboutissent aussi à *kt*, *ght* (*ghdh*), grec κτ, χθ, p. ex. ἰκτῖνος, χθές.

L'étymologie χθών < **dhĝhōm* proposée par M. Kretschmer (Glotta XX, p. 66 sq.) est contestée par M. Benveniste (*o. c.*).

Devant voyelle postérieure ou devant consonne les „affriquées" k^s, gh^s, et $\hat{k}^s$, $\hat{g}h^s$ durcis sont continués par *ks* (grec ξ). Donc:

χ (vélaire): φ (labiovélaire) = ξ : φθ. Cf. ξυρόν = v. ind. *kṣurá-* „rasoir" en face de φθίνω.

Les groupes *ki̯, ghi̯* (vélaire + *i̯*) subissent le traitement normal (> σσ).

Parmi les exceptions il faut d'abord mentionner v. ind. *kṣaṇóti*, v. perse *axšata* en face de grec κτείνω. Il peut s'agir d'un élargissement en *n* de la racine **k̂es* „couper", cf. le même élargissement dans **ks-en*- „gratter":

**kes* (v. sl. *česati*): **ks-en* (ξαίνω) = **k̂es* (v. ind. *śas*): **k̂s-en* (*kṣaṇóti*, κτείνω).

Il est vrai qu'à cause de perse *axšata-* on est plutôt enclin à faire remonter *kṣaṇóti* à **ksen* avec *k* vélaire, mais l'existence, en v. iranien,

[11] L'affrication ^{s} et *i̯* s'identifiant en un son comparable à *ś* du sanscrit et du polonais, ou au *ich*-Laut (= *j* sourd) de l'allemand.

de *xš* inorganiques (p. ex. *xšnā* „connaître") n'est point douteuse. D'autre part, comme on n'a guère *πτ*- parallèle à *φθ*-, *ϰτ*- pourrait passer pour le reflet phonétique de k^s devant vocalisme palatal.

A l'intérieur du mot le *ϰτ* de *τέϰτων* et *ἄρϰτος* continuent *k̂se/o* des verbes respectifs (**tek̂seti*; **rek̂seti*, v. Benveniste *o. c.*, p. 146). Mais en position antéconsonantique *k̂s* est indirectement attesté par *τέχνη* < **tek̂snā* formé comme *ποίμνη*, *στρωμνή*. A la fin de mot on a aussi régulièrement *ἕξ* < **su̯ek̂s*.

Certaines exceptions à la règle *k̂s* interne > *ϰτ* s'expliquent par la coupe morphologique divisant *k̂* et *s* et enrayant le traitement phonétique (*k̂s* > *ϰτ*). Ainsi *ἀλέξω* à côté de *ἀλϰί*, *ἀλϰή*, si *ϰ* remonte à *k̂* (*rákṣati* „garder, protéger" est ambigu à cet égard). Ainsi *ὀξύς* < **ok̂*, cf. *ὄϰ-ρις*. Ainsi *δεξιός* < **dek̂-os*. Ainsi *ἄξων* < **aĝ + s*, cf. lit. *ašìs*, sl. *osь*, mais le *ξ* peut aussi être attribué au vocalisme *o* du suffixe flexionnel (*k̂so* > *ξο*)[12].

De cette façon, si notre supposition est correcte, le grec, langue centum, attesterait, d'une manière il est vrai indirecte, une différence préhistorique entre les palatales et les vélaires, antérieure à l'opposition phonologique *vélaires* : *labiovélaires*.

Le changement grec *σ* > *τ* (*ϰτίσις* etc.) reste encore une énigme. Le point central du problème c'est sans doute la question du phonème intermédiaire entre *σ* et *τ* surgi, puis disparu, en grec.

De toute manière, la chose qui seule importe ici, à savoir la possibilité d'une labialisation de vélaires suivies de *s* (*ks*, *ghs*), peut être considérée comme tranchée par l'affirmative.

§ 46. Les occlusives palatales et leur assibilation

Bien que conformément au paragraphe précédent la distinction entre vélaires et palatales soit antérieure à l'opposition entre les séries vélaire et labiovélaire, développée dans les langues centum, il paraît tout d'abord que les conditions de la genèse des palatales indo-européennes se trouvent à la portée de la méthode comparative. Les essais d'élucider l'apparition de *k̂*, *ĝ*, *ĝh* ont été jusqu'ici de valeur douteuse, d'un côté parce qu'ils supposaient l'existence de l'opposition $k : q^u$ ($g : g^u$, $gh : gh^u$), de l'autre, parce qu'ils se contentaient du fait banal de la mouillure de *k*, *g*, *gh* devant *e*, *i*, *i̯*, *sans approfondir le mécanisme phonologique du changement*. Avant que la proportion morphologique, due à „l'analogie", ait pu opérer, il fallait bien *que les variantes combinatoires fussent devenues des phonèmes autonomes*.

[12] Dans *ἀξίνη* „hache" *ξ* continue *k* vélaire + *s*, cf. la labiovélaire de got. *aqizi*. Quant à *ἐρέχθω*, son étymologie est à tel point incertaine que rien n'empêche d'y voir un présent en -*θω* (<-*dhe/o*-).

On sait que la palatalisation des vélaires est un phénomène très répandu. On l'examine aisément sur les faits indo-iraniens, slaves, germaniques, romans, pour ne citer que les langues les mieux connues. La palatalisation peut être limitée aux vélaires ou bien s'étendre sur toutes les consonnes. La palatalisation générale est due surtout à la iotacisation, c.-à-d. l'influence d'un *i̯* suivant, rarement au vocalisme antérieur suivant (v. exemples sous c), tandis que l'action de celui-ci suffit pour palataliser les vélaires.

A l'étape non-phonologique, l'étape des variantes combinatoires, la répartition de *k* et *k'* se présente de la façon que voici:

k' devant *i̯* (+ n'importe quelle voyelle) et devant voyelle antérieure (*i*, *e*...),

k devant voyelle postérieure, devant consonne, devant zéro (pause).

Or dans tous les cas où le développement est transparent, la phonématisation des variantes *k*, *k'* résulte de la *coïncidence partielle des facteurs différenciant jusqu'ici le phonème vélaire* en deux variantes combinatoires. Dans les exemples analysés ci-dessous cette coïncidence revêt une triple forme:

a) La disparition du *i̯* postconsonantique met en contraste direct *k* + *voyelle* et *k*(*i̯*) + *voyelle*, d'où l'opposition *phonologique* *k* : *k'*. Le phonème nouveau *k'* remplace ensuite *k* dans les groupes *ke*, *ki*, tandis que *k* subsiste devant consonne:

ka, *ku*
k'e, *k'i* *kT*
k'a, *k'u*

Dans les groupes *k'e*, *k'i* la palatale *k'* n'est qu'une variante de l'„archiphonème" *k* (dans *kT*).

b) La coïncidence d'une voyelle antérieure e^x avec une voyelle postérieure ($e^x > a^x$) met en opposition phonologique $k'e^x$ (passant à $k'a^x$) et ka^x. Le phonème nouveau *k'* supplante *k* devant les autres voyelles palatales et devant *i̯*, mais *k* reste devant les autres voyelles postérieures et devant consonne:

ka
k'i, *k'i̯* *ku*, *kT*
k'a

c) La disparition *simultanée*, dans certaines positions, d'une voyelle antérieure et d'une voyelle postérieure met en opposition phonologique directe *k'* (disparition d'une voyelle palatale suivante) et *k* (disparition d'une voyelle vélaire suivante). Les deux phonèmes contrastent donc de-

vant consonne et à la fin de mot. Devant voyelle la distinction de *k* et *k'* est réglée par le timbre vocalique (*k'e, k'i,* mais *ka, ku*):

kT, -k
k'e, k'i   *ka, ku.*
k'T, -k'

Exemples. Modèle a):

1) Disparition de *i̯* postconsonantique en balto-slave et mouillure de toutes les consonnes. Opposition *ka* : *k'a*, *ku* : *k'u*; devant voyelle palatale *k'*, devant consonne *k* (§ 26).

2) Disparition de *i̯* postconsonantique en v. anglais. Palatalisation limitée aux vélaires *c, ȝ*. Opposition *ka* : *k'a*; devant voyelle palatale *k'*, devant consonne *k*. P. ex. *cild* (angl. *child*), *cirice* (angl. *church*), *ȝeolu* „jaune" (angl. *yellow*), *ȝieldan* „céder" (angl. *yield*); *séc(e)an* „chercher" (angl. *be-seech*), *strecc(e)an* „s'étendre" (angl. *stretch*), *brycȝ* „pont" (angl. *bridge*), *senȝ(e)an* „brûler, roussir" (angl. *singe*), cf. v.-h.-a. *kint, kirihha, gëlo, gëltan, suochen, strecken, brucka* (v. sax. *bruggia*), *sengen.*

La palatalisation *progressive* de *c, ȝ* (*après* voyelle antérieure, p. ex. *hwilc* > angl. *which*, *weȝ* > angl. *way*) est un phénomène accessoire et sans doute postérieur à la phonématisation de *k', g'*.

3) En suédois et dans beaucoup de dialectes v. danois (Noreen *Geschichte der nordischen Sprachen*[3], 1913, p. 150) *k* et *g* ont passé à *kj, gj* devant voyelle antérieure, donc devant *e, ē, i, ī, y, ȳ, ø, ø̄, æ, ǣ*, aux environs de 1200. Comme les groupes *kja, gja* y avaient changé en *kjæ, gjæ* dès le 11[e] s., la mouillure des consonnes en scandinave occidental peut être considérée comme l'effet de la coïncidence de *kæ, gæ* avec *kjæ, gjæ* (probablement aussi *kjø, gjø* (< *kjǫ, gjǫ*) = *kø, gø*) ou, autrement dit, de la disparition de *j* entre *k, g* et *æ*. L'introduction des signes graphiques *kj, gj* devant voyelle antérieure prouve que le procès phonologique de la palatalisation a été achevé dès le 12[e] s.

4) C'est aussi la chute de *i̯* postconsonantique qui est à la base de la mouillure en roman. La combinaison *consonne* + *i̯* n'existait pas en latin classique. Il n'y avait que les hiatus *-ii-, -ie-, -ia-, -io-, -iu-* (*-ei-, -ee-, -ea-, -eo-, -eu-*), dont le premier composant a perdu son caractère syllabique dans la langue parlée (en latin „vulgaire"): *-i̯e-, -i̯a-, -i̯o-, -i̯u-*, tandis que *i̯i* s'est réduit à *i*. Ce détail est important parce qu'il nous permet de déterminer un point de neutralisation du contraste *non-palatale : palatale.* C'est ce qui a échappé à M. A. Burger, qui vient de traiter du problème de la palatalisation romane dans les Cahiers F. de Saussure 13 (1955), p. 19—33. Après la chute de *i̯* il s'est constitué l'opposition *T* (*e, a, o, u*) : *T'* (*e, a, o, u*) continuant *T* : *Ti̯*; devant *i* et devant consonne il n'y

avait que l'„archiphonème" *T*, mais dans le cas spécial des vélaires le phonème marqué *k', g'* apparaissait aussi devant *e, i*.

On voit par 1—4 que la disparition de *i̯*, déclenchant la mouillure phonologique soit des vélaires soit de toutes les consonnes, est en partie *absolue*, c.-à-d. amène une identification de *i̯* et de zéro. Cf. sous 1. *Ti̯e* = *Te* pour toutes les consonnes; sous 2. *Ti̯a*[x] = *Ta*[x] pour toutes les voyelles et tous les lieux d'articulation excepté les vélaires; sous 3. *Ti̯æ* = *Tæ* (peut-être aussi *Ti̯ø* = *Tø*) pour les vélaires; sous 4. *Ti̯i* = *Ti* pour tous les lieux d'articulation.

L'apparition de la nouvelle opposition phonologique *k* : *k'* est donc le contre-coup de la suppression partielle d'un contraste jusque là pertinent.

Modèle b):

5) En indo-iranien l'ancienne distinction vocalique *ke* : *ko*, *g(h)e*:*g(h)o* change, par suite de la coïncidence *e* = *o*, en une opposition phonologique de *consonnes*, v. ind. *ca* : *ka*, *ja* : *ga*, *ha* : *gha* (avest. *ča* : *ka*, *ǰa* : *ga*), p. ex. v. ind. *ca* < **ke*, *catvā́raḥ* < **ketu̯ores*, *páñca* < **penke*, *jáni-*: v. irl. *ben*, got. *qino*, v. pruss. *genno*, v. slave *žena*, mais *kákṣa-*: lat. *coxa*, *gáuḥ* < **gōus*, *gharmá-* < **ghormo-*, *jaghána* „j'ai tué" < **ge-ghone* (pour **ghe-ghone* avec dissimilation d'aspirées). Devant *ĭ, y* la palatale ne se rencontre jamais en avestique; les groupes indiens *ki, g(h)i* sont de provenance secondaire (Wackernagel *Altind. Gramm.* I, p. 14 ssq., et ci-dessus § 27). Devant consonne on a toujours *k, g(h)*.

6) En slave le passage *oi* > *ě, i* met en opposition les palatales anciennes *č, ž, š* et les palatales récentes *c, ȝ, ś* („deuxième palatalisation"). Le schéma:

ka ku   *ka ku*
če, čь, čě, či   *kT*   devient   *če, čь, čě či*   *kT*[13]
ča ču   *ča ču*
cě ci

Devant *ě, i* il y a deux différents reflets palataux, réglés par des facteurs *morphologiques* et explicables par l'étymologie: v. slave (*vъ*) *vlъcě* „dans le loup" (**u̯ilkoi*), *vlъci* „les loups" (**u̯ilkoi*), mais *kričati* (<**kričěti*) „crier" et *kričitъ* „il crie" < *-ē-, -ī-*.

La mouillure progressive après *ь, i, ę* (*kupьcь, vlъčica, kъnęȝь*) est accessoire et sans doute postérieure au phénomène décrit ici.

Modèle c):

7) En slave septentrional (occidental et oriental) la chute des yers faibles à l'intérieur et à la fin de mot conduit à une nouvelle opposition

[13] La confusion de *čě* (< *kē*) et *ča* (< *ki̯ā*) est probablement tardive.

de consonnes dures (suivies d'un ъ disparu) et molles (suivies d'un ь disparu). Elle est donc d'abord antéconsonantique et finale, p. ex. *pęt* „cinquième" < **pętъ* (pol. *piąty*, russe *пятый*), en face de *pęt'* < **pętь* (pol. *pięć*, russe *пять*). Mais les nouvelles consonnes palatales supplantent les anciennes dures suivies de voyelle palatale (ь, *i*, *e*, *ě*, *ę*), p. ex. pol. *dzień* < *dьnь*, *dziki* < *dikъjь*, *dziegieć* < *degъtь*, *dziewica* < *děvica*, *dzięcioł* < *dętelь* (russe *день*, *дикий*, *дёготь*, *девица*, *дятел*).

Regardée sous cet angle de vue la mouillure septentrionale pourrait être raccordée avec les „durcissements" du tchèque et l'ukrainien. Il faudrait compter avec différents degrés d'extension, devant voyelle palatale, d'un contraste qui n'était originaire qu'à la fin de mot et devant consonne.

8) La mouillure des consonnes en irlandais repose sur un principe identique. Là aussi le foyer primitif est constitué par la position antéconsonantique et la fin de mot, où l'opposition directe entre consonnes dures et consonnes molles résulte de la chute de voyelles inaccentuées. P. ex. gén. sing. *ríg* „du roi" (*g* dur) < **rēgos*, dat. sing. *ríg* „au roi" (*g* palatal) < **rēg(e)i*; gén. sing. *carat* „de l'ami" (*t* dur) < **karantos*, dat. sing. *car(a)it* „à l'ami" (*t* palatal) < **karant(e)i*; *mórtar* „ils sont agrandis" (passif) avec *rt* dur (*a* disparu entre *r* et *t*), mais *suidigter* „ils sont posés" avec *gt* palatal (*i* disparu entre *g* et *t*). — C'est en s'appuyant sur ces positions que la mouillure devient phonologique devant le vocalisme palatal, p. ex. *fer* „homme" < **u̯iros* (*f* palatal), *rí* „roi" < **rēgs* (*r* palatal), etc.

9) Il paraît enfin que l'opposition *k* : *k'* (*q*) de l'albanais est due en dernière ligne à la chute des voyelles faibles: *mik* „ami", *mik'* „amis" < *amicu*, *amici*; *fik* : *fik'* < *ficu*, *fici*; *irik'* „hérisson" < *ericeu*; *kuk'* „rouge" < *cocceu*; *shok'* „compagnon" < *sociu*.

A l'intérieur du mot le caractère dur ou palatal de *k*, *g* a été conditionné d'abord par le vocalisme suivant. La coïncidence subséquente de certains *a*, *e* en *ë* a créé, ici encore, un contraste phonologique direct entre *k*, *g* et *k'*, *g'* (*q*, *gj*). Cf. Meyer-Lübke *Grundr. d. rom. Phil.* I, 1904—1906, p. 1051 sq.

En partant de ces exemples historiques, on se demandera lequel des types de mouillure présentés ici convient le mieux à l'élucidation des palatales indo-européennes. La solution a) semble exclue par la simple raison qu'il n'y a aucune trace d'une disparition d'un *i̯* postconsonantique, ni en indo-européen ni, plus spécialement, dans les langues satem (cf. p. ex. v. ind. *cyávate*).

En revanche, la solution c) est une possibilité théorique. La chute de $_e$ et $_o$ crée une situation analogue à celle du slave septentrional et du v. irlandais. Il faut y ajouter les réductions de k_ei et k_oi, de k_eu et k_ou,

qui auraient pu résulter en *k̂i*, *ki*, *k̂u*, *ku*, respectivement. On obtient ainsi le développement schématique suivant:

étape de variantes combinatoires		*k*(*o*, $_o$, *u*), *kT*	
(avant la chute de $_e$, $_o$)		*k'* (*e*, $_e$, *i*)	
étape phonologique		*kí ku kT -k*	
(après la chute de $_e$, $_o$)	*k̂e*		*ko* [14]
		k̂i k̂u k̂T -k̂	

Ce qui est essentiel ce sont les possibilités qu'ouvre ce schéma pour une différenciation de *k* et *k̂* devant *e* et *o*, c.-à-d. pour une différenciation de racines. En partant de *kT́* et de *ko* on peut créer, par la voie morphologique, la forme *ke* avec *k* vélaire: il n'y a aucun obstacle *phonétique* puisque *k* existe déjà devant voyelle antérieure (dans *ki*). De même, en partant de *k̂T* et de *k̂e* il est possible d'arriver, moyennant une proportion morphologique, à *k̂o*, vu que *k̂* est admis devant voyelle postérieure (dans *k̂u*). Ceci équivaut à dire que le schéma ci-dessus contient en germe la dissociation complète des séries palatale et vélaire, chaque articulation pouvant apparaître devant *e*, *i*, *o*, *u*, devant consonne et en fin de mot.

En jugeant du point de vue du vocalisme fondamental *e*, il faudrait considérer les racines à initiale (*s*)*ke*, (*s*)*g*(*h*)*e* comme secondaires par rapport à celles à (*s*)*k̂e*, (*s*)*ĝ*(*h*)*e*.

La solution théorique présentée ici a le désavantage d'être invérifiable. Les exemples d'hésitation entre *k* et *k̂*, *g*(*h*) et *ĝ*(*h*) ou, sous forme centum, entre q^x et *k*, $g(h)^x$ et *g*(*h*), suffisent tout au plus pour rendre probable la bifurcation ancienne d'une série vélaire unique, mais ne nous disent rien sur la façon dont celle-ci s'est effectuée. Mais l'examen phonologique ci-dessus a de l'autre part le mérite de prouver que la recherche des conditions du scindement *k*/*k̂* nous renvoie à une époque tellement éloignée que les hypothèses respectives ne sauraient être contrôlées à l'aide de données historiques.

Au contraire, la labialisation des vélaires dans les langues centum est un événement phonétique saisissable et explicable, bien qu'il subsiste encore mainte difficulté de détail.

L'assibilation que subissent les palatales dans les langues satem, est au point de vue phonologique un développement indépendant de la mouillure. En lituanien les phonèmes *k'*, *g'* provenant de balto-slave *k*(*e*, *i*, *i̯*), *g*(*e*, *i*, *i̯*) gardent jusqu'à présent leur ancienne articulation, tandis

[14] Vu le passage $_eR > {}_oR$ (§ 1), *k* dur aurait été légitime aussi dans les groupes du type *kR* (*kr*, *kl*, *kn*, *km*).

qu'en lette ou en slave ils sont devenus des affriquées ou des fricatives, sifflantes en lette (*c*, *dz*), chuintantes en slave (*č*, *ž*, *š* < *x*). L'assibilation se définit par la coïncidence phonologique, dans des conditions déterminées, de *k'*, *g'* avec des sifflantes ou des chuintantes qui sont héritées ou bien proviennent d'une autre source, indépendante de la série *k'*, *g'*. Exemples: en roman occidental (français, espagnol, portugais) il y a coïncidence de *k'* (provenant de *k* + *e*, *k* + *i*, *k* + *i̯*) avec *t'* (< *t* + *i̯*), cf. le *c* d'a. français *ciel*, *face* et le *ç* de *puiz* (*puits*), le *c* de v. espagnol *cielo*, *haz* et le *ç* de *poço* (*pozo*) < lat. *caelum*, *facies* (*facia*), *puteus*. — En suédois *k'* (provenant de *k* + voyelle palatale, et *k* + *i̯*) s'identifie avec *t'* (< *t* + *i̯*), p. ex. *köpa*, *kälke* (< v. norr. *kjalke*), *tjuf* (v. norr. *þjófr*) ont tous la même affriquée palatale comparable à pol. *ć*.

Si pour des raisons qu'on vient de lire, les efforts de remonter jusqu'à l'étape de la *palatalisation* indo-européenne sont destinés à rester infructueux, il n'en est pas de même de l'*assibilation*, qui prend une voie différente dans chaque langue individuelle, même lorsqu'il s'agit de deux langues satem très proches l'une de l'autre, comme le sont l'indien et l'iranien, ou le baltique et le slave. L'assibilation étant un fait relativement récent, une tentative de déterminer son mécanisme phonologique n'est guère une entreprise désespérée. Voici quelques remarques concernant l'indo-iranien et le balto-slave.

Dans ces langues l'assibilation repose sur une coïncidence, dans des entourages définis, de *k̂* avec la sifflante héritée *s*.

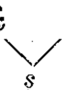
En indo-iranien *k̂* et *s* s'identifient entre *i*, *u*, *r* et une consonne occlusive (cf. Martinet Word VII, 1951, p. 92). Ce fait résulte de deux formules phonétiques bien connues:

1) *k̂* devient *ṣ* devant occlusive après n'importe quel phonème vocalique. P. ex. on a non seulement (après *i*, *u*, *r*) *piṣṭa-* < *piś* „orner", *kruṣṭa-* < *kruś* „s'écrier", *spr̥ṣṭa-* < *spr̥ś* „toucher", mais aussi (après *a*) *spaṣṭa-* de (*s*)*paś* „regarder";

2) *s* devient *ṣ* après *i*, *u*, *r*, *k* devant n'importe quel phonème (excepté *r*; dissimilation[15]). P. ex. on trouve (devant consonne) *piṣṭa-* < *piṣ* „broyer", *juṣṭa-* < *juṣ* „(se ré-)jouir", *vr̥ṣṭa-* < *vr̥ṣ* „pleuvoir", mais aussi (devant voyelle) *pi-piṣ-e*, *ju-juṣ-e*, *va-vr̥ṣ-e*, *va-vakṣ-e* (*vakṣ* „croître").

[15] La dissimilation *ṣ* > *s* devant *r*, *r̥* (*tisraḥ* etc.) crée la possibilité de la restitution de *s* après une frontière morphologique en *i*, *u*, *r̥*. D'après *ví sr̥ja*, *pári-sruta-*, etc., où *s* est phonétique, *ṣ* à l'initiale de la racine est remplacé par *s* après une coupe morphologique vivante, donc au second membre de composés nominaux ou après préverbe. Mais dans les suffixes de dérivation ou dans les désinences flexionnelles, p. ex. *kari-ṣyá-ti*, *agní-ṣu*, *ṣ* se maintient: c'est que le phonème suivant n'étant *jamais* *r*, *r̥*, le point de départ phonétique de l'extension de *s* fait défaut.

La coïncidence de *k̂* et *s* en *ṣ* entre *i*, *u*, *r* et une occlusive crée un rapport entre *k̂* et *s* qu'on peut d'abord symboliser par *k̂* *s*



ṣ

Mais *k̂* est loin de jouir des mêmes droits que son partenaire *s*. N'occupant qu'une partie de la zone d'emploi de *s*, il est subordonné à celui-ci. En effet, *s* forme des groupes avec une sonante (*sy*, *sv*, *sr*, *sn*, *sm*) ou une occlusive (*sp*, *sph*, *st*, *sth*, *sk*, *skh*) tandis que *ś* n'entre en combinaison qu'avec les sonantes (*śy*, *śv*, *śr*, *śn*, *śm*).

A partir du moment de la coïncidence (dans certaines conditions) *k̂* = *s*, le phonème *k̂* devient une espèce phonologique[16] de la sifflante *s*. Cette relation est fondée sur l'existence d'un point de neutralisation (*ik̂T* = *isT* etc.) d'une part, et sur la hiérarchie *s*→*k̂*, découlant des zones d'emploi, de l'autre.

L'espèce de *s* que devient *k̂*, apparaît dans la période historique sous la forme d'une fricative *ś*, mais un stade intermédiaire d'affriquée s'est fixé dans certains groupes consonantiques.

Les groupes suivants aboutissent en v. indien à *cch* : *s* + *k̂*, p. ex. *pr̥ccháti* < **pr̥k̂-sk̂e-ti*; *ṣ* + *k̂*, p. ex. *ducchúnā-* < *duṣ* + *śuna-*; *t* + *k̂* dans le sandhi.

Dans les deux premiers cas il y a assimilation de *s* au *k̂*, qui en est une espèce: *sk̂* (*ṣk̂*) > *k̂k̂*. Autrement que la consonne simple, aboutissant à *ś*, la géminée *k̂k̂*, réalisée probablement comme *ćć*, garde le caractère d'une affriquée. De la même manière l'assimilation de *t* au *k̂* (= *ć* = *t́ś*) suivant conduit à *k̂k̂* (*t́t́ś* = *ćć*), tandis que p. ex. *pk̂* semble s'être conservé dans *rapśat-*, cf. Wackernagel *Altind. Gramm.* I, p. 157. L'identification des anciennes palatales avec les vélaires mouillées (devant *e*, *i*, *i̯*), évidente dans le cas de *ĝ* = *g* (*e*, *i*, *i̯*) > v. ind. *ǰ*, et *ĝh* = *gh* (*e*, *i*, *i̯*) > v. ind. *h*, embrasse aussi *ćć*, qui coïncide avec *čč*, à ceci près que sa partie spirantique dégage l'aspiration, d'où *ččh*.

Dans le groupe *k̂* + *s* (> *k̂* + *ṣ*) il y a eu, au contraire, une disparition dissimilatoire de la partie spirantique de *k̂*, d'où *t́ṣ* > *tṣ*. Entre voyelles ce groupe passe à *kṣ* (p. ex. *tákṣan-*), à la fin du mot il se simplifie en *-ṭ* (p. ex. *viṭ* < **u̯ik̂s*). Cf. *Indoiranica*, 1951, p. 5[17]. Le premier son du

[16] = phonème subordonné. Cf. p. ex. *d* = espèce phonologique de *t*. Seulement le rapport de subordination *s* : *k̂* est isolé, tandis que *t* : *d* est un cas spécial de la corrélation *sourde* : *sonore*.

Peu importe du point de vue phonologique que la différence entre *s* et *k̂* soit réalisée par la palatalité, comme en védique, ou par l'aperture, comme en kafir (*s* : *c* = sifflante : affriquée).

[17] Comptes rendus de la Société des Sciences et des Lettres de Wrocław, vol. III, Communication n° 1.

groupe *kṣ* n'a aucun rapport *direct* avec l'articulation indo-européenne de *k̂* (*ĝ*, *ĝh*).

L'iranien est en accord complet avec l'indien pour ce qui est de la première phase de l'assibilation: *k̂* = *š* entre *i*, *u*, *r* et occlusive. Le trait distinctif principal de l'iranien c'est la conservation de la différence entre les deux séries palatales: *ĝ*(*h*) > *z*, mais *g*(*h*) mouillé > *ǰ*(*ž*); *k̂* et *sk̂* (c.-à-d. *k̂k̂*) > *s*, mais *k* mouillé > *č*. Le développement (*sk̂* > *k̂k̂* >) *ss* > *s* est en accord avec *t* + *s* > *ss* > *s*. Il explique en même temps le traitement iranien de *k̂s* : *k̂s* > *tš* (cf. ind. *ṭṣ*) > *šš* > *š*.

L'assibilation balto-slave obéit à un mécanisme analogue. La coïncidence phonologique *k̂* = *s* s'accomplit, il est vrai, dans des conditions qui semblent différer d'une branche à l'autre. Mais le principe reste le même.

Le changement slave *s* (> *š* >) *x* a lieu après *i̯*, *u̯*, *r*, *k* (= dans les mêmes conditions qu'en indo-iranien), mais uniquement devant voyelle. Cf. slave *trьxъ* „trois“ (loc. plur.), *vixrъ* „vent, bourrasque“; *blъxa* „puce“, *suxъ* „sec“; *vьrxъ* „sommet“, *sьršenь* „frelon“ (v. pol. *sierszeń*, russe *шершень*); *rěxъ* „j'ai dit“ (< **rēk-s-om*, aor. de *rekǫ*). Mais *s* se maintient tel quel devant consonne [18]: *istina* „vérité“, *blěskъ* „éclat“; *trъstь* „roseau“, *pustъ* „vide“; *pьrstъ* „doigt“; *rěste* „vous avez dit“.

On s'accorde à voir dans cet *s* un développement ultérieur de *š* anté-consonantique.

En lituanien le passage *s* > *š* n'est sûr qu'après *r* et *k*, p. ex. lit. *viršùs* „sommet“, *áukštas* „haut“ (*áugti* „croître“). Mais on a *trisù* „en trois“, *víesulas* „vent, bourrasque“, *blusà* „puce“, *saũsas* „sec“. Les exemples comme lit. orient. et žem. *maĩšas* „sac“ = slave *měxъ*, le suffixe *-iškas*, lit. *aũšta* „il se fait jour“, sont en minorité et ont été contestés, v. E. Fraenkel *Die baltischen Sprachen*, 1950, p. 113—114. Mais la concession d'une divergence dialectale entre le slave (*s* > *š* devant *i*, *u*, *r*, *k*) et le lituanien (*s* > *š* devant *r*, *k*) n'atteint pas le point essentiel: la coïncidence *k̂* = *s* dans un entourage déterminé, entre (*i*, *u*,) *r*, *k* et une consonne suivante.

Jusqu'ici on est toujours parti de la supposition tacite que le traitement d'indo-eur. *k̂* était en balto-slave indépendant du voisinage phonétique, donc *k̂* > *s* en slave, *k̂* > *š* en lituanien. Ainsi devant consonne: slave *osь*, lit. *ašìs* < **ak̂sis* „essieu“; slave *šestъ*, lit. *šẽštas* < **ksek̂(s)-tos* „sixième“; slave *osmъ*, lit. *ãšmas* < **ok̂(t)-mos* „huitième“ — de même que devant voyelle ou sonante: slave *slava* „*δόξα*“, lit. *šlóvė* „magnificence etc.“. Mais on ne saurait avancer aucune objection sérieuse contre la formule d'assibilation *k̂* = *s* entre *r*, *k* (*i*, *u*) et consonne. Dans cet entourage les reflets slaves de *k̂* et *s* sont identiques: *s*. Les reflets lituaniens le sont

[18] La simplification slave *-sn-* > *-n-* (après *k*, *r*) semble présupposer une évolution *s* > *š* > *x*: slave *luna* „lune“ < **louksnā*, *čьrnъ* „noir“ < **kirsnos*, *sernъ* „gelée blanche“ < **serksnos*, lit. *šer̃kšnas*.

aussi: *š*. Si dans slave *pьrstъ* le *s* procède de *š*, il est certes permis de compter avec le même développement dans le type *šestъ*. On se saurait par conséquent approuver les transcriptions de Trautmann, qui fait dans son dictionnaire une distinction, motivée par l'étymologie, entre *ṣ* et *š*: **kṣešta-* mais **pirṣta-*.

Les changements postérieus de *k̂*, en dehors de la position *k̂* = *s*, consistent, en lituanien aussi bien qu'en slave, à l'identifier au produit du syncrétisme:

slave *sьrdce* avec le *s* de *šestъ* et *pьrstъ*
lit. *širdìs* „ „ *š* „ *šẽštas* et *pir̃štas*. [19]

D'après la théorie courante inaugurée par Hirt, Meillet, etc., l'opposition *k* : *qᵘ* serait antérieure à la constitution de la série palatale. La palatalisation des vélaires aurait eu lieu devant *e*, *i*, *i̯*, et les sibilantes ou chuintantes qui en résultaient, auraient été ensuite introduites dans d'autres positions, notamment devant consonne. Or le mécanisme de l'assibilation, au moins en indo-iranien et en balto-slave, contredit cette opinion. L'assibilation phonologique a commencé justement *devant consonne* [20]. Il en découle la conclusion inévitable que les palatales ont dû exister dans cette position avant de se transformer en sibilantes et chuintantes des langues satem.

§ 47. Les sourdes aspirées

Les occlusives sourdes aspirées sont une innovation de l'indo-iranien [21]. Les autres langues indo-européennes ne donnent pas prise à une distinction entre sourdes et sourdes aspirées ou entre aspirées sonores et aspirées sourdes. L'iranien, qui fait tomber l'aspiration des occlusives sonores, change les aspirées sourdes en fricatives (spirantes) sourdes en continuant l'ancienne distinction: *p* : *ph*, *t* : *th*, *k* : *kh* par une opposition d'ouverture *p* : *f*, *t* : *ϑ*, *k* : *x*. L'opposition est supprimée après spirante (surtout après *s*) en faveur de l'occlusive (*sp*, *st*, *sk*) [22].

[19] Le lette et le v. prussien ne prêtent à aucune observation. Ils supposent l'état lituanien modifié par le passage phonétique *š* > *s* (*ž* > *z*). Nous ne comprenons pas l'opinion de M. Fraenkel (*o. c.*, p. 113), qui veut restreindre le changement sûrement panbaltique *rs* > *rš*, *ks* > *kš* au seul lituanien.

[20] En arménien il y a eu coïncidence de *k̂*(*ĝ*) et de *s* hérité au moins devant *t*, cf. grec *πρωκτός* = arm. *erastankʿ* comme *ἀστήρ* = arm. *astl*. Et l'assimilation **su̯ek̂uros* > v. ind. *śváśura-*, lit. *šẽšuras* se retrouve dans arm. *skesur*.

[21] *Et. indo-eur.* p. 46—54.

[22] Pour le mécanisme phonétique de ce scindement v. J. Fourquet *Les mutations consonantiques du germanique*, 1948, p. 55.

Le fond indo-iranien de formes contenant une sourde aspirée est solidement établi. Exemples:

kh dans v. ind. *khan-* (*khā-*) : avest. *xan-* (*xå*) „source, fontaine"; v. ind. *khára-*: avest. *xara-* „âne"; v. ind. *khā́dati*: persan *xāyad* „mâcher"; v. ind. *kumbhá-* [23]: avest. *xumba-* „pot"; v. ind. *nakhá-*: persan *nāxun* „ongle"; v. ind. *mayū́kha-* „cheville de bois": v. perse *mayūxa-* (persan *mīx*) „door-knob"; v. ind. *mukhá-* „bouche": afghan *max* „face"; v. ind. *sákhā/sákhi-*: v. perse et avest. *haxă/haši-* „ami";

ph dans v. ind. *phéna-*: ossète *fi̯nk* „écume"; v. ind. *kapha-*: avest. *kafa-* „salive"; v. ind. *śaphá-*: avest. *safa-* „sabot (du cheval)". Mais après *s* l'iranien a *p* dans v. ind. **phara-*: persan *sipar* „scutum"; v. ind. *phā́la-* „soc (de charrue)": persan *supār* „charrue"; v. ind. *sphuráti*: avest. *sparaiti* „pousser du pied etc."; v. ind. *sphū́rjati* „éclater, percer": avest. *sparəγa-* „*pousse, jet; barbe (de la flèche)";

th dans v. ind. *átharvan-*: avest. *aϑaurvan-* „prêtre"; v. ind. *ártha-* m.: avest. *arəϑa-* „chose"; v. ind. *gūtha-* n.: avest. *gūϑa-* „excréments"; v. ind. *pánthāḥ/pathi-*: avest. *pantå/paϑ-* „chemin"; v. ind. *pr̥thú-*, *prá-thas-*: avest. *pərəϑu-*, *fraϑah-* „large, largeur"; v. ind. *próthati*: avest. *fraoϑat̰(-aspa-)* „ronfler"; v. ind. *mitháḥ* „réciproque(ment)": avest. *miϑō* „à l'envers, faux"; v. ind. *rátha-*: avest. *raϑa-* „char"; v. ind. *śnath* „percer": avest. *snaϑ* „frapper". Mais on a *t* après *s* ou *x*. Ainsi v. ind. *sthā*: v. perse et avest. *stā* „être debout"; v. ind. *ásthi*: avest. *ast-* „os"; v. ind. *sákthi*: avest. *haxt-* „cuisse". Exemples de v. ind. *th* = avest. *ϑ* dans les éléments suffixaux et désinentiels v. infra.

Suivant *Et. indo-eur.* (p. 46—54) les sourdes aspirées proviennent de deux sources: 1) sourdes + certaines „laryngales" (ə̯); 2) assourdissement d'anciennes sonores aspirées.

Quant au premier point, on a pu s'autoriser des exemples suivants: *sthā* „être debout" < **stā* (= *stoə̯*$_4$) d'après le degré zéro *stə̯* antévocalique ou antéconsonantique; v. ind. *pr̥thú-* < **pl̥tə̯u-* cf. féminin *pr̥thivī́-*. Ces deux exemples ont été cités par de Saussure dès 1891 (*Recueil* p. 603).

On peut y ajouter certains verbes en *-th* de la 9ᵉ classe indienne, *grathnā́ti* „nouer, lier", *mathnā́ti* „secouer", *śrathnā́ti* „se relâcher", cette formation n'étant d'abord propre qu'aux racines seṭ.

De même dans les bases verbales en *-ā-* du type *muṣā-* (présent *muṣā-yáti* et *muṣ-ṇá-ti*, cf. Etrennes E. Benveniste, 1928, p. 51—62) un *t* précédant *ā* est aspiré. On a *mathāyá-* : *mathnā́-*, *srathāyá-* : *śrathnā́-*, *grathnā́-* (Brāhmaṇa). Autrement que les racines verbales en *-dh*, celles en *-th* insèrent un *-i-* obligatoire devant le suffixe *-ta-* de l'adjectif verbal: *grathitá-*, *nāthitá-*, *prathita-* (épique), *-mithita-*, *vyathitá-* (AV), *śnathitá-* (cf. aussi

[23] De **khumbhá-* (dissimilation d'aspirées).

śnathihi, *śnáthitr̥-*); on trouve de même *i* après *kh* dans *likhitá-* (AV), après *ph* dans *riphitá-* (Brāhmaṇa).

L'argument décisif est v. ind. *pánthāḥ* = avest. *pantå*. Dans les cas forts l'avestique ne connaît que l'occlusive *t*, sing. nom. *pántå*, acc. *pantąm* et *pantānəm*, plur. nom. *pantānō*. Aux cas faibles *ϑ* est de rigueur: sing. instr. *paϑa*, gén. *paϑō*, loc. *paiϑī*, plur. acc. *paϑō*, gén. *paϑąm*. Les cas forts étant nasalisés, Bartholomae en a conclu au changement phonétique *ϑ* > *t* après nasale. (Gr. d. ir. Phil. I, 1, p. 6). Mais d'une part la forme *ząϑa-* „naissance; création", bien attestée dans les deux Avesta, d'autre part le traitement dialectal de *-nϑ-* [24], contredisent la prétendue loi phonétique.

L'Avesta ne connaît le correspondant de v. ind. *manthāḥ/math(i)-* „moulinet", fléchi comme *pánthāḥ*.

En revanche, l'iranien maintient fidèlement l'ancienne répartition *phonétique* entre *-taə̯* (> *-tā*) des cas forts, et *-tə̯-* (> *th* > *ϑ*) des cas faibles dans le paradigme de *pantå*.

Nous laissons de côté les autres exemples où l'aspiration d'une occlusive sourde de la racine pourrait remonter à l'action d'un ə̯ suivant (v. ind. *sákhā* = ir. *haxă*; v. ind. *khād/khid* = persan *xāyad*; v. ind. *ákhyat* : v. ind. *cáyati*, cf. grec *τηρέω*, v. slave *čajǫ*; v. ind. *sphītá-* „enflé, abondant" et peut-être *phéna-* „écume", cf. **spēi̯ō* „je prospère" attesté en balto-slave et en germanique; *i* de v. ind. *ásthi* „os" et *sákthi* „cuisse" < *ə*, cf. avest. *ast* et peut-être *haxt*, le *i* de *dádhi* „lait", degré zéro de *dhā* „sucer etc.", et la chute de ə̯ dans *ásr̥k*, *asnáḥ* „sang" = hittite *eshar*) — pour passer au deuxième point, celui qui nous intéresse ici [25].

[24] Nous nous permettons de reproduire ici une information écrite de M. Morgenstierne (datant de 1936): „... the evidence of later Ir. dialects shows that *nt* can *not* be derived phonetically from *nϑ* (acc. to Bartholomae). This is evident from:

Parachi *panå̆n* „road" (cf. *danå̆n* „tooth") but *menth* „to smear, rub, wipe"

Ossetic *fändag* (cf. *dändag*) but *fätäg* „leader" < **paϑaka-* (scr. *pathika-* id.), *(ä)z-mänti̥n* „to mix"

Sogdian *pnt* „near" (if connected with this group)? *mnδ-* (< **manϑ-*) „to stir"

Saka *pandā-* „road": *maṃth-* „to twirl".

Note also e. g. Saka *ysantha* „birth" = Av. *ząϑa-* and Yidgha *zäx̌ko* (< **zą-ϑaka-*) „child-bearing", but *pādo* „road" etc.

Accordingly the opposition between *t* and *ϑ* in *pantå* : *paϑō* is no doubt of pre-Ir. origin".

[25] Dans certains cas l'aspiration est peut-être attribuable à un ə̯ intervocalique disparu à *l'intérieur du mot*, p. ex. v. ind. *khánati* < *kanə̯ati* — ce qui rappellerait l'aspiration initiale provoquée en grec par la chute d'un *s* intervocalique, p. ex. *ἕως*, *εὕω*, *ἱερός* < **ausōs*, **eusō*, **iseros*. Cf. aussi *τέθρ-ιππον* < **τετρ-ίππον*, *ἑφθ-ημιμερής* < **ἑπτ-ημιμερής*, *οἰχῶρος·οἰκουρός* (Hésychius), et

Les rapprochements v. ind. *sphūrj(ay)ati* = grec *σφαραγέω*, v. ind. *sphyá-* „éclat de bois“: grec *σφήν* „coin“, et v. ind. *skhalati*: grec *σφάλλω* (arm. *sxalem*) supposent les racines **sbhr̥̄g*, **sbhē* et **sghe/ol*, dont le traitement grec est tout à fait régulier. En indien *bh* et *gh* ont été assourdis en *ph*, *kh*.

Dans ind. *chid* et *chā* (grec *σχίζω*, *σχάω*) l'évolution phonétique a fait coïncider v. ind. *s̑kh-* ⟨ *s̑gh-* avec *s̑k* (cf. *-ccha-* = grec *-σκε/ο-*).

Le grec est l'unique langue européenne à conserver la différence de *sp-*, *st-*, *sk-* et *sbh-*, *sdh-*, *sgh-* (v. ind. *sp-* : *sph-*, *st-* : *sth-*, *sk-* : *skh-*). Outre les exemples cités cf. *sg̑h* ⟨ *seg̑h* dans (*ἐ*)*σχον*, *σχῆμα*, *sbh* ⟨ *sebh* dans *σφί*, *σφέ*, *σφός* (peu importe que l'ancienne coupe morphologique soit **s-bhi* ou **sbh-i*).

Dans toutes les autres langues européennes *sbh-*, *sdh-*, *sgh-* ont été identifiés avec *sp-*, *st-*, *sk-*. Ceci ressort surtout de doublets qui diffèrent par un *s* initial „mobile“ comme dans v. ind. *bhuráti* : *sphuráti* (acceptions communes „to jerk, quiver“); on a de même lat. *frāgor* ⟨ **bhr̥̄g* en face de *σφαραγέομαι* (**sbhr̥̄g*) et de v. ind. *sphūrjáyati*.

On est donc tenté de rapprocher v. ind. *bhándate* „luire“ de la racine baltique **spend* dans lit. *spìndžiu*, *spindė́ti* (**spn̥d*) „luire“, lette *spuôdrs* (**spond*) „brillant, clair, net“.

La racine **bhelg/bhleg* (*φλέγω*, lat. *flagro*, v.-h.-a. *blecken* ⟨ **blakjan* „rendre visible, montrer“, v. ind. *bhárgas-* „éclat“) correspond au doublet lette **spelg* dans *spulguôt* (**spl̥g*) „briller“.

Mais les doublets en question abondent surtout en germanique. Cf. m.-h.-a. *briezen* = *spriezen* „pousser des bourgeons, bourgeonner“ (germ. *br-* ⟨ *bhr-* et *spr-* ⟨ *sbhr-*); got. (*faúr*)*dammjan* „empêcher“ = v. norr. *demma*, et v. norr. *stemma* „empêcher, arrêter“ (germ. *dam* et *stam*); v. norr. *dupt* „poussière“, got. *stubjus* „poussière“, v.-h.-a. *stuppi* et *stoup* (germ. *dub* et *stub*); même rapport entre **dauma-* (m. néerl. *doom*) et **stauma-* (v. angl. *stéam*) „vapeur“; suéd. *dimba* et *stimba* (⟩ *stimma*) „dégager des vapeurs, de la poussière“; cf. encore *gellan* = *skellan* „(ré)sonner, retentir“, *gempan* = *skempan* „sautiller“ (Falk-Torp *Wortschatz* s. v.), etc., etc., Il serait sûrement exagéré de vouloir attribuer toutes ces correspondances à des adaptations phonétiques secondaires („Reimwörter“).

La passage *sbh-* ⟩ *sph-*, *sdh-* ⟩ *sth-*, *sgh-* ⟩ *skh-* ne s'effectue pas en indien en dehors de l'initiale du mot. A l'intervocalique un groupe comme *-sdh-* est reflété non par *-sth-*, mais bien par *-zdh-* en indo-iranien et ailleurs.

---

les composés avec *πρό* : *φρουρά*, *φροῦδος* (*ὁρᾶ*, *ὁδός*), Schwyzer I, p. 219, qui constituent des parallèles directs à l'aspiration *paṭ̣ás* ⟩ *pathás* etc.

Si v. ind. *khidáti* est apparenté à lat. *caedo*, l'aspiration initiale pourrait reposer sur un *ə̥* interne (*khed* ⟨ *kaə̥id*).

Ainsi **mizdho-*: v. ind. *mīḍhá-* (⟨ **miždha-*) avest. *mižda-*, grec *μισθός*, got. *mizdo*, slave *mьzda*.

A l'intervocalique, par contre, la source principale d'occlusives aspirées assourdies était constituée par le contact de *-p*, *-t*, *-k* finals de racine avec un morphème (suffixe ou désinence) commençant par une occlusive (sonore) aspirée.

Aussi longtemps que *ph*, *th*, *kh* n'existaient pas dans le système phonologique de la langue, les aspirées *bh*, *dh*, *gh*, n'ayant pas de partenaires sourds, étaient neutres au point de vue de la sonorité (et comparables en cela aux nasales et aux liquides). Ils étaient probablement réalisées en général comme des sonores, mais dans les groupes du type *-kdh-* ils s'adaptaient au premier membre, *dont le caractère sourd était phonologique*. Le manque de sonorité dans *dh* n'était qu'une variante combinatoire de l'articulation sonore courante dans les autres positions[26]. Mais aussitôt l'opposition *ph* : *bh*, *th* : *dh*, *kh* : *gh* constituée, les groupes du type *-kdh-* sont appréciés comme des groupes *phonologiquement sourds -kth-*. Cette évolution rappelle les parallèles phonétiques décrits au § 26 (p. 241).

Or l'action de la loi de Bartholomae, laquelle est antérieure à la genèse des sourdes aspirées (*Et. indo-eur.* p. 51), avait engendré une foule de doublets suffixaux et désinentiels, du type *-tra-/-dhra-* etc. La dentale *t-* étant une initiale morphologique extrêmement fréquente, l'alternance *t-/dh-* l'était aussi. Tandis que la forme suffixale *t-* n'était pas admissible après *bh*, *dh*, *gh*, la forme *dh-* pouvait être employée après les occlusives non aspirées, les sonantes ou les voyelles en vue d'une différenciation, d'où la possibilité de groupes du type *-kdh-*, qui ensuite, après l'apparition des sourdes aspirées, passent à *-kth-*.

Si *k* symbolise les occlusives sourdes, *gh* les sonores aspirées, *r* les sonantes, *a* les voyelles, l'évolution des morphèmes à initiale *t-* peut être représentée de cette façon:

I avant l'action de la loi de Bartholomae	*-kt-*,	*-ght-*,	*-rt-*,	*-at-*
II après l'action de la loi de Bartholomae	*-kt-* } *-kdh-* }	*-ghdh-*	*-rt-* } *-rdh-* }	*-at-* } *-adh-* }
III après la constitution de la série *kh*	*-kt-* *-kth-*	*-ghdh-*	*-rt-* } *-rth-*[27] }	*-at-* } *-ath-*[27] }

La différenciation éventuelle d'un morphème *t-* en *t-/dh-* (dans II) est remplacée (dans III) par *t-/th-* sous la dominance de *kt/kth*.

Un détail essentiel à retenir c'est que le scindement morphologique de *t-* en *t-/dh-* (dans II) ne se réalise que dans les cas d'une différencia-

---

[26] Excepté après *s-* initial, où *bh*, *dh*, *gh* semblent aussi s'être assourdis.

[27] Il va sans dire qu'après *r* et *a* le remplacement de *dh* par *th* est *morphologique* et non phonétique.

tion sémantique simultanée. Ainsi le suffixe *tra-/dhra-* ne subit en indien aucun scindement morphologique, l'emploi de ces deux formes étant rigoureusement circonscrit par les conditions phonétiques (*-dhra-* uniquement après sonore aspirée).

Le suffixe *-tha-* (< **-dha-*) est au contraire une forme prise par *-ta-* (après les sonores aspirées, puis après les sourdes), forme destinée à rendre l'adjectif substantivé, surtout neutre, bâti à l'origine sur le *nom-racine*, tandis que la valeur d'adjectif déverbatif est dévolue à *-ta-*. Cf.:

adjectifs verbaux	substantifs neutres et masculins
sám-ita- < *i* „aller"	*sam-ithá-* n. „rencontre"
uktá- < *vac* „dire"	*ukthá-* n. (avest. *uxδa-*) „chant de louange"
nir-ṛta- < *ṛ* „mouvoir"	*nir-ṛthá-* m. „dépérissement"
tīrṇá- < *tar* (*tṝ*) „traverser"	*tīrthá-* n. „gué, abreuvoir"
nītá- < *nī* „conduire"	*nīthá-* n. „conduite etc."
pītá- < *pā* „boire"	*go-pīthá-* m. „(action de boir) du lait"
bhṛtá- < *bhṛ* „porter"	*bhṛthá-* n. (avest. *bərəϑa-*) „offrande"
riktá- < *ric* „laisser"	*rikthá-* n. „héritage"
siktá- < *sic* „verser"	*siktha-* m. n. „riz bouilli; cire"
hatá- < *han* „frapper, tuer"	*hátha-* m. „coup mortel"
	substantifs féminins en *-ā-*
gītá- < *gā* „chanter"	*gíthā-* „chant"
nītá- < *nī* „conduire"	*níthā-* „moyen, tour, artifice"

La preuve du fait que *-tha-* est un suffixe secondaire, c'est qu'ajouté aux thèmes en *-a-* il revêt la forme *-átha-*, p. ex. *ucátha-* n. „dit, louange", *vidátha-* n. „réunion etc.", d'où aussi, avec degré plein, *ayátha-* n. „pied", *vakṣátha-* m. „accroissement de vigueur" (avest. *vaxšaϑa-* „croissement"), etc. Dans ces cas, comme aussi dans les types en *-athu-*, *-ūtha-* (*várūtha-* „protection, abri"), l'introduction de la sourde aspirée en position postvocalique doit être secondaire.

La distinction faite par l'indo-iranien entre *-ta-*, suffixe primaire, déverbatif, et *-tha-*, suffixe secondaire, dénominatif, est confirmée par les noms de nombre ordinaux etc.: v. ind. *caturthá-*, *pakthá-*, *ṣaṣṭhá-* (*τέταρτος*, *πέμπτος*, *ἕκτος*; *quartus*, *quintus*, *sextus*), *saptátha-*, avest. *puxδa-*, *haptaϑa-*, cf. aussi *kati-thá-*, *tati-thá-*, *yati-thá-*; superlatif en *-iṣ-ṭha-* (grec *-ιστος*)[28].

[28] Le même suffixe *-tha-* est-il responsable de *prathamá-* < **pra-tha-* < *pra-*? L'iranien a *t*: v. perse *fratama-*, avest. *fratəma-*.

Quant aux adverbes en *-thā* (dans *ūrdhváthā*, *viśváthā*..., v. *Et. indo-eur.* p. 48), ils continuent probablement un ancien instrumental de noms abstraits en *-thā-*. Cf. les gérondifs (= adverbes déverbatifs) en *-tvā*, *-tyā* représentant des instrumentaux figés de thèmes en *-tu-*, *-ti-* (*gatvā́*, *-gátyā*).

Le suffixe *-stha-*, inhérent à certains noms de parties du corps (v. ind. *aṅgúṣṭha-* „pouce, orteil", cf. *aṅgú-ri-*, *aṅgú-li-* „doigt", *óṣṭha-* „lèvre", *koṣṭha-* „entrailles, ventre", *pṛṣṭhá-* „dos" (= avest. *angušta-*, *aošta-*, *paršta-*) est au fond un ancien membre de composé, tombé au rang d'un simple suffixe. A noter surtout *upástha-* < *upás-stha-* „sein" à côté de *upás-*, *bhayá-stha-* = *bhayá-* „péril".

Dans la conjugaison radicale athématique les désinences en *t-*, exposées au contact de l'élément consonantique final de la racine, se différencient en *t-/dh-*, d'où *t-/th-*. L'élément *t-*, qui avait été commun aux 2ᵉ 3ᵉ personnes du duel, est désormais réservée à la fonction primaire (principale), c.-à-d. désigne la 3ᵉ p., la personne fondamentale du paradigme; (*dh* >) *th* se charge de la fonction secondaire comme désinence de la 2ᵉ p. Soit la désinence v. ind. *-taḥ* des 2ᵉ 3ᵉ p. duel:

état primitif (sous forme phonétique indienne)

3ᵉ p. duel, 2ᵉ p. duel	*taktáḥ*	**d(h)ughtáḥ*	*bhárataḥ*

après l'action de la loi de Bartholomae

3ᵉ p. duel	*taktáḥ*	*d(h)ugdháḥ*	*bhárataḥ*
2ᵉ p. duel	**takdháḥ*		**bháradhaḥ*

après l'apparition des sourdes aspirées

3ᵉ p. duel	*taktáḥ*	*dugdháḥ*	*bhárataḥ*
2ᵉ p. duel	*takthá́ḥ*		*bhárathaḥ*

A l'actif des temps secondaires, la distinction vocalique héritée (*-tam*: *-tām*, cf. grec *-τον* : *-την*) a rendu superflue une différenciation de la dentale. En revanche, le rapport *-taḥ*: *-thaḥ* a permis de distinguer les deux personnes en question là où la dentale était toujours, même dans la flexion radicale, précédée d'une voyelle. Le rapport *-taḥ* : *-thaḥ* fait naître *-āte* (3ᵉ p. duel): *-āthe* (2ᵉ p. duel); *-ātām* (3ᵉ p. duel): *-āthām* (2ᵉ p. duel); *-atuḥ* (3ᵉ p. duel): *-athuḥ* (2ᵉ p. duel)[29].

Un scindement parallèle a eu lieu au singulier du moyen-passif. Les anciennes désinences secondaires y étaient: **-o* pour la 3ᵉ p. sing., **-to* (**-ta*) pour la 2ᵉ. L'introduction de *t* à la 3ᵉ p. a déclenché en indo-iranien la différenciation *-ta* : **-tha* (élargi en *-thāḥ* au moyen-passif, mais conservé au parfait). L'iranien recourt à **-sa* (*-ha*, *-ša*), mais la désinence de la 2ᵉ p. sing. du parfait *-ϑa* prouve que la différenciation est de date au moins indo-iranienne, sinon indo-européenne. En effet le stade hypothétique supposé ici, **-to* : **-dho* (indo-ir. *-ta* : *-dha* > *-ta* : *-tha*) a peut-être été fixé en grec (3ᵉ p. *-το*, mais 2ᵉ p. *-ϑα* au parfait).

Enfin la différenciation *t* : *th* s'est produite au pluriel du système présent-imparfait, cette fois pour distinguer la désinence primaire *-tha*

[29] L'Avesta ne fournit que des exemples de la 3ᵉ p. duel. Le flottement entre *-tō* et *-ϑō* à l'actif, *-ōiϑe* au moyen, s'expliquent selon Bartholomae (Grundriss, I, 1, p. 62) par la coïncidence de *t-* et *ϑ-* après une spirante. Le grec plaide l'ancienne identité des deux formes à l'indicatif présent (*φέρετον*).

de la 2e p. plur. de la désinence secondaire correspondante *-ta* [30]. Ici encore l'iranien s'accorde avec l'indien (*-ϑa*).

Les occlusives sourdes aspirées, abstraction faite de leur provenance, ont donc joué en indo-iranien un rôle morphologique assez important. On ne l'appréciera qu'en tenant compte de la position des „sonores aspirées" dans le système consonantique, avant et après l'action de la loi de Bartholomae, jusqu'au moment où l'apparition de la série *ph, th, kh* leur a prêté le caractère d'occlusives sonores au sens phonologique [31].

Il ne faut pas enfin oublier que le faisceau d'oppositions *sourde* : *sonore* et *non-apirée* : *aspirée*, caractéristique des occlusives indo-iraniennes, se simplifiait pour les groupes *occlusive* + *s*. L'indo-iranien ne distingue qu'entre *ps* et *ps* aspiré (noté *bzh* et produit de *bh* + *s*), *ps* étant le point de neutralisation de *p* + *s* et *b* + *s*. La *sonorité* de *ps* aspiré (c.-à-d. de *bh* + *s*) n'était donc pas pertinente. Lorsque le groupe sigmatique *bh* + *s* a perdu l'aspiration, il s'est identifié à *ps* en indien, tandis qu'en iranien, qui s'était entretemps créé un phonème autonome *z* (< *ĝ*, *ĝh*), la perte de l'aspiration a mis en relief la sonorité de *bh* + *s* (*bzh*) en l'opposant à *ps*, d'où p. ex. avest. *wž* : *fš*.

Nous y voyons une confirmation de l'hypothèse du § 45 concernant la position phonologique spéciale qu'occupaient en indo-européen les complexes sigmatiques (*occlusive* + *s*). Jusqu'à une certaine époque, différente suivant la langue, ce n'étaient pas des groupes consonantiques au sens propre du terme, mais plutôt des affriquées définies par les oppositions *vélaire* : *labiovélaire*, *non-aspirée* : *aspirée*, etc., existant chez les occlusives correspondantes.

[30] Cette répartition prouve que c'est le paradigme de l'„injonctif" (désinences secondaires et manque d'augment) et non pas le présent proprement dit, qui était fondamental au moment de la différenciation.

[31] La chronologie relative dispose de trois points de repère: 1) la loi de Bartholomae (*au moins* indo-iranienne); 2) la genèse des sourdes aspirées (indo-iranienne); 3) la dissimilation d'aspirées, cf. l'argument phonologique général: v. ind. *dh-gh* etc. (p. ex. dans **dhugh*) aurait abouti, *avant* l'apparition des sourdes aspirées, à *t-gh* (comme en grec, p. ex. τριχός < **dhrighós*) et non à *d-gh-* (v. ind. *dógdhi*). Cette dissimilation n'est qu'indienne, à en croire v. ind. *kumbhá-* = avest. *xumba-* (< **khumbha-*).

§ 48. Résumé et remarques générales

L'apophonie vocalique des langues indo-européennes relève surtout de la morphologie. Les traces d'alternances directement dépendant de facteurs phonétiques sont minimes.

Dans l'immense majorité de cas le changement du vocalisme radical accompagne un procédé morphologique à titre de morphème accessoire mais, dans une certaine mesure, autonome. Il est commandé non seulement par le morphème de flexion ou de dérivation mais aussi, simultanément, par le vocalisme de la racine. Ainsi le suffixe causatif *-ei̯e/o-* n'entraîne aucun changement vocalique pour les racines à degré normal *o*. Un degré zéro distinct ne saurait exister pour les racines qui offrent toujours le vocalisme *ĭ*, *ŭ* [1] et jamais *ĕi(ə)*, *ĕu(ə)*, même dans les catégories morphologiques où le degré plein est de rigueur (p. ex. v. ind. *pūj* „adorer": *pūjana-*, *pūjayati*). Enfin l'allongement, à l'aoriste sigmatique ou dans les dérivés à vṛddhi, ne peut être efficace que si le vocalisme fondamental est bref.

Il est donc clair que le degré vocalique commandé par la flexion ou la dérivation ne se réalise que dans une partie seulement de racines tombant sous le procédé morphologique respectif. Autrement dit, la zone d'emploi du morphème donné déborde celle du degré vocalique commandé. L'adjonction de la désinence ou du suffixe de dérivation est un procédé autonome et indépendant de l'apophonie, qui ne joue que dans des *cas définis au point de vue phonétique, bien que l'alternance ne soit pas phonétique*. Ce fait fondamental justifie d'une façon objective la hiérarchie à laquelle on a fait allusion: les désinences et les suffixes sont des morphèmes constitutifs, l'apophonie n'est qu'un sous-morphème ou un morphème accessoire surajouté au morphème constitutif. Il en suit, bien que cette règle ait plus d'importance pour le sémitique que pour l'indo-européen, qu'une opposition purement apophonique entre *A* (forme de fondation) et *B* (forme fondée) doit être correctement interprétée *B* = *A* + *morphème zéro* impliquant le degré apophonique donné.

Le rapport entre le morphème principal et le degré vocalique impliqué jette une lumière sur la décadence de l'apophonie héritée par les langues historiques. Les procédés morphologiques primaires, opérant d'abord

[1] A notre avis l'existence, en indo-européen, de telles racines ne devrait être exclue à priori (v. infra).

sur des racines, se transmettaient peu à peu aux thèmes (p. ex. *-ti-*, cf. Fraenkel dans Glotta XXXII, 1952, p. 27) en faisant tomber la gradation vocalique qui les accompagnait. Ou plutôt: les modèles radicaux suivis par les thèmes étaient ceux qui, pour des raisons phonétiques (v. ci-dessus) ne connaissaient pas l'apophonie. Il ne pouvait en être autrement. L'apophonie radicale n'aurait pu s'imposer au thème, qui contenait deux éléments morphologiques différents (racine + suffixe flexionnel). Les procédés morphologiques primaires ne se généralisaient, c.-à-d. ne devenaient secondaires qu'à condition de renoncer à la caractéristique accessoire de l'apophonie absente, dès l'origine, dans une partie de cas. Il ne saurait être question de l'introduction du degré plein, propre aux dérivés primaires en *-τωϱ*, dans la syllabe radicale de formes comme *τινάκτωϱ* (< *τινάσσω* „secouer") ou *φιλήτωϱ* (< *φιλέω* „aimer"). Mais inversement, une fois que les suffixes nominaux primaires commencent à s'ajouter aux verbes faibles, l'apophonie concomitante disparaît peu à peu même dans les dérivés bâtis sur les verbes forts. Par rapport aux suffixes de présent *-ei̯(eti)*, *-āi̯(eti)*, *-ēi̯(eti)*, etc., la forme *-eti* des verbes forts est précédée de l'élément suffixal zéro; cette relation explique la pression formelle exercée par les verbes faibles sur les verbes forts (v. *Prolégomènes* p. 8). C'est ainsi qu'à la place du degré radical *o*, les féminins du type *τομή* (§ 7) adoptent p. ex. en germanique de bonne heure le vocalisme fondamental du verbe-base, p. ex. got. *gairda* „ceinture", *gabinda* et v.-h.-a. *binta* „bande, écharpe, etc.", *winna* „passion" (v.-h.-a. „querelle"), *giba* = v.-h.-a. *gëba* „don", *bida* = v.-h.-a. *bëta* „prière"...

Le rôle de l'apophonie dans le système morphologique de l'indo-européen contenait donc d'avance le germe du déperissement de ce procédé. Sur le fond du nombre toujours croissant de formations secondaires, dépourvues d'apophonie radicale, les formations primaires, qui la conservaient, se découpaient de plus en plus comme des formes fortes ou même des exceptions [2].

Une autre marque caractéristique de l'apophonie indo-européenne c'est l'étendue différente de ses emplois dans la déclinaison et dans la conjugaison. Dès l'origine l'alternance radicale n'est attestée dans la déclinaison que d'une façon tout à fait exceptionnelle, cf. pour l'indien Wackernagel-Debrunner p. 228 (§ 124), pour le grec Schwyzer I, p. 552. Mais l'apophonie *suffixale -os/-es*, *-ŏr/-er/-r/-r̥*, *-ŏn/-en/-n/-n̥*, etc., est à n'en

[2] Mais les verbes dénominatifs, avec leur conjugaison régulière (faible), ne peuvent pas imposer la rigidité de leur vocalisme radical aux verbes forts *s'ils en diffèrent par les morphèmes flexionnels*. Ainsi la survivance du verbe fort dans toutes les langues germaniques, même l'anglais ou le danois, doit être attribuée à la différence entre les morphèmes flexionnels forts et faibles (au prétérit et au participe passif).

guère douter un témoignage indirect de rapports analogues régnant jadis dans la flexion radicale.

Dans les paradigmes nominaux l'évolution de l'apophonie se ramène à deux faits essentiels:

a) L'apophonie flexionnelle des noms-racines s'impose aux suffixes (*de dérivation*) primaires, v. §§ 4 et 10. Par là-même, la racine du thème respectif est mise en dehors du jeu des alternances.

b) Le nombre toujours croissant de noms détachés des séries productives et devenus, de cette manière, immotivés, conduit à la constitution de différents types de déclinaison consonantique de noms immotivés, caractérisés par des suffixes *flexionnels variés*. La rigidité du vocalisme radical dans les thèmes *à n'importe quel suffixe flexionnel* s'impose peu à peu aux thèmes à suffixe zéro, c.-à-d. aux thèmes radicaux (suivant le principe énoncé p. 8; v. § 3 note 20).

Dans la conjugaison, la situation a été tout à fait différente. Il n'y avait pas, à en croire les langues historiques, de suffixes de présent *consonantiques* qui, devenant des suffixes flexionnels, auraient pu contribuer au nivellement vocalique dans la flexion radicale. Voici une liste des suffixes verbaux utilisés au présent (Brugmann *Kurze vgl. Gramm.*, 1904, p. 497—537): *-e/o-*, *-é/ó-*, *-se/so-*, *-sk̂é/ó-*, *-te/to-*, *-de/do-*, *-dhe/dho-* [3], *-i̯e/i̯o-*, *-ei̯e/o-*, *-u̯e/u̯o-*. Aucune trace d'un type suffixal *-et/t-*, *-en/n-*, *-er/r-*, etc. Le seul suffixe athématique attesté, *s* (présent, aoriste sigmatique) se comporte comme un „déterminatif" ignorant l'alternance *-es/s-*.

C'est ainsi que le type **du̯éismi* : **du̯ismé* ou **éimi* : **imé*, qui n'a pas de pendant dans la flexion radicale du nom, s'est conservé jusqu'en pleine époque historique.

Pour ce qui est des formes motivées, les dérivés nominaux, tout comme les noms primaires (et à plus forte raison), ne connaissent aucune alternance *radicale* dans leurs paradigmes. De même les verbes dérivés, étant tous thématiques. Dans les verbes à infixe nasal, la syllabe radicale, toujours prétonique, échappe à l'alternance. Les présents à redoublement, surtout intensif, constituent l'unique exception à la stabilité du vocalisme radical dans les dérivés.

Une fois qu'on a pris conscience de cette loi, on se rend compte du domaine propre des alternances morphologiques. La source de l'apophonie et des ces transformations ultérieures est le verbe *primaire* (ou *fort*), dont la conjugaison, prise comme un tout, contient les degrés vocaliques *e*, *zéro*, *ē*, *o*. N'importe quel dérivé, nominal ou verbal, étant rétréci à un seul degré vocalique (puisque les dérivés ne connaissent pas l'alter-

[3] A ajouter *-ke/o-*, *-ge/go-*, *-ghe/gho-* (*ἐϱύκω*, *τμήγω*, *νήχω*). Les suffixes labiaux sont moins sûrs.

nance radicale), est caractérisé par *e* ou zéro ou *ē* ou *o* par opposition au vocalisme variable du système verbal. Un nom déverbatif comme *λοιπός* est dérivé de toute la conjugaison *λείπω* + *ἔλιπον* + *λέλοιπα*..., et non d'une forme verbale déterminée de ce système. Les verbes dérivés, d'origine dénominative (v. *Remarque liminaire*) sont formés sans apophonie, p. ex. mot-base **louko/e-*: dérivé *loukee̯/o-*. Mis en contraste direct avec le verbe primaire (**leuketai*, **elukom*, **lelouka*), ils sont perçus comme comportant un degré vocalique déterminé: **loukee̯/o-* est un itératif à vocalisme *o* bâti sur **leuk*.

Quant aux dérivés dénominatifs, donc secondaires, ils répètent, en règle générale, le vocalisme radical uniforme du nom-base. La vṛddhi, l'unique procédé apophonique dénominatif, doit être nécessairement rattaché aux paradigmes des noms-racines, les derniers à perdre l'apophonie radicale. C'est à titre exceptionnel que les procédés apophoniques, propres à la dérivation primaire, se transmettent à la dérivation dénominative. Deux dérivés primaires entrent en rapport direct. Un exemple frappant est fourni par le comparatif en *-i̯es/i̯os-* (superlatif en *-isto-*), s'opposant aux positifs en *-u-*, *-ro-*, etc. Le déplacement secondaire du rapport (v. ind.) *śuc* (*śócati*...): *śócīyas-* en *śukrá-* : *śócīyas-* ne fait aucun doute[4]. Autre est le cas des verbes dénominatifs, qui dans des cas favorables peuvent adopter les procédés apophoniques propres aux verbes primaires. Ainsi en slave, les verbes dérivés en *-nǫti* + degré zéro de la racine sont entrés en rapport direct avec les verbes dérivés en *-iti* + degré *o*. Le rapport apophonique *mǫčiti* : *męknǫti* a même envahi les *dénominatifs* en *-iti*, p. ex. *slěpiti*, *glušiti*, **xromiti*, *sušiti* (< *slěpъ*, *gluxъ*, *xromъ*, *suxъ*): *slьpnǫti*, *glъxnǫti*, *xrъmnǫti*, *sъxnǫti*.

Il est donc établi que le domaine primitif de l'apophonie ce sont les rapports mutuels des vocalismes du verbe fort et le rapport de celui-ci aux vocalismes de ses dérivés primaires (nominaux et verbaux).

Le germanique, avec sa conjugaison unifiée et schématisée du verbe fort, se prête le mieux à l'illustration de cet état de choses, entrevu depuis longtemps par les germanisants. Ce dialecte a gardé plus longtemps et plus nettement que les autres un trait essentiel de l'ancienne structure de l'indo-européen.

Les dérivés secondaires pourraient tout au plus être sujets à l'apophonie des *éléments présuffixaux*. Quand le nom-base est p. ex. un thème en *-n-*, la formation d'un dérivé secondaire en *-i̯o-*, *-ko-*, etc., exige le choix entre les formes présuffixales *-on-*, *-en-*, *-n̥-* alternant dans le paradigme du mot-base. On sait que devant un suffixe secondaire le suffixe

[4] Cf. aussi le type lit. *lābas* : *lõbis* provenant de l'expansion du procédé *smagiù* : *smõgis* (§ 36).

flexionnel du mot-base apparaît soit sous sa forme unique (p. ex. *-o-*, *-ā-*...) soit au degré zéro, si celui-ci existe au paradigme-base, notamment aux cas moyens (*i*, *u*, *r̥*, *n̥*). Mais il y a des exceptions devant un suffixe secondaire vocalique ou en *y-*. Tandis que *o* (v. ind. *a*) et *i* disparaissent dans ces conditions, le suffixe flexionnel *u* est habituellement représenté sous sa forme pleine (*-av-* en v. indien), parfois sous la forme zéro (*-u-*): v. ind. *pārśvá-* < *párśu-*, *mānavá-* < *mánu-*. Il faut probablement y reconnaître une survivance de deux types flexionnels bien distingués à l'époque préhistorique: v. ind. *śátruḥ/śátroḥ*, mais *krátuḥ/krátvaḥ*.

Un cas important d'apophonie *suffixale* a été analysé au § 13: l'allongement de la voyelle du thème (surtout de *i*, *u*) devant un suffixe secondaire.

Tout en nous étant borné au verbe primaire et ses dérivés immédiats, nous ne croyons avoir omis rien d'essentiel dans notre exposé. Nous affirmons que la provenance phonétique de l'apophonie aussi bien que son jeu morphologique sont compris sans reste dans les cadres ainsi circonscrits. De même les problèmes d'innovations apophoniques et de leur extension, étudiés aux chapitres IV—IX, se ramènent à la conjugaison forte et les dérivés déverbatifs primaires.

La méthode de la recherche doit être adaptée aux données choisies et précisées suivant ce point de vue.

La différence apophonique entre deux formes apparentées *A* et *B* n'est pas une donnée directement utilisable dans la recherche sur la provenance de l'apophonie et sur ses fonctions morphologiques. Il faut qu'il y ait entre *A* et *B* un rapport de détermination, soit formelle et sémantique, soit purement formelle (p. 6—7). Le premier a lieu entre un mot-base et son dérivé, le second — surtout entre deux formes appartenant au même paradigme flexionnel.

Le rapprochement de slave *voda* „eau“, *vydra* „loutre“ et *vědro* „seau“, représentant des degrés apophoniques différents, n'a aucune importance pour la théorie de l'apophonie aussi longtemps qu'on n'établit pas la filière généalogique de ces formes et ne précise pas la fonction morphologique de chaque vocalisme. Dans le cas en espèce on n'entrevoit que la parenté relative des mots cités, dont chacun est un dérivé indépendant soit de **u̯ódr̥*, **udnés* „eau“, soit d'une racine verbale correspondant à v. ind. *unátti* „mouiller“. On ne saurait donc parler du degré *o* de *voda* par rapport au degré zéro de *vydra*.

La filière génétique est surtout claire lorsqu'il s'agit de délimiter les dérivés primaires et secondaires. Mais parfois elle n'est pas facile à établir, ainsi dans le cas des dérivés à vocalisme radical *o*, qui étant en apparence tous primaires, appartiennent néanmoins à des couches chronologiques différentes (§ 9).

L'hypothèse fondamentale de la chronologie relative proposée dans ce livre c'est l'existence, en indo-européen, de phonèmes $_e$, $_o$, c.-à-d. de voyelles réduites jouissant, jusqu'à un certain moment, de l'autonomie phonologique. Elles n'apparaissaient jamais sous l'accent, mais en syllabe inaccentuée elles s'opposaient aux voyelles pleines *e*, *o*. L'observation des langues historiques et vivantes nous fait rejeter une dépendance directe et mécanique entre l'accent *du mot* et le vocalisme des syllabes inaccentuées (théorie de Hirt). L'action de l'accent „dynamique" est visible surtout à l'intérieur de *morphèmes*, tandis que dans les mots comportant des coupures morphologiques, qu'ils soient des composés ou des dérivés vivants, l'opposition est d'abord celle entre le morphème accentué et le morphème inaccentué (§ 10). Entre les syllabes du morphème inaccentué, il peut y avoir une différence latente qui devient *réelle* lorsque au cours d'opérations morphologiques le morphème en question reçoit l'accent. Les deux syllabes inaccentuées d'indo-eur. **(u̯)ŕsenm̥* [5] n'ont pas joui de droits égaux. C'est la première qui aurait porté l'accent si le thème avait été oxyton: la différence entre le degré plein de *-en-* et le degré zéro *-n̥* en est la conséquence. Voici une autre possibilité: le suffixe *-lîn* de v.-h.-a. *boumelîn* „petit arbre" garde son vocalisme plein (et long) parce que celui-ci s'oppose au vocalisme réduit des désinences *-es* (gén. sing.), *-e* (dat. sing.)... Les formes suffixales *-lînes*, *-lîne* se comportent comme p. ex. les mots autonomes *lînes*, *lîne* ou *wînes*, *wîne*. Il est donc en tout cas clair que le vocalisme réduit n'est pas une simple conséquence phonétique de l'*accentuation du mot*.

Pour qu'il existe des voyelles réduites, il faut non seulement que les voyelles pleines puissent apparaître en syllabe inaccentuée, ce qui est conditionné par la morphologie — il faut aussi que le système des voyelles réduites comprenne, par rapport à celui des voyelles pleines, un nombre de termes inférieur.

La réduction *phonologique* (en syllabe inaccentuée) consiste en un syncrétisme quantitatif ou qualitatif des voyelles apparaissant sous forme pleine. Aucune réduction phonologique n'existe dans une langue qui oppose *toujours* $_a$, $_e$, $_i$, $_o$, $_u$ inaccentués à *a*, *e*, *i*, *o*, *u* pleins. Le syncrétisme russe (timbres du vocalisme réduit: *i*, *a*, *u*) est d'ordre qualitatif, le syncrétisme v. norrois ou v. anglais (timbres des voyelles réduites: *e*, *a*, *o*) — d'ordre à la fois qualitatif et quantitatif [6]. Pour l'époque indo-européenne précédant la chute et la vocalisation des voyelles réduites (faibles, affaiblies) on a cru devoir poser comme un minimum $_e = _o$ dans un entourage déterminé (au moins devant les sonantes *r*, *l*, *n*, *m*). L'hypothèse d'une

[5] v. ind. *vŕ̥ṣaṇam*, grec *ἄρσενα*.
[6] Suppression de la différence *brève* : *longue*.

coïncidence complète $_e = _o$ (dans n'importe quel entourage) n'expliquerait point l'apophonie *e* : *o*. La voyelle $_o$ serait alors, au point de vue phonologique, l'unique voyelle réduite, une sorte de [ə] comparable au *e* muet du français, s'opposant à *toutes* les voyelles pleines (non seulement à *e*).

L'apophonie qualitative s'est développée d'abord dans deux catégories dérivées, les noms d'action radicaux et le parfait. Les deux étaient caractérisées par la mobilité accentuelle du paradigme et, par conséquent, par l'alternance *voyelle pleine* : *voyelle réduite*. La coïncidence de $_e$ et $_o$ devant sonante déclenchait une opposition entre le vocalisme *e* du verbe-base et le vocalisme *e* : $_o$ du dérivé, laquelle, conformément à la loi de polarisation, aboutissait au rapport *e* (verbe-base): *o* ($_o$; dérivé) pour toutes les racines, non seulement celles à sonante.

Une série de types morphologiques doivent leur vocalisme caractéristique *o* aux noms-racines déverbatifs, auxquels ils se rattachent directement ou indirectement: les types *τομός*, *τόμος*, *τομή*, *τρόφις*, les itératifs-causatifs du type **loukei̯e/o-* (v. ind. *rocáyati*), les adjectifs déverbatifs (gérondifs) comme v. ind. *dvéṣya-*.

Dans les suffixes flexionnels *-(t)or-*, *-on-* (*-mon-*, *-u̯on-*), *-ont-*, *-os-* (*-i̯os-*, *-u̯os-*) le degré *o* est le résultat d'une opposition entre le timbre *e* propre aux suffixes flexionnels des noms immotivés, et le vocalisme *o* généralisé dans les suffixes de dérivation vivants (à l'époque en question). Il résulte, de l'autre côté, de la polarisation du contraste entre le suffixe flexionnel du simple et le suffixe flexionnel du composé (§ 4).

La voyelle thématique *-e/o-* de la flexion verbale nous permet encore d'entrevoir les conditions primitives de la répartition $_e$: $_o$ (§ 5).

L'identification $_e = _o$ (devant sonante), dont l'apophonie *e* : *o* n'était qu'une conséquence morphologique, confère aux voyelles affaiblies le caractère de phonèmes autonomes. En face du contraste *eR* : *oR* des syllabes à vocalisme plein, celles à vocalisme réduit ne connaissent que $_oR$. On peut donc affirmer que l'apophonie *e* : *o*, loin d'être postérieure à la chute des voyelles affaiblies (Güntert, Hirt), est au contraire le fait le plus ancien attestant une différence phonologique entre les vocalismes plein et réduit.

Dès lors il surgit la question du sort ultérieur des phonèmes $_e$, $_o$. Si la coïncidence $_e = _o$, dans des conditions à peu près déterminées, est le repère le plus ancien de la chronologie relative, la disparition des voyelles $_e$, $_o$ en est un autre, postérieur au premier. La chute de $_e$, $_o$ et leur „vocalisation" (terme emprunté à la linguistique slave) sont synchroniques. L'élimination des voyelles réduites aboutit soit à leur disparition soit à leur développement en voyelles pleines correspondantes: *e*, *o*. P. ex. **p$_e$ktos* (cf. **liktós* ⟨ **leik*) ⟩ **pektós* (grec *πεπτός*, lat. *coctus*, lit. *kèptas*). Cette bifurcation rappelle le traitement, beaucoup plus récent, de ъ, ь sla-

ves (yers faibles et forts). Le parallélisme serait complet, si **pektós* remontait à *p$_e$k$_e$tós* (chute du deuxième $_e$, vocalisation du premier). Mais autrement que Hirt (cf. aussi Borgstrøm NTS XV, 1949, p. 139), nous renonçons [7] à reconstituer les voyelles réduites *là où aucune alternance attestée ne les garantit ni les recommande* (donc **p$_e$któs* mais p. ex. **māt$_e$réi* ou **māt$_o$réi* en face de **mātérm̥*). A ce point de vue la vocalisation de $_e$, $_e$ est régulière entre consonnes en syllabe *initiale entravée*. En syllabe médiane aucun entourage phonétique n'empêche l'expulsion de $_e$, $_o$ — de même en syllabe non entravée. P. ex. v. ind. **ba-bh$_a$s-tām* > *babdhām*; grec πέτομαι, ἔχω : πτ-, σχ- à l'aoriste. A l'intérieur des paradigmes flexionnels l'indo-européen a de bonne heure introduit, aux cas faibles, la voyelle pleine des cas moyens, p. ex. **pedéi* à la place de **bdéi* sur le modèle de **ped-bhis*, **pedsú*, etc., qui sont phonétiques.

Dans les racines à *r*, *l*, *n*, *m* suivant ou précédant le vocalisme fondamental, la sonante se charge de fonction syllabique: **t$_e$rs* > *tr̥s*; *pr$_e$k̂* > *pr̥k̂*. Est importante la position phonologique de *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* en indo-européen: ils n'y sont pas de phonèmes vocaliques autonomes, mais des consonnes (*r*, *l*, *n*, *m*) faisant office de voyelles dans des entourages strictement définis. Ils ne deviennent autonomes que tout au plus dans les langues du Nord, lorsque la chute des ə antévocaliques crée une opposition directe de *r* et *r̥* devant voyelle.

La fameuse controverse entre les partisans de la „Sonantentheorie" (*r̥* = voyelle) et leurs adversaires ($_e$*r* = groupe de voyelle réduite + consonne *r*) perd sa raison d'être. Les formes $_e$*r* ($_o$*r*) et *r̥* représentent des stades *phonologiques* successifs de la réduction.

Le lien entre la réduction (disparition) de voyelles et la place de l'accent a été toujours considéré comme le résultat le plus sûr des recherches sur l'apophonie indo-européenne. En vue de ce qui précède, il faut modifier cette formule traditionnelle. La réduction et l'expulsion supposent des voyelles atones, mais la conclusion inverse n'est pas vraie. Il n'est pas non plus légitime d'attribuer à l'action de l'accent l'apophonie qualitative *e/o* ou le degré allongé.

Si les formes de l'alternance *e* : *zéro* sont plus récentes que l'apophonie *e* : *o* existant à partir du changement $_e$ = $_o$, le degré long de la vr̥ddhi et de l'aoriste sigmatique est à son tour postérieur à la réduction $_e$*i* > *i*, $_e$*u* > *u*... Le degré long repose sur une opposition secondaire du degré plein (comme forme fondée) au degré zéro (comme forme de fondation):

$$i : ei = u : eu = e : x, \text{ ou } i : e + i = u : e + u = e : e + e \ (= \bar{e}).$$

Les transformations ultérieures du degré long de l'aoriste et de la vr̥ddhi en indo-iranien et en indien reposent sur les particularités du

[7] En revenant ainsi sur l'opinion émise dans *Et. indo-eur.* p. 59.

sandhi (cf. le traitement de l'augment) et de la phonétique des langues respectives.

Le point de départ principal de la vr̥ddhi est le rapport *nom radical: adjectif* en *-o-* etc. à vocalisme *e*, *-R̥T-*: *-eR̥Tós*. La formation date d'une époque où les noms radicaux présentaient encore l'apophonie radicale *degré plein* : *degré zéro*. La suppression de cette alternance en faveur du degré zéro entraîne une nouvelle appréciation du vocalisme de l'ancien dérivé **leukós* (*eu*=gradation de *u* de **luks*).

Les dérivés secondaires en *-o-*, *-(i)i̯o-*, *-ko-*, *-i-* tirent parti de ce procédé lequel, comportant une implication (changement du degré vocalique), tend à remplacer la simple adjonction du suffixe: les suffixes secondaires *-o-*, *-(i)i̯o-*, etc., sont évincés par *-o-*, *-(i)i̯o-*, etc., impliquant la vr̥ddhi de la syllabe radicale, puis initiale. C'est justement l'extension de la vr̥ddhi aux thèmes dis- et polysyllabiques qui permet de comprendre le fait remarquable que la syllabe *initiale* se charge du rôle joué jusqu'ici par la racine (§ 17). La vr̥ddhi ne se superpose aux procédés de suffixation que s'ils sont de provenance primaire (comme justement les suffixes susmentionnés), tandis qu'elle n'est jamais entraînée par des suffixes par excellence secondaires (comme *-u̯ent/ment-*). Les traces de la vr̥ddhi dans les langues européennes ne sont pas rares, cf. le type λευκός, qui garde l'ancienne forme de la vr̥ddhi attestée aussi en iranien.

La chronologie relative des trois degrés apophoniques (*o*, *zéro* et *long*) semble un point acquis. La genèse de l'apophonie *e* : *o* suppose l'existence phonologique des voyelles réduites $_e$, $_o$, elle est donc antérieure à la disparition ou la „vocalisation" de $_e$, $_o$, et à la constitution du degré zéro avec ses formes caractéristiques *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*. De l'autre côté, l'opposition morphologique *i* : *ei*, *u* : *eu*, *r̥* : *er*, laquelle engendre *e* : *ē*, suppose l'existence du degré zéro. Il en résulte l'ordre chronologique:

1) apophonie *e* : *o* (*ei* : *oi*, *eu* : *ou*, *ē* : *ō*, etc.);
2) apophonie *e* : *zéro* (*ei* : *i*, *eu* : *u*, *er* : *r̥*, *ē* : *ə*, etc.);
3) apophonie *e* : *ē* (*i* : *ei*, *u* : *eu*, *r̥* : *er*, etc.).

Le rapport *e* : *o* représente ainsi l'alternance radicale la plus ancienne que l'analyse morphologique nous permette d'atteindre.

En ce qui concerne l'élimination des voyelles réduites prétoniques, la chronologie relative suivante semble assurée: l'introduction du timbre *o* dans les cas forts en *-(t)ór-*, *-(m)ón-*, etc., précède la chute de la voyelle médiane aux cas faibles (*-t$_o$réi*, *-m$_o$néi*; *-t$_o$r̥bhis*, *-m$_o$nbhis*; etc.). Il en résulte des *r*, *l*, *n*, *m* interconsonantiques qui ne deviennent syllabiques qu'après l'expulsion (ou la „vocalisation") de $_e$, $_o$ dans toutes les autres positions (§ 12). La chute de $_e$, $_o$ médians est antérieure à leur disparition ou leur „vocalisation" en syllabe initiale.

La structure de la racine est d'une importance décisive pour la compréhension des phénomènes apophoniques. Les racines *légères*, du type soit *-ET* (= voyelle fondamentale + consonne) soit *-ER* (= voyelle fondamentale + sonante), s'opposent aux racines *lourdes* *-ERT* (= voyelle fondamentale + sonante + consonne). Les racines historiques du type **dhē*, **gerə* sont des espèces appartenant la première à la catégorie légère, la dernière, à la catégorie lourde.

Le degré *o* est originaire chez les racines à sonante, *-ER* et *-ERT* (§ 1). Le degré zéro au sens propre du terme (perte d'une syllabe) est restreint aux racines légères *-ET* et *-ER* (en position antévocalique). Le degré long de l'aoriste ou des dérivés à vr̥ddhi s'explique de nouveau par les racines à sonante, *-R̥(T)* : *-ĒR(T)*. Les innovations apophoniques ultérieures prouvent à différentes reprises l'importance de la distinction *-ET* : *-ER* : *-ERT*, dont le membre moyen marche tantôt avec *-ET*, tantôt avec *-ERT*.

Certaines questions délicates, concernant le vocalisme *fondamental* de la racine, se rattachent immédiatement aux problèmes de l'apophonie. L'analyse du sanscrit et des langues sémitiques, et le *Mémoire* de de Saussure, ont été pour beaucoup à créer l'illusion d'un abîme existant entre le squelette consonantique, représentant de la valeur sémantique de la racine, et un vocalisme radical variable chargé uniquement de fonctions morphologiques. Or la théorie du degré *o* avancée ici suppose l'existence préalable d'un vocalisme *o* autonome. Une fois l'alternance *e* : *o* établie, la diffusion de *o* dans des catégories productives nombreuses était apte à effacer le pourcentage toujours diminuant de *o* primitifs. Mis en présence d'un grand nombre de *o* d'origine morphologique transparente (*o* < *e*) et d'un nombre limité de *o* d'origine inconnue, les linguistes ont pu pencher vers une solution unitaire en considérant ces derniers comme les restes isolés d'une ancienne alternance *e* : *o*.

En excluant une uniformité vocalique primitive [8], en postulant deux voyelles indépendantes *e* et *o*, on fraye le chemin à une conception plus réaliste du système phonologique préindo-européen. On peut se poser la question si les voyelles longues *primitives* y provenaient toutes de contractions, comme celle de **pās* (lat. *pās-tor*, slave *pasǫ* en face de hittite *pahs*), ou s'il existait des voyelles longues antérieurement aux contractions e^x + *ə*.

On se demande enfin dans quelle mesure est justifiée l'égalité, généralement admise, des rapports *ei* : *i*, *eu* : *u* et *er* : *r̥*, *el* : *l̥*, *en* : *n̥*, *em* : *m̥*. Au point de vue morphologique aucun doute ne paraît possible. Pour ce qui est de la *phonologie*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* ne sont pas de phonèmes *autonomes* mais des consonnes chargées de la fonction syllabique dans des entourages déterminés (§ 12). La même remarque vaut du reste aussi pour *ə* (§ 19) [9]. L'équivalence morphologique de *i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* ne doit pas nous tromper sur la différence chronologique entre *i*, *u*, voyelles ayant *une fonction secondaire consonantique* (dans *ei*, *i̯e*, etc.), et les consonnes *r*, *l*, *n*, *m* chargées *de fonction secondaire vocalique* (*tr̥*, *r̥t*...). Les positions phonologiques de *i*, *u* d'une part, de *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* de l'autre, sont tout à fait différentes. Avec un *ə̯* suivant *i* et *u* deviennent des voyelles longues tout comme *e* (+ *ə̯* > $\bar{e}^x$). Rien de pareil pour *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*, les transcriptions *r̥̄*, *l̥̄*, *n̥̄*, *m̥̄* n'étant que des symboles qui cachent des divergences historiques aussi considérables que v. ind. *īr* = avest. *ar* ou lat. *rā* = germ. *ur*. C'est que la réalité *phonologique* sous-jacente à ces reflets n'est pas *r̥̄* ou *r̥ə̯*, mais *rə̯*. On peut cependant, surtout pour ce qui concerne les langues du Nord, compter avec une période de transition opposant *re*, *le* à *r̥e*, *l̥e* etc., c.-à-d. connaissant les phonèmes *vocaliques* *r̥*, *l̥*.

Ici encore le fait que beaucoup de *ī̆*, *ū̆* remontent à *ei*(*ə*), *eu*(*ə*), n'exclut point la possibilité de l'existence de *ī̆*, *ū̆* primitifs, hérités d'une époque antérieure à l'affaiblissement.

Somme toute, le système vocalique antérieur aux premiers affaiblissements n'était pas nécessairement distinct du vocalisme que les langues historiques nous font postuler pour la période de la dislocation dialectale. L'hypothèse que toutes les voyelles longues et tous les timbres en dehors de *e* sont secondaires, repose sur une généralisation inadmissible du schéma de l'apophonie.

La voyelle *ĕ* est bien fondamentale par rapport aux autres vocalismes. Cf.:

vocalisme fondamental	*e* ╲	╱ *o*	voc. fond.	*ei* ╲	╱ *i*	voc. fond.	*e* ╲	╱ *ē*
degré *o*	*o*		degré zéro	*i*		degré long	*ē*	

etc., etc.

[8] Postulée d'une manière explicite p. ex. par M. Hjelmslev (*Studi Baltici* VI, 1936/7, p. 51). — Cf. aussi l'opinion de M. Martinet exprimée dans Word IX, 1953, p. 267: „... what with the explaining away of the aspirated surds, the reduction to two of the dorsal orders, the doing away with **b*, *the reduction of the vocalic pattern to a single unit* at the cost of a few laryngeals, all of these perfectly legitimate steps, the pattern finally emerges with too few distinctive units (21 consonants and one vowel) for any language to work".

Mais le raisonnement n'est pas concluant, v. infra.

[9] Les signes diacritiques destinés à distinguer *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* vocaliques de *r*, *l*, *n*, *m* consonnes, et *ə̯*, de *ə* vocalisé, n'ont aucune valeur phonologique. Le critère de l'entourage est suffisant. La question phonologique essentielle à résoudre, c'est la hiérarchie des fonctions (primaire, secondaire).

Dans notre exposé nous continuons à nous servir de la transcription traditionnelle, consacrée par un long usage.

Grâce à ces rapports de détermination *ĕ* nous fait prévoir, dans certaines conditions, *o*, zéro, *ē*, etc., tandis que les autres vocalismes peuvent être soit immotivés (fondamentaux), soit motivés. Mais les alternances auxquelles obéit le vocalisme, sont conditionnées par des facteurs *morphologiques*. Le terme „système primitif des voyelles en indo-européen“ *n'a pas de sens phonologique*.

C'est le renouvellement de certains procédés apophoniques qui semble fournir le point de départ du développement du genre féminin. Le remplacement du rapport *TERə̥* (forme I): *TREə̥* (forme II) par *TERə̥* (forme I): *TR̥ə̥é* (forme II') équivaut au renouvellement de la forme *TREə̥* par *TR̥ə̥é*. La forme ancienne (*TREə̥*) revêt certaines fonctions secondaires de la forme nouvelle (*TR̥ə̥é*). C'est ainsi qu'en face de l'adjectif en *-e/o-* la forme en *-ā-* se charge de la valeur féminine par opposition au genre animé indifférencié, et de la valeur abstraite (puis collective) par opposition au concret neutre (§ 14 fin). De la même façon, le degré zéro phonétique de *TeRi*, *TeRu*, à savoir *TRī*, *TRū*, remplacé par le degré zéro nouveau *TRĭ*, *TRŭ*, conduit à la différenciation entre le masc.-neutre en *-i-*, *-u-* et le féminin-collectif en *-ī-*, *-ū-* (§ 13).

En ce qui concerne le sort de l'apophonie dans les langues individuelles, on a relevé ici surtout certaines particularités que le manque total de perspective chronologique a fait jusqu'à présent attribuer à l'indo-européen. Il s'agit tantôt de traits propres à un groupe dialectal, l'indo-iranien, les langues du Nord, les langues du Sud, tantôt de phénomènes plus tardifs encore, caractérisant une seule langue, comme le degré long du germanique ou le triple reflet de *ə* en grec.

La disparition des „laryngales“ (*ə̥*) antévocaliques, qui appartient à la période dialectale, a produit des formes du type *TR̥ə̥-o-* continuées par v. ind. *Tir*, *Tur*, *Tan*, *Tam*, avest. *TaR*, européen méridional *TaR*, germ. *TuR*, balto-slave *TiR* (et *TuR*). Elles ont souvent été regardées comme un degré réduit par opposition au degré zéro antévocalique représenté par *TR*. En réalité il s'agit d'une extension morphologique du degré zéro des racines seṭ, propre surtout aux langues européennes. Voici la position chronologique du degré réduit (*TR̥R-o-* de Brugmann et *TьR-o-* de Hirt):

a) type *βλη* (<**gᵘlē*, forme II de **gᵘelə*)
b) „ *μιγ-η* (*η* ajouté à titre de suffixe)
c) „ *βαλ-η* (<**gᵘl̥ə̥-ē*)
d) „ *μαν-η* (pour *μνη-*, cf. *μνῆμα*, v. ind. *mnā-ta-*).

Les types *μανη* et *μνη* contiennent tous les deux le degré zéro de la syllabe radicale. Mais le premier, plus récent, refait sur le modèle des anciennes racines seṭ, évince le dernier conformément à la loi d'impli-

cation (p. 10—11). P. ex. grec *καρῆ(ναι)*, lat. *caro*, v. irl. *scaraim*, v.-h.-a. *gi-skoran*, lit. *skiriù*; grec *μανῆ(ναι)*, got. *munan*, lit. *minėti*, v. slave *mьněti*.

Les anciens procédés apophoniques, avant de disparaître, ont subi des remaniements dont les facteurs purement phonétiques ne sauraient rendre compte. Sans être des morphèmes au sens propre, ils leur ressemblent par la tendance à se souder en un morphème complexe, ce qui rappelle l'„agglutination“ de suffixes et repose sur la loi d'implication.

Une transformation importante du degré zéro en grec, italique, celtique, peut-être arménien (langues méridionales) est l'introduction de *ă* dans des racines de structure différente, notamment:

1) dans le degré zéro antévocalique du type *-ET* (p. ex. lat. *patēre sacēna*);
2) dans le degré zéro du type *-RET*, donc *-RaT* à la place du samprasāraṇa *-R̥T* (p. ex. lat. *fractus*, *flagro*, *nactus*, *magnus*);
3) dans le degré zéro antévocalique du type *-ER* (p. ex. lat. *manēre*);
4) dans le degré zéro antévocalique (ou suivi de *i̯*, *u̯*) du type *-ERT* (p. ex. lat. *marcēre*, *sarcio*).

L'effectif vocalique des langues du Sud s'est enrichi du timbre *ă*, dont l'origine indo-européenne ne saurait plus être sérieusement soutenue (§§ 19-21). Les sources *phonétiques* de cette voyelle étaient 1) $ə̥_{2,4}o$ (> *a*); 2) *ə̥* vocalisé; 3) *-R̥ə̥* > *-aR* en position antévocalique (p. ex. lat. *ăgo*, *dătus*, grec *βαλεῖν*).

Le rapport méridional **dhē*: **dhă* (p. ex. lat. *fē-c-ī* : *fă-c-tus*) se décompose en une tranche subtractive *dhē* > *dh* (existant devant voyelle) et une tranche additive (*dh* + *ă*). La voyelle *ă* acquiert une certaine autonomie morphologique, qui la qualifie à se surajouter, dans des conditions déterminées, à un zéro apophonique. Dans le type *sacēna* (pour **scēna*) le modèle *TēT* (→ *TT*) → *TăT*, pour peu qu'il s'agisse d'une formation vivante et productive, permet de remplacer le groupe *sk-* par *săk-*. Le type *frăctus* < **bhr̥ktos* se fonde sur *TRēT* (→ *TR̥T*) → *TRăT*, cf. *u̯rēg* : *u̯răg* (*ῥήγνυμι* : *ἐῤῥάγην*). Pour *manēre* à la place de **mnēre*, ou grec *μανῆναι* (mais *μνῆμα*) < *μαίνομαι*, lat. *marceo* pour **mr̥k-*, le modèle était fourni par les racines dissyllabiques comme *βαλῆναι* (< **gᵘl̥ə̥-ē-*; *ē* est suffixal). L'extension de *ă* a lieu dans des catégories formelles où la coexistence de différents types de racines rend possible le jeu de la loi d'implication. C'est qu'une confrontation des racines du type *T(R)Eə̥T* ou *TERə̥* avec les types aniṭ met en relief, chez les premiers, le surplus du vocalisme *ă*.

Dans les langues septentrionales la coïncidence de *ə* avec le vocalisme hérité *o* a été d'une grande portée pour les racines en voyelle longue (ty-

pes *dhē, dō). L'absence d'un degré zéro spécial de *dhē-, *dō y est d'autant plus frappante que les langues du Nord ont gardé et même développé l'ancien système apophonique. Mais la disparition de l'apophonie ā^x : ə y tient à la même cause que la rareté de ā : i en iranien. Ici et là, c'est la chute de ə médian qui en est indirectement responsable.

Les langues du Nord aussi bien que celles du Sud finissent par évincer le degré zéro 1) des racines à samprasāraṇa (type -*RET*); 2) des racines à vocalisme fondamental *o*. C'est ainsi qu'on parvient au schéma de l'apophonie survivant dans les langues historiques: le rôle des éléments sonantiques précédant la voyelle radicale et celui du vocalisme fondamental autre que *e* y est presque nul.

Mais l'évincement du samprasāraṇa et du degré zéro de *o* s'est accompli indépendamment dans les deux branches européennes. Si entre **r̥̂tos* (avest. *arš̌ta-*) et lat. *rectus* il faut intercaler au Sud le type intermédiaire *fractus*, la solution transitoire des langues septentrionales a été le type germ. *brukans*, lit. *brìsti* (intermédiaire entre **r̥̂tos* et got. *raihts*) avec un vocalisme qui, lui aussi, est de provenance morphologique:

er : *ur* ou *ir* = *re* : *ru* ou *ri*.

Le degré zéro de -*oR*(*T*), éliminé dès l'abord dans les langues septentrionales, a gardé pendant un certain temps une forme spéciale au sud: -*R̥*(*T*) ou -*aR*(*T*) v. § 20.

Le double reflet de *R̥ə* (*r̥̄*, *l̥̄*, *n̥̄*, *m̥̄*) dans les langues méridionales (*rā* et *ără*, *lā* et *ălă*...) n'a rien à faire avec une différence de la place du ton, supposée par Hirt (θνητός : θάνατος). Les formes -*ără*-, -*ălă*-, -*ănă*-, -*ămă*- représentent une innovation morphologique, *er* : *ar* (antévocalique, cf. ci-dessus le type grec θανεῖν) = *era* (< *erə*): *ara*. Le degré *ără* à la place de *rā* sera donc attendu surtout dans les mots dérivés et perçus comme tels. Est instructif à cet égard le rapport entre **plāmā* (v. irl. *lám*, gall. *llaw*), forme phonétique, et **pălămā* (grec παλάμη, lat. *palma*), forme refaite sur un mot-base **pelə*.

Le samprasāraṇa se trouve en retraite même en indo-iranien, où il a complètement disparu dans le type (*T*)*Rā*. L'unique exemple sûr de l'ancienne alternance semble v. ind. *drāgh* : *dīrgh* (ir. *drāj* : *darg*). Dès les plus anciens textes les racines (*T*)*Rā* sont rigides en indo-iranien. Il est probable que les deux degrés zéro des racines seṭ, types v. ind. *pūrtá*- et *prātá*-, répartis en fonction du degré plein correspondant (v. ind. *pari*-; *prā*-), ont imposé leur modèle aux racines isolées de forme (*T*)*Rā*, d'où le degré zéro *rātá*- (< *rā*) au lieu de **īrtá*-, qu'il aurait fallu référer à un degré plein **ari*. Pour renouveler *rā*: **īrtá*- l'indo-iranien ne recourt jamais au modèle *sthā* : *sthi*(*ta*)-, ce qui, de l'autre côté, semble avoir été

la norme dans les langues méridionales (lat. *re-or* : *ră-tus*, grec ῥήγ-νυ-μι: ἐρ-ράγ-ην).

La carrière de la „voyelle de liaison" *ĭ* en indien est due à deux facteurs: 1) la coïncidence des timbres des degrés zéro de *Tāi̯* (*Taə̯i*) et *Tā* (d'où, respectivement, *Tī* et *Tĭ*); 2) l'action de la loi de Sievers, la distribution *ĭ* : *ī* en fonction du consonantisme suivant n'en étant qu'une *conséquence morphologique*.

L'allongement du nom. sing., de l'aoriste sigmatique et des dérivés à vr̥ddhi mis à part, le degré long des autres catégories morphologiques est de provenance dialectale. Dans les langues européennes la source principale du degré long est constituée par l'abrègement des voyelles longues devant sonante tautosyllabique. Les complexes phoniques du type -*ER*, en principe ambivalents (-*ERT* = -*ĔRT* ou -*ĒRT* abrégé) peuvent être repoussés, par suite d'une opposition morphologique, vers la valeur virtuelle -*ĒR*, réalisée dans les syllabes non-entravées du même paradigme.

On s'expliquera donc l'allongement des prétérits germaniques (got.) *gēbum*, *nēmum*, *fōr*, *fōrum* comme le contre-coup de l'abrègement -*ĒRT* > -*ĔRT*. Devant les anciennes désinences consonantiques **-me*, **-pe* (ou **-đe*), que révèle le vocalisme -*u* de got. -*um*-, -*uþ* (v.-h.-a. -*um*, -*ut*), la voyelle de **far-me*, **far-þe* conçue, par opposition à la brève du présent (*faran*), comme une *longue neutralisée*, a été introduite d'abord dans les syllabes non entravées (*fōrun*). Le degré long ne peut s'installer que dans les formes dont le vocalisme ne diffère pas de celui des mots-bases correspondants, l'opposition *quantitative* se greffant sur l'identité du *timbre*. Cela est évident dans le prétérit du type (got.) *gaf*, *gēbum*. La quantité longue du pluriel, surajoutée à **gĕb*- (ancien degré zéro, cf. part. passif got. *gibans*), oppose le vocalisme du prét. plur. à celui du présent (got. *giban*), tandis que la brève du sing. (*gaf*) se maintient grâce à la différence du timbre. L'allongement germanique est domicilié dans le prétérit fort des classes IV—VI, d'où il rayonne sur les dérivés nominaux et verbaux des verbes respectifs.

Vu son origine, le degré long du germanique ne connaît que le timbre *ē* (< *e*) et *ō* (< *a*). Autrement qu'en balto-slave, les degrés longs *ī*, *ū* n'y apparaissent point. Les verbes dérivés à vocalisme *ū*, comme **klūbōn* „fendre" ou **drūpēn* „pendre", bien qu'ils rappellent les types v. slave *gybati* (lette *gũbâtiês*) et lit. *kūpėti*, reposent sur *ū* propre au *présent* d'un grand nombre de verbes forts II (p. ex. all. moderne *saufen*, *saugen* < *sûfan*, *sûgan*...).

La constitution du degré long en balto-slave a été différente en maint détail, bien que l'abrègement -*ĒRT* > -*ĔRT* y ait été, tout comme en germanique, le facteur principal. Tandis que le fait de l'abrègement de

-*ĒRT* en germanique est une hypothèse fondée sur l'absence de ces complexes dans la période historique, le balto-slave primitif a dû fourmiller de diphtongues longues (-*ēiT*, -*ēuT*, -*ērT*, -*īrT*...) provenant des groupes -*ei̯əT*, -*eu̯əT*, -*erəT*, -*irəT*, etc. Leur existence est démontrée d'une manière non équivoque par les intonations, dont la genèse précède l'abrègement en question (*L'acc. d. l. indo-eur.* p. 197—198). Une conséquence importante en est qu'en balto-slave le degré long s'étend sur tous les timbres, *ĕ* : *ē*, *o* (*ă*) : *ā*, *ĭ* : *ī*, *ŭ* : *ū*. Un autre trait particulier de l'allongement balto-slave c'est qu'autrement qu'en germanique il s'installe d'abord dans la *dérivation* et non dans la *flexion* verbale. Dans le prétérit baltique du type lit. *gẽrė* il est de date plus récente, tout comme dans l'imperfectif slave -*pěkają*. Les deux formations remontent à des *dérivés*, la première, aux verbes d'état en -*i*/*ē*-, la dernière, aux *itératifs* en -*ają*.

Si les zones d'emploi, différentes en germanique (*e*, *a*) et en balto-slave (*e*, *a*, *i*, *u*), suffisent à prouver l'origine *dialectale* des degrés longs respectifs, c'est encore à plus forte raison qu'il faudra séparer les phénomènes européens de l'allongement indo-iranien connu sous le nom de la loi de Brugmann. Comme l'ont bien vu les grammairiens indigènes (hindous), la gradation consiste ici en un procédé d'*addition* et non d'*allongement*, $i : a + i = u : a + u = a : a + a$ (> *ā*). Des considérations d'ordre structural confirment ce point de vue. La disparition de la différence *e* : *o* en indo-iranien ne supprimait pas les relations formelles basées sur l'apophonie qualitative. C'est que les formes fondées à vocalisme indo-européen *o* s'appuyaient directement sur le degré *zéro* (et non plein) de la racine. La survivance de la relation *i* : *oi*, *u* : *ou* sous la forme *i* : *ai* (ind. *e*), *u* : *au* (ind. *o*) imposait aux racines légères (comme *sad*) le rapport *a* (degré zéro): $a + a$. Ce procédé additif a donc un caractère morphologique et ne peut jouer que là où un rapport formel et sémantique entre la forme de fondation et la forme fondée est encore perçu. La nature foncièrement morphologique de la loi de Brugmann se révèle non seulement dans la conservation de *o* non-motivés (p. ex. v. ind. *katará-* : πότερος), mais encore dans des faits de différenciation comme véd. *cakā́ra* „il a fait": *cakára* „j'ai fait" (avec la brève conservée).

L'allongement balto-slave (*ĕ* : *ē* = *o* (*ă*) : *ā* = *ĭ* : *ī* = *ŭ* : *ū*) et la loi de Brugmann de l'indo-iranien (*a* : *ā* = *i* : *ai* = *u* : *au*) sont des procédés incommensurables. Cette constatation rend caduque l'hypothèse d'un vocalisme long *indo-européen* dans v. ind. *plāvayati*, v. slave *plaviti* (v. les exemples de la p. 325). La longue indienne remonte à *o* traité suivant la loi de Brugmann. La longue slave s'explique par le timbre *o* de *plovǫ*, *pluti* (provenant de *ĕ*, cf. grec πλέω), c.-à-d. par une ancienne opposition **plŏu̯ō* : **plŏu̯ei̯ō*.

En dehors des langues du Nord les effets morphologiques de l'abrègement de -*ĒRT* sont beaucoup moins sensibles. Il faut ici mentionner la généralisation de la longue dans les suffixes productifs grecs -τηρ- et -ων-, et le degré long du type lat. *ēst*; *cēlare*, *sēdare*, grec ληκάω, φληδάω, πηδάω (§ 38). En revanche, le grec se crée des degrés longs morphologiques fondés sur les couches successives de contractions et d'allongements compensatoires. Ils jouent à l'intérieur de catégories morphologiques définies: l'allongement de l'initiale du 2ᵉ membre de composé, l'augment temporel, le redoublement attique, le comparatif en -ων. A l'aoriste sigmatique la disparition du degré long indo-européen est une conséquence de la chute de σ intervocalique. Elle a été dans une certaine mesure compensée par l'allongement des aoristes en liquide et nasale (type ἤγειρα, ἔτεινα). Tout comme en balto-slave, le degré long repose sur un véritable allongement et non sur un procédé additif, cf. surtout le traitement de l'augment (*ĭ* : *ī*, *ŭ* : *ū* au lieu de *i* : *ei*, *u* : *eu*). Si la vr̥ddhi indo-européenne avait survécu en grec, elle y aurait revêtu une forme semblable.

Il a paru utile de traiter, conjointement avec l'apophonie, certains problèmes métriques des plus anciens textes indo-européens [10]. Les allongements initiaux du mètre d'Homère, les allongements finals du Rigveda appartiennent sans doute aux archaïsmes les plus notables des versifications respectives.

Zubatý a cru entrevoir un lien entre les allongements finals du RV et la loi de Brugmann. L'appréciation correcte de celle-ci nous oblige d'écarter cette éventualité. Or il y a des phénomènes analogues dans la morphologie indienne: l'allongement de la voyelle finale du 1ᵉʳ membre de composé, du redoublement, de la voyelle du thème (devant suffixe). L'alternance entre brève et longue était jadis commandée par la syllabe

[10] L'utilité d'une analyse phonologique du mètre est évidente lorsque les conclusions visent un état *prélittéraire* de la langue donnée. Ont moins d'importance les archaïsmes métriques reflétant une étape attestée par des documents. Cf. p. ex. le sort du *e* muet. Si l'on ne disposait, pour le français, que des textes des trois derniers siècles, le mètre nous permettrait d'entrevoir certains détails de l'évolution préalable de la langue: prononciation de *e* final, certains hiatus (*i-e*, *u-e*, *ou-e*), etc. En grec l'équivalence *métrique* ⏑⏑ = — s'appuie sur l'équivalence *linguistique* ⏓⏑ = —, propre au complexe final du mot (pour le complexe final v. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 121—129).

L'ancien mètre latin, basé sur l'équivalence ⏊ = ⏑́⏓, nous fait entrevoir, à lui seul, la disparition prélittéraire des monosyllabes (accentués) en voyelle brève. La même équivalence (⏊ = ⏑́⏓) du mètre v. germanique (norrois, v. anglais, v. saxon) présuppose une évolution prélittéraire identique. On constate en effet, dans une série d'exemples sûrs, que les monosyllabes hérités en voyelle brève ont subi un allongement dans toutes lés langues en question. V. *Latin and Germanic Metre* (English and Germanic Studies II, 1948/9, p. 34—38) et *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 452—453 et p. 464.

suivante: allongement devant consonne simple + syllabe brève, manque d'allongement dans tous les autres cas. Le facteur en cause n'était pas une tendance rythmique (d'éviter une suite de brèves etc.) mais la loi de Sievers, dont lesdits allongements sont une conséquence morphologique (§ 44).

Devenu obsolète dans la langue courante, l'allongement s'est maintenu d'abord dans des formules métriques figées. Confronté avec la langue vivante, il a été conçu comme une licence métrique admissible dans des conditions déterminées. Or la *transposition* des phénomènes linguistiques devenus obsolètes en une norme métrique s'accompagne en général d'un certain déplacement (décalage) des conditions de l'ancien emploi. Qu'on compare:

Conditions de l'allongement linguistique (effet de la loi de Sievers)	Conditions de l'allongement métrique
1) devant consonne simple	devant consonne simple
2) devant syllabe brève	*surtout* devant syllabe brève [11]
3) à la fin d'un morphème non final	à la fin d'un morphème non final ou final (fin de mot) [12]

Tandis que le mètre du RV peut se réclamer de la loi de Sievers, les allongements homériques du type *ἠνεμόεις* remontent à un phénomène prosodique proprement grec, le même qu'on constate en composition (*εὐ-ήνωρ*). Ici encore un procédé linguistique jadis vivant est tombé en désuétude dans la langue courante, laissant des traces figées dans un certain nombre de composés nominaux mais disparaissant dans le sandhi externe (qui ne conserve que l'élision de la voyelle finale):

Conditions de l'allongement linguistique (contraction > élision + allongement)	Conditions de l'allongement métrique
1) en syllabe initiale du mot	en syllabe initiale du mot
2) dans les mots à initiale vocalique	dans les mots à initiale vocalique et consonantique [13]
3) devant syllabe de n'importe quelle quantité	dans une suite de trois brèves [14]

[11] Souvent entre deux syllabes brèves: la brève *précédente* représente une condition *métrique* ajoutée à la condition *linguistique* (brève *suivante*).

[12] C'est qu'un vers, et surtout un hémistiche, est traité comme un mot continu (v. *L'acc. d. l. indo-eur.* p. 451 note).

[13] L'allongement d'une syllabe à initiale consonantique est compréhensible à la lumière de l'équivalence métrique *-ET + E-* = *-E + TE-*, v. § 34.

[14] C'est là le véritable facteur qui a fait survivre l'archaïsme en déplaçant son conditionnement primitif (en accord avec la note précédente).

Sous une forme travestie, adaptée à l'usage métrique, les versifications védique et homérique nous font donc entrevoir des lois phonétiques jouant un rôle important à l'époque prélittéraire de l'indien et du grec.

La reconstruction de l'état primitif du *consonantisme* indo-européen laisse ouverte jusqu'à présent les questions du nombre primitif de séries gutturales (trois ou deux) et du nombre de modes d'articulation (quatre ou trois).

On s'est déclaré ici partisan de la dualité primitive *k* : *k̂*, passant à q^u : *k* devant *ĕ*, *ĭ* dans une partie de dialectes (groupe centum). Si dans les langues centum les labiovélaires apparaissent aussi devant *o* (p. ex. *q^uos*), c'est que le passage phonétique des groupes *ku̯e*, *ku̯i*, *ku̯o*, etc., à q^u*e*, q^u*i*, q^u*o*... (p. ex. *eq^uos < *ek̂u̯os) y a créé cette possibilité. L'opposition entre labiovélaire et vélaire existe devant toutes les voyelles excepté *ŭ*. Devant ce vocalisme et devant consonne le contraste est neutralisé en faveur de la vélaire pure.

Tandis que cette hypothèse ne se heurte pas à des difficultés sérieuses, l'analyse *phonologique* écarte la possibilité d'une palatalisation *dialectale* de *k*, *g*(*h*) en *k̂*, *ĝ*(*h*). On ne peut constater qu'une *assibilation* de palatales héritées. Quant à la genèse des *occlusives* palatales, elle est antérieure au moins à la chute antédialectale des voyelles faibles $_e$, $_o$. L'assibilation, par contre, est un phénomène saisissable, consistant (p. ex. en indo-iranien et en balto-slave) en une coïncidence phonologique de *k̂* et *s* dans des entourages définis, laquelle crée une alternance entre la série *k̂*, *ĝ*, *ĝh*, et la sifflante *s*.

On connaît les arguments plaidant la provenance proprement indo-iranienne des sourdes aspirées. Ici on s'est borné à indiquer la possibilité d'une ancienne *alternance* entre *t* (d'usage fréquent dans les morphèmes), *dh* (< *t* après sonore aspirée) et *th* (< *dh* après une sourde *k*, *t*, *p*). Elle rendrait compte de certaines différenciations indo-iraniennes, patentes dans une série de morphèmes, comme le suffixe *-ta/tha-* ou les désinences verbales *-tas/thas*, etc.

APOFONIA W JĘZYKACH INDOEUROPEJSKICH

Od ćwierć wieku z górą pogłębia się coraz więcej dystans między rozkwitającą teorią ogólnojęzykoznawczą a stagnacją, jaka zaznacza się w gramatyce porównawczej języków indoeuropejskich, której sukcesy polegają prawie wyłącznie na dodawaniu pewnych szczegółów, korygowaniu przerostów młodogramatycznych, opracowywaniu nowych materiałów, jak hetyckiego i wenetyjskiego, nie obejmują jednak rewizji metodyki badania zagadnień fonetycznych i morfologicznych, chociaż uświadamianie sobie tego stanu rzeczy i potrzeby takiej rewizji stają się coraz częstsze. Zasadniczo doktryna oficjalna trwa ciągle na stanowisku reprezentowanym przez *Indogermanische Grammatik* H. Hirta, dzieło z lat dwudziestych, wykazujące już w momencie ukazania się metodę przestarzałą, niemniej używane w braku namiastki jako podstawa przy opracowywaniu gramatyk historycznych poszczególnych języków (Leumann, Schwyzer). Poprawki indywidualne autorów nie zmieniają jednak ogólnego obrazu.

Przepaść czasowa ziejąca między rekonstruowanym przez nas językiem indoeuropejskim a najstarszymi zabytkami historycznymi sprawia, że w rekonstrukcji kumulują się innowacje zaszłe w tym czasie w grupach dialektycznych czy nawet w poszczególnych dialektach indoeuropejskich. Jeśli innowacje te były równoległe, nie mamy skrupułów przypisać ich prajęzykowi, jeśli nie były równoległe, stajemy przed dylematem, co uznać za indoeuropejskie albo też dopuszczamy pewne sprzeczności, przyjmując istniejące od początku różnice dialektyczne. Innowację poindoeuropejską skłonniśmy uznać tylko wtedy, gdy jest oczywista, wszystkie zaś niejasności idą na karb prajęzyka.

Nie ulega więc wątpliwości, że główną przyczyną tego niedomagania jest wadliwa chronologia względna a raczej jej zupełny brak. W jaki sposób można uzyskać poprawę na tym odcinku? Tylko oczywiście przez udoskonalenie kryteriów wewnętrznojęzykowych. Nie możemy pod tym względem liczyć na żadną naukę pomocniczą jak historia, archeologia prehistoryczna, etnologia czy antropologia. Udoskonalenie zaś metodyki językoznawczej może leżeć tylko w lepszej analizie morfologicznej. Analiza ta i we formie, jaką jej nadali Fick i Bechtel, Brugmann i Meillet, nastręcza pewne krytyczne uwagi. Bardzo często nie wyświetla ona wszystkiego, lecz prawie wszystko, np. pomija w analizie morfemy pomocnicze (akcesoryczne) jak miejsce akcentu, iloczas, zjawiska apofonii. Jednym właśnie z. głównych osiągnięć analizy morfologicznej jest zdanie sobie sprawy ze stosunku morfemów prozodycznych, jak akcent, iloczas, intonacja, do morfemów głównych, przyrostków czy końcówek. Zasięg użycia pierwszych jest z reguły mniejszy niż zasięg użycia morfemów głównych. To jest może powodem dotychczasowego odsunięcia ich na plan dalszy. Por. np. stopień zero w **liktós* i **pektós*, stopień *o* w germ. **nazjan* i **far-*

jan, stopień wzdłużony w ind. *avyātsam* 'przebiłem' i *arātsam* < *rādh* 'udać się' (w pierwszym wypadku pierwiastek jest *vyadh* z krótką). Tylko pierwszy człon każdej pary przykładów wykazuje prócz sufiksu jeszcze dodatkową charakterystykę apofoniczną (stopień zero, *o*, wzdłużony). Analiza morfologiczna musi dążyć do zdania sprawy z morfemów akcesorycznych, jakimi są prozodemy lub apofonia, w niektórych wypadkach nawet rozstrzygające.

Ale jest jeszcze inne niedomaganie analiz dotychczasowych, nie sformułowane dotąd jasno. Przy zestawianiu form, mających określić funkcję morfemu głównego czy dodatkowego, kierowano się nieraz samym tylko pokrewieństwem nie zwracając uwagi na istnienie czy brak istnienia bezpośredniej opozycji między *A* i *B*. Nie ulega wątpliwości, że wyrazy *woda*, *wydra*, a może i *wiadro* są pokrewne, ale fakt ten nie daje możności uzasadnienia stopnia zanikowego (sekundarnie wzdłużonego) w *wydra* w stosunku do *woda*, ani stopnia *o* w *woda* w stosunku do *wydra*. Kontrastowanie takie jest relewantne (*pertinent*) tylko, gdy się zestawia derywat z osnową. W danym przykładzie jest prawdopodobne, że chodzi o dwa niezależne od siebie derywaty odczasownikowe (ind. *unátti* 'wilżyć'), przy czym *woda* ma się do tego pierwiastka czasownikowego **u̯ed* jak *kosa* do *česati*, *opona* do *opęti* itp. (więc 'wilżenie, wilgoć'), zaś *wydra* jest urzeczownikowionym przymiotnikiem **udros* 'wodny'. Inne relewantne zestawienie, dające jednak opozycję czysto formalną, to kontrast dwóch form paradygmatu, z których jedna wynika koniecznie z drugiej, por. greckie *τιμή*, *μάχη* : *τιμῶν*, *μαχῶν*. Akcentuacja gen. plur. jest z góry dana przez nom. sing. i inne przypadki, ale nie odwrotnie. Istnieje więc stosunek jednostronny między gen. plur., którego budowa, w danym wypadku akcentuacja, może być przewidziana na podstawie innych przypadków, podobnie jak w derywacji derywat jest wyznaczony formalnie i znaczeniowo przez osnowę, ale nie odwrotnie (por. np. *mosiężny*, *żelazny*, *wodny* ⇐ *mosiądz*, *żelazo*, *woda*): rodzaj gramatyczny osnowy nie da się przewidzieć na podstawie derywatu. Ten jednostronny, nieodwracalny stosunek determinacji między osnową i derywatem (formalno-znaczeniowy) lub między dwiema formami paradygmatu (formalny) jest jedynym, który uprawnia do wyciągania wniosków dotyczących formy i funkcji morfemów głównych czy pobocznych. Formy zestawiane muszą w obrębie systemu językowego w jakiś określony obiektywnie sposób do siebie należeć.

Pełniejszą, bo znaczeniowo-formalną opozycję otrzymujemy zestawiając szereg osnów z szeregiem derywatów. Przy analizie takiej uderza jako tendencja ogólna coś, co można by nazwać *polaryzacją* (wykontrastowaniem skrajnym). Jeśli pewne derywaty różnią się od swych osnów bardziej niż inne derywaty od swych osnów, to istnieje tendencja do uogólnienia tej dodatkowej różnicy między osnową a derywatem. Przymiotniki na *-o-* przybierały po tematach na *-u-* formę *-ou̯-os* (np. *miodowy*). Gdy różnica między tematami na *-o-* i *-u-* zaczęła w słowiańskim znikać, uogólniono formę sufiksu, która zasadniczo przysługiwała pierwotnie znacznej mniejszości osnów, bo tematom na *-u-*. Uogólniono ją zaś dlatego, bo zawiera prócz istniejącego i gdzie indziej *-o-* jeszcze poprzedzający element *-ow-*. W serii czasowników iteratywnych na *-ajǫ*, urobionych od czasowników prymarnych (typ *wypieka* od *wypiec*) uogólniony został w słowiańskim

stopień długi (oczywiście o ile był dopuszczalny fonetycznie), chociaż pierwotnie uzasadniony był w wypadku niektórych tylko pierwiastków (seṭ). W pewnym momencie znalazły się obok siebie iterativa urobione za pomocą *-aję* i inne urobione za pomocą *-aję* plus wzdłużenia pierwiastkowe. Zwyciężyła różnica większa. Typowym wypadkiem jest, że pewne derywaty urabiane są tylko za pomocą morfemu głównego (sufiksu), w innych wypadkach mamy jeszcze implikację morfemu dodatkowego, tj. przesunięcia akcentu, wzdłużenia lub zmiany wokalizmu, jakiś element łącznikowy itp. W wypadku zaniku pierwotnej repartycji fonetycznej powstaje tendencja do uogólnienia implikacji tj. morfemu dodatkowego. Dla teorii apofonii ważną jest pewna szczególna forma implikacji: jeśli w derywacie mamy do czynienia ze zjawiskiem neutralizacji fonologicznej, tzn. jego budowa jest fonologicznie dwuznaczna, to przy sprzyjających warunkach przejawia się ta wartość fonologiczna, która daje silniejszy kontrast z osnową. Mamy np. w słowiańskim liczbę pojedynczą *sel|o*, *sel|a* *sel|u* itd. i liczbę mnogą *sel|a*, *sel|ъ*, *sel|y* itd. Wskutek cofnięcia akcentu z końcowego jeru otrzymujemy formę *s|elъ*, która jest dwuznaczna: może reprezentować barytonezę albo zneutralizowaną oksytonezę. Zwycięża interpretacja pierwsza, która oddala pluralis od liczby pojedynczej: *s|elъ* jest barytoniczne w przeciwieństwie do oksytonezy *sel|o* liczby pojedynczej. Wobec tego barytonezę otrzymuje reszta przypadków liczby mnogiej: *s|ela*, *s|ely* itd. Natomiast cofnięcie akcentu w gen. plur. *pol'|ь* ⇐ *p|ol'ь* interpretowane jest jako zneutralizowana oksytoneza w przeciwieństwie do sing. *p|ol'e*. Wobec tego liczba mnoga zatrzymuje odziedziczoną z doby bałtosłowiańskiej oksytonezę.

Oto zasady, którymi kierowano się przy analizie zjawisk apofonii: zestawianie form nie dowolnie dobieranych, lecz połączonych określonym stosunkiem słowotwórczym lub fleksyjnym, uwzględnianie tendencji do szerzenia się morfemów dodatkowych, szczególnie apofonicznych, przy jednakowym morfemie podstawowym. Świadome ograniczenie i sprecyzowanie analizy morfologicznej prowadzi do odróżnienia formacji i środków morfologicznych starszych i młodszych a co za tym idzie do ustalenia ogólnych zrębów względnej chronologii.

Praca obejmuje trzy części zatytułowane: I. Dziedzictwo indoeuropejskie. II. Przekształcenia dialektyczne stopnia zanikowego. III. Stopień wzdłużony pochodzenia dialektycznego. Pierwsza część zawiera trzy rozdziały: apofonia jakościowa *e/o*, apofonia ilościowa (kwantytatywna) *e* : *zero*, oraz stopień wzdłużony pochodzenia indoeuropejskiego (vṛddhi, aoryst sygmatyczny). Część II, trzy rozdziały: stopień zero w językach południowych, północnych i indo-irańskim. Część III, trzy rozdziały: stopień wzdłużony w grece, w językach północnych i w indo-irańskim. W dodatkowym, 10. rozdziale, omówione są alternacje spółgłoskowe pozwalające na wnioski chronologiczne, więc alternacja welarne : labiowelarne i alternacje zwarta bezdźwięczna : dźwięczna aspirowana i bezdźwięczna aspirowana. Ze zjawisk alternacji i apofonii, od których roi się oczywiście w językach historycznych, wybrano tylko te, które słusznie czy niesłusznie przypisywane były indoeuropejskiemu. Analiza postawiła sobie za zadanie oddzielić warstwę starszą od młodszej, powstałej w epoce niezależnego już, chociaż przedhistorycznego, rozwoju poszczególnych języków czy też grup dialektycznych.

Apofonia wokaliczna języków indoeuropejskich jest przede wszystkim zjawiskiem morfologicznym. Nikłe są ślady alternacji bezpośrednio zależnych od czynników fonetycznych. Stosunek między morfemem głównym (przyrostkiem, końcówką) a apofonią, zanalizowany powyżej, rzuca światło na zanik procesów apofonicznych odziedziczonych z prajęzyka. Procesy morfologiczne tzw. prymarne, dokonujące się na pierwiastkach (głównie czasownikowych) przenosiły się na tematy (głównie nominalne), zarzucając przy tym stopniowanie wokaliczne, które im dotąd towarzyszyło. Ściślej mówiąc: wzory pierwiastkowe, do których stosowały się tematy, były właśnie te, które wskutek swoistego wokalizmu nie mogły wykazywać apofonii. Gdy np. nomen actionis typu *τομή* (od *τέμνω*) zaczęto urabiać i od tematów czasowników pochodnych, wzorowano się na tych przykładach, które miały *o* już jako wokalizm podstawowy. Ponieważ temat zawierał dwa morfemy, pierwiastek i sufiks, więc wybór sylaby mającej podlec apofonii był nierozstrzygnięty. Pozycja apofonii w systemie morfologicznym indoeuropejskim zawiera więc z góry zarodek jej przyszłej eliminacji. Na tle rosnącej wciąż ilości formacji sekundarnych, pozbawionych apofonii pierwiastkowej, kategorie prymarne, które ją jeszcze utrzymały, odcinały się coraz bardziej jako formy mocne (czyli nieregularne) czy też jako wyjątki.

Cechą charakterystyczną apofonii indoeuropejskiej jest różny zasięg jej użycia w deklinacji i koniugacji. Od początku apofonia pierwiastkowa zaświadczona jest w deklinacji zupełnie wyjątkowo, por. np. dla indyjskiego Wackernagel-Debrunner 228, dla greki Schwyzer I, 552. Niewątpliwie jednak apofonia przyrostkowa *-ŏ̄r/er/r̥/r-*, *-ŏ̄n/en/n̥/n-*, *-os/es-* itp. jest pośrednim świadectwem podobnych stosunków panujących niegdyś i we fleksji rzeczowników pierwiastkowych.

W paradygmatach nominalnych ewolucja apofonii sprowadza się do dwóch zasadniczych faktów: 1) apofonia fleksji pierwiastkowej narzuca się przyrostkom prymarnym tematów, sam zaś pierwiastek tematu zostaje odciążony i znalazłszy się poza obrębem alternacji ma stały wokalizm; 2) stale rosnąca liczba tematów oderwanych od produktywnych serii słowotwórczych prowadzi do różnych typów deklinacji rzeczowników prymarnych (niemotywowanych). Stałość wokalizmu pierwiastkowego we wszystkich typach deklinacyjnych narzuca się w końcu i tematom z sufiksem zero, tj. pierwiastkowym. Apofonia utrzymuje się tylko w obrębie sufiksu fleksyjnego: *-on/en/n̥/n-* itd.

W koniugacji natomiast typ *du̯éismi* : *du̯ismé* czy *éimi* : *imé* utrzymał się długi czas, aż do późnej epoki historycznej.

Co do derywatów nominalnych, to podobnie jak rzeczowniki prymarne (i *a fortiori*) nie znają one apofonii pierwiastkowej w obrębie paradygmatu. Podobnie czasowniki derywowane, które są prawie wyłącznie tematyczne. W czasownikach z infiksem nosowym zgłoska pierwiastkowa, będąc stale przedakcentową, również nie wykazuje alternacji. Praesentia reduplikowane, szczególnie intensivum, stanowią jedyny wyjątek od reguły stałości wokalizmu pierwiastkowego w tworach derywowanych.

Uświadomiwszy sobie ten stan rzeczy, zdamy sobie i sprawę z właściwej domeny alternacji morfologicznych. Źródłem apofonii i jej późniejszych przekształceń jest czasownik prymarny czyli mocny, którego koniugacja, wzięta jako całość, zawiera stopnie wokaliczne *e*, *zero*, *ē*, *o*. Jaki-

kolwiek derywat odczasownikowy, czy sam jest rzeczownikiem czy czasownikiem, charakteryzuje się przez wokalizm stały *e* lub zero lub *ē* lub *o* w przeciwstawieniu do zmiennego wokalizmu osnowy. Nomen odczasownikowe takie jak *λοιπός* urobione jest od całej koniugacji *λείπω* + *ἔλιπον* + *λέλοιπα*... a nie od jakiejś jej określonej formy (w danym przykładzie perfectum).

Jeśli chodzi o derywaty denominalne (odrzeczownikowe), to oddają one z reguły jednostajny, niezmienny wokalizm osnowy. Vṛddhi, jedyny proces derywacji denominalnej połączony z apofonią, nawiązuje do epoki, w której nomina pierwiastkowe znały jeszcze apofonię. Wyjątkowo procesy apofoniczne, właściwe derywacji prymarnej, odczasownikowej, przenoszą się na derywację odrzeczownikową. Dzieje się to zwykle tak, że ustala się bezpośredni stosunek derywacyjny między dwoma derywatami prymarnymi. Uderzającym przykładem wtargnięcia apofonii do derywacji odrzeczownikowej jest comparativus na *-i̯es/i̯os-* (superlativus na *-isto-*), odnoszący się historycznie do przymiotników na *-u-*, *-ro-* itd. Te przymiotniki są jednak same, zarówno jak formacja na *-i̯es/i̯os-*, z reguły pochodzenia odczasownikowego, tak że apofonia istniejąca np. między *śukrá-* „błyszczący, biały" i stopniem wyższym *śócīyas-* (sup. *śóciṣṭha-*) tłumaczy się wtórnym zbliżeniem się do siebie dwóch derywatów odczasownikowych. Co innego czasowniki odimienne, które w sprzyjających warunkach przejąć mogą procedery apofoniczne właściwe czasownikom prymarnym. W słowiańskim doszło np. do wtórnego bezpośredniego sprzężenia czasowników na *-iti* (jako kauzatywno-tranzytywnych) i czasowników na *-nǫti* (jako intranzytywno-pasywnych), np. *buditi* : *bъnǫti*, *lěpiti* : *lьnǫti*. Zaistniała tu wtórna przeciwstawność *o* : zero, która stała się produktywną i przerzuciła się nawet na czasowniki denominalne, np. *slěpiti*, *glušiti*, *sušiti* : *slьpnǫti*, *glъxnǫti*, *sъxnǫti*.

Wydaje się więc rzeczą pewną, że dziedziną pierwotną apofonii są stosunki wokalizmu w obrębie czasownika mocnego oraz stosunek wokalizmu czasownika mocnego do wokalizmu jego derywatów nominalnych czy werbalnych. A więc np. w słowiańskim *berǫ* : *bьrati* : *sъborъ*: *sъbirajǫ* itp. Germański, ze swoją ujednoliconą koniugacją czasownika mocnego, najlepiej się nadaje do zilustrowania tego stanu rzeczy. Narzecze to utrzymało dłużej i wyraźniej niż inne rys zasadniczy dawnej struktury indoeuropejskiego.

Derywaty sekundarne, odtematowe (nie odpierwiastkowe) mogłyby co najwyżej wykazywać apofonię elementów przedkońcówkowych. Gdy osnowa jest np. tematem na *-n-*, formowanie derywatu sekundarnego na *-i̯o-*, *-ko-* itp. wymaga wyboru między formami przedsufiksalnymi *-on-*, *-en-*, *-n̥-*, alternującymi w paradygmacie osnowy. Normalnie pojawia się stopień zero uzasadniony pierwotną akcentuacją oksytoniczną derywatu, np. **i̯uu̯n̥-k̂|os* (łac. *iuvencus*, germ. *jung-*, ind. *yuvaśá-*; dwie ostatnie formy wskazują na oksytonezę). Innym ważnym zjawiskiem derywacji sekundarnej jest wzdłużanie elementu przedsufiksalnego, znane szczególnie z języków klasycznych i północnych, np. lit. *ragúotas* „rogaty" do tematu w *rãgas*, *dantýtas* „zębaty" do *dantìs*, łac. *aurītus* do *auris* itp. Wzdłużenie to utrzymało się w innych kategoriach derywatów w indoirańskim i w grece i sięga wspólnoty indoeuropejskiej.

Podstawowa hipoteza chronologii względnej przedstawionej w niniejszej pracy to istnienie w indoeuropejskim fonemów zredukowanych $_e$, $_o$ aż do momentu ich zaniku względnie „wokalizacji" (używamy terminu znanego slawistom). Nie istniały one nigdy pod akcentem, ale w zgłoskach nieakcentowanych przeciwstawiały się samogłoskom pełnym (*e*, *o*). Obserwacja języków historycznych i żyjących nakazuje nam tu odrzucić teorię Hirta głoszącą zależność bezpośrednią i mechaniczną między akcentem wyrazu i wokalizmem sylab nieakcentowanych. Oddziaływanie akcentu „dynamicznego" przejawia się przede wszystkim w obrębie morfemów, podczas gdy w wyrazach zawierających wcięcia (granice) morfologiczne, czy to chodzi o złożenia czy o żyjące derywaty, mamy naprzód do czynienia z opozycją morfem akcentowany : morfem nieakcentowany a dopiero w obrębie pierwszego opozycję między zgłoską akcentowaną i zgłoskami nieakcentowanymi. Ale i między zgłoskami morfemu nieakcentowanego może istnieć latentna różnica akcentu, która staje się rzeczywistą, gdy w toku operacji morfologicznych morfem ten otrzyma akcent. Tak np. dwie zgłoski nieakcentowane indoeurop. **bhrāterm̥* nie były na równych prawach. Pierwsza z nich nosiłaby akcent, gdyby temat był oksytoniczny: różnica między stopniem pełnym *-er-* a stopniem zanikowym *-m̥-* jest faktu tego konsekwencją. A oto inna możliwość: sufiks *-lîn* w śr.-w. n. *böumelîn* 'drzewko' zachowuje swój wokalizm pełny i długi, ponieważ przeciwstawia się wokalizmowi zredukowanemu końcówek *-es* (gen. sing.), *-e* (dat. sing.) itd. Formy sufiksalne *-lînes*, *-lîne* zachowują się jak np. wyrazy autonomiczne *lînes*, *lîne* lub *wînes*, *wîne*. Staje się w każdym razie jasne, że wokalizm zredukowany nie jest prostą konsekwencją fonetyczną akcentuacji wyrazu.

Dla fonologicznej odrębności samogłosek zredukowanych potrzeba nie tylko, by samogłoski pełne mogły się pojawiać i w zgłoskach nieakcentowanych, co jest, jak widzieliśmy, uwarunkowane morfologicznie — trzeba również, by system samogłosek zredukowanych zawierał mniejszą ilość członów niż system samogłosek pełnych. Żadna redukcja fonologiczna nie istnieje w języku przeciwstawiającym np. pięć barw samogłoskowych zredukowanych $_a$, $_e$, $_i$, $_o$, $_u$ pięciu barwom pełnym. W wypadku takiego zjawiska fonetycznego mamy z reguły do czynienia tylko z wariantami kombinatorycznymi uwarunkowanymi akcentem. By zaistniał stan fonologicznej redukcji, wymagany jest synkretyzm, tj. redukcja ilości członów. Mamy np. synkretyzm jakościowy w rosyjskim (trzy barwy tylko w nieakcentowanej zgłosce: *i*, *a*, *u*), synkretyzm jakościowy i iloczasowy np. w staroskandynawskim lub staroangielskim (w nieakcentowanej zgłosce tylko *a*, *e*, *o* krótkie).

Jakiż synkretyzm przyjąć dla barw *e*, *o* indoeuropejskich? Dla epoki indoeuropejskiej poprzedzającej zanik wzgl. wokalizację $_e$, $_o$ uważaliśmy w oparciu o zjawisko, które omówimy poniżej, za wskazane przyjąć identyfikację $_e = _o$, a raczej przejście $_e \Rightarrow _o$ conajmniej przed sonantami *r*, *l*, *n*, *m*. Formuła ta z punktu widzenia fonetycznego nie tylko nie nastręcza trudności, ale znajduje dość liczne paralele. I tak w angielskim istniejące tam dwie samogłoski zredukowane (i) i (ə) (porównywalne do $_e$ i $_o$) spływają w (ə) przed (*r*), *l*, *n*. We włoskim samogłoski nieakcentowane w sylabie wewnętrznej identyfikują się co do barwy przed *r*, *l*, *n*, *m*, pojawiając się jako *e* przed *r*, jako *o* przed *l*, jako *a* przed nosowymi, np. *dattero*,

novero; *nespolo*, *semola*; *giovane*, *Girolamo*. Przykłady dałyby się łatwo pomnożyć, ponieważ zjawisko to, tłumaczące się charakterem półsamogłoskowym sonantów, jest dobrze znane fonetyce ogólnej.

Formuła ${}_{e}r$ (*l*, *n*, *m*) = ${}_{o}r$ (*l*, *n*, *m*) może mieć konsekwencje morfologiczne w określonych warunkach. Jeżeli derywat, czy to nomen czy verbum, ma pierwotnie paradygmat ruchomy, w którym alternuje wokalizm pierwiastkowy pełny z wokalizmem pierwiastkowym zredukowanym, wtedy w wypadku zredukowanego wokalizmu ${}_{o}r$, ${}_{o}l$, ${}_{o}n$, ${}_{o}m$ będzie on wartościowany przeciwstawnie do wokalizmu *e* osnowy (jako wokalizm *o*) i narzuci barwę *o* sylabom akcentowanym derywatu. Dwie kategorie morfologiczne wchodzą tu w rachubę: perfectum i nomina pierwiastkowe odczasownikowe. Opozycja **u̯értetai* : **u̯e-u̯érte*, ale **u̯e-u̯${}_{o}$rt-mé*, przechodzi w **u̯értetai* : **u̯eu̯órte*, dokładnie tak samo jak opozycja *sello*: plur. *sel'a* przechodzi w *sello* : *s'ela* pod wpływem cofnięcia akcentu w *sel'ъ* (⇒ *s'elъ*). To samo dotyczy rzeczowników pierwiastkowych typu **u̯ert-s*, gen. **u̯${}_{o}$rtés* przechodzących w **u̯ort-s*, **u̯${}_{o}$rtés* przez opozycję do czasownika-osnowy **u̯értetai*. Wszystkie inne typy historyczne z wokalizmem pierwiastkowym *o* są derywatami sekundarnymi od nomen radicale z wokalizmem *o*, więc *τόμος*, *τομός*, *τομή*, *στρόφις*, *φορέω*, gerundiva na *-i̯o-* z wokalizmem *o* itd.

Ciekawym zagadnieniem jest wokalizm w przyrostkach derywacyjnych i fleksyjnych *-(t)or-*, *-on-* (*-mon-*, *-u̯on-*), *-ont-*, *-os-* (*-i̯os-*, *-u̯os-*) itp. W sufiksach tych istniała, jak wyraźnie zaświadczają jeszcze języki historyczne, alternacja stopnia mocnego i słabego. Przypadki słabe z formą sufiksalną *-t${}_{o}$r-* mogły narzucić wokalizm *o* i przypadkom mocnym, stąd *-torm̥* itp. zam. *-term̥*, o ile istniała przeciwstawność do stopnia *e*. Przeciwstawności takiej dopatrzyć się można między tematami pochodnymi na *-ter-*, które w przypadkach mocnych mają wokalizm *o* (*-tor-*), a prymarnymi (niemotywowanymi), które zatrzymują wokalizm *-ter-*. Jest to znana różnica między **pəter-* i innymi nazwami pokrewieństwa a nazwami sprawcy czynności na *-tor-*. Podobne rozważania przeprowadzono i dla innych tematów. Rola morfologiczna stopnia *o* jest jasna także w opozycjach typu *πατήρ* : *ὁμοπάτωρ*. Ponieważ złożenie przeciwstawia się jako derywat grupie syntaktycznej będącej jego osnową, przypadki słabe paradygmatu *πατήρ* narzucają w złożeniu swoje *o* także przypadkom mocnym, przez co złożenie uzyskuje dodatkowy morfem charakteryzujący je w stosunku do grupy-osnowy. Zjawiska takie konstatujemy w grece i w ormiańskim.

Samogłoska tematyczna nominów na *e/o* przybiera formę *e* tylko w voc. sing., co może polegać na wpływie stosunku *-tor-*: voc. *-ter*, *-on-*: voc. *-en*. W czasowniku natomiast repartycja obu barw zachowała wyraźny ślad dawnych warunków fonetycznych powstania alternacji *e/o*. Można jej się doszukać w atematycznym praesens, w którym znikały samogłoski końcówkowe. Alternacja fonetyczna przed zanikiem była następująca: ${}_{o}m$, ${}_{e}s$, ${}_{e}t$, *mé*, ${}_{e}$*té*, *ént* lub ${}_{o}nt$ (zależnie od tego, czy 3. plur. akcentowana była na końcówce jak w ind. *dviṣánti*, czy na pierwiastku lub na reduplikacji jak w *dádati*). Repartycja ta przeniosła się w formie pełnej na aoryst, akcentowany na samogłosce tematycznej: *-om*, *-es*, *-et*, *-ome*, *-ete*, *-ont*.

Przeciw proponowanemu tutaj objaśnieniu apofonii *e* : *o* można by wysunąć obiekcję, że w bałtosłowiańskim istnieją dwie kontynuacje *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*, jedna przedniojęzykowa (*ir*, *il*, *in*, *im*), druga tylnojęzykowa (*ur*, *ul*, *un*, *um*) — i że zdaniem niektórych bałtystów, głównie Trautmanna, sprowadza się pierwsza do ${}_{e}r$, ${}_{e}l$, ${}_{e}n$, ${}_{e}m$, druga do ${}_{o}r$, ${}_{o}l$, ${}_{o}n$, ${}_{o}m$. Ale w bałtosłowiańskim zanik *j* po spółgłosce wytworzył opozycję fonologiczną między spółgłoskami twardymi i miękkimi. Sonanty *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* rozwinęły się normalnie w *ir*, *il*, *in*, *im*, tylko w połączeniach typu *kr̥*, *gr̥* dały *ur* itd., ponieważ przed *i* istniały tylko *k*, *g* miękkie. Statystyka starych przykładów z *ur*, *ul*, *un*, *um* potwierdza hipotezę, że główną ich siedzibą była pozycja po *k*, *g* (por. § 26). Por. też Vaillant, *Gramm. comp. d. l. slaves* I, 1950, s. 171, według którego *ur*, *ul*, *un*, *um* są w słowiańskim pewne tylko po tylnojęzykowej.

Apofonia jakościowa, reprezentująca zdaniem naszym najstarszą dosięgalną reflektorem rekonstrukcji alternację wokaliczną, nigdy zapewne nie zostanie wyjaśniona we wszystkich szczegółach. Proponowana teoria wysuwa prawdopodobieństwo identyfikacji samogłosek zredukowanych ${}_{e}$ i ${}_{o}$, przy czym jakaś modyfikacja wysuwanych tu warunków (przed sonantami *r*, *l*, *n*, *m*) nie zmieniłaby zupełnie konsekwencji morfologicznych, które polegają na wyodrębnieniu opozycji *e* : *ó* z jej pierwotnego otoczenia fonetycznego. Z chwilą, gdy w **u̯értetai* : *u̯eu̯órte* zmiana *e* na *o* staje się wykładnikiem morfologicznym, rozszerza się na mocy prawa implikacji i na typ **sed* : **sesóde* (ind. *sasā́da*) itp., gdzie brak po samogłosce podstawowej sonantu. Językoznawca ulega fałszywemu wrażeniu jakiejś lawiny fonetycznej, gdy tymczasem właściwe zjawisko dźwiękowe ma stosunkowo wąską podstawę bytową. Inną możliwość powstania alternacji *e/o* wysunął, jak wiadomo, Baudouin de Courtenay opierając się na dyspalatalizacjach słowiańskich i celtyckich. Ma ona czysto akademickie znaczenie, ponieważ nie analizuje materiału. Niesłuszną natomiast jest koncepcja Günterta i Hirta, przypisująca powstanie oboczności *e/o* ruchomej akcentuacji. Właśnie dwie podstawowe kategorie morfologiczne (do których można sprowadzić szereg innych), tj. perfectum i nomina radicalia, są akcentowane we formach kluczowych, wbrew tej teorii, na pierwiastku. Także chronologia względna proponowana przez tych uczonych jest wadliwa. Nie chodzi o zjawisko, które nastąpiło po zaniku samogłosek zredukowanych, lecz o takie, które nastąpiło przedtem, i dlatego właśnie nastręczało i nastręcza trudności przy wykryciu swych podstaw fonetycznych.

Dokąd istnieją samogłoski zredukowane ${}_{e}$, ${}_{o}$ alternujące z odpowiednimi samogłoskami pełnymi, mówić możemy o stopniu zredukowanym lub słabym. O stopniu zaś zero czyli zanikowym mowa być może dopiero po zaniku ${}_{e}$, ${}_{o}$. Zacytować tu można paralelę słowiańską. Forma *bъrati* może być nazwana stopniem zredukowanym lub słabym do *berǫ*, stopniem zero lub zanikowym nazwiemy dopiero formę *brać*, ros. *bratь* itd. Gdybyśmy nie mieli starych zabytków, skłonni bylibyśmy przypisać formę **brati* językowi prasłowiańskiemu. Ale poza zabytkami starocerkiewnymi i staroruskimi na istnienie jeszcze dialektyczne tych tzw. słabych jerów wskazuje i połabski. W dziedzinie indoeuropejskiej nie ma dowodów na utrzymanie się samogłosek zredukowanych w językach indywidualnych. Uległy one wokalizacji, tj. stały się pełnymi samogłoskami krótkimi albo też wypadły. Te dwa traktowania zależą 1) od pozycji w wyrazie; 2) od sąsiedztwa dźwiękowego. W wewnętrznej zgłosce samogłoska zredukowana

znika; w zgłosce początkowej utrzymuje się w zamkniętej sylabie między spółgłoskami, w otwartej sylabie między spółgłoskami znika, np. *ἐκτός*, *σχεῖν*. Przypomina to również stosunki słowiańskie, jeśli przyjąć dla form greckich pratypy **s$_e$ĝh$_e$tó-* i **s$_e$ĝhé-*. Samogłoski zredukowane odpadają też z reguły na końcu wyrazu. W sąsiedztwie sonantów (*i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m*) znikają zawsze pociągając za sobą wokalizację sonantu: *i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*. Ten stan rzeczy ze swej strony naświetla stosunki słowiańskie. Wiadomo, że istnieją różnice poglądów co do tego, czy dla prasłowiańskiego należy przyjąć *r̥*, *l̥* odziedziczone z indoeuropejskiego czy też grupy *ir*, *il* (*ur*, *ul*) tj. *ьr*, *ьl* (*ъr*, *ъl*) równe litewskim *ir*, *il* (*ur*, *ul*). W rzeczywistości chodzi tu o dwa stadia chronologiczne. Starszą jest zgodność z językami bałtyckimi, młodsze są *r̥*, *l̥*, wynik zaniku słabych jerów (przy czym nie chodzi o to, czy samogłoski *ъ*, *ь* zgłuchły tu przed *r*, *l* tautosylabicznym, lecz o to, że bez względu na wymowę, przestawszy istnieć we wszystkich innych pozycjach, nie mogły być i przed *r*, *l* odrębnymi fonemami). Wynika to ze znanego kryterium Trubieckiego.

Jaka jest pozycja fonologiczna *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* w indoeuropejskim? Czy chodzi tu o odrębne fonemy czy też funkcje kombinatoryczne spółgłosek? Fakt, że dla każdej pozycji z góry możemy przewidzieć funkcję niesylabiczną lub sylabotwórczą, przemawia za tą drugą ewentualnością. A więc *r* i *r̥* nie przeciwstawiają się sobie w jednakowych pozycjach, jak to ma miejsce np. w serbo-chorw. (*grȍš*, *gȑoce*), gdzie istnieje ponadto możność krótkiego i długiego *r*. Stan rzeczy jest raczej podobny do czeskiego, gdzie *r* nie jest wzdłużalne i ma funkcję sylabiczną tylko w braku sąsiedztwa samogłoskowego. Ewolucja późniejsza, należąca już do grup dialektycznych względnie języków indywidualnych, mogła wytworzyć *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* antewokaliczne. Chodzi o zanik interwokaliczny tzw. laryngalnych, np. ind. *giráti* 'łykać' ⇐ **gr̥ə̥éti*. Nie można jednak udowodnić, że po zgłuchnięciu *ə̥* sonanty wokaliczne zostawały jako takie a nie zmieniały się od razu na grupę samogłoska + *r*, *l*, *n*, *m* spółgłoskowe (*ar*, *al*, *an*, *am* w językach południowych, *ur*, *ul*, *un*, *um* w germańskim itd.).

Rozważania te rzucają światło na spór o teorię sonantów indoeuropejskich z końca XIX w. Grupy *$_\circ$r*, *$_\circ$l* itd. z jednej strony, *r̥*, *l̥* itd. z drugiej strony mają się tak do siebie jak słow. *ьr*, *ьl* do *r̥*, *l̥*, reprezentują więc dwa stadia chronologiczne, pierwsze starsze, drugie młodsze datujące z epoki po zaniku samogłosek zredukowanych. Oczywiście słowiański jest tu przytaczany jedynie jako paralela porównawcza, a nie jako odzwierciedlenie ewolucji indoeuropejskiej. Kompleks odpowiadający np. polskiemu *il* w wyrazie *wilk* kilkakrotnie zmieniał w ciągu historii tego wyrazu wartość z bifonematycznej na monofonematyczną i odwrotnie: indoeur. *$_\circ$l* ⇒ indoeur. *l̥* ⇒ (bałto-)słow. *il* czyli *ьl* ⇒ słow. *l̥* ⇒ pol. *il*. Por.: między dwuzgłoskową formą włoską *mezzo* i równie dwuzgłoskowym indoeur. **medhi̯o-* leży jako forma pośrednia łac. *me-di-(i)us* (trójzgł.).

Co się zaś tyczy indoeuropejskiego, to argumenty natury akcentowej pozwalają wykazać, że przynajmniej w wewnętrznej sylabie wyrazu elementy *r*, *l*, *n*, *m* między spółgłoskami miały przez pewien czas funkcję niesylabiczną, zanim przeszły w *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* (s. 118—119). Jako paralelę przytoczyć można różnicę między polskim i czeskim (jednozgł. *krtań* : dwuzgł. *chrtan* itp.).

Dalsza uwaga dotycząca tradycyjnej teorii odnosiłaby się do stosunku między redukcją, ewentualnie późniejszym zanikiem, a miejscem akcentu. Stosunek ten był dotychczas uważany za najpewniejszy rezultat badań nad apofonią indoeuropejską. Formuła ta wymaga modyfikacji w tym sensie, że wprawdzie redukcja i zanik suponują samogłoski nieakcentowane, ale wniosek odwrotny jest nieważny. Nie mamy prawa przyjmować, że wszystkie samogłoski nieakcentowane wyrazu były zredukowane ani przypisywać wpływowi akcentu powstanie apofonii *e/o* lub stopnia wzdłużonego (Streitberg).

Co się tyczy tego ostatniego, to w kategoriach produktywnych jak aoryst sygmatyczny lub twory indyjskie z vr̥ddhi nie jest on niczym innym jak stopniem pełnym zmodyfikowanym przez to, że w pewnych kategoriach morfologicznych, jak właśnie wymienione, charakteryzuje on f o r m ę p o c h o d n ą, podczas gdy osnowa zawiera stopień zero. Normalnie mamy w osnowie *ei*, *eu*, *e*, w derywacie ze stopniem zerowym: *i*, *u*, *e* lub zero (zależnie od tego, czy *e* się wokalizuje czy zanika), np. *πείθω*, *φεύγω*, *ἔχω* : *πιστός*, *φυκτός*, *ἑκτός*, *ἔπιθον*, *ἔφυγον*, *ἔσχον*. Jeżeli wskutek przesunięć morfologicznych osnowa miała stopień zero a derywat stopień pełny, otrzymujemy *i* : *ei* = *u* : *eu* = *e* : *ē*, czyli morfologiczne wzdłużenie *e* polegające na procesie addytywnym (nie mamy bowiem *e* : *ē* = *i* : *ī* = *u* : *ū*, lecz *e* + *i* = *e* + *u* = *e* + *e*). Aoryst sygmatyczny, z pochodzenia praesens, musiał mieć w swej fleksji normalną alternację s t o p i e ń p e ł n y : s t o p i e ń z a n i k o w y. Stan ten musiał ulec zmianie, gdy osnowa aorystu zaczęła się przeciwstawiać coraz częściej praesens sufiksalnemu ze stopniem pierwiastkowym zero (więc praesens z infiksem nosowym, na *-i̯e/o-*, *-sk̂e/sk̂o-* itp.). Opozycja *i* : *ei*, *u* : *eu* doprowadziła do *e* : *ē*, *o* : *ō*, zaś najpóźniej w indoirańskim, gdzie dyftongi długie są utrzymane, doszło w dalszym stadium rozwoju do *i* : *ai*, *ai* : *āi*, *r̥* : *ār*. Analogicznie przedstawia się rzecz dla tak zwanej derywacji sekundarnej z vr̥ddhi. Jest ona rezultatem wtórnej opozycji między rzeczownikiem pierwiastkowym, który w swym rozwoju uogólnił stopień pierwiastkowy zero a przymiotnikiem urobionym od niego w epoce, gdy rzeczownik pierwiastkowy w przypadkach mocnych znał jeszcze stopień pełny. Urobione od **u̯oik̂-s* : **u̯ik̂és*, **louk-s* : **lukés* przymiotniki **u̯oik̂os*, **loukos* nie wykazywały żadnej różnicy wokalicznej (w stosunku do przypadków mocnych), ale gdy we fleksji rzeczowników pierwiastkowych uogólniono stopień zero, w derywatach **u̯oik̂os*, **loukos* wytworzyła się nadwyżka jakby wtrąconej samogłoski pełnej. Podobnie rzecz się miała i z przymiotnikami na *-o-* urobionymi od rzeczowników pierwiastkowych prymarnych (nie dewerbalnych jak **vik̂s*, **luks*). Przymiotniki te tworzone są przez wprowadzenie samogłoski *o* czy *e* przed wokalizm osnowy. Z punktu widzenia opisowego jest to infigowanie samogłoski i tak ten proces ujmowali gramatycy indyjscy; z punktu widzenia historycznego chodzi o odwrócenie stosunku między stopniem pełnym i zanikowym, co wywołuje pewne zmiany proporcjonalne wokalizmu pierwiastkowego. Jako „infiks wokaliczny" uogólniona została barwa *e*, jak widać np. z germ. **swehura-* : **swēgura-* (niem. *Schwäher* : *Schwager*). Twory z wokalizmem *e* jak *λευκός*, *ljubъ*, germ. **deuza-* itp., zwykle przymiotniki lub pochodzące od nich neutra, uznać należy jako formy z vr̥ddhi, tj. przymiotniki urobione od rzeczowników *luk-*, *lubh-*, *dhus-* itp. przez wtrącenie *e*.

Zarysowuje się niedwuznacznie następująca chronologia względna: 1) apofonia *e/o* suponująca istnienie odrębnych fonemów $_{e}$, $_{o}$; 2) apofonia *e* : *zero*, rezultat zaniku wzgl. wokalizacji tych zredukowanych samogłosek; 3) apofonia *e* : *ē*, wynik odwrócenia morfologicznego apofonii *e* : *zero*.

Struktura pierwiastka ma decydujące znaczenie dla zrozumienia zjawisk apofonii. Pierwiastki lekkie, kończące się w stopniu pełnym bądź na pojedynczą spółgłoskę (typ *-ET*) bądź na sonant (typ *-ER*, tu i *-Ei*, *-Eu*) przeciwstawiają się pierwiastkom ciężkim (typ *-ERT*). Pierwiastki historyczne typu **dhē*, **gerə* są podrodzajami czy odmianami, z których pierwszy należy do kategorii lekkich, drugi do ciężkich. Stopień *o* ma swe źródło fonetyczne u pierwiastków z sonantem *-ER*, *-ERT*. Stopień zero w ścisłym tego słowa znaczeniu (= połączony z utratą sylaby) ograniczony jest do pierwiastków lekkich w pozycji antewokalicznej. Stopień wzdłużony aorystu lub derywatów z vṛddhi tłumaczy się znów przez pierwiastki zawierające sonant, *-R̥(T)* : *-ĒR(T)*. Także późniejsza ewolucja apofonii potwierdza niejednokrotnie ważność tego podziału pierwiastków. W triadzie *-ET* : *-ER* : *-ERT* człon średni przeciwstawia się albo wraz z pierwszym trzeciemu, albo wraz z trzecim pierwszemu.

Zagadnienia dosyć trudne odnoszące się do wokalizmu podstawowego pierwiastka łączą się ściśle z problemami apofonii. Analiza sanskrytu i języków semickich oraz *Mémoire* de Saussure'a przyczyniły się do wytworzenia iluzji jakiejś przepaści istniejącej między szkieletem spółgłoskowym, reprezentującym wartość semantyczną pierwiastka, a zmiennym wokalizmem pierwiastkowym obarczonym wyłącznie funkcjami morfologicznymi.

Wysunięta tutaj teoria stopnia *o* suponuje uprzednie istnienie wokalizmu autonomicznego *o*. Gdy raz ustaliła się alternacja *e* : *o*, szerzenie się dalsze *o* w licznych kategoriach produktywnych usuwało w cień spadający wciąż odsetek *o* pierwotnych. W obliczu wielkiej ilości *o* przejrzystego pochodzenia morfologicznego (⇐ *e*) i małej ilości *o* pochodzenia nieznanego nic dziwnego, że niektórzy językoznawcy skłaniali się ku rozwiązaniu jednolitemu, uważając także *o* izolowane jako apofoniczne w stosunku do jakichś zaginionych przedhistorycznie form z *e*. Stosowanie tego rozumowania do wszystkich rodzajów apofonii nieuchronnie prowadziło do przyjęcia dla epoki praindoeuropejskiej jednej tylko samogłoski: *e*.

Wykluczając pierwotną monotonię wokaliczną (sformułowaną explicite przez Hjelmsleva *Studi Baltici* VI, 1936/7, str. 51, p. Borgstrøm NTS XV, 1949, str. 138, Martinet Word IX, 1953, str. 267), postulując pierwotną niezależność samogłosek *e*, *o*, torujemy drogę bardziej realistycznej koncepcji praindoeuropejskiego systemu fonetycznego. Można sobie zadać pytanie, czy pierwotne samogłoski długie *wszystkie* pochodziły z kontrakcji, jak np. w *paḫs* ⇒ *pās* (por. het. *paḫs*, ale łac. *pās-tor*, słow. *pasǫ*), czy też istniały już długości *przed* tymi kontrakcjami.

Dalszym problemem jest, o ile wolno przyjmować równość między stosunkiem *ei* : *i*, *eu* : *u* a stosunkiem *er* : *r̥*, *el* : *l̥*, *en* : *n̥*, *em* : *m̥*. Z punktu widzenia m o r f o l o g i c z n e g o wątpliwości żadnych być nie może (**k̂leu*: **k̂lut*los = **ten* : **tn̥t*os itp.). Co się tyczy pozycji f o n o l o g i c z n e j, to jak widzieliśmy, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* nie są fonemami a u t o n o m i c z n y m i, lecz spółgłoskami mającymi funkcję zgłoskotwórczą w określonym otoczeniu fonetycznym. Ekwiwalencja m o r f o l o g i c z n a *i*, *u*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* nie powinna nas

wprowadzać w błąd co do różnicy f o n o l o g i c z n e j między samogłoskami *i*, *u*, mającymi sekundarną funkcję spółgłoskową (np. w *ei̯*, *i̯e* itd.) a spółgłoskami *r*, *l*, *n*, *m*, mającymi sekundarną funkcję samogłoskową. Pozycja fonologiczna *i*, *u* z jednej strony, *r*, *l*, *n*, *m* z drugiej jest całkiem różna. Z następującym elementem „laryngalnym" *i*, *u* ściągają się w samogłoskę długą, podobnie jak *e*, *o*, podczas gdy transkrypcje *r̥̄*, *l̥̄*, *n̥̄*, *m̥̄* są tylko symbolami, które pokrywają rozbieżności tak poważne jak ind. *īr* = awest. *ar* lub łac. *rā* = lit. *il*. Można się jednakże liczyć z epoką przejściową, w której *r̥*, *l̥*, przeciwstawiając się przed samogłoską płynnym *r*, *l*, były fonemami wokalicznymi.

Także i tutaj fakt, że wiele *ī*, *ū* powstało z redukcji *ei(ə)*, *eu(ə)* nie wyklucza możliwości istnienia *ī*, *ū* pierwotnych, odziedziczonych z epoki poprzedzającej osłabienie samogłosek nieakcentowanych.

Resumując: system wokaliczny praindoeuropejski w żadnej fazie rozwoju swego, dającego się w podstawowych rysach zrekonstruować, nie musiał się różnić od wokalizmu postulowanego dla epoki rozpadu na późniejsze języki historyczne. Zmieniało się tylko nasilenie alternacji morfologicznych, dających czasowo przewagę ilościową, nieraz znaczną, tej lub innej barwie, temu lub innemu iloczasowi. Hipoteza, że wszystkie samogłoski długie i wszystkie barwy z wyjątkiem *e* są pochodzenia wtórnego, jest złudzeniem wywołanym przez uogólnienie schematów apofonii. Wokalizm *e* jest oczywiście morfologicznie podstawowy w stosunku do innych. Por.

wok. podst. *e*		*o*	wok. podst. *ei*		*i*	wok. podst. *e*		*ē*
	↘↙			↘↙			↘↙	
st. *o*		*o*	st. zero		*i*	st. wzdłuż.		*ē*

Dzięki tym stosunkom determinacji *e* pozwala przewidywać, w pewnych warunkach morfologicznych, *o*, *zero*, *ē* itd., podczas gdy inne wokalizmy mogą być bądź niemotywowane (podstawowe) bądź motywowane (tj. wynikające z reguły morfologicznej). Ale alternacje, którym podlega wokalizm, są uwarunkowane czynnikami m o r f o l o g i c z n y m i. Wyrażenie „system pierwotny samogłosek w indoeuropejskim" (de Saussure) nie ma znaczenia fonetycznego czy fonologicznego.

Co się tyczy losów apofonii w poszczególnych językach, to ograniczono się tu do zjawisk, które z braku perspektywy chronologicznej przypisywano często indoeuropejskiemu. Chodzi zaś bądź o właściwości grup dialektycznych (indoirańskiego, języków europejskich północnych, języków europejskich południowych), bądź o zjawiska jeszcze późniejsze, jak np. stopień wzdłużony w germańskim lub potrójny refleks *ə* w grece.

Zanik przed samogłoską tzw. „laryngalnych" (*ə̥*), należący już do okresu dialektycznego, wytworzył formy typu *TR̥ə̥-o-* kontynuowane przez ind. *Tir*, *Tur*, *Tan*, *Tam*, awest. *TaR*, południowoeurop. *TaR*, germ. *TuR*, bałtosłow. *TiR* (i *TuR*). Były one często uważane za stopień z r e d u k o w a n y w przeciwstawności do stopnia zero reprezentowanego przed samogłoską przez *TR*. W rzeczywistości chodzi o szerzenie się m o r f o l o g i c z n e stopnia zero pierwiastków seṭ, właściwe przede wszystkim językom europejskim. A oto pozycja chronologiczna tego stopnia „zredukowanego" (*TR̥R-o-* w transkrypcji Brugmanna, *TъR-o-* u Hirta):

a) typ *βλη* (⇐ **gᵘlē*, forma II do **gᵘelə*)
b) „ *μιγ-η* (*η* dodane jako sufiks)
c) „ *βαλ-η* (⇐ **gᵘelə̥-ē*)
d) „ *μαν-η* (zamiast starszego *μνη-*, por. *μνῆμα*, ind. *mnā-ta-*).

Typy *μανη* i *μνη* wykazują więc oba stopień zero sylaby pierwiastkowej. Pierwszy jest młodszy i został przekształcony z *μνη* według wzoru pierwiastków seṭ. Jako dodatkowo charakteryzowany wypiera on typ starszy. Por. np. greckie *καρῆ(ναι)*, łac. *caro*, st.-irl. *scaraim*, st.-w.-n. *giskoran*, lit. *skiriù*; greckie *μανῆ(ναι)*, goc. *munan*, lit. *minĕti*, st.-c.-sł. *mьnĕti*.

Stare procesy apofoniczne przechodziły przed wymarciem transformacje, których czynniki czysto fonetyczne nie mogą wytłumaczyć. Nie będąc morfemem w sensie ścisłym wykładniki apofonii mają tendencję do łączenia się między sobą w morfem złożony, co przypomina tzw. aglutynację sufiksów i polega na tym samym elementarnym prawie wypierania morfemu prostego przez morfem zawierający charakterystykę dodatkową.

I tak np. bardzo ważnym przekształceniem stopnia zero w grece, italskim, celtyckim, może i ormiańskim (tj. w językach południowych) jest wprowadzenie *ă* do pierwiastków o różnej strukturze, w szczególności:

1) w stopniu zero antewokalicznym typu *-ET* (np. łac. *pătēre*, *săcēna*)
2) w stopniu zero typu *-RET*, stąd *-RăT* zam. *-R̥T* (łac. *frăctus*, *flăgro*, *năctus*, *măgnus*)
3) w stopniu zero antewokalicznym typu *-ER* (np. łac. *manēre*)
4) w stopniu zero antewokalicznym (lub przed *i̯*, *u̯*) typu *-ERT* (np. łac. *marcēre*, *sarcio*).

Zespół wokaliczny południa wzbogacił się o samogłoskę *ă*, której pochodzenia indoeuropejskiego nie da się już dzisiaj bronić (f o n e t y c z n ą jest ta samogłoska np. w łac. *ăgo*, *dătus*, greckim *βαλῆναι* itp.).

Stosunek południowy **TRĒ* : **TRă* (np. łac. *rē-ri* : *ră-tus*) rozkłada się morfologicznie na stadium subtraktywne **TRĒ* ⇒ **TR̥* i stadium addytywne **TR̥* + *ă* ⇒ **TRă*. Samogłoska *ă* uzyskuje pewną autonomię morfologiczną: może ona nakładać się, w określonych kategoriach morfologicznych, na stopień zero. W typie *sacēna* zam. **scēna* model *TēT* (⇒ *TT*) ⇒ *TăT* pozwala zastąpić grupę *sk-* przez *săk-*. Zachodzi to jednak tylko, o ile w danym momencie formacja była żywa i produktywna. Typ *fractus* ⇐ **bhr̥ktos* opiera się na *TRēT* (⇒ *TR̥T*) ⇒ *TRăT*, por. **u̯rēĝ* : **u̯răĝ* (*ῥήγνῡμι* : *ἐῤῥάγην*). Dla *manēre* zam. **mnēre* lub greckiego *μανῆναι* (ale *μνῆμα*) ⟨ *μαίνομαι*, łac. *marceo* zam. **mr̥k-* modelem były pierwiastki seṭ (dwuzgłoskowe) jak *βαλῆναι* (*ē* jest tu sufiksalne). Szerzenie się *ă* zachodzi w kategoriach formalnych, w których współistnienie różnych typów pierwiastków sprzyja uogólnieniu implikacji. Por. w łacinie *verba* na *-ēre* : *patēre*, *habēre*, *carēre* (z *ă* w miejsce zero) jak *placēre*, *iacēre*, gdzie *ă* ⇐ *ə*; verba na *-i̯e/i̯o-* *gradior*, *rapio*, (greckie *ναίω*) jak *facio*, *iacio* (*ă* ⇐ *ə*); *sarpio* jak *pario*; verba na *-i-*: *farcio*, *sarcio* jak *salio* itd. Częstość wokalizmu *a*, znajdującego się poza obrębem właściwej apofonii, uderza. Mówiąc o typie *habēre* Otrębski-Safarewicz w swej gramatyce historycznej języka łacińskiego słusznie zaznaczają (str. 293), że „samogłoska zredukowana w pierwiastku ukazuje się zwykle w postaci *ă*". Jest to właśnie wynikiem faktu, że ewolucja typów *T(R)ĒT* i *TERə* względnie ich stopni

zanikowych *T(R)ăT* i *TaR(-o-)* wykazuje, w stosunku do innych pierwiastków, nadwyżkę wokalizmu *ă*.

W językach północnych natomiast zanik *ə* w sylabie wewnętrznej miał wielkie znaczenie dla pierwiastków z samogłoską podstawową długą (np. **dhē*, **dō*). Brak odrębnego stopnia zero dla pierwiastków o takiej budowie jest tym bardziej uderzający, że języki północne dobrze zachowały stary system apofoniczny *e* : *o* i *e* : *zero*. Więc: lit. *dĕtas*, *sĕtas*, *stótas*, *dúotas*, odpowiednio inf. *dĕti*, *stóti*, *dúoti*, germ. *deps*, *seps*. Nie jest to oczywiście traktowanie fonetyczne. Przykłady fonetyczne jak lit. *stataũ*, słow. *stojati*, germ. (got.) *staps*, *fadar* są tak rzadkie, że Vaillant (*Gramm. comp. d. l. slaves* I, 1950, p. 106/7 i 82) mógł uznać (niesłusznie) za normalną wyrzutnię *ə* także w sylabie początkowej prasłowiańskiego, łącząc np. *stryj* z łac. *patruus*.

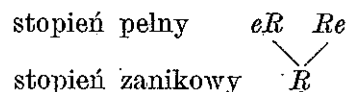
Języki północne i południowe zgodnie zarzucają apofonię s t o p i e ń p e ł n y : s t. z e r o w dwóch wielkich kategoriach: 1) pierwiastków typu *-RET* (gdzie stopień zero polega na tzw. samprasāraṇa); 2) pierwiastków z wokalizmem podstawowym *o*. Prowadzi to do schematów apofonicznych, które się utrzymały w językach historycznych. W schematach tych ani sonanty poprzedzające samogłoskę podstawową pierwiastka ani wokalizmy inne niż *e* nie odgrywają żadnej roli. Por. np. germ. *faran* wobec *beran*: st.-w.-n. *gifaran* i *fart* wobec *giboran* i *gi-burt*. W słowiańskim mamy *pljują*, *plьvati* i *žują*, *žьvati*, ale *kują*, *kovati* i *sują*, *sovati*. Podobnie lit. *mélžu*, *mìlžau*, *mìlžti* 'doić', *velkù*, *vilkaũ*, *vil̃kti* 'wlec', ale *kalù*, *kalaũ* (lub *kaliaũ*), *kálti* 'bić młotem', *malù*, *maliaũ*, *málti* 'mielić'. Powody wyrugowania odrębnego stopnia zero dla pierwiastków z wokalizmem *o* były inne w językach północnych, inne w południowych. Przyczyną na północy był fakt, że pierwiastki z wokalizmem podstawowym *o* pewnego typu, mianowicie **dō*, zrównały stopień zero z pełnym. W językach południowych powodem było to, że skojarzony z wokalizmem *o* wokalizm podstawowy *a* zatracał pomału swój odrębny stopień zero wskutek wspomnianego już szerzenia się *a* w miejsce zero. Na południu oba wokalizmy, *o* i *a*, tracą więc odrębny stopień zero. Por. przykłady greckie kategorii najwrażliwszych na stopień zero, jak adiectivum verbale na *-to-* lub perfectum passivi: *ἀκουστέος*, *ἤκουσμαι* ⇐ *ἀκούω*, *κρουστέον*, *κέκρου(σ)μαι* ⇐ *κρούω* 'bić, uderzać', *ἄλουτος*, *λέλουμαι* ⇐ *λοέω*, *ὠμοργμένος* ⇐ *ὀμόργνῡμι* 'ocierać', *ἀπολαυστός*, *ἀπολέλαυ(σ)ται* ⇐ *ἀπολαύω* 'używać', *καμπτός* i *κέκαμμαι* ⇐ *κάμπτω* 'zginać' itd. Północ i południe Europy dochodzą do utraty stosunku *o* (podstawowe): z e r o drogą niezależną.

Niezależnie też od siebie obie grupy dialektyczne wyrugowały i samprasāraṇa, tj. stopień zanikowy do pierwiastków typu *(T)RET*. Przykład: w pierwiastkach jak **reĝ* „wyprężać, prostować", **bhreg* „łamać" ewolucja stopnia zanikowego, na południu i północy, przedstawia się następująco:

	południe	północ
1. etap	**r̥̂ktos*, **bhr̥ktos*	**r̥̂ktos*, **bhr̥ktos*
2. etap	**raktos*, *bhraktos*	**riktos*, **bhriktos* lub **ruktos*, *bhruktos* (zależnie od języka)
3. etap	*rektos*, **bhrektos*	*rektos*, **bhrektos*.

Etapy 1. i 2. to formy chronologiczne starsze i młodsze, a nie, jak sądził Güntert (*Ablautprobleme*), same formy stare, tylko jedne z wyrzutnią, drugie bez wyrzutni samogłoski zredukowanej. Jak zawsze w języku, starsze procesy morfologiczne zaświadczone są obok żywych młodszych. I tak etap 1. zachował się na południu i na północy jedynie w śladach jak łac. *posco* ⇐ **porc-sco* ⇐ **pr̥k* do stopnia pełnego **prek*. Etap 2. reprezentowany jest np. przez taką zgodność jak łac. *fractus* i gockie *brukans*, która nie jest jednak, jak sądził Güntert, zgodnością f o n e t y c z n ą. Normalnym i żywym jest etap 3., por. łac. *rectus* = gockie *raíhts*, przy czym znowu nie może chodzić o jakąś zgodność fonetyczną o d z i e d z i c z o n ą, bo indoirański zachował jeszcze regularny stopień zero **r̥šta-*. Przykładów na etap 2. jest w germańskim więcej niż w bałtosłowiańskim (**bredō*, **bristei*, por. też pol. *brnąć*).

Etap 2. w językach północnych tłumaczy się schematem



Po przejściu *R̥* w *uR* w germańskim, czy też w *iR* w bałtosłowiańskim, działa proporcja morfologiczna *eR* : *uR* (*iR*) = *Re* : *Ru* (*Ri*).

Co się poza tym tyczy losów stopnia zanikowego na południu, to należy zwrócić uwagę na dwa ważne szczegóły. Tzw. sonanty długie *r̥̄*, *l̥̄*, *n̥̄*, *m̥̄* (symbole na grupy *R̥ə̥*) mają, jak wiadomo, podwójne traktowanie w językach południowych (tj. w grece i w italoceltyckim): *rā*, *lā*, *nā*, *mā* i *ără*, *ălă*, *ănă*, *ămă*, por. greckie *θνητός* (⇐ *θνᾱτός*) i *θάνατος*. Formy *ără* itd. są młodsze i reprezentują innowację *morfologiczną* opartą na proporcji *er* do *ar* (antewokalicznego, por. typ *ἐβάλην*) jak *eră* (⇐ *erə*) do *ără*. Spodziewamy się więc *ără* w miejsce *rā* we warstwie derywatów młodszych, jak właśnie *θάνατος* w stosunku do *θνᾱ* panującego w czasowniku-osnowie (*τέθνηκα*, *θνητός*). Pouczającym pod tym względem jest stosunek między **plāma* (st.-irl. *lám*, cymr. *llaw*) „dłoń“, formą fonetyczną, a **pălămā* (gr. *παλάμη*, łac. *palma* ⟨ **palĭma*), formą na nowo urobioną od czasownika-osnowy **pelə*.

Drugim ważnym zjawiskiem, odnoszącym się specjalnie do języka greckiego, jest potrójne zastępstwo *ə* przez *α*, *ε*, *ο* (por. *στατός*, *θετός*, *δοτός* wobec łac. *status*, *factus*, *datus*). Wyobrazić sobie należy stosunek pierwotny jako *ᾱ*, *η*, *ω* : *α* i tak jest w formach izolowanych, jak już podniósł Meillet. Przy stosunku morfologicznym żywym następuje przewartościowanie w momencie powstania kategorii mory (i intonacji). W przeciwieństwie do innych języków z kategorią iloczasu, gdzie istnieje ekwiwalencja s a m. d ł u g a = s a m. k r ó t k a + s p ó ł g ł o s k a, w grece d ł u g a = d w i e k r ó t k i e (*ā* = *ă* + *ă*), tj. stopień pełny *stā* polega na podwojeniu samogłoski stopnia zanikowego *ă* (§ 23). Stąd proporcja (*ā*=) *ăă* : *ă* = *ĕĕ* (*ē*) : *ĕ* = *ŏŏ* (*ō*) : *ŏ*.

Samprasāraṇa jest jeszcze w znacznej mierze zaświadczone dla indoirańskiego. Gramatyków indyjskich stosunek apofoniczny taki, jak *yaj*: *iṣṭa-*, *vac* : *ukta-*, *grabh* : *gr̥bh-* uderzał jako anormalny, stąd odrębna nazwa. Tylko nosówka poprzedzająca samogłoskę podstawową, jak np. w *naś* 'ginąć': *naṣṭa-*, *mad* 'upajać': *matta-*, nie wokalizuje się nawet w indoirańskim. Dla indoeuropejskiego mamy natomiast co najmniej dwa przykłady pewne, **ne* : **n̥* (negacja) i **nōs* : **n̥s* (zaimek 1. os. plur.). Znikło natomiast samprasāraṇa kompletnie, jeśli pierwiastek zawierał wokalizm podstawowy długi, jak np. w *drā* 'spać', *rā* 'udzielać', *snā* 'kąpać' itp. (formy z postulowanym stopniem zanikowym *drāṇa-*, *rāta-*, *snāta-*...). Wyrównanie to uderza tym bardziej, że pierwiastki, mające przed *ā* spółgłoskę a nie sonant, wykazują regularny stopień zero (ind. *i* ⟨ *ə*), jak np. *chā* 'ciąć': *chita-*, *dhā* 'kłaść': *hita-*, *śā* 'ostrzyć': *śita-* itd. Przekształcenie stopnia zero w typie *drā* nastąpiło dlatego, że pierwotnie musiał on brzmieć **dīr*, czyli że identyczny był ze stopniem zanikowym pierwiastków seṭ (*TaRi*). Transformacja zaszła naprzód u pierwiastków „dwupostaciowych“ (*biformes*) jak *pari* i *prā* 'napełniać' lub *havi* i *hvā* 'wołać, używać'; stopnie zanikowe, pierwotnie wspólne dla każdej pary form, zróżnicowały się w *pūrta-* (*pūrṇa-*) i *prāta-*, *hūta-* i **hvāta-* (por. awest. *zbāta-*; § 27).

Samogłoska *i*, powstała w indoirańskim z *ə*, odegrała w indyjskim ogromną rolę jako element morfologiczny, tzw. samogłoska łącznikowa, niemniejszą niż *ă* (również pochodzące z *ə*) w południowoeuropejskim. Różnica jednak leży w tym, że *ă* szerzy się wewnątrz pierwiastków, *i* na ich końcu. Ekspansja *ĭ* stoi w ścisłym związku z pojawieniem się formy obocznej *ī*. Nie mogąc tutaj wchodzić w szczegóły wskazujemy na dwa podstawowe czynniki, które doprowadziły do tego stanu rzeczy: 1) koincydencja j a k o ś c i o w a stopni zanikowych typów **dhēi* i **dhē* (w ind. *dhī* i *dhĭ*, podczas gdy w europejskim mamy *dhī* i *dhă*); 2) zapoznane na tym odcinku działanie prawa Sieversa; repartycja *i* : *ī* na końcu pierwiastka jest tylko k o n s e k w e n c j ą m o r f o l o g i c z n ą tego prawa fonetycznego.

Trzecia część pracy poświęcona jest zagadnieniu powstania stopnia wzdłużonego, który, poza długościami w vr̥ddhi, aoryście sygmatycznym i w nom. sing., jest w swej głównej masie pochodzenia dopiero dialektycznego. Ale bez względu na odrębność pochodzenia wspólne tym stopniom wzdłużonym indoirańskiego, greki, italoceltyckiego, germańskiego i bałtosłowiańskiego jest występowanie w z g ł o s c e o t w a r t e j. Przyczyny zaś powstania stopnia wzdłużonego są wielorakie: w indoirańskim chodzi o proces addytywny (podobnie jak przy dawnym vr̥ddhi indoeuropejskim); w grece chodzi przeważnie o morfologiczne konsekwencje kontrakcji lub wzdłużenia zastępczego; w językach północnych stopień wzdłużony wynika ze skrócenia starych długich samogłosek przed sonantem tautosylabicznym czyli ze skrócenia tzw. długich dyftongów.

Skrócenie *ĒR*(*T*) w *ĔR*(*T*) jest właściwe całej Europie, ale ważne konsekwencje apofoniczne wyniknęły z niego przede wszystkim na północy. Synkretyzm długości i krótkości w *ER*(*T*) sprawiał, że w formie pochodnej o takiej budowie wokalizm był wartościowany jako długi, o ile przeciwstawiał się wokalizmowi krótkiemu osnowy. Przy wartościowaniu długim zaś narzucał się formom paradygmatu, w których grupa *ER* była antewokaliczna. Nowy stopień wzdłużony powstaje w germańskim w systemie czasownika mocnego, we fleksji klas IV—VI, stamtąd zaś przechodzi drogą derywacji do form pochodnych nominalnych i werbalnych. Powstanie form (goc.) *gēbum*, *nēmum*, *fōr*, *fōrum* jako konsekwencję skrócenia *ĒR*(*T*) > *ĔR*(*T*) tłumaczy się tak: przed starymi końcówkami spółgłosko-

wymi **-me*, **-þe* (jakie zdradza goc. *-um*, *-uþ* czy niem. *-um*, *-ut*) samogłoska form **far-me*, **far-þe*, interpretowana w opozycji do praesens *faran* jako długość skrócona, została wprowadzona do form z końcówką wokaliczną np. 3. os. plur. *fōrun*. Stopień długi mógł usadowić się tylko w formach, których wokalizm nie różnił się barwą od wokalizmu odpowiednich osnów, tak że różnice i l o c z a s o w e nawarstwiały się tylko na identyczność j a k o ś c i o w ą. Jest to jasne w praeteritum typu goc. *gaf*, *gebum*. Długość liczby mnogiej, dodana do **gĕb* (stary stopień zero, por. part. pass. goc. *gibans*) przeciwstawia samogłoskę pierwiastkową praeteriti samogłosce praesentis (germ. *geban*), podczas gdy krótkość liczby pojedynczej utrzymuje się dzięki różnicy barwy. Derywaty od czasowników mocnych IV—VI wykazują wokalizm długi zasadniczo wtedy, gdy (sądząc według analogii klas innych niż IV—VI) bywają normalnie urabiane z takim wokalizmem, jakiemu we fleksji IV—VI odpowiada wokalizm długi. Ponieważ adiectiva verbalia np. 2. klasy urabia się od stopnia zero, por. goc. *un-nuts*, st.-w.-n. *unnuzzi* ⇐ *niutan* (plur. praet. goc. *nutum*, st.-w.-n. *nuzzum*), więc dla klas IV, V, gdzie stopień wzdłużony wstąpił w praet. plur. na miejsce zanikowego, ta sama formacja przymiotnikowa wykazuje długość, np. goc. *anda-nems* 'przyjemny', śr.-w.-n. *genæme*, lub goc. *anda-sets* 'wstrętny', śr.-w.-n. *wider-sæze* 'oporny', goc. *un-and-soks* 'bezsporny' (VI). Iterativa-causativa na *-jan* mają wokalizm *o* czyli wokalizm sing. praet. odpowiedniego verbum mocnego, np. goc. *ur-reisan* 'wstawać': *ur-raisjan*, *ga-driusan* 'upaść': *ga-drausjan*, *brinnan* 'palić się': *brannjan*, *ligan* 'leżeć': *lagjan* itd., wobec czego także w klasie VI obok form starszych jak *aljan* 'chować, tuczyć' do *alan* 'róść' znajdujemy młodszą warstwę z *ō* przejętym z sing. praet. typu *fōrjan* (niem. *führen*) do *faran* (niem. *fahren*).

Zasadniczo germański przeciwstawia stopień *ō* tylko stopniowi *ă*, zaś *ē* tylko stopniowi *ĕ*, a opozycje takie jak *ĕ* : *ō*, *a* : *ē* są sekundarne i wynikają z przemieszczeń w stosunkach derywacyjnych (por. Stang w Lingua Posnaniensis I, s. 152).

Ze względu na swoje pochodzenie stopień wzdłużony w germańskim zna tylko barwy *ē* i *ō*. W odróżnieniu od bałtosłowiańskiego nie spotykamy tam w derywatach ani *ī* ani *ū*. Czasowniki pochodne typu **klūbōn* 'rozkłuwać' lub **drūpēn* 'wisieć' przypominają wprawdzie formacje słow. *gybati* (łot. *gũbâtiês*) i lit. *kūpėti*, ale *ū* długie istnieje już w praesens znacznej ilości czasowników-osnów II (por. niem. *saufen*, *saugen* ⇐ *sûfan*, *sûgan*). Nie ma dowodu na to, że istnieją odpowiednie formy z *ī*.

Powstanie stopnia długiego w bałtosłowiańskim różni się w niejednym szczególe od ewolucji germańskiej, chociaż i tutaj p o d s t a w o w y m zjawiskiem fonetycznym był skrót $\bar{E}R(T) \Rightarrow \breve{E}R(T)$. Podczas gdy dla germańskiego przyjęcie istnienia grup $\bar{E}R(T)$ jest hipotezą mającą co prawda dużą dozę prawdopodobieństwa (aorysty sygmatyczne i formacje z vṛddhi są niewątpliwie indoeuropejskie), to w bałtosłowiańskim musiało roić się od dyftongów długich (*ēiT*, *ēuT*, *ēRT*, *īRT*...), pochodzących z grup *ei̯əT*, *eu̯əT*, *erəT*, *irəT* itd. Istnienie ich wykazują niezbicie intonacje, których geneza jest starsza od skrótu $\bar{E}RT \Rightarrow \breve{E}RT$ (*L'acc. d. l. indo-eur.* s. 197—198). Ważną konsekwencją tego faktu jest rozszerzenie się w bałtosłowiańskim stopnia wzdłużonego na wszystkie barwy (*ĕ* : *ē*, *ŏ* czy *ă* : *ā*, *ĭ* : *ī*, *ŭ* : *ū*). Inną cechą właściwą bałtosłowiańskiemu jest usadowienie się wzdłużenia naprzód w derywacji dewerbalnej a nie we fleksji czasownika

mocnego jak w germańskim. Zarówno w praeteritum typu lit. *gėrė* jak i w formie niedokonanej słowiańskiego praesens (*-pěkajǫ*) stopień wzdłużony pochodzi dopiero z derywacji. Praeteritum litewskie ze wzdłużeniem sprowadza się do czasowników stanu na *-i/ē-*, imperfectivum słowiańskie do częstotliwych (więc w obu wypadkach pierwotnie formy derywowane).

W bałtosłowiańskim, podobnie jak w germańskim, stopień wzdłużony istnieje tylko przy jednakowej, w osnowie i derywacie, barwie samogłoskowej. I w bałtosłowiańskim długość słow. *a* = lit. *o* pojawia się zasadniczo tylko, gdy osnowa zawiera *ŏ* (*ă*), np. *kolěti* 'być twardym' > *kaliti* 'hartować'; *polěti* ⇒ *paliti*; *plovǫ*, *slovǫ*, *trovǫ* (infinit. *pluti*, *sluti*, *truti*) ⇒ *plaviti*, *slaviti*, *traviti*, podczas gdy nie ma w iterativum-causativum stopnia wzdłużonego, jeśli czasownik-osnowa ma wokalizm *e* : *bredǫ*, *klepljǫ*, *nesǫ*, *vedǫ*, *vezǫ* itd. mają w iterativum tylko *ŏ*, a nie *a* (*broditi*, *zaklopiti*, *nositi*, *voditi*, *voziti*...). Także w pochodnych tworach nominalnych prześwieca jeszcze ten stary stosunek wokalizmów: mamy *kara* od *koriti*, *slava* od *slovǫ* (*sluti*), *trava* od *trovǫ* (*truti*), ale, bez wzdłużenia, *kosa* od *česati*, *podъpora* od **perti*, *zavora* od **verti* itp. Z punktu widzenia o p i s o w e g o rzecz przedstawia się tak, jakby wzdłużenie było namiastką apofonii jakościowej *e/o*, niemożliwej do zrealizowania przy podstawowym już wokalizmie *o*. G e n e t y c z n i e natomiast należy przyjąć, że stopień wzdłużony nie rozszerzył się na te formacje, w których różnica barwy uniemożliwiała czystą opozycję iloczasową.

Jeśli już różnice zasięgów użycia stopnia wzdłużonego w germańskim (*ē*, *ō*) i w bałtosłowiańskim (*ē*, *ā*, *ī*, *ū*) wystarczają, by przekonać o niezależnym powstaniu ich w obu grupach północnych, tym bardziej oddzielić trzeba zjawiska europejskie od wzdłużenia indoirańskiego zwanego prawem Brugmanna. Jak już widzieli gramatycy indyjscy, długość polega tu nie na wzdłużaniu, ale na infigowaniu ($i : a + i = u : a + u = a : a + a$). Rozważania ogólne potwierdzają ten punkt widzenia. Zanik różnicy między *e* i *o* w indoirańskim nie zatarł stosunków formalnych opartych na apofonii jakościowej. Stosunkowi indoeuropejskiemu **u̯id* : **u̯oidei̯e/o-*, **bhudh* : **bhoudhei̯e/o-*, **u̯eĝh* : **u̯oĝhei̯e/o-* odpowiadał, po identyfikacji *e*=*o* (⇒ *a*), stosunek indyjski *vid* : *vedaya-*, *budh* : *bodhaya-*, *vah* : **vahaya-* przekształcone w *vāhaya-* pod wpływem *i* : *e* (tj. *ai*), *u* : *o* (tj. *au*). W ten sposób zamiast osobnego stopnia *o*, uniemożliwionego fonetycznie, pojawia się w zgłosce otwartej wzdłużenie, co z punktu widzenia funkcjonalnego przypomina nam dopiero co opisane stosunki bałtosłowiańskie. Ten proces addytywny jest czysto morfologiczny i działa tylko tam, gdzie więź formalna i znaczeniowa między osnową i formą pochodną jest percypowana. Niemotywowane morfologicznie *o* utrzymuje się w otwartej zgłosce (np. ind. *katará-* = *πότερος*). Prócz tego charakter morfologiczny prawa Brugmanna przejawia się we faktach dyferencjacji (zróżnicowania, rozszczepienia) jak wed. *cakā́ra* 'uczynił', *cakára* 'uczyniłem' (z utrzymaniem krótkości).

Niewspółmierność wzdłużenia bałtosłowiańskiego i prawa Brugmanna każe nam zarzucić takie zestawienia bezpośrednie jak np. słow. *baviti* 'zbawić': ind. *bhāvayati* 'wytworzyć'; sł. *slaviti* 'sławić': ind. *śrāvayati* 'oznajmić', awest. *srāvayeiti* 'zapowiedzieć'; sł. *plaviti* 'pławić': ind. *plāvayati*; słow. *grabiti* 'grabić': ind. *grāhayati* 'sprawić, że ktoś chwyta';

słow. *pariti* 'latać', goc. *forjan* 'prowadzić': ind. *pārayati* '(prze)-prowadzić'. Stopnie wzdłużone bałtosłowiański i germański z jednej strony, indoirański z drugiej podpadają pod różne reguły. Stosunek indoirański *a* : *ā* opiera się o *i* : *ai*, *u* : *au*, stosunek słowiański *o* : *a* równoległy jest do *e* : *ě*, *ъ* : *y*, *ь* : *i*. Germański idzie z bałtosłowiańskim, ustanawiając proporcje kwantytatywne (*ĕ* : *ē*, *ă* : *ō*) a nie addytywne. Podane tu zestawienia są iluzoryczne z punktu widzenia bezpośredniej kontynuacji fonetycznej, ponieważ człony każdej pary podległy przekształceniom morfologicznym niezależnym od siebie. Prototyp indoeuropejski zawierał tylko formy z *ŏ* (więc wprawdzie ind. *vāhayati*, ale słow. *voziti* jak ind. *vartayati* = słow. **vortiti*).

W tym punkcie stan obecny porównawczej gramatyki spóźniony jest co najmniej o lat sześćdziesiąt („Bo poza dwoma czy trzema wypadkami specjalnymi, jak wzdłużenie nom., wzdłużenie aorystu sygmatycznego itd., alternacja k r ó t k a : d ł u g a nie jest indo-europejska" — de Saussure w r. 1894 p. *Recueil* s. 493 i nota).

Poza językami północnymi konsekwencje morfologiczne skrócenia typu $\bar{E}R(T) \Rightarrow \breve{E}R(T)$ są daleko mniej odczuwalne. Trzeba tu wymienić uogólnienie długości w produktywnych sufiksach greckich *-τηϱ-* i *-ων-*, stopień wzdłużony typu *ēst*; *cēlāre*, *sēdāre* w łacinie, w greckim *ληκάω*, *πηδάω*, *φληδάω*. W grece powstają natomiast długości morfologiczne wywodzące się z warstw sukcesywnych kontrakcyj i wzdłużeń zastępczych. Charakteryzują one określone kategorie morfologiczne: wzdłużenie nagłosu wokalicznego 2. członu złożeń (*ὠμ-ηστής*), augment temporalny, reduplikację atycką, comparativus na *-ων* (*μείζων*). Dla aorystu sygmatycznego udało się wyjaśnić zanik stopnia długiego indoeuropejskiego jako konsekwencję pośrednią, morfologiczną, zgłuchnięcia *σ* interwokalicznego. Zanik ten został w pewnej mierze skompensowany wzdłużeniem w aorystach na płynną lub nosową (*ἤγειϱα*, *ἔτεινα*). Podobnie jak w bałtosłowiańskim, stopień wzdłużony w grece polega na rzeczywistym wzdłużeniu a nie insercji samogłoski. Widać to najlepiej na augmencie temporalnym, który pierwotnie kontynuuje *e* + nagłos wokaliczny. Ale stosunek *e*, *o*, *i*, *u* : *e* + *e*, *e* + *o*, *e* + *i*, *e* + *u* został zamieniony w grece na *e*, *o*, *i*, *u* : *ē*, *ō*, *ī*, *ū*. Np. *ἤσθιον* ⇐ *ἐσθίω*, *ἤγειϱον* ⇐ *ἐγείϱω*; *ὠλόμην* ⇐ *ὄλλυμι*, *ὤμοσα* ⇐ *ὄμνῡμι*; *ἰαίνετο* ⇐ *ἰαίνομαι*, *ἐπίηλεν* ⇐ *ἰάλλω*; *ὕφηνα* ⇐ *ὑφαίνω*. Gdyby więc vṛddhi indoeuropejskie przeżyło w grece, byłoby przybrało tę formę wzdłużenia sylaby nagłosowej wyrazu. Ewentualne wzdłużenia *ī* ⇐ *ĭ*, *ū* ⇐ *ŭ* w tej sylabie mogłyby więc być tłumaczone jako przeżytki vṛddhi.

W niniejszym streszczeniu pominięto szereg zagadnień morfologicznych ściśle związanych z przekształceniem i ewolucją apofonii, jak powstanie form feminini na *-ā-*, *-ī-*, *-ū-* (§§ 13 i 14), wprowadzenie wokalizmu wzdłużonego do praesens pierwiastkowego, niezależne w indoirańskim (§ 17) i w bałtosłowiańskim (§ 39), i inne.

Łącznie z apofonią potraktowano pewne zjawiska dwóch najstarszych metryk indoeuropejskich, wedyckiej i homeryckiej, zjawiska rzucające światło na określone procesy fonetyczne i morfologiczne epoki przedliterackiej. Historycy języków zwykli nie doceniać tego aspektu badań metryczno-fonetycznych, ponieważ normalnie archaizmy językowe metryki i tak im są znane z zabytków historycznych niepoetyckich (jak np. losy

francuskiego *e muet*). Gdybyśmy jednak dla historii języka francuskiego rozporządzali tylko zabytkami ostatnich paru wieków, to metryka rzuciłaby nam pewne światło na przedliteracką wymowę *e muet* końcowego, na pewne kontrakcje (typu *i-e*, *u-e*, *ü-e*) itp. Grecka ekwiwalencja m e t r y c z n a ⏑⏑ = — ma swój odpowiednik w j ę z y k o w e j ekwiwalencji ⏓⏑ = — końca wyrazu. Z metryki sceników łacińskich, a mianowicie z ekwiwalencji ⏊́ = ⏑́⏓ odczytać możemy, że w epoce przedliterackiej przestały istnieć w łacinie jednozgłoskowce akcentowane kończące się na samogłoskę krótką. I podobny wniosek wyprowadzimy z metryki starogermańskiej dla tego języka czy tych języków, w których naprzód powstała. Por. *Latin and Germanic Metre* (English and Germanic Studies II, 1948/9, s. 34—38).

W metryce wedyckiej częstym bywa wzdłużenie końcowej samogłoski wyrazu przed następującą nagłosową pojedynczą spółgłoską. Zjawisko to daje się sprowadzić do zaświadczonego w wyraźnych śladach wzdłużenia końcowego morfemu przed prostym nagłosem spółgłoskowym plus sylabą krótką następującego morfemu, a więc wzdłużenia samogłoski końcowej pierwszego członu złożenia, reduplikacji, samogłoski tematu przed sufiksem sekundarnym. Z kolei to już martwe w języku potocznym zjawisko wzdłużenia jest morfologiczną konsekwencją prawa Sieversa, głoszącego przedhistoryczną oboczność *-a-Ti̯a-* ale *-ā-Tii̯a-*, *-a-Tu̯a-* ale *-ā-Tuu̯a-* itd. Otóż zanik wzdłużenia morfologicznego w języku potocznym a zachowanie się form z tym wzdłużeniem w zabytkach metrycznych musiało doprowadzić do przewartościowania wzdłużenia. W przeciwieństwie do formy języka potocznego, nie wykazującej już wzdłużenia, odpowiednia forma dochowana w archaizującym języku poezji była odczuwana jako licencja a warunki m o r f o l o g i c z n e wzdłużenia były przewartościowywane na warunki metryczne, co było w danym wypadku tym łatwiejsze, że już w języku miały one charakter prozodyczny (sylaba otwarta, następująca krótka). To przewartościowanie (zwane w niniejszej pracy *transpozycją*) idzie w dwóch kierunkach: do warunku językowego, że następująca sylaba musi być krótka, dodany jest często warunek metryczny, że i poprzedzająca jest krótka, albowiem poeci wykorzystywali licencję przede wszystkim, gdy chodziło o niewygodną dla metrum sekwencję trzech sylab krótkich. Po drugie wzdłużenie samogłoski końcowej nie tylko morfemu wewnętrznego, jak było w języku, ale i na końcu wyrazu świadczy o transpozycji bardzo rozpowszechnionej w metryce, mianowicie zastępowania sandhi zewnętrznego przez wewnętrzne, tj. traktowania hemistychów jako całości fonetycznej, co się tłumaczy zastąpieniem wcięć morfologicznych przez wcięcia sylabiczne, wyrazów przez stopy itd.; spółgłoska końcowa wyrazu zalicza się do następującego po niej wyrazu z nagłosem wokalicznym.

Dla wersyfikacji homeryckiej znowuż klasycznym zagadnieniem, rozpatrywanym wielokrotnie, jest wzdłużenie metryczne sylaby początkowej wyrazów o strukturze prozodycznej ⏑⏑⏑ (⇒ — ⏑⏑). Wyzyskano tu dla celów metrycznych jakąś archaiczną regułę językową tylko w wypadku, gdy bez jej działania wyraz nie byłby do użycia w heksametrze. Warunki metryczne użycia form wzdłużonych zostały określone głównie przez Schulzego i Danielssona, ale przyczyna językowa pozostawała dotychczas zupełnie niejasna. Otóż Wackernaglowi udało się udowodnić, że wzdłużenie nagłosu wokalicznego drugiego członu złożeń, np. w *χοϱηγός*, *ὁμώνυμος*,

jest wynikiem jak gdyby rozłożenia pierwotnego procesu kontrakcji (wygłosu wokalicznego 1. członu plus nagłosu wokalicznego 2. członu) na fazę elizji (wygłosu 1. członu) i fazę wzdłużenia (nagłosu 2. członu). A więc *ὁμοόνυμος ⇛ ὁμώνυμος ⇛ ὁμ-ώνυμος. Jeżeli to rozumowanie Wackernagla jest słuszne, to analogiczne zjawisko musiało zachodzić i w sandhi zewnętrznym, międzywyrazowym, oczywiście gdy chodziło o ciasny związek składniowy, w szczególności więc między proklitykami (np. przyimkami) a następującymi po nich wyrazami pełnymi. Innymi słowy, istniejąca historycznie w sandhi zewnętrznym elizja znajdowała swoje uzupełnienie we wzdłużeniu nagłosowym następującego wyrazu[1]. Otóż w języku potocznym wzdłużenie to znikło. Założywszy, że w mowie wiązanej zwroty tego rodzaju jak (*A 525* *τοῦτο γὰρ ἐξ ἐμέθεν γε*) *μετ' ἀθανάτοισι* (*μέγιστον*) lub (*B 553* *τῷ δ'οὔ πώ τις ὁμοῖος ἐπιχθόνιος*) *γένετ' ἀνὴρ* utrzymały się, przewartościowanie ich metryczne musiało doprowadzić do reguły wzdłużenia nie tylko po elizji, ale także w wyrazach z nagłosem konsonantycznym, a to ze względu na ekwiwalencję metryczną *-ET' + E* = *-E + TE*. Np.: *γένετ' ἀνήρ, πάρ' ἀνέρι*, gdzie ze względu na sylabizację *γενε τᾶνηρ, πα ρᾶνερι* trzeba przyjąć, że wzdłużenie metryczne zachodzi w zgłosce rozpoczynającej się od spółgłoski. Stąd i rozszerzenie się na wyrazy jak *θῡγατέρα, μείλανι, τείρεα* itd.

Pochodzenie językowe tego wzdłużenia metrycznego zdradza się we fakcie, że pierwsza, wzdłużona sylaba daktyla jest też z reguły i pierwszą sylabą wyrazu.

W ten sposób omawiane tu wzdłużenia homeryckie nie są niczym innym jak transpozycją metryczną archaizmów, które stosownie do reguły Wackernagla musiały ongiś istnieć i w sandhi zewnętrznym. Grecy sami oczywiście nie domyślali się wspólnego źródła językowego wzdłużeń jak *δολιχήρετμος* i *εἰρεσία*, *ὁμ-ώνυμος* i *οὔνομα*, i zastosowali do wzdłużeń metrycznych, nie mających odpowiedników w języku żywym, w szeregu wypadków transkrypcję $\bar{e}$ = *ει*, $\bar{o}$ = *ου*, w jońsko-atyckim bowiem długościami żywymi do *ε, ο* nie były już *η, ω*, lecz *ει, ου*.

Jako aneks dołączone zostały tu rozważania nad alternacjami spółgłoskowymi rzeczywiście zaświadczonymi w językach historycznych: alternacja welarna : labiowelarna w językach centum i alternacja bezdźwięczna : dźwięczna aspirowana : bezdźwięczna aspirowana w indoirańskim.

Rekonstrukcja pierwotnego konsonantyzmu w indoeuropejskim ciągle jeszcze pozostawia otwartym zagadnienie ilości szeregów tylnojęzykowych (tzw. guturalnych). Hipoteza, że istniały trzy i że eliminacja jednego z nich w każdym z języków historycznych jest wynikiem spontanicznej ewolucji, suponuje zbieg przypadków, którego prawdopodobieństwo jest mniejsze niż 1 : 2000. Poważnie traktowane mogą być tylko teorie przyjmujące istnienie w prajęzyku indoeuropejskim dwóch szeregów. Zwykle uważa się przy tym za innowację szereg palatalny języków satem, ale i hipoteza dialektycznego pochodzenia labiowelarnych znajdowała i znaj-

[1] W późniejszej historii greki znajdujemy rzeczywiście wypadki rozkładania kontrakcji międzywyrazowej na elizję plus wzdłużenie. Por. np. u Eurypidesa *χἰκετεύετε ⇚ καὶ ἱκετεύετε, χὑπό ⇚ καὶ ὑπό* (inne przykłady Schwyzer *Griech. Gramm.*[2], I, s. 402).

duje poważnych stronników (Møller, Kluge, Reichelt, Sommerfeldt i inni). Argumentem decydującym mogą być tylko utrzymane alternacje. Tylko one pozwalają rozstrzygnąć, czy przed samogłoskami szeregu przedniego ($\breve{\bar{e}}$, $\breve{\bar{\imath}}$) welarne palatalizowały się w językach satem czy też labializowały się w językach centum. Otóż alternacje pewne zachowały się tylko w językach centum, gdzie labiowelarne pojawiają się przed $\breve{\bar{e}}$, $\breve{\bar{\imath}}$, są także, chociaż nie zawsze, wprowadzane przed *o*, zastępowane zaś są przez welarne przed spółgłoską i $\breve{\bar{u}}$. Oboczność zaś palatalna : welarna w językach satem jest bardzo trudna do wykazania: istnieje parę etymologii, przeważnie wątpliwej wartości, ale ani we fleksji ani w słowotwórstwie oboczność taka nie istnieje.

Zestawienie hipotetycznej palatalizacji indoeuropejskiej (czy satemowej) spółgłosek welarnych z palatalizacją np. romańską nie uwzględnia ważnego, wręcz istotnego, aspektu fonologicznego zagadnienia. Po pierwsze trzeba odróżnić palatalizację, tj. powstanie odrębnych fonemów $\hat{k}$, $\hat{g}$, $\hat{g}h$ alternujących z *k, g, gh*, od asybilacji (jako drugiej niezależnej fazy), tj. wytworzenia się alternacji między *k, g, gh* a *s*. Ta druga faza jest oczywiście dialektyczna. Co się zaś tyczy pierwszej, to poddanie analizie fonologicznej szeregu modeli dobrze znanych palatalizacji romańskich, germańskich, słowiańskich itd. pozwala skonstatować, że powstanie opozycji $k : \hat{k}$, $g(h) : \hat{g}(h)$, bardzo archaiczne, właśnie ponieważ prawie nie pozostawiło śladu w obocznościach, datuje najpóźniej z okresu zaniku $_{e}$, $_{o}$. Chodziłoby więc o palatalizację przeddialektyczną, ponieważ zanik $_{e}$, $_{o}$ jest wspólny wszystkim językom. Nasuwa się wprawdzie hipoteza, że tak jak zanik słabych jerów doprowadził w północnosłowiańskim dopiero dialektycznie do powstania opozycji twarda : miękka, tak w językach satem zanik $_{e}$, $_{o}$ doprowadził do analogicznego rozszczepienia w obrębie welarnych. Jednakże labializacja, w językach centum, tylko tych welarnych, które odpowiadają welarnym satemowym, dowodzi, że różnica między welarnymi i palatalnymi była odziedziczona i przez grupę centum.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Prolégomènes (Remarques sur l'évolution des morphèmes) 5
Notion du fondement p. 5. Fondement formel et fonctionnel p. 6, paradigmatique et syntaxique p. 8. Principe de proportionnalité p. 8. Principe d'implication et de polarisation p. 10. Différenciation morphologique, ses causes p. 12. Exemples p. 13. Coalescence de suffixes etc. p. 19. Formule sémantique de la différenciation p. 20. Notion de la tendance p. 22. Facteurs externes du développement linguistique p. 23.

Note liminaire: Le système verbal de l'indo-européen 24
Le verbe comme base principale de l'apophonie p. 24. Schéma général des aspects et des temps p. 25. Exemples p. 26. Schéma de l'évolution du système verbal, exemples p. 27. Le temps de narration p. 30. Le cycle du renouvellement du système verbal p. 31. Système verbal indo-européen p. 31 (présent p. 32, aoriste p. 32, parfait p. 33, subjonctif p. 34, optatif p. 35).

PREMIÈRE PARTIE: LES PROCÉDÉS ANCIENS

Chapitre I. L'apophonie quantitative *e/o*

§ 1. L'origine de l'apophonie *e/o* 36
Aspects phonologique et morphologique du problème p. 36. Origine phonétique de l'alternance *e/o* p. 39. Le siège morphologique de l'apophonie *e/o* p. 40.

§ 2. Le parfait 41
Rapports entre le parfait et le médiopassif p. 41. Le parfait un ancien présent d'état p. 43, fondé sur le présent normal p. 44. Le degré *o* au parfait p. 45. Exemples (germaniques, celtiques ......) p. 45. Alternance *o/zéro* et *o/e* p. 46. Le degré *o* un procédé additif p. 47.

§ 3. Les noms-racines déverbatifs 48
Évolution de leur vocalisme p. 49. Les noms-racines en composition p. 50. Noms d'action et noms d'agent radicaux p. 51. Matériaux grecs p. 54. Matériaux indiens p. 54. Archaïsmes de l'indien p. 56. Autres langues p. 57 n. Les noms du genou et du bois p. 58.

§ 4. Les suffixes flexionnels *-(t)or-*, *-ou̯-*, *-on-* (*-mon-*, *-u̯on-*), *-ont-*, *-os-* (*-i̯os-*, *-u̯os-*), etc. 59
Suffixes flexionnels et suffixes de dérivation p. 59. Le degré *o* suffixal comme caractéristique de la dérivation ou de la composition p. 60. Composés grecs et arméniens en *-(t)or-*, *-on-* p. 61. Noms motivés en *-tor-* p. 61, *-on-* p. 62. La différenciation *-τωρ* : *-τηρ* p. 63. Types *βασιλεύς* et *πάτρως* p. 64. Grec *-ων/-ονος*, *-ων/-ωνος*, *-ην/-ενος*, *-ην/-ηνος* p. 65, *-μην/-μενος*, *-μων/-μονος* p. 66. Participe en *-ont/-n̥t-* p. 67.

Suffixe *-os/es-*, *-ōs/es-*, *-ēs/es-* p. 67. Comparatif (*-i̯os-*) p. 70. Suffixe *-is-* p. 70. Participe en *-u̯os/u̯es-* p. 70. Type *πειθώ* p. 70. Suffixe *-u̯ent/ment-* p. 71.

§ 5. La voyelle thématique 71
Provenance probable p. 71. Alternance *e/o* dans le verbe thématique p. 72. Fonctions sémantiques du présent en *e/o* p. 73. Adjectifs en *e/o* p. 74. Alternance *e/o* dans les noms thématiques p. 75.

§ 6. Les types *τόμος* et *τομός*, gérondifs en *-i̯i̯o-*, etc. 76
Thèmes du type *lóuko/e-*, *lukó/é-* p. 76. Type *loukó/é-* p. 76, en composition p. 77. Types *liktó/é-*, *bhórto/e-* p. 77 n. Composés grecs *ἀκόλουθος*, *φυσίζοος*, etc., p. 78. Gérondifs type v. ind. *dábhya-* : *-dābhya-*, *gúhya-* : *-gohya-* p. 79. Le suffixe dénominatif *-i-* p. 81.

§ 7. Le type *τομή* 83
Exemples grecs, germaniques, balto-slaves p. 83. Le dérivé déverbatif *τομή* et les abstraits-collectifs en *-ā-* nominaux p. 84.

§ 8. Les itératifs-causatifs *loukei̯e/o-* 86
Provenance dénominative p. 86. Rapport entre *lukéi̯e/o-* et *loukéi̯e/o-* p. 86. Valeur itérative p. 87. Genèse de la valeur causative en indo-iranien p. 88, en germanique p. 91. Fonctions du type *lukéi̯e/o-* p. 93.

§ 9. Conclusions 94
Généalogie des formations à vocalisme radical *o* p. 94. Les formations de base à vocalisme *o* p. 95. Chronologie relative de l'apophonie *e* : *o* p. 95.

Chapitre II. L'apophonie quantitative *e/o*: zéro

§ 10. Remarques générales sur le degré zéro 97
Affaiblissements prétoniques et posttoniques p. 97. Degré zéro et degré réduit p. 98. Interdépendance de l'accent et de l'affaiblissement p. 99. Vocalisme radical des noms en *-tor/ter-* en indo-iranien et en grec p. 101. Vocalisme radical des thèmes en *-μόν*, *-ήν*, *-ής*, *-ός* p. 104, *-ώς*, *-ότος* p. 105, *-οι-* (*πειθώ*) p. 105. Vocalisme radical des thèmes en *-tó-*, *-tí-*, *-ú-*, *-ī́-* p. 105.

§ 11. La forme de la racine et la vocalisation de $_{e,o}$ 106
Classement des racines indo-européennes p. 106. Degré radical zéro p. 108. Le samprasāraṇa p. 108. Expulsion et „vocalisation" de $_{e,o}$ en syllabe initiale p. 110. Chute de $_{e,o}$ en syllabe médiane p. 112. Réfection du degré plein p. 110 et 113.

§ 12. La vocalisation des sonantes 115
La coïncidence $_{e}R = R_{e}$ p. 115. Degré zéro indo-iranien de *na*, *ma* p. 117. Valeur phonologique de *r̥*, *l̥*... en indo-européen p. 117. Type (ind.) *urú-*, *tanú-* p. 121. Le paradigme grec *γαλώς*, lat. *glōs* p. 122.

§ 13. Le degré zéro des complexes *TERi*, *TERu* 122
Exemples de *TRī*, *TRū*, degré zéro de *TERi*, *TERu* p. 123. Degré zéro des diphtongues longues p. 125. Allongement $i > \bar{\imath}$, $u > \bar{u}$ devant suffixe secondaire p. 125. Allongement $i > \bar{\imath}$, $u > \bar{u}$ devant *y* dans la conjugaison indienne p. 126. Alternance indienne *-yū-* : *-iv-* p. 128. Le type balto-slave *mini* : *mьnitь* p. 128. Origine des thèmes féminins en *-ū-*, *-ī-* p. 128.

§ 14. Les racines biformes 130
Alternance *perḱ* : *preḱ*, *pelə* : *plē*, et son rôle morphologique p. 130. L'aoriste en -*ā*^{x}- p. 131 n. Origine du féminin et de l'abstrait-collectif en -*ā*- p. 132. Degré zéro phonétique et degré zéro morphologique du type *plē* p. 133.

§ 15. Degré zéro, degré *o* et l'accentuation 135
Apophonie *o* : *zéro* recouverte par zéro p. 135. Le type grec *στολμός* p. 136. Répartition *e* : *zéro* en fonction de l'accent p. 136. Degré zéro accentué p. 137.

Chapitre III. Le degré long

§ 16. La genèse de l'alternance indo-européenne *e* : *ē* 142
Le siège morphologique du degré long p. 142. Le degré long au nom. sing. p. 143. Genèse du degré long de la vr̥ddhi et de l'aoriste sigmatique p. 146.

§ 17. La vr̥ddhi 147
Le rôle des noms radicaux dans sa genèse p. 147. Adjectifs dénominatifs et déverbatifs p. 147. Extension de la vr̥ddhi p. 149. L'accentuation p. 150. Forme primitive (indo-eur.) de la vr̥ddhi p. 151, forme indo-iranienne p. 152, forme indienne p. 154. Le degré long des présents *mā́rṣṭi*, *kṣṇáuti* p. 155. Le déplacement *syllabe radicale* > *initiale* p. 156. La théorie de M. Leumann p. 157. Noms féminins *agnā́yī*- etc. p. 158. Justification de la doctrine hindoue p. 159.

§ 18. L'aoriste sigmatique 159
Sa structure en indo-européen et en indien p. 160. Aoriste indien en -*iṣ*- p. 162. Aoriste sigmatique dans l'Avesta p. 163. Absence d'ancienne alternance vocalique à l'ind. aor. p. 164.

DEUXIÈME PARTIE : LES TRANSFORMATIONS ULTÉRIEURES DU DEGRÉ ZÉRO

Chapitre IV. Le degré zéro dans les langues du Sud

§ 19. Les „laryngales“ et le *ə* vocalique 166
Les „laryngales“ en indo-iranien, en européen et en hittite p. 167. Le vocalisme *ă* dans les langues méridionales p. 170. Traitement de *ə* en composition p. 172. Rapport chronologique *TRo* : *TR̥o* p. 172. Les groupes *ar*, *al*, *an*, *am* dans les langues du Sud p. 173.

§ 20. Le rôle morphologique de la voyelle *a*. Le samprasāraṇa et le degré zéro de *o* dans les langues méridionales 174
La voyelle *ă* comme représentant du degré zéro dans les types *bhreg* p. 175, *pet* p. 176, *perḱ* p. 178. La vraie nature du *ə* secundum et sa chronologie p. 179. Le samprasāraṇa au sud, surtout en grec p. 181. Dépérissement de l'apophonie *o* (fondamental): *zéro* p. 182. Degrés zéros antévocalique et antéconsonantique du type *πλέκω* p. 185. Apophonie méridionale *a* : *o* p. 185.

§ 21. Les vocabulaires indo-européen et européen 187
Exemples d'ind. *ă*- = méridional *ă*- p. 187. Ind. -*ă* = méridional -*ă*- p. 189. Méridional -*ă*- = septentrional -*ŏ*- p. 194.

§ 22. Les reflets méridionaux des sonantes longues 195
Liste des correspondances p. 196. Traitement en composition p. 197. Provenance du reflet -*ăRă*- p. 198.

§ 23. Le triple reflet de *ə* en grec 201
ə > *a* dans les langues méridionales p. 201. Disparition prétendue de *ə* après degré *o* radical p. 201 n. Genèse morphologique de *ə* > *ε*, *o* en grec p. 202. Les degrés zéro antévocalique et antéconsonantique du type *πήγνῡμι* p. 203. Restes du rapport apophonique *ē*, *ō* : *ă* en grec p. 204. Productivité du rapport *ā*^{x} : *ă*^{x} en grec p. 205. Opposition grecque *TRā* : *TăRă*, *TRē* : *TeRe*, *TRō* : *TŏRŏ* p. 206.

Chapitre V. Le degré zéro dans les langues du Nord

§ 24. Le rétrécissement du degré zéro dans les langues septentrionales 209
Traitement de *ə* p. 209. Sort de l'apophonie *ē* : *ō* en baltique p. 210. Perte de l'alternance *o* (fondamental): *zéro* p. 211. Restitution partielle de *o*: *zéro* en balto-slave p. 216. Perte de l'alternance *ā*^{x} : *ə* p. 216. Remplacement de *TRo* par *TR̥o* p. 219. Élimination du samprasāraṇa p. 220. Apophonie *e* : *i* en lituanien p. 222. Le nom du nez p. 223.

§ 25. Une confrontation du Sud et du Nord et la position du hittite 223

§ 26. Le double traitement des sonantes vocaliques en balto-slave 227
Théorie de R. Trautmann etc. p. 227. Liste des matériaux p. 229. Traitement des préverbes en slave et en baltique p. 233. Reflet *uR* normal après vélaire p. 235. La palatalisation balto-slave p. 235. La voyelle *e*/*o* du présent en slave et en baltique p. 237 et n. 31, 32. Sort ultérieur de l'opposition *T* : *T'* en slave p. 238. Vocalisme suffixal des thèmes en *or*/*er*, *on*/*en* en balto-slave p. 240 n. Explication phonologique du passage *kR̥* > *kuR* p. 240. Caractère résiduaire du traitement *R̥* > *uR* p. 241.

Chapitre VI. Le degré zéro en indo-iranien

§ 27. Le *ə* et le sort du samprasāraṇa en indo-iranien 244
Degré zéro des racines seṭ p. 244. Ind. *ĭr*/*ŭr* après vélaire p. 245. Autres sources d'ind. *ŭr* p. 245. Traitement de *n̥̄*, *m̥̄* en indo-iranien p. 246. Indo-ir. *ā* : *i* en syllabe initiale p. 248. Le samprasāraṇa p. 250, son abolition dans les complexes *yā*, *vā*, *rā*, *nā*, *mā* p. 251. Chute de *ə* médian en indien p. 252.

§ 28. Le *i* des racines seṭ et ses fonctions en indien 252
Suppression de la distinction entre seṭ et aniṭ p. 252, au futur p. 253, au désidératif p. 253. La voyelle -*ĭ*- à l'itératif p. 254; au redoublement de l'itératif p. 255. La voyelle *i* au parfait p. 255. L'aoriste en -*i-ṣ*- p. 256. Différence entre seṭ et aniṭ maintenue dans les dérivés déverbatifs p. 256.

§ 29. L'alternance *ā* : *ī* en indien 257
Origine phonétique p. 257. Remplacement de *ā* : *ĭ* par *ā* : *ī* p. 258. Classes verbales III et IX de l'indien p. 258. Le vocalisme *i* du type *κίρνημι*, *πίτνημι* p. 259 n. Alternance *ĭ* : *ī* à l'aoriste sigmatique p. 260, au présent-imparfait p. 260—261. Alternance *zéro* : *ī* à l'intensif et dans son redoublement p. 261. La voyelle -*ī*- dans les noms verbaux en -*man*- p. 262, -*tva*-, -*tu*-, -*tr̥*- p. 263.

TROISIÈME PARTIE : LES DEGRÉS LONGS RÉCENTS

Chapitre VII. Le degré long en grec

§ 30. La loi d'allongement de Wackernagel et l'augment temporel 264
Évolution préhistorique *contraction* > *élision* + *allongement* p. 264. L'allongement au 2ᵉ membre du composé comme variante morphologique combinatoire p. 265. Introduction de *-o-* (*-η-*) devant les suffixes secondaires p. 267. Évolution de l'augment dit temporel p. 268.

§ 31. Le redoublement attique 269
Le redoublement attique une particularité des racines à prothèse vocalique p. 270. Sa propagation p. 271. Le redoublement à l'aoriste p. 272.

§ 32. Le vocalisme de l'aoriste sigmatique 272
Nouvelle appréciation de *s* amenant l'abolition du degré long p. 273. Degré long récent d'origine phonétique p. 274.

§ 33. Le comparatif à allongement du type *μείζων* 275

§ 34. Remarques sur certains allongements métriques chez Homère 276
Notion de la transposition métrique p. 276. Conditions primitives de l'allongement métrique p. 277. Exemples p. 278. Couches secondaires p. 281. Confrontation entre l'allongement métrique et la loi de Wackernagel p. 284.

Chapitre VIII. Le degré long dans les langues du Nord

§ 35. Les conditions de l'allongement en balto-slave 286
Les diphtongues longues, leurs sources, et leur abrègement p. 286. Leur rôle dans la genèse du degré long balto-slave p. 287. Le degré long récent comme substitution partielle des anciens procédés apophoniques p. 288.

§ 36. Les principales catégories de dérivés à allongement 289
Verbes lit. en *-stu* p. 290. Verbes à suffixe nasal p. 291. Verbes d'état en *-ĭ/ē-* p. 291. Degré zéro allongé p. 293. Type *τομή* p. 294. Type *τόμος* (*τομός*) p. 295. Itératifs et dénominatifs slaves en *-iti* p. 297.

§ 37. Le degré long du prétérit baltique en *-ē-* 298
Prétérit baltique en *-ē-* = ancien aoriste de verbes d'état (en *-i/ē-*) p. 298. Le siège primitif du degré long (type *giriù* : *gýriau*) p. 299. Prétérits plus récents p. 299. Prétérit en *-ē-* sans allongement p. 300. Différenciation *-ė* : *-ėjo* p. 299—300 n. et 301.

§ 38. Les itératifs à allongement radical 301
Structure ancienne de l'itératif en *-āi̯e/o-* p. 302. Exemples du degré zéro allongé en balto-slave p. 302. Le type en *-āi̯e/o-* dans les langues classiques p. 303.

§ 39. Les présents radicaux athématiques à vocalisme long 305

§ 40. Le degré long en germanique 308
Origine du degré long p. 308. Les classes IV—VI du verbe fort comme domaine primitif du vocalisme allongé p. 309. Le prétérit à allongement en celtique p. 312 n. Absence d'allongement devant suffixe consonantique p. 313. Type *τομή* p. 314. Adjectifs verbaux en *-i̯o-* p. 314. Itératifs-causatifs en *-ei̯e/o-* p. 314. Dérivés neutres en *-o-* p. 315. Verbes en *-ōn*, *-ēn* à vocalisme radical *ā* p. 317. Confrontation des degrés longs balto-slave et germanique p. 319.

Chapitre IX. Le degré long en indo-iranien

§ 41. La loi de Brugmann 321
Transformation de l'ancien degré *o* en un procédé additif p. 321. Reflets antévocalique et antéconsonantique p. 322. La loi de Brugmann dans les suffixes flexionnels p. 323. Transposition morphologique d'ind. *-ās-* en *-āṁs-* p. 324 n. Indépendance d'indo-ir. *ŏ* > *ā* et du degré long des langues du Nord (*plāvayati* : *plaviti* etc.) p. 325.

§ 42. Indo-eur. *ŏ* = indo-ir. *ā* dans la dérivation 325
Type *τόμος* p. 325. Type *τομός* au simple et en composition p. 326. Allongement devant consonne et allongement devant sonante p. 329. Faits iraniens p. 330. Itératifs-causatifs en *-ei̯e/o-* p. 331. Faits iraniens p. 333. Aspect sémantique du remplacement morphologique de *ă* par *ā* p. 334.

§ 43. Indo-eur. *ŏ* = indo-ir. *ā* dans la flexion 335
Noms radicaux p. 335. Les noms du genou et du bois p. 336. Allongement au parfait p. 336, à l'aoriste passif p. 337.

§ 44. La source linguistique des allongements finals du RV 338
Allongements métriques et linguistiques p. 338. Conséquences morphologiques de la loi de Sievers p. 340. Redoublement allongé de l'aoriste et du parfait p. 342. Le type *ānañja* p. 344. Adjectifs redoublés du type *tātr̥pi-* p. 344. Allongement final du 1ᵉʳ membre de composé p. 345. Allongement devant les suffixes secondaires *-van-*, *-vant-* p. 346. La loi de Sievers et la versification védique p. 348. Les allongements métriques les plus importants du RV p. 350. Modèles primitifs des allongements métriques p. 353. Remarques générales sur les allongements védiques et homériques p. 355.

APPENDICE

Chapitre X. Les alternances consonantiques en indo-européen

§ 45. Les occlusives labiovélaires 356
Analyse phonologique du problème des séries gutturales p. 356. Origine probable de la série labiovélaire p. 358. Exemples d'alternance *k* : *qʷ* p. 359. Labiovélaires devant consonne p. 359. Reflets labiaux et dentaux en grec p. 360. Exceptions p. 361. Le nom du boeuf p. 362. Arguments phonologiques plaidant la provenance dialectale des labiovélaires p. 363. Les groupes grecs *κτ*, *χθ*, *φθ* = ind. *kṣ* p. 364.

§ 46. Les occlusives palatales et leur assibilation 366
Modèles phonologiques de la palatalisation p. 366. Exemples historiques p. 368. Provenance préindo-européenne de la différence *k* : *k̂* etc. p. 370. Assibilation de *k̂* etc. en indo-iranien p. 372. Assibilation en balto-slave p. 374.

§ 47. Les sourdes aspirées 375
Matériaux indo-iraniens p. 376. Sources phonologiques des sourdes aspirées p. 376. Sort des groupes *p, t, k* + „sonore“ aspirée p. 379. Scindement morphologique *t* : *th* dans les suffixes *-thā-* etc. p. 379. Scindement *t* : *th* dans les désinences verbales p. 381. Les groupes „sonore“ aspirée + *s* p. 382.

§ 48. Résumé et remarques générales 383

Apofonia w językach indoeuropejskich (résumé polonais) 402

Table analytique des matières. 424

PRACE KOMISJI JĘZYKOWEJ P. A. U.

Nry 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8 i 9 wyczerpane.

Nr 7. Kleczkowski A. Dialekt Wilamowic. I. 1920.
Nr 10. Gaertner H. O zasadach stylistyki. 1920.
Nr 11. Zalewski L. Psalterii versionis interlinearis vetusta fragmenta Germanica. 1923.
Nr 12. Kleczkowski A. Neuentdeckte altsächsische Psalmenfragmente aus der Karolingerzeit. Część I. 1923, cz. II. 1926.
Nr 13. Erdman E. Zasady powszechnej ideografiki analitycznej. 1925.
Nr 14. Małecki M. Cakawizm z uwzględnieniem zjawisk podobnych (1 mapa). 1929.
Nr 15. Otrębski J. Z badań nad infiksem nosowym w językach indoeuropejskich. 1929.
Nr 16. Tomaszewski A. Gwara Łopienna i okolicy w północnej Wielkopolsce. 1930.
Nr 17. Małecki M. Przegląd słowiańskich gwar Istrii (6 map). 1930.
Nr 18. Mojmir H. i Kleczkowski A. Wörterbuch der deutschen Mundart von Wilamowice. Część I. 1930.
Mojmir, Kleczkowski i Anders, t. s., cz. II. 1936.
Nr 19. Ziłynski J. Opis fonetyczny języka ukraińskiego. 1932.
Nr 20. Dłuska M. Rytm spółgłoskowy polskich grup akcentowych. 1932.
Nr 21. Kuryłowicz J. Études indo-européennes. I. 1935.
Nr 22. Obrębska A. Studia nad słowiańskimi przysłówkami. I. Polskie *dopiero* i formacje pokrewne (1 mapa). 1934.
Nr 23. Stopa R. Die Schnalze, ihre Natur, Entwicklung und Ursprung. 1935.
Nr 24. Makowiecki S. Słownik botaniczny łacińsko-małoruski. 1936.
Nr 25. Rospond S. Południowo-słowiańskie nazwy miejscowe z sufiksem **-itj-* (2 mapy). 1937.
Nr 26. Andrejczin L. Kategorie znaczeniowe koniugacji bułgarskiej. 1938.
Nr 27. Stieber Z. Sposoby powstawania słowiańskich gwar przejściowych. 1938.
Nr 28. Urbańczyk S. Zdania rozpoczynane wyrazem *co* w języku polskim. 1939.
Nr 29. Taszycki W. Słowiańskie nazwy miejscowe. 1946.
Nr 30. Sławski F. Miejsce enklityki odmiennej w dziejach języka bułgarskiego. 1946.
Nr 31. Dłuska M. Prozodia języka polskiego. 1947.
Nr 32. Urbańczyk S. Próba „Słownika staropolskiego“. 1947.
Nr 33. Dłuska M. Studia z historii i teorii wersyfikacji polskiej. T. I. 1948.
Nr 34. Klemensiewicz Z. Skupienia czyli syntaktyczne grupy wyrazowe. 1948.
Nr 35. Dłuska M. Studia z historii i teorii wersyfikacji polskiej. T. II. 1950.
Nr 36. Kuraszkiewicz W. i Wolff A. Zapiski i roty polskie XV—XVI wieku z ksiąg sądowych ziemi warszawskiej. 1950.
Nr 37. Kuryłowicz J. L'accentuation des langues indo-européennes. 1952.

PRACE JĘZYKOZNAWCZE P. A. N.

Nr 1. Kurkowska H. Budowa słowotwórcza przymiotników polskich. 1954.

Nr 2. Zwoliński P. Liczebniki zespołowe typu *samotrzeć* w języku polskim na tle słowiańskim i indoeuropejskim. 1954.

Nr 3. Zaręba A. Nazwy barw w dialektach i historii języka polskiego (2 mapy). 1954.

Nr 4. Doroszewski W. Studia fonetyczne z kilku wsi mazowieckich. 1955.

Nr 5. Skorupka S. Studia nad budową akustyczną samogłosek polskich. 1955.

Nr 6. Gołąb P. Gwara Schodni i okolicy. 1955.

Nr 7. Grappin H. Histoire de la flexion du nom en polonais. 1956.

Nr 8. Ułaszyn H. Ze studiów nad grupami spółgłoskowymi w języku polskim. 1956.

Nr 9. Kuryłowicz J. L'apophonie en indo-européen. 1956.

PRACE ONOMASTYCZNE P. A. U.

Nr 1. Rozwadowski J. Studia nad nazwami wód słowiańskich. 1948.

Nr 2. Hrabec S. Nazwy geograficzne Huculszczyzny. 1950.

Nr 3. Taszycki W. Patronimiczne nazwy miejscowe na Mazowszu. 1951.

PRACE ONOMASTYCZNE P. A. N.

Nr 1. Karaś M. Nazwy miejscowe typu *Podgóra, Zalas* w języku polskim i w innych językach słowiańskich. 1955.

Nr 2. Safarewiczowa H. Nazwy miejscowe typu *Mroczkowizna, Klimontowszczyzna* (1 mapa). 1956.